



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



T 11 (1869) ann
T 56 (1913) ann

46 vol. 200.

VJ. 4258

REVUE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

XVI^e Année.

NOUVELLE SÉRIE. TOME XI.

[Tome 1^{er} de la série
imprimée à Gand]

Ce volume contient en outre la livraison 5^{ème} du tome X.

GAND,
Imprimerie EUG. VANDERHAEGHEN, rue des Champs, 66.

1869.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Année 1887.

(Tome X)

5^{me} Livraison.

HISTOIRE ANCIENNE DES ARIENS,

D'APRÈS M. MAX DUNCKER.

HISTOIRE ANCIENNE DE L'INDE.

(Suite. Voir la livraison précédente.)

8. Établissement du Bouddhisme.

La théorie des Brâhmanes contenait en germe une religion nouvelle. Les dieux étaient mis par eux en-dessous des grands saints élevés à une intelligence et à une puissance surnaturelles par la force de la pénitence; les sacrifices, les purifications, toutes les cérémonies du culte n'avaient qu'une importance secondaire, la délivrance n'était atteinte que par le dépouillement de la nature, par le retour dans le Brahma; les castes, quoiqu'étant d'origine divine, ne reposaient sur aucun principe immuable, l'homme pouvait, par son propre mérite, s'élever dans les vies futures aux castes supérieures. Déjà la philosophie Sankhyâ avait nié les dieux et la révélation; il fallait donc s'attendre à voir un jour un ascète solitaire admettre ces doctrines dans un système religieux, déclarer nuls le culte extérieur et la distinction des castes et n'accorder de la valeur qu'au mérite personnel. D'un autre côté le peuple était courbé sous le joug du despotisme et du régime des castes; la mort même ne mettait pas de terme à ses maux, car elle n'était que le commencement de nouvelles vies terrestres souvent encore plus pénibles. Il désirait quitter à jamais cette existence, source de tant de douleurs; et la religion des Brâhmanes, loin de le consoler, le faisait tomber à chaque instant dans le péché, par ses prescriptions infinies, impossibles à remplir, et l'éloignait sans cesse de ce repos final auquel il aspirait de toutes ses forces. Faut-il donc s'étonner que le peuple de l'Inde se soit jeté dans les bras d'une religion compatissante, qui, sans faire cesser la série des métempsycoses, lui fournissait un moyen facile de diminuer les maux des vies terrestres et de les voir même un jour finir à jamais? Et cependant cette religion, destinée à faire tant d'adeptes, fut annoncée, chose unique dans l'histoire du monde, par un homme qui ne prétendait

M543017

avoir reçu aucune mission divine; elle n'avait ni culte, ni dieu, et promettait à ses fidèles, comme récompense suprême, non un bonheur éternel, mais le néant.

L'auteur de cette étrange religion naquit, l'an 623 a. C., dans la ville de Kapilavastou, dans les environs de la ville actuelle de Gorakpour. Son père, Çouddhodana, de la race des Çakyas, était roi du petit royaume portant le nom de sa capitale. Selon les légendes, il reçut le nom de *Sarvarthasiddha* (Siddharta) c.-à-d. accompli en toutes choses. Élevé pour succéder à son père il mena jusqu'à sa vingt-neuvième année une vie de luxe et de plaisir, quand les spectacles successifs d'un vieillard affaissé sous le poids des ans, d'un malade incurable et d'un mort le firent un jour réfléchir sur le néant des choses humaines, sur les maux qui couvrent la terre, et le décidèrent à quitter son palais, ses femmes et son fils et à se retirer dans la solitude, pour méditer sur les souffrances des hommes et sur les moyens de les guérir. Il se nomma dès lors *Çakyamouni*, - solitaire de la race des Çakyas -. La doctrine des Brâhmanes des diverses écoles ne purent lui apprendre ni la source ni le terme des maux, l'exercice prolongé des plus sévères pénitences ne fit qu'émousser son esprit; enfin plongé, pendant une nuit silencieuse, dans les méditations les plus profondes, au pied d'un figuier, il trouva la solution du problème qu'il cherchait avec tant d'ardeur. En possession de la sagesse suprême, Çakyamouni est devenu *Bouddha*, - l'éveillé, l'éclairé. - Il parcourt, comme mendiant, tenant à la main un seau pour recevoir les aumônes, les pays de l'Inde, prêchant à tous la délivrance, et mourut enfin, à l'âge de 80 ans, après avoir recommandé à ses disciples de recueillir ses préceptes et de les enseigner au monde entier.

Bouddha était pénétré de l'idée que la terre est une vallée de larmes et que l'existence est la source de tous nos maux. Avec l'école Sanhhyâ il admet que les âmes individuelles existent de toute éternité, mais il rejette l'existence éternelle de la matière. D'après lui, il n'y avait, à l'origine, que les âmes des êtres animés, des hommes et des animaux. Ces âmes revêtent un corps, par suite du désir (*kama* ou *mara*) d'exister; le désir est donc la cause de l'existence terrestre et par conséquent du mal, il est le péché originel. En proie au désir l'âme renaît sans cesse dans des corps nouveaux, et elle ne cessera de naître que lorsqu'elle sera dépouillée de tout désir, de tout amour de l'existence, que lorsqu'on aura détruit l'âme en lui enlevant la

possibilité de désirer encore. L'homme doit donc se détacher complètement de la terre, étouffer en lui toute passion et tout désir, enfin tuer la faculté du désir, qui est l'âme elle-même. La destruction de cette faculté, c'est le *Nirvâna*, l'extinction, l'anéantissement de l'âme.

Si le Bouddha s'était borné à tirer ces conclusions de ses recherches philosophiques, il n'aurait fondé qu'une nouvelle école de philosophie, un rameau de la doctrine *sankhyâ*, mais il fit plus que méditer dans la retraite. Il fonda sur sa doctrine un système de morale de beaucoup supérieur à celui des Brâhmanes, et il le répandit dans le monde, en le prêchant, dans la langue du peuple, aux pauvres comme aux riches, et avant tout aux pauvres, aux affligés de toute nature. Il reconnaissait que le détachement complet de la terre, la renonciation à tout lien de famille et à toute propriété, était impossible à réaliser pour tout le monde; ce détachement complet peut seul il est vrai mener à la délivrance absolue, au *Nirvâna*; mais ceux qui n'aspiraient pas à une perfection si élevée, pouvaient au moins diminuer les maux de l'existence actuelle, abréger et améliorer les existences futures par la pratique des vertus; les malheurs de la vie présente sont en effet le châtiment d'une vie passée, et le mérite, quel qu'il soit, qu'on s'acquiert dans cette vie, sera récompensé par une vie meilleure dans une nouvelle existence. Les vertus que le Bouddha prêchait avant tout, étaient : la miséricorde et la charité, car nous diminuons les maux en nous aidant à les supporter; la chasteté, car toute passion et surtout celle de la chair est une source de troubles et de souffrances, et la patience, car on allège un mal nécessaire en le souffrant patiemment. Puis la perfection suprême n'était plus l'apanage des seuls Brâhmanes, tous sans distinction de castes et de rang, le pauvre *Tchandâla* aussi bien que le Brâhmane, étaient appelés à la vie spirituelle, source de la délivrance; il suffisait de prendre le seau et l'habit du mendiant, de faire vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Cette morale prêchée par un fils de roi qui avait renoncé au trône et à la richesse par dévouement pour les hommes, attira au Bouddha la masse du peuple. Dans la doctrine des Brâhmanes, le Çoudra était mis au même rang que les animaux, le Tschandala, plus bas encore, les souillait par sa présence; le Bouddha enseignait la fraternité humaine, la nullité du principe de la division des castes, il apprenait aux malheureux à supporter leurs maux avec patience en expiation de fautes passées, leur montrait le moyen de les diminuer et même de les voir finir sans retour; enfin il indiquait comme remède aux

souffrances non des disciplines corporelles, des purifications incessantes, des pénitences impossibles, mais une pratique de vertus aimables que chacun pouvait réaliser.

Après la mort du Bouddha, Kaçyapa, le premier de ses disciples, convoqua une assemblée des cinq cents principaux adhérents et l'on y recueillit les discours et les préceptes (*soutras*) du maître. La tradition, voulant faire remonter au fondateur tout le canon des écritures bouddhiques, fait rédiger à tort, dans ce concile, le corps entier de la doctrine en trois parties : la discipline (*Vinaya*), la croyance (*Dharma*) c.-à-d. les préceptes et les discours du Bouddha et le système philosophique (*Abhidharma*). Il ressort du reste d'une autre tradition que la discipline ne fut établie que dans un second concile en 433 a. C.

Les prêtres de la nouvelle doctrine étaient tous ceux qui avaient renoncé au monde en faisant vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. On les nommait *Bhikschous* - mendiants -, ou *Çramanas* - ascètes -. Pendant la saison des pluies, depuis la nouvelle lune de juillet jusqu'à la nouvelle lune de novembre, ils vivent en communauté dans un couvent (*vihara*); pendant le reste de l'année ils se mêlent au peuple pour l'instruire et le diriger. A l'âge de vingt ans on est admis à faire ses vœux, mais on peut entrer plus tôt dans la communauté comme novice. Le Bhikschou n'a pas de famille, il ne possède rien que son habit de mendiant et ne peut pas travailler; le jardinage même lui est interdit, car en remuant la terre il pourrait tuer des vers et il lui est défendu de donner la mort à un être vivant. Sa nourriture est exclusivement végétale et ne dépasse pas ce qui est strictement nécessaire au maintien de la vie. S'il a commis une faute, il doit la confesser à ses frères, car, selon le Bouddha, le péché ne peut être expié que par le repentir, dont l'aveu est la preuve et la confirmation. Les vœux ne lient pas pour toute la vie, il est loisible au Bhikschou de rentrer dans le monde. Parmi les Bhikschous, les anciens (*Sthaviras*) occupent le premier rang, un d'entre eux est supérieur du couvent; on lui doit obéissance, mais l'autorité réside moins en lui que dans l'assemblée (*sangha*), la communauté elle-même; c'est elle qui, sous la présidence du Sthavira prononce l'admission et l'exclusion. Il y a des couvents de femmes aussi bien que d'hommes.

La religion fondée par le Bouddha ne reconnaissait pas de dieu; l'homme peut, selon lui, arriver par ses propres forces à la vertu et

à la sainteté suprêmes. Mais les préceptes seuls suffisaient-ils pour atteindre cet idéal ? ne fallait-il pas montrer, par un exemple vivant, qu'il n'était pas au-dessus du pouvoir humain ? Cet exemple était le Bouddha, c'était le modèle auquel tous, prêtres et laïques, devaient conformer leur conduite. La vénération qu'on porta à sa mémoire se changea peu à peu en culte, et le Bouddha devint le dieu de ses fidèles, ou il prit du moins, dans cette religion de l'anthropolâtrie, la place de la divinité. Malgré l'aversion des Brâhmanes pour les corps, aversion qui faisait jeter à l'eau les cendres et les ossements épargnés par le bûcher, malgré le mépris que le Bouddha lui-même et ses disciples professaient pour l'enveloppe matérielle de l'âme, on rendit un culte aux cendres du maître comme à de précieuses reliques, seuls restes de celui qui s'était éteint pour ne plus revivre. On entourait du même respect tout ce qui lui avait appartenu et les lieux qu'il avait consacrés par sa présence. Bientôt aussi on reproduisit l'image du Bouddha et non-seulement on attribua à l'homme qui avait nié toute existence surnaturelle, le don de faire des miracles, mais on étendit cette faculté à ses images. Il se montra ainsi une fois de plus que l'homme a besoin de la divinité, et que lorsqu'il ne peut adorer le dieu véritable, il se crée des dieux pour leur adresser ses hommages. Aussi ce n'étaient pas seulement des hymnes de reconnaissance qu'on chantait devant les restes ou les images du Bouddha, on invoquait sa protection par des prières, et actuellement il n'y a même aucune religion dans laquelle la prière soit dite aussi fréquemment et d'une manière aussi mécanique que dans cette religion de l'humanité, qui logiquement devait en être dépourvue.

L'inconséquence qui fit attribuer des forces surnaturelles au Bouddha et lui valut les honneurs divins, porta aussi les bouddhistes à admettre, dans leur système religieux, les dieux et les génies du Brâhmanisme. Seulement ces dieux sont subordonnés au Bouddha, ils ne servent guère qu'à lui faire cortège, à augmenter sa gloire et ne reçoivent aucun culte. On revint aussi à la croyance du ciel et de l'enfer : le mont Merou forme le centre de la terre ; sous cette montagne se trouve l'enfer dans les plus profonds abîmes ; sur le sommet du mont, Indra trône avec les trente-trois dieux de la lumière. Ces dieux sont encore soumis au désir et peuvent descendre, dans des naissances futures, l'échelle des êtres. Au-dessus du ciel de *Kama* ou *Mara*, le dieu du désir, sont placés les quatre ciels supérieurs, dans lesquels entrent les âmes que le désir ne domine plus ; le dernier

reçoit ceux qui ont atteint le *Nirvāna*. Par une nouvelle inconséquence on attribua ainsi une certaine existence, dans le ciel suprême, à ceux qui avaient détruit la racine même de l'existence.

9. Réaction des Brâhmanes.

Les doctrines du Bouddhisme ne pouvaient manquer de réagir sur la religion brâhmanique et d'y causer de notables transformations. On reconnaît ces changements en comparant les notions sur l'Inde que nous ont laissées les Grecs, qui visitèrent le pays à la fin du IV^e siècle a. C., et les relations des anciens soutras sur le temps où le Bouddha fit son apparition.

Le dieu abstrait des Brâhmanes n'avait jamais été agréé par le peuple, qui ne pouvait adorer un être impersonnel, une idée. Aussi déjà avant le Bouddha le peuple avait élevé au rang de divinités suprêmes, d'anciens dieux védiques, dont il croyait l'influence plus puissante et qui répondaient mieux aux besoins de son cœur. Sur la côte de Surashtra (Guzarate), et dans les vallées de l'Himâlaya occidental, le hurlement sauvage de l'ouragan des tropiques est suivi de fortes pluies, qui donnent une vie nouvelle aux champs et aux prés. Le peuple regardait ces phénomènes comme un bienfait du dieu des vents, *Roudra* - le hurleur -, un des principaux auxiliaires de l'Indra védique dans sa lutte contre les démons qui enlèvent les eaux du ciel. Aussi fut-il adoré, dans ces contrées, sous le nom de *Çiva*, le dieu de la croissance, et il y devint le dieu suprême. Dans la vallée du Gange la fécondité dépendait des inondations périodiques du fleuve; on croyait y voir l'œuvre de *Vischnou*, le dieu qui règle le temps et les saisons; on adora donc ce dieu sur les bords du Gange, de préférence à toute autre divinité.

En présence des progrès du Bouddhisme, les Brâhmanes du pays du Gange, loin de résister à ce culte, admirent Vischnou dans le cercle de leurs dieux et lui accordèrent même la seconde place, en le mettant immédiatement après Brahmâ; celui-ci, comme jadis, reste à l'arrière-plan : il a créé le monde, mais Vischnou le maintient et le gouverne, c'est lui qui est en rapport avec les hommes. On n'exclut pas non plus Roudra-Çiva, mais le rôle attribué à Vischnou ne permit plus de lui conserver son caractère de dieu bienfaiteur et fécondant; la violence du vent qu'il personnifiait d'abord, le fit considérer comme un dieu destructeur portant sur la terre les combats et la mort.

Afin de montrer que les dieux brâhmaniques n'étaient pas inférieurs

en miséricorde au fondateur du bouddhisme, les Brâhmanes enseignèrent que Vischnou, la providence des hommes, descendait du ciel sur la terre, en s'incarnant dans un corps humain, chaque fois que les maux, le crime ou le péché menaçaient de tout envahir, et afin de prouver l'existence de ces incarnations (*avataras*) par des faits, ils transformèrent les héros de l'épopée Râma et Krischna en apparitions de Vischnou. Les Grecs, qui entrèrent dans l'Inde à la suite d'Alexandre le Grand, crurent reconnaître dans Çiva leur dieu Dionysos, dans Vischnou le demi-dieu Hercule. Or comme ils disent qu'Hercule était le dieu principal de la plaine, Dionysos celui des montagnes, il faut croire qu'au IV^e siècle, le culte de Çiva et de Vischnou avait déjà pris une grande extension.

Mais il ne suffisait pas aux Brâhmanes d'avoir donné satisfaction aux sentiments religieux du peuple, il fallait détruire l'influence de la métaphysique des Bouddhistes par un système orthodoxe analogue. L'existence des âmes individuelles, à laquelle Kapila et le Bouddha attachaient tant d'importance, était-elle incompatible avec la notion de l'âme du monde, et la mort sans nouvelle naissance, la fin suprême du Bouddhisme, ne pouvait-elle être atteinte par l'observation des préceptes brâhmaniques ? Pour résoudre ces questions, il se forma, au IV^e siècle a. C., un nouveau système de philosophie, le *Yoga*, dont un exposé en vers est entré, postérieurement (pas avant le III^e siècle), comme épisode, dans le Mahâbhârata, sous le titre de *Bhagavadgita* ou « le chant du bienheureux ». Vischnou, qui, sous la forme de Krischna, conduit lui-même le char du héros Ardschouna, lui expose la nature et la destinée des âmes. D'après cette théorie les âmes individuelles ont une existence propre, tout en faisant partie de l'âme du monde, qui se divise dans tous les êtres sans se fractionner. Afin de faire comprendre sa pensée par une image sensible, Vischnou apparaît au héros dans sa forme réelle, avec un corps immense, réunissant en lui tous les êtres. La matière n'est pas le produit d'une illusion, comme dans le Védanta, elle est proclamée éternelle. Pour le retour de l'âme dans le Brahma on n'exige plus la destruction du corps, la contemplation (*Yoga*) suffit; ce retour est nommé *Nirvâna*, l'extinction du moi, et il est spécifié qu'après cette extinction aucune nouvelle naissance n'est plus à craindre.

A cela se bornèrent les concessions faites par les Brâhmanes aux idées nouvelles. Les autres doctrines du Brâhmanisme n'éprouvèrent pas le moindre changement : le régime des castes fut maintenu dans

toute sa rigueur, les cérémonies du culte devinrent même plus compliquées que jamais et les pénitences plus sévères. Les Hindous faisaient de fréquents pèlerinages à certains endroits du Gange dont les eaux avaient pour eux une vertu purificatrice; on commence à terminer sa vie dans les flots sacrés en expiation de ses fautes. Tandis que la loi de Manou se contente de recommander à la veuve de ne pas contracter un second mariage et de vivre sous la tutelle de son fils aîné, et à défaut de fils sous celle du plus proche parent de son mari défunt, on voit s'établir maintenant le plus cruel usage : la femme se dévoue pour les péchés du mari en se livrant, sur le corps, aux flammes du bûcher; cette mort volontaire efface toutes les fautes de l'époux et fait seule entrer la femme avec son mari dans un monde meilleur. Les rites des sacrifices se multiplient au point de rendre plusieurs d'entre eux impossibles. Rien de plus curieux sous ce rapport que le sacrifice du cheval, sacrifice donnant, selon les prêtres, au roi qui l'accomplit dans toutes les conditions, le pouvoir sur toute la terre. Avant d'y procéder, on sacrifie d'abord pendant six mois à Indra, en augmentant tous les jours le nombre des sacrifices, qui sont portés à 360 dans le dernier mois. Yama reçoit ensuite, pendant quatre mois, mille offrandes par jour et l'on sacrifie, pendant cinq autres mois à Varouna. Ce temps étant écoulé, on cherche une jument pleine et on la purifie tous les jours jusqu'à ce qu'elle ait mis bas. Si le poulain est un entier et porte certains signes, on lui laisse prendre sa course du côté du nord, et l'on envoie une troupe de cavaliers à sa suite. Ceux-ci doivent lui ouvrir le passage, dans le cas où il serait arrêté par des ennemis, mais ne peuvent en rien diriger ou guider sa course. Si le cheval ne revient pas au bout de l'année, il faut recommencer toutes les cérémonies; s'il revient, on institue de nouvelles purifications et des sacrifices de grande dimension, jusqu'à ce qu'enfin le cheval lui-même est offert en holocauste.

10. *L'empire de Magaddha et l'Inde jusqu'au temps
du roi Açoka.*

Dans la première moitié du VI^e siècle la civilisation arienne était répandue depuis le Pendschab jusqu'à l'embouchure du Gange et sur la presqu'île de Guzarate (Surashtra). De là elle s'étendit, vers le sud, sur la côte de Malabar, en même temps que des colonies partirent des embouchures du Gange vers la côte de Coromandel et y établirent le régime brâhmanique. L'ancienne population, qui ne se

soumit pas à ce régime, obtint, sur la côte de Coromandel, une condition encore plus mauvaise que celle des Tschandalas sur les bords du Gange, et est encore aujourd'hui, sous le nom de *Parias*, l'objet du plus grand mépris et de la plus grande oppression : le Brâhmane peut tuer impunément le Paria qui ose franchir le seuil de sa demeure. Des habitants de Guzarate se fixèrent vers l'an 500 sur l'île de Lanka (Ceylan). Mais tandis que les côtes du Dekhan s'ouvrirent à la civilisation arienne, l'intérieur de la presqu'île conserva son ancien état barbare. La race nègre des Gondas occupe encore de nos jours ce pays montagneux avec son ancienne langue et ses mœurs sauvages ; quelques-uns même d'entre eux pratiquent encore la coutume rapportée par Hérodote (III 38, 99) de manger leurs parents affaiblis par l'âge.

Les Aryas des bords de l'Indus étaient restés étrangers à la religion et au régime politique que les Brâhmanes avaient établis sur les bords du Gange ; aussi les Brâhmanes n'avaient-ils que du mépris pour leur ancienne patrie, où ne régnait pas l'ordre des castes, où des tribus vivaient sans caste de prêtres et sans rois. Sur la rive droite de l'Indus habitaient les Daradas, les Açvakas, les Gandharas, les noirs Çoudras, tous soumis aux Perses ; les Abhiras occupaient le delta du fleuve. À l'est de l'Indus on rencontrait le royaume de Kaçmira, où l'on rendait un culte aux serpents, celui des Kekayas, le royaume de Takschaçila nommé ainsi d'après sa capitale, soumis au régime brâhmanique, et un État gouverné par des princes de la race des Pourous. Les Grecs du temps d'Alexandre donnent au roi de Takschaçila le nom de Taxilès, à celui de la race des Pourous, le nom de Poros. Au delà de ces États il n'y avait plus de royaumes, des tribus y vivaient sous l'autorité de chefs ou de patriarches ; c'étaient les Indiens libres, comme disaient les Grecs.

Dans le pays du Gange il y avait plusieurs royaumes, sur l'histoire desquels nous n'avons presque aucun renseignement : les Brâhmanes exclusivement occupés des choses célestes, vivant dans un monde de rêves et de poésie, ont négligé d'écrire l'histoire de la terre. Depuis l'apparition du Bouddhisme on est mieux instruit, du moins pour l'histoire du royaume qui accorda sa protection à la nouvelle doctrine, de l'empire de Magaddha, le plus puissant État sur les bords du Gange. Le roi qui gouvernait ce pays à la mort du Bouddha et sous le règne duquel fut réuni le premier concile, se nommait *Adschatagatra* (551-519 a. C.). Kalaçoka (453-425), un de ses successeurs, fit bâtir

une nouvelle capitale, qui reçut le nom de *Patalipoutra* « fils de la fleur à trompette », le Palibothra de Mégasthène, qui en a donné une description. Sous son règne se tint le concile des Bouddhistes en 433 a. C. Ses fils furent détrônés en 403 par un usurpateur du nom de *Nanda*, dont la dynastie occupa quelque temps le trône de Magaddha. Un homme de basse extraction, un barbier nommé *Sounanda* ou *Indradatta*, parvint à la renverser et à laisser le trône à son fils *Dhanananda* « le riche Nanda », auquel les Brâhmanes donnent le nom de *Hiranyagoupta* « protégé par l'or » (340-315). Les Grecs nomment ce roi Xandramès ou Agramès, et son empire, celui des Prasiens, c.-à-d. des Pratschyas « les Orientaux », ou des Gangarides. Ils représentent Xandramès comme étant puissant par les armes mais méprisé par ses sujets (Diodore 17, 93. Curtius 9, 2. Plutarque Alex. 62). Sous son règne Alexandre passa l'Indus et pénétra jusqu'au désert qui sépare le pays de l'Indus de celui du Gange. A son départ (325) il laissa leurs États au roi de Takshaçila et au descendant des Pourous, et établit des Grecs comme satrapes de l'Inde supérieure et de l'Inde inférieure. Mais dix ans après, un guerrier indigène du nom de *Tschandragoupta* « protégé par la lune » (chez les Grecs Sandroktotos) souleva le peuple contre les étrangers et se fit reconnaître lui-même comme roi de tout le Pendschab (Justin 15, 4). Maître de la partie occidentale de l'Inde, Tschandragoupta se tourna vers l'Orient; le riche Nanda ne put lui résister et l'Inde entière fut réunie pour la première fois sous un même sceptre. Seleucus, le fils d'Antiochus, qui réussit à dominer depuis Babylone sur tout le plateau de l'Iran, attaqua le roi de l'Inde en 305; il fut vaincu et dut conclure un traité d'alliance avec Tschandragoupta. Mégasthène se rendit comme ambassadeur à Palibothra, la capitale du royaume.

Tschandragoupta eut pour successeur en 291 son fils *Vindousara*, nommé par les Grecs, d'après un titre honorifique, *Amitrochates*, c.-à-d. *Amitraghata* « le tueur des ennemis ». En 263 *Açoka*, le fils de Vindousara, monta sur le trône, qu'il occupa pendant un règne florissant de trente-sept ans. Converti au Bouddhisme ce prince mit tous ses soins à propager et à faire observer les préceptes de la nouvelle religion. Il renonça avec toute sa cour aux plaisirs de la chasse et à l'usage de la viande, fit construire partout des hôpitaux pour les hommes et même pour les animaux infirmes, planta les routes d'arbres fruitiers pour le soulagement des voyageurs, adoucit les châtiments et chercha, selon les inscriptions, à empêcher la trans-

gression des lois par la persuasion plutôt que par des peines sévères. Dans les réunions quinquennales tenues dans toutes les parties du royaume on prêchait la morale du Bouddha et entendait la confession des fidèles. Un grand concile, le troisième dans l'ordre des temps, exclut de l'église bouddhique les sectes dissidentes et fixa le canon des Écritures : une inscription trouvée dans les environs de Delhi, nous a conservé le discours adressé par le roi à cette assemblée. Des missionnaires furent envoyés à l'étranger pour porter la religion du Bouddha au delà des frontières de l'Inde; ils convertirent entre autres l'État de Kashmir et l'île de Ceylan. Mais malgré cet ardent prosélytisme, Açoka, conformément à l'esprit conciliant de sa religion, exerça la plus grande tolérance en faveur du Brâhmanisme; loin d'opprimer les Brâhmanes, il les chargeait de présents aussi bien que les Bhikschous. Une de ses inscriptions porte entre autres : - On doit honorer sa propre religion, et l'on ne peut insulter celle des autres. La concorde seule est utile. Puissent les fidèles de toutes croyances être riches en sagesse et heureux par la vertu ! -

C'est également au zèle religieux du roi Açoka que l'Inde doit son architecture. Il donna de plus grandes dimensions aux bâtiments destinés à conserver les reliques du Bouddha et de ses premiers disciples; ces bâtiments, d'abord de simples tertres et nommés à cause de cela *stoupas* - élévations -, devinrent des tours hautes et massives terminées en coupole et surmontées d'un parasol; on raconte qu'Açoka fit partager les reliques du Bouddha en 84,000 parties et qu'il éleva autant de *stoupas* pour les garder. Il ne montra pas moins de zèle à construire des *monuments* (*tschaityas*), dans les endroits fréquentés par le Bouddha. Enfin le nombre des couvents (*viharas*) qu'il fit bâtir dans le pays de Magaddha, fut si considérable, que le pays en fut nommé et se nomme encore aujourd'hui *Vihara* (Behar). Les plus anciens monuments de l'Inde qui nous soient parvenus sont du roi Açoka : ce sont les colonnes sur lesquelles il faisait graver ses édits. Les constructions et les images des Bouddhistes ne furent pas sans influence sur les Brâhmanes et engagèrent ceux-ci à représenter également leurs dieux sous des formes sensibles et à construire des temples dans les grottes.

Le Bouddhisme, devenu sous Açoka la religion de l'État, aurait peut-être, malgré ses dogmes absurdes, régénéré l'Inde par le pureté de sa morale et l'abolition en principe du régime des castes. Mais un sort plus rigoureux lui était réservé. Le Brâhmanisme triompha de

nouveau; les Bouddhistes furent expulsés en masse par le fer et la flamme dans les IV^e et V^e siècles de notre ère, et le pays fut replongé, pour ne plus se relever, dans le régime abrutissant des castes et du despotisme.

II. HISTOIRE DE L'IRAN.

1. *Le pays et ses habitants.*

Entre la vallée de l'Indus et le bassin de l'Euphrate et du Tigre, s'élève le plateau de l'Iran borné au sud par l'Océan, au nord par la mer Caspienne et les steppes de l'Oxus. Le climat de ce pays est généralement tempéré, à cause de l'élévation du sol; depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre l'atmosphère n'est troublée par aucun nuage, le ciel pur et serein permet de distinguer clairement toute la vallée et les contours des montagnes, l'éclat des étoiles pendant la nuit remplace presque la lumière du jour. Cependant on y rencontre des changements fort subits de température; de montagnes froides toujours couvertes de glace, on descend souvent dans des plaines brûlantes; au nord les habitants doivent lutter contre des hivers rigoureux, des avalanches de neige et des vents glaciaux; au sud l'air est souvent rempli du sable fin du désert, élevé en tourbillons par les vents brûlants du midi.

Le plateau de l'Iran était occupé par de nombreuses tribus. Les Mèdes et les Perses habitaient dans les belles vallées du coteau occidental; à l'est des Perses, les Carmanes occupaient les bords du golfe Persique, dans un pays fertile au midi, mais stérile au nord, où commence le grand désert salé qui remplit le centre de l'Iran. A l'est de la Carmanie la côte n'est occupée que par de pauvres pêcheurs bâtissant leurs cabanes de coquilles et d'arêtes de baleines; au-dessus de ces ichthyophages habitait un peuple nomade peu nombreux, auquel Strabon et les historiens d'Alexandre donnent le nom de Gédrosiens, qu'Hérodote nomme Sattagydes et les inscriptions de Darius, Thataghus. Au nord du plateau on rencontre, comme voisins des Mèdes, les Parthes (Parthava dans les inscriptions); leur pays est stérile au sud, mais au nord, sur le coteau qui descend vers la mer Caspienne et dans l'Hyrcanie (le Vehrkan du Zendavesta), la fertilité est si grande, que le blé renaît sans culture des graines tombées par hasard sur le sol (Strabon p. 508 C. a. f.); mais cette terre privilégiée a fréquemment à souffrir de tremblements de terre, de violents ouragans, d'inondations et de fièvres. A côté des Parthes et des Hyrc-

niens, dans le Hérat actuel, habitaient les Areiens, nommés dans les inscriptions Haraiva, c.-à.d. riches en eau. Ils étaient bornés au nord par la Margiane, pays riche et bien peuplé dans la partie arrosée par le Margus et ses affluents, mais se terminant dans le désert de l'Oxus. A l'extrémité nord-est de l'Iran, dans une contrée saine et fertile, habitaient les Bactriens; les Sogdianes, tribu du même sang, étaient les voisins septentrionaux des Bactriens, en dehors des limites de l'Iran. Au centre du pays, les parties fertiles du désert étaient occupées par trois peuples : les Sagartiens, tribu nomade, les Sarangiens (dans les inscriptions, Zaraka - riverains du lac -), habitant sur les bords du lac Areius, dans le pays que le Zendavesta nomme le brillant Haetumat et qui, conquis au II^e siècle a. C. par les Saces, reçut ensuite le nom de Sakasene, aujourd'hui Sedschestan, et les Arachotes (Harahvaiti - riches en eau -), nommés par Hérodote Pactyens.

Tous ces peuples avaient à peu près les mêmes usages et la même langue; ils portent dans les inscriptions de Darius le nom commun de *Ariya*; le Zendavesta les nomme *Airya* et le pays, *Airyana*, mot qui déjà dans les inscriptions des premiers Sassanides apparaît transformé en *Iran*. Ce nom ne diffère pas de celui d'*Arya* porté par les peuples de l'Inde, et du reste la langue et la religion des habitants de l'Iran offrent des analogies si nombreuses avec le sanscrit et la religion hindoue qu'on ne peut douter que tous les Ariens n'aient formé un jour une même nation. Ils occupaient probablement ensemble la contrée où l'Oxus prend sa source, les uns descendirent de là dans la vallée des sept fleuves, les autres se répandirent sur le plateau de l'Iran. D'après l'historien de Babylone, Berosus, les tribus ariennes occupaient ce plateau déjà en 2425 a. C., car il rapporte que les Mèdes firent la conquête de Babylone et donnèrent huit rois à ce pays depuis 2425 jusqu'à 2191 a. C. Ce fait ne mérite peut-être pas grande croyance, mais on ne peut refuser d'ajouter foi aux récits qui font conquérir l'Iran tout entier par les Assyriens vers l'an 1250. On n'a trouvé jusqu'ici aucun indice qui pût faire admettre l'existence d'une population antérieure aux Aryas dans le pays d'Iran.

Aujourd'hui encore l'Iran est habité, pour la plus grande partie, par les descendants des Aryas; l'ancienne langue a subi de grandes modifications mais ne s'est pas perdue entièrement. Lorsque les Séleucides, les rois de Syrie, firent la conquête de l'Iran, de nombreux éléments araméens entrèrent dans la langue et transformèrent vers

l'an 300 a. C. l'ancien perse, connu par les inscriptions des Achéménides, dans l'ancien perse moyen, nommé *Pehlvi* ou *Houzwaresh*. On parla le pehlvi dans l'Iran occidental, sous les Séleucides et les Arsacides. Dans l'Iran oriental au contraire la langue était restée pure d'éléments étrangers et l'on continuait à se servir du *zend* ou ancien bactrien, dans lequel étaient écrits les livres sacrés. Aussi lorsque les Sassanides, qui s'étaient présentés comme restaurateurs de l'ancienne nationalité, eurent étendu leur domination sur l'Iran oriental, et eurent remis les livres sacrés en honneur dans tout le pays, la langue de l'Est réagit sur celle de l'Ouest, les éléments sémitiques du pehlvi durent céder petit à petit et ainsi se forma vers le VI^e siècle de notre ère le *Parsi* ou le *Pazend*, le nouveau perse moyen. Mais après une existence de plus de quatre siècles, le royaume des Sassanides tomba sous le joug des Arabes. Des formes sémitiques pénétrèrent de nouveau dans la langue, et l'Islamisme remplaça l'ancienne croyance. La réaction qui suivit, sauva la nationalité et la langue mais ne put rétablir la religion. Cette réaction partait du Sedschestan, où se produisirent les grands poèmes de Firdousi (940 à 1020), renouvelant les traditions nationales et la gloire des anciens héros de l'Iran. La langue de Firdousi est le perse nouveau, langue pure d'abord, mais qui ressentit plus tard l'influence arabe.

2. *Les livres sacrés de l'Iran.*

Un grand nombre de fidèles de l'ancienne religion perse s'étaient sauvés, lors de l'invasion arabe, dans les montagnes de Carmanie; forcés de quitter cet asyle, ils se réfugièrent dans l'île d'Ormuz dans le golfe Persique, ils passèrent ensuite dans l'île de Diou, et quand cette île fut devenue trop petite, ils allèrent occuper la côte voisine de l'Hindoustan. Ces émigrés, qui doivent avoir quitter l'Iran vers le X^e siècle, se nomment encore de nos jours Parsis; ils ont conservé leur langue, leurs mœurs et leur religion, qu'ils pratiquent selon les prescriptions de leurs livres sacrés. Ces livres sont des fragments d'un ensemble d'écrits fort étendu; on ne peut douter qu'ils n'appartiennent à l'ancien recueil religieux dont la rédaction est attribuée à Zarathustra (Zoroaster) et qui, après avoir été dispersé et en partie oublié sous le règne des Séleucides et des Arsacides, fut réuni de nouveau sous les premiers Sassanides. Il comprenait, en vingt et un livres, toute la science sacerdotale et contenait non-seulement le rituel et la liturgie, les dogmes et la doctrine religieuse, mais encore

le droit civil et criminel, la géographie, la médecine et l'astronomie; mais on ne retrouva que 348 chapitres des 528 qu'il avait eus jadis. La partie conservée par les Parsis est fort minime, elle se compose d'une partie du XX^e livre qui traite des lois, des prescriptions de la pureté destinées à écarter les mauvais esprits; pour ce motif il est nommé *Vendidad* primitivement *Vidaevodata* c.-à-d. donné contre les daevas; puis ils ont une collection d'invocations et de prières portant le nom d'*Yaçna* « culte » et correspondant au I^e et au XV^e livres. L'ensemble est désigné sous le nom de *Zend-Avesta*.

3. *Les anciens dieux des peuples de l'Iran.*

L'ancienne religion de l'Iran n'est pas représentée, dans le Zenda-vesta, dans toute son intégrité; mais la comparaison des Védas permet de distinguer les éléments anciens et nouveaux et de reconstituer en quelque sorte les attributs des premières divinités ariennes.

Nous avons vu que les Aryas des bords de l'Indus, effrayés par la nuit et les ténèbres offraient leurs hommages à l'esprit du feu, qui écartait, pendant la nuit, les animaux malfaisants et les mauvais esprits, qui rassemblait les hommes autour du foyer et qui portait leurs offrandes aux dieux. Ils adoraient les vents qui chassaient les nuages et purifiaient le ciel, le crépuscule, l'aurore et le soleil. Lorsque les démons représentés par les sombres nuages, dérobaient la lumière et les eaux célestes, le dieu Indra les frappait de la foudre et ouvrait les rochers où les eaux étaient cachées.

Toute cette mythologie primitive se retrouve dans le Zendavesta, quoique les dieux y soient moins vivants, qu'ils aient revêtu des formes plus abstraites. Le Feu (*Atar*), nommé le fils du dieu suprême, est adoré avant toutes les autres divinités, son autel figure dans tous les cortèges royaux. C'était un crime d'y jeter de l'eau, d'en approcher avec des mains non lavées et de le souiller de son haleine en le soufflant; de nos jours encore les Parsis ne soufflent aucune lumière et éteignent les incendies sans le secours de l'eau. — Parmi les dieux de la lumière, les peuples de l'Iran vénéraient surtout le dieu *Mithra*. C'est un esprit puissant, qui chasse les démons des ténèbres, un redoutable guerrier donnant la victoire aux armées qui l'honorent. Comme dieu de la lumière il voit tout et punit les fautes les plus cachées; il aime la vérité et la bonne foi. Son char sacré attelé de huit chevaux blancs est conduit dans les cortèges du roi et précède le char du Soleil (Xenoph. Cyrop. VIII, 3, 12; Herod. VII. 40;

Curtius III, 3). Dans la suite de Mithra se trouve *Verethragna*, le plus vaillant et le plus victorieux des esprits, portant le carnage dans les armées des hommes parjures à Mithra. On reconnaît dans ce nom le *Vitrahan*, le Vitrae occisor des Védas, qui donnaient cette épithète à Indra. Les peuples iraniens ont fait de cette qualité un dieu spécial, mais ont perdu le souvenir des glorieux combats livrés par Indra contre Vritra. Cependant la lutte des bons esprits avec les démons malfaisants se présente sous une autre forme. D'après le Zendavesta il se trouve sur la montagne des dieux, sur le *Hara-berezaiti*, un lac vaste et profond, le réservoir général des eaux; de ce lac, nommé *Vouroukascha*, s'élèvent les nuages qui doivent porter à la terre les pluies fécondantes, mais les démons retiennent les nuages au-dessus du lac. Alors apparaît l'étoile Tistrya (Sirius) qui lutte avec le démon de la stérilité et finit par triompher. Si ce rôle est assigné à Tistrya, c'est que les étoiles, selon le Zendavesta, renferment la semence des eaux. — Les Vents, auxiliaires d'Indra dans la mythologie védique, reçoivent aussi un culte dans l'Iran, surtout *Vayou*, le dieu du matin qui dissipe les ténèbres de la nuit. On y adore aussi un combattant inconnu aux Védas, le dieu *Çraoscha*, figuré sous la forme d'un jeune homme fort et victorieux. Avec Mithra il protège sans cesse le monde contre les démons et les empêche d'emporter les offrandes des hommes. Ce dernier attribut le fit transformer en génie du culte; il représente la puissance de la prière, des rites religieux, il est l'esprit de la parole sacrée.

A côté de ces dieux guerriers, protecteurs du monde, on adressait des hommages à la déesse de l'eau, *Ardviçoura Anahita* c.-à-d. la déesse forte, élevée et sans tache. Tantôt elle est la source de l'eau céleste, qui jaillit sur le sommet de la montagne des dieux, tantôt elle est l'esprit de cette eau. Il était naturel que cette déesse de l'eau céleste fût également la déesse de la pureté et de l'abondance. Mais on ne se bornait pas à rendre un culte à Anahita, on invoquait l'eau elle-même, comme élément liquide et on l'honorait par des offrandes. On ne cesse de louer les eaux pures et coulantes; c'est une œuvre méritoire que de jeter des ponts sur les rivières et les ruisseaux pour que les hommes et les animaux ne les souillent pas en les traversant; il est défendu de se laver dans un fleuve. On voit par Diogène Laërce (prooemium, 9) que les écrivains grecs qui avaient étudié la doctrine des Mages, blâmaient Hérodote pour avoir rapporté que Xerxès fit tirer des flèches contre le soleil et jeter des entraves dans l'Helles-

pont, le soleil et la mer étant des dieux pour les Perses. Cependant il est douteux que l'eau de la mer inféconde et stérile, ait jamais joui chez les Iraniens de la même vénération que l'eau des fleuves, et Hérodote fait dire par Xerxès à l'Hellespont : « A bon droit personne ne te fait des sacrifices, puisque tu es un fleuve salé » (VII, 35). — La terre est également l'objet d'un culte chez les peuples de l'Iran. Le Zendavesta la nomme *Armaiti*, les Védas, *Aramati*. Elle est la mère qui nous porte, elle accorde aux hommes pieux des fruits et de la force, la richesse et l'abondance.

Nous avons vu que les Aryas de l'Inde offraient aux dieux le jus de la plante nommée *soma*, jus qui animait selon eux les dieux au combat et leur donnait la force de vaincre les démons. Cette plante est offerte aussi par les peuples de l'Iran sous le même nom : *haoma*; elle est, dit le Zendavesta, la meilleure arme contre les *daevas*. Chaque maison doit avoir la plante, un mortier pour la piler et une coupe pour l'offrir. Mais, de même que dans l'Inde, le *Haoma* a été personnifié; la plante est devenue une divinité donnant aux autres dieux et aux hommes la force et la santé.

Le premier roi de la terre, celui qui fonda le culte et apprit aux hommes l'agriculture, fut *Yima*, surnommé *Kschaeta* « le roi ». Il est fils de *Vivanghao* « le lumineux », de même que le *Yama* hindou est né de *Vivasvat*, le dieu de la lumière. Son règne, qui dura mille ans, fut l'âge d'or du monde; il n'y avait alors ni hiver rigoureux ni été brûlant; la guerre, les maladies et la mort étaient inconnues. Après cette époque les maux envahirent la terre, mais *Yima*, sur l'ordre du dieu suprême, construisit un enclos, y transporta les semences des hommes, des animaux et des plantes d'élite, y plaça du feu et de l'eau et se mit ainsi, avec les êtres privilégiés partageant sa demeure, à l'abri de tous les maux. Le jardin ou ciel d'*Yima* n'a pas de place déterminée dans le Zendavesta, mais on suppose qu'il se trouvait sur le sommet de la montagne des dieux. Des écrits postérieurs le placent tantôt au centre de l'Iran, tantôt sous la terre. *Yima*, y est-il dit, vivra dans son jardin jusqu'à la fin des choses, alors ses compagnons repeupleront la terre. L'âge d'or, selon les Mages, a cessé de régner, parce que *Yima* s'est refusé à propager la bonne doctrine.

En dehors de *Yima*, le Zendavesta parle de plusieurs autres héros, vainqueurs de serpents et de monstres, luttant contre les *daevas* ou contre les Touraniens, les habitants nomades des steppes. On en

rencontre la plupart dans les Vêdas sous la forme de divinités, ce qui prouve qu'on les avait fait descendre du ciel sur la terre, et que les dragons sont des ennemis célestes. Tous ces êtres mythologiques se retrouvent dans le Schahnameh - le livre des rois - de Firdousi, et vivent encore actuellement dans le souvenir des peuples de l'Iran oriental.

4. Réforme religieuse de Zarathoustra.

L'ancienne religion de l'Iran fut réformée par Zarathoustra (Zoroaster), célébré à chaque page du Zendavesta pour avoir reçu la mission divine d'annoncer une doctrine nouvelle. Il est difficile de déterminer à quelle époque ce sage a vécu ; M. Duncker en combinant les données des Grecs avec les traditions orientales le place entre les années 1300 et 1250 a. C. A cette époque il y avait dans la Bactrie un empire florissant gouverné, selon la tradition, par le roi Vistacpa et conquis plus tard par les Assyriens sous Ninus vers 1200 a. C.

Zarathoustra conserva le fond de l'ancienne religion, mais développa l'antagonisme qu'elle établissait entre les esprits de la lumière et ceux des ténèbres, entre les génies bienfaisants et malfaisants. Ce développement était favorisé par la nature du pays, où les éléments de prospérité avaient constamment à lutter contre les influences funestes des déserts voisins et d'un ciel souvent inclément. Sur cette lutte entre deux principes opposés le réformateur établit un système de morale religieuse, par lequel il s'acquittait des devoirs sérieux à la reconnaissance de ses compatriotes. Les génies de la destruction et des ténèbres furent représentés comme des esprits du vice et du mensonge ; ils reçurent le nom commun de *Droudscha* - trompeurs -, les génies de la fertilité et de la lumière étaient en même temps des esprits de pureté et de vérité ; et leurs adorateurs s'appelaient *Aschavan* - les véridiques -. Il s'en suit que le plus grand péché, la plus grande souillure de l'âme est le mensonge. Mais le devoir de l'homme ne se borne pas à vénérer et à adorer les génies du bien, il faut encore qu'il aide leur action par le travail, qu'il augmente, par l'agriculture, la fertilité du sol, qu'il propage les arbres fruitiers, cultive des parcs et des jardins, qu'il favorise l'accroissement de l'espèce humaine et des animaux utiles et qu'il oppose au contraire une résistance acharnée à l'œuvre des esprits mauvais, auteurs de la stérilité et de la mort.

De même que la réforme religieuse des Brâhmanes avait eu pour résultat de placer à la tête de la création un dieu suprême, principe et cause de tout ce qui existe, de même Zarathoustra subordonna les

dieux multiples à une divinité unique, mais l'antagonisme qu'il avait établi entre le principe du mal et celui du bien, était trop fortement accentué pour qu'il pût atteindre à l'unité complète, il aboutit au dualisme. Le monde, selon lui, est l'œuvre de deux principes contraires; les bons esprits et tout ce que l'univers renferme d'utile ont été créés par le principe du bien, par le « sage seigneur » *Ahouramazda* (ahoura seigneur, mazda sage, dans l'Iran occidental : Auramazda, Ormuz); les mauvais esprits, les *daevas* (1) ou les *droudschas* et toutes les choses nuisibles sont le produit du principe du mal, de l'esprit destructeur *Angra* ou *Angromainyou* (angra frappeur, destructeur, mainyou esprit). Les serviteurs du premier entrent, après la mort, dans le ciel des bons esprits, les autres habitent la demeure des *droudschas* dans les ténèbres éternelles.

La doctrine de Zarathoustra s'étendit dans l'Iran oriental et passa de là chez les Mèdes et les Perses pendant les cinq siècles que le pays obéit à la domination assyrienne. Déjà dans le cours du VIII^e siècle, peut-être encore plus tôt, elle était connue des Ariens occidentaux. La domination étrangère ne pouvait être un obstacle à son développement, l'autorité des maîtres de l'Asie ne s'exerçant que par l'imposition de tributs et l'assujettissement des chefs.

Zarathoustra prêcha d'abord sa doctrine dans sa race ou sa tribu; elle parvint ensuite aux familles sacerdotales des tribus voisines. Des intérêts communs unirent plus étroitement les prêtres convertis, qui peu à peu formèrent une classe particulière portant dans l'Orient le nom d'*Atravan* (serviteurs du feu *atra*), dans l'Occident le nom de Mages (*Magavan* - les forts, les puissants -) (2). Quoique le sacerdoce

(1) Il est fort difficile de dire pour quel motif les Iraniens ont désigné les démons par le mot *daevas*, que les Hindous (dêvas), les Latins (dei) et les Grecs (ἑοῖ) donnent à leurs dieux, et qui doit avoir eu primitivement chez eux la même signification. Parmi leurs démons figurent *Andra* et *Çaurva*, dont le premier n'est autre que le dieu Indra et dont le second est Roudra surnommé *Çarva* dans les Vêdas. Peut-être que ces dieux essentiellement guerriers et obligés par là même à un rôle destructeur, ont été pour ce motif exclus du ciel par Zarathoustra, quoique dans la conception des Aryas ils détruisent pour fonder le bien. Par un procédé analogue les Hindous ont transformé le sens du mot *Asoura*; dans les plus anciens hymnes du Rigvêda on nomme ainsi Indra, Varouna, Savitar et Roudra; dans les chants récents au contraire les Asouras sont les mauvais esprits, tandis que le même nom, sous sa forme bactrienne *Ahoura*, sert dans l'Iran pour désigner le Seigneur de la bonne création.

(2) Ils sont nommés ainsi de la force que leur donnent les prières et les sacrifices. Dans le Zendavesta les premiers disciples de Zarathoustra portent seuls ce nom.

fût héréditaire dans cette caste, elle n'était pas séparée des autres aussi sévèrement que dans l'Inde, car elle admettait des membres d'autres castes après instruction suffisante. Leur concours étant nécessaire pour tous les actes du culte, ils jouissaient d'une grande considération, mais ils n'acquiescent jamais d'influence politique. C'est que le Zendavesta ne reconnaissait pas, comme dans l'Inde, une différence dans la création des hommes, et le sacerdoce se développa dans l'Iran sous une domination étrangère, dont il ne pouvait espérer grande faveur.

La doctrine de Zarathoustra fut conservée et développée dans les écoles sacerdotales; le code religieux qui y fut produit, le Zendavesta, a probablement été composé dans l'Iran oriental vers le VII^e siècle a. C. Le formalisme et la casuistique qu'on rencontre dans cet ouvrage, pas plus que ses tendances spéculatives et ses pensées abstraites ne permettent de lui assigner une date plus reculée.

Nous avons déjà indiqué plus haut les principaux points de la théologie iranienne tels que Zarathoustra paraît les avoir établis. Auramazda est le créateur du monde, mais Angromainyou met le germe du mal dans les créations du Seigneur et produit ainsi tous les maux qui accablent le corps et les vices qui souillent les âmes; de même qu'il cherche partout à détruire l'œuvre d'Auramazda, de même il ne cesse d'attaquer chaque maison et chaque individu, à moins qu'on ne l'éloigne par la prière et les formules magiques, par le feu sacré et les bonnes œuvres. Le combat contre les mauvais esprits n'est pas livré directement par Auramazda, mais par les anciens dieux Mithra, Verethraghna, Çraoscha, Tistrya, créés par lui, selon la nouvelle théologie. Cependant ces dieux ne constituent pas l'entourage immédiat du dieu suprême; le Zendavesta place auprès de lui les six esprits célestes nommés les *Amescha çpenta* (Amschaspads) c.-à-d. les immortels saints, qui aident Auramazda dans la création. Le premier est *Vohoumano* - le bon esprit -; il a sa part dans l'invention des bonnes paroles ou des bonnes sentences qui conservent le monde. Puis viennent *Ascha vahista*, la meilleure vérité ou la meilleure pureté, *Khschatra vairya*, la puissance vénérable, *Haurvatat*, la perfection, *Ameretat*, l'immortalité et l'ancienne déesse de la terre, la *Çpenta armaiti* devenue la déesse de la sagesse. A ces six esprits saints qui entourent Auramazda sur des trônes d'or, s'ajoute toute une légion d'esprits inférieurs également allégoriques, ainsi que les âmes des ancêtres dont la vie a été pieuse et pure. On leur donne le

nom de *Fravaschi*. Tous les ans ils visitent pendant dix nuits les maisons de leurs descendants, pour recueillir des offrandes et des prières. Ils les protègent dans les périls et les combats et aident les anciens dieux dans leur lutte contre les *daevas*. Le *fravaschi* est la partie noble de l'âme qui survit au corps et est considéré comme le génie tutélaire de l'homme; cette distinction est même étendue aux dieux et l'on adore le *fravaschi* d'Auramazda. — Les montagnes étant les plus rapprochées du ciel, on honora surtout les dieux sur les hauteurs; on croyait aussi reconnaître leur substance dans les étoiles, qui devinrent ainsi l'objet d'une vénération particulière.

Aux bons esprits qui forment le cortège d'Auramazda, on oppose une foule de mauvais esprits constituant l'armée d'Angromainyou. Ils demeurent dans les régions stériles du globe, dans les cavernes et les lieux obscurs, dans les ténèbres souterraines. Ils se réunissent de préférence dans les cimetières pour y concerter la perte du genre humain. A leur tête se trouvent six génies, les adversaires des Ameschas *çpentas*. Outre Andra et Çaurva on nomme parmi eux *Akomano*, le plus mauvais de tous, l'esprit malin par excellence, l'adversaire direct de *Vohoumano*. Aux bons esprits on attribue la lumière, la vérité, la fertilité, la vie; aux mauvais, les ténèbres, le mensonge, la destruction et la mort. Les animaux sont partagés entre eux : Angromainyou est l'auteur des serpents, des animaux carnassiers, des loups, des rats, des souris, des fourmis, des grenouilles, des lézards, des tortues et des insectes; Auramazda a créé les animaux utiles, les vaches, les chevaux, le chien, les oiseaux et le coq. Le chien était particulièrement estimé comme étant l'auxiliaire de l'homme contre les animaux sauvages, et le gardien du foyer. Les oiseaux étaient honorés parce qu'ils volent à travers l'air pur, et le coq occupe parmi eux le premier rang, parce qu'il annonce l'apparition du jour et la fuite des ténèbres.

Les Iraniens n'avaient ni temples, ni idoles, seulement à l'ouest, l'influence des cultes idolâtres voisins fit bâtir des temples à Anahita et à Haoma. Ils faisaient des sacrifices sur une grande échelle, les rois des Perses faisaient immoler des milliers d'animaux, mais il est à remarquer que la chair des victimes n'était pas brûlée, le sacrifice sanglant en effet n'avait guère pour but que de procurer de la viande bénite. Le suc de l'haoma resta l'offrande principale.

Le peuple, dans le Zendavesta, paraît divisé en trois castes, celle des prêtres (*athravan*), celle des guerriers (*khshathra*) et celle des

laboureurs (*vaçou* ou *vaçtrya*), à laquelle appartenait aussi les artisans; mais ces castes ne sont pas séparées d'une manière absolue comme dans l'Inde, et le mariage est permis entre personnes de castes différentes. L'élève des bestiaux et l'agriculture sont fortement recommandées, parce qu'on aide par là l'œuvre des bons esprits. Pour le même motif le mariage est préféré au célibat, et l'on prend les plus grandes précautions pour que la vie humaine ne s'éteigne nulle part. On approuve les mariages entre proches parents. Par contre c'est une œuvre sainte que de détruire les animaux nuisibles et les insectes de toute nature. Les devoirs journaliers sont fort nombreux et sont encore augmentés les jours de fête. On insiste beaucoup sur la propreté; tous les déchets du corps, la salive, les ongles, les cheveux sont considérés comme des choses sales et l'on doit prendre les plus grandes précautions pour ne pas souiller, par leur présence, les lieux habités. Les purifications sont de différente nature; l'urine de vache y joue un grand rôle comme dans l'Inde. Ce qui souille le plus, c'est le cadavre; dès qu'un homme est mort, la droudsch *Naçou* se précipite sous la forme d'une mouche et souille tous les assistants. Donner le corps au feu ou à la terre serait contraire à la sainteté de ces éléments divins; on l'expose donc sur les montagnes, pour le faire dévorer par les chiens et les oiseaux de proie. On y creuse une fosse qu'on remplit de tuiles, de pierres et de sable pour que le corps ne touche pas la terre humide et l'on y place le cadavre nu, le visage tourné vers le soleil. Ce tombeau (*dakhma*) ne devient pur que lorsque le corps est entièrement dévoré; alors il est nivelé complètement. Les Parsis à Bombay et à Kerman suivent ces prescriptions encore de nos jours; mais les tombeaux des rois perses semblent se trouver avec elles en contradiction; Hérodote applique du reste, aux Mages seuls (I, 140) l'usage de faire dévorer le corps par les animaux carnassiers. Il est permis de croire d'après cela que cette partie du culte ne fut pas admise dans l'Iran occidental.

Si l'on compare la religion de Zarathoustra avec celle des Brâhmanes, on doit avouer que la première était propre à former des hommes, des travailleurs, tandis que la seconde ne produisit que des ascètes et des rêveurs.

(*La fin prochainement.*)



UTILITÉ DE L'ÉTUDE COMPARÉE POUR L'INTELLIGENCE DES AUTEURS (1).

• Rien n'est plus utile, dit Quintilien X, 1, que de s'instruire des causes dont on a les plaidoyers entre les mains, et de lire, toutes les fois qu'on le pourra, ceux qui ont été prononcés pour et contre. Il ne sera pas non plus inutile d'examiner comment deux orateurs ont traité la même cause. • Pour nous nous croyons que l'étude comparée est un exercice éminemment propre à faire sentir ce qui caractérise le style d'un auteur. C'est de la comparaison que ressort surtout le caractère spécial de deux écrivains. Nous avons cru faire chose utile en réunissant différents faits racontés à la fois par Tite-Live et par d'autres écrivains latins. Le lecteur, en les comparant, fera ses rapprochements et ses réflexions particulières; nous nous permettrons seulement d'indiquer quelques-unes des idées que cette étude nous a suggérées. Voici l'indication de ces passages :

1° Combat d'un Gaulois contre un Romain : Tite-Live et Quadrigarius.

2° Crispinus et Badius : Tite-Live et Valère Maxime.

3° Naissance de Romulus : Tite-Live et Justin.

Nous nous contenterons de citer encore les passages suivants, laissant à chacun le soin de les étudier :

4° Numa Pompilius : Tite-Live I, 19 à 22 et Cicéron, République II, 13 et 14.

5° Mort de Lucrèce et expulsion des Tarquins : Tite-Live I, 57 à 61 et Ovide, Fastes II, 585 à 852.

6° Enlèvement des Sabines : Tite-Live I, 9 et Ovide, Ars amatoria I, 101 à 130.

Combat de Mantius et du géant gaulois (Quadrigarius dans Aulu-Gelle IX, 13).

2) Cum interim Gallus quidam nudus praeter scutum et gladios duos torque atque armillis decoratus *processit* : qui et viribus et

(1) Nos lecteurs se rappellent sans doute que le jury chargé d'apprécier le concours institué pour la composition d'un cours de thèmes latins à l'usage de la troisième (*Revue* 1866 p. 29) a signalé une introduction d'une manière toute spéciale. Il exprimait en même temps le vœu qu'un subside fût accordé à l'auteur, en engageant celui-ci à composer, de matériaux réunis avec beaucoup de soin, un livre utile à l'enseignement. L'auteur, qui s'occupe en ce moment de ce travail, a bien voulu détacher de son introduction primitive deux chapitres intéressants qui ne rentrent pas dans son nouveau plan.

magnitudine et adolescentia simulque virtute ceteris antistabat. Is maxime proelio commoto atque utrisque summo studio pugnantibus manu significare coepit, utrinque quiescerent pugnae. Facta pausa est. Extemplo silentio facto cum voce maxima conclamat, si qui secum depugnare vellat, uti *prodiret*. 3) Nemo audebat propter magnitudinem atque immanitatem facies (1). Deinde Gallus *irridere* coepit atque linguam *exsertare*. Id subito perditum est *cuidam* Tito Manlio, *summo genere* nato, tantum flagitium civitati accidere, e tanto exercitu neminem *prodire*. Is, ut dico, processit. 4) Neque passus est virtutem Romanam a Gallo turpiter spoliari, *scuto pedestri et gladio Hispanico cinctus* 5) contra Gallum *constitit*. Metu magno ea congressio 6) in ipso ponte, utroque exercitu *inspectante*, facta est. Ita, ut ante dixi, constiterunt : Gallus sua disciplina *scuto projecto* cantabundus : Manlius animo magis quam arte confisus, *scutum scuto percussit*, atque statum Galli conturbavit. Dum se Gallus iterum eodem pacto constituere studet, Manlius iterum scutum scuto percutit, atque de loco hominem iterum dejecit : eo pacto ei *sub Gallicum gladium successit*, atque Hispanico pectus *hausit* : deinde continuo humerum dexterum eodem concessu incidit, neque recessit usquam, donec subvertit, ne Gallus impetum icti (2) haberet. Ubi eum evertit, caput praecedit : torquem *detraxit*, eamque *sanguinolentam* sibi in collum *imponit*. Quo ex facto ipse posterique ejus Torquati sunt cognominati.

Combat de Manlius et du géant gaulois (Tite-Live VII, 9 et 10).

1) Galli ad tertium lapidem Salaria via trans pontem Anienis castra habuere. Dictator, quum tumultus Galli causa justitium edixisset, omnes juniores sacramento adegit, ingentique exercitu ab urbe profectus, in citeriore ripa Anienis castra posuit. Pons in medio erat,

(1) Ancien génitif pour *facies*, Aul. G. IX, 14.

(2) Pour *ictus*, gén. de *ictus* — ἀπὸς λαρόμενον.

Voici comment Aulu-Gelle apprécie ce morceau : « Tout cela est retracé par Claudius, au premier livre de ses Annales, dans un récit d'un style pur, naturel, expressif, auquel l'antique simplicité d'une langue rude encore prête un charme de plus. Le philosophe Favorinus disait que, quand il lisait ce passage, il ressentait en lui les mêmes mouvements et les mêmes émotions que s'il eût été témoin du combat. »

Claudius Quadrigarius écrivit une histoire sous le titre d'Annales. Il était contemporain de Sylla. On trouve quelques fragments de cet écrivain dans Aulu-Gelle, I, 16 — III, 8 — IX, 1 — IX, 13 — id., 14 — XV, 1 — XVII, 2.

neutris eum rumpentibus, ne timoris indicium esset. Proelia de occupando ponte crebra erant; nec qui poterentur, incertis viribus satis discerni poterat.

2) Tum eximia corporis magnitudine in vacuum pontem Gallus *processit*, et quantum maxima voce potuit: - Quem nunc, inquit, Roma fortissimum virum habet, *procedat* agedum ad pugnam, ut noster duorum eventus ostendat, utra gens bello sit melior. -

3) Diu inter primores juvenum Romanorum silentium fuit, quum et abnuere certamen vererentur, et praecipuam sortem periculi petere nollent. Tum T. Manlius, *Lucii filius*, qui patrem a vexatione tribunitia vindicaverat, ex statione ad dictatorem *pergit*: - Injussu tuo, inquit, imperator, extra ordinem nunquam pugnaverim, non si certam victoriam videam. Si tu permittis, volo ego illi belluae ostendere, quando adeo ferox praesultat hostium signis, *me ex ea familia ortum* quae Gallorum agmen ex rupe Tarpeia dejecit. -

4) Tum dictator - Macte virtute, inquit, ac pietate in patrem patriamque, T. Manli, esto. Perge, et nomen Romanum invictum, juvantibus diis, praesta -. Armant inde juvenem aequales; *pedestre scutum* capit, *Hispano cingitur gladio* ad propiorem habili pugnam. Armatum adornatumque adversus Gallum stolidè laetum, et (quoniam id quoque memoria dignum antiquis visum est) linguam etiam ab *irrisu exserentem*, producent.

5) Recipiunt inde se ad stationem, et duo in medio armati, speculaculi magis more, quam lege belli, destituuntur: nequaquam visu ac specie aestimantibus pares. Corpus alteri magnitudine eximium, versicolori veste, pictisque et auro caelatis refulgens armis: media in altero militaris statura, modicaque in armis habilibus magis quam decoris species. Non cantus, non exsultatio, armorumque agitatio vana, sed pectus animorum iraeque tacitae plenum, omnem ferociam in discrimen ipsum certaminis distulerat.

6) Ubi *constitere* inter duas acies, tot circa mortalium animis *spe metuque pendentibus*, Gallus, velut moles superne imminens, *projecto laeva scuto* in advenientis arma hostis, vanum caesim cum ingenti sonitu ensem dejecit. Romanus, mucrone surrecto, *quum scuto scutum inum perculisset*, totoque corpore *interior periculo vulneris factus*, insinuasset se inter corpus armaque, uno alteroque subinde ictu ventrem atque inguina *hausit*, et in spatium ingens ruentem porrexit hostem. Jacentis inde corpus, ab omni alia vexatione intactum, uno torque *spoliavit*, quem *respersum cruore*, collo *circumdedit* suo.

7) Defixerat pavor cum admiratione Gallos. Romani alacres ab statione obviam militi suo progressi, gratulantes laudantesque ad dictatorem perducunt. Inter carminum prope modum incondita quaedam militariter joculantes (1), Torquati cognomen auditum; celebratum deinde posteris etiam, familiaeque honori fuit. Dictator coronam auream addidit donum, mirisque pro concione eam pugnam laudibus tulit.

Quiconque aura lu attentivement ces deux récits, en sentira de suite l'immense différence. Le fond est le même; mais que les développements, que l'expression, que la physionomie générale est différente !

D'un côté un récit sec et froid, une suite d'actions qui se succèdent plus ou moins machinalement; quelque chose de terne et d'incolore, qui ne dit rien à l'âme, de l'autre la vie et le mouvement, des personnages qui se meuvent, agissent et pensent. Dans Tite-Live, rien de trop, rien de trop peu; tout ce que l'on peut désirer, y est; et il ne s'y trouve rien que l'on voudrait effacer. Toutes les circonstances y sont indiquées, tout se suit logiquement, tout est à sa place.

Le récit de Tite-Live peut se diviser en sept parties :

- 1° Présence des deux armées sur les rives de l'Anio.
- 2° Défi porté par un géant gaulois.
- 3° Manlius demande au dictateur la permission d'aller le combattre.
- 4° Cette permission lui est accordée, et ses camarades l'arment et le conduisent.
- 5° Court parallèle des deux champions.
- 6° Combat et victoire de Manlius.
- 6° Manlius reçoit le surnom de Torquatus.

Reprenons chaque point en particulier :

1° Il fallait une exposition et nous la trouvons dans Tite-Live; il nous indique à quelle occasion et où va avoir lieu ce combat singulier; ce sont là deux circonstances indispensables de tout récit. Le récit de Quadrigarius tel que nous l'avons, ne contient pas d'entrée en matière; il n'y a donc pas lieu à comparaison.

2° Quadrigarius commence par faire le portrait du Gaulois et nous énumère toutes les armes qu'il porte. Ce n'était pas ici le lieu; peu nous importe qu'il ait un bouclier et deux glaives; ce n'est pas là ce qui nous fait comprendre l'audace du Gaulois, le silence des Romains,

(1) Construisez : *inter joculantes militariter incondita quaedam, prope modum carminum.*

et le dévouement de Manlius. Mais ce qui est cause de cet effroi d'un côté, de cette insolence de l'autre, c'est la stature, la haute taille du Gaulois. Tite-Live a soin d'attirer tout de suite l'attention sur cette idée et de la mettre en relief : *eximia corporis magnitudine*, tandis que le chroniqueur l'a noyée dans sa phrase : *magnitudine* etc.

Est-il naturel que ce soit au fort de l'action que le Gaulois s'avance ? Est-il vraisemblable que deux armées s'arrêtent ainsi dans l'ardeur de la lutte ? Tite-Live ne l'a sans doute pas cru, et il a omis cette circonstance. Est-il possible qu'au milieu du tumulte et des cris du combat le Gaulois calme les esprits d'un signe de sa main ? Pouvait-il être vu ? Tite-Live lui fait imposer silence en poussant des cris, et des cris de sa voix la plus forte : *quantum maxima voce potuit*.

Un des procédés de Tite-Live pour animer un récit, c'est d'insérer des discours ; dans cette narration il n'a pas manqué à cette habitude, et trois fois il fait parler ses personnages. Que les mots : *si qui secum depugnare vellet, uti prodiret*, sont froids à côté de ceux-ci : *quem fortissimum* etc. ! Cette phrase, la place que les mots y occupent : *fortissimum, agedum*, tout est fait pour frapper les Romains et expliquer leur hésitation.

3° Quadrigarius revient sur une idée qu'il a déjà énoncée plus haut et qui est devenue inutile : *magnitudinem*. Il nous semble aussi plus naturel et plus digne des Romains, et Tite-Live voulait chanter leur grandeur, de ne pas attendre que le Gaulois en soit venu à les mépriser au point de leur montrer la langue, pour qu'un Romain se décide à accepter la lutte. C'est plutôt au moment où il s'avance contre un adversaire qu'il dédaigne, que le Gaulois se permet cette offense, pour lui montrer le peu de cas qu'il fait de lui ; ainsi l'a compris Tite-Live.

L'intérêt est bien plus grand, si ce n'est pas un inconnu, *quidam*, qui entre en lice, quelle que soit sa noblesse, *summo genere natus*. Nous préférons que ce soit un citoyen de vieille race, qui n'en est plus à montrer sa valeur, dont la bravoure est héréditaire, et qui déjà a donné des preuves de son dévouement pour son père. Or chez les Romains la patrie l'emportait encore sur la famille ; il est donc naturel que cette fois encore, dans cette circonstance critique, il se dévoue ; tout cela se comprend, s'explique et se justifie.

Avant de partir, Manlius veut en obtenir la permission : nouveau fait qui est dans l'ordre et qui ne pouvait être omis. Cette stricte observance de la discipline qui doit caractériser le soldat et qui a fait la puissance de Rome, est de nature aussi à augmenter l'intérêt que

nous ressentons pour le jeune Manlius. Tite-Live revient ici à son habitude d'insérer des discours. « Tite-Live, dit M. Taine p. 272, ne perd jamais l'occasion de faire agir ses personnages. » Aucun de ces faits n'est mentionné dans *Quadrigarius*. Nous n'avons pas à faire ressortir ici la place ou la force de *injussu, pugnaverim, certam, ego, illi, praesultat, dejecit*.

4° La réponse du dictateur est telle que nous l'attendions. Il accueille la demande qui lui est faite; il encourage le jeune héros; il voit qu'il est d'un sang où la valeur et le dévouement ne sont pas chose nouvelle. La protection divine plane au-dessus de tout et décidera la victoire. L'empressement des compagnons de Manlius ne pouvait être passé sous silence; ce détail était loin d'être inutile. La jeunesse d'ailleurs aime toujours la grandeur d'âme et les idées élevées; il n'y a que le froid égoïsme et le calcul, idées funestes que nous inculque le commerce du monde, qui puissent ne pas apprécier le sacrifice. *Quadrigarius* n'a rien compris à ces faits ni à ces idées.

5° Nous pourrions rapprocher cette partie de Tite-Live du combat des Horaces et des Curiaces, *in medium inter duas acies procedunt; considerant etc.*

C'est ici qu'il était à propos de faire le portrait des deux adversaires parce que l'on peut les opposer l'un à l'autre, et les faire ressortir par le contraste, tandis que *Quadrigarius* a commencé par nous décrire tout l'équipement du Gaulois. Cette description de Tite-Live est conforme au but qu'il se propose : d'un côté la jactance, le brillant, le clinquant; de l'autre rien, pour éblouir, pas de cris, pas de bruit, mais le calme de l'homme qui a conscience de lui, qui ne tâche pas de frapper les yeux d'un ennemi, mais qui se réserve et espère le vaincre (1).

6° La brièveté de Tite-Live nous plaît. Il laisse de côté certains détails qui ne peuvent qu'affaiblir l'intérêt du récit. Entre ces deux guerriers, la lutte doit être prompte et décisive; il ne faut pas d'hésitation, de ces lenteurs que prennent des lutteurs ordinaires. *Quadrigarius* nous semble trop long, il entre aussi dans des détails qui sont loin d'ennoblir et de relever son héros. Tite-Live hasarde avec circonspection les détails crus; et nous rend Manlius bien plus intéressant en nous le montrant respectant un ennemi terrassé malgré son indignité.

(1) « Tite-Live, dit M. Taine p. 266, ne décrit les circonstances physiques que pour expliquer les émotions morales, et c'est en vue de l'âme qu'il observe le corps. »

7° Quels sentiments éprouvaient les spectateurs à la vue de ce combat singulier? Comment le vainqueur fut-il accueilli? Quelle récompense décerna-t-on à sa valeur? D'où lui vint le nom de Torquatus? Toutes choses que nous aimerions de savoir et qui complètent le récit. N'en demandez cependant rien à Quadrigarius, recourez plutôt à Tite-Live qui vous satisfera complètement. Il serait trop long de développer chaque idée et d'appuyer sur chaque mot pour en montrer le mérite et la justesse.

Expressions semblables.

processit	processit (1)
voce maxima	quantum voce maxima potuit
prodire	procedere
cuidam Manlio	Manlius, filius, qui etc.
summo genere nato	me ex ea familia ortum, quae etc.
scuto pedestri et gladio	pedestre scutum (2) capit,
Hispanico	Hispano cingitur gladio
Hispanico	Hispano (3)
irridere coepit atque linguam	linguam etiam ab irrisu
exsertare	exserentem (4)
constituit	destituuntur (5) — constitere
utroque exercitu inspectante	animis spe metuque pendentibus(6)
scuto projecto	projecto (7) laeva scuto

(1) S'avancer hors de, être saillant, apparaître; c'est en quelque sorte le terme technique. *Prodire* est très-rare dans Tite-Live.

(2) Remarquez la place des mots. — *Cingere* ne se dit pas d'un bouclier, mais bien *cepit*. — Le bouclier d'infanterie, *pedestre*, couvrait un homme depuis les épaules jusqu'aux pieds. L'infanterie légère et la cavalerie en portaient un plus petit, appelé *parma*.

(3) Tite-Live, 22, 46 : « *gladii Gallis praelongi ac sine mucronibus, Hispano punctim magis quam caesim adueto petere hostem, brevitare habiles, et cum mucronibus.* » *Hispanus*, Espagnol par sa naissance et par sa nature; *Hispanicus*, ce qui appartient aux Espagnols, ce qui leur est propre.

(4) Tite-Live aime les fréquentatifs; il a cependant ici employé le primitif.

(5) *De* dans quelques verbes composés ajoute au verbe l'idée d'un endroit désigné, *aute tribunal regis destitutus* 2, 12, 8. — *Magium ante pedes destitutum causam dicere jussit* 23, 10, 5. — 3. 38, 4.

(6) Ce mot fait image; *inspectant'e* n'énonce qu'un fait. Cf. Combat des Horaces : *erecti suspensique*.

(7) Place des mots d'après l'importance de l'idée.

scutum scuto percussit	quum scuto scutum (1) imum perculisset
sub Gallicum gladium successit	interior periculo vulneris factus
pectus hausit	ventrem et inguina hausit (2)
detrahit	spoliavit
sanguinolentam	respersum cruore
imponit	circumdedit.

Crispinus et Badius (Valère Maxime, V, I, 3).

1) Quinctius Crispinus Badium Campanum et hospitio benignissimo domi suae exceperat, et adversa valetudine correptum attentissima cura recreaverat. 3) A quo post illam nefariam Campanorum defectionem in acie ad pugnam provocatus, 4) quum et viribus corporis, et animi virtute aliquanto esset superior, monere ingratum quam vincere maluit : - Nam quid agis, inquit, demens? aut quo te prava cupiditas transversum rapit? parum habes publica impietate furere, nisi etiam privata lapsus fueris? Unus tibi Romanorum videlicet Quinctius placet, in quo, sceleste, exerceas arma, cujus penatibus et honoris vicissitudinem et salutem tuam debes? at me foedus amicitiae, diique hospitales, sancta nostro sanguini, vestris pectoribus vilia pignora, hostili certamine congrédi tecum vetant. Quin etiam si in concursu exercituum fortuito umbonis mei impulsu prostratum agnovissem, applicatum jam cervicibus tuis mucronem revocassem. Tuum ergo crimen sit, hospitem occidere voluisse; meum non erit, hospes occisus. Proinde aliam, qua occidas, dextram quaere, quoniam mea te servare didicit. - 5 et 6) Dedit utrique coeleste numen debitum exitum : siquidem in eo praelio Badius obtruncatus est, Quinctius insigni pugna clarus evasit.

Crispinus et Badius (Tite-Live, XXV, 18).

1) Quinctio Crispino Badius Campanus hospes erat perfamiliari hospitio junctus. creverat consuetudo, quod ager Romae apud Crispinum Badius ante defectionem Campanam liberaliter comiterque curatus fuerat. 2) Is tum Badius progressus ante stationes, quae pro porta stabant, vocari Crispinum jussit. quod ubi est Crispino nuntia-

(1) Place des mots; — *imum* précise et détermine mieux. — Dans le sens de heurter, choquer, Tite-Live emploi *percellere* : *percellere genu*, heurter avec le genou 9, 10 fin — 9, 11; d'autres écrivains emploient dans ce sens *percutere*.

(2) Poétique. Virgile a dit : *ense latus haurit apertum* 10, 514.

tum, ratus colloquium amicum ac familiare quaeri manente memoria etiam in discidio publicorum foederum privati juris, paulum a ceteris processit. 3) Postquam in conspectum venere, - provocho te - inquit - ad pugnam, Crispine, Badius; conscendamus equos, summotisque aliis, uter bollo melior sit, decernamus. - Ad ea Crispinus nec sibi nec illi ait hostes deesse, in quibus virtutem ostendant : se, etiamsi in acie occurrerit, declinaturum, ne hospitali caede dextram violet; conversusque abibat. 4) Enim vero ferocius tum Campanus increpare molitiam ignaviamque et se digna probra in insontem jacere, hospitalem hostem appellans simulantemque parcere, cui sciat parem se non esse. si parum publicis foederibus ruptis dirempta simul et privata jura esse putet, Badium Campanum Quintio Crispino Romano palam duobus exercitibus audientibus renuntiare hospitium, nihil sibi cum eo consociatum, nihil foederatum hosti cum hoste, cujus patriam ac penates publicos privatosque oppugnatum venisset. Si vir esset, congrederetur. 5) Diu cunctantem Crispinum perpulere turmales, ne inpune insultare Campanum pateretur : itaque tantum moratus, dum imperatores consuleret, permitterentne sibi extra ordinem in provocantem hostem pugnare, permissu eorum arma cepit equumque conscendit et Badium nomine compellans ad pugnam evocavit. 6) Nulla mora a Campano facta est; infestis equis concurrerunt. Crispinus supra scutum sinistrum umerum (1) Badio hasta transfixit superque delapsus cum vulnere ex equo desiluit, ut pedes jacentem conficeret. Badius, priusquam opprimeretur, parma atque equo relicto ad suos aufugit; Crispinus equum armaque capta et cruentam cuspidem insignis spoliis ostentans cum magna laude et gratulatione militum ad consules est deductus laudatusque ibi magnifice et donis donatus.

Nous retrouvons ici en abrégé les qualités de la narration de Tite-Live. La comparaison entre ces deux morceaux peut donner lieu à une foule d'observations; mais elles se présentent si naturellement à l'esprit que nous nous dispenserons de les faire. Ce qui nous prouve le mérite du récit de Tite-Live, c'est qu'il nous intéresse, c'est que l'intérêt est gradué et ménagé, tandis que Valère Maxime nous laisse froids. On se passionne pour le Quintius de Tite-Live, qui est tout heureux à la nouvelle que son ami le demande; surpris de la provocation qui lui est faite, il se détourne de dédain, sans vouloir souiller ses mains du sang d'un hôte. Ce n'est qu'après de nouveaux outrages, sur les instances de ses amis qu'il se décide. Il ne s'agit plus de lui

(1) Cf. Weissenborn.

seul, mais d'un affront fait à un citoyen romain. Et encore ne veut-il accepter le défi qu'après en avoir obtenu la permission de ses chefs (1).

Nous aimons ce respect de l'autorité, nous aimons ce courage qui se plie aux lois de la règle et ne se jette pas à l'aveugle dans le danger. Une fois la permission obtenue, c'est le citoyen offensé qui s'avance. Il marche fièrement et résolument. Son adversaire est renversé, et, ce qui achève de le couvrir de honte et d'infamie, il s'enfuit, il abandonne son cheval et ses armes; ce lâche qui avait provoqué un ami, un hôte, ne sait pas même mourir. On peut remarquer que tous les détails de ce récit sont indiqués dans Tite-Live, rien de ce qui peut intéresser, n'est omis. Les actions se suivent dans l'ordre où elles ont dû se passer; tout est dramatisé; l'intérêt va croissant; le discours direct et le discours indirect viennent animer et varier le récit. Dans Valère Maxime la plupart des faits sont négligés; en un mot il n'a rien qui nous peigne cette lutte, qui nous y fasse assister.

Nous n'avons qu'un long discours tout-à-fait hors de propos; le dédain n'est pas aussi loquace que la bravade et la bassesse, témoin Badius. Nous préférons Tite-Live : - Nous avons tous deux assez d'ennemis à égorger sans nous attaquer nous-mêmes; pour moi, si je t'avais rencontré dans la mêlée, je t'aurais épargné -. Ces paroles disent tout, et elles suffisent.

Expressions semblables.

hospitio benignissime domi ex-	perfamiliari hospitio junctus
ceperat	
adversa valetudine correptum	aeger liberaliter comiterque
attentissima cura recreaverat	curatus fuerat
unus tibi Romanorum videlicet	nec sibi nec illi hostes deesse
Quinctius placet, in quo, sceleste,	in quibus virtutem ostendant.
exerceas arma	
in concursu exercituum	etiam si occurrat.

(1) La même chose se voit dans le combat d'un Romain contre un Gaulois, voir plus haut. — Il en est de même de l'accueil enthousiaste qui leur est fait à tous deux, lorsqu'ils reviennent vainqueurs. « Les actions, dit M. Taine, p. 239 et 240, dépendent des caractères; dans Tite-Live ils sont peu marqués, sans traits personnels, les mêmes dans les temps de politesse et dans les âges de barbarie. Vous prévoyez que les récits seront parfois trop semblables, et renfermeront des lieux communs. Que de fois dans les dix premiers livres ne revoit-on pas la même bataille? les cavaliers ôtent la bride à leurs chevaux, et s'élançant avec tant d'impétuosité qu'ils enfoncent l'ennemi; les fantassins entrent par cette

Naissance de Romulus (Justin, XLIII, 2).

Post multos deinde urbis hujus reges ad postremum Numitor et Amulius regno potiti sunt. Sed Amulius quum vi aetate potio- rem Numitorem oppressisset, filiam ejus Rheam in perpetuam virginitatem, ne quis vindex regni sexus virilis ex gente Numitoris oriretur, demersit, addita injuriae specie honoris, ut non damnata, sed sacerdos electa videretur. Igitur clausa in luco Marti sacro duos pueros, ex Marte, ut ferebatur, conceptos, enixa est. Quo cognito, Amulius, multiplicato metu proventu duorum, pueros exponi jubet, et puellam vinculis onerat, ex quorum injuria decessit. Sed Fortuna origini Romanae prospiciens pueros lupae alendos obtulit; quae, amissis catulis, distenta ubera exinanire cupiens nutricem se infantibus prae- buit. Quum saepius ad parvulos veluti ad catulos reverteretur, rem Faustulus pastor animadvertit, subtractosque ferae inter greges pecorum agrestii vita nutrit. Martios pueros fuisse, sive quod in luco Martis enixi sunt, sive quod a lupa, quae in tutela Martis est, nutriti, velut manifestis argumentis creditum. Nomina pueris alteri Remo, alteri Romulo fuere. Adultis inter pastores de virtute quotidiana certamina et vires et pernicitatem auxere. Igitur quum latrones a rapina pecorum industrie frequenterque summo- verent, Remus ab iisdem latronibus captus, veluti ipse esset, quod in aliis prohibebat, regi offertur : crimini datur, quasi greges Numitoris infestare solitus esset. Tunc a rege Numitori in ultionem traditur. Sed Numitor adolescentia juvenis permotus et in suspicionem expositi nepotis adductus, quum eum nunc lineamentorum filiae similitudo, nunc aetas expositionis temporibus congrueus anxium tenerent, repente Faustulus cum Romulo supervenit : a quo cognita origine puerorum, facta conspiratione, et adolescentes in ultionem maternae necis et Numitor in vindictam erepti regni armantur.

Naissance de Romulus (Tite-Live, I, 3, 4, 5, 6).

Proca deinde regnat. is Numitorem atque Amulium procreat; Numitori, qui stirpis maximus erat, regnum vetustum Silviae gentis legat. plus tamen vis potuit quam voluntas patris aut verecundia actatis. Pulso fratre Amulius regnat. addit scelerei scelus : stirpem fratris

brèche, tout est pris ou tué, et l'armée revient à Rome chargée de butin. Cette monotonie ôte l'intérêt, et mieux vaudrait omettre un fait que le répéter tant de fois. »

virilem interimit; fratris filiae Reae Silviae per speciem honoris, quum Vestalem eam legisset, perpetua virginitate spem partus adimit.

Sed debebatur, ut opinor, fatis tantae origo urbis maximique secundum deorum opes imperii principium. vi compressa Vestalis quum geminum partum edidisset, seu ita rata, seu quia deus auctor culpae honestior erat, Martem incertae stirpis patrem nuncupat. Sed nec dii nec homines aut ipsam aut stirpem a crudelitate regia vindicant: sacerdos vincita in custodiam datur; pueros in profluentem aquam mitti jubet. Forte quadam divinitus super ripas Tiberis effusus lenibus stagnis nec adiri usquam ad justum cursum poterat amnis, et posse quamvis languida mergi aqua infantes spem ferentibus dabat. Ita, velut defuncti regis imperio in proxima eluvie, ubi nunc ficus Ruminalis est — Romularem vocatam ferunt — pueros exponunt. vastae tum in iis locis solitudines erant. Tenet fama, quum fluitantem alveum, quo expositi erant pueri, tenuis in sicco aqua destituisset, lupam sitientem ex montibus qui circa sunt ad puerilem vagitum cursum flexisse; eam summissas infantibus adeo mitem praebuisse mammas, ut lingua lambentem pueros magister regii pecoris invenerit — Faustulo fuisse nomen ferunt —; ab eo ad stabula Larentiae uxori educandos latos. Sunt qui Larentiam vulgato corpore lupam inter pastores vocatam putent: inde locum fabulae ac miraculo datum.

Ita geniti itaque educati, quum primum adolevit aetas, nec in stabulis nec ad pecora segnes, venando peragrarare saltus. Hinc robore corporibus animisque sumpto jam non feras tantum subsistere, sed in latrones praeda onustos impetus facere, pastoribusque rapta dividere, et cum his crescente in dies grege juvenum seria ac jocos celebrare.

Jam tum in Palatio monte Lupercal hoc fuisse ludicrum ferunt, et a Pallanteo, urbe Arcadica, Pallantium, dein Palatium montem appellatum. ibi Euandrum, qui ex eo genere Arcadum multis ante tempestatibus tenuerit loca, sollemne allatum ex Arcadia instituisse, ut nudi juvenes Lycaeum Pana venerantes per lusum atque lasciviam currerent, quem Romani deinde vocaverunt Ianum. Huic deditis ludicro, quum sollemne notum esset, insidiosos ob iram praedae amissae latrones, quum Romulus vi se defendisset, Remum cepisse, caput regi Amulio tradidisse ultro accusantes. Crimini maxime dabant in Numitoris agros ab iis impetus fieri; inde eos collecta juvenum manu hostilem in modum praedas agere. Sic Numitori ad supplicium Remus deditur.

Jam inde ab initio Faustulo spes fuerat regiam stirpem apud se educari : nam et expositos jussu regis infantes sciebat, et tempus, quo ipse eos sustulisset, ad id ipsum congruere; sed rem immaturam nisi aut per occasionem aut per necessitatem aperire noluerat. necessitas prior venit. Ita metu subactus Romulo rem aperit. Forte et Numitori, quum in custodia Remum haberet, audissetque geminos esse fratres, comparando et aetatem eorum et ipsam minime servilem indolem, tetigerat animum memoria nepotum; sciscitandoque eodem pervenit, ut haud procul esset, quin Remum agnosceret. Ita undique regi dolus nectitur. Romulus non cum globo juvenum — nec enim erat ad vim apertam par —, sed aliis alio itinere jussis certo tempore ad regiam venire pastoribus ad regem impetum facit, et a domo Numitoris alia comparata manu adjuvat Remus. Ita regem obtruncant.

Numitor inter primum tumultum hostis invasisse urbem atque adortos regiam dictitans, quum pubem Albanam in arcem praesidio armisque obtinendam avocasset, postquam juvenes perpetrata caede pergere ad se gratulantes vidit, extemplo advocato concilio scelus in se fratris, originem nepotum, ut geniti, ut educati, ut cogniti essent, caedem deinceps tyranni seque ejus auctorem ostendit. Juvenes per mediam contionem agmine ingressi quum avum regem salutassent, secuta ex omni multitudine consentiens vox ratum nomen imperiumque regi efficit. •

Cette narration est d'une physionomie toute différente des deux que nous venons d'analyser. Elle est moins oratoire (1). C'est le récit pur et simple de la naissance de Romulus et de Rémus. Et à cause du caractère nouveau de cette narration, l'étude que nous allons en faire, pourra nous donner de nouveaux enseignements. Ici c'est surtout l'abondance de Tite-Live que nous devons remarquer. Il fait connaître non-seulement les parents de Romulus, sa naissance, son abandon, sa conservation, son éducation, sa descendance royale, et tout ce qui se rattache à ces événements, mais encore chaque fait est énoncé avec toutes les circonstances qui l'accompagnent. L'auteur parle de la ruse d'Amulius, des embûches qu'il dresse, et de la providence des dieux qui les déjoue. On sait de quel sang sont les deux enfants, quels sont leurs destins, quelles peines a supportées leur mère; à propos de l'abandon des enfants, Tite-Live mentionne les lieux, leur

(1) Pour sentir la différence entre une narration purement historique et une narration oratoire, on n'a qu'à comparer le récit de la bataille de Rocroi par Bossuet et par Voltaire. Cf. Leçons de littérature, Charles André, p. 15 et 915.

situation, le débordement des eaux, et l'erreur commise par les serviteurs. On nous dira par quel prodige, de quelle manière Romulus et Rémus ont été sauvés, et quelles fables sont contées à ce sujet, comment ils furent élevés, quels furent leurs exercices, comment ils acquirent de l'influence. Ils sont attaqués par des brigands et Rémus est livré à Amulius. Alors Faustulus découvre à Romulus ce qui s'est passé; Numitor de son côté, en comparant les âges des deux jeunes gens, et en examinant leur caractère qui ne dénote rien de servile, reconnaît ses petits-fils; Amulius est attaqué et périt; Romulus et Rémus donnent le trône à leur aïeul.

Pour bien constater l'abondance du style de Tite-Live il suffit de le comparer à Justin, et de noter les circonstances nombreuses qui ont été omises par ce dernier. En effet il passe sous silence la cause volontaire ou non de la maternité de Rhea Sylvia, l'inondation du Tibre, les solitudes qui là donnaient asile aux loups, la marque qui fit reconnaître le lieu où les enfants avaient été exposés, le motif qui amène la louve, l'épouse de Faustulus qui nourrit les enfants, l'institution des Lupercales sur le mont Palatin, l'occasion dont profitent les bergers pour dresser des embûches aux enfants du roi, la conjecture de Faustulus qui soupçonne qu'il élève chez lui les enfants du roi, conjecture qu'il tient cachée jusqu'à ce que la nécessité le force de parler, la description de la lutte finale etc. toutes ces circonstances et d'autres sont laissées de côté. Tite-Live au contraire les a développées avec l'élégance habituelle de son langage.

Puisque l'occasion se présente et avant de finir cette étude, disons un mot de l'abondance du style.

1° C'est surtout dans l'emploi des épithètes et des synonymes que se révèle l'abondance du style. On ajoute un adjectif au nom, un adverbe au verbe, pour marquer un caractère de l'objet ou de l'action. Toute épithète qui ne donne pas de l'objet une vue plus complète, qui ne fait pas image, affaiblit le style. Il y a une grande force dans les épithètes ajoutées ensemble, quand elles renchérissent l'une sur l'autre, qu'elles font gradation. Seulement à cet égard il faut bien prendre garde de tomber dans l'excès; on doit y mettre beaucoup de soin et de circonspection. On bannira impitoyablement toute épithète qui n'est destinée qu'à produire un vain bruit, à donner une certaine pompe au discours. Règle générale, dans Tite-Live les épithètes remplissent les conditions exigées. Constatons qu'à presque tous les substantifs se trouvent joints des qualificatifs : *vetustum regnum* —

perpetua virginitate — tantae urbis — maximi imperii — incertae stirpis — profluentem aquam — lenia stagna — justum amnem — languida aqua — proxima alluvie — vastae solitudines — fluitantem alveum — tenuis aqua — lupam sitientem — etc. On peut voir que l'adjectif précède d'ordinaire le substantif.

2° Un autre moyen d'amplification, c'est d'exprimer les attributs par des propositions, afin de les mettre plus en relief. Ainsi Tite-Live veut-il faire connaître qu'une louve accourt aux vagissements des enfants, il indique la circonstance de temps par cette proposition : *quum fluitantem alveum tenuis in sicco aqua destituisset*, et celle de lieu par cette autre : *alveum quo expositi erant pueri*. C'est ainsi qu'en parlant des exercices et des brigandages de ces jeunes gens, il enchaîne le tout dans une série de propositions sans oublier le temps où la chose se passe ni les travaux par lesquels ils s'habituent à ces brigandages.

3° La périphrase sert également à l'amplification. On en connaît les qualités et les défauts (Baron, Rhétorique ch. 27). Nous devons seulement noter que Tite-Live en use souvent, mais avec prudence. Au lieu de *montes vicini*, nous avons *montes qui circa sunt* 9, 2; il appelle le vieillard : *gravem annis qui non militaribus solum, sed civilibus etiam abscesserat muneribus* 9, 35. Pour désigner une nation il a très-souvent recours au mot *nomen* : *nomen Latinum, nomen Volscum*. A la périphrase touche de près la perissologie, la tautologie. - Évitions, dit Quintilien 8, 3 p. 292, la prolixité, comme dans ce passage de Tite-Live : - Les ambassadeurs n'ayant pu obtenir la paix s'en retournèrent chez eux, d'où ils étaient venus -. On pourrait retrancher *unde venerant*, mais par là même on détruirait l'harmonie de la phrase. On trouve également 9, 1 : *citati inde retro, qua venerant, pergunt repetere viam*. *Retro* est souvent joint à *repetere*. On connaît encore les locutions : *fudit fugavitque — reditum in patriam ac parentes — in sententiam ejus pedibus iverunt*.

4° Une autre source de beauté dans la narration, c'est la description, la peinture des choses par des traits qui les rendent sensibles et les mettent sous les yeux du lecteur. Les récits deviennent ainsi des tableaux vivants. Pour réussir à bien peindre, il faut se représenter vivement par l'imagination toutes les circonstances de l'objet à décrire, comme si on les voyait de ses propres yeux. C'est ainsi que Tite-Live a intercalé dans le récit de la paix des Fourches-Cau-

dines trois descriptions brillantes. Il décrit d'abord le lieu même illustré par la défaite des Romains, puis l'indignation des soldats qui sont obligés de passer sous le joug, enfin le deuil qui s'empara de Rome à la nouvelle du danger que courait l'armée (IX, 2-6).

HURDEBISE.

Tournai, novembre 1867.

DEUX PASSAGES D'HORACE

CONSIDÉRÉS A TORT COMME INTERPOLÉS.

I.

Qui ne connaît pas par cœur le joli morceau de vers dans lequel Horace (Od. I, 22) nous raconte qu'un jour, au milieu de la forêt Sabine, occupé seulement à célébrer les charmes de sa Lalagé au doux sourire, au doux langage, il fit à l'improviste rencontre d'un loup dont la taille n'était point commune? La Daunie aux immenses bois de chênes ni la terre de Juba, cette aride nourricière des lions, ne produisent point de monstre pareil. Et cependant c'est le monstre qui, à la vue de notre amoureux inoffensif et sans armes, prend la fuite et se sauve. De là le poète conclut qu'une vie innocente et pure n'a rien à craindre des êtres malfaisants.

*Integer vitæ scelerisque purus
non eget Mauri jaculis nec arcu
nec venenatis gravida sagittis,
Fusco, pharetra,*

5 *sive per Syrtes iter aestuosas
sive facturus per inhospitalem
Caucasum vel quæ loca fabulosus
lambit Hydaspes.*

10 *Namque me silva lupus in Sabina,
dum meam canto Lalagen et ultra
terminum curis vagor expeditus
fugit inermem;*

15 *quale portentum neque militaris
Daunias latis alit aesculetis
nec Jubaæ tellus generat leonum
arida nutritæ.*

Son amour pour Lalagé ayant de tels effets, Horace se propose de

l'adorer toujours, quelque affreuse que soit la contrée du monde où le destin puisse le jeter un jour.

*Pone me pigris ubi nulla campis
arbor aestiva recreatur aura,
quod latus mundi nebulae malusque
20 Juppiter urget;*

*pone sub curru nimium propinqui
solis in terra domibus negata :
dulce ridentem Lalagen amabo,
 dulce loquentem.*

Que les amants jouissent de la protection divine est une pensée que Properce (III, 16) avait déjà développée, quoique d'une manière moins dramatique et moins pittoresque.

Vers minuit une lettre de Cynthie arrive invitant le jeune chevalier à se rendre sans retard auprès d'elle à Tibur. Celui-ci hésite. Il craint les accidents qui peuvent survenir au milieu des ténèbres. Bientôt cependant il se rassure.

*Nec tamen est quisquam, sacros qui laedat amantes.
Scironis media sic licet ire via.
Quisquis amator erit, Scythicis licet ambulet oris.
Nemo adeo, ut noceat, barbarus esse valet.
15 Luna ministrat iter, demonstrant astra salebris,
ipse Amor accensas percutit ante faces,
saeva canum rabies morsus avertit hiantes.
Huic generi quovis tempore tuta via est.
Sanguine tam parvo quis enim spargatur amantis
20 improbis? Exclusis fit comes ipsa Venus.*

Revenons-en au loup qui a peur d'Horace.

Ce loup est de forte taille. On n'en saurait trouver nulle part d'aussi grand et d'aussi robuste. C'est un vrai monstre. Il doit l'être. Car s'il était petit, chétif et malingre, quoi d'étonnant que la vue d'un homme le mit en fuite? Horace n'aurait pas besoin de faire tant de bruit d'une rencontre où sa personne ne pourrait courir aucun risque.

Cette considération suffit pour établir que la strophe *quale portentum* etc. n'est pas interpolée, comme l'a cru M. Peerlkamp.

Il y en a une autre d'une nature secondaire, il est vrai, mais, à mon avis, également concluante. C'est que, des trois ordres d'idées dont se compose la pièce, le premier et le troisième étant développés chacun en deux strophes, le sentiment des justes proportions, si vi-

vace chez Horace, exigeait que l'ordre d'idées principal, c'est-à-dire le récit de l'événement qui lui suggère les autres, eût au moins la même étendue.

Cependant parmi les observations critiques qu'a fait valoir le savant Hollandais à l'appui de sa thèse, il y en a une dont il faut tenir compte et dont il n'est pas facile de venir à bout. C'est celle qui concerne l'épithète *militaris*. D'un côté un pays militaire et de l'autre un pays nourricier de lions, voilà ce qui ne se concilie guère. Même pris séparément *militaris Daunias* est peu intelligible. Tout le monde sait ce que c'est que *militaris disciplina*, *militaris labor*, *militare facinus*, *militare signum*, *militaris ornatus*, *militaris equus*, *militaris via*. Mais quelle idée se faire d'une *militaris terra*? Est-ce un pays plein de soldats ou, comme disent les scolastes, un pays dont les habitants sont vaillants et propres au service militaire? Je ne crois pas qu'il en puisse être ainsi, je ne crois pas que ce latin puisse avoir l'un ou l'autre de ces sens. Mais en fût-il comme on le prétend, Horace, ordinairement si soigneux dans le choix des termes et si juste dans l'expression de sa pensée, aurait été cette fois bien négligent ou bien malheureux. Car dans un pays militaire, qu'on l'explique comme on voudra, il n'est pas probable qu'il y ait beaucoup de loups ou d'autres animaux sauvages et c'était aller à l'encontre du but que de s'exprimer ainsi.

Peut-être le terme employé par le poète, mieux approprié à la situation de la chose et au caractère du pays dont il s'agit, mais plus rare, a-t-il été par mégarde remplacé par *militaris*, si vulgaire et si louche ici. Peut-être *militaris* n'est-il que la glose, c'est-à-dire la synonymie ou l'interprétation approximative et partielle du mot dont Horace s'était servi et dont l'interprète n'avait pas senti toute la portée.

Si notre militaire a envahi un domaine qui n'était pas à lui, quel sera bien alors le propriétaire légitime qu'il en a expulsé? Si nous pouvons le découvrir, nous n'hésiterons pas à prier le premier de vider les lieux et de céder, même après tant d'années de possession, la place au second. Car pour ces sortes de biens nous n'admettons pas la prescription.

M. Heimsoeth, *studiorum mihi olim commilito*, nous le fera connaître p. 105 de sa *Wiederherstellung der Dramen des Aeschylus*. C'est *Martialis*.

Mars était le dieu principal des Éques, des Herniques, des Sabins,

des Latins etc., peuples qui menaient une vie pastorale et champêtre. (Voy. *Roemische Mythologie von Preller*, pp. 295-306). Il n'est devenu guerrier que plus tard, lorsque les Romains faisaient des armes leur métier habituel. Cependant le souvenir de son caractère primitif se conservait encore. On l'appelait alors *Mars Silvanus*, en opposition de *Mars Gradivus*, nom sous lequel il était représenté comme dieu des batailles. Les loups et les grands chênes lui étaient surtout consacrés. Suétone, Vesp. 5, dit : *In suburbano Flaviorum quercus antiqua erat Marti sacra etc.* Quant au *lupus Martialis*, il est suffisamment connu, ne fût-ce que par les vers d'Horace (Od. I, 17, 5-9) :

*Impune tutum per nemus arbutos
quaerunt balantes et thyma devias
olentis uzores mariti,
nec virides metuunt colubras
nec Martiales haediolas lupos.*

Il y avait aussi des contrées qu'il passait pour affectionner particulièrement. C'étaient, comme on doit l'attendre d'une divinité des forêts, des lieux agrestes et incultes, tels que, par exemple, la Thrace et la Colchide. Voici les termes qu'emploie Étès, roi de ce dernier pays, pour décrire, chez Valerius Flaccus (VII, 62), le champ qu'il labourait avec ses taureaux indomptables et lançant du feu de leurs narines :

*Martius ante urbem longis jacet horridus annis
campus et ardentis, ac me quoque vomere presso,
me quoque, cunctantes interdum agnoscere lauri.*

Or la Daunie, qui formait un des cantons de l'Apulie, était montagneuse et couverte de bois. (Voy. *Forbiger, Handbuch der alten Geographie*, III, p. 746). Les loups n'y manquaient pas non plus, si nous en croyons Horace lui-même, qui dit (Od. I, 33, 5-9) :

*Iusignem tenui fronte Lycorida
Cyri torret amor. Cyrus in asperam
declinat Pholoën. Sed prius Apulis
jungentur capreae lupis,
quam turpi Pholoë peccet adultero.*

Y a-t-il donc une épithète qui convienne davantage à la nature de cette contrée et aux circonstances de notre récit que *Martialis*? Y en a-t-il une qui y convienne moins que *militaris*?

Nous ne doutons point pour notre part qu'Horace n'ait écrit :

*Quale portentum neque Martialis
Daunias latis alit aesculetis
nec Jubae tellus generat leonum
arida nutrit.*

Monstre comme n'en renferme point la sauvage Daunie dans ses vastes forêts de chênes ni n'en produit la terre de Juba, cette aride nourricière des lions.

II.

Ce qui est arrivé ici à M. Peerlkamp, est arrivé ailleurs à M. Dübner. Homme dévoué et infatigable dans la culture laborieuse des lettres anciennes, il vient, hélas, de finir ses jours d'une manière inattendue. Sur sa tombe encore toute fraîche et à peine fermée nous aussi nous ne pouvons nous empêcher en ce moment de verser quelques larmes.

Tome VI, pp. 107-110, j'avais entretenu les lecteurs de cette *Revue* d'un endroit d'Horace fort altéré et des plus difficiles. Bentley y avait le premier répandu de la lumière; après lui M. Heimsoeth était venu pousser plus loin le travail commencé par le critique anglais, et moi, je croyais avoir achevé la solution du problème.

Mais une observation de M. Dübner, p. 182 du même tome, m'a fait revenir sur un des points de la question et ce n'est que maintenant qu'il me semble avoir retrouvé la rédaction du passage tel que l'avait écrit le poète.

Horace (Od. III, 5) a mis dans la bouche de Régulus un discours par lequel ce grand citoyen dissuade le sénat de racheter à prix d'argent ceux qui, à Carthage, ont fait la paix avec un ennemi perfide, lui ont livré leurs armes et se sont ignominieusement laissé mettre des chaînes. N'ajoutez point, s'écrie-t-il, à notre honte un sacrifice inutile. Car après leur retour ces Romains dégénérés seront plus lâches encore qu'ils ne l'étaient avant.

*Si pugnat extricata densis
cerva plagis, erit ille fortis
qui perfidis se credidit hostibus,
et Marte Poenos proteret altero
qui lora restrictis lacertis
sensit tners timuitque mortem.*

*Hic unde vitam sumeret inscius
pacem duello miscuit. O pudor!
O magna Carthago probrosis
altior Italiae ruinis.*

40

Pour reconnaître que ce passage est altéré, et altéré en plus d'un endroit, dans la partie composée des mots *timuitque mortem* et *hic unde vitam sumeret inscius pacem duello miscuit*, il ne faut pas précisément posséder une connaissance extraordinaire de la langue latine. Aussi M. Dübner l'admet-il sans conteste.

Dès lors la question se réduit à savoir comment on pourra remédier au désordre qui règne ici, comment on pourra retrouver la main d'Horace.

D'après M. Dübner ce serait en reconnaissant une interpolation; d'après lui les mots :

*altero
qui lora restrictis lacertis
sensit iners timuitque mortem
hic unde vitam sumeret inscius
pacem duello miscuit*

ne seraient pas d'Horace; celui-ci n'aurait écrit que :

*Si pugnat extricata densis
cerva plagis, erit ille fortis,
qui perfidis se credidit hostibus,
et Marte Poenos proteret. O pudor!
O magna Carthago, probrosis
altior Italiae ruinis.*

Voilà ce que les Allemands appellent jeter l'enfant avec le bain. Il ne sera pas fort difficile de le prouver.

Celui qui dit *o pudor!* doit finir la phrase précédente par la mention d'un fait qui soit de nature à lui arracher ce cri d'indignation. Est-ce que *Marte Poenos proteret* porte ce caractère? Il s'en faut.

Dans la phrase *si pugnat etc.*, telle que M. Dübner l'a obtenue par la suppression des mots qui forment le sujet du débat, les propositions qui la composent se succèdent dans un ordre étrange et dont il serait difficile de fournir un second exemple. On croirait entendre quelqu'un qui, ayant oublié une partie essentielle de sa pensée, se hâte de la faire avancer à l'arrière-rang, où elle n'échappe au danger de devenir un non-sens que grâce à la bienveillance des auditeurs. Horace qui travaillait lentement et avec soin, aurait au moins dit :

Si pugnat extricata densis cerva plagis, erit ille fortis et Marte Poenos proteret, qui perfidis se credidit hostibus.

Et même ainsi je ne crois pas qu'Horace ou tout autre poète ou prosateur latin se seraient exprimés. On ne dit pas *Marte aliquem proterere* ou *vincere* sans que *Marte* soit accompagné d'un adjectif ou qu'il y ait dans la phrase un terme qui forme une antithèse avec ce mot. Ainsi *cruento Marte hostem vincere* et *Romani Marte, non musis Graecos vicerunt* seraient des phrases auxquelles ils n'y aurait rien à redire.

L'épithète *altero* est donc d'Horace.

Elle l'est encore pour un autre motif. C'est qu'il s'agit d'envoyer une seconde fois contre l'ennemi des soldats qui, dans une première rencontre, ont succombé par manque de courage. Il est dangereux, dit-on, d'engager une bataille avec des troupes déjà vaincues et démoralisées. C'est la prévision certaine que les Romains rachetés se laisseront défaire de nouveau et donneront de nouveau la victoire aux Carthaginois qui fait que Régulus s'écrie : *O pudor ! O magna Carthago probrosis altior Italiae ruinis !*

Évidemment *altero* et les mots suivants sont bien authentiques.

Si le passage est d'Horace, si en même temps il est difficile et presque impossible de le comprendre soit sous le rapport grammatical soit sous le rapport littéraire, il doit nécessairement renfermer des erreurs. Ce sont ces erreurs qu'il s'agit de découvrir et de corriger, ce qui est au fond la même chose.

La cause de tout le mal, la cause de tout le désordre que nous rencontrons ici, c'est le malheureux *hic* écrit au lieu de *hinc*. Ce n'est pas ici seulement que cette bévue se rencontre. Elle se trouve encore, entre autres, Ov. Fast. II, 2. Tous les manuscrits sans exception donnent :

*Janus habet finem. Cum carmine crescit et annus
Alter ut hic mensis, sic liber alter eat.*

Heinsius a le premier vu que *hic* devait être changé en *hinc*. J'ajoute que le distique en entier était comme suit :

*Janus habet finem. Jam carmen crescit et annus.
Alter ut hinc mensis, sic liber alter eat.*

C'est ce *hic* (celui-ci), commençant une nouvelle phrase, qui a nécessité le changement de *metuensque* en *timuitque*. Car après *sensit* il fallait bien, pour achever la phrase précédente, un second verbe au mode personnel.

Ici M. Dübner demande au directeur de la *Revue* : « Mais ne trouvez-vous pas qu'une altération de *metuensque* en *timuitque* est chose absolument incroyable ? » Je viens de faire voir qu'elle était inévitable. « Si les monuments écrits de l'antiquité, continue M. Dübner, étaient exposés à des accidents de telle sorte, il n'y aurait plus rien de certain et la critique verbale ferait bien de ménager ses sueurs. »

La critique verbale ne consiste pas seulement à rétablir le texte quand il a été légèrement détérioré, quand un *a* a été, par mégarde, mis pour un *u*, un *t* pour un *l*. C'est ce que peut faire tout lecteur attentif. Elle a aussi pour mission de retrouver avec les mots la pensée de l'auteur quand elle a été profondément obscurcie et dénaturée, en faisant voir de quelle manière ces altérations ont pu se produire. C'est alors précisément qu'elle ne doit pas ménager ses sueurs.

Les monuments écrits de l'antiquité ne nous sont pas parvenus dans un état d'intégrité parfaite. C'est ce dont nous nous convainquons tous les jours davantage par l'étude de ces monuments et M. Dübner doit avoir eu le même sentiment puisqu'il trouve une interpolation dans le passage qui nous occupe.

Il n'est donc pas incroyable que ces monuments aient été exposés à des accidents de telle sorte.

Les anciens eux-mêmes se plaignent souvent de l'état fautif de leurs ouvrages. Cicéron dit dans une lettre à son frère (III, 6), qui lui avait demandé des livres : *De latinis vero* (i. e. libris), *quo me verum nescio; ita mendose et scribuntur et veneunt*. Quintilien écrit à Tryphon, chez lequel son traité de l'Institution oratoire devait paraître : *Multum in tua quoque fide a diligentia positum est ut in manus hominum quam emendatissimi* (libri mei) *veniant*. Voir encore Hor. A. p. 354; Tit. Liv. XXXVIII, 55; Mart. VII, 11 et VII, 17. Ce dernier établit ce que nous voulons prouver d'une manière à la fois convaincante et spirituelle, II, 8, en disant :

*Si qua videbuntur chartis, tibi, lector, in istis
sive obscura nimis sive latina parum,
non meus est error. Nocuit librarius illis
dum properat versus annumerare tibi.
Quod si non illum, sed me peccasse putabis,
tunc ego te credam cordis habere nihil.*

S'il en était ainsi du vivant même des auteurs, quelle devait être l'exécution matérielle de leurs livres quand ils n'étaient plus là pour

pouvoir en prendre soin eux-mêmes? Comment devait-elle se faire à l'époque de la décadence et pendant le moyen-âge?

Si, après cela, quelqu'un professe une opinion différente de la mienne, une opinion qui lui permet de ne pas se donner de la peine, de ne pas se tourmenter l'esprit pour pénétrer la pensée de l'écrivain et reconstruire de cette manière un texte fautif, je me garderai bien de le troubler dans sa douce quiétude, espérant que ceux qui ne peuvent partager son bonheur n'auront point à craindre d'être brûlés vifs pour cela.

J'avais adopté *aptius* au lieu de *inscius*, que fournissent la plupart des manuscrits, en suivant à cet égard l'autorité de Bentley et de M. Heimsoeth.

M. Dübner dit que *unde vitam sumeret aptius* est plat et prosaïque.

C'est très-vrai, je l'avoue, et je sais gré à M. Dübner d'en avoir fait la remarque. Oui, c'est prosaïque et plat; oui, *aptius* est insupportable.

Il n'en est pas de même, quoi qu'en ait pu penser le même savant, de *pacem duello miscuit*, qui est parfaitement clair et digne d'Horace.

Aptius étant une erreur et *inscius* en étant une autre, à coup sûr, plus grossière, comment ce dernier, leçon du plus authentique des manuscrits, comme nous l'apprend M. Dübner, était-il venu remplacer le mot que le poète avait employé? Enfin quel est ce mot?

Inscius a fait son apparition dans le texte pour qu'il y eût quelque chose d'où pût grammaticalement dépendre le subjonctif *sumeret*, qu'on ne comprenait plus depuis qu'avec *hic*, pour *hinc*, une nouvelle phrase avait commencé. Quant à la signification de ce subjonctif, j'en ai dit assez dans mon premier article pour ne pas avoir besoin d'en parler de nouveau. Le mot d'Horace, dont *inscius* avait envahi la place, est *impius*. Horace avait écrit :

*Sì pugnat extricata densis
cerva plagis, erit ille fortis*

*qui perfidis se tradidit hostibus,
et Marti Poenos proteret altero*

35 *qui lora restrictis lacertis
sensit iners metuensque mortem*

*hinc, unde vitam sumeret, impius
pacem duello miscuit. O pudor!*

40 *O magna Carthago probrosis
altior Italiae ruinis!*

Cela veut dire, traduit en français :

Quand on verra combattre la biche qui vient de s'échapper des mailles serrées d'une toile, alors sera vaillant celui qui s'est confié à des ennemis perfides, alors dans une seconde attaque écrasera les Africains celui qui, sans rougir, sur ses poignets pliés derrière le dos, a ressenti l'empreinte des courroies et qui, craignant de périr dans l'emploi des instruments de la victoire, a, traître, composé au fort de la bataille. O honte ! O puissante Carthage, combien t'ont fait grandir l'abaissement et le déshonneur de l'Italie !

Dans ce magnifique langage il y a une inversion appelée hystéron protéron par les Grammairiens anciens. Elle consiste en ce que la phrase *metuens mortem etc.* se trouve après la phrase *lora restrictis lacertis sensit iners*, tandis que, logiquement, elle aurait dû se trouver avant. Car ce n'est qu'après avoir composé avec les Carthaginois que les soldats Romains sont dépouillés de leurs armes et enchaînés par leurs perfides ennemis. Horace, qui ne fait rien sans motif, a choisi cet ordre des idées parce que ce n'est par sur les humiliations subies justement peut-être par les Romains, mais sur la paix lâchement conclue par eux au détriment de la patrie et à l'avantage de leur rivale, que Régulus se récrie, plein d'amertume et de douleur : *O pudor ! O magna Carthago probrosis altior Italiae ruinis !*

Voilà donc encore rétabli et expliqué comme il doit l'être un des passages d'Horace les plus difficiles et les plus maltraités dans les documents écrits.

Les adorateurs de la lettre ne peuvent s'élever à la hauteur du poète, ils ne peuvent discerner ce qui est fautif de ce qui est correct, ce qui est falsifié de ce qui est authentique. Pourquoi, disent-ils, la lettre aurait-elle toujours tort ? Pourquoi mettre toujours en cause les copistes ? Horace lui-même a pu faillir, car il était homme.

Horace, s'il pouvait revenir, ne manquerait pas de leur répondre, car il était franc :

*Quae librarius, haec si me peccasse putetis,
Vos equidem credam cordis habere nihil.*

X. PRINZ.

Liège, novembre 1867.



EXPLICATION DU PASSAGE DE JUVÉNAL, 1, 15-18.

Dans un article inséré tome IX, pp. 1-9, de cette *Revue* j'ai expliqué à peu près toute la première satire de Juvénal. Je n'ai point parlé des vers 15-18, parce que je les croyais compris de tout le monde.

La note qui se trouve pp. 266-268 de la dernière livraison m'a fait voir que j'étais dans l'erreur.

L'auteur de cette communication nous dit que sa pauvre bibliothèque ne possède d'autres traductions que celles qu'il a citées et qu'il n'a pas à sa disposition le moindre petit commentateur.

Je ne sais s'il y a lieu de l'en plaindre. Car, en général, les bons commentateurs sont très-rares et les autres, comme les traducteurs et les grammairiens vulgaires, ne nous apprennent pas grand'chose.

Il y a dans les vers indiqués deux termes qui font trébucher l'auteur de la note. Ce sont *ergo* et *periturae*.

Prenant *ergo* pour la conjonction conclusive ordinaire, il a complètement manqué le sens du passage. Ses traducteurs ne l'ayant pas rendue, on ne saurait dire s'ils connaissaient ou non la valeur qu'elle a ici.

Heinrich l'a comprise et l'a expliquée.

Ici elle est la particule affirmative ou corroborative qui, en français, peut se rendre par *oui*, *certes*, *ma foi*, ou d'autres expressions analogues.

Priscien, XVIII, 172 (édition de Hertz) dit : - *Nam, enim, ergo - non solum causales vel rationales, sed etiam completivae et confirmativae inveniuntur.*

Juvénal, dans la deuxième satire, après avoir montré les Stoiciens hypocrites cachant les vices les plus affreux sous les dehors de la vertu, continue ainsi :

*Verius ergo
et magis ingenue Peribomius. Hunc ego satis
imputo qui vultu morbum incessuque fatetur.*

Le prêtre de Cybèle, ma foi, est plus sincère et plus candide. J'impute au ciel cet être qui par la mine et la démarche proclame son immoralité.

Cic. de Am. 13 : *Ergo hoc proprium est animi bene constituti, et laetari bonis rebus et dolere contrariis.*

Où, c'est le propre d'un cœur bien fait etc.

Plaut. Rud. 2, 3, 71 : *Ergo animus aequus optimum est aerum-nae condimentum.*

Certes, la résignation est le meilleur remède à nos tourments.

Quelquefois on trouve avec cet *ergo* encore une exclamation qui en augmente le sens, comme *hercle, edepol, ecastor, mecastor etc.*

Plaut. Mil. 1, 1, 63 : *Ergo mecastor pulcher est, inquit mihi, et liberalis.*

Ah, oui, par Castor, me dit-elle, il est beau et de nobles manières.

Donc les mots de Juvénal :

*Et nos ergo manum ferulae subduximus; et nos
consilium dedimus Syllae, privatus ut altum
dormiret,*

doivent se traduire ainsi : *Et nous aussi, ma foi, nous avons retiré notre main endolorie de dessous la fêrule; et nous aussi nous avons conseillé à Sylla de goûter, citoyen privé, un sommeil profond.* Ce qui veut dire : *nous aussi nous savons écrire.*

L'idée qui est venue tout à coup à l'auteur de la note que *manum ferulae subduximus* et *consilium dedimus Syllae* pourraient bien ne pas être synonymes et représenter plutôt deux moments d'idées (?), il a voulu dire deux époques de l'éducation romaine, est indubitablement fondée. Mais il se trompe quand il croit que l'une de ces époques répondait à l'enseignement moyen, l'autre à l'université. Les Romains n'avaient pas le bonheur de posséder des établissements pareils à nos athénées, encore moins des établissements qui eussent quelque chose de commun avec nos universités. Chez eux l'instruction était, généralement, entre les mains des particuliers.

La fêrule, sous laquelle Juvénal aussi a dans son enfance senti brûler sa main, désigne une école élémentaire, une *pergula*, dirigée par un de ces *ludi magistri* ou *litteratores* qu'ont rendus célèbres pour leurs coups et leurs cris les vers d'Horace, Epist. II, 1, 70, et ceux de Martial, IX, 68 (ou 70). On apprenait chez eux à lire et à écrire ainsi que les principes de la langue latine.

De l'école élémentaire on passait chez le grammairien et puis chez le rhéteur. Quelquefois le rhéteur faisait encore de la grammaire. Chez lui on expliquait les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et ceux de la littérature latine. En outre les élèves étaient tenus de faire des rédactions, des compositions, des discours, dont les sujets, souvent fort difficiles, leur étaient donnés par le maître.

Un de ces sujets figure ici : *Discours d'un citoyen qui engage*

Sylla à déposer la dictature. Ayant été, probablement, plus d'une fois déjà proposé et traité, car du neuf n'était pas toujours facile à trouver, Juvénal le mentionne de préférence à tout autre.

Il nous est resté plus d'un de ces travaux de rhéteurs, entre autres les prétendues lettres de Salluste à César sur le gouvernement de la République.

Celui qui avait passé par les mains du maître d'école, du grammairien et du rhéteur, celui qui possédait, théoriquement et pratiquement, la langue et les règles de composition, pouvait, s'il avait des idées et des connaissances, se risquer sur le terrain de la publicité.

C'est ce que Juvénal se propose de faire, et il y a lieu de l'en féliciter ; car il avait du génie. Il est seulement dommage que ses satires nous soient parvenues tellement interpolées et délabrées qu'il sera impossible de les rétablir jamais dans leur état primitif.

Abordons, pour finir, le dernier point, celui de savoir quel est le sens de *periturae*.

Les traducteurs et ceux des commentateurs qui en parlent, tâtonnent et patagent tous, aucun d'eux n'est dans le vrai.

L'auteur de la note aussi a là-dessus une idée erronée et que d'autres avaient déjà eue avant lui. Il pense que Juvénal, *avec l'humilité d'un débutant, n'ose se promettre l'immortalité, qu'il écrira, sans doute, mais que son œuvre ira envelopper le poivre et la canelle* ; il pense que *periturae* signifie *dût-on en faire des cornets*.

Quand Monsieur a écrit sa note, il n'a pas précisément espéré, je le veux bien, en recueillir l'immortalité ; mais je suis certain qu'il ne se sera pas dit : *Je ferai imprimer cette note, dût-on en faire des cornets*. Le plus méchant écrivain a toujours assez bonne opinion de son œuvre, quand même il s'exprimerait, en en parlant, avec modestie.

Juvénal, lui, aurait pu parler avec grande confiance de ses poésies et peut-être l'a-t-il fait quelque part dans les satires ou les parties de satires qui sont perdues. Quoi qu'il en soit, il est bien sûr qu'il n'a pas pensé le moins du monde à ce que lui fait dire l'auteur de la note.

Au vers 79 Juvénal, en parlant de lui-même, s'exprime d'une manière modeste et digne à la fois : *Si ce n'est pas la nature, c'est l'indignation qui m'inspire des vers*.

Si natura negat, facit indignatio versus.

Je ferai remarquer, à ce propos, que les mots suivants, v. 80,

qualescunque potest, quales ego vel Cluvienus,

ne sont qu'une sottise et impertinente observation mise sur la marge de son exemplaire par quelque grammairien aussi obscur que son ami Cluvienus.

Le verbe *perire*, que renferme notre passage, est un de ceux qui, comme *absumi*, *disperire*, *deficere* et *deesse*, marquent la disparition et l'absence d'une chose. Leurs contraires sont *suppetere*, *abundare*, *affluere*, *superesse*, qui en marquent l'abondance.

Dans la troisième satire Juvénal décrit un malheur arrivé dans une des rues fréquentées de Rome. Un charriot chargé de blocs de marbre s'étant renversé, nombre de personnes sont tellement applaties et écrasées qu'on ne trouve plus leurs corps.

260 *Obtritum vulgi perit omne cadaver*
 more animae.

Des passants les cadavres écrasés disparaissent comme un souffle.

Notre poète, ayant invité à dîner son ami Persicus, le prie, 11, 190, de laisser derrière lui tous les soucis.

Protinus ante meum, quidquid dolet, exus limen,
pone domum et servos et quidquid frangitur illis
aut perit, ingratos ante omnia pone sodales.

Arrivé au seuil de ma maison, dépose tes chagrins, oublie ta maison, les esclaves, les objets qu'ils te cassent et ceux qu'ils font disparaître (c'est-à-dire ceux qu'ils volent); oublie surtout tes amis ingrats.

Plaute, Capt. 3, 4, 4 (537) : *Utinam te di prius perderent, quam periisti e patria tua!*

Que les dieux ne t'ont-ils fait mourir avant que tu fusses disparu de ta patrie!

Cic. Philipp. 5, 4, 11 : *Portenti simile tantam pecuniam populi Romani tam brevi tempore perire potuisse.*

C'est chose prodigieuse que tant d'argent appartenant au peuple Romain ait pu disparaître (être dépensé) en si peu de temps.

Le Pseudo-Juvénal nous fournit un vers, 11, 17, qui renferme l'un et l'autre des mots dont nous nous occupons dans cette discussion.

Ergo haud difficile est perituram arcessere summam
lancibus oppositis vel matris imagine fracta.

Ma foi, il n'est pas difficile de se procurer de l'argent pour ses folles dépenses, quand on met en gage sa vaisselle ou qu'on brise la statue de sa mère (pour la vendre en détail).

Voilà donc ce qui est établi : *perire* signifie, en parlant d'une chose, entre autres, *être dépensée au point qu'il n'en reste plus rien, disparaître*.

Revenons-en à notre passage.

J'ai aussi appris à écrire, dit Juvénal, et j'écirai.

*Stulta est clementia, quum tot ubique
vatibus occurras, perituræ parcere chartæ.*

C'est un sot scrupule, quand on rencontre partout tant de poètes, de ménager le papier, qui deviendra rare, qui deviendra introuvable.

Il faut que je me hâte de mettre sur le papier mes satires; sans cela je ne pourrai plus le faire bientôt, tellement nos auteurs épiques, comiques, élégiaques consomment de cette précieuse marchandise.

Il ne viendrait à l'esprit de personne de s'exprimer ainsi de nos jours. Car chez nous le papier se fabrique de chiffons, qui ne manqueront guère, et il ne deviendra jamais rare au point qu'on n'en puisse plus trouver, quand même tout le monde indistinctement aurait la rage d'écrire; preuve nos innombrables journaux.

Il n'en était pas de même à Rome. On y faisait le papier avec la plante de papyrus, que produisaient l'Égypte et la Syrie (Cf. Plin. 13, 68-89). Lorsque la récolte de cette denrée n'avait pas réussi, le papier devenait très-rare et très-cher. *Sterilitatem sentit hoc quoque*, dit Plin à la fin du passage cité, *factumque jam Tiberio principe inopia chartæ ut e senatu darentur arbitri dispensandæ; alias in tumultu vita erat.*

X. PRINZ.

Liège, décembre 1867.

SUR LE MOT *REDA*.

(CAESAR B. G. I, 51. — VI, 30).

César a-t-il écrit *Reda* ou *Rheda*? Telle est la question que nous nous proposons de résoudre.

Nous devons faire observer d'abord que le mot *Reda* n'est ni grec ni latin, il est celtique : *Plurima Gallica valuerunt, ut rheda ac pettoritum....* (Quintil. I, 5, 57).

Curriculi genus est, memorat quod Gallia rhedam (Venant. Fort. III, 22, 1).

Ce mot est formé de la racine *red*, *curro*, et signifie *char* comme *curriculum* signifie *course* et *char*. Les Irlandais, les Gallois et les Bretons possèdent encore aujourd'hui cette racine dont ils dérivent les mots qui signifient *courir* :

Irlandais : *Rit*.

Gach deamhan *ritheann* a rae (Prov. irland.).

Litt. Chaque démon *a-coutume-de-courir* sa course.

Gallois : *Rhedeg*.

Rhedasant i fynegi i'w ddisgyblion ef. (Evang. S. Matth. 28, 8).

Currentes nuntiare discipulis ejus.

Breton : *Redek*.

Ha da *redék* dre ar parkou

Da gutuil a heb-tû bleuniou (F. M. Luzel).

Et de *courir* par les champs, cueillir de tous côtés des fleurs.

Or il est constant que les Celtes ne connaissaient pas l'aspiration de l'r au commencement des mots. On ne la trouve dans aucune des langues actuelles dérivées de l'ancien celtique, excepté dans le gallois qui ne l'a introduite que plus tard (Cf. Zeuss, Gramm. celt.).

Il faut donc écrire *Reda* et non point *Rheda*. On a d'ailleurs conservé sa véritable orthographe à la racine dans plusieurs mots composés : *Eporedia*, *Eporedii* (Plin. III, 17, 21), *Eporedorix* (Caes. B. G. VII, 39, 55, 63, 67, 76) (1).

C'est du celtique que *Reda* passa dans le grec et le latin. On le rencontre au ch. 18, 2 de l'Apocalypse : ... και ἰππων και ῥεδων (2).

Les éditeurs latins habitués à écrire *rh* les mots qui dérivent du grec et commencent par un ρ, ont conclu par analogie, qu'il fallait écrire aussi *Rheda*. Il est possible que les auteurs eux-mêmes s'y soient mépris (3). On trouve :

Hor. II, Sat. 6, 42 :

Duntaxat ad hoc quem tollere *rheda*...

Mart. Epigr. X, 13, 1 :

Cum cathedralitis portet tibi *rheda* ministros.

(1) *Ep.* = equus, *red* et *rix* (righ) dominus. Ἰππόδοξ — Ἰππόδοξ κύριος. — (o est une voyelle euphonique, comme dans : Cinget-o-rix, — Conconnet-o-dummus etc.).

(2) Il est étonnant que l'auteur n'ait pas mis ῥηδων; l'e est évidemment long. Ptolémée (II, 7) écrit Ῥήδωνες (cursu veloces ou curribus utentes) *Redones*.

(3) Le mot hybride *Epirhedium* de Juvénal (Sat. VIII, 66), pourrait faire supposer qu'il a pris *rheda* pour un mot grec :

..... Tritoque trabunt *epirhedia* collo Segnipedes.

Ib. III, 47, 5. — Juv. III, 10. — Cic. Mil. 20 et alibi. — Suet. J. Caes. 57. — et le dérivé *rhedarius*, Cic. Mil. 10. — Varr. R. R. 3, 17 etc. etc.

Il suit de ce que nous avançons qu'il faut un *r* doux dans les mots Redones, Rodanus, Remi, Renus, Reno, Rotomagus, Ruteni, etc., comme on en met un bien souvent par une singulière inconséquence (1).

Quelle orthographe a suivie César ?

Plusieurs MSS et des plus anciens (Bong. 1. Egmond. Bresl. 1, etc.) portent *Reda* (2). Les premières éditions se sont conformées à cette orthographe. D'autres MSS moins nombreux et moins importants ont substitué *Rheda*. Cette leçon plus récente adoptée par Davisius, Arn. Montanus etc., et depuis par Crusius, Herzog, Lemaire etc., semble avoir prévalu aujourd'hui. Cependant Schneider et Nipperdey portent *Reda* (3).

Il faut, nous semble-t-il, adopter la règle suivante. Ou bien les deux formes que donnent les MSS sont également admissibles, et dans ce cas il faut s'en tenir à celle du MS dont l'autorité est la mieux établie. Ou bien l'une des formes est celtique, l'autre ne l'est pas, et il faut nécessairement choisir la première. Il serait contre toute vraisemblance d'admettre que César n'eût pas transcrit exactement les mots celtiques. Un séjour prolongé dans les Gaules l'avait mis à même de s'informer en personne de tous les noms et de saisir leur prononciation avec toutes ses nuances. A notre avis, on ne peut raisonnablement accorder que l'addition de désinences latines et parfois d'une voyelle euphonique. Il ne faut attribuer qu'aux copistes toutes les erreurs des MSS. A.

(1) Cf. Caes. B. G. II, 34. — VII, 75. — Plin. IV, 18, 32.

Caes. B. G. I, 1. — Plin. III, 4, 5. — Tibull. I, 8, 11. — Hor. II, Od. 20, 19. — Lucan. V, 268.

Caes. B. G. II, 3. — V, 54. — VI, 44 et alibi.

Caes. B. G. IV, 10, 16, 17. — VI, 9. — Plin. III, 16, 20. — Sil. Ital. VIII, 599. — Tac. G. 1.

Caes. B. G. VI, 21. — Plin. VIII, 34, 32.

Caes. B. G. I, 45. — VII, 7, 64, 75. (Ptol. *Πορτρυολ*. Strab. *Πορτρύολ*; Ruteni au lieu de Rutheni).

L'Index geogr. du César de la coll. Lemaire. Édit. 1822. Tom. 4, p. 344.

On pourrait comparer les mots correspondants des langues d'origine teutonque; on n'y trouve point d'*r* aspiré. — Vhall. *reita* (angl.-sax. *rad* currus) de *rëtan* (angl.-sax. *rtlan*, vehi, equitare), de la racine *rtā* vehi, se movere. — Allem. moderne : *reiten*, *reuter*... flam. *ryden*, *ruiter*... angl. *to ride*... suéd. *ryttare*, etc.

(2) On en trouve un qui donne *kredis* (Bong. 2).

(3) Et aussi *Redones*, bien que les MSS s'accordent moins sur ce point. — Lemaire a *Rhedones* dans le texte, *Redones* dans l'Ind. geogr.

Le mot *Reda* n'ayant pas été emprunté au celtique par César (Varron dans Nonius 167, 25), il ne suffit pas de recourir aux manuscrits de la guerre des Gaules pour en fixer l'orthographe. Du reste ces manuscrits ne peuvent rien nous apprendre dans le cas présent; car dans le premier des deux passages où ce mot se rencontre, I, 51 les manuscrits de la première classe (ceux de Paris, de Rome et d'Amsterdam) ainsi que le meilleur de la seconde classe (le *Thuaneus*) portent *redis*, mais au second passage VI, 30 ils ont tous l'aspiration *h*; seulement A et T donnent *rhedis*; R et P *rhaedis*. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher des arguments pour l'absence de l'*h* et sous ce rapport l'étude du celtique peut être d'un grand secours : cette étude plaide ici pour le retranchement de l'*h*, car les Celtes, comme l'a fait ressortir notre savant collaborateur, ne connaissaient pas d'*h* aspirée (v. Glück *Die bei Caesar vorkommenden keltischen Namen in ihrer Echtheit festgestellt* p. 143 sqq.). La meilleure orthographe paraît être *raeda*, comme l'a indiqué M. Fleckeisen, juge si compétent dans ces sortes de questions (v. cette *Revue* T. VII (1864) p. 56).

(Note de la rédaction.)

NOUVELLES OBSERVATIONS SUR L'ÉPITAPHE DE MYIA.

Monsieur le directeur,

Je regrette d'être obligé de revenir encore sur l'épithaphe de Myia; mais un nouvel examen paraît indispensable. D'abord la réponse qui m'a été faite n'est pas de nature à me satisfaire entièrement : elle éclaircit médiocrement la question, et quelques-unes de mes observations sont ou omises ou mal présentées. Ensuite j'aurais dû, m'a-t-on dit, réfuter la thèse opposée et apporter des textes à l'appui de la mienne. C'est ce que je tâcherai de faire aujourd'hui.

Je ne puis voir dans Myia un chien d'avant-cour ou de vestibule, regretté de son maître parce qu'il faisait bonne garde autour de la maîtresse du logis, femme infidèle, qui accueillait des amants. A mes yeux, Myia est un petit chien de salon, la compagne assidue d'une dame qu'elle charmait par sa gentillesse. Dans l'inscription cette dame exprime ses regrets et fait l'éloge de Myia.

Voyons si le texte confirme cette interprétation.

Quam dulcis fuit ista quam benigna
Quae cum viveret in sinu jacebat
Somni conscia semper et cubilis.

Mon honorable contradicteur traduit (p. 20) : « Combien elle était douce et bonne, celle qui, de son vivant, se tenait toujours dans sa retraite, ne pensant guère qu'à dormir et à se bien coucher. » On pourrait d'abord se demander si *ista quae* est traduit exactement par « celle qui » et *dulcis* par « douce » ; ensuite pourquoi *semper* est transporté sur *jacebat*, avec addition du mot « guère » et du mot « bien ». Ce sont là des adoucissements dont la nécessité n'est pas évidente.

Allons plus loin. *In sinu jacere* en parlant d'un chien, peut-il signifier « se tenir dans sa niche, à l'intérieur » ? A la rigueur oui, mais à la condition expresse que ce sens de *sinus* soit déterminé d'une manière positive. Or rien ici n'indique une telle signification. On cite à l'appui deux historiens (je préférerais deux poètes) ; mais dans Salluste Cat. 52, *alii intra moenia atque in sinu urbis sunt hostes*, le sens de *sinus* est déterminé par *urbis* et par *intra moenia* ; dans Tacite Agric. 30, *recessus ipse ac sinus famae in hunc diem defendit*, il est déterminé par *recessus ipse* et sans doute aussi, quoi qu'on en dise, par *famae* ; car dernier passage n'est pas sans difficulté, et devrait être au préalable parfaitement éclairci. De plus ce sens de *sinus* est signalé comme se trouvant surtout dans Tacite, et par conséquent fort peu ailleurs.

Dans l'inscription au contraire il n'y a aucun déterminatif d'aucune espèce. *In sinu* doit donc être pris au propre et signifier « dans le giron ». J'ai cité à l'appui des passages analogues de Catulle *nec sese a gremio illius movebat, quem in sinu tenere solet*, tirés de pièces dont celle-ci est une imitation évidente. Mais puisqu'ils ne suffisent pas, en voici un autre tiré de l'Anthologie. L'auteur fait ainsi parler un chien de chasse dans une épigramme (402) :

Molli namque *sinu* domini dominaeque *jacebam*
Et noram in strato lassa cubare toro.

Jacco se dit fort bien de celui qui se couche pour se reposer ou pour dormir. Mais s'il marque souvent « la nonchalance et le désœuvrement », ce ne peut être en vertu de ce vers d'Ovide (Pont. 1, 3, 50) :

Orbis in extremi *jaceo* desertus arenis.

Car là il n'indique ni l'un ni l'autre.

Quant à *conscia somni et cubilis*, sur quels textes est établi le sens tout particulier « ne songeant qu'à dormir et à se bien coucher » ? On

n'en sait rien. Ce n'est sans doute pas sur ce vers d'Ovide (Fastes IV, 311) cité à la p. 22 :

Conscia mens recti famae mendacia risit.

Ici en effet il s'agit d'une femme calomniée « ayant la conscience de sa droiture », ce qui est sans rapport avec *conscia somni*. Est-ce peut-être sur le sens de *in sinu jacebat*? On comprendrait à la rigueur que l'on forçât bon gré mal gré le sens de *conscia somni* si *in sinu jacere* signifiait nécessairement « se tenir dans sa niche ». Mais il n'en est rien. Ici des citations ne seraient donc pas inutiles. Pour moi je n'ai pas besoin d'en fournir; le sens de *conscius* est bien déterminé et je l'entends comme tout le monde : *Conscrus, particeps, testis, socius; qui rem occultam una scit*. On dit *conscius factorum, mali, caedis, rogi, connubii*; pourquoi ne dirait-on pas *conscius somni et cubilis*? Est-il nécessaire de démontrer qu'à cette époque les chiens partageaient parfois le lit de leurs maîtres? Outre les deux vers cités plus haut on lit dans Martial à propos d'une *catella* (I, 110):

Sed blando pede suscitatur toroque

Deponi rogat et monet levare.

Mais une raison à laquelle il n'a été fait aucune réponse, c'est celle-ci. Le premier vers loue l'amabilité et la bonté de caractère, qualités qui, par parenthèse, sont essentielles dans un chien de salon, tandis que dans un chien de garde on recherche surtout la fidélité. Or cet éloge est pleinement justifié si on traduit : « L'aimable, l'excellente créature! De son vivant elle était habituellement couchée dans mon giron, partageant toujours mon sommeil et ma couche. » Au contraire il n'est pas justifié du tout si l'on traduit, même avec des adoucissements : « Combien elle était douce et bonne, celle qui, de son vivant, se tenait toujours dans sa retraite ne pensant guère qu'à dormir et à se bien coucher. »

De tout cela il faut conclure que Myia est un petit chien de salon et qu'elle fait les délices d'une dame. S'il en est ainsi, c'est assurément à la maîtresse qui la regrette, de parler dans l'inscription, et on ne voit pas trop pourquoi un autre se chargerait de ce soin, surtout que rien, absolument rien, comme on le verra, ne nécessite l'intervention de ce troisième personnage.

J'ai dit que *conscia somni et cubilis* est une expression discrète qui convient dans la bouche d'une femme, ce qui m'a valu la tirade suivante :

« Quelle prude que cette Romaine? Elle n'ose pas dire : *mecum catella in cubili dormiebat*. Pour ne pas blesser les sentiments de pudeur, elle préfère dire : *somni mei conscia erat catella et cubilis*, « ma chienne était dans le secret de mon sommeil et de ma couche »; sans s'apercevoir qu'un pareil langage est indécent dans la bouche d'une femme quelconque et tout à fait impossible dans la bouche d'une femme chaste et vertueuse. »

Or tout ceci tombe à faux. Puisque *consciis* signifie « qui est dans le secret de » il s'ensuit que la chambre de cette dame est secrète, retirée, que personne n'y pénètre. Voilà tout.

Passons aux vers suivants.

O factum male, Myia, quod peristi!
Latreres modo si quis adcubaret
Rivalis dominae licentiosa.

Voici comment ils sont traduits (p. 20, 21) : « Ah, quel malheur, Myia, que tu sois morte ! Tu n'aboyais que lorsque, peu fidèle, notre maîtresse accueillait nos rivaux. »

Ici il y a plusieurs points à examiner. Je commence par *licentiosa*.

On lit page 22 : « Le tailleur de pierre doit avoir oublié l'*e* final de *licentiosae* de même qu'il a oublié un *a* en mettant *seivre* au lieu de *saevire*. Car *licentiosa* ne donne aucun sens qui puisse convenir. L'adjectif *licentiosus* se trouve rarement chez les auteurs latins de l'époque classique et qualifie chez eux toujours des choses. Ici il est employé en parlant d'une personne quae nimia se gerendi utitur licentia. »

Puisque le motif tiré de la faute commise dans *seivre* au lieu de *saevire* est reconnu insuffisant pour justifier *licentiosae*, il est inutile de s'y arrêter. On peut dire toutefois que si le tailleur de pierre a omis un *e* dans *licentiosa*, il est fort singulier que le poète ne l'ait pas fait ajouter. Il était difficile de corriger *seivre*, faute, du reste, sans conséquence, mais pour *licentiosa* rien de plus aisé. Car après ce mot il reste encore place pour cinq lettres; c'est au point que le tailleur de pierre a cru devoir y placer un ornement, ce qu'il n'a pas fait ailleurs. Or entre cet ornement et *licentiosa* l'espace est plus que suffisant pour mettre un *e*. Comment donc ne l'a-t-on pas mis, si *licentiosa* est inexplicable?

On remarquera ensuite combien est inconvenante la situation créée par cette altération du texte. Un homme, un poète, traite de « libertine »

la dame qui demeure avec lui (p. 24), et cela dans une inscription exposée en public. Il faut convenir que la place est mal choisie. A mes yeux, cette inconvenance est une raison péremptoire pour rejeter absolument *licentiosae*.

• Mais, dit-on, et c'est la seule raison alléguée, *licentiosa* n'offre aucun sens convenable; ce qui le prouve, c'est que tous les efforts du correspondant pour en trouver un sont des efforts manqués. Ces efforts sont au nombre de trois et peut-être en fera-t-il encore d'autres... »

Loin d'en faire d'autres, il y en a deux que je laisserai de côté, parce qu'on y a opposé, je le reconnais, des raisons dignes d'être prises en considération. Quant au troisième effort, voyons s'il est réellement manqué.

En premier lieu *licentiosae* ne peut qualifier *dominae*. Car - ce mot, à l'époque classique, qualifie toujours des choses; - c'est mon honorable contradicteur qui l'assure. On se demande après cela sur quoi il se fonde pour ajouter : - Ici il est employé en parlant d'une personne. • Pourquoi ici plutôt qu'ailleurs? L'auteur de l'épithaphe n'appartient pas, il est vrai, à l'époque classique, mais il a la prétention d'écrire dans le style de cette époque, comme le témoignent toute l'inscription et les imitations qu'elle renferme. Mais quand même il serait parfaitement démontré que *licentiosus* se disait alors des personnes, *licentiosa domina* - une maîtresse libertine - ne peut se supporter ici, tandis que *catella licentiosa* - une petite chienne qui fait la méchante - offrirait encore un sens convenable.

En second lieu, non-seulement *licentiosae* est inexplicable, mais on ne peut expliquer le passage qu'en laissant *licentiosa*. En effet, bien que cet adjectif, à l'époque classique, ne puisse qualifier une personne, cependant il peut fort bien déterminer une action, comme cela arrive surtout en poésie, où l'adjectif s'emploie pour l'adverbe en parlant de celui qui fait une chose de telle ou telle manière. Horace, *Serius in coelum redeas*; Virgile, *Solvite vela citi*; *Creber utraque manu pulsat versatque Dareta*. (Cf. Gantrelle, gr. 8^e éd. § 184 rem 1.) *Licentiosa* peut donc déterminer *latraret* dans le sens de *licentiose* (?) et il le détermine nécessairement, car il n'y a pas moyen de l'entendre autrement.

Mais dans quel sens faut-il entendre *licentiosa*? Puisque *licentia* signifie souvent - la latitude qu'on se donne, la permission que l'on prend - *latrare licentiosam* se dira d'une chienne qui aboie en se

donnant en cela beaucoup de latitude, en prenant en cela beaucoup de liberté, c'est-à-dire qui se permet, qui prend la liberté grande d'aboyer. Par là l'inscription fait l'éloge de Myia; elle aboyait rarement, c'était contre ses habitudes. Le même éloge, je pense, est renfermé dans les vers suivants de l'Anthologie 402 :

Et plus quam licuit muto, canis ore loquebar,
Nulli latratus pertinuere meos.

Voilà donc la maîtresse libertine supprimée, ce qui pourrait bien entraîner l'amant, pour ne plus laisser qu'une dame avec un petit chien.

Poursuivons. • Mais voilà que se présente une difficulté. Que faire avec *latrares*? On se serait attendu à *latrabas*. • Quand on s'attend à *latrabas* et qu'on trouve *latrares*, c'est sans doute une difficulté; mais si l'on ne s'attend à rien et qu'on prenne le texte comme il est, c'est beaucoup plus aisé. Il n'est pas nécessaire de créer des difficultés pour le plaisir de les résoudre, de prouver, par exemple, par cinq textes latins que l'usage est pour *latrabas*, pour aboutir à la conclusion que *latrares* est fort correct.

Voyons du reste comment la difficulté est résolue. D'abord une affirmation : • Le subjonctif *latrares* est fort correct pour rendre le sens qu'en allemand on exprime par *mochte* ou en anglais par *would*. • Suit une traduction allemande puis une traduction anglaise du passage en question. Or tout cela est fort bon; mais une traduction est ce qu'on la veut faire, elle ne prouve rien, et

Le moindre texte latin
Ferait bien mieux notre affaire.

Il est vrai qu'il y a un texte à l'appui, Horace, Sat. I, 3, 8 :

Caesar, qui cogere posset,
Si peteret per amicitiam patris atque suam, non
Quidquam proficeret; si collibisset, ab ovo
Usque ad mala citaret « io Bacche » modo summa
Voce, modo hac, resonat quae chordis quatuor iua.

Toutefois ce texte d'Horace, comme celui de Tacite produit plus haut, ne saurait donner beaucoup d'éclaircissements, car il est un peu moins clair que celui dont nous nous occupons, à voir du moins les interprétations fort diverses des commentateurs. Ce n'est donc pas une preuve suffisante.

On ajoute : « Cette construction (du subjonctif imparfait) est fort rare en latin, parce qu'elle prête trop à l'amphibologie. » Il est étonnant que cette construction, fort rare en latin, se trouve précisément ici. Décidément l'épithaphe de Myia va devenir une collection de raretés : *latreres* est très-rare, *in sinu* n'est pas commun dans ce sens, *licentiosus* avec un nom de personne ne se trouve pas à l'époque classique. Quoi qu'il en soit, on voit ici poindre quelque chose. « Cette construction prête trop à l'amphibologie. » C'est à dire qu'il y a un autre sens que le lecteur ne manquera pas de prendre, et ce sens, est évidemment celui-ci : « (Si tu vivais encore) tu aboierais seulement si quelque rival était couché auprès de ta maîtresse. » Or qui empêche de l'adopter ?

Mais, dit-on, « Si tu vivais encore », dans quels mots du texte trouvez-vous cela ? — Dans le vers précédent : *O factum male, Myia, quod peristi*, d'où il est facile de tirer *si non periisses*. Cicéron Mil. 33 : *Hic di immortales, ut supra dixi, mentem illi perditō dederunt, ut huic faceret insidias. Aliter perire illa pestis non potuit; nunquam illum respublica suo jure esset ultā*. Virg. Aen. III, 490 :

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat;
Et nunc aequali tecum pubesceret aevo.

Un autre point à déterminer, c'est la portée exacte du mot *rivalis*. Certes s'il était établi qu'un amant parle dans l'inscription, *rivalis* pourrait signifier un rival de cet amant. Mais si l'inscription est faite au nom de la dame, ce sens devient inadmissible, et il ne saurait plus être question que d'un rival du chien. Cette seconde interprétation, mon honorable contradicteur ne saurait la repousser, car il dit lui-même p. 22 : « Il me semble que *rivalis* a un double rapport, en ce qu'il indique le rival non-seulement de celui qui a composé l'épithaphe mais aussi de celle qu'il en a honorée. Car Myia... elle aussi, était jalouse. » Voilà le grand mot, Myia était jalouse, et dès lors *rivalis* se comprend parfaitement si on l'explique, sans chercher si loin, par un rival de Myia. Mais les rivaux les plus naturels de Myia sont apparemment les petits animaux de son espèce, de la maison ou d'ailleurs, ou quelque favori semblable qui a pris auprès de la maîtresse une place que Myia veut seule occuper. Il est superflu de suivre la discussion entamée (p. 190) sur les mœurs des chiens et des chiennes; tout le monde connaît la mauvaise humeur que montrent dans ces circonstances les petits chiens favoris à l'égard des autres chiens, sans distinction de sexe.

Il est donc fort probable qu'il s'agit tout simplement d'un chien ou de quelque chose d'analogue, et dans ce cas *adcubaret* est fort clair; il revient à *adjaceret*, et répond aux idées énoncées plus haut *in sinu jacebat, conscia somni et cubilis*.

On pourra ici bâtir des hypothèses et faire cette objection : « Soit, il s'agit ici d'une dame regrettant son chien favori. Mais *rivalis* peut comporter un sens bien plus étendu; les rivaux de Myia sont tous ceux qui approchent de sa maîtresse, et rien n'empêche d'entendre par là des amants de la dame. *Adcubare* se prête à cette supposition, ainsi que la licence bien connue des anciens dans ces sortes de pièces. La maîtresse de Myia est sans doute tout simplement une femme galante comme tant d'autres dont les poètes nous ont transmis les noms. »

A cela le texte latin ne fournit aucune réponse et il est loisible à chacun d'en penser ce qu'il veut. Il y a cependant des raisons de croire que *rivalis*, personne ou bête, est un personnage fort innocent. Certainement si la pièce avait été composée pour grossir plus tard un recueil de poésies, il y aurait à réfléchir; mais malgré la dépravation antique, il est difficile d'admettre qu'une femme galante, ou même une femme déclassée puisse étaler ainsi son inconduite, s'afficher en quelque sorte dans une inscription placée, à ce qu'il paraît, sur une voie funèbre antique, surtout dans une ville connue à cette époque pour ses écoles et nullement pour sa dissolution. D'un autre côté l'inscription s'entend mieux sans cela, elle est plus claire, elle ne pose pas d'énigmes au passant; elle est plus simple si l'on ne fait pas intervenir des personnages et des situations qui détournent l'attention du sujet principal, de l'être chéri dont l'inscription consacre la mémoire. Il est donc préférable de voir dans la maîtresse de Myia une femme honnête, du moins au point de vue de l'inscription. Les dames de ce temps n'étaient sans doute pas fort différentes de celles de nos jours, et si les courtisanes entretenaient auprès d'elles des animaux favoris, les femmes honnêtes en avaient également. Grâce aux vers intéressés de ceux qui voulaient plaire à la maîtresse, les premiers ont fait du bruit dans le monde; quant aux autres

illacrimabiles

Urgentur ignotique longa

Nocte, carent quia vate sacro.

Myia a été plus heureuse. Elle a trouvé un poète. Est-ce sa mai-

tresse ? Est-ce le mari, un ami, un adorateur de sa maitresse ? Rien ne l'indique, et la personnalité de l'auteur s'efface complètement. On me fait dire que c'est la dame. J'ai dit que la dame parle dans l'épithaphe, et pas autre chose. En effet il y règne une sensibilité toute féminine, il y a des regrets et de petits détails qui conviennent surtout à une femme. Des hommes aussi, et on nous en cite, ont consacré des inscriptions à des chiens; c'est vrai, mais dans quels termes ? Q'on en juge :

Longo ac fido amore probatus domino,
Senio confectus, servata stirpe hic jaceo.
Hoc me sepu'cri honore dignatus est herus.

Rien d'affectueux, pas l'ombre d'un regret, c'est un maître qui veut bien récompenser un fidèle serviteur. Et quand même quelques hommes se seraient montrés femmes sous ce rapport, comme ce Publius dont Martial (I, 110) raconte dans un badinage agréable les petits soins pour sa *catella*, qu'est-ce que l'exception prouve contre la règle ? et, si rien ne s'y oppose, pourquoi ne pas suivre la règle au lieu de l'exception ?

Une dernière observation, sur *renidere*. Ce mot signifie-t-il ici • étinceler de joie, montrer sa satisfaction ou sa bienveillance • ? C'est possible. Cependant ne peut-on y voir simplement quelque chose de physique comme dans *saevire*, *insilire*, et lui donner le même sens que dans la pièce de Catulle (39),

Egnatius, quod candidos habet dentes,
Renidet usquequaque.

Egnatius parce qu'il a les dents blanches • desserre les lèvres et découvre ses dents. • C'est le sourire mais seulement dans son effet physique, et Egnatius produit cet effet à volonté. Les petits chiens de même, dans des accès de bonne humeur, montrent leurs dents et mordent • pour rire •, *blandis morsibus*. On pourrait donc traduire : • Tu ne montres plus les dents en me mordant pour folâtrer. •

Il me reste à dire un mot du côté littéraire du morceau. Je lis à la page 102 : • Quant à la valeur littéraire de l'épithaphe de Myia, épithaphe remplie de malice et de sel, comme je l'ai fait voir, mon contradicteur a préféré en faire une chose anodine, mais fade et dépourvue de goût. •

En réalité je n'en ai rien fait ; je l'ai laissée comme elle est. Il est vrai que la pièce se trouve ainsi débarrassée de la malice qui serait dans *licentiosae*, et du sel qui consiste à faire croire au lecteur dans

les quatre premiers vers - qu'il est probablement question de quelque dame âgée déjà et ayant eu l'habitude de prendre ses aises au coin du feu (p. 21) - ; mais où est le mal ? La pièce ne perd rien non plus à être délivrée de quelques détails de galanterie, assez plats, à mon avis. Au contraire, elle gagne sous le rapport du goût et de la simplicité ; les personnages sont réduits à deux, un chien favori et une maîtresse qui le regrette, encore celle-ci s'efface-t-elle pour laisser voir celui qu'elle aimait ; le tout devient si clair, que les passants pouvaient comprendre en n'y cherchant pas malice. Qu'on en juge par la simple traduction suivante ;

- L'aimable, l'excellente créature ! De son vivant elle était habituellement couchée dans mon giron, partageant toujours mon sommeil et ma couche. Myia, tu n'es plus, quel malheur ! Tu te permettrais seulement d'aboyer, si quelque rival était couché auprès de ta maîtresse. Myia, tu n'es plus, quel malheur ! Privée de sentiment te voilà au fond du tombeau, sans pouvoir plus ni te fâcher, ni t'élan- cer, ni me montrer les dents par de folâtres morsures. -

Si le lecteur est curieux d'en savoir davantage sur notre inscription, voici encore quelques détails. Elle a été trouvée dans les déblais de la gare d'Auch, sur l'emplacement de la vieille ville gallo-romaine, *Augusta Auscorum*, jadis établie dans la plaine, sur la rive droite du Gers. Elle est gravée sur une dalle en marbre blanc, provenant, à ce qu'il semble, des carrières de Saint-Béat (Haute-Garonne) ; la dalle mesure seulement 44 centimètres de largeur sur 31 et demi de hauteur. Les caractères ont environ 15 millimètres, comme les interlignes ; ils sont parfaitement intacts, et accusent par leur forme le commencement du deuxième siècle de notre ère. Le tout paraît d'une incontestable authenticité.

M. Barry, professeur d'histoire à la faculté de Toulouse, a publié le premier l'inscription dans le *Bolletino di Corrispondenza archeologica* de Rome. Il a accompagné le texte d'un commentaire fort intéressant, où il rapproche cette pièce d'autres du même genre, signale les imitations de Catulle, étudie les mœurs et les antiquités. Suivant M. Barry, Myia faisait les délices d'une de ces dames qui savent entourer leurs faiblesses d'une certaine dignité. Un amant de cette dame fait dans notre épitaphe l'éloge du petit chien favori qu'il a vu si souvent dans ses visites. C'est lui qui parle.

Cette opinion n'a pas rallié tous les suffrages ; car peu de temps après, M. Ed. Bischoff, conducteur des travaux de la compagnie du

Midi, membre de la société parisienne d'Archéologie et d'Histoire, soutenait avec talent, dans la *Revue de Gascogne* (décembre 1865), une explication toute différente; c'est à peu de chose près celle que j'ai produite ici. M. Barry a répondu à M. Bischoff dans la *Revue de Toulouse* (mai 1866).

Enfin le rédacteur en chef de la *Revue de Gascogne*, M. Léon Couture, est intervenu (mai 1866) pour terminer le différent. Tout en inclinant vers l'opinion de M. Bischoff, M. Couture paraît avoir *in petto* une idée à lui, et il essaierait volontiers, dit-il, une interprétation nouvelle : « Une personne intéressée aux affections de la *domina* et qui pleure sa propre chienne. »

Avant ce dernier article M. Ch. Morel, dans la *Revue critique* (7 avril 1866), s'était prononcé pour l'explication de M. Bischoff. Il croit qu'il faut s'en tenir à cela.

L'opinion du *Philologus* serait intéressante à connaître. Par malheur M. E. Herzog y publie l'épithaphe sans commentaire. Toutefois Myia y est qualifiée de *Hündchen*, mot qui donne à réfléchir.

SOLUTION D'UN PROBLÈME DÉTERMINÉ.

Décrire une circonférence qui touche deux droites données XY, ZU et qui intercepte sur une autre droite donnée TV une corde de longueur donnée m.

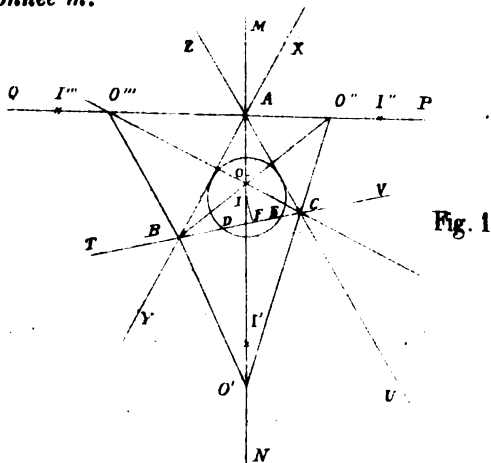


Fig. 1

Solution analytique (1). (fig. 1.) Le centre I de la circonférence cherchée doit se trouver sur l'une des droites MN ou PQ qui divisent en deux parties égales les angles formés par XY et ZU. Imaginons les différentes circonférences qui touchent XY et ZU et examinons comment varie la corde interceptée sur TV. Les cercles O, O', O'', O''' qui touchent les trois droites données, donnent une corde nulle. Si le centre de la circonférence variable se trouve sur OM ou sur O'N, la corde est imaginaire, et s'il se meut entre O et O', la corde varie d'une manière continue; donc dans l'intervalle OO', elle passe au moins par un maximum et il y a au moins deux solutions du problème pour certaines valeurs de m . En supposant que le centre de la circonférence variable est placé entre O'' et O''', la corde est encore imaginaire et s'il se meut sur O''P ou O'''Q, la corde varie d'une manière continue; il y a donc encore au moins deux solutions du problème qui placent le centre cherché en des points tels que I'' et I'''.

Désignons maintenant par S la surface du triangle ABC, par a, b, c , les longueurs des côtés et par r, r', r'', r''' les rayons des cercles inscrit et ex-inscrits; soient de plus x le rayon d'une circonférence cherchée et y la distance du centre à TV. Pour un point tel que I, on a, IF étant perpendiculaire sur BC : triangle ABC = AIB + AIC + BIC et $DI^2 = DF^2 + IF^2$ ou

$$(1) \begin{cases} x(b+c) + ay = 2S \\ x^2 - y^2 = \frac{m^2}{4} \end{cases}$$

Si le centre cherché est en I', on a : triangle ABC = A'I'B + A'I'C - B'I'C et les équations qui résolvent le problème, sont

$$(1') \begin{cases} x(b+c) - ay = 2S \\ x^2 - y^2 = \frac{m^2}{4} \end{cases}$$

Comme le système (1') peut se déduire du système (1) par le changement de y en $-y$, le 1^{er} suffit pour donner toutes les solutions dont le centre est entre O et O'. En partant des égalités : triangle ABC = AOC + BOC + AOB = AO'B + AO'C - BO'C, on trouve les relations connues : $a+b+c = \frac{2S}{r}$, $b+c-a = \frac{2S}{r'}$;

(1) En faisant passer la droite TV par le point d'intersection de XY et ZU, on a le problème du dernier concours entre les élèves de la première scientifique.

d'où, par voie d'addition et de soustraction : $b + c = S \left(\frac{1}{r} + \frac{1}{r'} \right)$,

$$a = S \left(\frac{1}{r} - \frac{1}{r'} \right).$$

Substituons ces valeurs dans les équations (1) et il vient

$$x(r + r') + y(r' - r) = 2rr',$$

$$x^2 - y^2 = \frac{m^2}{4},$$

et en éliminant y :

$$4rr'x^2 - 4rr'(r + r')x + 4r^2r'^2 + \frac{m^2}{4}(r' - r)^2 = 0.$$

Soient ρ et ρ' les deux racines de cette équation; nous aurons :

$$\rho + \rho' = r + r',$$

$$\rho\rho' = rr' + \frac{m^2(r' - r)^2}{16rr'} = \alpha^2 + \frac{m^2(r' - r)^2}{16\alpha^2},$$

$$\rho, \rho' = \frac{r + r'}{2} \pm \frac{r - r'}{2} \sqrt{\frac{4rr' - m^2}{4rr'}} = \frac{r + r'}{2} \pm \frac{(r - r') \sqrt{4\alpha^2 - m^2}}{4\alpha},$$

α étant la moyenne proportionnelle entre r et r' .

On conclut de là que la plus grande corde qu'une circonférence dont le centre est sur OO' , peut intercepter sur TV , est égale à 2α , que la circonférence correspondante a son centre au milieu de OO' , et que, pour une valeur de $m < 2\alpha$, il y a deux solutions dont les centres sont à égale distance de O et de O' . Pour construire ces solutions, on peut d'abord construire celle qui correspond au maximum, la corde correspondante sera $2\alpha = 2\sqrt{rr'}$, le rayon $\frac{r + r'}{2}$ et la valeur de y sera $\frac{r' - r}{2}$; on construit ensuite $\beta = \frac{m(r' - r)}{4\alpha}$ par une 4^{me} proportionnelle et on aura $\rho\rho' = \alpha^2 + \beta^2$.

Connaissant la somme $\rho + \rho'$ et le produit $\rho\rho'$, il est facile d'obtenir ρ et ρ' .

Examinons maintenant les solutions telles que I'' et I''' . Les lettres x et y conservant des significations analogues, on a pour I'' :

$$(2) \begin{cases} x(c - b) + ay = 2S, \\ x^2 - y^2 = \frac{m^2}{4}, \end{cases}$$

Et pour I''' :

$$(2') \begin{cases} x(b - c) + ay = 2S, \\ x^2 - y^2 = \frac{m^2}{4}. \end{cases}$$

Le 1^{er} système d'équations suffit encore pour les deux cas, en remarquant qu'il doit donner pour x deux valeurs de signes contraires dont l'une convient aux équations (2'). Comme des deux relations connues $c + a - b = \frac{2s}{r''}$, $b + a - c = \frac{2s}{r'''}$, on tire par addition et par soustraction : $a = S \left(\frac{1}{r''} + \frac{1}{r'''} \right)$, $b - c = S \left(\frac{1}{r''} - \frac{1}{r'''} \right)$, on aura deux nouvelles solutions de la question données par les équations

$$x(r''' - r'') + y(r''' + r'') = 2r''r''',$$

$$x^2 - y^2 = \frac{m^2}{4}.$$

En éliminant y , il vient

$$4r''r'''x^2 + 4r''r'''(r''' - r'')x - 4r''^2r'''^2 - \frac{m^2}{4}(r'' + r''')^2 = 0$$

Soient ρ'' et ρ''' les rayons des circonférences l'' et l'''; les racines de cette équation seront ρ'' et $-\rho'''$ et on aura

$$\rho'' - \rho''' = r'' - r'''$$

$$\rho''\rho''' = r''r''' + \frac{m^2(r'' + r''')^2}{16r''r'''} = \alpha'^2 + \beta'^2,$$

$$\rho'' = \frac{r'' - r'''}{2} \pm \frac{r'' + r'''}{2} \sqrt{\frac{4r''r''' + m^2}{4r''r'''}} ,$$

α' étant la moyenne proportionnelle entre r'' et r''' , et β' la 4^{me} proportionnelle $\frac{m(r'' + r''')}{4\alpha'}$.

On voit que, quelle que soit la valeur de m , le problème admet toujours deux solutions telles que l'' et l'''; et on a : $O''l'' = O'''l'''$.

Les rayons correspondants se construisent facilement, parce qu'on connaît leur différence et leur produit.

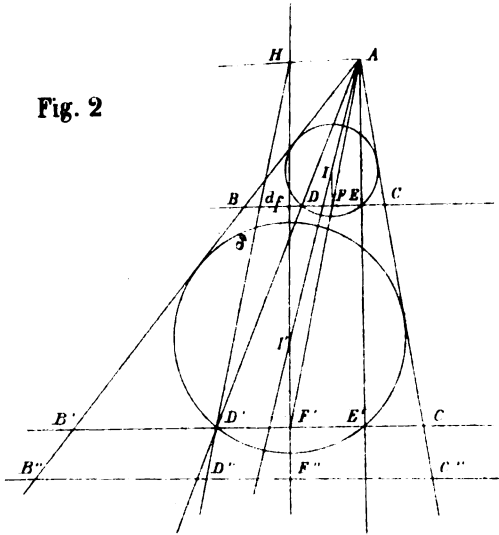
Si TV était parallèle à l'une des droites données, par exemple à XY on aurait, en désignant par d la distance de ces parallèles :

$$x + y = d \quad \text{ou} \quad x - y = d, \text{ et}$$

$$x^2 - y^2 = \frac{m^2}{4}.$$

Si les droites XY et TV étaient parallèles, le rayon x serait connu et égal à la demi-distance de ces parallèles; y serait donné par l'équation $y^2 = x^2 - \frac{m^2}{4}$.

Fig. 2



Solution géométrique (fig. 2). Supposons le problème résolu et soit I la circonférence demandée, interceptant la corde $DE = m$. Cherchons à construire une figure semblable à la figure cherchée et semblablement située. En prenant les droites AB et AC pour leurs propres homologues, l'homologue du cercle I sera un autre cercle quelconque I' qui touche également AB et AC . En menant les droites AD et AE qui coupent I' en D' et E' , la droite $B'C'$ sera l'homologue de BC . Le problème serait résolu, si l'on connaissait $B'C'$; nous déterminerons cette droite par la condition d'être parallèle à BC et d'être coupée par I' en deux points D' , E' , tels que le rapport $\frac{B'C'}{D'E'} = \frac{BC}{DE}$. Or, si nous menons $I'F'$ perpendiculaire à BC , le rapport $B'C' : D'F'$ sera également connu. Mais, si nous imaginons sur toutes les parallèles $B''C''$ à $B'C'$ les points D'' tels qu'on ait $B''C'' : D''F'' = B'C' : D'F'$, le lieu des points D'' est une droite. Car, si H est le point d'intersection de $I'F'$ et $D'D''$, on aura à cause des parallèles $B''C''$ et $B'C'$:

$$B''C'' : B'C' = AC'' : AC', \quad D''F'' : D'F' = HF'' : HF',$$

d'où $AC'' : AC' = HF'' : HF' ;$

donc les droites HA, F'' C'', F' C' partagent les sécantes AC' et HF' en parties proportionnelles et comme F'' C'' et F' C' sont parallèles, AH sera aussi parallèle à BC et par conséquent le point H est le même pour tous les points D'' qu'on joint à D'. De là, la construction suivante :

Construisez une circonférence quelconque l' tangente à AB et AC; menez l' F'' perpendiculaire et AH parallèle à BC; prenez $df = \frac{1}{2} m$ et joignez Hd qui rencontre l' en deux points D' et d etc.

NEUBERG.

Arlon, novembre 1867.

NOTICE NÉCROLOGIQUE.

GUILLAUME LECLERCK.

Le 7 novembre dernier un événement terrible et imprévu est venu jeter la consternation dans la ville de Bruges. M. Leclerck, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal, visitant avec deux amis l'atelier ou remise des locomotives à la station, fit une chute qui parut d'abord sans conséquence; mais en réalité il était tombé si malheureusement, que, malgré les soins empressés d'un médecin accouru à l'instant, en deux heures il avait cessé de vivre. On se représentera difficilement le douloureux étonnement de tous en apprenant la mort de celui qu'on venait de voir plein de vie et de santé. A la douleur se joignaient les regrets les mieux mérités. M. Leclerck avait su se concilier d'universelles sympathies dans cette bonne ville de Bruges dont la bienveillance, d'abord circonspecte, se change à la longue en un véritable attachement pour ceux dont elle a une fois apprécié le caractère et le talent. On l'a vu dans cette triste circonstance; c'est quand l'arbre est tombé qu'on s'aperçoit des racines qu'il a jetées. Pour nous, nous avons connu intimement Leclerck, nous l'avons vu à l'œuvre pendant seize ans, et nous avons trouvé rarement réunies au même degré toutes les qualités qui distinguent l'homme et le professeur. Son infatigable activité, son zèle, ses brillants succès comme professeur sont assez connus; une foule de jeunes gens lui doivent leur position. Dans la vie ordinaire il était modeste et sans ambition, toujours prêt à obliger, sincèrement religieux, ami

dévoué, d'une libéralité, d'un désintéressement tel, qu'avec les goûts les plus modestes, il a laissé à peine de quoi subvenir aux frais de ses funérailles. Il faisait ses plans pour prendre bientôt sa retraite et aller vivre dans une petite ville de province, lorsque la Providence en a disposé autrement.

L'enterrement a eu lieu le 10 novembre. Le deuil était conduit par le cousin du défunt, M. Leclerck, curé à Battice, près de Liège, et par son intime ami, M. Niesten, professeur à l'athénée. Depuis longtemps cérémonie funèbre n'avait réuni à Bruges un aussi grand nombre de personnes. Bien que celle-ci n'eût rien d'officiel, elle avait attiré une foule immense d'hommes de tout âge et de toute condition, qui venaient rendre au caractère et au talent de Leclerck un hommage suprême. Dans cette foule on remarquait trois échevins et trois conseillers communaux, d'anciens collègues venus de Gand et de Bruxelles, neuf élèves de l'école militaire, qui avaient obtenu du général, leur directeur, la permission de venir remplir ce dernier devoir de reconnaissance envers leur ancien professeur, enfin un grand nombre de jeunes gens qui lui doivent le bonheur de s'être ouvert une carrière honorable. Sur bien des visages des larmes ont coulé silencieusement. Beaucoup de personnes, malgré l'incertitude du temps, ont accompagné le corps jusqu'au cimetière. Là, M. Delgoffe, préfet des études à l'athénée, a prononcé d'une voix émue quelques paroles simples, parties du cœur. Voici comment il s'est exprimé.

- Messieurs, avant de nous séparer sans retour de celui à qui vous avez voulu donner un dernier et douloureux témoignage d'affection et de respect, arrêtons-nous encore un moment. Permettez-moi d'attirer vos regards sur cette vie de travail intelligent, de dévouement et d'abnégation, que la mort a tranchée d'un seul coup. Ce n'est pas, Messieurs, qu'elle soit fertile en événements variés. Rien, au contraire, de plus uni que la vie de Leclerck; rien qui soit plus conforme au caractère de l'homme de bien que nous pleurons. Mais aussi rien de plus consolant, rien qui nous prouve mieux que le respect de nous-même, l'estime et l'affection de nos semblables sont à la portée de chacun de nous et qu'il ne faut que le vouloir constamment pour les mériter. Guillaume Leclerck est né à Maestricht, le 10 mars 1814. Ses parents, cultivateurs peu favorisés de la fortune, rêvèrent une position plus élevée pour leur fils. Il suivit les cours de l'athénée de Maestricht. Ses succès furent brillants; il remporta les premiers prix dans ses classes et montra une aptitude particulière pour les mathé-

matiques. Cela lui valut une bourse que sa ville natale lui conféra pour suivre les cours de sciences à l'université de Liège. Ici encore, le studieux Leclerck ne se dément pas. Tour à tour élève et professeur lui-même, il suit assidûment les cours et donne de nombreuses répétitions pour subvenir à l'insuffisance de ses ressources. Combien d'hommes distingués aujourd'hui peuvent se souvenir de l'étudiant modeste et laborieux qui leur rendait plus faciles les abords de la carrière ! Il sortit de l'université avec le grade de candidat en sciences.

• A partir de ce moment nous le perdons de vue pendant six ou sept ans. Leclerck en effet n'a rien laissé sur lui-même. Peut-être une main pieuse découvrirait-elle en feuilletant ses papiers, les lettres de reconnaissance et d'affection des élèves auxquels il consacra ces années de silence et de travail.

• En 1843, nous le retrouvons professeur de mathématiques au collège de Termonde. L'arbre a porté ses fruits. De là il passe au collège d'Eecloo, où il reste deux ans. Puis il va occuper une chaire au collège de Chimai. Il y est bientôt apprécié comme il le méritait, et le prince de Chimai veut lui confier la direction du collège. Il la refuse pour rester fidèle à ses études favorites. En 1851 enfin, lors de la réorganisation de l'enseignement moyen, il est nommé professeur de mathématiques dans la section des humanités, à l'athénée de Bruges. Ici, Messieurs, je n'ai plus rien à vous apprendre sur Leclerck. Sa vie désormais vous appartient. Nous tous, ses collègues, ses disciples, ses amis, nous sommes les témoins de son zèle infatigable, de son désintéressement, de sa simplicité. Vous rappellerai-je les nombreux succès qui le signalèrent dès les premières années de ses nouvelles fonctions ? Qui pourrait avoir oublié ce jeune élève qui lui dut dès l'abord un second prix au concours général ? Ce Léopold Poodts, l'honneur de son nom, qui, plus tard, venait s'asseoir dans la chaire de son maître, vous l'avez escorté aussi jusqu'au champ du repos. Et les triomphes de chacune des années suivantes ! Ces prix décernés aux enfants de Bruges, dans le temple des Augustins, ne vous en souvenez-vous pas ? Vous savez que ce fut à la suite de ces éclatants succès deux fois répétés dans l'année 1857, que la ville de Bruges accorda une récompense spéciale à Guillaume Leclerck, et que le gouvernement le nomma professeur de mathématiques supérieures, puis successivement membre du jury pour l'école militaire et du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen. Pour le surplus, Messieurs, je n'insisterai pas : non, je ne parlerai pas de ces

qualités de caractère, qui rendaient l'homme supérieur même à son talent. Il est de ces voiles que la modestie de Leclerck empêche de soulever, même devant sa tombe. D'ailleurs chacun ici est convaincu, les cœurs sont pleins. Et puis les idées se troublent au souvenir de l'affreuse catastrophe qui frappe notre collègue, notre ami. Quoi donc ! Un homme est bon, utile, aimé, respecté ; il paraît plein de jours, et il suffit d'un faux pas pour le précipiter !

• Il ne nous reste plus qu'à nous incliner et à adresser le suprême adieu à celui dont la vie peut être donnée comme un modèle de vertus modestes. Adieu donc, Leclerck, adieu ! •

Les assistants ont écouté ces paroles avec une religieuse attention, et ils sont sortis du cimetière tristes et silencieux.



ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

GALERIE DES CONTEMPORAINS. LOUIS GRUYER, *sa vie, ses écrits, ses correspondances*, par L. ALVIN, *de la classe des beaux-arts de l'Académie*. Bruxelles, Bruylant-Christophe 1867. 1 vol. in-18 de pp. 188. — EUGÈNE ROBIN, *poète critique et publiciste par le même*. 1 vol. de pp. 269.

M. Alvin s'est proposé de publier, sous le titre de *Galerie des contemporains*, et au prix de 20 fr. pour les souscripteurs, une série de 10 volumes, contenant la biographie et un rapide examen des ouvrages de certains écrivains belges qui, en dépit de l'oubli dont les enveloppent leurs concitoyens, passeront plus tard, et avec raison, pour avoir contribué à former la littérature nationale. Nous annonçons aujourd'hui les deux premiers volumes de la série.

Depuis notre régénération politique on s'est souvent demandé si la Belgique peut avoir une littérature nationale. Nous parlons ou français ou hollandais. Si, pour avoir droit à une littérature nationale, un pays doit parler une langue qui lui soit propre, on aura raison de répondre : non. Nous n'aurons dès lors que des littérateurs « mais pas de littérature ». Mais quand cette condition serait levée, pour longtemps encore il en serait probablement de même, si, comme on le prétend, pour avoir une littérature, il fallait au moins que la Belgique produisît un écrivain tout-à-fait supérieur, dont le mérite pût être reconnu par les autres nations, comme les Goethe, les Shakespeare. En effet ces hommes sont rares, et la littérature ne daterait alors que du moment de l'apparition de ces écrivains privilégiés de la nature. Heureusement l'existence d'une littérature nationale n'est pas subordonnée à ces deux conditions. « Elle se compose, dit M. Alvin, des productions de l'esprit se manifestant par la parole écrite, elle embrasse cet ensemble infini, dans lequel se réunissent les bons, les médiocres et aussi les mauvais ouvrages, à la seule condition que ceux-ci portent à un degré quelconque l'empreinte des mœurs, du caractère, des intérêts, des institutions d'un pays. »

Cela est incontestable, mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que « sans être un

homme de génie, on peut encore être digne d'un grand respect; et quel que soit le résultat d'un noble travail, on se sentira porté à honorer l'effort d'un homme qui, sans aucune obligation de position, sans pouvoir en attendre ni fortune, ni titre, consacre son existence à la recherche désintéressée de la vérité »

Malheureusement ces hommes modestes et courageux font peu de bruit, et il arrive souvent, comme cela s'est vu pour Gruyer, qu'aucune voix ne rappelle les titres qu'ils pourraient avoir à l'estime et aux regrets de leurs concitoyens. C'est cet oubli que M. Alvin se propose de réparer, dans sa *Galerie des contemporains*. « Il s'efforce, comme il le dit lui-même, de réveiller, ne fût-ce que pour un instant et chez un petit nombre de lecteurs, le souvenir de ces oubliés d'hier, qui méritent une plus longue mémoire et dont les travaux, religieusement recueillis, seront un jour autant de pierres pour constituer les premières assises d'un monument plus digne qui s'élèvera en l'honneur des lettres belges. »

Au nombre de ces oubliés se trouve d'abord L. Gruyer, né à Bruxelles en 1778 et mort dans la même ville en 1866. Ses œuvres comprennent onze volumes traitant de la philosophie, et de cinq volumes contenant sa correspondance avec des gens de lettres et des amis. Ce dernier ouvrage n'a été tiré qu'à cinq exemplaires. M. Gruyer était membre correspondant de l'Académie. Les cinq volumes de sa correspondance seront plus tard d'une grande utilité pour qui voudra se faire une idée exacte de la vie intérieure des habitants de Bruxelles d'aujourd'hui. Considéré comme philosophe et comme écrivain, Gruyer mérite une place distinguée parmi les hommes éminents de son pays. La nature de ses travaux s'opposa à ce que sa réputation devînt populaire.

Quant à Eugène Robin, il était français par la naissance, mais belge par l'éducation. C'était le second des enfants d'un comédien, sociétaire de la Comédie-Française. Il naquit à Bordeaux en 1812 et mourut dans une maison de santé, à Uccle lez-Bruxelles en 1848. Ce fut un élève brillant de l'athénée de Bruxelles. Il s'adonna d'abord à la poésie, et publia plusieurs drames, où l'on remarquait de beaux vers et de belles scènes. Mais il n'eut pas à se louer du public et il renonça à la poésie pour prendre part à la rédaction du journal *l'Indépendant*. Il fut chargé du feuilleton du lundi, c'est-à-dire, de la revue critique des arts et des lettres. Son style en prose était supérieur à son style en vers, et tel était déjà sa renommée, que M. Guizot lui écrivit un jour, que c'était un bonheur d'être apprécié par un homme de son mérite.

Ces notices sont bien faites et à tous égards extrêmement intéressantes. Les passages que M. Alvin emprunte aux ouvrages de Gruyer et de Robin, sont non-seulement propres à faire connaître la manière de ces écrivains, mais ils ont, au point de vue de la littérature générale, un mérite réel; aussi, après avoir lu ces deux premiers volumes, désire-t-on avec impatience l'apparition du troisième volume, qui traitera de Philippe Lesbroussart.

HISTOIRE ABRÉGÉE DES PRINCIPALES LITTÉRATURES DE L'EUROPE ancienne et moderne avec tableaux et sommaires, par L.-L. BURON, professeur de belles-lettres, bibliothécaire à Sainte-Geneviève, officier d'Académie. Paris, Ernest Thorin 1867. 4 vol. in-12 de pp. 443.

M. Buron a entrepris de résumer, dans un nombre de pages relativement restreint, l'*histoire des lettres en Europe* depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Son ouvrage se divise en trois parties : 1^o *littérature ancienne*, comprenant les littératures *grecque et latine*; 2^o *littérature française*; 3^o *littérature étrangère*, savoir : a. au midi littératures *italienne, espagnole et portugaise*; b. au nord littératures *anglaise et allemande*, plus un court aperçu des littératures *hollandaise, russe et polonaise*.

Pour chaque littérature il y a un tableau synoptique qui permet d'embrasser le tout d'un seul coup d'œil. En outre une table générale des auteurs par ordre alphabétique facilite les recherches.

Certainement l'idée de M. Buron est excellente, son plan est irrécusable, et nous n'aurions que des éloges à lui donner, si l'exécution répondait aux intentions exprimées dans la préface. Par malheur il y a sous ce rapport des restrictions à faire.

L'auteur a voulu composer à la fois un *livre de classe* et un *compendium* de littérature, ce qui le met mal à l'aise. Car pour un livre de classe il y a trop de noms propres, et pour un *compendium* il y a trop d'explications littéraires; mais enfin, ceci est secondaire.

L'ouvrage est une compilation faite en partie sur des matériaux de seconde ou de troisième main pris dans des écrivains peu sûrs et peu au courant de la science moderne, en partie sur des livres plus sérieux. De là une grande inégalité dans l'exécution, suivant les sources, et un certain nombre d'assertions qu'on pouvait produire il y a vingt ans, mais qui sont rejetées aujourd'hui. En voici quelques-unes.

L'auteur en commençant, donne Homère comme *le père* de la poésie épique. Il lui attribue l'Iliade et l'Odyssée, en ajoutant qu'il a composé l'Odyssée dans un âge plus avancé de sa vie. Or tous ces points sont contestables et contestés. — La Théogonie d'Hésiode, si importante pour l'histoire de la religion grecque, n'est pas appréciée à sa valeur, et le Bouclier d'Hercule est attribué à Hésiode comme fragment de l'*Hérégonte* (?).

Pius loin on lit que « les dithyrambes étaient l'objet d'un concours dont un bouc était le prix », ce qui est très-invraisemblable. — Le lecteur qui ne connaît pas le *drame satyrique*, sera certainement trompé par la rédaction suivante : « Le tout (la trilogie) était représenté le même jour, ainsi qu'un quatrième drame dans le genre satyrique. »

Voici une origine de la rhétorique grecque que nous ne saurions admettre (p. 21) : « Lorsque les historiens intercalèrent dans leurs récits les harangues prononcées par les hommes d'État, ceux qui parlèrent en public sentirent la nécessité de mettre à leurs discours un soin qu'ils avaient négligé jusqu'alors; et, au lieu de s'abandonner à l'inspiration du moment, ils commencèrent à préparer leurs discours et même à les rédiger par écrit. Telle fut pour Athènes l'origine d'un art nouveau, la *rhétorique*, dont la Sicile avait déjà produit des maîtres et des lois. » — Au bas de la même page il est dit que, des dix orateurs attiques, « *Isocrate, Eschine et Démosthènes* sont les seuls qui aient laissé des ouvrages, » — ce qui est absolument faux.

Nous n'insisterons pas beaucoup sur la littérature latine. Nous dirons seulement que Cicéron, comme poète épique n'est pas à sa place à la suite d'Ennius p. 60; que les fragments qui nous restent de la République de Cicéron ne sont pas suffisamment caractérisés; que la Pharsale de Lucain n'est pas un poème

héroïque et philosophique; que l'Art poétique d'Horace est loin de présenter un manque d'ordre et des lacunes, enfin que les lettres et les discours attribués à Salluste, passent généralement pour apocryphes.

Quant à la littérature française, les origines en sont présentées d'une manière peu intelligible, et la littérature latine en France y marche de pair avec la littérature française, tandis qu'il aurait fallu soigneusement les séparer. L'histoire de l'épopée française est aussi une espèce de dédale où on se retrouvera difficilement. Nous ne saurions voir, pour le dire en passant, dans les jongleurs les successeurs des bardes. Le moyen âge n'est pas traité suivant l'importance qu'on lui reconnaît aujourd'hui; c'est ainsi que la chanson de Roland, que l'auteur attribue à Théroulde, n'obtient pas un mot d'éloge. Froissard occupe à peine quelques lignes, beaucoup moins que les moindres romanciers de nos jours, dont les ouvrages, grâce sans doute au dictionnaire des contemporains, sont cités à peu près au complet. Pour Georges Sand, par exemple, il n'y a pas moins de 46 titres de romans indiqués.

Au point de vue moral de la critique, l'ouvrage nous paraît généralement irréprochable; l'auteur est sévère quand il le faut pour les livres vraiment mauvais. Il y en a d'autres envers lesquels il montre une demi-indulgence et qu'il qualifie de « piquants » quand il eût pu dire « licencieux. »

Signalons en passant quelques lacunes de détail. Le géographe grec Pausanias ne figure pas dans le livre. Naevius n'est pas cité comme poète tragique. Nous regrettons aussi de ne pas voir quelques lignes consacrées à Jansin.

Mais voici une omission tout-à-fait regrettable. L'auteur annonce dans sa préface un court aperçu de la littérature *hollandaise*, comprenant, on est en droit de le supposer, la *littérature flamande*. Or il n'y a pas un mot de l'une ni de l'autre. Dans l'appendice, en fait de *littérature hollandaise* on trouve les ouvrages écrits en latin d'Érasme, Jansénius, Grotius, Bollandus, Juste-Lipse et Jean Second. Il n'y a absolument rien sur cette riche littérature néerlandaise qui, à partir de *Reineken de Vos* et de Van Maerlant, offre tant de noms illustres, Vondel, Cats, Hooft, Simon Stévin, Bellamij, Feith, Bilderdijk, Tollens, Van der Palm et une foule d'autres. Il n'y a pas même une exception pour Henri Conscience, cet illustre conteur, dont les romans si pleins de généreuse émotion et de sentiments élevés, ont eu l'honneur inouï pour un auteur flamand, d'être traduits dans presque toutes les langues de l'Europe, et sont répandus dans toute la France. M. Vapereau lui-même, dans son Dictionnaire des contemporains, consacre à M. Conscience un long article. Mais, chose étrange et inexplicable à nos yeux, il ignore ce qui se passe aux portes de Saint-Omer, et va jusqu'à écrire « que M. Conscience a entrepris la restauration d'un idiome abandonné », comme si le flamand n'était pas la langue maternelle de M. Conscience, comme si la moitié de la Belgique pouvait comprendre M. Conscience autrement qu'en flamand.

Somme toute, le livre de M. Buron peut être très-utile à consulter pour une foule de petits détails qu'on oublie, et pour saisir la marche des littératures. S'il était revu dans le sens que nous avons indiqué, débarrassé des citations inutiles, de ces vers de Boileau que tout le monde sait par cœur, complété aux endroits nécessaires, rendu plus rigoureux et plus juste dans certaines formules et appréciations, il rendrait de grands services et son succès serait très-légitime.

PRACTICAL METHOD of the french language, containing several exercises, letters, stories, accompanied by questions forming conversations by C. Dorange. Paris, Ernest Thorin, bookseller and editor.

So many grammars et methods of the french language have appeared of late that we really wonder how there can be room for a new edition.

We believe there are above 100 french grammars published for the use of the english student.

It is said that « Grammar, as the master-key of the human mind, is the first object in the cultivation of the understanding ; » and hence we infer the various grammars and new methods of learning a language.

The little work before us, however, seems to possess simplicity of method combined with clearness and precision. The exercises are well chosen, introducing either a moral precept, a historical or geographical fact or a conversational phrase and illustrate some of the most important rules of grammar.

MAURICE D. KAVANAGH LL. D.

E. JACQUIER. Exposition élémentaire de la théorie mécanique de la chaleur appliquée aux machines. Paris, Gauthier-Villars 1867. Brochure in-8° de 51 p. Prix 2 francs.

L'auteur a eu pour but en publiant cet opuscule de contribuer à répandre la théorie mécanique de la chaleur. Il a cru devoir employer l'algèbre dans l'exposition de cette théorie, l'algèbre « cette langue d'une simplicité si énergique, qui met en évidence le mécanisme du raisonnement, fixe l'attention sans la fatiguer et fortifie la pensée. » Selon lui, et en cela il exagère, ce nous semble, au moins quand il s'agit d'ouvrages élémentaires, la philosophie naturelle ne peut marcher qu'à la clarté des mathématiques.

L'introduction historique fait connaître en peu de mots les idées de Rumford, de Davy, de S. Carnot, de Mongolfier, de Séguin et de Mayer sur la chaleur. Les détails historiques subséquents sur les progrès de la théorie nouvelle se groupent autour des diverses expériences rapportées dans la suite.

Huit des dix chapitres dont se compose l'ouvrage sont consacrés au principe de l'équivalence de la chaleur et du travail et à ses applications. Dans le premier, l'auteur énonce le principe et donne la formule très-simple qui le traduit algébriquement dans divers cas. La démonstration du principe donnée en 1842 par le docteur Mayer est exposée dans le chapitre suivant : elle ne repose sur aucune expérience nouvelle, elle s'appuie simplement sur la théorie des gaz, telle qu'elle a été établie par les physiciens sans idées préconçues.

Des expériences de Joule, Hirn, Foucault, Fabre, Matteucci, Claude Benard viennent confirmer le principe, ou même en permettent la démonstration rigoureuse en donnant le moyen de calculer l'équivalent mécanique de la chaleur (ch. III, IV, V, VI). Les faits relatifs au calorique spécifique et au calorique latent de fusion et de vaporisation s'expliquent aisément d'après la nouvelle théorie. En s'appuyant sur les lois de Dulong et Petit, de Regnault, de Woestyn sur les capacités atomiques, l'auteur arrive à indiquer le moyen de calculer la *capacité calorifique absolue* des corps et la chaleur absorbée par le travail moléculaire; enfin il donne une idée de la théorie des énergies potentielle et dynamique de Rankine pour expliquer la fusion et la vaporisation.

Le chapitre VIII résume d'une manière élémentaire un travail de M. Bourget qui met en évidence le principe de l'équivalence en partant des lois de Mariotte et de Gay Lussac. C'est une nouvelle confirmation de la théorie.

Le second principe de la thermodynamique est donné sans démonstration (ch. IX), l'auteur en fait ressortir l'importance en calculant dans un cas particulier d'après M. Hirn le rendement pratique, le rendement générique, et le rendement organique d'une machine à vapeur (ch. X).

En résumé, l'auteur a donné une exposition élémentaire et généralement claire des principes de la nouvelle théorie. Certains paragraphes auraient pu être d'une lecture plus facile s'il n'avait oublié de donner la signification des lettres qui entrent dans ses formules (§ 8). L'auteur a eu soin de faire de chaque chapitre un tout complet, mais il aurait dû faire profiter le lecteur de cette disposition de la matière, en lui conseillant de lire d'abord les chapitres I, II, VII, IX et X dans lesquels on trouve tout l'exposé élémentaire de la théorie. Les autres chapitres contiennent des démonstrations très-diverses du principe fondamental. M. Jacquier a eu raison d'appuyer autant sur ce principe fondamental : l'accord des expériences si différentes l'une de l'autre qui l'établissent, est sa preuve la plus forte. Le second principe n'a pu être exposé avec autant de détails, mais on doit avouer avec Macquorn Rankine (1) qu'il ne se prête guère à une démonstration élémentaire.

P. MANSION.

ANALYSE SPECTRALE DES CORPS CÉLESTES par WILLIAM HUGGINS, F. R. S., *traduit de l'anglais par l'abbé Moigno*. Paris, Gauthier-Villars 1866. 1 vol. in-12 de 60 pp. Prix 1 fr. 50.

L'opuscule ainsi intitulé et orné de belles figures dans le texte, est, comme le dit M. l'abbé Moigno dans sa préface, une traduction de la brillante leçon donnée à Nottingham par M. William Huggins, avec une reproduction des planches photographiées, ayant servi à confirmer les démonstrations du professeur. Nous ne pourrions donner une meilleure idée de cette excellente petite brochure, qu'en la résumant le plus brièvement, comme le plus complètement possible.

Le savant professeur fait d'abord, en quelques mots, l'historique de l'analyse spectrale et rappelle, qu'en 1859, elle a été appliquée, pour la première fois, à la lumière d'un astre, le soleil, par le savant M. Kirchhoff de Heidelberg; avant d'exposer les résultats de cette méthode d'analyse, appliquée aux corps célestes autres que le soleil, résultats obtenus par lui en majeure partie, M. Huggins établit rapidement, mais avec beaucoup de clarté, les principes de l'analyse spectrale, qui servent de base à l'interprétation des phénomènes qu'il va exposer à son auditoire.

Il y a des spectres de trois ordres.

Ceux du *premier ordre*, dont les bandes colorées ne sont interrompues, dans leur continuité, par aucune raie sombre ou obscure, apprennent que la lumière qui leur a donné naissance, est émise par un corps opaque, presque certainement à l'état solide ou liquide. Un spectre de cet ordre ne révèle aucunement la nature chimique du corps incandescent d'où la lumière est sortie.

(1) *Annales de physique et de chimie* (novembre 1867).

Les spectres du *second ordre*, très-différents, sont formés de raies de lumière colorée, séparées les unes des autres. Il nous apprennent d'abord que la matière brillante, émettant la lumière, est à l'*état de gaz*, et, de plus, ils caractérisent ce gaz par la coloration et la disposition de leurs diverses raies lumineuses. Ainsi, connaissant les groupes de raies caractéristiques des différentes substances terrestres, et comparant leurs spectres-types avec le spectre de la lumière émanée d'une source inconnue, on peut dire si quelque une des substances terrestres existe dans la source lumineuse.

Les spectres de *troisième ordre* comprennent les spectres des corps solides ou liquides incandescents, dans lesquels la continuité des bandes colorées est interrompue par des raies sombres. Celles-ci ne sont produites par aucune source de lumière; elles annoncent à l'observateur l'existence de vapeurs, à travers lesquelles la lumière a passé dans son parcours, et qui l'ont dépouillée, appauvrie par l'absorption de certaines couleurs définies; de semblables spectres sont fournis par la lumière du soleil et des étoiles.

Vient alors l'exposé des méthodes d'observation; à ce point seulement M. Huggins entame, au vif, son sujet; il passe, en effet, aux résultats des observations, lesquels il énumère et commente, en mêlant à la rigueur et à la clarté d'un savant, l'éloquence simple et charmante d'un habile conteur.

Le spectre de la lune ne diffère pas de celui du soleil, et rien d'étonnant à cela, car la lune, qui réfléchit la lumière du soleil, n'est entourée d'aucune atmosphère.

Le spectre des planètes s'écarte un peu de celui du soleil; c'est que sa lumière réfléchit, avant d'arriver jusqu'à nous, a dû traverser les atmosphères de ces astres.

Les étoiles ont leurs spectres propres, remarquable par de nouvelles raies sombres, ayant une position fixe et spéciale; de l'existence de celles-ci, se déduit la présence de telle ou telle substance dans l'atmosphère qui entoure le noyau incandescent des étoiles.

Analyse merveilleuse! De si grands espaces nous séparent des étoiles que, parcourant, chaque année, plus de 600 millions de lieues, c'est à peine, pourtant, si elles nous paraissent mobiles!

Voilà pour leur atmosphère; et leur couleur (car les étoiles du firmament sont colorées comme les pierres d'un riche écrin), et leur éclat? L'analyse spectrale prouve qu'ils varient avec les spectres et, partant, avec les matières qui composent ces astres. Mais, il est des étoiles qui apparaissent au ciel pour échapper à nos regards, après un règne brillant et court, dans quelque céleste région; ce sont les étoiles *temporaires*; elles donnent un double spectre, deux spectres superposés l'un à l'autre; l'un, semblable à celui des étoiles ordinaires; l'autre, composé de quelques raies brillantes; on peut en conclure que ces étoiles sont soumises à de grandes convulsions physiques, ou plutôt l'étaient au moment où le rayon de lumière, recueilli et interrogé aujourd'hui sur notre planète, s'est échappé de l'astre lointain: des cratères se sont ouverts, vomissant des gaz enflammés dont la présence nous est révélée par les quelques raies brillantes de l'un des spectres; au reste, ces étoiles sont de même nature que leurs sœurs, moins brillantes pourtant, puisqu'il leur faut une ceinture de feu, qui les signale aux regards de l'astronome.

Il y a, dans le ciel, des corps singuliers, des amas d'étoiles, disaient quelques

astronomes, de simples matières gazeuses, disaient les autres ; on les appelle *nébuleuses*. Eux aussi n'ont pas échappé à l'analyse spectrale, qui les classe définitivement en deux groupes : les uns, matières gazeuses, avec noyau très-petit mais plus brillant que le reste de la masse ; les autres, amas d'étoiles ; selon qu'ils donnent des raies brillantes superposées à un faible spectre continu, ou seulement un seul spectre d'apparence continue.

Les comètes elles-mêmes, ces étranges voyageuses, qui s'approchent à peine de notre terre, pour gagner, bien vite, les espaces infinis et mystérieux, où plusieurs d'entre elles vont à jamais se perdre, ont été, si l'on peut ainsi parler, *analysées* ; l'une de ces comètes a donné deux spectres, l'un très-fin et continu ; c'est celui de la chevelure, rendue visible par la lumière réfléchie du soleil ; l'autre, composé d'une seule raie brillante, appartient au noyau de la comète, lumineux par lui-même ; de plus, la position de cette raie dans le spectre fait soupçonner que la matière de la comète observée était semblable à la matière qui constitue les nébuleuses gazeuses.

Le savant professeur se borne ensuite à quelques mots pour indiquer la possibilité de mesurer l'éclat intrinsèque et les dimensions des nébuleuses ; il signale une analyse de la lumière d'un bolide, faite par M. Alex. Herschel, et termine sa leçon par ces sages paroles :

« Notre opinion sur l'ensemble et les détails de l'univers va subissant chaque jour des changements notables ; ayons la patience d'attendre de nouveaux faits avec un esprit libre de toute théorie dogmatique, et soyons prêts, par conséquent, à recevoir l'enseignement palpable des faits, quels qu'ils puissent nous être fournis par les observations nouvelles.

« Une étoile diffère des autres étoiles en gloire et en clarté ; chaque nébuleuse, chaque cloître d'étoiles a sa composition particulière ; le créateur les a tous faits, sans aucun doute, avec sagesse, pour atteindre un but élevé et digne de sa suprême grandeur ! »

L. DE N.

ÉLÉMENTS DE GÉOMÉTRIE par P.-F. COMPAGNON, professeur au collège Stanislas.

Ouvrage destiné spécialement aux jeunes gens qui se préparent aux écoles du Gouvernement. 1 vol. in-8° de 516 pages, Paris, Gauthier-Villars 1868. Prix fr. 7-50.

ABRÉGÉ DES ÉLÉMENTS DE GÉOMÉTRIE par LE MÊME. Ouvrage qui s'adresse particulièrement aux élèves de l'enseignement secondaire spécial etc. Paris, Gauthier-Villars 1868. Prix fr. 4-50.

« Pendant plus de vingt-cinq ans, dit l'auteur dans sa préface, j'ai cherché à résoudre ce problème : *Rédiger des Éléments de géométrie en suivant un ordre tel, qu'il soit reconnu comme le meilleur, et qu'il finisse par être généralement adopté* ; et je viens soumettre au jugement des personnes compétentes le résultat de mes efforts. » M. Compagnon reconnaitra-t-il notre compétence ? Nous l'ignorons. Voici, pour notre part, quelles sont les observations que ce traité nous a suggérées.

M. C. conserve la définition vulgaire de la ligne droite, et son théorème premier est celui-ci : *Une ligne brisée, composée de deux côtés est plus petite que toute autre ligne brisée qui l'enveloppe et qui est terminée aux mêmes extré-*

mités. Ce théorème entraîne le suivant : *D'un point à une droite on ne peut pas mener trois droites égales*. La démonstration est assez captieuse ; la voici en entier (le lecteur est prié de tracer la figure).

Soit une droite indéfinie xy et supposons que du point A on mène à xy les droites AB , AC , AD ; je dis que ces droites ne sont pas égales entre elles. En effet, concevons qu'on fasse tourner la figure $ABCD$ autour de la droite BD , de manière à l'appliquer sur la portion de plan qui est au dessous de xy , alors le point A tombera en un certain point E et on aura $EB = AB$, $EC = AC$, $ED = AD$. Maintenant faisons tourner de nouveau la figure $ABCD$ autour de BD , jusqu'à ce qu'elle reprenne sa position primitive, et *menons la droite* AE ; on aura en vertu du théorème précédent $AC + CE < AB + BE$; donc la droite AC , moitié de $AC + CE$, est moindre que AB moitié de $AB + BE$.

Remarque. Si l'une des droites, AC par exemple, et son *rabattement* étaient en ligne droite, on aurait immédiatement $AC + CE < AB + BE$ et par suite $AC < AB$.

Observons que dans ce théorème II on parle d'une droite AE tandis que dans le théorème I on n'en parle pas, bien qu'il y en ait une dans la figure, en pointillé il est vrai, mais enfin il y en a une ; or qui nous dit que la droite AE aura la position que lui assigne l'auteur ? Qui nous dit que la ligne ABC ne sera pas droite, auquel cas on aurait $AB < AC$? Qui nous dit que cette ligne AE ne passera pas à gauche du point B , auquel cas le théorème premier n'est plus applicable ? Nous pourrions multiplier les points d'interrogation ; mais ceux-ci suffisent pour montrer que ces démonstrations de deux théorèmes qui doivent être le fondement de la géométrie, ne sont pas à l'abri de tout reproche. Les premiers théorèmes de cette science doivent être présentés avec une entière rigueur et toute la clarté désirable ; toute démonstration qui ne remplit pas ces deux conditions doit être réputée mauvaise et bannie de la science.

Les théorèmes qui suivent sont relatifs à la plus petite et à la plus grande droite qu'on puisse mener d'un point à une circonférence ; aux positions relatives de deux circonférences ; aux propriétés des cordes et des arcs correspondants ; aux positions relatives de deux droites, propriétés des angles, des perpendiculaires et des obliques ; viennent ensuite les cas d'égalité des triangles rectangles puis la théorie des parallèles fondée sur le postulatum d'Euclide. Ce n'est qu'après avoir établi cette théorie, que l'auteur aborde l'étude des propriétés des triangles en général, des triangles isocèles, des quadrilatères, etc. ; après quelques théorèmes sur les bissectrices, les hauteurs et les médianes d'un triangle, sur le trapèze, etc., on trouve les propriétés d'une ou de plusieurs droites par rapport à une circonférence. Toutes ces propriétés sont données tantôt comme théorèmes et tantôt comme problèmes ; enfin ce premier livre se termine par une série de problèmes résolus se rapportant à la construction des triangles, quadrilatères, etc. Tel est le premier livre. Il comprend soixante-huit théorèmes, plus une vingtaine de problèmes, rien que sur les propriétés descriptives de la droite et de la circonférence. C'est beaucoup, dira-t-on ; aussi l'auteur a-t-il reconnu qu'on pouvait en supprimer un certain nombre, et c'est pour cela qu'il a publié un *abrégé*. Il ne recommande qu'une chose ; c'est de conserver l'ordre qu'il propose.

Pour notre part nous ne voyons pas que cet ordre soit si admirable. Nous ne

voyons pas, par exemple, l'avantage qu'il y a de faire dépendre les propriétés des figures rectilignes de celles relatives à la circonférence; nous ne voyons pas non plus l'utilité qu'il y a de faire dépendre de la théorie des parallèles le théorème suivant : Si deux angles d'un triangle sont égaux, les côtés opposés seront aussi égaux.

Le livre II a pour but la mesure des droites, des angles et des surfaces polygonales. Il comprend les théorèmes relatifs au carré construit sur la somme de deux lignes etc. L'auteur est entré dans des considérations très-étendues sur la notion de mesure.

Le livre III est consacré aux relations métriques des figures rectilignes. Il commence par les propriétés des polygones semblables et comprend les théorèmes qu'on rencontre généralement au livre correspondant dans toutes les géométries, la théorie des lignes proportionnelles est donnée directement, c.-à-d., sans la faire dépendre de la théorie des aires. L'ordre logique exigeait, nous semble-t-il, que les théorèmes relatifs à la mesure des aires etc. fussent considérés comme des propriétés métriques, et comme tels, ils auraient dû trouver leur place dans ce livre.

Le livre IV comprend les propriétés des polygones réguliers, la mesure de la circonférence et celle du cercle. Ces mesures sont établies par la méthode des limites et le nombre π est obtenu par la méthode des isopérimètres.

Le livre V traite de la ligne droite et du plan considérés dans l'espace. Ce livre est très-complet et très-bien fait. Nous avouons cependant avoir été surpris de rencontrer, p. 175, la phrase suivante : Ce théorème offre un piège dans lequel les élèves tombent souvent etc. Il est inutile que les élèves se figurent que l'examineur veut les faire tomber dans un piège.

Le livre VI commence par quelques théorèmes relatifs au prisme, au parallépipède, à la pyramide, qu'on invoque pour établir immédiatement après la mesure de ces corps. La mesure de la pyramide triangulaire est donnée par la méthode des limites. Quelques notions sur les polyèdres réguliers complètent ce livre.

Le livre VII est intitulé : *Du cylindre, du cône et du tronc de cône. — De la sphère* et le livre VIII, *des figures tracées sur la sphère*. L'ordre logique demandait que le livre VII fût consacré aux propriétés descriptives des figures tracées sur la sphère et que le huitième fût réservé aux propriétés métriques des trois corps ronds. Nous ne voyons pas trop quel est l'avantage que cette disposition peut procurer. Quelques mots d'explication n'auraient pas été inutiles. M. C. se borne à dire : « Je pense, comme Lacroix, qu'il faut avoir égard, autant qu'il est possible, à des analogies dont on ne saurait méconnaître la grande utilité, mais il ne faut pas en exagérer l'importance et vouloir, à toute force, calquer les éléments de la géométrie dans l'espace sur ceux de la géométrie plane. » Ces mots ne suffisent pas. Les considérations purement *subjectives* qui ont servi de fondement pour la classification dans la géométrie plane, et les considérations *objectives* auxquelles il a fallu recourir dans la géométrie solide, ne se justifient guère. La matière contenue dans ces trois derniers livres, à part quelques questions de détail sans importance, est sensiblement la même que celle que l'on rencontre dans les bons traités de géométrie qui ont paru depuis quelques années.

Comme on le voit, les changements portent principalement sur le premier et

le second livre, c.-à-d., sur les propriétés descriptives des figures planes, et nous avons fait voir en commençant à quel prix ils avaient été obtenus. M. Compagnon, pour justifier l'ordre qu'il a suivi, s'exprime ainsi : « Cet ordre procure dans les « limites du possible, le moyen de construire exactement avec la règle et le compas (1) les figures données par hypothèse dans les différentes propositions, et « de vérifier soit la conclusion de chaque théorème, immédiatement après qu'il a « été démontré, soit la solution de chaque problème du moment qu'il a été résolu. De cette manière, je fais voir comment la géométrie présente, jusqu'à un « certain point, le double caractère de science purement rationnelle et de science « expérimentale. »

A cela nous n'avons qu'une objection à faire, c'est que cette vérification n'est pas indispensable attendu que la géométrie pure, quel que soit le point de vue sous lequel on se place, *ne sera jamais une science expérimentale*. Les mathématiques constituent un ensemble de connaissances fondées sur des notions qui se trouvent dans tous les esprits et portant sur des vérités *rigoureuses*, que la raison est capable de découvrir *sans le secours de l'expérience*, et qui néanmoins peuvent toujours se confirmer par l'expérience. Les sciences qui reposent sur l'expérience et sur l'induction qui généralise les résultats de l'expérience, telles que la physique et les sciences naturelles, ne font pas partie des mathématiques pures, elle seules sont reléguées au rang de sciences expérimentales. Le caractère distinctif des vérités mathématiques consiste en ce que leurs démonstrations peuvent toujours être contrôlées par l'expérience ; mais leur ensemble ne forme pas pour cela, *jusqu'à un certain point*, une science expérimentale.

Nous ajouterons également qu'il n'est pas exact de dire (p. 11) que la géométrie emprunte à la science des nombres quelques-uns de ses principes. La science des nombres et la science de l'étendue sont indépendantes l'une de l'autre ; chacune a son existence propre, ses théorèmes distincts ; et c'est un reproche très-sérieux que l'on a fait à Legendre de n'avoir pas su conserver dans toute leur pureté les méthodes vraiment géométriques des anciens et de les avoir profondément altérées, en y mêlant les procédés arithmétiques de l'analyse moderne. Chez *Euclide*, la géométrie forme une science complète, qui se suffit à elle-même, et n'invoque nulle part dans ses démonstrations le secours de la science des nombres. C'est plutôt celle-ci, ajoute M. Houël, que empruntera à la géométrie ses dénominations, et qui, rendue sensible aux yeux par le moyen des figures, pourra fonder ses premiers principes sur une évidence toute intuitive. Nous n'insisterons pas davantage sur l'inconvénient qu'il y a d'introduire à chaque instant dans les raisonnements des considérations qui supposent les grandeurs géométriques remplacées par des nombres, parce que cet inconvénient existe dans toutes les géométries modernes. Reconnaissons toutefois que dans ce traité les empiètements d'une science sur l'autre ont reçu une extension exagérée. Voici ce que M. C. dit dans sa note dix-septième, p. 334 : « A part ces rares exceptions, il n'a pas été question de *nombres* dans le premier livre de ces éléments, « et pour l'étudier il suffit d'avoir les connaissances d'arithmétique les plus « usuelles. *Mais il n'en est pas de même pour les autres livres, et particulièrement pour le second, le troisième et le quatrième.* »

(1) Comment ferait-on au théorème II, p. 9 ?

« Nous supposons donc par la suite que le lecteur connaisse suffisamment
« bien : les quatre opérations fondamentales sur les nombres entiers, la recher-
« che du *p. g. c. d.* de deux nombres, les quatre opérations fondamentales sur
« les fractions à termes entiers ou à termes fractionnaires, l'extraction de la
« racine carrée et de la racine cubique, la manière de définir les opérations re-
« latives aux nombres incommensurables et d'étendre à ces nombres les théorè-
« mes déjà démontrés pour les nombres commensurables, la théorie des pro-
« portions, et enfin les premiers principes d'algèbre. »

Ainsi donc, de l'aveu de M. C. lui-même, un élève qui ne connaîtrait pas l'arithmétique et les premiers éléments d'algèbre ne pourrait pas étudier sa géométrie; c'est là, croyons-nous, un nouvel inconvénient.

Le livre se termine par un très-grand nombre de notes très-intéressantes sur les développements de la géométrie et sur les principes élémentaires de la géométrie *moderne*. Ces notes réunies forment un in-8° de 200 pages. Chaque fois que l'occasion s'en est présentée M. C. est entré dans des détails historiques très-instructifs. MM. les professeurs et les élèves trouveront dans ces notes des renseignements très-utiles.

En résumé, si l'un des buts de la géométrie est de donner de la rectitude à l'esprit, si la rigueur dans l'établissement des premiers principes est une condition essentielle pour que cette étude soit fructueuse, nous ne pensons pas que l'ordre que préconise M. C. soit soumis aux règles que recommande une saine logique. Si ce traité n'avait d'autre but que d'être utile aux élèves qui aspirent à passer des examens, nous pouvons ajouter qu'il leur serait d'un très-grand secours. Mais il n'est pas du tout démontré que ce qu'il faut faire pour briller dans les examens, surtout suivant leur mode actuel, soit aussi ce qu'il y a de plus propre à se rendre habile dans les sciences.

J. M.

ACTES OFFICIELS.

M. *Fétis*, directeur de la classe des beaux-arts pour 1868, est nommé président de l'Académie de Belgique pour ladite année.

— M. *Faider* (Charles), premier avocat général à la cour de cassation, membre du conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne, est délégué pour présider ledit conseil en l'absence du ministre de l'intérieur.

Sont nommés membres du conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne, en remplacement de MM. Van Hoegaerden, Mathias Schaar et Jules de Saint-Genois, décédés : MM. *de Longé*, conseiller à la cour de cassation ; *Liagre*, lieutenant-colonel du génie, directeur des études à l'école militaire ; *Stas*, conseiller honoraire à la cour de cassation.

— Sont acceptées les démissions de MM. *Scheuer*, professeur de quatrième latine à l'athénée d'Arlon, admis à faire valoir ses droits à la pension, *Stewart*, surveillant à l'athénée de Liège, *Regnart*, second régent à l'école moyenne de Pâturages, *Leroy*, second instituteur à l'école moyenne de Visé, *Houvenaghel*, second instituteur à l'école moyenne de Bruges.

— Sont nommés :

A l'athénée de Bruges : professeur de mathématiques supérieures, en rem-

placement de M. Leclerck, décédé, M. *Neuberg*, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée d'Arlon;

A l'athénée d'Arlon : professeur de mathématiques supérieures, en remplacement de M. Neuberg, M. *Lamarche*, second professeur de mathématiques; — second professeur de mathématiques, M. *Willière*, professeur de mathématiques au collège communal de Thuin; — professeur de quatrième latine, en remplacement de M. Scheuer, M. *Orban*, professeur de la classe préparatoire professionnelle; — professeur de la classe préparatoire professionnelle, M. *Woygnet*, professeur de rhétorique latine au collège communal d'Ath;

A l'école moyenne de Pâturages : second régent, chargé de l'enseignement des sciences, en remplacement de M. Regnart, démissionnaire, M. *Berton*, premier régent à l'école moyenne de Saint-Hubert;

A l'école moyenne de Philippeville : maître de dessin en partage, à titre provisoire, en remplacement de M. Cogniaux, qui a reçu une autre destination, M. *Demeuse*, premier régent;

A l'école moyenne de Visé : deuxième instituteur, en remplacement de M. Leroy, démissionnaire, M. *Bajard*, professeur agrégé;

A l'école moyenne de Hal : instituteur, en remplacement de M. Dom, qui reçoit une autre destination, M. *Schotte*, instituteur dédoublant; — instituteur dédoublant, M. *Fan Drooghenbroeck*, assistant; — assistant, M. *Mees*, sous-instituteur à l'école primaire communale de Hoboken.

— M. *Delwart*, directeur et professeur à l'école de médecine vétérinaire de l'État, est, sur sa demande, déclaré émérite. Il est remplacé par M. *Thiernesse*, membre de l'Académie de médecine, professeur à l'école de médecine vétérinaire.

— Le prix quinquennal des sciences naturelles (5,000 fr.), pour la période de 1862-1866, est décerné à M. *P.-J. Van Beneden*, membre de la classe des sciences de l'Académie de Belgique, professeur à l'université de Louvain, pour son ouvrage intitulé : *Recherches sur l'histoire naturelle des polypes des côtes de Belgique*.

— Sont nommés membres du jury chargé de juger le concours de littérature française pour la période quinquennale de 1863-1867 : MM. *De Monge*, professeur à l'université de Louvain; *Faider* (Ch.), membre de l'Académie; *Fétis* (Ed.), membre de l'Académie; *Fuerison*, professeur à l'université de Gand; *Grand-gagnage*, membre de l'Académie; *Stecher*, professeur à l'université de Liège; *Van Bemmel*, professeur à l'université de Bruxelles.

— Sont nommés membres du jury chargé de décerner le prix de littérature dramatique flamande pour la 4^e période triennale : MM. *Snellaert*, membre de l'Académie à Gand; *Conscience*, correspondant de l'Académie, à Courtrai; *Dautzenberg*, littérateur, à Ixelles; *Heremans*, professeur à l'université de Gand; *Stroobant* (E.), notaire à Leeuw-St-Pierre.

NOUVELLES DIVERSES.

ACADÉMIE DE BELGIQUE. *Classe des sciences*. Dans la séance publique du 17 décembre, M. le vicomte Du Bus, directeur de la classe, a lu un discours fort intéressant sur les découvertes d'animaux fossiles faites à Anvers.

« Le nombre des espèces de cétacés seulement, dit-il, s'élève à quarante au moins, dont un quart à peine est aujourd'hui connu. Il y en a dont nous possédons des parties de squelette et surtout des têtes assez complètes pour les décrire à peu près comme si elles appartenaient à des animaux vivants; mais la plupart ne nous offrent que des débris suffisants pour prouver incontestablement l'existence des espèces, sans permettre de bien faire connaître l'ensemble de leurs caractères et leurs affinités.

« Les ossements ne se rencontrent pas toujours dans les mêmes conditions. Dans toutes les couches on les trouve ordinairement disséminés, brisés, roulés, et portant quelquefois des traces d'un séjour prolongé dans les eaux de la mer, comme des bases adhérentes de balanes ou de polypiers. Très-souvent on trouve confondus pêle-mêle des fragments de différentes espèces de baleines, de xiphius, de dauphins et même de phoques. Ce n'est que par exception que l'on découvre des groupes isolés d'ossements appartenant à un même individu.

« Toutefois, la grande étendue des terrains fouillés a permis de réunir une énorme quantité de matériaux, dont le triage et l'examen, opérés avec discernement, produiront un ensemble d'une richesse incomparable et je ne crains pas d'affirmer aujourd'hui que la collection de thalassothériens fossiles du Musée royal de Belgique sera non-seulement la plus riche de l'Europe, mais probablement plus riche, à elle seule, que toutes les collections publiques de l'Europe réunies. »

Dans la même séance, M. Lacordaire, associé de la classe, a lu le rapport présenté au nom du jury chargé de décerner le prix quinquennal de sciences naturelles. On a vu plus haut que M. Van Beneden a obtenu ce prix pour ses *Recherches sur l'histoire naturelle des polypes des côtes de la Belgique*. Quelques mots du rapport donneront une idée de cet ouvrage.

« Il est la continuation de celui dont le savant professeur de Louvain a déjà publié plusieurs parties sous le titre indiqué précédemment, et forme un volume in-4° de 207 pages qu'accompagnent dix-huit belles planches; les polypes en sont le sujet. Déjà dans deux mémoires sur les campanulaires et les tubulaires de la côte d'Ostende, publiés en 1843, M. Van Beneden avait fait connaître une partie de ses recherches sur ces animaux. Cette fois, c'est de ce qui lui reste des observations qu'il a faites sur eux pendant vingt années, que se compose le mémoire dont il s'agit en ce moment. Il est divisé en deux sections, dont la seconde est consacrée à l'énumération des espèces qui habitent le littoral de la Belgique. La première qui en constitue la partie la plus importante, celle que le jury a voulu plus spécialement couronner, n'est pas une exposition en règle de l'organisation et de la classification des polypes, mais une suite de considérations, de l'ordre le plus élevé, sur toutes les questions auxquelles donnent lieu ces animaux. Elle est surtout remarquable par la coordination et l'interprétation générale des observations faites jusqu'ici sur ces organismes inférieurs. »

— M. Decq, libraire à Bruxelles, vient de mettre en vente la *troisième édition de l'Abrégé de géographie par M. Th. Joly*, ancien professeur à l'athénée royal. On sait que M. Joly a introduit dans l'enseignement de la géographie une méthode nouvelle en divisant les contrées en terrains élevés et en terrains bas, et en tirant de là une foule de conclusions fort logiques. Outre l'avantage de la méthode, le livre est encore commenté, expliqué, développé par un autre ouvrage, l'*Exposé méthodique raisonné de géographie* (2 vol. in-12). De plus il est en

rapport avec les divers atlas que l'auteur a publiés, atlas nettement gravés et vivement coloriés et d'un prix fort modique. De cette façon le manuel est expliqué par l'atlas et l'atlas complété par le manuel. L'auteur a fait subir à cette édition toutes les modifications nécessitées par les changements survenus en Allemagne et en Italie, par les récentes découvertes faites en Afrique. Il y a ajouté un chapitre sur les télégraphes électriques sous-marins.

— Au dernier banquet annuel de la société de Géographie à Paris, société qui compte parmi ses membres les plus hautes illustrations et sur le registre de laquelle S. M. le Roi des Belges a daigné inscrire son nom, M. Jules Duval, directeur de l'*Économiste français* et vice-président de la commission centrale, a prononcé le toast suivant :

« A SA MAJESTÉ LÉOPOLD II, ROI DES BELGES ! Messieurs, vous avez établi l'usage, lorsqu'un souverain vient se rattacher à votre société par les liens de la confraternité scientifique, de lui souhaiter une respectueuse et sympathique bienvenue dans cette fête annuelle. Rarement cet hommage d'hospitalière courtoisie fut mieux justifié qu'envers le prince que nous avons pu, il y a quelques semaines, inscrire sur notre liste cosmopolite d'associés. Ce prince est un roi géographe. Nul autre chef d'État, parmi ses contemporains, — sauf peut-être l'empereur des Français, — n'a autant voyagé. Dès sa jeunesse, guidé par les leçons de son illustre père, l'immortel fondateur de la nationalité belge, le duc de Brabant parcourut l'Europe, l'Afrique et l'Asie, poussant ses recherches curieuses jusqu'aux extrémités de l'Orient, et partout demandant à la nature ou aux hommes le secret de voies nouvelles à ouvrir à l'industrie et au commerce de sa patrie. Le futur roi était donc des nôtres par ses études et ses excursions, avant de le devenir par nos suffrages. (Applaudissements.)

« Mais ne serai-je pas aussi, messieurs, l'interprète de vos sentiments en honorant aujourd'hui dans Sa Majesté belge toute une nombreuse et brillante pléiade d'enfants de la Belgique, voyageurs et géographes, astronomes et mathématiciens, dont les travaux ont enrichi le trésor des connaissances géographiques ? C'était un Flamand ce Rubruquis, que notre roi saint Louis envoya, comme missionnaire et diplomate, auprès du Grand-Mogol, et qui, le premier, dès le XIII^e siècle, rapporta en Europe des notions précieuses sur l'intérieur de l'Asie (1) ! — C'était un Flamand ce Gérard Mercator, dont la projection guide encore, à travers les océans, les navires de toutes les nations ! — C'était un Flamand, cet Ortelius, disciple et ami de Mercator, auteur renommé de cartes si précieuses ! C'était un

(1) M. d'Avezac, membre de l'Institut et vice-président de la commission centrale, interrompit en ce moment l'orateur. « Rubruquis, dit-il, est Français, originaire de Rubrouck (Nord), entre Cassel et Hazebrouck, et non de Ruysbroeck, en Belgique : c'est en cette qualité qu'il fut envoyé par saint Louis auprès du khan des Mogols. » — M. Jules Duval répliqua : « Pour la nationalité de Rubruquis, j'ai suivi la tradition générale et l'autorité de M. Quetelet, dans son *Histoire des sciences mathématiques et physiques en Belgique* ; mais je suis disposé à m'incliner devant la science de M. d'Avezac ; et même, en ma qualité de Français, je ne serais pas fâché que sa revendication fut fondée. » Cet incident n'a pas eu d'autre suite, mais il reste un point intéressant d'histoire à débattre entre la France et la Belgique.

Wallon, ce père Hennepin, qui partage avec les missionnaires français l'honneur d'avoir un des premiers évangélisé les sauvages du Canada, et vu les rives du Mississipi ! Et cette liste de noms célèbres, continuée sans interruption pendant plusieurs siècles, se personnifie de nos jours, avec l'éclat que vous savez, dans un des maîtres de la géologie, à la tête du Sénat belge (M. d'Omalus d'Halloy), dans un des maîtres de la physique du globe, à la tête de l'Observatoire de Bruxelles (M. Ad. Quetelet). Envers cette succession de grands esprits qui forment le cortège scientifique de la royauté belge, acquittons en ce jour la dette de la reconnaissance, par une salve cordiale d'applaudissements. (Explosion d'applaudissements.)

« Et je serai encore l'écho de vos pensées en associant à toutes les gloires de la Belgique l'illustre ministre des affaires étrangères, M. Charles Rogier, qui a bien voulu, lui aussi s'enrôler dans nos rangs sous la bannière d'une science qui préside, dans les méditations du cabinet, à ses patriotiques négociations. (Applaudissements.)

« Pour résumer tous nos hommages et nos vœux dans un même toast, je bois, messieurs, et je vous propose de boire à la santé du roi Léopold, et en même temps à la mémoire ou à la santé de son escorte pacifique de savants et d'hommes d'État, qui sont nos ancêtres ou nos alliés dans le culte de la géographie ! » (Applaudissements prolongés.)

En l'absence de M. le baron Beyens, ambassadeur de Belgique, qui, invité à cette réunion, avait exprimé le regret d'être empêché, par des engagements officiels, d'y assister, M. Doguée, de Liège, membre de la société, a répondu au toast de M. Jules Duval, au nom de la Belgique, avec une éloquence et un charme d'improvisation qui ont produit sur l'assemblée la plus vive impression.

Nécrologie. — En Belgique : Mgr *Sterckx*, cardinal-archevêque de Malines, primat de Belgique ; — M. *Wyvekens*, ancien professeur de mathématiques supérieures à l'athénée de Mons ; — M. *Baguet*, professeur de littérature ancienne à l'université de Louvain, membre de l'Académie de Belgique ; — M. *le Maître d'Anstaing*, archéologue distingué, à Tournai ; — M. *Peters-Faust*, professeur de pharmacie à l'université de Liège ; — M. *Kumps*, docteur en sciences physiques et mathématiques, professeur à l'université de Louvain.

A l'étranger : M. *Brunet*, le savant bibliographe, à Paris ; — M. *Édouard Turquety*, connu par ses poésies, à Paris ; — M. *Flourens*, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française, à Paris ; — M. *Didron*, grand archéologue, fondateur des *Annales archéologiques*, à Paris ; — M. le duc de *Luynes*, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de France, à Rome ; — M. *Klein*, grand rabbin à Colmar, auteur d'ouvrages sur l'hébreu ; — M. le général *Poncelet*, membre de l'Académie des sciences, à Paris ; — M. *Paul Nijhoff*, archiviste de la province de Gueldre, archiviste et bibliothécaire de la ville d'Arnhem ; — M. *J. Perthes*, professeur de droit politique à l'université de Bonn ; — le docteur *John Ogilvie*, savant lexicographe écossais, à Aberdeen ; — M. *L. Kamts*, directeur de l'observatoire physique central, membre de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

EN BELGIQUE.

Année 1868.

1^{re} Livraison.

INSCRIPTION GRECQUE INÉDITE.

L'inscription que je me propose de publier a été copiée par moi, en 1853, au milieu des ruines imposantes de la ville d'Hiérapolis en Phrygie. Je crois qu'elle ne sera pas sans intérêt pour les lecteurs de la *Revue*, non seulement parce qu'elle est inédite, mais aussi parce qu'elle nous révèle quelques particularités curieuses, restées inconnues jusqu'ici.

Elle est gravée sur un sarcophage en pierre poreuse, qui a beaucoup souffert des ravages du temps. C'est ce qui explique qu'en plusieurs endroits elle est devenue à-peu-près illisible. Je dis à-peu-près illisible, parce que si j'avais pu consacrer à son déchiffrement une heure de plus, j'aurais probablement réussi à combler, du moins en partie, les lacunes que j'ai dû laisser subsister dans ma copie. Quoiqu'il en soit, la voici, telle qu'elle se trouve dans mes notes :

- 1) ΠΟΠΛΙΟΥΑΙΛΙΟΥΤΑΥΚΩΝΟ.....
- 2) ΜΙΑΝΟΥΤΟΥΣΕΔΕΥΚΟΥΕΝΗΚ..... ΑΥ ΤΟΣΚΑΙΠΥΝΗΑΥΤΟΥ.....
- 3) ΚΑΙΤΑΤΕΚΝΑΑΥΤΩΝΕΤΕΡΩΔΕΟΥΔΕΝΙΕΞΕΣΤΑΙΚΗΔΕΥΘΗΝΑΙΚΑΤΕΔ.
- 4) ΚΕΝΔΕ . . ΙΤΗΣΕΜΝΟΤΑΤΗΠΡΟΕΔΡΙΑΤΩΝ ΠΟΡΦΥΡΑΒΑΦΩΝΣΤΕΦΑ..
- 5) ΔΙΑΚΟΣΙΑΠΡΟΣΤΟΔΙΔΟΣΘΑΙ. . . ΤΩΝΤΟΚΩΝΕΚΑΣ. . . .
- 6) ΝΜΖΕΝΤΗΟΡΤΗΤΩΝΑΖΥΜΩΝΟΜΟΙΩΣΚΑΤΕΛΙΠΕΝΚΑΙΤΩΣΥΝΕ
- 7) ΚΑΙΡΟΔΑΠΙΣΩΝΣΤΕΦΑΝΟΤΙΚΟΥΧΡ ΕΚΑΤΟΝΠΕΝΤΗΚΟΝΤΑΑΠ..
- 8)
- 9) ΕΝΤΗΟΡΤΗΠΕΝΤΗΚΟ.

- 1) Ποπλίου Αιλίου Γλύκων[ος.....ύιου Ποπλίου Αιλίου Δα-]
μιανού του Σελεύκου· ἐν ᾗ κ[ηθρευθήσονται] αὐτός καὶ γυνὴ αὐτοῦ[.....

καὶ τὰ τεχνὰ αὐτῶν· ἑτέρῳ δὲ οὐδενὶ ἔξεσται κηδευθῆναι· κατέδ[ω
 κεν δὲ [κα]ὶ τῇ σεμνοτάτῃ προσδρία τῶν πορφυραβάφων στεφα[νω —
 5) τικοῦ χ] διακόσια πρὸς τὸ διδοῖσθαι [ἀπό] τῶν τόκων ἐκάς[τω.
 νμΞ] ἐν τῇ ἑορτῇ τῶν ἀζύμων· ὁμοίως κατέλιπεν καὶ τῷ συνε.
 θρίῳ τῶν] καιροδαπισ[τ]ῶν στεφανωτικοῦ χ ρ ἑκατόν πενήκοντα ἀπ[ό

 ἐν τῇ ἑορτῇ πεντηχο [στῆς. . .

“ [Monument] de Publius Aelius Glycon [..... fils de Publius
 „ Aelius Da] mianus, fils de Séleucus. On y [déposera] ses
 „ restes ainsi que ceux de sa femme et de leurs enfants. Il
 „ ne sera permis d’y déposer les restes d’aucun autre. [Glycon]
 „ a aussi légué à la très-vénérable présidence des teinturiers
 „ en pourpre, à titre d’argent pour les couronnes, la somme
 „ de deux cents deniers, afin que sur les intérêts de cette
 „ somme on donne à chaque [., au mois de Xan-
 „ dicus,] lors de la fête des pains azymes. Il a de même
 „ légué au comité des fabricants de tapis, à titre d’argent
 „ pour les couronnes, la somme de cent cinquante deniers,
 „ dont lors de la fête de la
 „ Pentecôte. „

La date de cette inscription nous est approximativement indi-
 quée par le nom de Publius Aelius Glycon, c’est-à-dire qu’elle
 ne peut guère être antérieure à l’année 117 (ap. J.-C.), époque
 à laquelle l’empereur Adrien monta sur le trône. On sait en effet
 que ce monarque, qui régna de 117 à 138 (ap. J.-C.), s’ap-
 pelait *Publius Aelius Hadrianus*. On sait en outre qu’Adrien,
 dans ses fréquents voyages, accorda le droit de cité à un
 très-grand nombre de pérégrins, à tel point que saint Chry-
 sostôme, dans son commentaire sur les Actes des apôtres, lui
 attribue, quoiqu’à tort, la mesure prise plus tard par Cara-
 calla, lequel conféra la *civitas* à tous les habitants de l’em-
 pire. ⁽¹⁾ Aussi voyons nous qu’à partir d’Adrien le nombre

⁽¹⁾ Voy. l’art. de Haackh, dans la Realencyclopaedie de Pauly, tom. III,
 p. 1040.

des personnes portant le nom de la famille *Aelia* s'accroît dans des proportions telles qu'on le retrouve des centaines de fois dans les inscriptions grecques et latines. ⁽¹⁾ Cette circonstance s'explique tout naturellement par le fait que les pérégrins qui devenaient citoyens Romains adoptaient généralement le nom et même le prénom de la personne par l'entremise de laquelle ils avaient obtenu le droit de cité.

On peut donc regarder comme très-probable que le nom de P. Aelius Glycon se rattache directement ou indirectement à l'empereur Adrien, et que, conséquemment, l'inscription que nous étudions ne peut pas être antérieure au règne de ce monarque. Mais, s'il nous est possible de fixer la date au delà de laquelle il ne nous est point permis de la faire remonter, nous trouverons difficilement une époque précise, au dessous de laquelle on ne puisse plus la faire descendre. Toutefois à en juger par la forme des lettres, notamment de l' Ω , notre inscription n'est guère postérieure à la seconde moitié du deuxième siècle de notre ère. ⁽²⁾

Ce qui paraît certain, c'est que Glycon était juif. La double fondation mentionnée dans notre inscription, et qui était destinée à faire des distributions d'argent à Pâques et à la Pentecôte, ne peut laisser subsister aucun doute à ce sujet. En effet, quoique les deux fêtes que je viens de mentionner aient été adoptées par le Christianisme, on admettra difficilement que Glycon fût chrétien. Du moins parmi toutes les inscriptions chrétiennes dont j'ai pu prendre connaissance, il n'en est aucune qui ne se révèle assez clairement comme telle par elle-même, ou qu'on soit exposé à confondre avec une inscription juive. D'ailleurs je ne pense pas que dans un document officiel on ait jamais donné aux Pâques chrétiennes le nom de *ἑορτὴ τῶν Ἀζύμων*.

Or si, comme tout porte à le croire, Glycon appartenait à la nation juive, nous sommes obligés d'admettre aussi, comme infiniment probable, qu'il y avait à Hiérapolis toute

⁽¹⁾ Voy. l'art. de Teuffel, *ibid.*, tom. I deux. éd., p. 339.

⁽²⁾ Voy. pour la forme de cet Ω la planche F, n° XII, de mes *Inscriptions grecques recueillies en Asie mineure*. Tome XXX des *Mémoires couronnés*, etc. de l'Académie royale de Belgique. L'inscription XII date de l'année 177 ap. J.-C.

une colonie de juifs, car sans cela comment aurait-on pu mentionner, comme on l'a fait sur le monument de Glycon, la fête des pains azymes et celle de la Pentecôte ?

Ce fait historique est entièrement nouveau. Flavius Josèphe, dans son *Archéologie*, nous fournit l'indication des villes de la Grèce et de l'Asie où se trouvaient de son temps des colonies de juifs. Le ville d'Hiérapolis n'est pas comprise dans cette liste : il faudra l'y ajouter désormais.

L'existence d'une communauté de juifs à Hiérapolis, au deuxième siècle de l'ère chrétienne, n'a assurément rien qui doive nous surprendre. Ne savons-nous pas, en effet, que, dès la fin de la république, les juifs étaient répandus dans tout le monde romain ? Cicéron, dans son plaidoyer pour Flaccus (ch. 28), nous dépeint, en traits saisissants, la grande influence qu'ils exerçaient à Rome. Il nous les montre partout attachés à leur cu'te, et envoyant d'Apamée, de Laodicée, d'Adramyttium, de Pergame des sommes plus ou moins fortes au temple de Jérusalem, et cela en dépit des ordres formels du gouverneur de la province. La ville de Laodicée dont parle Cicéron ne peut être que la cité phrygienne de ce nom. Or, Laodicée n'est qu'à quelques lieues d'Hiérapolis.

La présence de juifs dans certaines villes de la Phrygie se rattache probablement à la circonstance suivante rapportée par Josèphe (arch. XII, 3). Cet auteur nous dit qu'Antiochus-le-Grand avait ordonné à son général Zeuxis de transporter en *Phrygie* et en *Lydie* deux mille familles juives établies à Babylone. Nous reviendrons plus tard sur ce fait remarquable. Nous nous bornerons pour le moment à faire observer que la colonie de juifs que nous venons de constater à Hiérapolis jette un jour inattendu sur un détail peu connu de l'histoire des origines du Christianisme.

Dans les Annales de Baronius (A. D. 163) se trouve rapportée une lettre de l'empereur Marc-Aurèle, invitant à se rendre à Rome *Abercius*, évêque d'Hiérapolis en Phrygie. D'après les témoignages rapportés par Baronius (l. l.), tous les habitants de la ville d'Hiérapolis auraient dès lors embrassé le Christianisme. Je considère cette indication comme exagérée, mais je ne vois aucun motif pour ne pas ajouter foi aux *Actes* d'Abercius, lorsqu'ils affirment que, sur la demande de cet évêque, l'empereur ordonna que 3000 *modii* de

grains seraient distribués annuellement aux pauvres de l'église d'Hiérapolis. Comme ces distributions annuelles s'élevaient ordinairement à 60 *modii* par personne (Voy. Becker-Marquardt, Roem. Alt. III, 2, pp. 89 et suiv.), il en résulte que les chrétiens pauvres nourris aux frais de l'État, atteignaient à Hiérapolis le chiffre de 50, ce qui suppose une communauté chrétienne assez considérable. L'origine de cette communauté s'explique d'autant plus naturellement que nous savons maintenant qu'il y avait dans la même ville une communauté juive et que, comme le dit Baronius (p. 158, C.) le nombre de juifs convertis au Christianisme était très-grand dans la province d'Asie. Mais revenons au texte de notre inscription.

Dans la seconde ligne, les mots *ἐν ᾗ* se rapportent à *σώρῳ* sous-entendu. Le mot *σώρος* se rencontre souvent dans les inscriptions d'Hiérapolis (Cf. *Corpus Inscriptionum Graecarum*, n^{os} 3912—3916, 3919, 3922—3925, 3927—3931, 3934).

Ces inscriptions rendent également certaine la restitution du mot *κ[η]ρυνθίσονται*].

Il en est de même de *κατ'ἰδ[ω]κεν* et de *[κα]ῖ* dans la troisième et la quatrième ligne.

La qualification de *σεμνοτάτη* donnée à la présidence des teinturiers en pourpre, se retrouve dans une autre inscription d'Hiérapolis, où elle est jointe au mot *γερουσία*.

Que faut-il entendre par cette *προεδρία τῶν πορφυραβάφων*? Strabon après avoir parlé avec admiration de la propriété de pétrification que possèdent les eaux d'Hiérapolis, continue dans les termes suivants (XIII ch. IV, p. 630) : *Ἔστι δὲ καὶ πρὸς τὴν βαφὴν ἐρίων θαυμαστῶς σύμμετρον τὸ κατὰ τὴν Ἱεράπολιν ὕδωρ, ὥστε τὰ ἐκ τῶν ριζῶν βαπτόμενα ἐνάμιλλα εἶναι τοῖς ἐκ τῆς κόκκου καὶ ταῖς ἀλουργίσι.* Le *coccum*, comme nous l'apprennent les dictionnaires, est la baie qui croît sur le chêne coccifère (*Quercus coccifera* Linn.) et qui sert à teindre en écarlate.

Les *ἀλουργεῖς* sont les étoffes teintes en pourpre au moyen de la cochenille.

Les Hiérapolitains avaient donc, grâce à leurs sources thermales, le moyen d'imiter deux couleurs extrêmement estimées dans l'antiquité, l'écarlate et la pourpre.

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire de la pourpre, qui forme un des chapitres les plus intéressants de l'histoire

du commerce et de l'industrie chez les peuples anciens. Qu'il me suffise de rappeler que dans le monde romain c'était un des articles de luxe les plus recherchés. Déjà du temps de Caton le censeur, on en faisait un grand usage à Rome.

„ *Purpura viri utemur, praetextati in magistratibus, in sacerdotiis; liberi nostri praetextis purpura togis utentur...* „ et quum tibi viro liceat purpura in veste stragula uti, „ *matrem familias tuam purpureum amiculum habere non sines? et equus tuus speciosius instratus erit, quam uxor vestita?* „ (T. Live, 34, 7).

Cette passion pour la pourpre, nous la retrouvons du temps de Cicéron et d'Horace. Qui ne se rappelle à ce sujet les beaux vers dans lesquels le poète de Vénuse critique le mauvais goût de ses concitoyens, qui préféreraient au charme de la poésie, le luxe du théâtre? „ A peine, dit-il, l'acteur a-t-il paru sur la scène que des applaudissements éclatent de toutes parts.

„ *Dixit adhuc aliquid? Nil sane. Quid placet ergo?*

„ *Lana Tarentino violas imitata veneno* (Ep. II, 1, 206). Plus la pourpre était recherchée, plus naturellement elle montait en prix. Du temps d'Horace on l'assimilait aux pierres précieuses et à l'or.

„ *Otium — non gemmis necque purpura venale neque auro.* „ (Od. II, 16, 7).

Sous Auguste une livre de pourpre coûtait cent deniers; la pourpre tyrienne valait même dix fois plus (Plin. N. H. IX, 36).

Le goût pour la pourpre ne fit qu'augmenter dans la suite, à tel point que plusieurs empereurs se crurent obligés de le réprimer par des édits. Mais la mode fut plus puissante que les lois. Vopiscus nous raconte (Vie d'Aurélien ch. 18) qu'il y avait de son temps dans le temple de Jupiter Capitolin un petit manteau de pourpre, à côté duquel les vêtements de même couleur portés par les dames romaines et par l'empereur perdaient tout leur éclat et ressemblaient à de la cendre. On disait que cette pourpre, venait de la Perse, mais Aurélien, Probus et plus tard Dioclétien y envoyèrent inutilement les plus habiles ouvriers, avec mission de s'en procurer de pareille.

Les empereurs essayèrent aussi, mais sans plus de succès,

de faire du commerce de la pourpre un monopole à leur profit.

“ Purpuræ nundinas, licet innumeris sint constitutionibus „ prohibitaë, recenti quoque exterminatione vetamus „ (Cod. Just. XI, 9, 5). La contrefaçon de la pourpre *sacrée*, c'est-à-dire de la pourpre destinée à l'empereur, était même défendue sous peine de mort (Ibid. 3). Ces mesures ne purent empêcher que la pourpre ne fût, à toutes les époques, un article de commerce extrêmement demandé.

On comprend dès lors que les habitants d'Hiérapolis aient eu à leur disposition une source de richesse vraiment inépuisable, attendu que leurs eaux thermales leur permettaient d'obtenir avec de la garance (car c'est bien là, je pense, ce qu'il faut entendre par les *ρίζαι* de Strabon) des nuances rivales de l'écarlate et de la pourpre.

De ce qui précède il est permis de conclure qu'il devait y avoir à Hiérapolis des teinturiers en grand nombre. Or, conformément à un usage fort répandu en Asie, ces teinturiers se réunirent en corporation. C'est ce qui résulte de l'inscription suivante, gravée à Hiérapolis, sur l'architrave d'une chapelle funéraire :

Τοῦτο τὸ ἔργον
στεφανοῖ

ἡ ἐργασία τῶν βαφίων (C. J. G. n. 3924).

Cette corporation avait à sa tête une *προεδρία*, dont le nom se retrouve dans une autre inscription d'Hiérapolis, publiée en dernier lieu par Ph. Lebas (Voyage archéologique en Grèce et en Asie-Mineure, n.º 1687 b.).

κατ[ἐλ[ιπε] καὶ τῷ συνεδρίῳ
τῆς προ[ε]δ[ρ]ίας ⁽¹⁾ τῶν πορφυρα-
βάφων Χ τ[ε]ῖς τὸν ἀποκαυσμὸν
τῶν παπῶν (?) τῇ ἐθίμῳ ἡμέρᾳ
ἐκ τοῦ τόκου αὐτῶν· εἰ δὲ τις ἀμελήσει
αὐτῶν τὸ μὴ ἀποκαῦσαι, γενέσθαι τὸ
καταλείμενον τῆς ἐργασίας τῆς θρεμ-
ματικῆς· κηδευσθήσεται καὶ γυνή.

J'ai cru devoir citer en entier cette intéressante inscription,

(1) Le texte porte ΠΡΟΣΔΕΙΑΣ, ce qui n'a pas de sens.

ne fût-ce qu'à cause de l'*ἐργασία θρεμματική* qui s'y trouve mentionnée. Je pense en effet qu'il faut y voir non pas une *association d'éleveurs de bétail*, mais une *corporation de jeunes ouvriers*. Le mot *θρέμμα* est employé très-fréquemment dans les inscriptions de Smyrne. Or voici l'observation faite à ce sujet par Boeckh, dans son commentaire sur l'inscription 3318.

“ *Θρέμματα* Yates annotat hic et aliis locis esse *τροφίμους*, „ eosque inferioris conditionis liberos, quippe spurios : cui „ in universum assentior, nisi quod non necesse est spurios „ fuisse, quotquot vocantur *θρέμματα*. ”

On pourrait donc traduire *ἐργασία θρεμματική* par *collegium alumnorum*. Si cette interprétation est exacte, comme il est permis de le croire, elle est de nature à nous donner une idée fort avantageuse du développement que l'esprit d'association avait pris à Hiérapolis.

Je disais plus haut que l'usage de se constituer en corporation était fort commun à cette époque parmi les ouvriers de l'Asie-Mineure. Ce fait, qui offre un grand intérêt au point de vue de l'histoire du travail dans l'antiquité, serait digne de faire l'objet d'une monographie spéciale. Je me bornerai ici à indiquer, en passant, quelques traits saillants propres à le mettre en lumière.

A Acmonie, ville phrygienne comme Hiérapolis, nous trouvons une corporation de foulons (*γναφίων συνεργασία*, Lebas, n° 755), qui avait fait ériger une statue à un grand-prêtre du nom de Montanus. Ce Montanus porte le titre d'*ἐπαρχος τεχνιτών*, qu'on retrouve dans une inscription de Smyrne (C. J. G., n° 3192) et dans deux inscriptions d'Attalie (C. J. G., n° 4340 *f* et *g*). Boeckh et Franz considèrent la qualification d'*ἐπαρχος τεχνιτών* comme la traduction de celle de *praefectus fabrum*. Mais dans les inscriptions d'Attalie et dans celle d'Acmonie elle est donnée chaque fois à des personnages sacerdotaux ; de plus nous voyons qu'à Acmonie le grand-prêtre Montanus avait été revêtu de cette dignité à deux reprises différentes (*δις ἐπαρχος τεχνιτών*). Ces circonstances me portent à croire que les fonctions dont il s'agit n'avaient pas nécessairement un caractère militaire. L'*ἐπαρχος τεχνιτών* était peut-être en Asie un fonctionnaire appartenant à l'ordre civil, préposé aux corporations d'ouvriers, et annuellement choisi par celles-ci.

A Laodicée, autre ville de Phrygie, il y avait comme à Acmonie, une corporation de foulons, ainsi qu'une corporation de teinturiers en pourpre (*ἀλουργῶν*), si l'on peut s'en rapporter au texte du *Corpus Inscriptionum* (n° 3938) tel qu'il a été constitué par Franz.

D'après Strabon (l. c.) les eaux de Laodicée avaient la propriété de pétrifier comme celles d'Hiérapolis. Il ne serait donc nullement étonnant qu'elles fussent également, comme ces dernières, éminemment propres à la teinturerie.

A Thyatire, ville de la Lydie, nous trouvons, comme à Hiérapolis, une corporation de teinturiers (*βαφεῖς*), qui érige à ses frais (*ἐκ τῶν ἰδίων*) une statue à un de ses concitoyens (C. J. G., n.° 3496). Dans son commentaire sur l'inscription précitée, Boeckh rappelle fort à propos que les Actes des Apôtres (16, 14) mentionnent une femme de Thyatire, du nom de Lydie, qui vendait de la pourpre (*πορφύρεωλις*). Elle appartenait probablement à la nation juive, comme Glycon, le teinturier d'Hiérapolis.

Les inscriptions 3497 et 3498 de C. J. G. nous apprennent que cette même corporation avait érigé des statues à un *procurator arcae Livianae*, ainsi qu'à un magistrat local portant le titre de stratège.

Une autre corporation de Thyatire, celle des *tailleurs* (*οἱ ἱματυόμενοι*, ce mot manque dans les dictionnaires) nous est révélée par l'inscription C. J. G., n° 3480. Elle devait disposer de grandes ressources, parce que nous voyons qu'elle avait construit, à ses frais, en l'honneur des Césars, un *tripylon*, donnant accès à des portiques, où étaient établies des habitations d'ouvriers (*οἰκητήρια τῶν ἐργαστῶν*). C'est bien ici le cas de dire : *nil novi sub sole*.

L'existence à Thyatire d'une troisième corporation, celle des *potiers*, est démontrée par l'inscription C. J. G., n° 3485. C'est à leurs frais que ces potiers (*κεραμεῖς*) élèvent une statue à l'empereur Caracalla.

Nous trouvons encore dans la même ville (C. J. G., n.° 3495) une corporation de boulangers (*ἄρτοκόποι*), une corporation de tanneurs (*βυρσεῖς*) et enfin une corporation d'ouvriers en lin (*λινουργοί*) qui toutes trois avaient fait ériger des statues, la première et la troisième à un grand-prêtre, la seconde à un personnage consulaire (C. J. G., n° 3499 et 3504).

Un fait plus important encore nous est attesté par les inscriptions de la ville de Philadelphie, également située en Lydie. Nous y voyons (C. J. G., n.° 3422) qu'une corporation d'ouvriers en laine (*ἐριουργοί*) portait le nom de *ἱερά φυλή*, et qu'un certain Hermippus, prêtre de Diane, y avait fait des largesses au conseil (*βουλή*), au sénat (*γερουσία*) ainsi qu'aux sept *phyles* qui avaient érigé des statues. Ces phyles, comme Boeckh l'a fait observer avec raison, étaient très-probablement des subdivisions du peuple; c'est-à-dire qu'à Philadelphie les corporations d'ouvriers formaient la base de la division politique. Ce fait qui, à l'époque où Boeckh publiait l'inscription prémentionnée, pouvait encore à certains égards paraître douteux, est devenu depuis à-peu-près certain par l'inscription 656 de Lebas, où la corporation des cordonniers (*συντεῖς*) de Philadelphie porte également le nom de *ἱερά φυλή*.

Il y a dans ces détails, qu'on aurait tort de regarder comme insignifiants, la preuve manifeste d'une grande révolution sociale. Je ne connais rien dans l'histoire de l'antiquité qui puisse être comparé à l'organisation de Philadelphie. Il faut descendre jusqu'aux communes lombardes et flamandes du moyen-âge pour retrouver une institution semblable. Certes, à Athènes, avant la réforme de Clisthènes, il y avait des phyles génétiques, basées sur le genre d'occupations de ceux qui en faisaient partie. Certes, dans plusieurs villes ioniennes de l'Asie-Mineure, telles que Milet, Cyzique et Téos, nous constatons une division politique analogue, mais dans toutes ces villes les ouvriers (*Ἀργασεῖς*) ne formaient qu'une seule partie du peuple, tandis qu'à Philadelphie les phyles génétiques se confondent avec les corporations d'ouvriers.

Combien cette organisation est contraire aux idées d'Aristote qui prétend que dans une cité sagement administrée, les artisans ne doivent pas même être citoyens! ⁽¹⁾ En effet, l'artisan ne peut pas, d'après lui, vaquer aux devoirs qui constituent la vertu civique. ⁽²⁾ A la vérité les artisans s'enrichissaient, ⁽³⁾ mais ils étaient presque partout

1) Arist. Pol. III, 5 : ἡ δὲ βελτίστη πόλις οὐ ποιεῖται βάνανσον πολιτην.

2) Idem. Οὐ γὰρ οἷόν τ'ἐπιτηδεύσαι τὰ τῆς ἀρετῆς ζῶντα βίον βάνανσον ἢ θητικόν.

(3) Idem. Πλουτοῦσι γὰρ οἱ πολλοὶ τῶν τεχνιτῶν.

tenus en médiocre estime, bien que, dans plusieurs villes, en vertu du principe timocratique, ils participassent à l'exercice du pouvoir souverain. Plutarque nous dit, dans la vie de Périclès (ch. 2.), qu'aucun jeune homme de famille ne voudrait échanger son rang contre celui de Phidias ou de Polyclète. Car les artistes, quelque grands qu'ils fussent, continuaient d'être rangés dans la catégorie des βανάνοι.

Si, à Philadelphie, les corporations d'ouvriers se confondent avec les divisions politiques, ce fait exceptionnel trouve peut-être son explication dans la circonstance suivante rapportée par Strabon (XIII, p. 628). A l'époque de ce géographe, la ville de Philadelphie était en proie à de continuels tremblements de terre qui déterminèrent la plupart des habitants à s'établir définitivement à la campagne. Quelques uns néanmoins ne suivirent pas cet exemple (Strabon, l. l.). C'étaient apparemment surtout de pauvres ouvriers, qui formant désormais la grande majorité, se seront donné une constitution éminemment démocratique, en identifiant les corporations avec les phyles.

A Smyrne nous trouvons (C. J. G., n.° 3154) une corporation d'orfèvres (ἡ συνεργασία τῶν ἀργυροκόπων καὶ χρυσοχόων) qui avait consacré une statue à Minerve.

Dans la même ville il y avait une corporation qualifiée tour à tour de συνεργασία et de συμβίωσις τῶν σπινναλῶν(?) Chandler a traduit ce dernier mot par *pauperum*. Boeckh avoue ingénument qu'il ne le comprend pas, mais il ajoute qu'il doit signifier une certaine classe d'ouvriers. Ne pourrait-on pas y voir des ouvriers en feutre, συμπελαδεῖς? Quoiqu'il en soit, il résulte de l'inscription C. J. G., n.° 3304, que ces ouvriers non seulement formaient une corporation, mais vivaient en outre en communauté (συμβίωσις). Ce fait est assurément très-digne de remarque, quoiqu'il ne soit pas unique, car à Assus, comme nous l'apprend l'inscription C. J. G., n.° 3639 (voy. *Addenda* p. 1130), les forgerons (χαλκεῖς) formaient également une συμβίωσις.

A Magnésie (ad Sipylum) nous trouvons une corporation de κοραλλιοπλασται, c'est-à-dire probablement de fabricants de figurines en cire, et non pas de tailleurs de corail (C. J. G., n.° 3408).

A Mylasa, en Carie, nous rencontrons une corporation

(*συνεργασία*) non spécifiée (Lebas, n° 1571), et à Sidé, en Pamphylie, un *μέγα συνέργιον*, ayant à sa tête un sénat, *γερουσία* (C. J. G., n.° 4346 Add.).

Les témoignages nombreux que je viens de réunir nous montrent le grand développement que les corporations d'ouvriers avaient pris en Asie-Mineure, à l'époque de l'empire. Ils prouvent une fois de plus la grande prospérité matérielle qui fut la conséquence du nouvel ordre de choses.

Cette prospérité s'explique d'autant plus facilement que, d'après plusieurs textes du Digeste, les membres des corporations d'ouvriers reconnues par l'État étaient exempts en grande partie de la lourde charge des *munera*. Ces corporations avaient en outre la personification civile. Elles pouvaient acquérir et recueillir des legs. Généralement leurs membres payaient une cotisation mensuelle (Dig. l. XLVII, 22, 1). On comprend dès lors comment, par exemple, la corporation des tailleurs de Thyatire a pu faire construire, à ses frais, un grand travail d'utilité publique.

Après cette digression, peut-être un peu longue, je reviens à l'inscription d'Hiérapolis.

Quoique la forme *πορφυραβάφων* soit contraire aux lois de l'analogie, il n'y a pas lieu de la révoquer en doute. Non seulement elle se retrouve dans une des inscriptions que j'ai citées plus haut, mais elle se rattache aux formes *δολιχάδρομος*, *σταδιαδρομος*, *ὀπλιτάδρομος*, *διαυλάδρομος*, qu'on rencontre plusieurs fois dans les inscriptions de Smyrne et d'Aphrodisias, et que Boeckh a tâché d'expliquer (C. J. G., ad n.° 2758).

Le *στεφανωτικόν* mentionné dans les lignes 4, 5 et 7 figure assez souvent dans les inscriptions d'Hiérapolis. Voici, d'après Frantz, le sens de ce mot : *στεφανωτικόν* est *pecunia sepulcris statis temporibus coronando* (C. J. G., ad n.° 3912). L'exactitude de cette interprétation est démontrée par l'inscription C. J. G., n.° 3919, où l'on voit qu'une certaine somme a été léguée, à titre de *στεφανωτικόν*, *πρός τὸ δίδοσθαι ἀπ' αὐτοῦ τὸν ἐτήσιον τόκον τοῖς παραγενομένοις καὶ στεφανοῦσι τὴν σόρον*. (1)

Je n'ose pas hasarder de restitution de la fin de la 5.^{me} et du commencement de la 6.^{me} ligne. On pourrait lire *ἐκάστου*

(1) Cf. le texte de l'inscr. 3924 C. J. G., reproduit plus haut. Cf. aussi mes inscriptions grecques, etc., p. 28.

ἔτους...ν, ce qui correspondrait à la formule *ἐπὶ τὸ δίδοσθαι κατ' ἔτος νομὴν* employée dans l'inscription 1559 de Lebas, ou bien *ἐκάστῳ τῶν...ν*, ce qui se rapprocherait davantage de la formule reproduite plus haut (C. J. G., n.º 3912).

Quant aux lettres MZ, en supposant que je les aie exactement copiées, on pourrait y voir une abréviation des mots: *Μηνὸς Ξανθικοῦ*. Nous savons, en effet, par Josèphe (Arch. Jud. X, 3) que la fête des pains azymes avait lieu au mois de Xandicus. D'autre part, dans les inscriptions de cette époque, la forme du *Ξ* se rapproche considérablement de celle du *Z*. (1)

La restitution de la fin de la ligne 6 et du commencement de la ligne 7 ne me paraît guère douteuse. Il n'y a, en effet, rien d'étonnant à ce que la commission directrice d'une corporation d'ouvriers s'appelle tantôt *συνέδριον*, tantôt *προεδρία*. N'avons nous pas vu plus haut, dans une inscription d'Hiérapolis, la *προεδρία τῶν πορφυραβάφων* désignée par les mots *συνέδριον τῆς προεδρίας*?

J'ai été pendant longtemps singulièrement embarrassé par le mot *καιροδαπισων*. Je crois cependant avoir réussi à en déterminer le sens. *Καιροῦν* est un terme technique propre à l'art du tisserand. Les *καιρώματα* sont d'après Hésychius (s. v. *καιροσσεῶν*) τὰ διαχωριστικὰ τῶν στημόνων πλέγματα, c'est-à-dire, en d'autres termes, la *lisse*. *Καιροῦν* signifie donc proprement *attacher la lisse*, et par extension *tisser*. Hésychius explique le mot *καιρωτρίδες* par *ἐργαστρίδες*, *ὕφαστρίδες*. La seconde partie du mot *καιροδαπισων* est évidemment dérivée de *δάπης* ou *δάπις* = *τάπης*. D'après Hésychius *δάπιδες* = *ποικίλα ὑφάσματα, τάπητες*. Or, de même que de *ἀσπίς*, *κοπίς*, *ράπις*, *ράχις*, on a fait *ἀσπίζω*, *κοπίζω*, *ράπιζω*, *ράχιζω*, on a pu de *δάπις* arriver à la forme *δαπιζω*. Il n'y aurait donc rien de contraire aux lois de l'analogie à ce qu'on eût formé des composés tels que *καιροδαπιζω* et *καιροδαπιστής*, à l'instar de *φαινομηρίς*, *φαινόδημος*, *λειποτάκτης*, *ληθομέριμος*. 2) Par conséquent si notre inscription portait *καιροδαπιστῶν*, cette forme ne devrait pas nous surprendre. Mais ma copie donne *καιροδαπισων*. Il faudra donc, ou admettre, ce qui certes n'est pas impossible, que dans ma transcription

(1) Voir mes Inscript. grecq., etc., p. 29.

(2) Cf. Clemm, de compositis graecis quae a verbo incipiunt. Gissae, 1867, p. 20.

j'ai négligé la lettre τ , ou se résoudre à accepter la forme $\kappaαιροδαπισεύς$, qui me paraît difficilement justifiable.

Quoiqu'il en soit, nous voyons ici apparaître à Hiérapolis une nouvelle industrie, celle des fabricants de tapis, qui découle assez naturellement de celle de la teinturerie et qui aujourd'hui encore, on le sait, joue un si grand rôle dans nos relations avec l'Orient.

Cette particularité est d'autant plus remarquable qu'elle se rattache à un fait historique que j'ai déjà mentionné précédemment. Nous avons vu qu'Antiochus-le-Grand avait transporté en *Phrygie* et en *Lydie*, deux mille familles juives, établies à Babylone. Or, nous savons que les tapis de pied n'étaient tissés nulle part plus magnifiquement qu'à Babylone. ⁽¹⁾

Il n'y a donc rien que de très-naturel à supposer que les familles juives transplantées de Babylone en Phrygie auront importé dans ce dernier pays la fabrication des tapis, d'autant plus que dans toute l'Asie-Occidentale, et même en Grèce et en Italie, les tapis orientaux étaient fort recherchés.

Dans la ligne 7 la lettre $P = 100$, placée devant $\epsilon\chi\alpha\tau\acute{o}\nu$, n'est probablement qu'un double emploi, dont l'épigraphie de cette époque fournit plus d'un exemple.

Les suppléments des lignes 7 et 8 se justifient par les lignes 5 et 6.

A. WAGENER.

Gand, le 4 Avril 1868.



(1) Voy. mes Inscript. grecq., etc., p. 18. Cf. aussi Becker-Marquardt, Roem. Alt. V, 2, pp. 141 et suivs.



TOPOGRAPHIE ET PLAN STRATÉGIQUE DE L'ILIADÉ.

AVEC UNE CARTE TOPOGRAPHIQUE ET STRATÉGIQUE, PAR
M. G. NICOLAÏDÈS, DE L'ÎLE DE CRÈTE. PARIS, HACHETTE, 1867. UN VOL. IN-8° DE XVII-270 P. (1).

Admirateurs passionnés du chef-d'œuvre d'un des plus beaux génies de l'antiquité, nous n'en avons peut-être pas apprécié jusqu'ici une des qualités les plus remarquables. Il appartenait à la piété d'un grec d'ajouter, après tant de siècles, une fleur nouvelle à la couronne de son Homère, et de nous révéler un stratégiste éminent dans celui que nous n'avions appris à considérer que comme un poète.

Le travail, ingénieux et consciencieux tout à la fois, de M^r Nicolaïdès, éclaire l'Iliade d'un jour nouveau et nous devons en remercier l'auteur. Un exposé d'une netteté parfaite et de la plus aimable simplicité nous fait découvrir et embrasser d'un seul coup d'œil, comme de la poupe élevée du vaisseau d'Achille, la mémorable plaine troyenne coupée par le Scamandre aux ondes tournoyantes et le Simois son tributaire, et couronnée par les collines d'Ilion et de Pergame. Il nous fait ensuite assister à tous les combats ; nous en suivons jusqu'aux moindres détails, en esprit, mais sans effort, avec un plaisir tout particulier.

Avant d'entrer en matière, l'auteur précise ce qu'il entend par PLAN STRATÉGIQUE dans l'*Iliade*, c'est :

1° Le classement et l'ordre stratégique des nations ou corps composant les deux armées grecque et troyenne ; d'où ressort l'importance relative de ces nations et de leurs chefs.

(1) M.^r Gustave d'Eichthal a fait précéder l'ouvrage d'une préface remarquable. Nous n'en parlons point : elle n'a trait que de loin au *Plan Stratégique de l'Iliade*. Nous faisons nos réserves sur certaines opinions qui s'y trouvent.

Nous avertissons le lecteur que notre carte est une *réduction approximative* de l'original. Elle nous paraît suffire à l'intelligence de ce résumé.

2° Le rapport des mouvements militaires de l'*Iliade* avec l'arrangement des armées et avec la TOPOGRAPHIE de la Troade, d'où ressort la détermination certaine de la plaine troyenne, d'Ilion, des rivières et des autres éléments topographiques mentionnés dans le poème.

Le lecteur doit en outre connaître la division naturelle de l'*Iliade* et les lieux qui servirent de théâtre aux actions militaires du poème. Il se trouvera ainsi détaché de l'ancienne division et progressivement initié au vrai plan de l'*Iliade*.

DIVISION NATURELLE DE L'ILIADE.

La division existante, en vingt-quatre chants, faite pour la facilité des rhapsodes et du public qui les écoutait, interrompt la suite des événements, y met la confusion par les titres donnés à certains épisodes et brise la plupart des liens qui s'étendent si artistiquement sur tout le poème.

L'*Iliade* considérée sous un point de vue général se divise en trois grandes parties :

Le *Prologue* (A, 1. — B, 47.) dans lequel le poète nous fait connaître le sujet de son ouvrage : Achille et Agamemnon se querellent ; Achille s'irrite, se retire dans ses tentes et s'absent de combattre. — L'espace chronologique contenu dans ce prologue est de 20 jours.

L'*action* ou le poème proprement dit (B, 48. — X, 394.) Nous y apprenons les conséquences de la colère d'Achille, c'est-à-dire le courage des Troyens ranimé, les perplexités des Grecs, la mort de Patrocle et enfin celle d'Hector. L'action comprend quatre batailles qui, avec les circonstances accessoires donnent lieu à la division suivante :

Première bataille : B, 48. — H, 482.

Seconde bataille : Θ, 1. — K, fin.

Troisième bataille : Λ, 1. — Σ, 617.

Quatrième bataille : T, 1. — Ψ, 108.

Le reste du poème est, pour ainsi dire, l'*Epilogue*. Dès l'aurore du jour suivant, on ramasse du bois, et on prépare le bûcher qui, pendant toute la journée et la nuit suivante, brûle pour consumer le corps de Patrocle. Le lendemain matin, le bûcher est éteint et les os de Patrocle sont ramassés. Achille célèbre des jeux en l'honneur de l'ami qu'il a perdu : après les jeux, l'armée se disperse et se repose. Priam vient pendant la nuit chez Achille, reçoit le corps de son fils, qui, ramené

à Troie, est pleuré et enseveli. L'épilogue contient l'espace de 25 jours.

TOPOGRAPHIE DE L'ILIADÉ.

Homère prend toujours pour base de son orientation le camp grec. Les expressions : à droite, à gauche sont toujours entendues relativement à la position des Grecs, alors même qu'elles s'appliquent aux positions et aux mouvements des Troyens (1). Il va sans dire que nous suivons religieusement la règle du poète.

Les Grecs mouillèrent entre l'embouchure du Scamandre et le cap Rhoétée et tirèrent leurs navires sur la plage.

De là, en s'avancant vers le midi et en remontant le cours du Scamandre (2), on aperçoit d'abord à droite le cap Sigée (3), un peu plus loin, le confluent d'un ruisseau qui dérive des deux sources situées à l'occident d'Ilion et près desquelles fut tué Hector : à gauche, sur la même ligne que Sigée, on voit le Rhoétée et le tombeau d'Achille et de Patrocle ; au dessus, la plaine troyenne, le nouvel Ilion et les hauteurs de Callicolone. Alors on se dirige de l'Ouest à l'Est, on laisse à droite le monument d'Ilus et, à quelque distance, au delà du ruisseau des deux sources, le grandiose tumulus d'Aesgétés (4), puis on rencontre le Simois qui arrive de l'orient ; on remonte enfin vers le midi et le fleuve vient baigner les montagnes d'*Ilion Sacrée* (5). Si, en cet endroit, on quitte le Scamandre et qu'on se dirige vers les deux sources, on rencontre à mi-chemin environ la colline de Batia non loin de laquelle doivent se trouver le hêtre (Z, 347.) et les portes Scées. L'acropole ou Pergame qui couronne la ville est situé au S-E ; plus loin on voit l'Ida.

(1) On comprend l'exception des vers 239 et 240 de la rhaps. M.

C'est à tort qu'on donne à l'adverbe *ἐνδεξιᾶ* et à son synonyme *ἐνιδεξιᾶ* un sens de *direction*, en les traduisant : *à la droite* ou *par la droite* ; ces mots dans plusieurs cas, signifient tout simplement : *avec adresse, avec art, avec grâce, ADROITEMENT*.

(2) Aujourd'hui le *Menderé*, nom turc qui a la même signification que Scamandre.

(3) Sigée est aujourd'hui Jénissari.

(4) Aujourd'hui Udjek-tépé.

(5) Aujourd'hui le village de Bounarbachî.

Le figuier dont parle Homère (A, 167.) se trouve un peu plus loin que les deux Sources, sur la rive gauche du ruisseau.

M^r Nicolaïdès, qui a visité la Troade, se livre à de curieuses considérations pour établir la situation de ces différents points. Celles qui sont relatives au Scamandre et au Simoïs sont péremptoires ; le fait est désormais acquis à la science.

DES ARMÉES.

I. De l'armée grecque.

Les Grecs après avoir débarqué sur le rivage et repoussé les Troyens (B, 701. sq.) tirent leurs vaisseaux à terre, comme nous l'avons dit, les disposent la poupe en avant sur cinq lignes et bâtissent ensuite une muraille devant le premier rang, du côté de la plaine ⁽¹⁾ (Ξ, 32. sqq.). Il n'est plus question dans le reste de l'Iliade de ce mur, qui n'était pas un ouvrage sérieux de défense, mais une simple ligne de clôture entre le camp et la plaine. Plus tard, après la colère d'Achille demeuré jusque là le *Rempart des Grecs*, on fortifia le camp en élevant une autre muraille avec des tours, sur le front de la flotte, et on creusa un large fossé en dehors de cette muraille (H. 436-441.).

Avant de retracer les faits militaires, Homère a soin de nous fournir tous les éclaircissements nécessaires à l'intelligence des batailles et des divers mouvements qui les précèdent ou les suivent. C'est surtout dans la description des deux armées que nous trouvons ces renseignements. Sans le secours du *Catalogue*, aucune mémoire humaine n'aurait pu se rappeler le nombre et l'ordre relatif des nations, des chefs, des navires, ni leur imprimer, sans jamais s'égarer, tant de mouvements si bien enchaînés et s'appliquant si bien à la topographie du pays. L'ignorance du véritable office du catalogue, en nous dérobant cette harmonie, a été la cause principale de l'incertitude qui plane sur la topographie de la Troade et même sur l'unité du poème.

Homère, à l'occasion d'une revue militaire, inventée à dessein, fait le dénombrement et la description du camp des

(1) Voyez ce mur sur la carte, en avant du camp grec, plus loin que la muraille définitive.

Achéens. Il commence par les peuples adossés au Scamandre et formant la droite; il finit à l'extrême gauche :

1 ^r	corps. Béotiens, commandés par Pénélee, etc., possédant	50 vaisseaux.	
2 ^e	" Béotiens, commandés par Asplédon et Orchomène	30	"
3 ^e	" Phocéens	40	"
4 ^e	" Locriens, avec Ajax, fils d'Oïlée	40	"
5 ^e	" <i>Phylacéens</i> , ayant pour chef Protésilas.	40	"
6 ^e	" Athéniens, avec Ménésthée pour chef.	50	"
7 ^e	" SALAMINE et Ajax, fils de Télamon.	12	"
8 ^e	" Argos, avec Diomède	80	"
9 ^e	" Mycènes, avec Agamemnon	100	"
10 ^e	" Lacédémone, avec Ménélas	60	"
11 ^e	" Pylos, avec Nestor	90	"
12 ^e	" Arcadie	60	"
13 ^e	" Buprase	40	"
14 ^e	" Dulichion, avec Méjès	40	"
15 ^e	" ITHAQUE, avec Ulysse	12	"
16 ^e	" Etoliens, avec Thoos.	40	"
17 ^e	" Crétois, avec Idoménée	80	"
18 ^e	" Rhodes.	9	"
19 ^e	" Symé	3	"
20 ^e	" Nisyre	30	"
21 ^e	" Eubée	40	"
22 ^e	" MYRMIDONS, avec Achille	50	"
23 ^e	" Phères.	11	"
24 ^e	" Méthone	7	"
25 ^e	" Tricca	30	"
26 ^e	" Ormène, avec Eurypyle.	40	"
27 ^e	" Argiase	40	"
28 ^e	" Cyphos	22	"
29 ^e	" Magnètes.	40	"

L'armée se composait donc de vingt-neuf corps. Ils étaient commandés par quarante-six chefs, y compris Philoctète, abandonné à Lemnos, et Protésilas, tué en débarquant. Les navires étaient au nombre de 1186, montés par quatre-vingt-cinq hommes chacun en moyenne, ce qui permet d'évaluer l'armée à 101,000 hommes environ.

Le large et noir vaisseau d'Ulysse occupait le milieu; il

était entouré de ceux des plus sages des Grecs (Θ, 222-226 et Α, 5-9). Là se tenait l'*Agora* et se rendait la justice. Ajax le Télamonien campait à l'aile droite. L'aile gauche plus faible que l'autre, suivant la coutume, était commandée par Achille, seul chef illustre parmi tous ceux qui sont rangés autour de lui.

La largeur du port depuis Rhétée jusqu'à Sigée est d'environ 3200 mètres, telle est donc aussi la largeur du camp. Aristarque dit que de la mer à la muraille il y avait cinq stades, c'est-à-dire à peu près 1,000 mètres. La superficie du camp était donc approximativement de 3,200,000 mètres carrés.

II. DE L'ARMÉE TROYENNE.

Homère trouve l'occasion de nous faire connaître les peuples qui défendaient Troie et leur importance relative, lorsque les Troyens se rangent en bataille sur la colline de Batia (B, 786 — 815). Voici l'énumération de ces corps :

1^{er} corps, TROYENS proprement dits, commandés par Hector (droite).

2 ^e — Dardiens.	9 ^e corps, Péoniens.
3 ^e — Zélieus.	10 ^e — Paphlagoniens.
4 ^e — Adrastéens.	11 ^e — Halisones.
5 ^e — Percote.	12 ^e — Mysiens.
6 ^e — Pélasges.	13 ^e — Phrygiens.
7 ^e — Thraces.	14 ^e — Méoniens.
8 ^e — Ciconiens.	15 ^e — Cariens.

16^e corps, LYCIENS avec Sarpédon et Glaucus (gauche).

Ces seize corps sont commandés par vingt-sept chefs. Le premier corps est composé de 10,000 hommes environ. Avec les alliés, l'armée s'élevait à 50,000 combattants. Leur disposition est semblable à celle des Grecs, avec cette seule différence qu'on ne distingue que deux divisions: l'aile droite et l'aile gauche. On reconnaît immédiatement l'importance de la première commandée par Hector, le plus brave de l'armée; à côté de lui se trouvent les chefs les plus renommés.

DES MOUVEMENTS STRATÉGIQUES DE L'ILLIADÉ.

I. Première bataille.

Pendant la nuit du vingtième jour, un songe menteur pro-

met à Agamemnon la victoire. Ce prince, de grand matin, tient conseil et feint de vouloir retourner. Ulysse ranime les courages. Agamemnon dispose les troupes et se dirige sur Troie.

Les Troyens sont rangés sur la Colline de Battia et marchent contre les Grecs.

La rencontre a lieu près de A (voyez la carte), non loin de la ville, à droite du Scamandre. Après le combat singulier de Paris et de Ménélas, la trahison de Pandarus amène un combat général (Δ, 222-456). Les Troyens reculent, les Grecs avancent (Δ, 457-507). Grâce à Apollon, la bataille se rétablit (Δ, 507-19). Le massacre continue, mais Minerve entraîne Mars qui luttait avec les Troyens. Bientôt après cependant, Mars reparait, et les Troyens, à leur tour, marchent en avant et font plier les Grecs et Ajax lui-même (E, 699-702.), c'est la seconde phase de la bataille. Les deux armées avaient passé le Scamandre et c'est sur ses bords que le carnage avait été le plus affreux (H, 328-330.). Minerve et Junon descendent au confluent du Simois et du Scamandre, près duquel sont arrivées les deux armées, et viennent en aide aux vaincus du moment. Mars est blessé par Diomède, la lutte se resserre entre les rives des deux fleuves (Z, 1-4.). Les Troyens sont presque forcés à rentrer dans Ilion (Z, 73-75), mais Hector rallume un combat terrible en excitant ses guerriers qui font volte-face, l'ennemi recule et cesse le carnage. Aussitôt qu'Hector s'est aperçu du succès des siens, il retourne à Troie faire un sacrifice à Minerve, afin que la déesse repousse des murailles les fils de Tydée, puis il reparait toujours vaillant et infatigable. C'est alors que Minerve rencontre Apollon près du hêtre. Pour mettre fin à la lutte, les deux divinités amènent un combat singulier entre Hector et Ajax. L'avantage est partagé. La nuit survient, les Troyens retournent dans Ilion, les Grecs dans leurs tentes. Ils ont perdu, les premiers, trente-huit guerriers, les seconds, dix-huit (H, 17-312.). Le lendemain on conclut une trêve, afin que de part et d'autre on puisse enterrer les morts. Les Grecs brûlent les cadavres des leurs en face de la flotte et leur élèvent un *Tombeau commun* (v. la carte). Ils construisent ensuite une muraille et des tours devant le camp, creusent un fossé en dehors de la muraille et y plan-

tent des palissades (H, 433-441.). — On ne sait pas où furent ensevelis les Troyens.

II. Seconde bataille.

La trêve dure un jour. Le lendemain, les deux armées se rencontrent dans la plaine troyenne à mi-chemin d'Ilion et du camp grec (en r). La lutte reste longtemps indécise, mais à midi la foudre de Jupiter force les Grecs à fuir devant Hector. Les Troyens vainqueurs avancent presque jusqu'au fossé : les Grecs le franchissent et se réfugient dans leurs navires (ligne ΔΔ' — Θ. 213-215.). Agamemnon accourt au centre du camp, et du haut du vaisseau d'Ulysse, harangue les Grecs (Θ, 222-225.) qui fondent de nouveau sur les Troyens (ligne Δ'E). Ceux-ci plient et tombent en grand nombre jusqu'à ce que Teucer soit blessé, puis ils reprennent l'avantage. Les Grecs refoulés regagnent encore une fois leurs vaisseaux (ligne ΕΔ'). La nuit vient, les vainqueurs se retirent mais demeurent dans la plaine (ligne ΕΖ) près du Scamandre et en deçà de la rivière (Θ, 560 sq.).

Agamemnon convoque les Grecs et fait placer une forte garde entre la muraille et le fossé (I, 1-87.), au delà du centre, vers l'aile gauche. Après l'*agora*, il réunit les vieillards dans sa tente; on envoie une députation à Achille mais sans succès (I, 186-173.). Pendant que les autres Grecs se reposent, Agamemnon veille inquiet; il rassemble de nouveau les chefs à l'endroit où est postée la garde (κ, 53-56.). Ceux-ci arrivent au rendez-vous. Diomède et Ulysse font une excursion au camp troyen (ligne ΘI'), y tuent Rhésus, et reviennent à la tente de Diomède (κ, 566 sqq.).

III. Troisième bataille.

L'ambassade envoyée à Achille ayant manqué son but, les Grecs ne perdent pas courage, mais, dès l'aurore du jour suivant, ils marchent contre les Troyens et les rencontrent vers le milieu de l'espace qui sépare les deux camps (en κ.). Le combat est d'abord indécis, vers huit heures du matin (Α, 86 sqq.), les Grecs rompent les phalanges troyennes qui reculent. Dans leur fuite, elles laissent de côté le tombeau d'Ilus et le figuier sauvage (ligne κΑΑ'); mais lorsqu'elles ont atteint les portes Scées et le hêtre elles s'arrêtent, se rallient et se retour-

nent (A, 166 sqq.) Agamemnon est blessé et revient aux vaisseaux (A, 172 sqq.). Les Grecs tombent en foule. Ulysse et Diomède rétablissent le combat. Hector blessé se retire dans la foule, puis revient peu après à l'extrême gauche, près du Scamandre (A, 497 sqq.), combattre l'ennemi qui n'a pas cessé de reculer lentement. En ce moment la bataille s'étendait vers la droite, jusqu'au tombeau d'Ilus, vers la gauche, jusqu'au Scamandre (les deux lignes dont le centre est M) qui, en cet endroit, coule perpendiculairement à l'inflexion qu'il forme vers le milieu de la plaine. Chez les Grecs, Ulysse, Diomède, Ajax Télamonien, Eurypyle sont à l'aile droite; Nestor, Idoménée, Machaon, à l'aile gauche (A, 487 sqq.). Machaon et Eurypyle blessés rentrent au camp ⁽¹⁾. Les Grecs fléchissent à la gauche. Hector se reporte à la droite et après une terrible mêlée, les Troyens vainqueurs poussent l'ennemi jusqu'au fossé (ligne MM'), s'y arrêtent (en M'), puis descendent tous de leurs chars, à l'exception d'Asios (M, 1-27.), franchissent à pied ce fossé vers la droite. Asios avec son char se dirige vers la gauche. Hector avec Sarpédon qui est venu le rejoindre à l'aile droite, lancent les Lyciens contre la tour de Ménuthée en face du VI^e corps (ligne MM''). La porte est brisée, les Troyens entrent, les Grecs fuient (M, 469-471.). Neptune observait la bataille du sommet de l'île de Samothrace, d'où l'on voyait l'Ida, Ilion et les vaisseaux des Achéens; il vient inspirer une nouvelle ardeur aux deux Ajax. Ces héros courent rallier les phalanges grecques, fondent sur Hector qui menace de traverser le camp jusqu'à la mer (N, 126-149.). Hector résiste, mais avec peine. A gauche, au contraire, les défenseurs de Troie fléchissent: Asios est tué par Idoménée. Cependant Hector, sur l'avis de Polydamas, laisse à celui-ci, pour un instant, le commandement de l'aile droite et se dirige vers la gauche pour engager l'élite des guerriers à resserrer le front de bataille dont le déploiement était trop grand. Là il apprend et constate le désastre, puis il revient avec Pâris à sa première place où la bataille est concentrée autour de Cébrion et de Polydamas (N, 789). L'armée troyenne se rassemble toute en-

(1) La ligne pointée NN' indique la retraite de Machaon jusqu'à la tente de Nestor (corps XI.).

tière aux deux côtés d'Hector, les Grecs eux-mêmes sont bientôt renforcés par ceux de leurs compagnons qui défendaient la gauche.

Agamemnon en apprenant que le rempart a été forcé, s'effraie, propose de mettre les navires à la mer et de retourner en Grèce. Ulysse et Diomède s'opposent à ce projet, s'avancent dans la mêlée et Neptune combat avec eux. Hector est renversé par une pierre qu'a lancée le fils de Télamon. On le tranporte vers Ilion (ligne 0'0Ξ) en traversant le Scamandre (Ξ, 388-432). Dès ce moment les Troyens sont vaincus, repassent le fossé et s'arrêtent près de leurs chars (ligne Μ'''0). Tout-à-coup, Hector guéri par l'ordre de Jupiter repart ; les Achéens frappés de stupeur reculent. Le fossé est comblé et les débris de la muraille renversés par Apollon, les Troyens sur leurs chars les traversent (ligne 00'). Patrocle court engager Achille à combattre. Pendant ce temps s'engage une lutte terrible près des navires. Hector crie de les incendier. Ajax fait des prodiges de valeur. Déjà le vaisseau de Protésilas était en feu, lorsque arrive Patrocle revêtu des armes d'Achille (1), il sauve la flotte et la victoire change de camp. Les chevaux du fils de Priam l'entraînent et repassent le fossé. Patrocle le suit sans pouvoir l'atteindre, puis revient sur ses pas, coupe le chemin au reste des Troyens, tue Sarpédon et conserve la victoire. Il revient à la poursuite des fuyards jusqu'à la ville ; mais Apollon ne lui permet pas d'y entrer. Hector arrivé aux portes Scées recommence le combat, et bientôt après, là sous les murs d'Ilion (P, 401-404), immole le vaillant fils de Ménétiüs. Une lutte terrible s'engage autour du cadavre dont les Grecs cherchent à se rendre maîtres. Après diverses alternatives de succès et de défaites, les Troyens l'emportent et refoulent vers le fossé (ligne II'' II''' II''''') les Grecs qui entraînent avec eux le corps de Patrocle (P, 715 sqq.). Pendant ce temps Antiloque est venu annoncer à Achille la mort de son ami. Le héros oublie sa colère et soudain, les épaules recouvertes de la terrible égide de Minerve, il franchit la muraille et paraît sur le bord du fossé (Ξ, 215). Les Troyens fuient épouvantés. Le soleil se couche

(1) Le combat s'étendait alors sur la ligne XX'.

et la bataille cesse (Σ , 242) après avoir duré environ quinze heures et coûté la vie à quatre-vingt-dix-huit Troyens et trente-six Grecs.

Le reste de la rhapsodie Σ décrit l'assemblée nocturne des Troyens, les lamentations d'Achille et la *Panoplie* que Vulcain fabrique pour le héros Grec.

IV. Quatrième bataille.

Les Troyens ont campé dans la plaine pour recommencer plus aisément le combat le lendemain. Achille revêtu de ses nouvelles armes vient se réconcilier avec Agamemnon. Les dieux se préparent aussi à la lutte qui sera décisive et parcourent les champs de bataille (Υ , 49-54. — 144-152). Les armées se rencontrent au milieu de l'espace compris entre les deux camps (en Σ). Achille combat comme un lion, repousse les Troyens, les poursuit jusqu'au passage du Scamandre, en précipite une foule dans le fleuve en dessus du confluent du Simois. Le Scamandre se lève contre Achille mais Vulcain le dompte. Achille reprend sa poursuite. C'est à ce moment qu'Agénor lui lance une flèche (point Υ) et fuit vers le fleuve (ligne $\Upsilon\Upsilon'$). Les Troyens rentrent dans Ilion. Achille se précipite vers la ville (ligne $\Upsilon\Upsilon''$). Seul Hector reste hors des murs, devant les portes Scées, décidé à se mesurer avec son redoutable adversaire, mais à la vue d'Achille, la crainte le saisit, il fuit vers les deux sources, laissant les portes derrière lui. Achille le poursuit, ils font trois fois le tour de la ville en courant ⁽¹⁾, mais lorsqu'ils arrivent pour la quatrième fois aux deux sources, Hector s'arrête, défie Achille et tombe frappé à mort (χ , 167-363). Achille attache le corps de son ennemi derrière son char et le traîne ainsi jusqu'aux navires (χ , 364-515). Il se retire alors dans sa tente pour pleurer Patrocle dont on fait le lendemain les funérailles.

Après la quatrième bataille, le seul épisode important qui se rattache à la topographie de l'Iliade est le voyage de Priam venant demander à Achille le corps de son fils. Le chemin parcouru par le vieillard se représente aisément.

Ici se termine la question que M^r Nicolaïdès a étudiée.

Le 25 Février 1868.

A.

(1) Chaque tour était d'environ cinq kilomètres.

LE PARFAIT DU SUBJONCTIF EN LATIN.



Le parfait du subjonctif a en latin, comme on sait, deux formes différentes, l'une en *erim*, et l'autre en *sim*: *Negassim* se rencontre à côté de *negaverim*; on a dit dans le même sens *ne dixeris* et *ne dixis*. La forme en *sim*, fréquente dans l'ancienne langue, disparut peu à peu de l'usage, et les œuvres de l'époque classique n'en offrent plus que de rares exemples; elle n'a guère persisté que dans les verbes *audeo* et *facio*, où l'on en trouve les derniers restes, à l'état d'archaïsmes. Elle n'en est pas moins digne de l'attention du grammairien.

Les deux formes en *erim* et en *sim* sont bien et au même titre des parfaits du subjonctif, puisqu'elles ont une origine commune et qu'elles sont composées d'un thème de parfait et du subjonctif *sim*. Dans les verbes de la première conjugaison, qui ont en assez grand nombre la double désinence, *assim* et *averim* se ramènent l'un et l'autre à une forme plus ancienne **avisim* ⁽¹⁾: *Negassim* et *negaverim* viennent de **negavisim*, le premier par la suppression de *i* et l'assimilation de *v* à la lettre suivante, le second par le changement de *i* en *e* et celui de *s* en *r*. La terminaison *sim* est beaucoup moins commune dans les verbes de la deuxième conjugaison ⁽²⁾: *habeo*, *prohibeo* et *licet* sont les seuls qui en fournissent des exemples sûrs. D'ailleurs la même explication rend compte de la double forme que ces verbes présentent au parfait du subjonctif. *Essim* répond à *assim* comme *uerim* répond à *averim*. Toute la différence est dans le thème du parfait: *habessim* pour **haberisim*

(1) On a indiqué par un astérisque les formes qui ne se rencontrent pas dans les monuments de la langue parvenus jusqu'à nous.

(2) Le lecteur comprendra que dans une question spéciale comme celle-ci, ce n'est pas le caractère de l'infinitif qui doit déterminer la classe du verbe; *ausim*, par exemple appartient à la troisième conjugaison.

suppose le thème plus ancien **haberi*, tandis que *habuerim* renferme le thème plus récent *habui*. Aux parfaits en *assim* et en *essim* des verbes en A et en E doit correspondre dans les verbes en I un parfait en *issim*. Il a probablement existé dans l'ancienne langue latine; Lambin l'a même introduit assez heureusement en deux endroits de Plaute (Amph. vv. 69 et 74), décidant ainsi du même coup la question de fait et la question de date, si une conjecture, quelque spécieuse qu'elle soit, suffisait à les décider.

Si nous soumettons à l'analyse les verbes de la troisième conjugaison, le parfait du subjonctif, dans sa forme en *sim* comme dans sa forme en *erim*, nous montrera encore la réunion des deux éléments dont l'un lui donne la valeur de parfait et l'autre celle de subjonctif. Ceux dont le parfait de l'indicatif terminé en *si* est déjà composé, comme *dixi*, *resperi*, *excessi* etc. ont au subjonctif, outre la forme ordinaire, *dixim*, *resperim*, *excessim* qui viennent de **dixisim* **resperisim* **excessisim* de la même manière que *dixi* vient de *dixisti*, par la suppression de la syllabe *is*. Ceux dont le parfait est formé par l'addition de *i* au radical, redoublé ou non, perdent cette voyelle au subjonctif: ainsi **emisim* devient *empsim* (avec introduction euphonique de *p*), *incensim* est pour **incendisim*, *sponsim* suppose **spondisim* (sans le redoublement de l'indicatif). Il y aurait peut-être lieu d'examiner s'il ne faut pas appliquer le même procédé de décomposition aux formes synopées de la catégorie précédente, ou du moins à une partie d'entre elles; mais je me conforme à l'opinion reçue. Il y a d'autres parfaits en *sim* qui paraissent n'avoir rien de commun avec le parfait de l'indicatif: tels sont *capsim*, *faxim*, *axim*, *taxim* bien éloignés à la première vue de *cepi*, *feci*, *egi*, *tetigi*; mais *cepi*, *feci*, *egi* viennent, par la perte d'une consonne et la contraction des voyelles voisines, de **cecipi*, **fefici*, **egigi* formés comme *tetigi*, et à leur tour **cecipi* **fefici* **egigi*, *tetigi* viennent, par l'affaiblissement de la voyelle du radical, de **cecapi*, **fefaci*, **egagi*, **tetagi* qui sont les parfaits réguliers des verbes *cap*, *fac*, *ag*, *tag*, et qui ont formé *capsim*, *faxim* etc., comme *spondi* a formé *sponsim*.

Donc la forme abrégée et la forme pleine du parfait du subjonctif ont une même et commune origine, et elles ne diffèrent l'une et l'autre que parce que les éléments dont elles se composent ont été diversement transformés.

De l'identité d'origine on pourrait conclure à l'identité de valeur et d'usage, si les langues obéissaient à une logique rigoureuse; mais, comme on sait qu'il n'en est rien, il convient d'examiner maintenant si l'emploi de ces deux formes est le même et si les Latins s'en sont servis indifféremment. Cet examen fait le principal objet d'une étude intéressante qu'un savant allemand, M. Lübbert, vient de consacrer au parfait du subjonctif latin ⁽¹⁾. Je vais parler d'après lui, en usant toutefois d'une certaine liberté.

Le parfait en *erim* a la propriété d'exprimer un double rapport : rapport au passé dans *nescimus quid evenerit, angimur tanquam illi acerbitatis aliquid acciderit*, etc., rapport au futur dans *ne transieris Iberum, hoc sine ulla dubitatione confirmaverim*, etc. Ce dernier rapport est aussi exprimé par le parfait en *sim*, comme le peuvent des exemples nombreux : *Di te servassint, ne istuc dixis, cave faxis, haud negassim*, etc.; mais le parfait en *sim* s'emploie-t-il également avec relation au passé? peut-on dire, ou plutôt Ennius et Caton ont-ils pu dire : *exultat tanquam præclare faxit, queritur quod id sibi negassis*? Ceux qui prennent surtout en considération les éléments dont se composent les mots, et j'entends par là les savants qui ont fait de la grammaire comparée leur étude principale, ne paraissent avoir aucun doute à cet égard. Il serait assez étonnant en effet qu'un temps ainsi formé, ainsi nommé et à juste titre, ne fût pas propre à marquer le passé. Cependant, comme le langage des hommes a ses caprices, en pareille matière la raison décisive doit être tirée de l'usage, et les faits seuls peuvent répondre à la question que nous avons posée. Nous trouvons, il est vrai, dans certaines éditions, faites avec beaucoup de soin et de critique, plus d'un exemple du subjonctif en *sim* avec le sens du passé; mais d'autres éditions sont contraires à celles-là. Il faut donc remonter plus haut, interroger les manuscrits, discuter le texte, et en attendant suspendre son jugement.

Les grammairiens sont en général peu favorables à l'opinion qui accorde au parfait syncopé la double signification du parfait

(1) Des conjunctiv perfecti und das futurum exactum im älteren Latein von Eduard Lübbert. Breslau.

en *erim*. Madvig est celui qui l'a combattue avec le plus de force. Pour Madvig ce qu'on nomme parfait du subjonctif ou subjonctif du parfait n'est en réalité que le subjonctif du futur; la forme en *sim* est le subjonctif du futur en *so*, qui est un futur premier analogue aux futurs grecs en $\sigma\omega$, et la forme en *erim* est le subjonctif du futur passé en *ero*. Cette théorie est insoutenable; car le futur en *so* (*locasso*, *faxo*, etc.) est, pour le sens et pour la forme, un futur passé, et on ne peut faire de l'indicatif *locasso* ou *locavero* un subjonctif *locassim* ou *locaverim* par le simple changement de *o* en *i*, puisque c'est la dernière syllabe tout entière, c'est-à-dire le subjonctif du verbe *esse*, qui donne à ces formes le caractère et la valeur du subjonctif. *Locassim* ne vient pas plus de *locasso* que *locasso* ne vient de *locassim*. Madvig s'est donc trompé en voulant rendre raison de l'usage restreint du parfait en *sim*; mais dans le cas présent, où il ne s'agit que d'éclaircir un point de fait, le vice de sa théorie n'ôte rien à l'autorité de son opinion.

Examinons les faits. M. Lübbert a pris la peine de rassembler les passages latins où le parfait en *sim* exprime relation à une époque future, et il les a rangés sous différents titres, selon le sens particulier de la phrase. 1° Souhait — *Di faxint* ou *servassint*, *Jupiter prohibessit*, *Di te mactassint malo*, *utinam me Divi adaxint ad suspendium*, *bene sponis*, etc. La forme en *erim* n'est que rarement employée dans ce sens. 2° Défense — *Ne faxis* ou *dixis*, *cave faxis* ou *dixis*, *ne me istoc posthac nomine appellassis*, *cave parsis in eum dicere*, etc. 3° Énonciation dubitative — *Ausim facere*, *id non ausit credere*, *male faxim lubens*, *haud negassim*, *quae ago egi axim verruncent bene*, etc. 4° Intention — *Oro ut propria haec mihi faxis*, *non metuo ne quis mi in jure abjurassit*, *hic opsistam ne se subrepsit mihi*, etc. La forme en *erim* est quelquefois employée dans le même sens. 5° Condition — *Plus miser sim si faxim*, *si filiam locassim meam tibi tu me haud respicias*, etc.

Les exemples de cette espèce sont nombreux, nous l'avons déjà dit; mais si on peut leur opposer un seul passage d'une irrécusable certitude, où cette forme syncopée ait la signification du passé, ils ne prouvent plus qu'une chose, c'est que le subjonctif en *sim* a ordinairement le sens du futur, comme le subjonctif en *erim* a ordinairement le sens du passé, sans que ces deux formes diffèrent d'une manière essentielle dans

leur emploi. Quelques exemples peuvent être allégués qui justifieraient une pareille conclusion ; l'examen critique auquel nous allons les soumettre nous apprendra quelle confiance ils méritent.

Il y a d'abord un passage de Lucilius, cité par Cicéron (*de finibus* II, 8), passage gravement altéré, et où d'ailleurs le subjonctif *dempsit* n'est que la leçon des plus mauvais manuscrits. Il y a ensuite deux passages des satires de Varron, cités par Nonius, dans lesquels le dernier éditeur a corrigé *devorasset* et *certasset*, qu'on lit dans les manuscrits, en *devorassit* et en *certassit*. Ces passages sont obscurs, et ils demeurent tels après la correction. Dans le premier qui est tiré de la satire intitulée *Papiapapae* (Riese p. 167), il est difficile de démontrer que *devorasset* n'a pas de sens, plus difficile de démontrer que *devorassit*, en le supposant écrit par Varron, n'est pas le futur passé ; car la phrase peut être interrogative. Dans le second qui appartenait à la satire intitulée *ταπρὸ Μενίππου* (Riese, p. 222) et qui, par parenthèse, est fort mal restitué, en admettant comme fondée la substitution de *certassit* à *certasset* on pourra toujours prendre *certassit* pour un subjonctif potentiel. Ecartons donc ces exemples qui sont plus que suspects.

On en rencontre d'autres dans les comédies de Plaute. A la première scène de l'*Amphitryon* nous lisons dans l'édition de Fleckeisen :

....*Telebois jubet sententiam ut dicant suam :
si sine vi et sine bello velint rapta et raptores tradere
si quae asportassint reddere : se exercitum extemplo domum
reducturum.*

Mais *asportassint* est une correction de l'éditeur ; les manuscrits ont *asportassent* ; et en faisant suivre le présent historique *jubet* du plus-que-parfait du subjonctif, Plaute n'aurait pas parlé autrement que Cicéron, qui dit dans le discours pour Quintius : *Naevium rogat ut curet quod dixisset*. Cette irrégularité n'a rien de choquant dans les langues anciennes, où l'idée prévaut si souvent sur la forme.

Ailleurs (Men. IV, 2, 31) on lit dans l'édition de Ritschl :

*Di illum omnes perdant, ita mihi hunc corruptit diem
meque adeo qui hodie forum unquam oculis inspexim meis*
au lieu de *inspexi* que portent les manuscrits. Mais la correc-

tion n'est nullement nécessaire. L'indicatif dans les propositions de cette nature n'est pas rare chez Plaute ; une seule scène du *Rudens* (la 4^e du 4^e acte) nous en présente deux exemples, l'un au vers 140 :

sumne ego scelestus qui illunc hodie excepi vidulum

l'autre au vers 122 :

— *te di omnes perdant qui hodie me oculis vidisti tuis
meque adeo scelestum qui non circumspexi centiens.*

On voit que ce dernier passage ressemble de tout point à celui des *Ménechmes*. Il faudra donc le changer aussi ; et alors où s'arrêtera-t-on ?

Ce n'est pas la seule liberté de ce genre que Ritschl ait prise envers le texte de Plaute. Dans la même scène des *Ménechmes* il a remplacé *at tu ne clam me comesses prandium* (v. 47) par *at ego, tu ne clam comessis prandium*. En ce qui regarde le verbe, M. Lübbert déclare la correction indubitable ; seulement il explique, ou plutôt il cherche à expliquer, *comessis* à sa manière. Pour moi, je ne comprends même pas qu'on ait pensé à changer la moindre chose à ce passage : *ne comesses* signifie *tu ne devais pas manger*, voilà tout.

Ritschl a encore changé de sa propre autorité l'indicatif en subjonctif dans le vers : *non ego sum qui te dudum conduxim* (Merc. IV, 4, 18). Mais en substituant *conduxim* à *conduxi*, il a supprimé un heureux trait de comédie. Car le personnage qui parle ainsi est un mari embarrassé qui ne sait plus ce qu'il dit et qui avoue sa faute en la niaut.

Il nous reste à examiner un dernier passage. Le voici d'après Fleckeisen :

. *dic quod te rogo,*
ecquem tu hic hominem crispum incanum videris,
.
hic dico, in fanum Veneris qui mulierculas
duas secum adduxit, quique adornarit sibi
ut rem divinam faciat. (Rud. I, 2, 36).

A cause de *adornarit*, il paraît difficile de voir dans *adduxit* autre chose qu'un subjonctif. Mais encore ici *adornarit* est une correction de l'éditeur, au lieu de *adornaret* qu'on trouve dans les manuscrits ; cet imparfait ne va pas, il est vrai, avec le reste de la phrase ; mais on pouvait le changer en *adornavit*. Que si on juge la correction de Fleckeisen plus plausible, il

restera à dire que *adduxit* peut après tout être un indicatif et que la différence de mode tient à la différence de sens : *qui a amené... et qui a dû se préparer*.

De l'examen auquel nous venons de nous livrer il résulte : 1° que les exemples sur lesquels on pourrait se fonder pour attribuer au subjonctif en *sim* la signification du passé sont contraires à la leçon des meilleurs manuscrits dans un cas, et à la leçon de tous les manuscrits dans les autres cas ; 2° que les corrections qui ont été faites par les nouveaux éditeurs au texte reçu, ou bien sont inutiles, pour ne pas dire autre chose, ou bien ne prouvent rien du tout. Qu'on fasse réflexion après cela que sur les 215 passages des comédies de Plaute, où la forme pleine du parfait du subjonctif a le sens du passé, il y en a 62 (je le répète d'après M. Lübbert qui a compté tout cela), où figurent des verbes qui comportent également la forme syncopée, et il faudra bien reconnaître que, si l'auteur ne l'y a pas une seule fois employée, ce n'est point par un simple effet du hasard ou à cause des exigences du mètre, mais parce que l'usage ne le permettait pas.

Nous avons maintenant à rechercher la raison du désaccord qui existe entre la fonction et l'origine de ces deux formes, c'est-à-dire à expliquer comment elles peuvent exprimer le futur, composées comme elles sont du thème du parfait, et comment l'une d'elles l'exprime même exclusivement. Selon les uns le parfait qui entre dans la composition de ces formes a alors la valeur du présent ; on dit, par exemple, *quaeso ut prohibeas* comme on dit *facito ut memineras*, parce que *prohibui* (**prohibeti*) signifie *j'ai empêché et j'empêche encore* ; et *quaeso ut prohibeas* revient à *quaeso ut prohibeas*, parce que l'idée de présent prédomine sur l'autre. Tout cela est fort bien ; mais le parfait, même quand il se traduit par le présent, exprime un état continu qui a son commencement dans le passé ; *memini* et *odi* ont ce sens ; or dans l'emploi dont on veut rendre compte, le parfait du subjonctif ne marque qu'une action momentanée : *ne istud dixeris* veut dire *ne prononcez pas ces paroles*, et non, *ne laissez pas subsister ces paroles*. Plaute met dans la bouche d'un de ses personnages, qui a fait crédit de la bourse à la main, la réflexion suivante : *nec metuo quibus credidi hodie ne quis mi in jure abjurasset* (Pers. IV, 3, 9), *je ne crains pas que ceux à qui j'ai fait crédit aujourd'hui nient jamais leur dette en*

justice; il est évident que *abjuravi* dans le sens de *je persiste à nier* n'explique pas *abjurassit*, qui désigne une action bornée à un moment de l'avenir, si elle pouvait se réaliser.

D'autres disent : l'emploi qu'on fait du parfait du subjonctif avec rapport au futur, peut être comparé à celui du futur passé mis pour le futur simple; dans l'un et dans l'autre cas, l'esprit se représente comme existant déjà ce qui n'existe pas encore, et l'énergie de l'expression traduit la vivacité de la pensée : *ne dixeris*, par exemple qu'on rend par *ne dites pas* signifie véritablement *n'ayez pas dit*, de même que *videro*, quand on le rend par *je verrai*, signifie réellement *j'aurai vu*; et, comme cette explication doit être étendue à la seconde forme, *cave dixis* littéralement *prenez garde d'avoir dit* ne fait qu'exprimer la défense avec plus de force que *cave dicas*. Nous ne ferons là-dessus qu'une observation : c'est qu'on ne peut guère admettre que, dans l'usage commun de ce temps du subjonctif, le sens emprunté, et qui caractérise en quelque sorte un état violent de l'esprit, ait prévalu sur le sens primitif et naturel, au point de s'y substituer en partie dans l'une des deux formes et de l'effacer complètement dans l'autre. A cela près, cette opinion, que Zumpt a le premier mise en avant, paraît fort plausible. Je dirai même que les raisons par lesquelles M. Lübbert la combat ne sont pas toutes également bonnes, et que certaines d'entre elles seraient mieux placées à l'article précédent; mais je dirai aussi pour être juste que, si son raisonnement est un peu faible et un peu à côté, il y mêle une généreuse passion qui relève singulièrement le sujet. Ecoutez plutôt : *Je ne voudrai pas être injuste pour les Mânes d'un savant tel que Zumpt.... mais il a mieux aimé sacrifier à des chimères que de regarder en face la Déesse de la Vérité*. Zumpt a méconnu l'aoriste!

Parlons donc de l'aoriste. — L'aoriste est le parfait défini ou relatif. Il y a dans *il est mort* une idée fort différente de celle qui est dans *il mourut*. Les Latins distinguaient sans doute ces deux idées, mais le latin ne les distinguait pas. En latin, un seul et même temps du verbe signifie l'action qui se fait à un certain moment du passé et celle qui appartient au passé d'une manière absolue. La forme de ce temps est assez variée, il est vrai : il peut être composé, et de deux façons : 1° par l'addition de *vi* (de la racine *bhu*, en grec *φύ*,

en latin *fu*), comme *amari*, 2° par l'addition de *si* (de la racine *as*, en grec et en latin *es*), comme *intellexi*; il peut être formé par redoublement, comme *cucurri*; il peut avoir perdu le redoublement, d'une manière ou de l'autre, comme *tuli* et *vīdi*; mais cette différence extérieure n'influe en rien sur le sens : chacun de ces parfaits a la même étendue de signification et exprime également le double rapport que nous venons de dire. Le latin n'a pas su profiter, comme l'a fait le grec, des diversités de la forme, pour séparer et dégager, s'il est permis de parler ainsi, l'aoriste du parfait absolu. Le subjonctif du parfait latin est donc aussi le subjonctif de l'aoriste; et j'ajoute tout de suite, le subjonctif de l'aoriste nous expliquera ce que n'a pu expliquer le subjonctif du parfait.

Quand on dit que l'aoriste exprime une action qui a lieu à un moment du passé, on ne parle que de l'aoriste de l'indicatif. Aux autres modes, à l'impératif, au subjonctif, à l'optatif, l'aoriste n'exprime plus qu'une action momentanée, abstraction faite de toute notion de temps. C'est la règle en grec, comme on sait, et cette règle doit être la même en latin, parce qu'elle est dans la nature de la chose. On peut en effet commander ou souhaiter que ceci ou cela soit fait, le parfait absolu conservera à l'impératif et à l'optatif toute sa signification; mais on ne peut pas commander ou souhaiter qu'une chose se fasse ou soit faite à un certain moment du passé. L'aoriste se dépouille alors de sa propriété d'exprimer le temps, pour ne plus marquer que la réalisation d'un fait en général. Si Cicéron dit *esto perierint*, *perierint* sera le subjonctif du parfait et signifiera *admettons qu'ils aient péri*; mais dans le vers de Plaute *malevoli perquisitores auctionum perierint* (Pers. II, 2, 6), *perierint* est le subjonctif de l'aoriste et signifie simplement *qu'ils périssent*. On demandera peut-être pourquoi on emploie alors l'aoriste plutôt que le présent. Nous répondrons que l'emploi de l'un de ces temps n'est pas exclusif de celui de l'autre, et qu'ils peuvent avoir des fonctions distinctes, comme en grec. Lorsque Démosthène dit dans la première philippique : *ἐπειδὴν ἅπαντ' ἀκούσῃτε κρίνατε, μὴ πρότερον προλαμβάνετε* (§ 14), la différence entre les deux impératifs est assez sensible. Supposons qu'il s'agisse de formuler une défense : l'aoriste, je le répète, énonce un fait appartenant à une certaine époque du passé, le présent exprime

une action qui a lieu actuellement ou habituellement; si on en fait l'objet d'une défense, la chose passée ou présente est transportée par l'esprit dans l'avenir; mais l'aoriste la fait concevoir comme plus déterminée et plus circonscrite, le présent, comme plus générale ou plus prolongée. Je n'entends pas dire que cette distinction soit toujours ou même ait toujours été observée; on sait que l'usage du présent est de beaucoup le plus fréquent; mais on sait aussi, pour ne citer qu'un exemple, qu'on ne dit pas indifféremment *ne feceris* ou *ne facias*; et j'imagine qu'il y a à cela quelque raison.

Je me résume et je conclus. Le parfait du subjonctif exprime relation au passé, l'aoriste du subjonctif exprime relation à l'avenir, non comme aoriste mais comme subjonctif; comme il n'y a à l'indicatif qu'une seule forme pour le parfait et pour l'aoriste, et que le subjonctif, ainsi que nous l'avons montré en commençant, est formé du thème de l'indicatif, il n'y avait originellement aussi qu'une seule forme au subjonctif pour l'un et pour l'autre temps; cette forme caractérisée par la désinence **isim* (**servacisim*, **havevisim*, **incendisim*), se contracta en perdant la voyelle qui précédait la sifflante (*servacissim*, *habessim*, *incensim*), et ainsi contractée n'exprima plus que le futur ou, si l'on veut, finit par ne plus exprimer que le futur; le parfait du subjonctif eut alors une forme pleine et une forme écourtée; la forme pleine qui avait retenu la double signification du futur et du passé se modifia ensuite, comme elle devait se modifier, lorsqu'un nouveau principe d'euphonie s'introduisit dans la langue, en changeant la terminaison **isim* en *erim* (*servaverim*, *habuerim*, *incenderim*). Ainsi le latin faisait au subjonctif, en utilisant la double forme du mode, la distinction qu'il n'avait pas faite à l'indicatif. Si cette distinction ne fut pas plus complète, si la forme pleine continua à marquer le futur et le passé, tandis que la forme syncopée était restreinte au futur, c'est apparemment parce que cette dernière ne fut jamais d'un usage général et que certains verbes ne l'admettaient pas.

Ces conclusions ne sont pas celles de M. Lübbert. De ce que la forme en *sim* n'est employée qu'avec rapport au futur, il déduit la conséquence que la forme originelle en **isim*, d'où elle dérive, avait un emploi identique et qu'elle n'a jamais exprimé le passé; et cette conséquence il la présente, non

comme une probabilité, mais comme un fait ; il ne discute pas, il constate. Quoi qu'en dise M. Lübbert, la chose n'est pas si claire, et nous ne pouvons voir dans son opinion qu'une pure hypothèse. Cette hypothèse emprunte-t-elle quelque vraisemblance à l'ensemble des faits ? Parce que *servassim* vient de **servarisim*, on conclut du sens de l'un à celui de l'autre ; mais *servaverim* en vient aussi, et *servaverim* se rapporte ordinairement au passé : qu'est-ce qui prouve qu'il nous ait transmis moins fidèlement que *servassim* la signification de **servavisim* ? sa forme même ne doit-elle pas faire supposer qu'il l'a plus exactement conservée ? On peut encore trouver étrange que **servatisim* qui est formé du parfait *servavi* ne possédât pas le sens du passé. Mais à cela M. Lübbert a une réponse ; seulement elle ne vaut rien. Ce *servavi*, dit-il, n'est pas un parfait, mais un aoriste ; car les deux temps étaient distincts par la forme dans l'ancienne langue latine : le thème de l'aoriste était composé, celui du parfait, formé par redoublement ; *servavi*, *dixi* et tous les temps passés en *vi* et en *si* étaient des aoristes, *cucurri*, *tetigi* etc. étaient des parfaits. M. Lübbert ajoute que cette belle distinction entre le parfait et l'aoriste s'est malheureusement perdue à l'indicatif, mais que la signification spéciale du subjonctif en *sim* témoigne encore de son existence. Comme on le voit, l'auteur confirme une supposition par une autre, ce qui est un procédé de raisonnement aussi commode que peu démonstratif. Si les latins avaient non-seulement clairement senti la différence des deux temps que nous nommons parfait et aoriste, mais encore l'avaient exprimée dans la langue par une différence si caractéristique de forme, ne serait-il pas bien étonnant qu'ils eussent perdu par la suite et la faculté de distinguer ce qui est réellement distinct et jusqu'au sens de la distinction faite ? est-il d'ailleurs croyable que trois classes de verbes sur quatre aient été totalement dépourvues de parfait, et cela sans que l'aoriste pût en tenir lieu, puisque les deux temps étaient si exactement séparés ? — Je continue l'exposition de la doctrine de M. Lübbert : les parfaits composés en *vi* et en *si*, étant de véritables aoristes, ont au subjonctif le sens du futur, les parfaits redoublés ont au même mode le sens du passé : or, comme la forme syncopée du parfait du subjonctif a toujours le sens du futur, il s'ensuit que les parfaits redoublés ne peuvent jamais recevoir cette

forme. Il est vrai que ces parfaits ne se rencontrent pas sous la forme syncopée au subjonctif; mais nous voyons, ne fût-ce que par *tuli*, anciennement *tetuli*, que la syllabe redoublée tombe facilement, nous voyons encore que l'addition d'une particule initiale en amène ordinairement la suppression; est-il étonnant après cela, que l'addition d'un nouvel élément au thème du parfait, combinée avec une restriction du sens, ait un effet semblable? *Sponsim* est le subjonctif de *spopondi*; faut-il inventer, pour l'expliquer, un parfait **sponsi* qui deviendrait au subjonctif **sponsisim* puis *sponsim*, au lieu d'y voir une abréviation de **spondisim*? Il y a, nous l'avons vu, des parfaits qui ne sont ni composés ni pourvus du redoublement; quoique M. Lübbert paraisse éviter d'en faire ici une mention expresse, il les assimile sans aucun doute, comme il doit le faire, aux parfaits dont le radical est redoublé. Or, à un autre endroit de sa dissertation (page 8), il explique lui-même *incensim*, *comessim*, *empsim* par **incendisim*, **comedisim*, **emisim* sans recourir aux parfaits hypothétiques **incensi* **comesi* **empsi*, et il a raison, car on ne doit pas créer sans nécessité des formes de cette espèce. Voilà donc des subjonctifs syncopés qui de son propre aveu ne supposent pas un thème de parfait composé. Pourquoi maintenant imaginer, pour rendre compte de *capsim*, *faxim*, *taxim* etc., des parfaits tels que **capsi*, **faxi*, **taxi*, et des intermédiaires tels que **capsisim*, **faxisim*, **taxisim*? Quand je dis imaginer, je ne parle peut-être pas exactement; c'est plus fort que cela: M. Lübbert se fonde sur la supposition gratuite qu'un thème redoublé ne peut former un subjonctif syncopé pour démontrer l'existence de **capsi*, **faxi*, etc., et pour donner raison à Corssen contre Curtius et Schleicher. Je doute fort que M. Corssen accepte une pareille démonstration de sa théorie. On allègue, pour justifier ces formes parasites, le double parfait de certains verbes, *panxi* et *pepigi* de *pango*, *punxi* (au moins dans les composés) et *pupugi* de *pungo*. Nous pourrions faire remarquer que l'analogie laisse à désirer, et qu'à ce compte-là *tango* devrait avoir au subjonctif *tanxim* et non *taxim*; mais nous aimons mieux accepter la comparaison sans réserve. *Pupugi* et *pepigi* sont les anciens parfaits des verbes *pungo* et *pango*, ou plutôt des racines verbales *pug* et *pag*, *punxi* et *panxi* sont des temps de création plus récente, ce qui prouve, par parenthèse, qu'on

n'a pas le droit de s'autoriser de ces doubles formes, comme M. Lübbert semble l'avoir fait, pour admettre l'existence distincte du parfait et de l'aoriste dans l'ancienne conjugaison latine ; d'après cela on ne devrait voir dans **capsi*, **faxi* etc., que des parfaits de seconde formation, et *capsim faxim* etc. qu'on en fait dériver ne seraient, malgré leur aspect antique, que des formes relativement modernes. Inutile de dire que c'est peu vraisemblable. On trouve sur une inscription en langue osque le futur passé *fefacust* (pour *fefacuset*). qui répond au latin *faxit* ; ce vieux futur montre clairement d'où vient *faxim* ; et si on y avait fait plus d'attention, on n'aurait pas senti la nécessité d'appeler à son aide des *faxi*, des *capsi* et autres créations fantastiques. Bref, l'incapacité des parfaits non composés à prendre au subjonctif la forme syncopée n'est qu'une hypothèse ajoutée à d'autres hypothèses.

Et avec toutes ces hypothèses échafaudées l'une sur l'autre on n'arrive encore à rien. Car si les parfaits composés n'ont d'abord eu au subjonctif que le sens du futur et les autres que le sens du passé, comment se fait-il que sous la forme en *erim* les uns et les autres soient également employés pour le futur et pour le passé, que *sercacerim*, *diærim*, etc. se rapportent maintenant au passé comme au futur, *tetigerim fecerim*, etc., au futur comme au passé? M. Lübbert se tire d'affaire par une dernière hypothèse qui n'est pas la moins hardie de toutes : cette extension de sens, du futur au passé et du passé au futur, coïncide, dit-il, avec l'apparition des formes en *r* ; les vieilles formes en *s* ne se prêtaient pas à pareille extension, l'idée et le mot étaient trop étroitement liés ; les nouvelles s'y prêtèrent, et on eut ainsi un système de formes à signification mixte, qui répondaient, paraît-il, à un besoin de l'esprit de jour en jour plus pressant. *Et voilà pourquoi....* Madvig, lui, est d'avis que tout ce qu'on nomme parfait du subjonctif avait primitivement le sens unique du futur ; seulement il avoue qu'il ne saurait expliquer, pour la forme en *erim*, le passage du futur au passé. Madvig, dit là-dessus M. Lübbert, a entrevu la vérité, mais le lecteur s'aperçoit maintenant qu'il y a loin d'une conjecture heureuse à une démonstration rigoureusement scientifique. Ainsi parle M. Lübbert arrivé au terme de son travail.

Nous dirons à notre tour : la grammaire est une science

d'observation, où la théorie ne doit être que la généralisation légitime des faits exactement constatés et dûment interprétés. Dans la première partie de sa dissertation M. Lübbert a raisonné sur ce qui existait, il a produit les exemples nécessaires, discuté les textes : nous l'avons suivi avec plaisir et nous avons accepté ses conclusions ; dans la seconde partie il a bâti sur des hypothèses un système compliqué qui n'est pas même ingénieux : nous l'avons alors abandonné, parce qu'il abandonnait sa propre méthode.

H. COURTOY.

QUELQUES OBSERVATIONS

A PROPOS D'UNE PÉTITION DE LA LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT.

La ligue de l'Enseignement vient d'adresser à la Législature une pétition par laquelle elle demande : augmentation d'une année d'études dans les deux sections ; enseignement commun à tous les élèves pendant trois années, ne portant que sur des matières également nécessaires aux deux sections ; car après ces trois années seulement, séparation des élèves, et cours spéciaux d'après la carrière qu'ils se proposent de suivre : pour la section des humanités, études des langues anciennes pendant quatre années, avec extension des cours scientifiques ; pour la section professionnelle, études scientifiques plus élevées ou plus approfondies que dans l'autre section, pendant trois ans, avec extension des cours littéraires. Continuation de la communauté d'études pour toutes les matières qui en sont susceptibles.

Certes il faut rendre hommage au sentiment qui inspire la Ligue, lorsqu'elle demande une réforme si grave de l'Enseignement moyen. Renforcer l'étude des sciences chez ceux qui

s'appliquent spécialement aux lettres, et celle des lettres chez ceux qui sont portés de préférence vers les sciences, c'est une idée fort belle. Mais peut-elle être réalisée par tous les élèves ? toutes les intelligences sont-elles également susceptibles de participer à cette double éducation ? Voilà ce que nous examinerons, ainsi que les moyens que propose la Ligue pour atteindre son but.

Ce n'est pas un travail complet que nous avons la prétention de présenter sur cette matière si importante ; nous nous contentons d'offrir ici quelques considérations qui nous sont dictées, non par un amour exagéré de la littérature ancienne, mais par le désir sincère d'être utile.

Voyons d'abord s'il n'existe rien dans le programme actuel des études, qui réponde aux vœux de la Ligue. Si cela était, on comprend que la réforme demandée ne serait plus si nécessaire. *Pour permettre, dit la pétition, d'introduire dans la section des humanités avec l'étendue nécessaire, les cours scientifiques qui lui manquent, nous augmentons d'une année la durée des études.* Eh bien ! ce que les membres de la Ligue demandent, un grand nombre des élèves des humanités le réalisent tous les ans, en passant, leur Rhétorique une fois faite, dans la première professionnelle, et ainsi, sans rien changer au programme des études existant, ils complètent leur éducation scientifique ; de l'aveu de tous les professeurs de mathématiques des Athénées et Colléges, et des professeurs des écoles spéciales de l'Enseignement supérieur (école des mines, école militaire, génie civil etc.), ces élèves jouissent d'une supériorité incontestable sur ceux qui sont sortis de la section professionnelle.

Et ici nous ne parlons pas de quelques cas isolés ; les noms de ces élèves se comptent par centaines et nous pourrions, au besoin, appuyer notre dire de témoignages nombreux des professeurs chargés de l'Enseignement des Sciences.

Ainsi en réalisant les vœux de la Ligue, ils rendent inutile, au moins pour les humanistes, la réforme radicale qu'elle demande.

Ce que font certains élèves, conseillés par de sages parents, pourra devenir une mesure générale, applicable à tous, si toutefois il faut croire avec la Ligue, que tous les esprits sauront recueillir des fruits de cette double éducation littéraire et scientifique.

Pour nous, nous pensons qu'il est des élèves qui n'ont pas les aptitudes voulues pour s'appliquer aux sciences mathématiques et naturelles.

Nous accepterions volontiers pour ceux là cette année complémentaire qu'on demande, mais pour renforcer l'étude des langues anciennes et des langues vivantes, persuadé qu'on rallierait à semblable proposition la plupart de ceux qui ont fait de l'organisation d'un bon enseignement l'objet spécial de leurs méditations.

Mais revenons à notre sujet. S'il est possible aux élèves des humanités de compléter leurs études scientifiques, sans qu'il soit besoin de changer le programme actuel, comment les élèves de la section professionnelle peuvent-ils étendre leurs études littéraires?

Avant de dire ici ce que nous croyons être l'exacte vérité, nous déclarons que loin de nous est la pensée de blesser qui que ce soit. Nous voudrions que toutes les connaissances fussent accessibles à tous, et que tout le monde eût pour s'y appliquer l'argent, le temps et l'esprit nécessaires. Utopie ! Des parents peu favorisés de la fortune mettent leurs enfants dans la section professionnelle pour que ceux-ci puissent devenir sans retard commis dans un commerce ou dans quelque administration de l'Etat, ou que dans un métier ils soient plus à même de comprendre et d'utiliser les lois économiques qui régissent notre société. Il serait inutile de vouloir augmenter d'une année les études de cette section, au moins pour ce genre d'élèves qui sont les plus nombreux, car la plupart d'entre eux quittent l'école après la troisième ou la quatrième année, quand ils ont appris les matières spéciales dont ils peuvent tirer parti dans la vie, — ce qui ne serait pas le cas dans le système qu'on veut substituer à celui qui est en vigueur, puisque là les matières spéciales ne sont réellement enseignées qu'après la bifurcation.

Il est encore des parents riches qui ont en petite estime une éducation littéraire, considérant les belles-lettres comme un objet de luxe; *les sciences*, disent-ils, *conduisent plus directement leurs enfants au but qu'ils doivent atteindre. N'ajoutez rien à ce qui existe, les études sont trop longues déjà, le temps c'est de l'argent.* Faire revenir ces gens de leur opinion serait difficile, sinon impossible. Ce sont d'ordinaire leurs fils qui suivent jusqu'au

bout les études de la section professionnelle. Enfin le sentiment et le goût du beau, parfois, manquent totalement à l'élève lui-même. Ce n'est pas la réforme de la Ligue, qui le leur donnera. Restent donc les élèves dont les parents peuvent et veulent faire donner aux leurs une éducation à la fois littéraire et scientifique, et les jeunes gens d'une intelligence d'élite, ceux qu'attendent les subsides et les encouragements de la commune, de la province et du gouvernement. Ceux-là, s'ils veulent une éducation complète, n'ont qu'à suivre les dignes traces de ces humanistes, dont nous avons parlé, lesquels au sortir de la rhétorique latine, entrent dans la première scientifique ou commerciale.

Ils ne resteront que deux années de plus sur les bancs du collège, mais ces deux années leur épargneront dans la suite d'amers regrets.

La réforme la plus importante que nous demandons, dit la pétition de la Ligue, c'est de n'opérer la séparation des élèves en deux sections qu'après les trois premières années, pendant lesquelles les cours seront communs à la totalité des élèves, les études ne portant que sur les matières nécessaires à tous indistinctement.

Les matières nécessaires à tous, ce sont apparemment les langues vivantes, l'histoire, les sciences mathématiques et naturelles. Il ne viendra à l'esprit de personne l'idée de placer dans ces trois premières années l'étude abstraite des mathématiques pures, celle des lois de l'optique, de l'acoustique, des problèmes de la lumière, des formules chimiques, des secrets de la génération chez les cryptogames, etc.

Restent donc les langues vivantes et l'histoire, et encore cette dernière devra s'en tenir aux simples faits. Nous comptons donc toutes matières propres à la mémoire plutôt qu'au raisonnement et aux spéculations élevées de la science. Eh bien ! c'est naturellement dans ces trois premières années qu'il convient de placer l'étude des éléments de la langue latine et de la langue grecque. Cette étude serait insipide plus tard, alors que l'esprit exige un autre aliment que des déclinaisons et des conjugaisons.

Maintenant vous excluez ces langues des trois premières années. Que va-t-il arriver ? Comme il est difficile avec six années d'études dans cette branche, d'obtenir des résultats entièrement satisfaisants, vous obligerez les élèves de donner,

pour que les résultats ne soient pas moindres, tous leurs soins à la littérature ancienne, puisqu'ils ne pourront plus y consacrer, dans votre système, que quatre années. Ils tomberont alors surtout dans ce reproche que vous leur faites, de dégaîner les sciences mathématiques et naturelles.

Car la *Ligue* entend bien que c'est après la bifurcation qu'il faudra placer, concurremment pour les humanistes, l'étude des mathématiques, de la chimie et de la physique, du grec et du latin. Il est manifeste que l'une de ces études sera sacrifiée à l'autre. Le but proposé ne sera donc pas atteint (1).

Comme d'un autre côté il est avéré, que l'étude des langues anciennes assouplit singulièrement l'esprit et le rend plus propre aux études abstraites, il serait plus rationnel de placer cette étude avant celle des mathématiques pures et des autres branches de l'enseignement, qui appellent la réflexion et une grande tension d'esprit. L'élève de Rhétorique qui, dans le système en vigueur, passe dans la section professionnelle, répond donc le mieux au but que la ligue de l'enseignement se propose d'atteindre.

De plus, dit la pétition, le choix entre les deux sections n'ayant lieu qu'après trois années d'études sérieuses et lorsque les élèves ont atteint l'âge de quatorze ans au moins, leurs aptitudes particu-

(1) On nous cite comme contraires à cette assertion les résultats obtenus par le collège Chaptal : *Ce collège, dit-on, fondé il y a bientôt vingt cinq ans par la ville de Paris, ne consacre que quatre années à l'étude de la langue latine* (ce n'est que trois années).

Mais dans quel but le collège municipal a-t-il été créé? En le fondant, disent les Statuts de cette institution, la ville de Paris a eu pour but de créer un établissement où la jeunesse pût trouver, en même temps que les principes religieux et moraux qui sont la base de toute bonne éducation, un *enseignement spécial qui la prépare aux professions plus particulièrement consacrées à l'industrie, au commerce et à l'agriculture*. La Ligue veut-elle qu'on introduise la langue latine dans notre section professionnelle? nous n'y verrions pas de mal. — Ou entend-elle que la section des Humanités soit réduite, comme au collège Chaptal, à trois années d'étude du latin, et que le grec soit entièrement banni de nos collèges? Elle ferait bien de s'expliquer à cet égard. Car nous ne savons pas trop, si elle considère les langues anciennes comme indispensables à toute éducation vraiment littéraire, ou si elle les tolère seulement, en attendant qu'elles disparaissent tout-à-fait de nos programmes.

lières auront pu se révéler à leurs parents, à leurs professeurs, à eux-mêmes.

Dans le choix d'une vocation quelles sont les causes déterminantes? Les aptitudes naturelles et la volonté des parents.

L'élan irrésistible qui porte un enfant vers une carrière plutôt que vers une autre, ne se fait guère sentir que chez ceux qui sont appelés à devenir un jour des hommes de génie dans les beaux-arts, chez les autres il est aussi difficile à quatorze qu'à onze ans de distinguer ce à quoi ils doivent se destiner de préférence. Un élève de Rhétorique est souvent encore embarrassé de répondre à pareille question, s'il ne consulte que ses propres lumières.

Et si un enfant de quatorze ans le savait, il devrait toujours compter avec la volonté de ses parents. — C'est elle qui est la cause déterminante de presque toutes les carrières, et les parents d'ordinaire, dans cette délibération, consultent moins les aptitudes naturelles de leurs enfants que leurs propres convenances, les ressources dont ils disposent, la position qu'eux-mêmes occupent dans le monde, le plus ou moins de considération ou le plus ou moins d'argent qu'on retire d'une condition.

Pour être à même de choisir la profession qui nous conviendrait le mieux, il faudrait, dit Cicéron, avoir beaucoup d'esprit et de savoir ; aussi bien rare est le nombre de ceux qui n'ont pas eu à se repentir du choix qu'ils ont fait. Ils ont eu en partage, ajoute-t-il, un heureux naturel, beaucoup de bonheur et des parents sensés.

Dans notre système, qui veut la bifurcation après la Rhétorique, l'élève se trompera moins ; mais dans l'autre, l'enfant se déterminera non par son propre choix, ni par celui de son professeur — qui n'a pas voix au chapitre, ou qui ne veut pas engager sa responsabilité dans une question si délicate, — mais parce qu'il est *imbutus praeceptis parentum*.

Les membres de la Ligue de l'Enseignement sont mus par une noble pensée, quand ils veulent donner à tous les élèves une éducation solide, au double point de vue littéraire et scientifique. Mais ont-ils assez tenu compte de l'inégalité de fortune ou d'intelligence, qui existe chez les différents élèves, et du nombre d'années plus ou moins grand qu'ils peuvent consacrer à leurs études ?

Nous ne le pensons pas.

Nous ferons à ce sujet une dernière remarque. Les hommes qui sont tout entiers occupés à la recherche de la fortune dans le Commerce et l'Industrie, n'ont guère le temps de déplorer l'absence chez eux des connaissances littéraires; et si ces regrets sont plus vifs chez les mathématiciens, chez un ingénieur, par exemple, ou chez quelque officier des armes spéciales, les hommes éminents qui gouvernent les affaires du pays, ceux qui nous guérissent ou plaident nos procès n'éprouvent pas une peine aussi vive d'ignorer les hautes spéculations de la géométrie ou de l'algèbre.

D. KEIFFER.

SOLUTION D'UNE QUESTION DE GÉOMÉTRIE ANALYTIQUE.

Le lieu des points d'où l'on ne peut mener que trois normales réelles ou imaginaires à une ellipse est la développée de l'ellipse.

Soit l'ellipse rapportée à ses axes, de manière que son équation soit

$$a^2 y^2 + b^2 x^2 = a^2 b^2 \quad (1)$$

Une normale en un point (x, y) aura pour équation

$$(y-Y) b^2 x - a^2 y (x-X) = 0 \quad (2)$$

Si on regarde dans cette équation X et Y comme les coordonnées d'un point fixe, et x et y comme des coordonnées courantes, elle représentera une courbe qui coupera l'ellipse en quatre points réels ou imaginaires, distincts ou coïncidents; les normales à l'ellipse en ces points passeront par le point (X, Y) .

Supposons que (XY) soit un point du lieu cherché; alors deux des points d'intersection des courbes (1) et (2) devront être réunis; dans ce cas les courbes (1) et (2) auront donc une tangente commune au point commun, par lequel on peut mener

deux normales coïncidentes passant par le point X Y. Cette propriété conduit à l'équation

$$\frac{y-Y}{x-X} = \frac{b^2 x - a^2(x-X)}{(y-Y) b^2 - a^2 y} \quad (3)$$

qui exprime que les courbes (1) et (2) ont même normale au point où elles se touchent.

Les équations (1) (2) (3) existent entre les coordonnées X Y d'un point du lieu cherché et les coordonnées $x y$ d'un point de l'ellipse correspondant. En éliminant x et y entre ces trois équations on trouvera l'équation cherchée. Pour cela on peut tirer de (2) et (3) les valeurs de x et y

$$x = \frac{a}{a^2 - b^2} (a X + a^{\frac{4}{3}} b^{\frac{2}{3}} X^{\frac{4}{3}} Y^{\frac{2}{3}})$$

$$y = \frac{b}{b^2 - a^2} (b Y + b^{\frac{4}{3}} a^{\frac{2}{3}} Y^{\frac{4}{3}} X^{\frac{2}{3}})$$

puis substituer dans (1)

$$(a X)^{\frac{2}{3}} + 3 (a X)^{\frac{1}{3}} (b Y)^{\frac{2}{3}} + 3 (a X)^{\frac{2}{3}} (b Y)^{\frac{1}{3}} + (b Y)^{\frac{2}{3}} = (a^2 - b^2)^{\frac{2}{3}}$$

et en extrayant la racine cubique

$$(a X)^{\frac{2}{3}} + (b Y)^{\frac{2}{3}} = (a^2 - b^2)^{\frac{2}{3}}$$

Développée de l'ellipse.

Cette méthode peut être appliquée dans d'autres questions analogues.

E. MAUJIN.

QUESTIONS DIVERSES.

I.

Le triangle formé par les droites qui joignent les pieds des trois hauteurs dans un triangle, a pour bissectrices de ses angles, les hauteurs et les côtés de celui-ci.

Soit ABC le triangle donné, A'B'C' les pieds des trois hauteurs. Soient

$$\alpha = 0 \quad \beta = 0 \quad \gamma = 0$$

les équations des trois côtés BC, CA, AB.

Celles des hauteurs seront

$$\begin{array}{ll} CC' & \alpha \cos. A = \beta \cos. B \\ BB' & \gamma \cos. C = \alpha \cos. A \\ AA' & \beta \cos. B = \gamma \cos. C \end{array}$$

C'A' a donc pour équation $\alpha \cos. A - \beta \cos. B + \gamma \cos. C = 0$
 C'B' $\alpha \cos. A - \beta \cos. B - \gamma \cos. C = 0$

Ajoutons et retranchons ces équations, nous obtenons

$$\alpha \cos A - \beta \cos B = 0 \text{ équation de C'C}$$

$$\gamma = 0 \text{ équation de BC'A}$$

Les quatres droites C'B, C'A', C'C, C'B' forment un faisceau harmonique; les deux droites C'B, CC' sont perpendiculaires; d'après une propriété connue ce sont donc les bissectrices des angles formés par les deux autres.

II.

Étant donné un hexagone régulier ABCDEF on joint AC et AE; par le centre on mène une sécante coupant AC, AE en G et H. Déterminer le lieu des points M de rencontre de BG et FH. (Briot, géom. analyt. Livre II, c. III, prob. XI)

Soient $\alpha = 0$ $\beta = 0$ $\gamma = 0$
 les équations de AE AC CE

l'origine des coordonnées étant à l'intérieur du triangle ACE. Les équations de CB et EB qui déterminent le point B sont:

$$B. \dots \dots \begin{cases} \gamma + 2\beta = 0 \\ \gamma - \alpha = 0 \end{cases}$$

La droite GH passant par le centre a pour équation

$$(\gamma - \alpha) + m(\gamma - \beta) = 0$$

et par suite le point G d'intersection avec AC sera déterminé par les deux équations

$$K. \dots \dots \begin{cases} (\gamma - \alpha) + m\gamma = 0 \\ \beta = 0 \end{cases}$$

On conclut aisément de ce qui précède que BG a pour équation

$$(\gamma - \alpha) + m(\gamma + 2\beta) = 0$$

On prouverait de même que l'équation de FH est

$$m(\gamma - \beta) + \gamma + 2\alpha = 0$$

L'équation du lieu du point M, intersection de BG et FH, s'obtient en éliminant m entre ces deux équations: on trouve

$$\alpha\beta + \beta\gamma + \gamma\alpha = 0$$

Cercle circonscrit à l'hexagone.

III.

SUR LA SPIRALE TRACTRICE.

1. La courbe réciproque de la développante d'un cercle pour des rayons vecteurs émanant du centre est une spirale tractrice. (Nou-

velles Annales de mathém., question 660, tome III et IV de la nouvelle série).

Soient O le centre du cercle, M_1 un point du cercle; M le point correspondant de la développante, MT la tangente en M à celle-ci, droite qui est parallèle à OM_1 ; m le point correspondant de la courbe réciproque de telle façon que

$$OM \times Om = a^2$$

a^2 étant une constante, mt la tangente en m à cette courbe réciproque. Soient M' et m' deux autres points correspondants, l'un appartenant à la développante, l'autre à la courbe réciproque. On aura encore

$$OM' \times Om' = a^2$$

Par suite

$$\frac{OM}{OM'} = \frac{Om'}{Om}$$

et les triangles MOM' , mOm' sont semblables; l'angle $MM'O = m'mO$. Si on suppose que M' se rapproche indéfiniment de M , et m' de m , à la limite OMT sera égal à Omt comme limites d'angles égaux. Mais $OMT = MOM_1$, donc

$$Omt = MOM_1$$

abaissons du point M_1 , M_1C perpendiculaire sur OM ; les triangles rectangles Omt , COM , seront semblables comme ayant les angles égaux,

$$\text{On a donc } \frac{M_1O}{mt} = \frac{OC}{Om} = \frac{OC \cdot OM}{Om \cdot OM} = \frac{OM_1^2}{a^2}$$

$$\text{D'où } mt = \frac{a^2}{M_1O} = \text{constante } A \quad \text{C. Q. F. D.}$$

2. *Aire de cette courbe.* Appelons X le rayon vecteur Om , τ l'angle aigu de la tangente avec le rayon vecteur. On aura

$$Ot = \sqrt{A^2 - x^2} = x \tau.$$

Menons un rayon vecteur infiniment voisin de Om , rencontrant mt en m_1 . L'aire cherchée sera égale à

$$\lim \Sigma Omm_1$$

Soit $m_1 p$ la hauteur du triangle Omm_1 . On aura, à un infiniment petit près du second ordre

$$Omm_1 \text{ ou } \frac{1}{2} Om \times m_1 p = \frac{1}{2} x \cdot \Delta x \tau = \frac{1}{2} \Delta x \sqrt{A^2 - x^2}$$

Tracez un cercle de rayon A , à l'abscisse x correspondra une ordonnée $\sqrt{A^2 - x^2}$; Omm_1 sera donc égal, à un infiniment petit près du second ordre, à la moitié de l'aire, comprise entre le diamètre et deux ordonnées correspondant à x et

$x - \Delta x$. On en conclut que « l'aire comprise entre deux rayons vecteurs x_1, x_2 de la spirale tractrice est égale à la moitié de l'aire comprise dans le cercle de rayon A entre les ordonnées correspondant aux abscisses x_1 et x_2 et le diamètre; que l'aire de la spirale entière est $\frac{1}{3} \pi A^2$.

3. On démontre de la même manière que la longueur de l'arc de spirale compris entre les rayons vecteurs x_1, x_2 est égale à l'aire de l'hyperbole équilatère de puissance A .

BTH.

ANALYSES & COMPTES RENDUS.

ANABASE DE XÉNOPHON LIVRES I ET II.

Texte grec de Cobet. Édition annotée et mise en rapport avec la grammaire grecque par A. C. HURDEBISE. Mons, Hector Manceaux, 1868. 1 vol. in-12 de vii et 136 pp.

Cette édition des deux premiers livres de l'Anabase, a été faite sur le modèle de celle que M. Dübner a publiée de l'Anabase entière en 1864 et dont nous avons rendu compte dans cette revue (N. S. T. viii p. 330). Nous pouvons donc lui décerner tous les éloges que nous adressions jadis à l'œuvre de notre regretté collaborateur.

Le texte est tel que l'a constitué M. Cobet, le plus grand helléniste de notre époque; seulement M. Hurdebise n'a pas donné à son imprimeur le texte même de ce critique, mais celui de M. Dübner, qui en diffère en quelques parties. Ainsi nous y lisons au § 2 du ch. I, l'interpolation que M. D. regrettait d'avoir conservée, *καὶ στρατηγὸν δ' αὐτὸν ἀπέδειξε πάντων ὅσοι εἰς Καστωλοῦ πεδῖον ἀθροίζονται*; au § 4 *ἀν δύνηται* pour *ἢν δύνηται*; au ch. 2 § 13 *κρήνη ἢ Μίδου καλουμένη* pour *κρήνη M. x.*; au § 20 *εἰς Κιλικίαν*, correction de Rehdantz, pour *εἰς τὴν Κιλικίαν*, au § 22 *πάντη* au lieu de *πάντη*. Mr D. a biffé avec Rehdantz le mot *οἶμαι* après *οὐκ ἂν ἱκανὸς εἶναι* au ch. 3 § 6, et les mots *μόνοις πειδυμένοις* intercalés dans *ὡς πιστοτάτοις χρήσεται* au ch. 4 § 15; il a conservé au contraire au § 25 du ch. 2 la phrase *ἦσαν δ' οὗτοι ἑκατὸν ὀπλίται* retranchée par Mr Cobet, les mots *μάλιστα ἀνθρώπων* après *ὡς τις καὶ ἄλλος* au ch. 3 § 15, et *μεγάλοι* après *στρουθοὶ* au ch. 5 § 1. Au § 3 du ch. 5 il donne *ἀπίσπα* pour *ἀπεσπᾶτο*, au § 10 *στεγάσματα*

pour *σκιπασματα*, au § 17 *ἐν ἑαυτῷ ἐγένετο* pour *ἐν ἑαυτοῦ ἐγ.*, que réclame l'usage attique (" *Quemadmodum Romani dicebant non sum apud me, sic Atticorum consuetudo est dicere οὐκ εἰμι ἐν ἑμαυτοῦ.* „ *Novae lectiones* p. 413). Au ch. 7 § 16 on trouve *ταύτην πάροδον*, simple faute d'impression dans le texte de M^r D., pour *ταύτην τὴν πάροδον*; au ch. 10 § 6 *στραφέντες* pour *συστραφέντες*, et dans le l. II ch. 1 § 12 *ἀχάριστα* pour *ἀχάριστα*.

Pour des raisons morales M. H. a retranché, avec M. D., la phrase *ἐλέγετο δὲ καὶ συγγενέσθαι Κύρον τῇ Κιλίσσῃ* (I, 2, 13), et les mots *καὶ τὰ μὲν δὴ ἀραυῇ* jusqu'à *γενειῶντα* (II, 6, 28).

L'impression est généralement correcte : nous n'y avons trouvé que les fautes suivantes : I, 1, 1, *ἡσθῆναι*. *Δαρείος*, ib. 2 *Παρέρρασιον* pour *Παρράσιον* et au § 9 deux fois *Χερρόσητος* : M^r H. ne met pas les esprits sur le double *ρ*; I, 2, 26, *διήρπασαν*; 5, 8 *πορφυροῦς*, *κάνδους* et *ἐξεκόμισαν*; 5, 13 *ἀποροῦτες*; 6, 9 *πειποίησε* sans virgule; 7, 1 *βαβυλωνίως*; 7, 12 *παί* pour *καί*; 9, 22 *διὰ* pour *διὰ*; 10, 5 *τινος* pour *τινας*. II, 1, 4 *ἐβούλετο* pour *ἐβούλετο*; 4, 13 *κατετίμνηντο*; 6, 26 *διαγελάν*. Quelquefois dans les mots coupés à cause du changement de ligne, les consonnes ne sont pas réunies, comme l'usage et la prononciation l'exigent; nous trouvons par ex. I, 10, 9 *ἀναπ-τύσσειν* et II, 2, 14 *ἐστ-ρατοπέδευτο*.

Pour ce qui regarde la ponctuation, nous n'approuvons pas l'emploi du colon pour diviser des membres de phrase distingués par *μὲν* et *δὲ*, et nous mettrions par ex. au § 1 du 1^{er} ch. une virgule et non un point en haut après *ἐτύγχανε*.

M. H. a, de même que M. D., divisé le texte en différentes parties précédées de sommaires. Ce qui, dans les notes, sera particulièrement utile à l'élève, ce sont les nombreux renvois aux paragraphes de la grammaire de M. D., revue par M. H. Beaucoup de ces renvois avaient déjà été donnés par le premier éditeur, mais M. H. les a considérablement augmentés; malheureusement les recherches sont parfois rendues difficiles par les fautes d'impression; ainsi au ch. I, nous lisons 200 au lieu de 209, p. 234 au lieu de 324, 131 a. l. de 141, p. 325, 15, 14, a. l. de 325, 15, 4. Pour certaines difficultés grammaticales dont la grammaire de M. D. ne donne pas la solution, M. H. a renvoyé à la grammaire de Matthiae et à Vigerus.

Les notes les plus importantes de M. D. sont reproduites soit textuellement, soit sous une autre forme. En écourtant quelques remarques l'auteur les a rendues obscures; ainsi la partie de la note sur *γίγνεται* empruntée à M. D. n'a pas de sens pour celui qui admet, avec M. H., qu'ici le verbe exprime une action qui se propage jusqu'au moment actuel; M. D. considérait *γίγνεται* comme un présent historique. On ne comprend de même qu'avec peine les notes sur *ἀνέβη* au § 2 sur *οἵαπερ ἐχρήτο τοῖς ἔθνουσιν* au ch. 3 § 18 et sur *αὐτὸν προσηπολιμῶν ἐποίησα* au ch. 6 § 6, passages si bien expliqués par M. D. L'observation sur *ἔχουεν ἡρπανότες* nous semble avoir été mal comprise.

Quelques notes auraient pu être mieux rédigées : p. ex. au ch. I,

“ ὡς ἐπιβουλευόντι dépendant de dire renfermé dans διαβάλλει; „ “ τῶν παρὰ βασιλείας: on attendrait παρὰ βασιλεῖ, „ au ch. 2 “ ὡς βασιλεῖα: pour πρὸς; c'est généralement avec des objets animés; „ au ch. 3 “ ἕως τε; ce τε répond à εἰ τε ᾗδῃ; „ “ ὡς μὲν ἐμὲ: complément de λέγω; que personne ne parle de moi comme. „

Parfois les notes ne se rapportent qu'en partie aux mots indiqués; p. ex. p. 14 “ κατ' ἑλίας *turmatim et centuriatim*; „ p. 17 “ ἕτερον qui principem inter praefectos locum tenebat; „ p. 43 “ ὡς μή pour ὥστε. „

Souvent dans les abréviations M. H. ne se conforme pas à l'usage qui veut qu'on écrive la consonne commençant la première syllabe omise; il écrit p. ex. ao. pour aor., accus. déter. (déterminatif); ad. (adverbe), etc. Des fautes d'impression comme Χατάγω (p. 5), le Caire pour la Carie (p. 7), près du Tégée (même p.) étaient faciles à éviter.

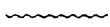
Aux notes de M. D., M. H. en a ajouté beaucoup d'autres fort utiles et très-intéressantes. Il aurait pu encore expliquer certains termes techniques comme στήγιδες, indiquer la position de quelques villes comme Κεραιμῶν ἀγὸρx et faire remarquer quelques tournures comme οἱ προσετέχθη (I, 6, 10), expression fréquente en grec pour désigner les bourreaux (Ex. Herod. III, 29; IV, 84, VII, 39).

Nous n'approuvons pas l'interprétation de l'auteur ou nous l'avons mal compris dans un certain nombre de passages. En voici quelques-uns : I, 1, 3, “ ὡς ἀποκτενῶν ὡς avec le part. fut. désigne encore plus expressément le but, le dessein comme quelque chose de conçu dans la pensée. „ Encore plus expressément que quoi? — 1, 6 “ ἀρέστασαν: p. q. parfait syncopé, pour ἀρεστήκεσαν; on ajoute immédiatement au radical les désinences personnelles μιν, τε, σαν, etc. „ Il y a ici mélange de deux interprétations, dont l'une considère cette forme comme syncopée, tandis que l'autre la dit entièrement indépendante de ἀρεστήκα. — 2, 6 “ Les Dolopes habitaient l'Epire méridionale. „ Ils habitaient en Thessalie entre le Pinde et l'Othrys. — 2, 11 ὁ δ' ἐλπίδας λίγων διῆγε. “ Διῆγε, synonym. de διετέλει. „ Pas précisément: διὰγω signifie ici *tempus ducere*; — “ Λίγων parlant d'espérances qu'il avait; „ Cyrus parlait plutôt d'espérances que les Grecs pouvaient avoir, il leur disait d'espérer et non qu'il espérait. — 2, 14 “ Τυριάειον: ville aux confins de la Phrygie et de la Lycaonie. „ C'est impossible, car Iconium située à 20 parasanges de là est dit être la dernière ville de la Phrygie. — 2, 19 “ Λυκαονίας: pays montagneux au nord de la Pisidie; „ il faut “ à l'est. „ — 2, 20 “ ἐν ᾧ: sous-entendu χρόνον. „ En relisant la note de Mr D. sur 7, 5, Mr H. se convaincra que ᾧ est du neutre et qu'il n'y a rien à sous-entendre. — 2, 22 “ ἐρύλαττον: imparf. pour marquer la simultanéité avec une action sous-entendue; ubi Cilices excubias agere solebant. „ Le mot *solebant* n'indique-t-il pas une autre explication de l'imparfait? — 2, 25 “ ἑκατόν: les loches étant d'environ 100 hommes, il veut sans doute dire que sur le nombre de 200, 100 seulement périrent. „ Xénophon vient de dire que deux loches périrent δύο λόχοι ἀπώλοντο, comment peut-il maintenant affirmer que de ces

loches la moitié seulement fut tuée? Si l'on conserve cette phrase, il faut sous-entendre avec le verbe le mot *ἐκαστος*. — 2, 26 " *εἰς χεῖρας ἰλθεῖν* : se mettre entre les mains de quelqu'un, aller trouver, en latin convenire. „ Cette expression signifie se mettre au pouvoir de quelqu'un et pas simplement aller trouver. — 7, 9 " *ἤρκετο* : aor. 2 de *εἶρομαι*. „ *Ἡρόμην* est un aoriste défectif, fut. *ἐρήσομαι* ; au présent on dit *ἔρωτάω*. *Εἶρομαι* est une forme épique. — 10, 12 " *οἱ ἄμπι* ou *περί* avec un nom propre désigne : généralement le personnage nommé et ses compagnons ; quelquefois le personnage seul ; d'autres fois ses compagnons seuls. „ L'emploi de *οἱ ἄμπι* pour désigner le personnage seul ne se trouve que dans les auteurs postérieurs. — II, 1, 2 " *ἀνίσχοντι* : ao 2 de *ἀνίσχω*. „ C'est le partic. présent de *ἀνίσχω*. — 2, 3 " *ὁ Τίγρης ποταμός* : Cléarque se trompe : le Tigre n'était pas entre eux et le roi, mais un des bras du Tigre, le Didgel ou le Lesser. *Dübner*. „ M. D. s'est laissé aller à une singulière distraction ; il a fait le nom d'un fleuve de l'adjectif anglais *lesser* " moindre. „ La grande édition de Dindorf renferme la note qui a causé cette méprise ; la voici : " According to the present geography, it appears that the *proper* Tigris, could not have been intended ; but doubtless, there was a river in the question : and it is probable that the *Didgel* or *Lesser* Tigris was that river. Rennell. *Illustrations*. „ — 2, 12 " *ἐν δεξιᾷ ἔχοντες τὸν ἥλιον* : ils marchaient donc vers le N. „ Comme il s'agit de la position du soleil pendant la plus grande partie de la journée, ils marchaient plutôt vers l'Est. — 3, 11 *ἐκλεγόμενος τὸν ἐπιτήδειον ἔπαιεν ἄν.* " *Τὸν ἐπιτήδειον* : choisissant l'homme qui convenait pour ce travail, pour remplacer celui qui travaillait mollement. „ Il choisit l'homme le plus qualifié pour être frappé, celui qui semblait mériter le plus les coups, *τὸν ἐπιτήδειον* est le complément direct de *ἔπαιεν* aussi bien que de *ἐκλεγόμενος*. — 4, 5 " *ἀφ'εστῆξει* : fut. ant. de *ἀφ'εστημι*. „ C'est un futur simple formé de *ἀφ'εστηκx* qui a le sens du présent, de même que de *τέθνηκα* on forme *τεθνήξω*. — 5, 1 " *Ζαπάταν* : le Zab. „ C'était le Grand Zab, car il y en a deux, le Grand et le Petit.

Pour l'exécution typographique du livre nous ne pouvons qu'adresser des éloges à M. Manceaux : les caractères sont fort beaux et le papier serait superbe s'il était satiné. Aux pages 59 et 79 on a reproduit les dessins de Vollbrecht représentant les positions des combattants à la bataille de Cunaxa. C'est là une heureuse innovation qui mérite d'être imitée.

En résumé nous croyons que l'édition de M. H. sera fort utile à l'enseignement moyen ; nous espérons qu'il la continuera bientôt en publiant, sur le même plan, les autres livres de l'*Anabase*.



CHOIX DE MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

Texte revu et annoté par A. HUBERT, docteur en philosophie et lettres, professeur de troisième latine au collège communal de Tongres. Mons, H. Manceau, 1868. 1 vol. in-12 : de x et 116 pp.

Ce volume, qui fait partie comme le précédent de la collection de classiques publiée par M. Manceaux, contient un choix d'épisodes empruntés aux Métamorphoses d'Ovide. Quoique les morceaux réunis par M. Hubert soient au nombre de 27 et présentent, comme il le dit, la matière suffisante à un cours varié de trois années, nous regrettons qu'il n'ait pas donné à son travail une plus grande extension. Certains récits généralement admirés, par exemple la célèbre lutte pour les armes d'Achille, manquent complètement ; d'autres ont reçu des proportions trop restreintes, comme l'histoire de Jason et de Médée et la descente de Junon aux enfers, qu'il aurait fallu commencer au v. 416 et non au v. 432. Le choix des professeurs se trouve ainsi fort limité et les élèves sont empêchés de faire une connaissance plus complète avec une œuvre poétique dont la lecture offre tant de charmes à leur âge. L'enseignement des humanités ne portera pas de fruits, si l'on ne parvient à inspirer aux élèves des classes supérieures l'amour des lettres anciennes, et à leur faire lire les œuvres classiques dans leur ensemble. Or comment obtenir ce résultat, auquel nous devons tendre de tous nos efforts, si l'on met entre les mains des élèves des ouvrages trop peu étendus ?

Pour ce qui regarde le texte et les notes destinés à l'éclaircir, nous n'avons guère que des éloges à adresser au livre de M^r Hubert. Celui-ci s'est acquitté fort consciencieusement de sa tâche : il s'est enquis des meilleurs travaux publiés sur Ovide et en a profité avec beaucoup de tact. Parmi ces travaux il cite les commentaires de MM. Siebelis, Haupt, Gierig, Baumgarten-Crusius, Dübner et les *Quæstiones Ovidianæ* de Merkel. Il a surtout exploré l'édition de M^r Siebelis, qui poursuivait un but analogue au sien, et lui a emprunté son texte et la majeure partie de ses notes.

Le texte est correct : nous n'y avons rencontré que les fautes d'impression suivantes : *Extrait VI*, v. 125 *matrem.* au lieu de *matrem*, ; *VII*, 13 *forunt et tyranni* ; au lieu de *forum et tyranni*, ; *VIII*, 7 *avernas* a. l. de *acernas* ; *XI*, 23 *fondes* a. l. de *frondes* ; *XVII*, 2 *limoso* a. l. de *ramosa* ; *XVIII*, 92 *pauco* a. l. de *pauca* ; *XIX*, 47 *hancis mul* a. l. de *hanc simul* ; *XX*, 48 *obstrusa* a. l. de *obscura*. Nous croyons qu'il faut lire *aliquas artes* et non *alias artes* *VII*, 14 et *colla* au lieu de *crura* *XIV*, 91.

Les notes sont bien rédigées et parfaitement adaptées à l'intelligence des jeunes élèves auxquels elles sont destinées. Elles sont toujours conçues de manière à ne pas rendre inutile l'enseignement oral du professeur et sont, pour ce motif même, peu nombreuses. Cependant M^r Hubert nous semble avoir été un peu trop scrupuleux sous ce rapport, et nous n'aurions pas été fâché de trouver dans son livre quelques éclaircissements

sur certaines expressions difficiles, sur différents usages et sur des conceptions particulières aux anciens. Il aurait pu expliquer, par exemple, le sens précis de *renovatus ager* I, 22, d'*axis* II, 3, de *fidissima corpora* VI, 58, de *carbasa deductis* XIV, 87, rendre raison du futur *erunt* V, 24 et du subjonctif *vellet* VII, 38, parler de l'usage de laisser aux enfants les cheveux longs à propos de *intonsum* XIV, 108, noter aux vv. 16 et 19 Extr. II, les idées des anciens sur l'origine du tonnerre et sur le rôle d'Iris pompant les eaux. Plusieurs notes aussi auraient pu être plus étendues et éclaircir davantage la difficulté du texte. Il ne suffit pas, par exemple, pour expliquer *mollirique mora* IV, 36 et *presso gressu* VI, 17 de dire que *mora* signifie insensiblement et *presso gressu* à pas lents; il faut encore indiquer comment ces expressions arrivent à ce sens. On se demande aussi pourquoi *sedere* dans *plagam sedere cedendo arcebat* VI, 88 se dit du coup qui a porté ou qui a fait une entaille profonde, et comment l'épithète *pictus*, qui convient proprement à la crête du casque, peut être donnée au cimier dans le vers 108 *tegmina moræ capitum picto nutantia cono*.

Les principales difficultés grammaticales sont expliquées au moyen de simples renvois à la grammaire de M^r Gantrelle; seulement les paragraphes cités ne sont pas ceux de la dernière édition, comme le dit M^r Hubert, mais ceux d'une édition antérieure. Dans la dernière édition, c'est-à-dire dans la huitième, plusieurs chiffres ont été changés: ainsi pour y adapter les renvois il faudrait, par exemple, 187. 13, 103, 187. 10, 169. 3 Rem. 2 au lieu de 187. 7, 104 a, 186. 5, 159. 5 Rem. 1.

Nous avons peu de choses à reprendre aux notes sous le rapport de l'exactitude et il y a peu d'endroits où nous n'approuvions pas l'explication qui y est donnée. En voici quelques-uns: I, 3 " *verba minacia legebantur*. Les édits des prêteurs et des censeurs étaient gravés sur des tables d'airain. „ Il s'agit ici des lois plutôt que des édits. — v. 24 *Flavaque de viridi stillabant ilice mella*. „ Les poètes ont pu dire que les arbres distillaient du miel, soit parce qu'il arrive aux abeilles d'établir leur demeure dans de vieux troncs de chênes, soit par allusion à la liqueur „ qui couvre le feuillage de certaines espèces d'arbres. „ Il aurait fallu, je pense, rédiger la note ainsi: Les anciens croyaient que le miel était une rosée céleste recueillie par les abeilles; actuellement cette rosée, subissant certaine préparation dans le corps de l'abeille, perd de sa pureté et ne se trouve que dans les fleurs et sur quelques arbres privilégiés, mais à l'âge d'or le miel céleste dégouttait des espèces les plus dures; de là *de tîridi ilice* (Virg. Egl. IV, 30 *Et duræ quercus sudabant roscida mella* et Georg. I, 131 *Mellaque decussit foliis*. Tib. I, 3, 45 *ipsæ mella dabant quercus*). — v. 62 " Astrée était fille de Jupiter et de Themis et regardée comme déesse de la justice. „ D'après Aratus, suivi par les poètes latins, la Justice, Δίκη ayant quitté la terre forma au ciel la constellation de la Vierge (*Phæn.* v. 100 sqq.). C'est elle que Virgile désigne par les mots *Jam redit et Virgo* et Ovide par les termes

Virgo Astraea. — II v. 6 “ *Laboret*, de *laborare*, être en danger, périr. „ Je dirais plutôt: être en danger de périr. — III, 24 *tortilis in latum quae turbine crescit ab imo*. “ *Tortilis in latum*, s’élargissant en spirale. „ *In latum* dépend de *crescit*; après *tortilis* il faut mettre une virgule, ce mot qualifiant *buccina* du v. 25. — XI, 40 *At quoniam parvi tibi gratia nostra est, Accipe munus*. “ Il arrive souvent que *at* introduit une pensée contraire à une première qui est sous-entendue. Le sens complet est ici: tu ne veux pas m’accorder l’hospitalité, mais puisque.... „ Le sens complet est plutôt: je ne puis pas te forcer à m’accorder l’hospitalité mais du moins je puis te faire ce présent. — XII, 8 “ Les Néréides pour se venger excitèrent Neptune à inonder le royaume de Céphée. „ Il faut ajouter: “ et à y envoyer un monstre marin. „ Car c’est à ce monstre qu’Andromède est exposée (v. Apollodore II, 4, 3 πλημύραν τε ἐπὶ τὴν χώραν ἔπεμψε καὶ κῆτος... ἔδν Ἀνδρομέδα προτεδῆ τῷ κήτει βορά). — XIII, 109 *neque enim praedone marito Filia digna tua est, si jam mea filia non est*. “ Neque enim... si jam mea filia non est (*digna praedone marito*), argument à fortiori. „ Nous aimons mieux expliquer *si jam mea filia non est* par “ si elle n’est plus ma fille, „ c’est-à-dire si tu ne prends plus ce titre en considération. Plus haut Cérès avait dit: *si nulla est gratia matris, nata patrem moreat* et Jupiter commence sa réponse par le mot *commune*, qui me semble se rapporter particulièrement aux dernières paroles de la déesse: *Commune est pignus onusque Nata mihi tecum*. — XIV, 35 *In quancumque domus adverti lumina partem, Immensae spectantur opes*. “ *Adverti*, le parfait (au lieu du présent) dans le sens de l’aoriste grec, pour indiquer une action qui a coutume d’avoir lieu ou qui a lieu plus d’une fois. „ Il n’y a aucun rapport entre ce parfait et l’aoriste d’habitude ou plutôt l’aoriste d’expérience des Grecs. Il fallait noter ici une différence connue entre la syntaxe française et la syntaxe latine: quand il s’agit d’une action répétée, le français met généralement le verbe subordonné et le verbe principal au même temps, quand même ils expriment des actes successifs; le latin ne néglige pas la succession des temps: si le verbe principal est à l’imparfait, le verbe subordonné se mettra au plus-que-parfait de l’indicatif; il se mettra au parfait, si le verbe principal est au présent. Ceci a lieu après les relatifs à signification générale, après *si quis* ou *si qui* et après les conjonctions de temps. — XIX, 53 *Hic, ne deficeret, metuens, avidusque videndi*. “ *Deficeret*. Orphée craignait que la fatigue du chemin n’eût épuisé Eurydice. „ Il craignait qu’Eurydice ne vint à lui manquer.

Il résulte de ce qui précède que le travail de M^r Hubert, malgré quelques imperfections, sera très-utile aux élèves et nous recommandons, avec confiance, son livre aux professeurs chargés d’expliquer les *Métamorphoses*.

L. R.



COURS D'ARITHMÉTIQUE THÉORIQUE ET PRATIQUE,

Par N. NIEDERPRÜM, ancien professeur de mathématiques supérieures au collège communal de Bouillon et au collège royal d'Ath, directeur de l'école moyenne de l'État à Neufchâteau. Ouvrage porté au catalogue des livres recommandés aux Instituteurs. Un vol. in-12.° de 466 p. Mons, H. Manceaux, 1868.

Encore une arithmétique ! Il y en a déjà tant ! Et des meilleures encore, on n'a que l'embarras du choix. Quand on écrit un livre sur un sujet aussi rebattu on doit faire mieux que ses devanciers ou, tout au moins, on ne doit pas leur être inférieur. Voyons donc si l'auteur y est parvenu.

Il entre en matière par quelques définitions, après avoir reconnu qu'il y a une grande importance à ce qu'elles soient bien faites. Pour qu'elles présentent ce caractère, on doit éviter d'employer dans la définition le mot à définir; on devrait donc éviter de dire (p. 6) : Le *nombre entier* est l'unité ou une collection d'unités égales et *entières*. D'après la définition donnée du mot *unité*, le mot *entières* était inutile. La *numération* est définie : " l'art de former les nombres, de les énoncer et de les écrire. „ La numération n'a pas pour but de former les nombres; elle a seulement pour but de faire connaître le moyen d'*exprimer* tous les nombres avec un système limité de mots ou de les *représenter* à l'aide d'un nombre limité de caractères. (Voir Bourdon, Bertrand, Duhamel, etc.) Le calcul n'est donc pas une *numération abrégée* (p. 23). Cette théorie de la numération d'ailleurs est bien faite et facile à saisir. L'auteur fait remarquer dans une note que, d'après M. Chasles, les chiffres ne sont pas d'origine arabe comme on le prétend généralement; leur forme nous vient plutôt des Grecs et des Romains.

Les théories de l'addition et de la soustraction reposent sur deux axiomes fondamentaux et sont établies très-simplement. Cependant dans la phrase suivante (p. 31) : " la soustraction est ramenée au cas où un nombre d'un chiffre est retranché d'un nombre plus petit que 20, „ on devrait dire : plus petit que 19.

La multiplication est définie : " une opération par laquelle connaissant deux nombres appelés *multiplicande* et *multiplicateur*, on en obtient un troisième appelé produit en opérant sur le multiplicande, absolument comme il faut opérer sur l'unité pour avoir le multiplicateur. „ De cette définition l'auteur en déduit cette autre applicable seulement au cas où le multiplicateur est entier : " La multiplication est une opération par laquelle on *prend* ou *répète* un nombre autant de fois qu'il y a d'unités dans un autre. „ Nous avons déjà eu occasion plusieurs fois de dire, et nous ne cesserons de répéter, que la première définition ne convient qu'au cas où le multiplicateur est un nombre entier ou un nombre fractionnaire. Si le multiplicateur était un nombre incommen-

surable ou un logarithme, cette définition pourrait conduire à une absurdité. Il nous eût semblé plus rationnel de donner d'abord la seconde et d'en déduire la première pour l'appliquer aux fractions. On conçoit très-bien, en effet, qu'une extension d'idée attribuée au mot nombre, quand on passe aux fractions, puisse exiger une interprétation nouvelle de l'une des quatre opérations fondamentales de l'arithmétique. La théorie de cette opération comprend trois cas, traités chacun séparément; les principes que l'on invoque sont exposés simplement et chaque fois au moyen d'exemples convenablement choisis.

Le paragraphe relatif à la division se partage en deux parties principales : la première comprend le cas où le dividende est égal au produit du diviseur par le quotient et où par suite le quotient indique combien de fois le diviseur est contenu dans le dividende; la seconde comprend le cas où le dividende est égal au produit du quotient par le diviseur et où par suite le quotient est une partie du dividende. L'auteur traite le premier en détail et fait voir que le second se ramène au premier. Nous ferons remarquer, en passant, que le problème du n.º 86 donné comme application pour le premier cas, ne devrait être donné qu'après le second; car, il exige qu'on connaisse le prix d'un mètre d'étoffe sachant que 18 mètres ont coûté 396 francs.

Cette distinction est de la plus haute importance, et l'auteur a eu raison de la faire.

Nous aurions voulu la retrouver au chapitre des fractions; là toute trace a disparu. Nous lisons, en effet, pour les trois cas de la division des fractions p. 129 et p. 130, le dividende $\frac{7}{8}$ étant égal au produit du quotient multiplié par le diviseur $\frac{4}{5}$, etc... Or, le contraire pourrait aussi arriver, le dividende pourrait être égal au produit du diviseur par le quotient, et alors le raisonnement serait en défaut. Il est donc indispensable de faire voir que ces deux cas rentrent l'un dans l'autre. C'est une lacune qu'il sera facile de combler dans une prochaine édition.

Chacune des quatre opérations est suivie d'une série de problèmes que l'auteur propose comme exercices. Ces questions sont généralement bien choisies, les données sont simples et réduites à ce qui est strictement nécessaire; les enfants les comprendront sans aucun doute, et nous sommes d'avis qu'ils éprouveront peu de difficulté à les résoudre.

Puisque nous sommes au chapitre des problèmes, disons un mot de la résolution de quelques uns d'entre eux. J'ouvre le livre au hasard et je lis (p. 134 et 135 problèmes IV, V, VI, VII) : représentons par 1 (unité abstraite) le nombre inconnu, etc. Cela revient à dire au fond, représentons par x le nombre cherché, etc. A un examen, un élève qui commencerait de la sorte serait arrêté immédiatement par l'examineur qui ne manquerait pas de lui dire : " Monsieur, nous ne faisons pas de l'Algèbre, " et il aurait raison. Dans la résolution des problèmes d'arithmétique on doit éviter l'emploi de la résolution d'équations et de notations algébriques; ce n'est qu'à cette condition que ces exercices acquièrent de l'importance et

qu'on peut les considérer comme le moyen le plus propre à développer les jeunes intelligences. Sans doute les procédés algébriques sont quelquefois plus expéditifs que ceux de l'arithmétique ; mais il est bon de ne pas faire connaître trop tôt aux enfants les procédés de simplification, dont ils n'ont pas reconnu l'indispensable nécessité. On doit, dit M. Duhamel, leur faire résoudre péniblement des questions à leur portée et leur faire désirer et pressentir les moyens de simplification. C'est un tort de croire que l'enseignement sera retardé par ces longueurs apparentes. On a toujours gagné quand on a appris à mieux comprendre ce que l'on fait ; et quand on connaît bien les raisons des choses, on est plus apte à en découvrir de nouvelles, ce qui est en somme le but de l'enseignement.

Si nous insistons tant sur cette marche de résolution, c'est qu'elle se trouve exposée en détail dans plusieurs autres traités d'arithmétique qui sont entre les mains des élèves des écoles moyennes du royaume ; dans quelques-uns d'entre eux on va plus loin, on va jusqu'à dire : *Représentons par x le nombre inconnu*, etc. Les enfants font alors de l'algèbre à-peu-près comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir.

Pour terminer ce qui est relatif aux problèmes, disons que chaque théorie est suivie d'une série d'exercices que les élèves doivent résoudre et dont l'auteur se propose de publier plus tard la solution.

Nous arrivons maintenant à la partie la plus faible de l'ouvrage ; nous voulons parler du chapitre relatif aux propriétés des nombres premiers. Disons-le tout de suite, cette théorie est complètement manquée et doit être refaite en entier.

L'auteur débute par ce théorème : *Tout nombre qui divise un produit de deux facteurs et qui est premier avec l'un d'eux, doit diviser l'autre*. Or, ce théorème est fondamental et il doit être établi avec une entière rigueur. Au lieu de cela, nous trouvons une démonstration toute de fantaisie ; si nous ne la reproduisons pas ici, c'est parce que l'auteur, avec une sincérité dont il faut lui rendre justice, en reconnaît lui-même le peu de fondement. Nous démontrerons, dit-il, *plus rigoureusement* ce principe lorsque nous aurons exposé la théorie du plus grand commun diviseur. Le mal serait réparable si cette seconde démonstration, prétendue rigoureuse, pouvait être intercalée avant le n.º 103 ; mais la chose est impossible. En voici les raisons.

La théorie du p. g. c. d. n'est donnée qu'au n.º 121 (nous ne parlons pas de la démonstration du n.º 119, qui ne subsiste que pour autant que le n.º 103 ait été démontré), et au n.º 125 nous avons la démonstration du théorème en question. Or, cette démonstration s'appuie sur le n.º 120 qui contient les conséquences du n.º 119, lequel n.º 119 s'appuie lui-même sur le n.º 125. Il y a donc là un cercle vicieux qu'il importe de faire disparaître.

La confusion provient en grande partie de ce que l'auteur définit le p. g. c. d. de deux nombres de deux manières différentes. Il dit : n.º 119, *que le plus grand des diviseurs communs à deux nombres, qui est le produit de tous les facteurs premiers communs, est le plus grand commun*

diviseur. La seconde partie constitue un théorème qui doit être démontré rigoureusement avant de chercher le p. g. c. d. M. Niederprüm étant partisan des définitions bien faites, nous lui ferons remarquer que celle-ci ne vaut absolument rien. Car quoique la définition d'une chose soit l'expression de ses rapports avec des choses connues, il ne faut pas que tous ses rapports soient exprimés; on doit se borner à ceux qui sont nécessaires et suffisants pour que l'existence de la chose soit complètement et distinctement assurée; toute autre condition ajoutée est ou bien dérivée des premières, ou incompatible avec elles.

Au chapitre *des fractions*, dont l'auteur donne la numération au commencement de son livre, le théorème fondamental — *Dans toute fraction on peut multiplier ou diviser les deux termes par un même nombre sans en changer la valeur* — est établi directement en se fondant sur ce que, par exemple, une unité valant 63 soixante-troisièmes, $\frac{5}{7}$ ou 5 fois le $\frac{1}{7}$ de l'unité vaudront 5 fois le $\frac{1}{7}$ de 63 soixante-troisièmes ou 5 fois 9 soixante-troisièmes ou 45 soixante-troisièmes, c. a. d. $\frac{45}{63}$; donc $\frac{5}{7} = \frac{45}{63}$. De cette démonstration l'auteur déduit, sans autre explication, les corolaires suivants: Une fraction devient un certain nombre de fois plus grande lorsqu'on rend le numérateur ce même nombre de fois plus grand, ou son dénominateur ce même nombre de fois plus petit; etc. Nous ne voyons pas trop comment ces conséquences découlent de la proposition et sans doute les enfants seront aussi embarrassés que nous. De ce qu'une fraction ne change pas de valeur quand on multiplie ses deux termes par un même nombre, s'ensuit-il qu'elle est rendue plus grande quand son dénominateur décroît? Quelques explications n'auraient pas été inutiles, d'autant plus que les enfants comprennent toujours ce point difficilement. Cette innovation ne nous paraît pas heureuse; nous préférons l'ancienne méthode, celle qu'on trouve dans toutes les arithmétiques, parce qu'elle nous paraît plus rationnelle et qu'elle fait connaître la raison des choses.

La démonstration du n° 140 ne nous paraît pas plus heureuse. Pour démontrer qu'une fraction change de valeur quand on ajoute un même nombre à ces deux termes, l'auteur dit ceci: Soit la fraction $\frac{7}{12}$ en ajoutant 6 aux deux termes elle devient $\frac{13}{18}$: Or, en réduisant ces deux fractions au même dénominateur, la première devient $\frac{21}{36}$ et la seconde $\frac{26}{36}$ et *on voit*, dit-il, que *la nouvelle fraction est plus grande que l'autre*. Comment le voit-on? Parce que le numérateur est plus grand? Mais on devrait démontrer qu'en réduisant les deux fractions au même dénominateur, les numérateurs ne peuvent pas être égaux, et que le second sera le plus grand. C'en est pas là une démonstration, mais seulement une *vérification*. C'est à peu près comme si en géométrie, voulant démontrer un théorème, on disait: en traçant la figure *on voit* que, etc. En mathématiques on ne doit pas *voir*, mais on doit *démontrer*.

Les chapitres suivants relatifs aux nombres décimaux, aux anciennes et aux nouvelles mesures ne laissent rien à désirer. La théorie de la multiplication et de la division des nombres complexes est donnée avec beaucoup de clarté et de méthode et le système légal des poids et mesures

a reçu un développement très-étendu comprenant de nombreuses et utiles applications. Nous devons ajouter cependant que le § XXII relatif au système monétaire devrait être rédigé autrement. La convention monétaire du 23 décembre 1865 n'a pas réduit le titre du *franc*. Le *franc*, considéré comme *monnaie légale*, est encore au titre de 0,900; les pièces de 5 francs sont frappées à ce titre, et quand des particuliers veulent faire monnayer des lingots d'argent, on ne leur remet que des pièces de 5 francs. La convention dont il s'agit a eu simplement pour but de créer une monnaie d'appoint en argent; le franc frappé au titre de 0,835 n'est *monnaie légale* que jusqu'à concurrence de 50 francs. C'est pour cela que la circulation de cette monnaie (pièces de 2 fr., de 1 fr. et de 50 centimes), a été restreinte à environ 32 millions de francs pour la Belgique et une somme proportionnelle pour les autres États.

L'élévation aux puissances et l'extraction des racines sont données comme une cinquième et une sixième opération de l'arithmétique. Pourquoi ne pas dire que la recherche du p. g. c. d. constitue une septième opération; que la recherche du plus petit multiple constitue une huitième, etc. Toutes ces règles constituent des théorèmes sur les nombres et c'est à tort, croyons-nous, qu'on les transforme en opérations fondamentales.

L'extraction de la racine carrée des nombres de plus de deux chiffres comprend deux cas : celui où le nombre a moins de cinq chiffres, et celui où le nombre a plus de quatre chiffres. Le premier cas est écrit en petits caractères et le second en grands caractères; pourquoi cette différence? Pourquoi écrire la loi de formation du carré en petits caractères et l'extraction de la racine en grands? La même chose s'est déjà présentée plus avant. Certains théorèmes importants sont écrits en petits caractères, tandis que d'autres moins importants le sont en grands caractères. Ainsi la théorie du p. g. c. d. est certainement très-importante puisque sans elle on ne peut démontrer aucun théorème sur les nombres premiers, et cependant elle est écrite en petits caractères. En général on n'écrit en caractères plus petits que les théories qui peuvent être omises à une première lecture; quand on agit autrement, on devrait en avertir avant de commencer pour qu'on sût nettement à quoi s'en tenir; sans cela il n'y a pas moyen de s'y retrouver.

La théorie des proportions, qui n'a pas encore disparu de nos programmes, est donnée ici tout au long. Tantôt l'auteur fait les démonstrations en écrivant les proportions sous forme de fractions égales (n.º 277 et 286), tantôt en leur conservant leur forme ordinaire (n.º 281, 283, etc.). Cela ne devrait pas être; il faut de l'unité dans les différentes parties qui composent une science.

Cette théorie des proportions est suivie de tout un cortège de règles. Ce sont : la règle de *trois* simple et composé; la règle de société, simple et composée; la règle d'intérêt simple et composée; fonds publics; règle d'escompte; règle de tare; règle de mélange et d'alliage; titre des métaux; règle d'annuité; règle de change; règle conjointe; règle d'arbi-

trage; régie, commission, courtage, etc.; règle de troc; règle de fausse position; problèmes à solutions rétrogrades.

Toutes les questions que ces règles comportent, sauf la première, sont résolues sans le secours des proportions et l'auteur a eu parfaitement raison de s'en passer.

Il y a une dernière inexactitude à relever au n° 293. On y lit ce qui suit: " parmi les quatre nombres qui constituent une règle de trois simple, il s'en trouve toujours deux d'une certaine espèce d'unité et deux d'une autre espèce. „ Cela est inexact; l'unité peut très-bien être la même pour les quatre nombres; c'est ce qui arrive problème 8, p. 339, comme dans le problème suivant: deux tours donnent l'une 13 mètres d'ombre et la seconde 17 mètres, la hauteur de la première est de 34 mètres, quelle est la hauteur de la seconde? La même chose se présente pour plusieurs problèmes de géométrie et de mécanique.

Le livre se termine par un appendice contenant: l'historique du système légal des poids et mesures; la législation belge relative au système métrique, etc.; un tableau contenant la densité de quelques corps; quelques notions de géométrie utiles dans les arts et une table des monnaies étrangères.

Nous sommes arrivé au bout de notre tâche. Par les remarques que nous avons faites, le lecteur comprendra qu'il y a dans ce livre du bon et du mauvais. Comme il est recommandé aux instituteurs, nous pensons que ceux-ci sauront faire un choix judicieux. C'est pour les aider dans leur travail que nous avons cru devoir leur signaler les parties défectueuses.

J. MISTER.

~~~~~  
RADIATION.

*Mémoires de M. John Tyndall, traduits de l'anglais par M. l'abbé Moigno. Paris. Gauthier-Villars, 1867. — Prix: 1-50.*

*Première partie. — CALORESCENCE.*

Dans ce remarquable mémoire, lu à la Société Royale de Londres, le 23 mars 1863, monsieur Tyndall examine, puis explique le phénomène de la *calorescence*: ce mot, on saura comment l'entendre, si l'on veut suivre avec nous ce savant professeur dans le développement de ses expériences et de ses idées.

Lucrèce (v. 610) semble avoir deviné, mais William Herschell, en 1800, a démontré que le soleil émet des rayons obscurs et plus calorifiques que les rayons visibles. D'ailleurs, la chaleur s'écoule de la plupart des sources terrestres, non-seulement par rayons lumineux, mais encore par rayons invisibles, et, si la source est un corps solide, plus est vive l'incandescence de celui-ci, plus puissant est le faisceau des rayons obscurs qui en émanent.

Voulant donc mesurer les effets de ces rayons invisibles, l'on fera bien de les emprunter à une source lumineuse, telle que la lampe électri-

que dont s'est servi monsieur Tyndall pour beaucoup de ses expériences.

Alors naît la difficulté de séparer les uns des autres ces rayons que le soleil nous envoie étroitement unis. Aux prises avec elle, monsieur Tyndall la dompte bientôt : il fait passer le faisceau lumineux à travers une solution d'iode dans du bisulfure de carbone, sorte de *filtre* que pénètrent seuls les rayons invisibles, l'iode éteignant, avec rigueur, leurs lumineux compagnons.

Quand au travers de ce filtre, placé devant la lampe électrique, passent les rayons invisibles, qu'on les concentre en un foyer, où l'on dépose, un morceau de papier noir, une plaque de platine, enfermés dans un récipient vide d'air, et quelques allumettes, le papier brûle, sa combustion dessinant l'image des pointes de charbon, dans tous leurs contours ; la plaque devient lumineuse, et sur elle apparaît la même image, nettement marquée ; les allumettes, enfin, s'enflamment, comme touchées par une mystérieuse baguette.

On le comprend, de telles expériences n'étaient pas sans danger ; ainsi, le *filtre*, peu éloigné de la lampe, s'échauffait assez pour que le bisulfure s'enflammât en se vaporisant. Mais cette difficulté arrêta peu l'habile expérimentateur ; divers moyens, dont son mémoire fait rapport, lui aidèrent à franchir l'obstacle.

Les appareils une fois perfectionnés, le savant professeur continue le cours de ses études : examinant, de plus près, le spectre du platine incandescent, quoique échauffé par des rayons *certainement* invisibles avant leur chute sur le métal, il attribue leur transformation en rayons visibles à la *calorescence*, c'est-à-dire à l'élévation de leur réfrangibilité, prenant soin de marquer l'analogie entre ce phénomène nouveau et celui, déjà connu, de la *fluorescence*, dans lequel des rayons, auparavant invisibles, impressionnent la rétine, grâce à leur réfrangibilité abaissée. Puis, monsieur Tyndall rapporte ses expériences sur le rayonnement obscur de la lumière Drummond et de la flamme oxy. hydrogène projetée sur la magnésie ; sur celui du soleil, qu'il trouve en faible rapport avec le rayonnement lumineux ; donne un tableau prouvant que l'absorption des rayons calorifiques invisibles par le papier, n'est pas indépendante de la couleur de ce dernier ; résume quelques expériences, faites pour mesurer l'intensité de la *calorescence* des rayons de la lampe électrique, après leur passage à travers des verres différemment colorés ; constate que le faisceau de lumière, ainsi tamisé par certains verres bleus, *filtré*, et concentré en un foyer, y donne à une plaque de platine une incandescence vivement teintée en rose ; s'en tient à une déduction tout hypothétique jusqu'à de nouvelles expériences qu'il annonce sur ce sujet ; termine enfin son beau travail, en faisant application d'un des résultats obtenus pour corriger la construction du thermomètre à boules noires, si utile aux météorologistes.

*Deuxième partie.* — INFLUENCE DES COULEURS ET DE LA CONDITION MÉCANIQUE SUR LA CHALEUR RAYONNANTE.

On connaît les expériences de Franklin, dont voici le résultat, au

moins apparent : les couleurs les plus foncées, les couleurs les plus claires sont, celles-là les meilleurs, celles-ci les plus mauvais absorbants. Ce fait peut n'être pas faux dans un cas particulier, mais, ainsi traduit, il serait vrai seulement, si le soleil n'avait pour nous échauffer, que ses rayons lumineux.

Or, souvenons-nous en avec monsieur Tyndall, il a ses rayons obscurs, traversant telles substances, qui sont pour les rayons lumineux, d'infranchissables barrières, tandis que les premiers sont arrêtés par telles autres, au travers desquelles les derniers se frayent un passage facile. Dès lors, on s'explique ceci : une carte, couverte de poudre blanche d'alun, placée devant un foyer, à côté d'une carte de mêmes dimensions mais couverte de poudre noire d'iode, s'échauffe beaucoup plus que celle-ci.

De nombreuses expériences, qui, la plupart, sont venues contrarier les conclusions trop générales de Franklin, prouvent que plus un corps est *diathermique*, moins il est chauffé par la chaleur rayonnante.

D'où, comme exemple, cette déduction : les corps transparents, diathermiques pour les rayons visibles, ne sont point échauffés par eux, et si les eaux des mers tropicales, traversées par la chaleur lumineuse qui s'en va se perdre dans leurs abîmes, sont évaporées, transformées en nuages bienfaisants, il faut attribuer cette œuvre nécessaire aux rayons invisibles, messagers du soleil, qui, obscurs, ignorés, ne cessent pourtant d'apporter leur utile concours.

Mais il y a d'autres expériences, d'une importance capitale, que le savant professeur rappelle à la fin de ce second mémoire.

On peut considérer la chaleur, soit absorbée, soit émise, sous deux points de vue : la *quantité* et la *qualité*.

La *quantité*. D'après monsieur Tyndall, la composition chimique exerce une influence prédominante sur les phénomènes de la radiation et de l'absorption. Que deviennent, dès lors, les expériences de Melloni sur la chaux et le noir de fumée, celles de MM. Masson et Courtépée sur les poudres, suivant lesquelles les corps, réduits à un même état physique, jouiraient d'un même pouvoir émissif et absorbant ? Il les faut regarder comme erronnées, pense M. Tyndall, car leurs auteurs, pour fixer au cube rayonnant, la chaux, le noir de fumée ou les poudres, mélangeant ces substances à de la gomme ou à de la glu, les ont appliquées, avec un pinceau, à la surface de ce cube, et, comme il faut compter la gomme et la glu parmi les puissants radiateurs et absorbants, il arriva que ce ne furent point les particules des corps expérimentés, qui absorbèrent, pour la rayonner ensuite, la chaleur de la source, mais ces enduits dont elles étaient revêtues, qui, toujours les mêmes, devaient sans doute, émettre une quantité de chaleur toujours la même. Preuve certaine, d'ailleurs : telles substances, noyées dans le ciment de gomme et de glu, et d'où s'écoulait, dans la même mesure, le flux calorifique, absorbèrent, puis émirent la chaleur, d'une façon toute différente, dès que la main habile de M. Tyndall les eut fixées aux faces du cube par un ciment qui, incapable d'absorber la chaleur de cette source, bien



loin d'usurper le pouvoir émissif, ne pouvait plus même le partager avec ces substances.

La *qualité*. On peut en juger, quand l'on fait passer la chaleur émise à travers le sel de roche : en effet, quoiqu'en aient dit Melloni et un expérimentateur, pourtant très-habile, M. Knoblanck, il est *inégale*ment pénétrable aux diverses sortes de chaleur, et la loi suivante apparaît, presque générale : la chaleur du radiateur plus puissant est transmise plus abondamment par le cristal de roche, que celle du radiateur moins puissant. Tel est le second mémoire. Quelques tableaux le terminent, où sont groupés avec ordre les résultats des expériences.

L. DE N.

---

## ACTES OFFICIELS.

Sont nommés.

A l'*Athénée de Bruxelles*, second professeur de math. à la section professionnelle, en remplacement du sieur Hancart, mis à la retraite, le sieur Vincotte (Robert), docteur en sciences physiques et mathématiques et ingénieur honoraire des mines, actuellement professeur de mathématiques supérieures, au Collège communal de Malines.

A l'*École moyenne de Boom* : assistant en remplacement du sieur De Volder, le sieur Lambrechts, assistant dédoublant ; assistant dédoublant, le sieur Van Hoeymissen, élève diplômé de l'École Normale de Lierre.

— Par arrêté royal du 17 mars 1868, un subside de 800 fr. est alloué à l'Académie d'Archéologie de Belgique, à Anvers, pour mettre ce cercle à même de continuer ses publications.

— Le département de l'Intérieur rappelle aux récipiendaires inscrits pour subir des examens devant les jurys combinés, qu'aux termes de l'art. 2 de la loi du 27 mars 1861, nul n'est admis à l'examen de candidat-notaire, s'il n'a obtenu le titre de gradué en lettres ou subi avec succès un examen qui en tient lieu.

Sont exceptées de cette disposition les personnes mentionnées à l'art. 9 de la loi prérappelée du 27 mars 1861.

— Il est accordé au sieur Scheuer (Jean-Baptiste), ancien professeur à l'Athénée royal d'Arlon, une pension annuelle et viagère de 1,822 francs.

— Caisse de pensions des veuves et orphelins des membres du corps administratif et enseignant des Établissements d'Instruction moyenne, dirigés par l'État. Le *Moniteur* du 21 mars donne un compte rendu de cette caisse pour l'année 1865. Nous en extrayons : le résumé des opérations de la caisse pendant l'année 1865 ; le relevé général des capitaux de la caisse, à la date du 1<sup>er</sup> janvier 1866 ; la composition du conseil d'administration de cette caisse ; une disposition nouvelle qui concerne l'instituteur passant dans une école moyenne de l'État.

RÉSUMÉ DES OPÉRATIONS DE LA CAISSE PENDANT L'ANNÉE 1865.

*Recettes.*

|                                                                                          |               |
|------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| Retenues sur les traitements (tableau n° 1). . . . .                                     | Fr. 46,627 70 |
| Id. pensions ( id. n° 2). . . . .                                                        | 1,208 54      |
| Recettes diverses (non compris les intérêts des capitaux placés) (tableau n° 3). . . . . | 7,779 86      |
| Intérêts des capitaux placés (tableau n° 3). . . . .                                     | 34,700 00     |
| Total des recettes. . . . .                                                              | Fr. 90,316 10 |

*Dépenses.*

|                                               |               |
|-----------------------------------------------|---------------|
| Service des pensions (tableau n° 4) . . . . . | Fr. 32,444 62 |
| Dépenses diverses (tableau n° 5). . . . .     | 3,674 18      |
| Total des dépenses. . . . .                   | Fr. 36,118 80 |

|                                                        |           |
|--------------------------------------------------------|-----------|
| Excédant des recettes sur les dépenses. . . . .        | 54,197 30 |
| Excédant en numéraire de l'exercice précédent. . . . . | 17,477 37 |

|                                                                        |               |
|------------------------------------------------------------------------|---------------|
| Ensemble. . . . .                                                      | Fr. 71,674 67 |
| Achats de fonds publics. . . . .                                       | 55,586 00     |
| Solde disponible en numéraire à la clôture de l'exercice 1864. . . . . | 16,088 67     |

RELEVÉ GÉNÉRAL DES CAPITAUX DE LA CAISSE AU 1<sup>er</sup> JANVIER 1866.

Rentes belges au capital de fr. 1,459,400, donnant un intérêt annuel de 4 1/2 p. c., soit fr. 36,485.

Une somme de fr. 816,591-99 a été employée à l'acquisition des capitaux ci-dessus. Soit 56.9/100 p. c. du prix moyen d'achat des capitaux.

COMPOSITION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION.

Sont nommés membres du conseil d'administration de la caisse de pensions des veuves et orphelins des membres du corps administratif et enseignant des établissements d'instruction moyenne dirigés par l'État, pour le terme de six années, à prendre cours à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1865, les sieurs :

- “ Quetelet, directeur de l'Observatoire royal de Bruxelles ;
  - ” Thiery, directeur général de l'instruction publique au ministère de l'Intérieur ;
  - ” Convert, professeur de rhétorique à l'Athénée royal de Bruxelles ;
  - ” Arens, directeur de l'École Moyenne de l'État à Louvain ; ”
- M. Quetelet remplira les fonctions de président.

SERVICES RENDUS DANS L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE, AVANT D'ENTRER DANS UN ÉTABLISSEMENT D'INSTRUCTION MOYENNE DIRIGÉE PAR L'ÉTAT.

Lorsqu'un instituteur d'une école primaire communale qui a participé comme tel à une caisse provinciale de prévoyance des instituteurs primaires ruraux, passe en qualité d'instituteur dans une école moyenne de l'État, il doit être considéré comme participant nouveau près de la caisse des veuves et orphelins de l'enseignement moyen et son traitement

doit être soumis à la retenue du premier mois ou de la moitié du premier mois, prescrite par le n° 1 de l'article 15 des statuts organiques, approuvés par arrêté royal du 29 décembre 1852.

— Le Ministre de l'Intérieur prévient les étudiants qui sont dans l'intention de solliciter pour l'année académique 1868-1869 une des soixante bourses de 400 francs instituées par l'art. 40 de la loi du 1<sup>er</sup> mai 1857, qu'ils doivent adresser leur requête avant le 15 mai prochain.

— Exposition des travaux des élèves des académiques et écoles de Beaux-Arts du royaume, de méthodes, de modèles et autres objets nécessaires à l'enseignement des arts plastiques et graphiques, s'ouvrant le 15 octobre et se fermant le 15 novembre 1868.

Congrès des professeurs des académies et autres écoles de dessin de la Belgique, ayant lieu 15 jours après l'ouverture de l'exposition.

— Par arrêté royal du 30 mars 1868, un subside de 400 fr. est alloué à la société Scientifique et Littéraire du Limbourg, à Tongres, afin de la mettre à même de continuer ses publications.

— Par arrêté royal du 7 avril 1868, le sieur Driora (Adolphe-François-Camille), est nommé, dans le sein du conseil communal, membre du bureau administratif de l'École Moyenne de l'État à Gosselies (Hainaut), en remplacement du sieur Bauthier, décédé.

— 19 Avril. Un arrêté ministériel du 10 avril nomme le sieur Beaujan (Félix), secrétaire-trésorier du bureau administratif de l'École Moyenne de l'État, de St. Hubert, en remplacement du sieur Joris, décédé.

— 25 Avril. — Avis. Les prochains concours de l'école militaire s'ouvriront le 12 octobre 1868 pour l'admission à la division des armes spéciales et le 11 janvier 1869 pour l'admission à la division d'infanterie et de cavalerie.

Les listes d'inscription des candidats qui voudront prendre part à ces concours, seront closes respectivement le 12 septembre et le 11 décembre 1868.

50 Élèves pourront être admis pour le service des armes spéciales, et 20 pour celui de l'infanterie et de la cavalerie.

— Le *Moniteur* du 5 mai donne le programme des cours des Athénées royaux pendant l'année scolaire 1868-1869.

— Les examens pour l'admission à l'école spéciale des mines, en qualité d'aspirant élève ingénieur et d'élève ingénieur auront lieu, au local de l'Université de Liège, savoir : A. Celui d'aspirant élève ingénieur des mines, le 4 août prochain, à 9 heures du matin. — B. Celui d'élève ingénieur des mines, le 10 août prochain, à la même heure.

4. — Les candidats se feront inscrire chez le directeur de l'école spéciale des mines, à Liège.

— Avis. Le conseil de perfectionnement n'apprécie les ouvrages, qu'on lui soumet, que s'ils sont imprimés.



## NOUVELLES DIVERSES.

### UNE PAGE DE L'HISTOIRE SOCIALE DE L'ANTIQUITÉ. — UN ESCLAVE DANS LA FAMILLE ROMAINE.

Dans une des dernières conférences de la Sorbonne, M. Boissier, professeur au Collège de France, faisant pénétrer son auditoire avec lui dans la vie privée d'un peuple dont la vie publique est à peu près seule connue, a reconstitué un intérieur romain, à l'aide d'inscriptions funéraires et de monuments de toute sorte qui ont échappé à la destruction des siècles.

Voici un résumé de cette intéressante étude :

Rien ne ressemble moins à la famille romaine que la famille telle qu'elle est constituée de nos jours. Ce n'est pas seulement l'affaiblissement de la puissance paternelle, l'affranchissement de la femme et l'émancipation de l'enfant qui en font la différence. De nos jours, les liens de la famille se sont resserrés, et le serviteur, qui jadis y tenait une large place, en est exclu maintenant. Aux siècles derniers encore, il y avait entre le maître et le serviteur une solidarité qui permettait à celui-ci d'appeler "notre château, nos enfants", le château et les enfants de son maître. Une humeur insupportable, accompagnée d'un dévouement à toute épreuve, voilà le trait caractéristique de cette sorte de serviteurs à peu près disparue. La révolution, en proclamant l'égalité générale et en donnant des droits politiques aux valets comme aux maîtres, a créé pour le serviteur l'individualité. Le domestique ne peut plus faire abstraction de sa propre personne et la fonder pour ainsi dire en celle de son maître. L'esclave était quelque chose, le domestique est devenu quelqu'un.

A Rome, l'esclave n'avait pas de droits, il n'était pas citoyen ; il pouvait laisser absorber sa vie dans celle des membres de la famille sans qu'il exposât rien d'une dignité qui lui manquait. Placé sur le dernier échelon de la famille, il en faisait partie. Il s'asseyait au bas bout de la table, mais il y avait sa place, et souvent le maître lui réservait un coin dans son tombeau. Le mot même de *famulus*, sous lequel on le désignait, montre bien qu'il était de la famille.

Tous les esclaves composant le domestique d'une maison romaine avaient été achetés ou étaient nés sous le toit du maître. Ces derniers, on les préférait aux autres, on les supposait plus attachés, moins tentés de s'enfuir. Ils n'avaient point été exposés, comme les esclaves achetés, sur les ignobles tréteaux de l'encan.

Mais partout, quelle que fût leur origine, les esclaves étaient nombreux ; c'était l'honneur d'une famille de compter beaucoup de serviteurs, et l'on n'observait aucune proportion entre la fortune des maîtres

et la foule de leurs esclaves. Dans les grandes maisons, les *famuli* se comptaient par milliers ; dans les maisons modeste, ils étaient encore relativement nombreux.

Horace, qui devait aux bienfaits de Mécène cette médiocrité qui nous semble à nous fort peu dorée, à en juger par la carte du dîner du poète, Horace avait trois esclaves pour servir les poireaux, les pois chiches et la maigre friture qui composaient tout son repas.

C'était le régime aristocratique qui avait fait naître ce luxe de serviteurs. Le Romain vaniteux tenait à paraître, et il pensait n'y réussir qu'à l'aide d'un grand nombre d'esclaves encombrant sa maison ou marchant dans la rue sur la trace de leur maître. Au temps de Néron, le préfet de Rome ayant été tué, on soupçonna ses esclaves d'avoir commis le crime. On arrêta tous ceux qui avait passé la nuit sous son toit. Il n'y en avait pas moins de quatre cents.

Un avocat tenait-il à conserver sa clientèle, il ne pouvait paraître sans un cortège de huit à dix serviteurs autour de sa litière. Et les femmes, qui donc les eût remarquées ? qui se serait retourné pour les voir, si la foule de leurs esclaves n'eût appelé l'attention sur elles ?

L'esclave une fois placé, des rapports multiples vont naître pour lui, soit avec son maître, soit avec ses compagnons de servitude.

Jusqu'aux Antonins, la loi est très-dure pour l'esclave ; le maître a sur lui tous les droits : il peut le frapper, il peut le garder en prison, il peut le tuer. Mais les mœurs publiques corrigeaient les rigueurs de la loi, et l'intérêt privé concourait à rendre moins dur le traitement auquel l'esclave était exposé. En face de la loi rigoureuse, un sentiment nouveau, l'humanité, se dressait en faveur de l'esclave. On comprenait que la servitude n'était pas un droit, mais un fait. D'ailleurs on n'avait garde de détruire un être qui, même comme simple chose, avait son prix. Aussi, loin de tuer l'esclave, on le ménageait, sa santé importait au maître, et, dans beaucoup de familles, l'esclave était choyé comme l'enfant de la maison. Tandis que les philosophes soutenaient que l'esclave était un homme qu'il fallait traiter en ami, le peuple se montrait sympathique à l'esclave, auquel l'unissait une communauté de souffrances. Au reste, qu'était ce peuple romain, sinon la descendance d'une foule d'affranchis ?

La vie de l'esclave n'était pas triste, il la passait dans une paresse agréable ; le nombre même des esclaves rendait pour chacun le travail assez doux ; l'esclave antique se fatiguait moins que le serviteur de nos jours.

Souvent l'esclave accompagnait son maître, il le suivait au théâtre même, où il avait sa place tout au haut des gradins avec les femmes, et où il prenait plaisir surtout aux luttes de gladiateurs.

Il sortait seul aussi, et quel bonheur c'était pour lui de parcourir la ville et de s'arrêter devant ces murailles où, comme à Pompéi, un artiste naïf avait charbonné sur la muraille quelque grossière représentation d'un combat du cirque ?

En outre, il avait, pour s'y amuser, les bains publics où l'on perdait si doucement un temps qui n'était guère précieux, et le cabaret où l'on retrouvait jusqu'à un certain point la liberté. Comme le vin bu à cet endroit semblait bon ! l'esclave d'Horace ne cessait d'y rêver, et il lui en coûtait de quitter la ville pour aller à Tibur.

Le cabaret pour l'esclave était un lieu de délices comparé à la maison du maître, quand le maître était cruel et n'épargnait pas les étrivières. Plus d'un esclave les méritait, par exemple celui qui sur les murs de sa prison gravait cette inscription : " Je fais vœu, si je sors d'ici, de boire tout le vin de la maison " ; ou celui qui, condamné au supplice, s'écriait : " Je mourrai sur la croix, tant mieux ! C'est là que sont morts tous mes amis. "

Les esclaves s'habituèrent aux étrivières. Ils s'habituèrent même à l'idée de la mort. La sachant toujours suspendue sur leur tête, ils n'en avaient plus peur. Ainsi en Chine, où le dernier supplice est une menace permanente, et où ceux qui sont condamnés à perdre la vie trouvent, paraît-il, des gens résignés pour leur offrir de les remplacer.

Les relations des esclaves entre eux étaient beaucoup plus compliquées que celles existant avec le maître.

On pourrait supposer que l'égalité la plus parfaite régnait entre les nombreux esclaves d'un même maître, cependant il n'en était rien. Outre les avantages que créaient à l'esclave les sympathies du maître ou sa faveur obtenue souvent par l'hypocrisie, la bassesse et l'extrême servilité, il y avait une véritable hiérarchie organisée qui détruisait le principe d'égalité entre les serviteurs.

A la ville, les esclaves d'une même maison étaient souvent classés en groupes de dix avec un décurion à leur tête ; à la campagne, au lieu de ce chef, c'était un *dispensator*, un dépensier, qui commandait aux autres serviteurs. Fier et impertinent, ce chef d'esclaves rudoyait jusqu'aux clients qui étaient des hommes libres. Il était flatté, adulé par ses camarades, et les clients eux-mêmes se disputaient sa misérable protection.

Mais, s'il y avait des chefs d'esclaves, il y avait aussi des serviteurs d'esclaves, des *vicarii* achetés par des esclaves assez riches pour payer leur paresse. Le vicariat était le dernier degré de la servitude. Elle devait être dure, la condition du vicarius, car presque partout on l'observe, les enrichis et les parvenus montrent pour leurs anciens égaux peu de pitié ni de miséricorde.

Chose curieuse, l'esclave possesseur d'un vicarius pouvait l'affranchir et en faire un homme libre, tout en restant lui-même dans la servitude. Il communiquait donc à un autre un droit que lui-même ne possédait pas.

L'esclave avait des amis parmi ses égaux, et nombre d'inscriptions prouvent que l'amitié contractée dans la servitude se continuait dans la liberté ! Tels qui avaient été amis sous le même maître restaient amis après l'affranchissement.

L'esclave pouvait avoir plus que des amis, il pouvait avoir une famille. Non pas que la loi reconnût ces unions entre des êtres qui n'avaient pas d'individualités à ses yeux, mais parce que l'humanité comme l'intérêt n'avaient les maîtres à favoriser ces mariages. L'esclave tenait ces alliances pour sérieuses, il appelait sa compagne sa femme, et il employait avec elle les formules les plus respectueuses qu'il avait lues sur les tombes des femmes libres. Ces mariages que la loi ne reconnaissait pas, qu'elle prohibait même, ces mariages auxquels la nature présidait seule, et que l'intérêt des maîtres favorisait à cause des éléments de tranquillité, de fidélité, qu'il introduisait parmi les esclaves, en raison des bénéfices résultant de la naissance des enfants, propriété des maîtres, s'accomplissaient souvent dans des conditions toutes différentes de celles des mariages des hommes libres. Le frère épousait la sœur, nul lieu du sang n'était un empêchement à ces unions. Bien plus, il en résultait parfois une bigamie. Deux esclaves avaient la même femme et l'aimaient avec une égale passion ; et quand la femme mourait, ses deux maris réunissaient leurs épargnes pour lui élever un tombeau à frais communs.

Malgré le silence de la loi, il y avait de l'ordre et de la régularité dans les ménages d'esclaves. Vers l'époque de l'empire, le mariage était général dans la servitude. Les *vicarii* eux-mêmes trouvaient des épouses. L'esclave choisissait sa compagne dans la maison où il servait. Pour ces unions, il n'était pas besoin d'autorisation paternelle, l'agrément du maître étant seul nécessaire.

Sans doute ces alliances, contractées sans lien réel, pouvaient être facilement rompues, et bien des esclaves ne montrèrent pas une grande fidélité, cependant des témoignages nombreux établissant que des unions duraient depuis vingt ou trente ans quand la mort est venue les dissoudre, donnent à penser que généralement l'esclave était fidèle à ses engagements.

Si le mariage était une source de grand bonheur pour l'esclave, il ne laissait pas que de lui causer bien des inquiétudes, qui allaient jusqu'à lui faire redouter cette liberté même à laquelle il aspirait cependant de toute son âme. L'esclave affranchi, quel sort serait réservé à sa femme, à ses enfants restés en esclavage ? Les femmes ne se sentaient pas devenir mères sans terreur. Leur enfant ne serait-il pas arraché de leurs bras par un maître cruel ? ne serait-il pas vendu ? Et si c'était une fille, n'attirerait-elle pas un jour le regard du maître ? Crainte justifiée, car ce fut pour la société romaine une cause d'affaiblissement que cette corruption facile offerte au maître par le nombre de ses jeunes esclaves. Il est vrai que dans les classes de la société où le mariage du maître avec l'esclave était permis, plus d'un citoyen contracta de semblables unions. Les esclaves élevées au rang de matrones ne se montrèrent pas toujours reconnaissantes envers leur mari, cependant l'ingratitude fut l'exception.

Comment sortait-on de l'esclavage ? On en sortait par la mort ou par

l'affranchissement. La mort n'était pas redoutée de l'esclave, seulement au titre où elle effraye tous les êtres. Si l'esclave, habitué aux mauvais traitements, exposé sans cesse à la mort par le caprice du maître, pouvait ne pas craindre la cessation de la vie, il redoutait la privation de sépulture. L'existence en ce monde n'a qu'un temps, mais après la vie terrestre il y a une immortalité. Le monde païen admettait que les êtres ensevelis avec les honneurs de la sépulture pouvaient seuls aspirer à une vie meilleure. Quant à ceux dont le corps était abandonné, leur âme plaintive devait à jamais errer sur le bord du Styx. Ce destin, les pauvres le redoutaient, et les esclaves plus que les pauvres. L'esclave mort était jeté par ses semblables dans quelque puits où son corps pourrissait. Durant toute sa vie l'esclave était préoccupé de cet horrible sort, et tous ses soins il les mettait à se préserver, pour son dernier jour, du pourrissoir horrible; il économisait dans le but de s'acheter un tombeau.

Cette terreur de la mort sans sépulture, répandue surtout chez les petites gens et les esclaves, provoqua l'établissement d'associations pour l'enterrement à frais communs. Les architectes de ces associations construisirent ces *columbaria* où les associés avaient leur casier funèbre. On trouve encore dans la campagne de Rome de ces tristes monuments. Ce n'est pas sans une pitié profonde qu'on visite ces humbles demeures de la mort, mieux protégées contre la destruction par leur humilité même, que les riches monuments des empereurs et des consuls. Il y a là des gens de toutes les basses conditions, des *vicarii*, des esclaves, des affranchis, des citoyens pauvres et aussi des étrangers sans famille, inhumés avec le commun de ces martyrs de la misère et de la servitude. Ils sont là tous, les uns à côté des autres, sans aucune distinction, avec cette égalité que les chrétiens devaient imiter dans leurs inhumations des catacombes.

On sortait encore de l'esclavage par l'affranchissement, qui s'obtenait soit en recevant la liberté sans rançon, soit en l'achetant au maître. Le prix de cette liberté devait varier selon la valeur de l'esclave. On n'a pas, à cet égard, de données bien certaines, et il ne faudrait pas se fier aux inscriptions tombales des affranchis. Plus d'un avait appris dans la servitude l'art de mentir, et il en était parmi eux dont la vanité perce jusque dans ces inscriptions. Ils s'y vantaient d'avoir payé leur liberté d'un prix égalant douze ou quinze cents francs de notre monnaie, mais la valeur moyenne d'un esclave paraît avoir été de cinq à six cents francs.

Pour former ce pécule l'esclave économisait sur sa nourriture. Cette économie devait être bien faible, si l'on songe qu'on nourrissait l'esclave de pain, d'olives pourries, de quelques légumes plus ou moins bien conservés. Heureusement pour lui, l'esclave avait parfois d'autres ressources. A la campagne il cultivait un petit carré de jardin dont il vendait le produit; à la ville, il recevait des gratifications. Quand il allait,



de la part de son maître, inviter les amis de la maison, il pouvait compter sur un pourboire dont l'usage s'est conservé. Il prélevait un impôt sur le client qui voulait obtenir une audience. Enfin il volait le plus qu'il pouvait. S'il était rangé, soigneux, il parvenait en six ou sept ans à acheter sa liberté.

Ces affranchissements concoururent à la ruine de la société romaine. Ils devinrent si nombreux qu'on dut interdire d'affranchir plus de cent esclaves par testament. Rome, si fière d'elle-même qu'elle refusait le titre de citoyens romains aux peuples qu'elle conquérissait, s'était enfin aperçue que ce titre n'était plus porté que par des affranchis. Elle se recrutait dans l'esclavage. Mais il n'était plus temps. Tous ces petits Grecs de la Cappadoce, venus esclaves à Rome, y avaient vite acheté leur liberté, et, citoyens romains, préparaient par leur avilissement moral la chute de l'empire. Heureux les peuples qui dans leur origine n'ont pas connu la servitude, ou qui l'ont bannie avant qu'elle n'ait corrompu le plus pur de leur sang! (Mon. univ.)

— La *Presse de l'Allemagne du Sud* annonce que le projet d'un congrès philosophique, longuement mûri par le professeur Leonhardi, de Prague, va enfin recevoir son exécution au mois de septembre de cette année. La première session du congrès se tiendra à Prague.

~~~~~  
Nécrologie. — En Belgique: MM. NICOLAS WATLET, ancien membre du Congrès National de Belgique, ancien procureur du roi et membre du bureau administratif de l'Athénée royal d'Arlon, à Arlon. — BOSSAERT, archiviste de la ville de Bruges, à Bruges. — POLYDORE VANDERMEERSCH, avocat, archiviste de la Flandre-orientale, inspecteur cantonal de l'enseignement primaire, à Gand.

A l'étranger: MM. PICOT, membre de l'Institut de France, un des plus glorieux vétérans de la peinture historique, à Paris. — EDWARD TUCKER, savant botaniste qui avait découvert le champignon parasite de la vigne l'*Oidium Tuckerii*, à Londres. — ÉD. VERREAU, petit-fils de Lalande, un des fondateurs du Museum des Plantes, à Paris. — JOSEPH DEMBACHER, archiviste, collaborateur de la *Revue de Hone*, et de la *Quellensammlung für badische Landesgeschichte*, à Carlsruhe. — ANTOINE-JEAN DUCLAUX, doyen des peintres lyonnais, le premier maître d'Hippolyte Flandrin, à Lyon. — K.-J.-V. BALLING, professeur de chimie à l'Institut polytechnique de Prague, illustre par ses découvertes concernant la fermentation. — ISIDORE NIEPCE, fils de Nicéphore Niepce, inventeur de la photographie, membre de la société géologique de France et de l'académie agricole manufacturière et commerciale. — VON MANGOLDT, professeur en sciences politiques à l'université de Fribourg (Bade), à Wiesbaden. — Le Dr LUIGI MAGRINI, savant distingué et professeur de physique à l'Institut royal des études supérieures de Milan.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

EN BELGIQUE.

Année 1868.

2^{me} Livraison.

CE QUI MANQUE AU CATO MAJOR DE CICÉRON POUR ÊTRE UN DIALOGUE.

I.

Peut-on donner le titre de dialogue à cette apologie que Cicéron fait de la vieillesse? Pour répondre à cette question donnons du dialogue la définition la plus simple : une conversation entre deux ou plusieurs personnes. Cette définition quoique très large ne permet pas à notre auteur d'y faire entrer son sujet parce que le *Cato Major* n'est pas une conversation, malgré les trois personnages qui y figurent. Maintenant si nous le comparons aux dialogues de Platon, que l'orateur romain aurait bien voulu transplanter sur le sol latin, nous verrons que ce titre lui convient encore moins.

Un dialogue d'après le modèle grec, est une conversation dans laquelle les personnages ont une physionomie distincte et parlent d'une manière conforme au caractère que leurs actions ou leurs écrits leur ont à jamais imprimé, si ce sont des noms historiques qu'on met en avant; si ce sont des personnages inventés par l'auteur pour le développement de sa thèse, il est tenu de leur donner la vie et des qualités propres que l'entretien nous fait connaître, de telle sorte que le lecteur se déclare pour ou contre eux, suivant les doctrines et les sentiments qu'ils professent.

Aristophane apparaît-il dans un dialogue de Platon, son langage sera en harmonie avec l'idée que nous nous sommes faite de ce poète comique, il sera spirituel et original dans ses conceptions, il sera, en un mot, lui-même.

On comprend combien est lourde pour un auteur la tâche de soutenir un pareil rôle et quelle responsabilité il assume en mettant en scène un satirique de cette trempe. Alcibiade vient-il à son tour au milieu d'un cercle d'amis occupés à discuter une thèse, nous devons pouvoir dire, après l'avoir entendu,

qu'il est le plus brillant et le plus éloquent, en même temps que le plus relâché des Grecs de son temps. Platon nous le fait paraître tel; on comprend après avoir lu les dialogues où il l'introduit, que ce garçon était capable des plus nobles actions, comme aussi des plus sacrilèges. Platon a vu à l'œuvre les plus grands hommes de son époque, et grâce à son merveilleux talent d'assimilation et à sa profonde science, ses dialogues sont des chefs-d'œuvre tant pour la conduite de la discussion que pour la mise en scène.

Les sophistes ne sont-ils pas admirablement dépeints dans le *Protagoras*? le bruit qui se fait autour de leur nom à leur arrivée dans Athènes, l'engouement de la jeunesse pour eux, l'ampleur et la richesse de leur mise, l'emphase de leurs mouvements et de leurs gestes quand ils marchent, leur dignité quand ils sont assis, leur mollesse quand ils sont couchés : tout cela est pris sur le fait et dit avec beaucoup de naturel et de grâce. Et Socrate quel intérêt n'offre-t-il pas lorsqu'il arrive au milieu de ces pharisiens avec sa simplicité habituelle, et qu'armé de sa seule logique et de sa fine ironie il fait fondre, comme neige au soleil, toute cette grandeur d'emprunt!

Obtient-il ce résultat par des discours en quatre points? Non, mais par de petites questions auxquelles on répond d'abord sans défiance, et quand on commence à s'apercevoir qu'on a donné dans un piège, on voudrait se retirer, mais les mille liens mystérieux par lesquels il a su vous envelopper, vous apparaissent tout-à-coup, comme à Mars les mailles de l'industriel Vulcain. Le dialogue qui a commencé naturellement comme un entretien ordinaire s'est élevé insensiblement jusqu'aux questions les plus ardues de la dialectique ou de la morale. Les personnages présents ont pu montrer la force ou la faiblesse de leur argumentation, trahir les différents sentiments d'admiration ou de dépit qu'ils ressentent, et nous autres lecteurs éprouvons, en les voyant en scène, les émotions et l'intérêt d'un drame. L'action qui se déroule ici devant nous, c'est le sujet qu'on traite, et les fils de la discussion se nouent, s'emmêlent et se dénouent de la manière la plus imprévue; l'acteur principal seul possède le secret de leur direction. Le dialogue de Platon a donc ceci de commun avec le drame, qu'il a des personnages à physionomie distincte, des surprises et des péripéties, au lieu d'une action, une discussion, qui demande elle aussi

un intérêt croissant et un dénouement. Il peut comme le drame adopter tous les tons : simple, familier, élevé, sublime. D'un autre côté le dialogue n'a pas les exigences du drame, le lecteur est plus patient que le spectateur.

On permet aux personnages d'un dialogue de grandes dissertations, de longs récits, et tous les sujets sont de son domaine. Il offre donc les facilités du récit avec l'intrigue et l'intérêt d'une action dramatique.

Or rien de tel dans le *Cato Major*.

Au lieu d'une introduction comme celle du *Protagoras* ou du *Phèdre*, où l'on entre naturellement en matière et sans que l'auteur montre le bout de son oreille, ici l'écrivain lui-même explique pourquoi il écrit, à qui et comment; il vous dit comment il entend mettre sa pensée dans la bouche du vieux Caton, et pourquoi; il s'excuse d'avoir fait parler à ce vieux Romain une langue dont il ne pouvait connaître les délicatesses.

Il montre enfin les ficelles de la machine qu'il veut mettre en mouvement. Et le vertueux Scipion et l'enjoué Lélius pourquoi les fait-il intervenir dans le dialogue? — J'en demande pardon à leurs mânes si je m'exprime ainsi — pour mettre cette machine en mouvement par quelques tours de manivelle. La littérature comme l'art culinaire doit avoir ses pudeurs : il y a des mets auxquels ou ne toucherait pas si on les voyait faire.

Dès que Caton a entamé son sujet, il parle seul jusqu'au bout, faisant lui-même les objections et la réfutation, et ni Lélius ni Scipion ne posent plus au vieillard la moindre question, pas même pour lui permettre de reprendre haleine. On ne peut donc pas appeler cela une conversation entre deux ou plusieurs personnes.

Maintenant si l'auteur avait voulu remplir les conditions d'un dialogue dramatique, il aurait introduit ou des contradicteurs d'un âge avancé, ou, s'il tenait à garder Lélius et son ami, il devait les faire sortir de leur muette admiration.

Des objections ne devaient-elles pas se présenter naturellement au petit fils adoptif du grand Scipion, lorsqu'il entendit l'éloge de Quintus Maximus et les conséquences qu'en tirait Caton pour la vieillesse? Un Athénien n'eût pas manqué de les faire valoir. Un jeune Romain était-il enchaîné par le respect? Et j'appelle jeune ici un homme de trente-quatre à trente-cinq ans, âge qu'avait alors Scipion. Ayant eu pour maître Panae-

tius le philosophe, le fils de Paul Émile était assez judicieux pour voir le côté exclusif où se plaçait le vieux Caton et trop sage pour le blesser en le réfutant. Mais dira-t-on, s'il opposait l'éloge de Scipion l'Africain à celui de Quintus Maximus, il déplaisait à Caton, adversaire aussi déclaré de l'un qu'il avait été l'ami de l'autre. Nullement, Caton devait, pour plusieurs raisons, pouvoir entendre un parallèle de Fabius et de Scipion. D'abord ce dernier était mort, et Caton était entré dans sa famille par le mariage de son fils. C'est un sujet plein d'enseignement de voir ce paysan, parvenu par son mérite aux plus haute dignités de la république, adversaire déclaré de tout luxe et de la civilisation grecque, accepter avec joie l'honneur d'une alliance avec les deux maisons, qui représentaient à Rome l'élégance et l'atticisme, de même qu'il fut fort curieux de connaître une littérature qu'il réprouvait.

Je sais bien que Cicéron lui fait dire de l'Africain, à propos de la destruction de Carthage, qu'il désirait si ardemment : *Quam palmam utinam dii immortales, Scipio, tibi resercent ut avi reliquias persequare! Cujus a morte tertius hic et tricesimus annus est : sed memoriam illius viri omnes excipient anni consequentes.*

Mais nous aurions préféré que son petit-fils se chargeât de cet éloge.

Voyons maintenant où et comment le sage interlocuteur de Caton aurait pu opposer au vieux *cunctator* le jeune et brillant vainqueur d'Annibal.

Lorsque Caton reproche aux jeunes gens la chute des empires, l'exemple de Scipion, nommé consul à vingt-quatre ans, pour sauver l'Italie d'Annibal, venait se placer là naturellement.

Annibal était encore redoutable malgré l'isolement où le laissait sa patrie. Il pouvait recommencer ses brillantes victoires, si de l'Orient on se décidait à lui envoyer ces secours que la faction d'Hannon lui refusait. Aussi accueillit-il avec rage l'ordre de rappel du Sénat Carthaginois.

Les prédictions du vieux Fabius, qui allait disant partout que le jeune Scipion perdait l'État en portant la guerre en Afrique, furent trouvées vaines et son système suranné.

Le génie chez la jeunesse, avec la fortune pour appoint, tient lieu d'expérience, et l'expérience acquise qui ne veut pas des idées nouvelles, s'obstinant dans celles qui ont eu du succès en leur temps, n'est pas toujours la vertu politique qui conserve

les Empires. La jeunesse prévoyante et la vieillesse clairvoyante sont des exceptions. C'est entre ces deux extrêmes que se place chez les hommes ordinaires, qui forment le grand nombre, la vraie maturité du corps et de l'esprit. Vérité que les Romains comprirent admirablement, en mettant le pouvoir suprême à l'abri de la témérité de la jeunesse et de la caducité de la vieillesse, ne dérogeant à cette loi qu'en faveur du génie.

Cicéron, usant d'un procédé assez ordinaire, rabaisse la jeunesse pour exalter la vieillesse, et lui refuse la sagesse, la réflexion, l'esprit de suite, pour faire de toutes ces qualités comme une couronne à l'homme âgé.

Vers l'époque où le premier Africain était nommé consul pour la première fois, un autre P. Scipion, fils de Cnéus celui qui avait été tué en Espagne, se rendait illustre par une distinction du Sénat, qui devait rendre jaloux tous les vieillards de ce temps. L'Emilien pouvait trouver dans sa famille adoptive des traits de toutes les vertus, et il n'eût pas manqué de citer celui dont il est question ici, si Cicéron lui avait laissé prendre la parole.

Des pluies de pierres avaient effrayé les Romains. On consulte l'oracle, qui conseille de transporter de Pessinonte à Rome la déesse appelée mère Idéenne. L'homme le plus vertueux de la cité sera chargé de la recevoir. Déjà on apprend la nouvelle que la déesse est à Terracine, et voilà le Sénat très-embarrassé à choisir l'homme le plus vertueux. Tous les grands de Rome aspiraient à cet honneur, le préférant à tous les commandements qui pourraient leur être accordés par le Sénat et par le peuple. Le choix tomba-t-il sur Fabius ou sur quelque autre vieillard illustre? Non, mais sur P. Scipion, cousin de l'Africain, qui n'était pas encore en âge d'être questeur. Quelle gloire, s'écrie Plutarque, quelle gloire pour un jeune homme de recevoir le prix de la sagesse dans une ville pleine de personnages recommandables par leur vertu!

Lorsque Caton se félicite de ce qu'à l'âge extrême de la vie on n'est plus tourmenté par les passions, — il parlait pour les autres, — n'est-ce pas un devoir pour Scipion de citer le fameux exemple de continence que donna son illustre aïeul, exemple qui valut à l'Africain lui-même l'estime de

tout le monde et à son pays l'alliance du jeune prince des Celtibériens, auquel il avait rendu sa fiancée intacte? La vieillesse supprime, il est vrai, les passions, mais elle supprime en même temps la vertu qu'on acquiert en luttant contre elles.

Qui aurait admiré le fait de Scipion, si Scipion avait eu quatre-vingts ans? Voilà ce qu'aurait pu dire, par exemple, Lélius; nous savons en effet, non par le *Cato major* mais par le *de officiis* de Cicéron que : *erat in C. Laelio multa hilaritas, in ejus familiari Scipione ambitio major, vita tristior.*

Quel est au contraire leur langage?

“ *Atqui, Cato, gratissimum nobis, ut etiam pro Scipione pollicear, feceris si, quoniam speramus, volumus quidem certe senes fieri, multo ante a te didicerimus, quibus facillime rationibus gravescentem aetatem ferre possimus.* ”

Déjà, à l'âge de dix-sept ans, Scipion Émilien donnait, à la bataille de Pydna, où il avait suivi son père, Paul Émile, des marques de son courage et du plus parfait mépris de la mort. Caton aurait pu en faire mention (au ch. XXI, § 75), quand il parle si bien de l'allégresse avec laquelle les jeunes légionnaires allaient au danger, incertains si jamais ils en reviendraient. Craignait-il de blesser la modestie de Scipion en le louant en face? Ce n'est guère probable, puisqu'il avait l'habitude de recommander à ses amis l'éloge qui peut être utile à la patrie.

En 151, l'année qui précéda l'entretien sur la vieillesse, supposé par Cicéron, ⁽¹⁾ en 151, dis-je, Scipion alla comme volontaire servir sous Lucullus dans la campagne d'Espagne. Il l'avait choisie parce qu'elle donnait plus d'occasions de se signaler. Aussi défût-il plusieurs chefs Espagnols qui l'avaient provoqué à un combat singulier, et au siège de la ville d'Intercatia, il monta le premier à l'assaut, voulant prouver que s'il était le premier par la naissance, il ne le cédait à personne pour la valeur et qu'il portait légèrement la tâche,

(1) Caton perdit en 152 le fils qu'il regrette dans le dialogue et lui-même mourut en 149, l'entretien se place donc dans cet intervalle de trois ans, c'est-à-dire en 150, *quo anno hi consules T. Flamininus et M. Aulius facti sunt.* C. VI. 14.

lourde pour tout autre, de représenter dans les camps la *gens Cornelia* et la *gens Aemilia*.

S'il aimait donc d'arriver à la vieillesse d'un Nestor, c'était à condition d'agir comme un Achille. On peut à bon droit s'étonner, que Caton ne le félicite pas à propos d'exploits si récents.

Quel superbe mépris ne montra-t-il pas plus tard, ce même Scipion, lorsque, interpellé en plein forum par le tribun Carbo, il fut mis en demeure d'apprécier le meurtre de Tibérius Gracchus, son beau-frère. Quoiqu'il partageât les idées de son généreux parent, il en craignait pour Rome des conséquences fâcheuses, de grands troubles. Le parti de la plèbe espérait le voir, dans cette circonstance, se déclarer publiquement pour lui, et eût triomphé si le vainqueur de Carthage et de Numance avait embrassé la cause des Gracques. Il ne craignit pas de tromper dans ses désirs une foule impatiente et préparée par les harangues du tribun Carbo, à se porter aux derniers excès. Il approuva à haute voix la conduite qu'on avait tenue envers son beau-frère. Et lorsqu'il vit cette même foule frémissante et indignée de sa réponse, il lança à ce peuple d'affranchis cette parole de souverain mépris :

Taceant quibus Italia noverca est.

Des murmures, des menaces accueillirent ces termes injurieux.

Non efficietis, ait, ut solutos verear, quos alligatos adduxi. Il obtint le silence.

Il pouvait aussi trouver la mort au bout de cette orgueilleuse parole.

Ce courage, en présence de la mort, était contagieux dans sa maison. Sa femme, une Gracque d'ailleurs, en donna un exemple, mais plus remarquable dans son sexe, lorsque le peuple la voulut publiquement obliger à reconnaître pour son neveu et pour fils de Tibérius Gracchus un certain Équitius qu'on avait ramassé, elle ne savait où. Elle refusa quoi qu'il pût lui en arriver.

La mort tragique qui arrêta dans sa fleur la vie de Scipion Émilien, fut une suite de son opposition aux lois agraires. Il voulait, qu'à tous les actes où il paraîtrait, il fût digne de Paul Émile et de l'Africain, et le désir d'arriver à la vieillesse était le moindre de ses soucis.

Il se proposa, il est vrai, Caton pour modèle, mais quelle différence il y a entre lui et ce modèle!

Comme Caton, il introduisit une discipline sévère dans les camps, tout en étant craint de ses soldats, il s'en fit chérir par sa justice et leur inspira une confiance telle, que lorsqu'il n'était que candidat à l'édilité, ils prièrent le Sénat de lui faire obtenir le consulat.

Devenu censeur, il fut sévère comme Caton, sans devenir injuste en obéissant à des animosités personnelles.

S'il voulut comme Caton la ruine des ennemis de Rome, n'oublions pas qu'il pleura sur les ruines de Carthage, en songeant aux nombreux éléments de dissolution que contenait sa propre patrie.

Il avait cette espèce de mélancolie que donne la méditation, sur les vicissitudes de la fortune, c'est ce que Cicéron entend par "*vita tristior*."

En parlant du Numantin le même auteur lui fait tenir ce propos : *Panaetius quidem Africanum, auditorem et familiarem suum, solitum ait dicere, ut equos, propter crebras contentiones praeliorum ferocitate exsultantes, domitoribus tradere soleant, ut his facilioribus possint uti; sic homines secundis rebus effrenatos sibi praeferentes tanquam in gyrum rationis et doctrinae duci oportere, ut perspicerent rerum humanarum imbecillitatem varietatemque fortunae.*

Cette tristesse dans la méditation sur les vicissitudes de la fortune, son père Paul Émile, l'avait déjà eue au sein de son grand triomphe, lorsqu'il pressentait le douloureux coup qui devait le frapper à son retour de la Macédoine. Chez M. Porcius on eût en vain cherché un tel sentiment. Chez les Émiles, il était le produit de leur nature généreuse, sans doute, mais aussi de leur éducation essentiellement grecque.

Cette différence profonde que le Numantin offrait avec Caton, présentait dans un dialogue, une riche matière d'opposition. Scipion avait d'ailleurs le trait prompt et juste et savait caractériser par un mot toute une situation. Ainsi le jour où l'on lui donna pour collègue, à la censure, un certain Mummius, homme énervé et mou, " si l'on veut, dit-il, que j'agisse dans mes nouvelles fonctions, de manière à satisfaire à la majesté du peuple Romain, qu'on me donne un collègue ou qu'on ne m'en donne pas. "

Et Lélius n'aurait pas peu contribué à animer un dialogue véritable. Son humeur était toujours sereine, et il avait au rapport de Cicéron lui-même, beaucoup des qualités de Socrate : *praeclara est aequabilitas in omni vita, et idem semper cultus eademque frons, ut de Socrate itemque de C. Laelio accepimus*. Scipion et Lélius étaient un des rares exemples, dans l'antiquité, d'une amitié parfaite, fondée sur une estime réciproque et sur la pratique des vertus. On prend plaisir à se représenter ces deux Romains, d'un caractère si différent, partageant les mêmes dangers, et s'amusant, au sortir de quelque grande entreprise, à ramasser des coquillages sur le rivage de la mer, pour se délasser de leurs occupations de héros.

J'aime à croire cependant qu'ils avaient des récréations d'un autre genre, et quand on songe qu'ils avaient l'esprit orné d'une foule de connaissances et imbu des lettres grecques, il n'est pas téméraire de supposer, qu'ils se plaisaient aussi à discuter des questions de philosophie pratique ou morale ou de politique, car Polybe était souvent de leur société. Ne dit-on même pas de tous deux qu'ils aidèrent Térence, dans la composition de ces comédies pleines d'un esprit si discret, et dont le langage noble et finement nuancé eût parfaitement convenu dans un dialogue ? Térence sans réfuter absolument une telle assertion, se la tint pour un mérite. Ce que l'on ne peut nier dans tous les cas, c'est la part qu'ils eurent à la formation du goût et de la langue de l'illustre affranchi.

De ces observations ne résulte-t-il pas, qu'il était plus naturel de donner à ces jeunes gens de trente-cinq ans, une part active dans un entretien sur la vieillesse, que de les laisser écouter en silence, et sans la moindre objection, l'apologie que Caton leur fait de cet âge ? L'humeur enjouée de Lélius aurait répandu des rayons de gaieté sur le fond grave de la conversation qu'eussent assaisonnée les reparties piquantes de Caton, et le tout dit dans cette langue charmante que Cicéron employait dans ses lettres, aurait fait un dialogue parfait.

La vieillesse n'eût pas perdu grand'chose à cette transformation, et la vérité y aurait certainement gagné, car dans les dialogues, auxquels prennent part des interlocuteurs intelligents, le débat s'élargit, l'auteur doit creuser bien plus son sujet que dans le monologue, et on arrive à des conclusions, dans lesquelles l'exagération ou bien n'a pas de part, ou disparaît

par le choc des opinions. Dans le monologue, au contraire, on ne fait que les objections que l'on veut, celles qu'on sait d'avance pouvoir réfuter.

Comme Caton parle seul, Cicéron lui fait-il au moins tenir un langage conforme à l'idée qu'on se fait généralement de ce vieux Romain ?

Servavitne illud, quod decet, cum id quod quaque persona dignum est, et fit et dicitur ?

Cicéron avait écrit un peu avant le *Cato major* un éloge de Caton d'Utique, il connaissait exactement la généalogie de cette famille, et les détails biographiques qu'il donne dans le traité de la vieillesse sur l'auteur des *Origines*, ont pu être utilisés par Plutarque dans sa vie du censeur.

En second lieu il imite certaines expressions de ce dernier, dans la mesure où le lui permettait son goût délicat, écartant avec soin des mots comme *tuburchinabundus*, *lurchinabundus*, *formidum* (c. adjectif) et des formes comme *solī*, *alii modi*, *illi modi*, *isti modi* (génit.), *dīe* (accus.) *beneficissimo*, *solui* (pr. solitus sum) etc. (Julius Sonnerbrodt, introduction du *Cato major*); et en agissant ainsi, il était dans son droit et pouvait encore caractériser l'adversaire du mouvement grec qui se faisait à Rome sous l'égide des Scipions.

En mettant dans sa bouche des citations d'Ennius, de Naevius, de Caecilius Statius et d'autres poètes de ce genre, il n'allait pas à l'encontre des idées de Caton, lequel, malgré sa nature prosaïque, s'essaya dans un *Carmen*, traitant, on n'en sera pas surpris, *de moribus*.

En s'appesantissant, à propos du troisième grief qu'on a contre la vieillesse, sur les plaisirs que procure l'agriculture, il abondait assez dans le sens de l'auteur du *Re Rustica*.

Quand il lui fait dire : *An ne eas quidem vires senectuti relinquimus, ut adulescentes doceat, instituat, ad omne officii munus instruat? quo quidem opere quid potest esse praeclarium*. On se rappelle l'éducation si soignée que Caton donna lui-même à son fils, n'estimant personne assez digne pour le charger de ce soin.

Nous le montre-t-il actif jusqu'à la fin de sa vie, Cicéron demeure fidèle à la vérité historique.

En nous le représentant curieux de tout, il ne dément pas l'idée qu'il a donnée du même homme dans son *de Oratore* III, 33, 135 :

Denique nihil in hac civitate temporibus illis sciri discive potuit quod ille non omne investigarit et scierit tum etiam conscripserit.

Enfin quand il lui fait faire sans cesse un retour complaisant sur lui-même et sur ses actions, il rappelle ce mot de Plutarque, que Caton était le plus grand vantard de son temps, — Cicéron ne vivait pas encore. — Mais suffit-il de toutes ces précautions pour nous figurer exactement ce personnage entier, qui résume en lui les qualités et les défauts de l'ancien romain, dur aux autres, plus dur à lui-même, chicaneur, économe, voulant conserver dans leur rudesse primitive les mœurs Romaines, et les défendant contre celles des Grecs, avec la même opiniâtreté qu'il voulait la ruine des ennemis de la ville? Dans ce vieillard qui fait couler de ses lèvres une langue si symétrique et si harmonieuse, nous ne reconnaissons guère, ce roux aux yeux verts, qui mord tout le monde, ce Porcius, comme dit une épigramme de ce temps, que Proserpine, à sa mort, refuse de recevoir dans les Enfers.

Il était éloquent Caton, mais son langage était véhément, railleur, sententieux et familier comme dans les conversations et les disputes, tel, en un mot, qu'il l'eût fallu pour jeter de l'éclat et de l'animation dans un dialogue. Son éloquence était du genre emporte-pièce. Elle lui suscita de nombreux ennemis et cinquante-quatre procès.

Voilà pour la forme, voici pour le fond : quand il parle dans le traité de la vieillesse des philosophes, de Platon, de Gorgias et d'autres, d'Homère, de Sophocle, d'Hésiode en leur donnant la qualité de divins, ou que, dans la réfutation du quatrième grief, il s'exprime sur l'immortalité de l'âme avec l'onction et l'accent ému du *Phédon*, reconnaît-on en lui l'homme qui poussait l'opposition à l'influence grecque jusqu'à l'injustice, qui appelait Socrate un grand parleur, un citoyen violent et séditieux, ajoutant pour se moquer de l'effet de ses leçons, que ses disciples vieillissaient auprès de lui, pour aller ensuite exercer leur art et plaider des causes dans les Enfers? Pour détourner son fils, dit Plutarque, de ces sciences, il criait d'une voix plus forte que ne permettait son âge avancé, que les Romains perdraient la république dès qu'ils se seraient rempli l'esprit de ces lettres grecques. Lui-même cependant s'y livra, objectera-t-on. Oui, mais ce fut pour profiter de l'éloquence de Démosthène et de la haute raison politique de Thucydide.

Il était avant tout Romain, aimant l'action, détestant la spéculation... métaphysique, s'entend. *Virtutis laus omnis in actione consistit.*

Aussi y a-t-il des mots qui jurent dans sa bouche par exemple : *Aetate progrediente omnia fiunt in dies meliora.* Il avait quatre-vingt quatre ans, quand il se défendit contre la dernière poursuite judiciaire qui lui fut intentée, et son dernier acte politique fut le *delenda Carthago*, vœu qu'il ne lui fut pas donné de voir réalisé. La manière dont il félicite la vieillesse de la perte qu'elle fait de certains plaisirs, appelle le sourire sur les lèvres, quand on songe que Caton, tout vieux déjà, fit un mariage ridicule pour échapper à un scandale.

Quand Cicéron lui fait donc dire le mot de Sophocle "*Dii meliora! libenter istinc (a rebus veneriis) sicut a domino agresti ac furioso profugi,*" il a tort, car Caton ne comptait pas l'hypocrisie parmi ses vices.

Des phrases encore comme celle-ci : "*Avaritia vero senilis quid sibi velit non intelligo. Potest enim quidquam esse absurdius quam quo viae minus restet eo plus viatici quaerere?*" devaient bruler la bouche du vieux censeur qui disait : l'homme divin, à mon avis, est celui, qui, en mourant, peut prouver par ses livres de compte, qu'il a acquis plus de bien qu'il n'en a hérité de ses pères.

Enfin, quiconque envisage la vie de Caton, la préférera telle qu'elle fut dans sa jeunesse à ce qu'elle devint dans sa vieillesse.

Il est admirable en effet, lorsqu'il appliquait toute son énergie et sa vertu à acquérir l'éloquence pratique, qui était nécessaire à celui qui voulait alors faire compter avec lui dans l'état, allant de village en village et plus tard à Rome défendre qui le voulait contre l'injustice ; donnant à la guerre l'exemple d'une sobriété, dont il se départit plus tard, s'il faut ajouter foi aux indiscretions d'Horace, gagnant des batailles, alors qu'il n'était encore que tribun militaire, économe des deniers publics autant que des siens, — ce qui devenait de plus en plus rare de son temps, — forçant l'admiration des grands, par l'exemple qu'il donnait des plus solides vertus politiques, et obligeant le peuple Romain à lui offrir le consulat, à lui, fils de paysan et paysan lui-même, à une époque où l'on n'allait plus chercher les consuls à la charrue.

Il me paraît plus digne d'imitation ainsi que lorsqu'une plus grande expérience lui fit pratiquer l'usure maritime ou que la raison d'État lui dicta, au Sénat, dans l'affaire des bannis d'Achaïe, ces paroles cruelles et décisives : " Nous nous amusons ici, comme si nous n'avions rien à faire, nous nous amusons à disputer tout un jour sur quelques petits méchants vieillards de la Grèce, pour savoir s'ils seront plutôt enterrés par nos fossoyeurs ou par ceux de leur pays. „

Il n'avait pas encore poussé son animosité contre les Scipions jusqu'à obliger Lucius à vendre son cheval, dans la revue qu'il fit des chevaliers, ni songé à vendre ses vieux esclaves comme de la ferraille, ni fait douter de sa continence.

Cicéron s'est mis trop souvent à la place de Caton, et son *Cato major* renferme les sentiments d'un homme demeuré Romain, par son grand désir de remplir jusqu'au bout un rôle politique, mais dont l'influence de la littérature grecque et sa propre sensibilité ont fait un philosophe et un citoyen du monde, sans courte vue, large, généreux et n'ayant rien de l'étroitesse d'esprit du vieux censeur.

Ce que nous avançons là, il le fait assez entendre lui-même quand il dit : *Jam enim ipsius Catonis sermo explicabit nostram omnem de senectute sententiam*. Ce qui signifie qu'il a mis *Caton* à la place du *moi*. Mais Caton aurait-il consenti à servir à Cicéron de prête-nom ? C'est cette question que nous avons essayé de résoudre.

Pour nous résumer, nous dirons donc que le *Cato major* n'est pas un dialogue, mais ce que l'auteur lui-même appelle : *diserti senis compta et mitis oratio*.

Le style qu'il y emploie n'est pas le style familier de ses lettres, mais celui qu'il réserve pour ses écrits philosophiques et qu'il définit : *Aequabile et temperatum orationis genus*, genre d'éloquence, au cours régulier et tranquille, et qui n'a rien du ton véhément des discours du forum. Les avantages qu'offre une pareille étude aux jeunes gens sont précieux. Sans parler des qualités du langage, le *Cato major* leur présente de nombreux enseignements, et renferme pour ainsi dire un recueil de remèdes prophylactiques, pouvant leur servir à éviter les infirmités et les déboires de la vieillesse. La division du sujet est complète : *cum praeterire aliquid maximum vitium in dividendo sit*; l'argumentation n'est pas très-serrée, et repose, pour

la réfutation des trois premiers griefs, sur des exemples illustres de l'histoire, — pour la thèse contraire on en aurait trouvé de plus nombreux peut-être, — mais chose remarquable, les comparaisons y sont des raisons et encore des meilleures. Elles y sont abondantes et charmantes, et mieux que cela, ordinairement concluantes et justes, qu'elles soient tirées du théâtre ou de la nature, et laissent dans l'esprit du lecteur une impression durable.

Titus Pomponius Atticus, auquel l'ouvrage était adressé, trouvait en le lisant un charme tous les jours plus grand, nous aurions mauvaise grâce à n'être pas de l'avis d'un juge si fin en cette matière.

D. KEIFFER.

NOTE

SUR UN PASSAGE DES NUÉES D'ARISTOPHANE (v. 969).

Dans le célèbre débat sur le meilleur système d'éducation, qui forme une des parties les plus brillantes de la comédie des Nuées, le poète dit à propos de l'instruction musicale donnée par le cithariste :

εἴτ' αὖ προμαθεῖν ἅσμι' ἐδίδασκεν τῷ μῦθῳ μὴ ξυνέχοντας,
ἢ Παλλάδα περσέπολιν δεινὰν ἢ Τηλέπορόν τι βόαμα
ἐντειναμένους τὴν ἀρμονίαν, ἣν οἱ πατέρες παρέδωκαν.

vs. 967 svv.

On reconnaît immédiatement que l'enseignement des anciens citharistes se distinguait par la nature des chants qu'ils faisaient apprendre, et par l'harmonie ou le mode dont ils faisaient usage ; les chants étaient des hymnes sévères tels que celui de Lamproclès et celui de Cydidès désignés par les mots par lesquels ils commençaient, le mode était l'ancien mode national.

Les Grecs, comme on sait, avaient sept modes ou *ἀρμονίαι* ⁽¹⁾ et attribuaient à chacun d'eux des effets particuliers. Le mode dorien était simple, digne, sévère propre à inspirer la force et le courage ⁽²⁾. Les modes lydiens au contraire étaient regardés comme mous et efféminés, et les femmes honnêtes elles-mêmes, selon Platon ⁽³⁾, ne pouvaient décemment s'en servir. Or si l'emploi du mode devait exercer une influence si considérable sur le caractère et la conduite, il importait de ne pas les admettre tous indistinctement dans l'éducation musicale de la jeunesse, et il ne faut pas s'étonner de voir les philosophes examiner cette question avec le soin le plus scrupuleux. *Σκεπτικόν* δ' ἔτι, dit Aristote dans sa Politique VIII, 7, *πρὸς παιδείαν πότερον πάσαις χρηστικόν ταῖς ἀρμονίαις* et plus loin *χρηστικόν πρὸς τὴν παιδείαν ταῖς ἠθικωτάταις... τοιαύτη δ' ἡ Δωριστί*, puis il donne comme conclusion qu'il faut enseigner à la jeunesse des chants doriens *φανερὸν ὅτι τὰ Δώρια μῆλη πρέπει παιδεύεσθαι μᾶλλον τοῖς νεωτέροις*. Il est fort probable qu'Aristophane était sous ce rapport du même avis que les philosophes, et l'on

(1) Le mode en musique est la forme de la gamme ou la manière dont se succèdent les différents sons qui la composent. Or dans la musique grecque les sons pouvaient se suivre avec les intervalles suivants :

Dans le mode dorien	1/2 1 1 1 1/2 1 1
id. ionien	1 1 1/2 1 1 1/2 1
id. éolien	1 1/2 1 1 1/2 1 1
id. mixolydien	1/2 1 1 1/2 1 1 1
id. lydien	1 1 1/2 1 1 1 1/2
id. phrygien	1 1/2 1 1 1 1/2 1
id. hypolydien	1 1 1 1/2 1 1 1/2

Il s'ensuit que la gamme sans bémols ni dièzes commençait dans le mode dorien par *mi*, dans le mode ionien par *sol*, dans le mode éolien par *la* et dans les autres successivement par *si*, *ut*, *re* et *fa*. L'on voit aussi que notre mode majeur correspond au mode lydien, notre mineur au mode éolien ; les autres modes grecs sont encore usités dans le plainchant, ils ont été abandonnés par les compositeurs modernes à partir du siècle dernier.

(2) Pind. Fr. 45 Bergk *Δωριον μέλος σεμνότερόν ἐστιν*. — Arist. Pol. VIII, 7 *περὶ δὲ τῆς Δωριστί πάντες ὁμολογοῦσιν ὡς στασιμωτάτης οὔσης* et *μάλιστα ἥθος ἐχούσης ἀνδρείον*.

(3) Republ. III, 398 *ἄχρηστοι γὰρ καὶ γυναῖξιν ἅς δεῖ ἐπαινεῖς εἶναι μὴ ὅτι ἀνδράσιν*.

ne peut même en douter, quand on songe que le mode dorien était considéré comme le mode le plus ancien, comme le mode national par excellence : ἡπερ μόνη Ἑλληνικὴ ἐστὶν ἀρμονία dit Platon dans le Lachès 188 D.

Nous savons donc quel mode Aristophane recommande ici et désigne par les mots ἦν οἱ πατέρες παρέδωκαν. Mais quel est le sens de l'expression ἐντειναμένους τὴν ἀρμονίαν et quelle est la valeur grammaticale des mots qui la composent ? M. Kock, dans son édition de comédies choisies d'Aristophane, qui fait partie de la collection Weidmann, T. I (Berlin 1862), traduit ἐντειναμένους par *laut anstimmend*, entonnant à haute voix, et cite à l'appui de son interprétation le passage suivant d'Eschine 2, 157 (p. 49, 15) ἐντεινάμενος ταύτην τὴν ὀξείαν καὶ ἀνόσιον φωνήν et un autre de Platon de Rep. VII, 736 C : μᾶλλον ἐντεινάμενος (s. e. τὴν φωνήν) εἶπον. M. Kock applique donc ici ἐντειναμένους à la voix, au chant, mais dans les passages cités il s'agit d'hommes qui, sous l'influence d'une passion, donnent à la voix une tension particulière, pour exprimer avec plus de force ce qu'ils ont l'intention de dire. De même le verbe *intendere* a été employé par Virgile pour désigner le son terrible produit par la Furie :

cornuque recurvo

Tartaream intendit vocem, qua protinus omne
Contremuit nemus et silvae insonuere profundæ.

(Aen. VII, 514).

et Pline le Jeune parlant de son affranchi Zosimus qui était comédien, raconte que *dum intende instanterque pronuntiat, sanguinem rejecit* (Ep. v, 19). Un semblable effort produit un son strident et aigu, une φωνὴ ὀξεῖα selon l'expression d'Eschine, car, comme le dit Quintilien (Inst. Or. XI, 3, 42) : *vox, ut nervi, quo remissior, hoc gravior et plenior; quo tensior, hoc tenuis et acula magis est*. Or comment prétendre que le cithariste ait enseigné à ses élèves à pousser la voix de toutes les forces de leurs poudrons, à crier plutôt qu'à chanter ? Comment accorder un tel enseignement avec le caractère calme et tranquille, ἡσυχίαν du mode dorien ? N'aurait-il pas convenu plutôt au mode mixolydien qui exprimait le πάθος par son ἡθος γοερὸν ?

Nous croyons donc que, dans notre passage, ἐντειναμένους ne se rapporte pas à la voix mais à la lyre. La lyre, en effet, devait être tendue de diverses manières selon le mode dans

lequel le chant était composé, et les anciens nous ont même conservé des détails intéressants sur la façon dont on y procédait. Ordinairement on désignait cette opération par le terme *ἀρμόττειν* ou *ἐναρμόττειν* correspondant exactement à notre mot *accorder* ⁽¹⁾, mais on disait aussi *ἐντείνειν*, comme on le voit par un fragment d'Alexis conservé par Photius au mot *Παναρμόνιον* : τὸ παναρμόνιον τὸ καινὸν ἐντεῖνον (fragm. com. éd. Didot p. 584) ⁽²⁾. Mais s'il s'agit ici de la lyre tendue ou accordée dans le mode dorien, comment fera-t-on dépendre du mot *ἐντευναμένους* l'accusatif *ἀρμονίαν*?

On pourrait d'abord sous-entendre τὴν λύραν avec *ἐντευναμένους* et considérer τὴν ἀρμονίαν comme un second accusatif, dont *ἐντείνεσθαι* peut être accompagné parce qu'il est synonyme de *ἐναρμόττεσθαι*. Aristophane, dans la comédie des Chevaliers, raconte que Cléon à l'école ne pouvait apprendre à jouer dans un autre mode que dans le mode dorien, τὴν Δωριστί, ce qui amène le jeu de mot avec *Δωροδοκῆστι*: φασὶ γὰρ αὐτὸν οἱ παῖδες, οἱ ξυνεφοίτων, τὴν Δωριστί μόνην ἐναρμόττεσθαι θαμὰ τὴν λύραν (v. 989). Ici nous avons un double accusatif τὴν λύραν et τὴν Δωριστί. De même Platon a dit dans le Lachès 188 D μοι δοκεῖ μουσικὸς ὁ τοιοῦτος εἶναι ἀρμονίαν καλλίστην ἡρμωσμένος οὐ λύραν, etc. Or si *ἐναρμόττεσθαι* se construit avec le double accusatif de la lyre et de l'harmonie il est permis de donner la même construction à son synonyme *ἐντείνεσθαι*. Ainsi Démosthène a dit *Αἰσχίνης Κηφισοφώντα γραφὴν ἱερῶν χρημάτων ἰδίωκεν* (19,293), parceque *διώκω* a le même sens que *γράφωμαι*, et pour la même raison on trouve dans Xénophon

(1) Dio Chrys. 68, 7 ἐν λύρᾳ τὸν μέσον φθόγγον καταστήσαντες ἔπειτα πρὸς τοῦτον ἁρμόζονται τοὺς ἄλλους. εἰ δὲ μὴ οὐδέποτε ἁρμονίαν ἀποδίδουσι. — Arist. Probl. 19, 19 Διὰ τί, ἐὰν μὲν τις τὴν μέσσην κινήσῃ ἡμῶν, ἁρμόσας δὲ τὰς ἄλλας χορδὰς etc.

(2) Le mot *ἐντείνειν* est aussi synonyme de *ἐναρμόττειν* dans d'autres acceptions et s'employait spécialement dans le sens de adapter de la prose ou des vers à un rythme musical. Platon dit de Socrate qui avait mis en vers les fables d'Esopé : *ἐντείνας τοὺς τοῦ Αἰσώπου λόγους καὶ τὰ εἰς τὸν Ἀπόλλω προοίμιον* (Phaedon p. 60 D) ; dans le Protagoras p 326 et on dit des jeunes gens *ἐπειδὴν κιθαρίζειν μάθωσιν, ἄλλων αὖ ποιητῶν ἀγαθῶν ποιήματα διδάσκουσι μελοποιῶν, εἰς τὰ κιθαρίσματα ἐντείνοντες*, c'est-à-dire adaptant les vers de ces poètes au jeu de la cithare, enfin Plutarque dit de Solon *τοὺς νόμους ἐπεχειρήσειν ἐντείνας εἰς ἔπος ἐξεργεῖν*. (c. 3.)

Cyrop. VIII, 3, 37 la variante Ἐμὶ ὁ πατὴρ τὴν τῶν παιδῶν παιδείαν γλίσχρως ἔτρεφεν et ἐπαιδεύεν. Mais si l'emploi du double accusatif ne présente pas de difficulté, il n'en est pas de même de l'ellipse de λύραν que, dans cette interprétation, nous sommes forcés d'admettre. Nous ne connaissons pas d'exemple de cette ellipse et force nous est donc de chercher une autre explication.

On sait que beaucoup de verbes, peuvent être suivis d'un complément direct indiquant le résultat de l'action qu'ils expriment. C'est ainsi, par exemple, qu'on dit *icere, ferire foedus* pour *foedus facere icendo, feriendo victimam*, et ὄρχια τάμεναι pour ὄρχια τιθέναι ἱερὰ τάμνοντες. De même ici ἐντειναμένους τὴν ἀρμονίαν signifie produire l'harmonie en tendant la lyre. Ce sens nous semble être confirmé par le passage du Phédon, dans lequel Platon combat l'opinion de ceux qui nommaient l'âme une harmonie : τὸ ἀρμονίαν μὲν εἶναι σύνθετον πρᾶγμα, ψυχὴν δὲ ἀρμονίαν τινὰ ἐκ τῶν κατὰ τὸ σῶμα ἐντεταμένων συγκείσθαι (p. 92 B), et par celui des Tusculanes dans lequel nous lisons : *ut multi ante veteres ipsius corporis intentionem quamdam (animum esse censebant); velut in cantu et fidibus quæ harmonia dicitur, sic ex corporis totius natura et figura varios motus cieri, tamquam in cantu sonos* (I, 10, 20). Les mots figurés ἐντεταμένων et *intentio* sont en effet empruntés à la lyre, dont les cordes tendues selon les règles de l'art produisent l'harmonie.

Dans ce qui précède nous avons cherché à expliquer le passage d'Aristophane sans nous préoccuper des variantes. Il y en a cependant une qui mérite d'être examinée. Le Ms de Ravenne porte ἐντυναμένους, celui de Venise ἐντυνομένης avec η écrit audessus de la syllabe τυ. G. Hermann a admis cette leçon en corrigeant ἐντειναμένης et il a été suivi par Teuffel. Si l'on adopte cette opinion, il faut sous-entendre de toute nécessité τῆς κιθάρας; et il est clair comme le jour qu'il s'agit de la lyre. Mais quoique la leçon ἐντειναμένης s'accorde parfaitement avec le système que nous avons soutenu plus haut, nous préférons cependant ἐντειναμένους. La locution τῆς κιθάρας ἐντειναμένης présente d'abord un emploi insolite du moyen dont on ne rencontre que de fort rares exemples; le verbe y dépouille à peu près complètement son sens actif, car la lyre est tendue, elle ne tend pas elle-même, elle produit donc l'harmonie par une force qui ne lui est pas inhérente mais qui lui est communiquée. Or les verbes qui se

construisent avec l'accusatif indiquant le résultat de l'action, ont généralement pour sujet la personne ou la chose personnifiée qui est à la fois cause de l'action et du résultat. Le contraire a lieu, il est vrai, dans ce vers de Théocrite (Id. III, 29) οὐδὲ τὸ τηλέφιλον ποτεμάξατο τὸ πλατάγημα où le claquement est produit par la gousse de la plante frappée contre le bras ; mais ici le moyen s'explique encore par un certain retour sur le sujet, τὸ πλατάγημα étant le claquement particulier autéléphile, tandis que dans le passage qui nous occupe, on ne pourrait pas dire que la lyre produit *son* harmonie. Nous voyons ensuite une difficulté plus grande dans l'ellipse de τῆς κιθάρας dont nous aurions ici un exemple vraiment unique. Pour ce qui regarde l'autorité des manuscrits sur lesquels se fonde la leçon ἐντειναμένης, elle est suffisamment contrebalancée par les citations d'Aristide de Quot. II, p. 162 et de Suidas, qui portent ἐντειναμένους. M. Bergh propose de lire ἐντεινάμενος comme s'accordant avec ὁ κιθαρίστης ; cette leçon expliquerait, sous certain rapport, la double variante, mais l'auteur lui-même ne donne sa conjecture qu'en hésitant, et nous n'avons qu'à le louer de sa réserve.

L. ROERSCH.

Nous lisons dans l'*Agricola* de Tacite (édition de Wex) :

At nunc narraturo mihi vitam defuncti hominis venia opus fuit : quam non petissem, incusaturus. Tam saeva et infesta virtutibus tempora. Legimus, cum Aruleno Rustico Paetus Thrasea, Herennio Senecioni Priscus Helvidius laudati essent, capitale fuisse.

Nous proposons de lire : At nunc.... venia opus fuerit : quam.... tempora. *Leviter* quum.... laudati essent, capitale fuit.

On n'a jamais su expliquer *legimus*. Est-ce le présent ou est-ce le parfait ? où a-t-il lu ? ou bien, où peut-on lire ? dans des lettres, dans des mémoires, dans le journal de l'Empire, dans

les actes du Sénat ou encore sur un monument? Et si l'on pouvait donner une réponse satisfaisante à ces questions, pourquoi l'auteur a-t-il dit *legimus* en parlant d'un fait qui était connu de tous ses contemporains et dont il a été probablement lui-même témoin? Au lieu de dire nous *lisons* ou nous *avons lu* quand il s'agit d'un fait qui a eu lieu quatre ans auparavant, ne fallait-il pas plutôt dire nous *savons* ou nous *avons vu*, ou énoncer simplement le fait : *capitale fuit*? Nous devons donc croire que le texte nous est parvenu corrompu.

Quant à *leviter*... *laudati essent*, qui donne un sens excellent, nous ne pensons pas qu'on puisse attaquer la latinité de l'expression. Suétone dit : *leviter se tutari conatur*, et *videtur se levius defendisse* (vita Terentii, 2.) Cicéron a : *Medici leviter aegrotantes leniter curant* (off. 1,24), et nous trouvons dans Pline (Pan. 25). *Nisi vero leviter attingi placet completatas tribus*.

Linker a proposé de lire *egimus* au lieu de *legimus*, en mettant ce verbe avec la proposition précédente (*saeva tempora... egimus*). Cette correction a été attaquée sous le rapport de la latinité. Cependant nous lisons dans Tacite (hist. IV, 62) : *Medium tempus omne per varias curas egere*. Aussi ce n'est pas la latinité qui nous fait rejeter *egimus*, mais parce que nous pensons qu'on peut difficilement se passer de la première lettre de *legimus*.

Fuerit pour *fuit* est une correction de Roth.

Wex a changé la ponctuation en commençant une nouvelle phrase à *tam saeva... tempora*, au lieu de faire dépendre ces mots de *incusaturus*. Nous ne pensons pas qu'il ait été suivi en cela par d'autres éditeurs. On lui a objecté que *tam*, mis ainsi au commencement d'une phrase, n'est pas latin, et qu'il faudrait *adeo*. Il est vrai que Wex ne cite pas un exemple tout à fait semblable au nôtre; il en a plusieurs qui commencent par *tantus*, mais pas un seul qui commence par *tam*. Nous en trouvons un dans Pline, le compagnon d'études de Tacite : *Est plerisque Graecorum pro copia volubilitas : tam longas, tamque frigidas periodos uno spiritu, quasi torrente, contorquent*.

CH. D.



HOC CONFECTO NEGOTIO A SALONIS AD ORICUM PORTUS STATIONES LITTORAE OMNIA LONGE LATEQUE OCCUPAVIT.
Cés. guerre civile, l. III. ch. 8.

Telle est la leçon des éditions de Kraner et de Doeberenz, pour ne citer que les meilleures. Théodore Mommsen (dans le *Hermes*, 1867) regarde cette leçon comme corrompue et pense que les manuscrits ont plutôt :

A Sasonis ad Corici portum stationes... occupavit.

César avait passé de Brindes en Illyrie avec une partie de ses troupes, le reste devait suivre. Le commandant de la flotte ennemie, M. Bibulus, chercha à empêcher le passage. Comment pouvait-il espérer de parvenir à son but en gardant seulement les côtes depuis le port d'Oricum jusqu'à Salone et en négligeant par conséquent toute la côte au nord de Salone ? Il ne peut s'agir ici que de la petite île Saso (Saseno), située devant le port d'Oricum, la première station importante au nord de Corcyre, où se trouvait Bibulus, et de Corici ou plutôt Curici portus, aujourd'hui l'île de Veglia (Kerka), la plus septentrionale des îles de la côte dalmatique. •

ETYMOLOGIE DU MOT WALLON SPOT.

Pour traduire "proverbe, dicton, locution consacrée", les Wallons ont un mot qui n'existe pas en français et dont l'origine semble couverte d'un voile : c'est le mot *spot*. On comprend que ce vocable ait particulièrement fixé l'attention des philologues belges. Ils se sont demandé : "Quel est et d'où vient cet intrus qui occupe une place si honorable dans le dictionnaire de notre idiome ?"

Un linguiste très-sagace a rattaché le mot wallon au ger-

manique *spot* " raillerie, brocard. „ Cela pourrait être juste. Du sens de " raillerie „ à celui de " dicton railleur „ la distance n'est pas infranchissable, et Jean de Stavelot semble même avoir employé *spot* dans ce dernier sens. Qu'on ait passé ensuite de la signification spéciale de " dicton railleur „ à la signification générale de " dicton de toute espèce, „ je ne trouve là rien de contraire aux lois qui président au développement du langage : qu'y a-t-il de plus fréquent que l'extension du sens d'un mot ?

Cependant on adopterait une étymologie meilleure. Messieurs L. P. ⁽¹⁾ me paraissent être dans le vrai, quand ils soutiennent que la racine du mot wallon doit avoir le même sens que celle de ἔπος en grec, de *proverbe*, *dicton* en français, de *spruch*, *sprichwort* en allemand, de *saw*, *saying*, *byword* en anglais. Pourtant ils ne se décident pas pour une étymologie. " Nous préférons, disent-ils, à la famille *spot* la famille *sprechen* ou *speak*, ou mieux encore *spondere*; cependant nous nous gardons de soutenir que le wallon *spot* vienne directement de là, non plus que de ἔπος; des grecs : les linguistes nous chercheraient querelle. Peut-être sont-ils simplement cousins germains... „

Les linguistes pourraient en effet nous chercher querelle si nous considérons le wallon *spot* comme le fils du latin *spondere* (σπένδω) ou du grec ἔπος (rac. grecque Fop, rac. indogermanique VAK) ; peut-être même ne nous permettraient-ils pas de regarder ces mots tout simplement comme des cousins germains. Quant à la parenté du mot wallon avec le germanique *sprechen*, je crois qu'elle existe. Bien plus, quelque soit l'orage philologique que j'attire sur moi, je veux soutenir que *spot* n'est que l'altération du germanique *spruk*, flam. *spreuk* ⁽²⁾, all. *spruch* (dans le patois de la frontière *sproch*).

Et d'abord notez une chose importante : le mot germanique a presque le même sens que le mot wallon. Mais y a-t-il aussi ressemblance extérieure ? " Nous voyons un *s* et un *p*, me direz-vous, mais point de *r* ni de *k*. „

(1) Voyez le *Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne*, 4^e année, p. 547.

(2) Quoique la voyelle importe peu, je désirerais cependant savoir quel changement elle a subi dans le patois de la frontière.

Rien d'étrange dans la disparition de ce *r* venant après deux consonnes. Les Anglais aussi n'ont pu le supporter dans le même mot : il disent *spea*k. De même les Grecs suppriment le *ρ* au comparatif et au superlatif des adjectifs *ἰχθῆρος αἰσχρο*s et autres : ils disent *ἰχθίων ἰχθιστος*, *αἰσχίων*, *αἰσχιστος*.

Ce que vous admettez peut-être plus difficilement, c'est le changement de *k* en *t*. Mais vous savez tous que les enfants, quand ils apprennent à parler, trouvant les gutturales trop difficiles à prononcer, les remplacent par les dentales ; le capitaine Cook a même trouvé des peuplades qui ressemblaient en ce point aux enfants : ils prononçaient son nom *Toute*. La conclusion à laquelle sans doute vous vous attendez, c'est que les Wallons, étant encore un peu enfants, ont aussi substitué la dentale à la gutturale dans le mot *spok*. Mais, s'ils ont fait ce changement, c'est par un sentiment de l'harmonie, qui est très-louable. Ce sentiment leur est commun avec les Grecs qui dans plusieurs mots ont remplacé *k* par *t*. L'indogermanique *kātvaras* "quatuor", est devenu dans leur langue *τίσσαρες*; *pañka* "quinque", est devenu *πέντε*; *kis* "quis", est devenu *τίς*; *ka*, l'enclitique "que", est devenu *τε*.

J. A. KUGENER.

Arlon, le 14 juin 1868.

Le savant auteur de l'article qu'on vient de lire sait sans doute aussi bien que nous que chaque langue a ses lois propres, et que dans les changements de lettres, en particulier, il est dangereux de conclure de l'une à l'autre. Bonne ou mauvaise, l'étymologie qu'il propose devait, nous semble-t-il, être appuyée d'autres exemples. Certains insulaires de la Polynésie disent *toute* pour *kouke* et les Athéniens disaient *τίσσαρες* pour *kātvaras*; nous voulons bien le croire, mais cela prouve-t-il tout ce qu'on veut prouver? Il est ici question d'un mot d'origine germanique qui a passé dans un dialecte roman; et nous serions désireux d'apprendre si les anciens Germains avaient les mêmes habitudes de prononciation que les anciens Grecs, ou bien si les *botresses* des bords de la Meuse qui ont la langue mieux pendue que les naturels d'Owhyhée et de Taïti manifestent parfois, sous l'empire de n'importe quel *sentiment*, la même répugnance pour les articulations gutturales.

Nous attendons sur ces deux points quelques éclaircissements de notre honorable correspondant.

(NOTE DE LA R.)



QUESTION PHILOLOGIQUE.

Dans l'édition des œuvres morales de Plutarque publiée par Dübner, on lit ce qui suit, sous le numéro 80 des *Quaestiones Romanae* :

“ Διὰ τί τοὺς θριαμβεύσαντας ἰστιῶντες ἐν δημοσίῳ, περὶ τοῦ τοῦ ὑπάτους, καὶ πέμποντες παρεκάλουν μὴδ' ἐλθεῖν ἐπὶ τὸ δεῖπνον ; ἢ καὶ τόπον ἔδει τῷ θριαμβεύσαντι καὶ σίαστον ἐντιμώτατον ἀποδίδοσθαι, καὶ προπεπτῆν μετὰ τὸ δεῖπνον ; ταῦτα δ' οὐκ ἔξεστιν ἐτέρῳ γίνεσθαι τῶν ὑπάρχοντων παρόντων, ἀλλὰ ἐκείνοις.

Voici de quelle manière Dübner traduit ce passage :

Cur cum publico epulo exciperent eum qui triumphum duxisset, a consulibus missis internuntiis petebant ne ad coenam venirent? An quod locum assignari honoratissimum triumphatori oportebat, tractarique eum magnificentissime, et domum perduci peracta coena : quae omnia consulibus, si interessent, nec alii ulli licebat deferri?

On voit que les mots *tractarique eum magnificentissime* sont destinés à traduire καὶ σίαστον. Or, voici ce que dit à ce sujet Xylandre : Ne suspicari quidem possum in cuius vocis locum hoc monstrum surreperit.

Wytttenbach se borne à mettre en note : σίαστον] κύαθον var. lect. Voss. Amiot. Mez.

Les trois seuls manuscrits de Paris qui contiennent les *Quaestiones Romanae* (A, E, H) portent tous les trois καὶ σίαστον.

On demande la solution de ce problème philologique.

Au lieu de προπεπτῆν le ms. E porte προπομπήν et le ms. H, comme la vulgate, προπέμπειν.

OPINION DE M. STUART MILL

SUR LES ÉTUDES CLASSIQUES.

Nous croyons être agréables aux lecteurs de la *Revue* en leur faisant connaître l'opinion motivée de M. Stuart Mill sur le rôle des études classiques dans l'enseignement. Elle est de nature à faire réfléchir les personnes qui considèrent les partisans de ces études comme des retardataires. Lorsque M. Stuart Mill, le plus grand économiste de notre époque, ce penseur original et hardi, cet esprit si éminemment positif, attache une telle importance au maintien des études classiques, il faudra y regarder à deux fois avant de se laisser entraîner par des esprits généreux et ardents qui voudraient, sous prétexte de progrès, sinon supprimer ces études, du moins les restreindre singulièrement.

Le discours auquel est emprunté l'extrait qu'on va lire a été prononcé l'année dernière par M. Stuart Mill, en sa qualité de Recteur de l'Université de St-Andrews (Écosse). Bien qu'adressé à un auditoire fort restreint, — l'Université de St-Andrews ne compte qu'un petit nombre d'élèves — ce discours a eu un immense retentissement dans toute la Grande-Bretagne, et comme le dit avec raison M. le professeur Vissering, il est appelé à exercer une sérieuse influence partout où la civilisation et la science sont tenues en honneur.

I.

Les seules langues et les seules littératures auxquelles je voudrais consacrer une place dans le cours d'étude, ce sont celles des Grecs et des Romains, et cette place est celle qu'elles occupent à présent, et qui est justifiée par la grande importance qu'il y a, pour chacun, à bien savoir une langue et une littérature autre que la sienne propre, et par la valeur singulière de ces langues et de ces littératures en particulier.

Il y a un avantage purement intellectuel résultant de la connaissance des langues, sur lequel je voudrais insister.

En réfléchissant sérieusement aux causes des erreurs humaines, on est frappé de la tendance de l'esprit à prendre les mots pour des choses. Sans entrer dans la métaphysique du sujet, nous savons combien il est ordinaire d'employer les mots couramment, avec une propriété apparente, et de les accepter de confiance, quand d'autres les emploient, sans avoir jamais une idée distincte des choses qu'ils désignent. Pour parler encore d'après l'archevêque Wathely, les hommes ont coutume de confondre la familiarité des connaissances avec leur précision. De même que nous pensons rarement à demander la signification de ce que nous voyons tous les jours, ainsi, quand nos oreilles sont habituées au son d'un mot ou d'une phrase, nous ne soupçonnons pas qu'il ne présente rien de clair à l'esprit et que nous aurions la plus grande peine à définir ou à exprimer en d'autres termes ce que nous croyons entendre ainsi. Or, il est évident que la pratique de traduire avec soin une langue en une autre, et de chercher à pénétrer les idées exprimées par un vocabulaire étranger, tend à nous guérir de cette mauvaise habitude. Je ne sais pas de plus grande preuve du génie extraordinaire des Grecs, que d'avoir produit des œuvres d'un tel éclat dans l'ordre de la pensée abstraite, sans connaître guère d'autre langue que la leur. Toutefois, les Grecs n'ont pas échappé aux effets de cette ignorance. Leurs plus grands esprits, ceux qui ont posé les fondements de la philosophie et de toute notre culture intellectuelle, Platon et Aristote, sont sans cesse entraînés par les mots; ils prennent les accidents du langage pour des rapports naturels, et supposent que certaines similitudes de nom en grec impliquent la similitude de l'essence même des choses. Il y a une célèbre parole de Hobbes, dont vous apprécierez de plus en plus la haute portée à mesure que grandira votre intelligence : " Les mots sont des jetons pour le sage, mais le fou les prend pour de l'argent. „ Pour le sage, le mot est à la place du fait; mais pour le fou, il est le fait lui-même. Si nous poursuivons la métaphore de Hobbes, nous dirons que l'habitude de manier diverses espèces de jetons, prévient le risque d'en prendre un pour ce qu'il n'est pas. Mais, outre l'avantage d'être en possession d'une autre langue cultivée, il y a encore

à considérer celui-ci : jamais nous ne pouvons arriver à connaître réellement les pensées, les sentiments, le caractère personnel d'un peuple étranger sans savoir sa langue ; or, faute d'une connaissance semblable, nos facultés restent pendant toute notre vie dans un état de développement incomplet. Regardez le jeune homme qui n'a jamais quitté son cercle de famille : il ne soupçonne pas l'existence d'autres opinions ou d'autres façons de penser que celles des siens, ou bien, s'il en est parvenu quelque chose jusqu'à lui, il l'attribue à un défaut moral, à une infériorité de nature ou d'éducation. Ses parents sont-ils tories, il ne comprendra pas qu'on soit libéral ; sont-ils libéraux, il ne comprendra pas qu'on soit tory. Ce que les idées et les habitudes d'une seule famille peuvent être pour un garçon qui n'a pas eu de relations en dehors d'elle, les notions et les habitudes du pays natal, le sont aussi pour qui ignore celles des pays étrangers. Ces notions et habitudes s'identifient pour lui avec la nature humaine ; tout ce qui s'en écarte est une aberration inexplicable que son esprit ne peut admettre comme réelle. L'idée que d'autres voies intellectuelles soient bonnes ou approchent du bien autant que la sienne est inconcevable pour lui. Un tel préjugé non seulement ferme les yeux de l'individu sur ce que chaque pays a toujours à enseigner aux autres, mais empêche chaque pays de faire tous les progrès dont il est susceptible par lui-même. Nous ne sommes pas en voie de corriger nos opinions ou d'amender nos méthodes si nous n'admettons pas d'abord qu'elles sont imparfaites : se borner à savoir que les étrangers pensent autrement que nous, sans savoir ce qu'ils pensent réellement et sans comprendre pourquoi, ne sert qu'à nous confirmer dans notre suffisance, à intéresser notre vanité nationale au maintien de nos propres préjugés. Le progrès consiste à mettre nos opinions dans l'accord le plus exact avec les faits, et comment le pourrons-nous si les faits ne nous apparaissent qu'à travers nos opinions même, que je comparerais ici à des verres de couleur changeant l'aspect des objets ? Puisque nous ne pouvons écarter ces idées préconçues, il est un moyen, du moins, d'atténuer leur influence : c'est d'employer fréquemment des verres autrement colorés. Ceux des nations étrangères, étant les plus différents, sont les meilleurs.

Si l'étude de toute autre langue et de toute autre littérature

nous est utile, les plus précieuses, à ce point de vue, sont les langues et les littératures des anciens. Les nations de l'Europe moderne ne diffèrent pas autant entre elles, que les Grecs et les Romains ne diffèrent de toutes, sans pourtant en différer, comme certains peuples de l'extrême Orient, au point qu'il faille le travail d'une vie entière pour les comprendre. Ce profit fût-il le seul à retirer de l'étude des anciens, il la placerait encore au rang de celles qui éclairent le mieux l'esprit humain. Il est inutile de dire que nous pouvons connaître les anciens par les écrits des modernes. Nous pouvons en connaître quelque chose, ce qui vaut mieux que de n'en rien connaître du tout; seulement les livres modernes nous apprennent, non pas la façon de penser des anciens, mais l'idée que se font d'eux certains auteurs nos contemporains; leurs livres ne nous font pas voir les Grecs et les Romains, ils nous apprennent ce qu'eux-mêmes pensent des Grecs et des Romains.

Les traductions ne valent guère mieux. Quand nous avons réellement besoin de savoir ce que dit et pense une personne, nous nous en informons directement. Nous ne nous en rapportons pas à l'impression d'autrui transmise par la parole d'autrui, nous nous adressons à la personne même. C'est encore bien plus nécessaire quand cette personne s'exprime dans une langue et l'intermédiaire dans une autre. La phraséologie moderne ne rend jamais le sens exact d'un écrivain grec, elle ne le pourrait qu'au moyen de circonlocutions explicatives dont aucun traducteur n'ose se servir. Nous devons être capables jusqu'à un certain point de penser en grec si nous voulons nous représenter comment un grec pensait, et ceci, non-seulement dans les sujets abstraits de métaphysique, mais à propos des intérêts politiques, religieux et même domestiques de la vie. Il n'y a pas de science qu'il soit plus utile d'obtenir de première main, d'aller puiser à la source même, que la science de l'histoire; toutefois dans la plupart des cas, notre conception du passé ne s'est point faite d'après les monuments du passé, mais d'après des livres qui exposent, au lieu des faits eux-mêmes, le tableau des faits tel qu'il s'est peint dans l'esprit d'un écrivain de notre époque ou d'une époque très-rapprochée. De tels livres sont très-instructifs et très-estimables : ils nous aident à comprendre l'histoire, à interpréter l'histoire, à en tirer de justes conclusions; tout au moins ils nous invitent par leur exemple à

essayer de refaire ce qu'ils ont fait; mais ils ne sont pas l'histoire. La connaissance qu'ils donnent est sur parole, et même après qu'ils ont fait de leur mieux, cette connaissance est incomplète et, de plus, partielle, parce qu'elle se borne à ce que certains écrivains modernes ont vu dans les matériaux historiques, à ce qu'ils ont jugé digne d'y être recueilli. Que nous apprenons peu de chose sur nos propres ancêtres d'après Hume, Hallam ou Macaulay, comparé à ce que nous apprendrions si nous ajoutions à leur lecture celle des auteurs et des documents du temps, même en une mesure restreinte! Les historiens les plus récents sont tellement pénétrés de cette vérité qu'ils remplissent leurs pages d'extraits des documents originaux; ils sentent que la véritable histoire est là toute entière et que leurs commentaires et le fil de leur narration ne sont qu'un secours pour la mieux comprendre. Or, le grand avantage de nos études grecques et latines, c'est que, grâce à elles, nous lisons l'histoire sur les pièces originales; nous sommes dans un contact actuel avec des esprits contemporains de ce passé lointain, nous ne dépendons pas d'un ouï dire, nous possédons de quoi vérifier et contrôler les expositions et les théories des historiens modernes. On peut dire : que n'étudiez-vous les matériaux originaux de l'histoire moderne? Je réponds qu'il est très à souhaiter qu'on le fasse, et que cela même demande la connaissance d'une langue morte, presque tous les documents antérieurs à la Réforme, et la plupart de ceux qui lui sont postérieurs étant écrits en latin. Mais bien que l'étude de ces documents soit très-utile, elle ne peut pas être considérée, comme une branche de l'éducation; non-seulement ils offrent une trop vaste étendue, non-seulement ils sont d'une nature trop fragmentaire, mais, s'ils nous enseignent l'esprit de notre passé jusqu'à une période comparativement récente, ils ne nous apprennent presque rien de plus.

Les auteurs du moyen âge, à peu d'exceptions près, ne sont pas dignes d'être lus pour eux-mêmes, tandis que les grands écrivains de l'antiquité, tout en nous initiant à l'esprit des anciens, nous fournissent une provision de sages pensées et d'observations précieuses pour nous-mêmes, et en même temps nous offrent les œuvres littéraires les plus achevées, les plus parfaites que l'esprit humain ait produites, et dont l'excellence soutenue ne sera que bien rarement égalée dans les temps

à venir, surtout avec les conditions si différentes que la vie moderne fait à la pensée.

Même à titre de langue, aucune langue de l'Europe moderne n'offre une aussi précieuse discipline pour l'intelligence que les idiomes de la Grèce et de Rome, à cause de leur structure régulière et compliquée. Arrêtons-nous un moment sur la grammaire : c'est la partie la plus élémentaire de la logique, c'est le commencement d'analyse des procédés de l'esprit. Les principes et les règles de la grammaire sont le moyen de faire correspondre les formes du langage aux formes universelles de la pensée. Les distinctions des diverses parties du discours, des cas, des noms, des modes et des temps des verbes, des fonctions des particules, sont des distinctions de la pensée, et non pas seulement des distinctions de mots. Les noms et les verbes seuls expriment des objets et des actions, dont la plupart peuvent être connus par les sens, mais les différentes manières de combiner les verbes et les noms expriment les rapports des objets et des actions, ce qui ne peut être connu que par l'intelligence, et chaque manière différente correspond à un rapport différent. La structure de chaque phrase est une leçon de logique. Les règles variées de la syntaxe nous obligent à distinguer entre le sujet et l'attribut d'une proposition, entre l'agent, l'action et l'objet de l'action; à marquer nettement que telle idée doit modifier ou qualifier telle autre ou simplement s'y unir; que telle assertion est catégorique, telle autre seulement conditionnelle; que nous entendons exprimer la similitude ou les contrastes, poser plusieurs assertions conjointement ou séparément; elles nous obligent encore à déterminer dans une proposition quels sont les membres ou parties qui, bien que complètes au point de vue grammatical, n'en sont pas moins subordonnées à l'idée exprimée par la proposition entière. Tel est le sujet de la grammaire générale, et les langues qui l'enseignent le mieux, sont celles qui ont les règles les mieux définies et les formes les plus distinctes pour les diverses distinctions de la pensée, de telle sorte que toute négligence ou toute confusion de l'esprit soit aussitôt accusée par une faute de langage.

Grâce à ces qualités, les langues classiques sont incomparablement supérieures à toute espèce de langue moderne, et même à toute autre langue morte ou vivante dont la littérature a quelque valeur.

II.

La supériorité de la littérature classique comme moyen d'éducation est encore plus marquée et plus décisive. Rien ne remplace la valeur substantielle des idées dont elle est le véhicule. Les découvertes scientifiques des anciens sont bien dépassées, mais ce qui est demeuré juste ne perd rien de sa justesse à passer dans les traités modernes. Ce qui ne supporte pas aussi bien d'être transporté en bloc et ne l'a été qu'imparfaitement, pièces à pièces, c'est ce trésor qu'on peut appeler la sagesse de la vie : riche fonds d'expérience que les esprits pénétrants et observateurs de ces âges primitifs, servis par la simplicité de leurs mœurs et de leur vie, s'étaient fait sur la nature humaine et sa conduite, qu'ils ont consigné dans leurs écrits et qui garde en grande partie toute sa valeur. Les discours de Thucydide, la Rhétorique, les Ethiques, la Politique d'Aristote, les dialogues de Platon, les discours de Démosthène, les satires et particulièrement les épîtres d'Horace, tous les écrits de Tacite, le grand ouvrage de Quintilien, répertoire des meilleures pensées du monde ancien sur l'éducation et ce qui s'y rapporte, enfin tout ce qui nous reste des anciens orateurs, historiens, philosophes et même poètes dramatiques, est plein d'observations et de maximes d'une pénétration et d'un bon sens singuliers, applicables à la vie politique comme à la vie privée. L'encouragement et l'aide qu'elles nous prêtent pour la recherche de la vérité, surpasse en valeur même les vérités effectives dont nous y puisons la connaissance. L'invention humaine n'a jamais rien produit de plus propre à exciter et à diriger un esprit investigateur que la dialectique des anciens, dont plusieurs ouvrages d'Aristote présentent la théorie et dont ceux de Platon montrent la pratique. Aucun écrivain moderne n'égale ces anciens pour enseigner, par le précepte et l'exemple, la route des recherches en ces matières importantes qui restent toujours des matières de controverse, à cause de la difficulté et même de l'impossibilité de les soumettre directement à une épreuve expérimentale. Sonder toutes choses, ne jamais reculer devant aucune difficulté, ne jamais accepter aucune doctrine, soit de nous-mêmes soit d'autrui, sans l'avoir soumise à un examen rigoureux par voie de critique négative, en ne laissant passer inaperçu aucun sophisme, aucune in-

cohérence ou aucune confusion de pensée ; par dessus tout, insister pour que le sens d'un mot soit clairement compris avant de s'en servir, et le sens d'une proposition avant de l'accepter : telle est la leçon que donnent les anciens dialecticiens. Malgré cette vigueur à manier l'élément négatif, ils n'inspirent pas de scepticisme pour la vérité ou d'indifférence pour sa recherche. L'enthousiasme le plus noble et pour la recherche de la vérité et pour son application aux emplois les plus élevés pénètre ces écrivains, Aristote non moins que Platon, quoique Platon ait une incomparable puissance de persuasion.

Tandis que nous cultivons les langues anciennes comme la meilleure étude de littérature, nous posons donc en même temps la meilleure base de toute culture morale et philosophique. Pour l'excellence purement littéraire, pour la perfection de la forme, la prééminence des anciens est incontestée. Dans les divers genres où ils se sont essayés, c'est-à-dire dans presque tous les genres, la beauté de leur composition comme celle de leur sculpture a servi de modèle aux plus grands artistes modernes, modèle qu'on doit admirer sans espoir de l'égaliser, mais qui n'en garde pas moins une valeur inappréciable et demeure comme le phare qui doit guider nos propres efforts. En prose et en vers, dans la poésie épique, lyrique ou dramatique aussi bien qu'en histoire, en philosophie, en éloquence, le faite qu'ils ont atteint est de même hauteur. Je parle de la forme et de sa perfection, car, pour le fond, je trouve la poésie moderne supérieure à l'ancienne, de la même manière — quoiqu'à un moindre degré — que la science moderne : elle pénètre la nature plus à fond. Les sentiments d'une âme moderne sont plus variés, plus complexes et plus nombreux que ceux des anciens ne l'ont jamais été. L'esprit moderne a conscience de lui-même ; il s'étudie sans cesse, ce que l'esprit ancien ne faisait pas. Grâce à cette réflexion méditative, il a découvert dans l'âme humaine des profondeurs que les Grecs et les Romains n'avaient pas soupçonnées et qu'ils n'auraient pu sonder ; mais ce qu'ils pouvaient exprimer, ils l'ont exprimé d'une manière avec laquelle bien peu d'entre les plus grands modernes ont sérieusement tenté de rivaliser. On doit se rappeler qu'ils avaient plus de temps et qu'ils écrivaient surtout pour une classe choisie et douée de loisirs. Quant à nous, écrivant à la hâte pour un public qui nous lit à la hâte, ce serait en pure perte que nous

essayerions de donner à nos œuvres le fini qu'ils donnaient aux leurs. Il nous importe cependant de fréquenter ces parfaits modèles, bien que le milieu dans lequel nous travaillons exclue toute pensée de les égaler; mais ils nous montrent ce que c'est que la perfection, ils tournent vers elle nos désirs, ils excitent notre effort à nous en rapprocher. Là est pour nous toute l'importance des anciens auteurs, car leur excellence n'admet pas qu'on la copie ou qu'on l'imité; elle ne consiste pas en un procédé qu'on puisse s'approprier, mais dans l'accord parfait des moyens et de leur fin. Le secret du style des grands écrivains de la Grèce et de Rome, c'est un bon sens parfait; ils n'emploient jamais un mot qui n'exprime une idée ou n'ajoute à l'expression de l'idée. Et d'abord ils avaient toujours une idée, et ne songeaient qu'à la dire le plus exactement, le plus complètement possible, à la faire comprendre de la manière la plus claire et la plus vivante. Il n'est jamais entré dans leur esprit qu'un livre put être beau par lui-même, abstraction faite de ce qu'il avait à dire. Sa beauté devait être toute entière subordonnée à la parfaite expression de la pensée. La *curiosa felicitas* que leurs critiques reconnaissaient dans Horace à un degré éminent, exprime le type que tous se proposaient. Leur style est exactement défini par ce mot de Swift : " Le mot propre mis à sa vraie place. „ Voyez un discours de Démosthène. On n'y trouve pas une expression qui fixe l'attention comme beauté oratoire; il faut un strict examen pour s'apercevoir que chaque mot est ce qu'il doit être et placé où il faut pour amener l'auditeur doucement et imperceptiblement à l'état d'esprit où le veut l'orateur. La perfection de l'œuvre n'est visible que par l'absence de toute tache, de tout défaut, de tout ce qui pourrait arrêter le cours de la pensée et du sentiment, de tout ce qui pourrait distraire l'esprit, ne fût-ce qu'un moment, du but principal.

Mais aussi comme on l'a fort bien dit, Démosthène ne voulait pas que les Athéniens s'écriassent : " quel grand orateur ! „ mais qu'ils dissent : " Marchons contre Philippe ! „ Ce fut au déclin de la littérature ancienne que les ornements furent cultivés à titre d'ornements. Au temps de sa maturité, pas une seule épithète n'eut été admise comme ornement ou comme effet descriptif, car les épithètes purement descriptives sont une des corruptions de style qui abondent dans Lucain, par exem-

ple. Le mot n'a rien à faire ici, à moins qu'il n'ajoute un trait essentiel ou qu'il ne mette le sujet du discours en un jour favorable au dessein de l'auteur. Ces conditions remplies, la beauté intrinsèque des moyens employés produisait des effets dont il était convenable qu'ils tirassent parti, comme du rythme et de la mélodie dans les vers. Mais ces grands écrivains savaient que l'ornement pour l'ornement, l'ornement qui attire l'attention sur lui-même et qui brille de sa propre beauté, détourne l'esprit de l'objet principal, et non seulement nuit au but suprême du discours, qui doit être un sentiment de persuasion durable et non pas une émotion passagère, mais gêne aussi la perfection artistique de l'ensemble, en détruisant l'unité d'effet. C'est donc une grande leçon de composition que l'on apprendra chez les auteurs classiques, puis une leçon de brièveté. Thucydide nous décrit une bataille navale en un seul paragraphe, d'une manière si vivante et si claire, qu'une fois qu'on l'a bien comprise on s'en souvient toujours. Le plus puissant et le plus attendrissant peut-être de tous les récits historiques, c'est celui du désastre de Sicile dans son VII^e livre, et cependant comme il tient peu de pages ! Les anciens étaient concis, parce qu'ils donnaient un soin extrême à leurs œuvres. Presque tous les modernes sont prolixes parce qu'ils soignent peu les leurs. Les grands anciens savaient exprimer une pensée en peu de mots ou en peu de phrases si parfaitement qu'ils n'avaient plus besoin d'y rien ajouter.

Les modernes ne pouvant pas produire leur pensée clairement et complètement du premier coup, la tournent et la retournent, entassent phrases sur phrases, dans l'espoir que si aucune des phrases isolées n'exprime le sens complet, toutes réunies pourront en donner une idée suffisante. A cet égard, j'ai peur que nous ne nous gâtions de plus en plus au lieu de nous amender, faute de temps et de patience, et par la nécessité où nous sommes d'adresser presque tous nos écrits à un public affairé et mal préparé. Les exigences de la vie moderne sont telles, l'œuvre et la matière sont si vastes, que ceux qui veulent exposer quelque sujet spécial, faire une communication, selon le mot usité, ne peuvent pas consacrer leur temps à produire des chefs d'œuvre. Cependant ils ne feraient pas ce qu'ils font si les chefs-d'œuvre n'existaient pas ou s'ils ne les avaient jamais connus ; lorsque la perfection est devenue de bonne

heure familière à notre esprit, nos productions les plus imparfaites sont beaucoup moins mauvaises qu'elles ne l'eussent été sans cela. C'est à ce type élevé d'excellence que notre travail doit d'être bon, quand autrement il eût été médiocre.

Pour toutes ces raisons, je crois important de maintenir ces deux langues et leur littérature à la place qu'elles occupent comme partie essentielle d'une éducation libérale, c.-à.-d. de l'éducation de tous ceux que leur position n'oblige pas d'abandonner les études scolaires de très-bonne heure. Mais les mêmes raisons qui justifient la place des études classiques dans l'éducation générale indiquent aussi leurs limites naturelles. Elles devront être poussées assez loin pour rendre les élèves capables tout le reste de leur vie de lire facilement les grands ouvrages de la littérature ancienne. Ceux qui ont le loisir et le goût de se consacrer à l'érudition ou à l'histoire ancienne, ou à la philologie générale, ont certes besoin de beaucoup plus; mais une éducation générale n'en comporte pas davantage.

CORRESPONDANCE.

Monsieur le Rédacteur,

La lecture des derniers numéros de votre *Revue* m'a suggéré quelques réflexions. Permettez-moi de vous les exposer rapidement: vous jugerez si elles sont de nature à être publiées.

1° *Propriété de la tangente*, etc. (p. 60, année 1867). Cette *Démonstration géométrique* n'est pas nouvelle: je l'ai enseignée pendant trente ans peut-être, et on la trouve dans le *Manuel des candidats à l'École Polytechnique* (tome I, p. 422. — 1857).

2° *Analyse du dernier ouvrage de M. Duhamel* (p. 76).

“ Lorsque deux droites se rencontrent, elles donnent une „ idée d'inclinaison mutuelle ou d'angle. „

Je ne puis partager, sur ce point, l'opinion de mon ancien Répétiteur à l'École Polytechnique, malgré la réputation scientifique dont il jouit très-justement. L'idée d'angle ne me paraît pas assez *simple*, assez *primitive*, pour qu'une définition soit inutile. Ne définit-on pas la circonférence, bien que tous les enfants sachent faire des *ronds*? Une bonne définition de l'angle est difficile à trouver, j'en conviens; mais, à ceux qui croient se tirer d'affaire en disant (à peu près comme M. Duhamel): "*quand deux droites se coupent, elles forment un angle*," on peut demander: "*l'angle est-il dans le plan des droites?*" ⁽¹⁾

3° *Id.* (p. 76).

" Nous sommes également de l'avis de l'auteur lorsqu'il dit „ que la définition suivante de la ligne droite, qu'on rencontre dans tous les traités de géométrie moderne, etc. „

La soi-disant définition dont-il s'agit, critiquée avec raison par M. Duhamel, *ne se rencontre pas dans tous les traités modernes*, dès 1843, je disais: " Cette proposition: *La ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre*, ne définit rien; en outre, elle suppose la notion de *longueur*, notion qui suppose elle-même une connaissance approfondie de presque toute la géométrie. „ ⁽²⁾

4° *Id.* (p. 77).

" *La ligne droite est la trace d'un point qui tend et se meut vers un point fixe; la ligne courbe est la trace d'un point qui tend et se meut vers un point mobile.* „

Si une maladie cruelle n'empêchait M. Lamarle de s'occuper des sujets sur lesquels il a jeté tant de lumière, je proposerais à mon éminent camarade, confrère et ami, une *discussion sur la ligne droite*; je lui rappellerais que *la trace d'un point qui tend vers un point mobile peut être rectiligne*; et alors, que deviendrait la définition dont-il s'agit?

5° *Analyse du traité d'Arithmétique de M. Bergmans* (p. 145).

" Nous félicitons M. B. d'avoir rétabli, dans son arithmétique, l'ancienne définition de la multiplication. „

Je suis disposé, Monsieur, à joindre mes félicitations aux vôtres; d'autant plus que, dans toutes les éditions de mon

(1) *Éléments de Géométrie* (2° édition, p. XII. — 1866).

(2) *Id.* (p. VII).

Manuel du Baccalauréat ès Sciences, publiées depuis 1852, je m'énonce à peu près ainsi :

“ *La multiplication est une opération dans laquelle on a pour but de trouver la somme d'autant de parties, égales à un nombre donné, qu'il y a d'unités dans un autre nombre donné.* ”

Comme vous le faites remarquer, la définition précédente doit être modifiée lorsque le multiplicateur est fractionnaire ou incommensurable (et aussi quand il est *négatif, imaginaire, monôme, polynôme*, etc.) La définition *générale* de la multiplication, souvent attribuée à Cauchy, ne me paraît pas heureuse : sait-on, *à priori*, comment $\sqrt{2}$ est *composé* avec l'unité ? Et d'ailleurs, que signifie le mot *composé* ?

Agréez, Monsieur le Rédacteur, les civilités de

Votre dévoué compatriote (1).

Liège, 8 mai 1868.

E. CATALAN.

~~~~~  
1° Cette observation est très-juste ; aussi nous empressons nous de publier la rectification qu'on nous demande. C'est très-honorable pour M. Even de s'être rencontré avec M. Catalan. Et ce qui prouve que le premier n'avait pas connaissance du *Manuel* etc., c'est qu'il avoue que son théorème n'est qu'un Corollaire d'une propriété plus générale démontrée par M. Gilbert, professeur à l'Université de Louvain. Nous saisissons cette occasion pour recommander aux professeurs et aux élèves le *Manuel* en question ; c'est un livre utile sous tous les rapports.

2° Des *ronds*..... — Oui — mais non pas des *circonférences*. Un enfant qui découpe une pomme avec un couteau fait ce qu'il appelle des *ronds* ; mais il ne tracera des *circonférences* que lorsqu'on lui aura mis un compas entre les mains.

Si on lui dit ensuite : “ la ligne que vous venez de tracer s'appelle une *circonférence*, ” c'est pour éviter qu'il ne l'appelle un *carré*.

A notre tour nous demanderons à ceux qui définissent l'*angle* : l'*espace infini compris entre deux droites qui se coupent*, et qui, pour

---

(1) M. Catalan est né à Bruges.

démontrer le postulat d'Euclide, emploient la considération d'espaces infinis de différentes grandeurs, s'il est permis de dire que de deux *quantités infinies* l'une est la plus petite, l'autre la plus grande; s'il est permis, en un mot, d'appliquer aux *quantités infinies* les propriétés ordinaires des figures géométriques. S'ils répondent *oui*, nous leur demanderons s'il est bien vrai que deux angles soient proportionnels à leurs sinus ou à leurs tangentes, théorème qui devrait subsister si leur manière de voir était rationnelle. S'ils répondent *non*, nous leur demanderons ce que devient leur prétendue démonstration du postulat d'Euclide.

3° Nous ne prétendons pas connaître *tous* les traités modernes de géométrie; cette prétention serait ridicule. Cependant, comme M. Catalan ne cite qu'un *seul traité* (le sien) qui fasse exception à ce que nous avons dit, nos lecteurs voudront bien reconnaître que nous n'avons pas été si loin de la vérité. D'ailleurs, un traité qui a paru il y a 25 ans, n'est pas tout-à-fait ce qu'on peut appeler un *traité moderne*. Quant à la seconde édition elle a été imprimée en 1866; notre compte rendu, qui a paru dans la première livraison de 1867, a été fait aussi en 1866, bien que le livre de M. Duhamel porte la date 1867. (Tout le monde sait que les Français ont l'habitude d'antidater leurs publications). Rien d'étonnant alors que l'ouvrage de M. Catalan, qui venait de paraître, nous fut inconnu.

4° Il est bien entendu, comme le fait très-judicieusement observer M. Lamarle, que le point directeur se déplace sur une ligne autre que la droite menée par les deux points. Si le point directeur se mouvait sur cette droite ou sur son prolongement, tout se passerait comme s'il était fixe, et la ligne décrite par le point dirigé serait droite. Sauf ce cas *elle est forcément courbe* (p. 6, *notions fondamentales*, etc.).

Cette restriction étant faite, nous serions curieux de savoir comment la trace d'un point qui se meut vers un point mobile peut être rectiligne. Espérons que M. Catalan voudra bien satisfaire notre curiosité, avant d'entamer la discussion qu'il se propose de soutenir quand M. Lamarle sera rétabli. La Revue lui est ouverte.

Il est assez étrange que M. Catalan ait attendu 10 ans pour provoquer cette discussion. Le mémoire de M. Lamarle, qui

a paru en 1857, a été publié dans le tome XXX des mémoires de l'académie de Belgique, et il est probable que M. Catalan en avait connaissance. D'ailleurs, il vaut mieux tard que jamais. Cette discussion sera très-intéressante, et nous l'attendons avec impatience.

J. MISTER.

---

### QUESTIONS A RÉSOUDRE.

---

1. Appelons *directrice* d'une chaînette la perpendiculaire à l'axe de la courbe qui est telle que la normale à la chaînette comptée jusqu'à cette droite est égale au rayon de courbure.

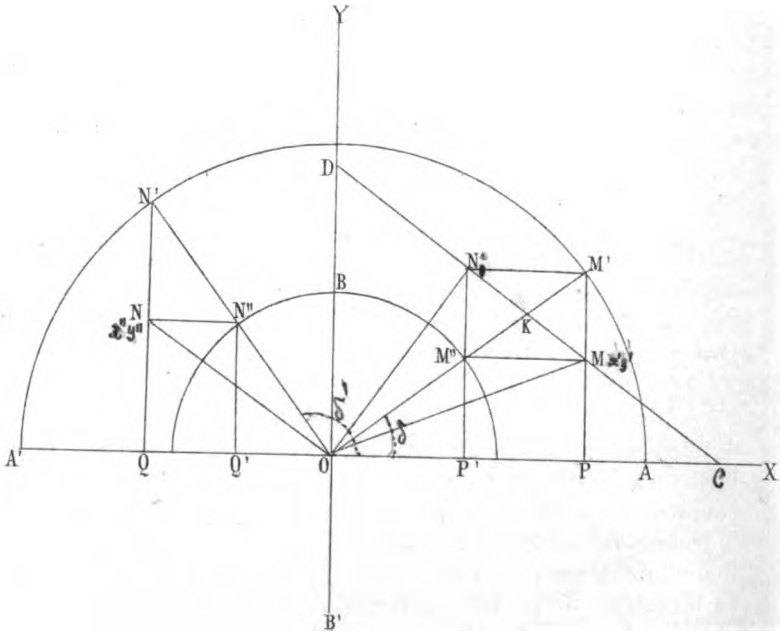
1° Lorsqu'une chaînette roule extérieurement sur un cercle, le pied de la perpendiculaire abaissée du point de contact sur la directrice décrit une spirale d'Archimède, si la première position de ce point se trouve au centre du cercle.

2° Lorsqu'une chaînette roule sur une cycloïde dont le cercle générateur a le rayon  $a$ , le pied de la perpendiculaire abaissée du point de contact sur la directrice engendre une courbe qui peut se déduire d'un certain limaçon de Pascal d'une manière très-simple : Si  $O$  est l'origine polaire de ce limaçon de Pascal,  $a$  le rayon du cercle générateur,  $M$  un point du cercle,  $m$  le point correspondant du limaçon de Pascal, il suffira, la longueur  $mM$  étant convenablement choisie, d'élever par chaque point  $m$  une perpendiculaire  $mV$  à l'axe du limaçon égale à l'axe de cercle  $OM$  pour retrouver la courbe précédente.

P. MANSION.

---





## RELATIONS

*de grandeur et de position entre deux diamètres conjugués de l'ellipse et les axes principaux.*

Considérons l'ellipse rapportée à ses axes principaux  $AA'$ ,  $BB'$  et soit  $O$  son centre. Sur chacun de ces axes décrivons une circonférence, supposons le premier le plus grand et prenons le pour axe des  $x$ .

Soient  $M$  et  $N$  les extrémités, situées au dessus du grand axe, de deux diamètres conjugués; abaissons les ordonnées  $MP$  et  $NQ$  et prolongeons les, au delà du sommet, jusqu'à leur rencontre en  $M'$  et  $N'$  avec la grande circonférence.

Menons les rayons  $OM'$ ,  $ON'$  du grand cercle, appelons  $\delta$

et  $\delta'$  les angles  $M'OX$ ,  $N'OX$  qu'ils font avec l'axe des  $x$ . Nous savons que si  $M''$  et  $N''$  sont les points où ces rayons coupent la petite circonférence, les droites  $MM''$ ,  $NN''$  sont parallèles au grand axe. Menons les ordonnées  $M'P'$ ,  $N'Q'$  de ces points  $M''$ ,  $N''$ .

Tirons les rayons conjugués  $OM$ ,  $ON$  et soient  $\alpha$ ,  $\alpha'$  leurs angles d'inclinaison  $MOX$ ,  $NOX$  sur l'axe des  $x$ . Désignons enfin par  $x'$ ,  $y'$ , les coordonnées du point  $M$ ; par  $x''$ ,  $y''$  celles du point  $N$ ; par  $a$  et  $b$  les demi-axes principaux  $OA$ ,  $OB$  et par  $a'$ ,  $b'$  les demi-diamètres conjugués  $OM$ ,  $ON$ . Nous aurons :

$$y' = b \sin \delta \qquad x' = a \cos \delta \quad (1)$$

$$y'' = b \sin \delta' \qquad x'' = a \cos \delta' \quad (2)$$

et, comme propriété des diamètres conjugués,

$$\text{tang } \alpha \text{ tang } \alpha' = -\frac{b^2}{a^2}$$

mais

$$\text{tang } \alpha = \frac{y'}{x'} = \frac{b}{a} \text{ tang } \delta, \text{ tang } \alpha' = \frac{y''}{x''} = \frac{b}{a} \text{ tang } \delta'.$$

donc

$$\frac{b^2}{a^2} \text{ tang } \delta \text{ tang } \delta' = -\frac{b^2}{a^2}$$

d'où

$$\text{tang } \delta \text{ tang } \delta' = -1. \quad (3)$$

Les rayons  $OM$ ,  $ON$  sont donc perpendiculaires entre eux, par suite

$$\delta' - \delta = 90^\circ, \quad \sin \delta' = \cos \delta, \quad \cos \delta' = -\sin \delta$$

donc

$$y'' = b \cos \delta = OP', \quad -x'' = a \sin \delta = MP'. \quad (4)$$

Il résulte de là que si nous prolongeons  $P'M''$  jusqu'à sa rencontre en  $N_1$  avec la droite  $MN_1$  parallèle au grand axe, 1° le triangle  $ON_1P'$  est égal au triangle  $ONQ$ ; 2° la droite  $ON_1$  est égale au demi-diamètre  $ON$  et lui est perpendiculaire; 3° le quadrilatère  $MM'N_1M''$  étant un rectangle on a :

$$MN_1 = M'M'' = a - b$$

et

$$OK = b + \frac{1}{2}(a - b) = \frac{1}{2}(a + b)$$

K étant le point d'intersection des diagonales du rectangle.

Donc, étant donnés de grandeur et de position deux rayons conjugués  $OM$ ,  $ON$  d'une ellipse, si par le centre on mène à l'un d'eux  $ON$  une perpendiculaire  $ON_1$  qu lui soit égale et qu'on tire la droite  $MN_1$ , et la droite  $OK$  au point milieu de  $MN_1$ :

1°  $OK$  vaut la demi somme des axes principaux.

2°  $KM$  vaut la demi-différence de ces axes.

3° Si à partir du point  $K$  on prend sur  $OK$  et sur son prolongement les distances  $KM''$ ,  $KM'$  égales à  $KM$ , on a :

$$OM' = a, \quad OM'' = b.$$

4°  $MM''$  est parallèle au grand axe et  $M''N_1$  au petit axe de l'ellipse.

5° Si sur  $KM$  et  $KN_1$  prolongés on prend les distances  $KC$  et  $KD$  égales à  $KO$ , le point  $C$  appartiendra au grand axe et le point  $D$  au petit.

Corollaire I.  $a'^2 = x'^2 + y'^2$ ,  $b'^2 = x''^2 + y''^2$   
d'où, en vertu des égalités (1) et (2)

$$a'^2 = a^2 \cos^2 \delta + b^2 \sin^2 \delta, \quad b'^2 = a^2 \sin^2 \delta + b^2 \cos^2 \delta$$

et

$$a'^2 + b'^2 = a^2 + b^2.$$

Corollaire II. d'après la figure, on a :

$$y' = a' \sin \alpha = b \sin \delta \quad y'' = b' \sin \alpha' = b \sin \delta'$$

$$x' = a' \cos \alpha = a \cos \delta \quad x'' = b' \cos \alpha' = a \cos \delta'$$

d'où

$$\begin{aligned} a' b' \sin \alpha' \cos \alpha - a' b' \sin \alpha \cos \alpha' &= \\ &= a b \sin \delta' \cos \delta - a b \sin \delta \cos \alpha', \end{aligned}$$

ou bien

$$a' b' \sin (\alpha' - \alpha) = a b, \text{ (puisque } \delta' - \delta = 90^\circ).$$

F. RETSIN.



## ANALYSES & COMPTES RENDUS.

---

### ARISTOPHANIS PLUTUS.

*Edidit* N. I. B. KAPPEYNE VAN DE COPPELLO. Amstelodami apud C. Van Helden. MDCCCLXVII. 1 vol. in-8° de 95 pp.

En Hollande, où l'étude du Grec occupe dans l'instruction moyenne la place qui lui est due, le programme des classes supérieures comprend toujours l'explication d'un des chefs-d'œuvre des trois tragiques, parfois même celle d'une comédie d'Aristophane. Et en effet quel auteur est aussi riche qu'Aristophane en saillies spirituelles, en idées justes et élevées, en conceptions poétiques ? où trouver un style plus pur et plus élégant ? Il mériterait donc plus que tout autre de faire l'objet d'une étude approfondie dans les cours d'humanités, si malheureusement on ne s'y heurtait trop souvent contre des obscénités de pensée et de langage. Le Plutus lui-même n'est pas entièrement à l'abri de ces souillures, et dans l'édition publiée à Utrecht en 1845, le regretté M. Hulleman avait cru devoir retrancher quelques vers et changer certaines expressions choquantes. M. Kappeyne van de Coppello, suivant l'exemple des Allemands, ne voit aucun danger à faire lire des livres tels que le Plutus, comme ils ont été écrits, et il a peut-être raison. Il reproduit la comédie dans son intégrité, mais il s'est attaché en revanche à dépouiller le texte de toutes les fautes que la main du temps et l'incurie des copistes y avaient apportées. Il y a donc réuni les leçons des manuscrits et les corrections des savants qui lui semblaient porter la trace de la main d'Aristophane, et il a rejeté tout ce qui ne présentait pas des caractères suffisants d'authenticité.

Dans une *annotatio critica* assez étendue (elle comprend 42 pages), M. K. rend compte des leçons adoptées et donne un grand nombre de conjectures, qu'il n'a pas osé admettre dans le texte, quoique plusieurs d'entre elles soient très-probables et expliquent fort heureusement des passages restés obscurs jusqu'ici. Cette annotatio révèle chez l'auteur un jugement droit et subtil, un goût éclairé, une profonde connaissance du dialecte attique, du style d'Aristophane, de l'histoire et des antiquités grecques. Elle prouve que M. K. n'est pas un des moindres représentants de cette célèbre école critique fondée par Joseph Scaliger, illustrée par N. Heinsius, J. Gronovius, Hemsterhuis, Valckenaer, Ruhn-

kenius et Wyttenbach et continuée aujourd'hui avec tant d'éclat par M. Cobet.

Parmi les corrections par lesquelles se distingue cette nouvelle édition, nous citerons v. 70 *ἐτραχηλισθῆ*, v. 98 *ἰόρακάγω*, v. 199 *πλὴν ἐν μόνον δέδοικα*, v. 272 *καὶ ταῦτά μου*, v. 338 *ἐν τοῖσι κουραίοισι*, v. 349 *ποῖός τις; ὁποῖος*, v. 521 *παρὰ ληστῶν κἀνδραποδιστῶν*, v. 598 *μὴ γρύξης*, v. 772 *Παλλάδος κλεινὴν πόλιν*, v. 856 *οὐ γὰρ σχέτλια πέπονθα νῦν, τὰ χρήματα ἀπολωλεκώς*, v. 870 *μὰ Δι' οὐ μὲν οὖν ἔσθ' ὕγιες ὑμῶν οὐδὲ ἐν*, v. 1131 *ἔοικ' ἐτι στρέφειν*.

L'éditeur a remis partout les pures formes attiques; il écrit par ex. v. 103 *ἐμελλέτην* et donne l'esprit rude au verbe *ἀνύτειν* d'après le grammairien des Anecdota de Bekker, p. 411, 28.

Quoiqu'appartenant à une école dans laquelle la critique conjecturale joue un grand rôle, M. K. en fait cependant un usage fort modéré, et il défend plus d'une fois avec succès la leçon des manuscrits contre les attaques téméraires de Meineke et d'autres critiques (p. ex. v. 369, 661, 728). *Legi certe quidem potest, non tamen debet* dit-il à propos d'une de ces conjectures hasardées. Ce principe n'est en effet que trop souvent oublié, et l'éditeur lui-même nous semble parfois s'en être écarté dans le cours de son œuvre. En voici quelques exemples.

Aux vers 24, 53 et 54 nous trouvons *τις* dans l'interrogation indirecte; M. K. le remplace par *ὅστις*. Sans doute la règle réclame ce dernier pronom, mais les exceptions sont tellement nombreuses dans les meilleurs auteurs, que nous hésiterions à y voir partout des altérations.

Quand l'esclave Carion a appris de son maître que l'oracle lui a ordonné de suivre le premier venu, il lui fait la question suivante :

*καὶ τῷ ξυναντᾷς δῆτα πρώτῳ; et il reçoit pour réponse τουτοῦ, puis il reprend εἴτ' οὐ ξυνιείς τῇν ἐπινοίαν τοῦ θεοῦ. M. Cobet N. L. p. 28 est d'avis que le rusé Carion devait comprendre tout de suite quel était l'homme désigné par Apollon et lui fait dire en conséquence.*

*κᾶτα ξυναντᾷς δῆτα πρώτῳ τουτοῦ.*

*εἴτ' οὐ ξυνιείς etc.*

M. K. adopte ce changement. Mais est-il bien nécessaire? Le conseil de suivre un aveugle est tellement étrange (ex. v. 13 sqq.), que l'esclave hésite à l'attribuer au Dieu, et quand le doute ne lui est plus permis, il explique l'oracle à sa façon.

Dans la phrase célèbre : *χαίρειν μὲν ὑμᾶς ἐστίν, ἄνδρες δημόται,*

*ἀρχαῖον ἤδη προσσγορεύειν καὶ σαπρὸν* (v. 323),

M. K. change le dernier mot en *σαθρὸν*. *Salutandi illa formula*, dit-il, *non est putrida, sed iam antiqua et obsoleta ac trita.* Mais le mot *σαπρὸς* se dit de vieilles choses qui sont loin d'être pourries, du vin p. ex., comme l'affirme Moeris p. 352 *σαπρὸν τὸν παλαιὸν οἶνον Ἀττικῶς* et Hesychius l'explique simplement par *παλαιόν*.

L'éditeur retranche le v. 475 comme étant contraire au v. 509, par lequel la pauvreté n'assigne d'autre but à Chrémyleos que celui de vouloir enrichir tout le monde indistinctement. M. K. est d'avis que tout le dia-

logue ne se rattache que d'une façon fort incomplète à l'ensemble de la pièce et il fait remarquer que Chrémyle est plus d'une fois en contradiction avec lui-même, paraissant tantôt vouloir réserver les richesses aux seuls gens vertueux (v. 386, 489), tantôt vouloir bannir toute pauvreté (v. 460). La pauvreté au contraire, dit-il, dès son entrée sur la scène, admet que Chrémyle projette son expulsion complète. Il nous semble qu'il ne faut pas plus ici qu'ailleurs exiger un accord parfait entre toutes les paroles des personnages scéniques. Chrémyle ne veut réellement enrichir que les honnêtes gens, mais dans l'ardeur de la discussion il prétend chasser la pauvreté de la Grèce entière, quoi de plus naturel qu'une semblable exagération? Quant à la pauvreté (qu'il ne faut pas confondre avec l'indigence) elle comprend que son règne est fini, si les gens de bien, qui jusqu'ici ne poursuivaient pas les richesses avec la cupidité des méchants, sont également entraînés par la soif de l'or et arrivent au but de leurs désirs. Qui honorera alors la médiocrité, source de tous les arts et de toutes les vertus? Elle peut donc se considérer comme bannie de la Grèce si le projet de Chrémyle venait à s'accomplir, mais ce projet elle le déclare impossible, car si les gens vertueux devenaient riches, leur vertu ne serait plus de longue durée. Elle le prouve au v. 563 sqq., et le vers 475 est pour ainsi dire la proposition du discours commencé au v. 563. Quant au rapport de cette scène avec le reste de la pièce, il est le même, croyons-nous, que celui qui rattache le débat des deux arguments à la comédie des Nuées. Ces débats montrent d'une manière frappante l'opposition du système défendu par le poète avec celui qui était en pratique. La défaite honteuse de la pauvreté et de l'argument juste, malgré la solidité de leurs raisons, est une critique amère de la situation sociale d'Athènes, critique qu'Aristophane se propose dans toute la comédie.

Au v. 550 *ὑμεῖς γ' οἷπερ καὶ Θρασυβούλῳ Διονύσιον εἶναι ὁμοιον*, M. K. intervertit les cas et écrit *Θρασύβουλον Διονυσίῳ*, parce que dans le vers précédent Chrémyle demandant si la pauvreté n'est point la sœur de la mendicité, avait comparé le bien au mal. Nous pensons qu'il n'y a rien à changer, car l'ordre des idées est le suivant. La pauvreté se récrie contre la peinture faite par Chrémyle de sa manière de vivre, ce n'est pas mon portrait dit-elle mais celui de la mendicité, mais, réplique Chrémyle, n'es-tu pas la sœur de la mendicité, et elle répond : j'y ressemble aussi peu que l'honnête Thrasybule ressemble au coquin Denys.

Nous hésitons à condamner le v. 584, car il n'est pas inutile de faire ressortir l'importance des jeux olympiques, pour mettre en opposition leur grandeur et la petitesse de la récompense.

Au v. 934 M. K. écrit *περιλέιμμι* au lieu de *περιέλημι*. Nous préférons l'ancienne leçon; on me fait violence, dit le Sycophante, et je n'ai pas de témoin pour attester devant les tribunaux le tort que j'ai reçu. Nous ne comprenons pas le sens qu'aurait ici *περιέπω supersum* : "Solus supersum, „ sed quibusnam superest?

On admet généralement que les vers 264 à 272 ne nous ont pas été transmis dans l'ordre voulu. M. K. propose en note de les lire ainsi :

XOP. ὦ χρυσὸν ἀγγεῖλας ἐπῶν, πῶς φής ; πάλιν φράσσον μοι·

δηλοῖς γὰρ αὐτὸν σωρὸν ἤκειν χρημάτων ἔχοντα.

KAP. πρεσβυτικῶν μὲν οὖν κακῶν ἔγωγ' ἔχοντα σωρὸν.

XOP. ἔστιν δὲ δὴ τί καὶ πόθεν τὸ πρᾶγμα τοῦθ' , ὁ φησὶν ;

KAP. ἔχων ἀφίεται δεῦρο πρεσβύτην τιν' , ὧ πανηρόλ ,

βυπῶντα, κυρὸν, κτέ.

Il nous semble que le vers 264 *ἔστιν δὲ δὴ τί* etc., doit suivre les paroles de Carion *ὁ δεσπότης γὰρ φησὶν* etc., puis les mots *πρεσβυτικῶν* etc., réclament une menace et non une nouvelle question. Nous croyons donc plus naturel de placer le vers 264 après 269 et de suivre l'ordre suivant : 261, 262, 263, 268, 269, 264, 270, 265, 266, 267, 271, 272.

Mais cessons ces discussions, dans lesquelles nous pourrions bien raisonner de travers, et remercions plutôt M. K. des soins qu'il a mis à éclaircir une des meilleures œuvres du plus charmant des poètes. Partout où l'on a l'avantage de pouvoir expliquer Aristophane, on ne saurait mieux faire que de se servir de son édition.

L. R.

#### BIOGRAPHIE NATIONALE.

La première partie du tome deuxième de la *Biographie Nationale* vient de paraître. Il appartient à la *Revue de l'instruction publique* d'en dire un mot ; non pas que nous voulions porter un jugement sur l'ensemble de l'ouvrage, mais pour appeler l'attention sur quelques biographies de professeurs, qui doivent particulièrement intéresser les hommes de l'enseignement.

Nous trouvons d'abord la biographie de Bekker, professeur à l'université de Louvain de 1817 à 1835, et mort, deux ans après, comme professeur de l'université de Liège. Personne n'était plus à même de porter un jugement sur Bekker que son meilleur élève, M. Roulez, et personne n'en aurait assurément parlé avec une impartialité plus exacte, sine ira et studio. Bekker occupa toujours une place éminente dans l'histoire de l'enseignement en Belgique ; c'est celle que M. Roulez lui a assignée en l'appréciant comme professeur et comme savant. Bekker à Louvain, comme Mahné à Gand, tira les études de la philologie classique du sommeil dont elles avaient dormi deux siècles de suite. Pendant les vingt années de sa carrière professorale, il se consacra tout entier à ses élèves, et presque tous les ouvrages qu'il publia concernent l'enseignement. Il forma un grand nombre de philologues qui disséminés dans nos collèges y introduisirent une heureuse modification dans la manière d'expliquer les auteurs anciens. Bekker avait été formé à l'université d'Hei-

delberg; cependant, ni dans son enseignement ni dans ses écrits, il ne conserva tout à fait la méthode allemande; il chercha à se rapprocher des savants Hollandais, des Ruhnken, des Wyttenbach, et surtout de Mahne, qu'il estimait particulièrement pour son latin cicéronien.

Cette notice biographique, écrite dans un style simple et clair, se distingue par une concision qui convient à l'ouvrage où elle figure; tous les détails qui ne sont pas absolument nécessaires étant soigneusement évités, elle ne prend que trois colonnes d'impression.

Nous rencontrons ensuite les biographies de Bergeron et de Bernard, dues à la plume élégante de M. Alphonse Le Roy, notre collaborateur comme M. Roulez. Elles sont écrites con amore, avec une sympathie marquée. Cependant, tout en louant Bergeron comme homme d'esprit, comme écrivain, comme professeur, il ne lui épargne pas la critique, et dit avec vérité : " On ne saurait le qualifier de savant, ni d'érudit, ni de penseur : de l'instruction, de l'acquit, une mûre expérience, il avait tout cela; mais en somme l'enseignement universitaire ne lui convenait pas. Son *cours d'antiquités romaines* est clair et pratique, mais superficiel. „ On peut ajouter que Bergeron n'aurait sans doute pas pensé à publier un cours d'antiquités romaines, s'il n'avait pas eu le cours professé à l'institut Gaggia à Bruxelles par M. Raoul, ancien professeur de l'université de Gand. Ce cours lui-même n'était qu'une traduction des cahiers faits à l'université de Gand en 1828 par un élève du grand latiniste Mahne. Dans ce temps-là, les antiquités romaines n'avaient pas encore fait l'objet d'études approfondies dans toutes leurs parties; on n'avait rien qui approchât des ouvrages de Bekker, de Marquardt, de Lange, pas même de ceux de Bojeseu, de Zeiss ou de Ruperti. Ce n'est que depuis une trentaine d'années que les travaux patients et approfondis des philologues allemands ont commencé à transformer entièrement les antiquités romaines. — Bernard eut presque toujours à lutter contre la mauvaise fortune; d'abord surveillant, ensuite professeur et directeur du pensionnat d'un petit collège, il resta presque sans ressources quand ce collège fut supprimé, et se vit forcé de travailler pour un libraire, de donner des leçons, de se faire précepteur. Homme instruit, laborieux, d'une bonté et d'une loyauté à toute épreuve, ayant toutes les qualités requises pour rendre des services dans l'enseignement, il ne parvint plus à se placer dans un établissement public. Le père de son élève, qui l'estimait comme il le méritait, le fit nommer bibliothécaire de la chambre des représentants, et c'est probablement à la même influence qu'il dut d'être élevé à la place d'inspecteur de l'enseignement moyen. Mais il ne put pas jouir longtemps de sa nouvelle position, brisé qu'il était par un travail excessif et par les chagrins. La plupart de ses ouvrages se ressentent de sa vie tourmentée; il devait produire vite et sans la liberté d'esprit nécessaire à des travaux qui doivent être longuement médités. Il rendit service à l'enseignement en faisant réimprimer quelques éditions allemandes, comme, par exemple, Salluste cum selectis Kritzii



notis. Ses rapports sur les manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne sont adressés au ministre de l'intérieur; les philologues regrettent qu'il n'ait pas cherché à définir exactement la valeur de ces manuscrits, en nous disant à quelle famille, à quel prototype ils appartiennent, et quelles ressources ils peuvent présenter à de nouveaux éditeurs.

Il y a encore une notice biographique, bien écrite comme la précédente, sur Van Bommel, professeur au collège de Gand jusqu'en 1824, et qui se fit une belle réputation comme poète. M. Fr. Hennebert dit avec raison qu'il serait à désirer que son fils (professeur à l'Université de Bruxelles) réunit en un volume les feuilles éparses de la couronne littéraire de son père.

En parcourant la dernière livraison de la *biographie nationale*, nous avons fait malgré nous une observation que nous nous permettons de consigner ici. Elle concerne l'étendue des notices biographiques. Il nous semble qu'elle doit être proportionnée à l'importance des personnages dont on écrit la vie, aux services qu'ils ont rendus, à l'excellence des ouvrages qu'ils ont laissés, etc. Cette règle n'a pas toujours été suivie, et peut-être la commission de l'Académie n'a-t-elle pas dans ses attributions de la faire observer. Pour citer un exemple, nous remarquons surtout une trop grande disproportion dans l'étendue des biographies de deux historiens luxembourgeois, Bertels et Bertholet. La *Biographie universelle* ne consacre que 28 lignes à Bertels, et 19 à Bertholet. C'est bien peut-être dans une biographie universelle. Mais dans la biographie nationale, il n'y a que 22 lignes pour Bertels (pas même une demi-colonne), tandis que Bertholet occupe à peu près sept colonnes. M. Eugène Coemans entre dans moins de détails que la Biographie universelle; la seule chose qu'il ait de plus est une observation sur son style : *il ne se distingue guère par la correction du style*. Il nous semble que c'est trop peu dire d'un écrivain national, qui le premier composa une *Historia Luxemburgensis, seu commentarius quo ducum Luxemburgensium ortus, progressus ac res gestae..... accurate describuntur. Coloniae, anno Domini MDCV*. Tel est le titre de l'édition que nous possédons; M. Eug. Coemans dit simplement *Histoire du duché de Luxembourg*, au lieu de donner le titre exact, ce qui nous paraît exigé. Il dit aussi qu'elle parut à Luxembourg en 1605. Nous avouons ne pas connaître cette édition de Luxembourg. MM. Brimmeyr et Michel, qui, en 1856, ont donné une nouvelle édition de Bertels, ne la connaissent pas non plus. Ils disent dans la préface : *utrique libri (il s'agit de l'historia luxemburgensis et de Deorum.... descriptio) uno volumine e typis prodierunt Coloniae apud Conradum Butgenium, anno 1605..... prodit et altera (editio) Amstelodami anno 1635*). A défaut d'autres détails, on se serait au moins attendu à un jugement sur la valeur de l'historien, sur les sources où il a puisé, sur sa véracité, et sur son esprit de critique. Cela était d'autant plus nécessaire que Bertholet n'a été ni bienveillant ni juste

envers celui qui l'a mis sur la voie. C'est l'opinion de M. Le Roy dans la biographie qu'il a faite de ce dernier, et nous y souscrivons volontiers.

Quant à Bertholet, de Vieilsalm, M. Le Roy regarde comme équitable l'opinion du savant évêque de Hontheim (de Houtheim est sans doute une faute d'impression), qui pense que l'esprit de saine critique lui manquait, mais qu'il rendit des services à l'histoire pour avoir tiré des archives de Luxembourg beaucoup de documents nouveaux. M. Le Roy entre dans des détails nombreux et nécessaires sur ses ouvrages. Sans être de l'avis de M. Dewez, qui dit simplement *qu'il a entassé sans goût et sans méthode tous les miracles ridicules dont sont remplies les vieilles légendes*, il ne cache pas ses défauts; il signale les nombreux emprunts faits au père Wiltheim, et cite ce qu'en dit l'abbé Michel Simon, qui relève ses erreurs et l'accuse d'avoir copié mot pour mot le manuscrit du notaire Pierret. M. Le Roy a eu raison de ne pas imiter la biographie universelle; il a remonté aux sources, et s'est entouré de tous les renseignements nécessaires pour nous faire connaître le caractère et la valeur de l'historien.

O.

~~~~~  
Il n'y a qu'une manière de faire avancer les sciences, c'est de les simplifier ou d'y ajouter quelque chose de nouveau; s'il pouvait y en avoir une de les faire rétrograder, ce serait de compliquer ce qui a été rendu simple et de remettre un voile sur ce qui a été découvert.

POINSON.

UNE RÉVOLUTION DANS L'ENSEIGNEMENT DE LA GÉOMÉTRIE ÉLÉMENTAIRE.—
EUCLIDE AU XIX^e SIÈCLE OU LA GÉOMÉTRIE PLANE. (*Alphabet des sciences*)
présentée sous une forme toute nouvelle par L'ABBÉ PUJOL, chanoine
honoraire de Pamiers, ancien professeur de philosophie en l'Université.
Un vol. in-8° de 148 p. et 10 planches. — Paris. Ernest Thorin, 1867.

Tel est le titre pompeux sous lequel paraît cette publication. Pour opérer cette révolution l'auteur démontre les théorèmes ou corollaires suivants :

“ Lorsqu'une droite AB est située dans l'intérieur d'une ligne plane fermée, chacun de ses prolongements indéfinis rencontre cette ligne au moins en un point. „

Ce théorème apprend à ceux qui l'ignorent que pour sortir d'une enceinte fermée de toute part, on doit percer l'enceinte.

“ Dans un plan, toute droite qui a une extrémité sur une droite indéfinie du plan, et l'autre extrémité dans la région R du plan, a tous ses autres points dans la même région. „

“ Dans un même plan, toute droite qui a deux points situés de part et d'autre d'une droite indéfinie, rencontre cette droite en un point. „

“ Dans un plan P, divisé en deux régions par une droite indéfinie MN, toute droite AC, située dans la région R et ayant une extrémité C sur MN, a son prolongement du côté de C dans l'autre région. „

“ Une ligne droite qui a ses extrémités sur une ligne brisée convexe, a ses autres points dans l'intérieur de cette ligne. „

Ces théorèmes et deux ou trois autres du même genre suffisent à l'auteur pour démontrer au moyen de *rotation*, de *rabattement*, etc., ce théorème fondamental : “ par un point on ne peut mener qu'une seule perpendiculaire à une droite „ et qui plus est, le *postulatum d'Euclide*. La démonstration qu'il en donne a déjà paru dans un ouvrage qu'il a publié en 1844. On doit croire que la révolution qu'elle a faite alors dans la science, s'est produite avec bien peu d'éclat, car le contre-coup ne s'est fait ressentir nulle part. En attendant que celle que l'auteur nous annonce se réalise, nous continuerons d'enseigner la géométrie à la façon de Legendre et d'Euclide.

J. M.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE COMMERCE

rédigé conformément au programme des Écoles moyennes par

FR. MERTEN, *prof. à l'Athénée royal de Gand.*

L'Enseignement des sciences commerciales dans les Athénées et Ecoles moyennes de Belgique a pris un développement de plus en plus grand. Il est incontestable que les progrès que l'Institut supérieur de commerce d'Anvers a fait faire aux études commerciales, en les élevant à un niveau supérieur à celui qui en avait été le partage jusque là, ont contribué à donner une attention beaucoup plus sérieuse à ces mêmes matières dans l'enseignement moyen. Parmi les professeurs qui ont suivi et connu cet enseignement de près, et qui en passant de l'Institut supérieur de commerce aux Athénées du royaume ont su donner aux sciences commerciales une extension méritée et une base raisonnée, se trouve l'auteur du “ Traité élémentaire de Commerce par Fr. Merten, (Gand, H. Hoste 1868).

C'est cette base rigoureuse, c'est l'expérience et la routine cédant le pas au raisonnement et à la science, que nous reconnaissons immédiatement dans ce traité, remarquable par la simplicité de la méthode. L'auteur conduit l'élève pas à pas, lui donnant les explications nécessaires des termes commerciaux, et les définitions qui dans toutes les sciences sont difficiles, mais qui le sont davantage dans celles-ci où les élément les plus multiples, depuis l'arithmétique jusqu'au droit com-

mercial, viennent se réunir pour former l'ensemble de connaissances que suppose un cours de commerce.

Ce n'est plus comme jadis la simple tenue des livres, la copie plus ou moins servile de cahiers et de registres qui forme l'aliment principal de ce cours; non, c'est l'intelligence graduée et parfaite de tous les actes de commerce, de tous ses termes, usages et institutions, qui ouvre l'esprit aux jeunes gens et les met à même de saisir facilement ce que la pratique immédiate peut exiger d'eux. La tenue des livres reposant sur des principes raisonnés, une fois bien comprise, ne peut guère présenter de sérieuses difficultés; mais tout ce que l'élève doit connaître pour entrer avec succès dans la carrière commerciale, tout cela doit former aujourd'hui une partie importante de ce cours et c'est ce que l'auteur a parfaitement compris et établi dans son livre en y consacrant plusieurs chapitres.

L'élève dès ce moment est sur un terrain familier, il a le fil conducteur, et ce qui lui eût été aride, devient une branche attrayante par l'application successive de principes déjà connus, clairement expliqués et scientifiquement établis. Cette partie du livre de M. Merten demande en certains points de la part du professeur une explication supplémentaire, mais il eût été impossible dans le court résumé que l'ouvrage en présente, de compléter la définition de tous les termes et actes commerciaux; mais tel qu'il est, il est suffisant et peut rendre toute cette étude facile aux élèves. Clair et précis, l'exposé en est si bien gradué que l'élève peut suivre tous les principes sans embarras, sans crainte de se fourvoyer, avec la certitude de comprendre à mesure qu'il avance et de ne pas se trouver rebuté par des difficultés inextricables pour lui.

Ce principe, que l'auteur a pris pour règle, d'éclairer la route au fur et à mesure qu'il la poursuit, il l'a appliqué également à la tenue des livres proprement dite; appuyée sur des exemples bien choisis, énonçant les difficultés de chaque article, apprenant par le raisonnement à trouver la formule propre à la tenue des livres, forme algébrique en quelque sorte du problème qu'elle transcrit en un autre langage, réunissant en un mot la théorie et la pratique; la tenue des livres ainsi expliquée devient une science de raisonnement, mise à la portée de toutes les intelligences, et fournissant aux élèves la clef des comptabilités les plus compliquées qu'ils peuvent rencontrer plus tard.

Peut-être l'auteur, dans la tenue des livres en partie double, n'a-t-il pas assez insisté pour montrer la génération des comptes généraux découlant d'un seul compte, celui de Capital subdivisé d'après les valeurs dont il se compose (espèces, marchandises et valeurs fiduciaires actives ou passives) en ces mêmes comptes généraux qui en représentent chacun une partie. Mais il est vrai que les élèves auxquels il s'adresse dans ce traité sont les plus jeunes et qu'ils ne saisiraient peut-être pas le raisonnement étendu à des êtres abstraits aussi facilement que lorsque, un peu plus tard, leur intelligence s'est davantage développée. Le profes-

seur peut d'ailleurs lui-même montrer la synthèse après l'excellente analyse présentée par l'auteur.

M. Merten a complété son traité par un exposé très-lucide des principes de droit qui régissent la lettre de change et par les modèles principaux nécessaires aux élèves. Ceux qui dans la pratique négligent trop souvent ces utiles connaissances, pourront y retrouver sous une forme abrégée, ce que les articles du code laisseraient douteux par la sécheresse de leur forme et leur disposition moins simple.

Il y a ajouté également les principes de la correspondance commerciale d'une manière méthodique et par des exemples bien choisis; nous ne pouvons mieux terminer cette notice que par ces paroles mêmes de l'auteur à propos des lettres de recommandation : " la simple indication des qualités qui recommandent celui en faveur de qui l'on écrit, produit souvent plus d'effets que des éloges excessifs et pompeux. „ Nous ajouterons toujours, et pour ce livre que nous avons examiné attentivement, nous ne croyons que rendre un juste hommage à l'auteur pour les efforts qu'il a faits, en le louant et en lui souhaitant de voir son ouvrage adopté par l'autorité supérieure, comme un encouragement légitime à une œuvre belge remplaçant avantageusement bien des traités français qui figurent dans nos programmes.

EDM. G.

Nous regrettons de devoir, faute d'espace, remettre à la prochaine livraison l'insertion : d'une lettre de M. Niederprüm, d'un compte-rendu de la grammaire de M. Hennebert, et d'un rapport de M. Marchand en réponse à l'article de M. Keiffer " quelques observations à propos d'une pétition de la ligue de l'enseignement. „

APPRÉCIATION A L'ÉTRANGER D'OUVRAGES DE SAVANTS BELGES.

ÉLÉMENTS DE GÉOMÉTRIE par Eugène Catalan, professeur de l'université de Liège, membre de l'Académie de Belgique et d'autres sociétés savantes.

— Deuxième édition revue et augmentée : Liège, Decq, libraire, rue la Régence; Paris, Gauthier-Villars, Quai des Augustins 55. 1866, vol. in-8° de 375 pages.

M. Eugène Catalan, célèbre en diverses branches des mathématiques comme auteur de beaucoup d'ouvrages et mémoires généralement estimés pour leur originalité, leur profondeur et leur clarté a publié en 1843 l'ouvrage ci-dessus mentionné. Il l'a composé *con molto amore e studio*, tirant parti de tout ce qui se trouve d'excellent dans les traités analogues s'aidant en outre des conseils que se complurent à lui donner MM.

Lamé et Sturm. L'ouvrage, comme on devait s'y attendre, fut accueilli avec beaucoup de faveur par les professeurs et les élèves.

L'édition actuelle se distingue de la précédente par des perfectionnements et des additions notables. Les propositions de chacun des huit livres dans lesquels se divise l'ouvrage ont été retouchées en plusieurs endroits et coordonnées de telle façon que l'intelligence puisse mieux les embrasser et la mémoire les retenir plus facilement. Les démonstrations dans lesquelles *l'infini apparaissait trop*, pour me servir de l'expression de l'auteur, ont été changées.

La détermination approximative du rapport de la circonférence au diamètre a été entièrement reprise et a reçu tous les développements nécessaires. En outre il s'y rencontre plus de choses nouvelles, ou du moins traitées mieux que par les prédécesseurs de l'auteur, — je ne parle pas de ses successeurs qui l'ont plus ou moins imité sans le citer. — Tels sont, par exemple, les articles qui regardent la mesure des angles; la définition du rapport entre les grandeurs incommensurables; le rapport de deux rectangles; le quadrilatère inscrit dans la circonférence; les définitions des longueurs des courbes, des aires des surfaces courbes et des volumes circonscrits des surfaces courbes; les triangles conjugués dans la théorie des perpendiculaires au plan; telles encore les démonstrations qui regardent l'égalité des angles trièdres, le volume du prisme triangulaire, l'équivalent des triangles sphériques symétriques et la mesure de la zone sphérique. Dans le 6^e livre a été introduit le beau théorème de Cauchy sur l'égalité des polyèdres convexes non moins que les diverses conséquences du théorème d'Euler. Dans l'appendice au livre VII l'auteur a donné l'analyse de la dernière partie de son Mémoire sur la théorie des polyèdres. Mémoire original et profond et digne de la plus haute considération. La démonstration ingénieuse de Steiner ici est donnée beaucoup plus simple et plus lucide dans toutes ses parties.

D'autres appendices et paragraphes contiennent les principes des théories importantes appartenant à la *Géométrie moderne*. Une exposition plus ample de ces principes se trouve dans un autre ouvrage de notre auteur, intitulé *Théorèmes et Problèmes de Géométrie élémentaire*; ouvrage qu'on peut considérer comme un complément de celui-ci. Chaque livre est terminé par un grand nombre de théorèmes à démontrer et de problèmes à résoudre, choisis, avec un jugement fin et sûr, parmi les plus beaux et les plus intéressants qu'offre la science. Ces exercices, quoique fort nombreux, étant imprimés en petit texte ne grossissent pas le volume, lequel, n'ayant que 367 pages, renferme tout ce qu'on peut désirer d'excellent dans un *Traité élémentaire de Géométrie*. (Suit un éloge du mérite typographique du livre.) Pour toutes ces qualités éminentes il n'y a pas lieu de douter que les *nouveaux éléments de Géométrie* du sieur Catalan ne soient accueillis avec la plus grande faveur par le public savant.

D. CHELINI.

II.

ÉTUDE CRITIQUE SUR MAINE DE BIRAN,

par OSCAR MERTEN, professeur de philosophie à l'Université de Gand.

La Revue philosophique de Fichte (1^{er} fascicule de 1868) a consacré à l'*Étude sur Maine de Biran* un article analytique dont l'étendue est déjà un hommage rendu à l'importance de l'œuvre de notre compatriote. Malheureusement la place nous manque pour le reproduire en entier et il est difficile d'en détacher quelque chose. Nous y renvoyons donc le lecteur; et nous nous bornerons à dire ici : les juges les plus compétents de notre pays ont montré hautement quelle estime ils faisaient de l'*Étude sur Maine de Biran*; l'Allemagne savante par son principal organe vient de confirmer leur jugement.

DES EXAMENS.

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur communiquant une série d'examens oraux, passés devant le jury d'admission à l'École Militaire, section des Armes spéciales. Nous devons prévenir qu'à l'époque où ces questions ont été recueillies, les propriétés des sections coniques ne faisaient pas partie de l'examen d'admission.

Premier Examen.

1. — Qu'est-ce qu'une fraction? — Réduire des fractions au même dénominateur; trouver le plus petit dénominateur commun.

2. — Comment réduit-on une fraction ordinaire en fraction décimale? — Quand obtient-on un quotient limité?

3. — Démontrer sur 19362 le caractère de divisibilité par 9. Démontrer le caractère de divisibilité par 11.

4. — 32563 est-il un nombre premier? — Pourquoi faut-il s'arrêter lorsqu'on est parvenu à la partie entière de la racine carrée d'un nombre entier quelconque?

5. — Extraire $\sqrt[3]{\frac{3}{4}}$ à $\frac{1}{12}$ près.

6. — Décomposer $m + n$ en deux facteurs binômes; décomposer 3 de cette manière.

7. — Résoudre l'équation $ax + by = c$ par les deux méthodes. — Partager 96 en deux parties dont l'une soit divisible par 16 et l'autre par 3.

8. — Écrire une équation ayant pour racines a et $\sqrt[3]{b}$. Résoudre cette équation et prouver que réellement ses racines sont a et $\sqrt[3]{b}$.

9. — Simplifier $\sqrt[3]{54 a^5 b^3}$.

10. — Démontrer la formule du binôme. Écrire le 27^{me} terme du développement de $(x - y)^{44}$.

11. — Démontrer que le nombre de permutations de 8 choses est égal à 8 fois le nombre de permutations de 7 choses.

12. — Logarithme d'un nombre, définition, $\log xy = \log x + \log y$.

13. — Démontrer que le carré fait sur la somme de deux lignes est égal..... On avait démontré ce théorème en algèbre, pourquoi doit-on aussi le démontrer en géométrie?

14. — Comment arrive-t-on à dire que l'aire d'un rectangle est égale..... Qu'elles sont toutes les surfaces qu'on peut mesurer par la géométrie élémentaire? Montrer comment elles dérivent toutes les unes des autres.

15. — On joint un point M, extérieur au cercle O aux deux extrémités d'un même diamètre AB, démontrer que $\overline{MA}^2 + \overline{MB}^2$ est une quantité constante lorsque le diamètre varie.

16. — On fait tourner un triangle autour d'une droite passant par son sommet, calculer le volume engendré? — Usage de ce théorème.

17. — Démontrer la propriété des triangles polaires.

18. — Trouver $\tan \frac{1}{3} A$ en fonction de $\tan A$, donner toutes les solutions.

19. — Démontrer que dans un triangle on a $\tan A + \tan B + \tan C = \tan A. \tan B. \tan C$.

20. — Quels sont les cas douteux des triangles sphériques? — Pourquoi n'y en a-t-il qu'un dans la trigonométrie rectiligne?

21. — Quelle est la signification des coefficients dans l'équation de la droite $Ay + Bx = C$. Qu'arrive-t-il si $A = 0$? si $A = B = 0$?

22. — Bissectrice de l'angle de deux droites (géométrie descriptive).

Deuxième Examen.

1. — Comment cherche-t-on le plus grand commun diviseur de deux nombres?

Ne peut-on pas prendre le quotient par excès?

2. — Exposer la théorie des logarithmes.

3. — Dans un mètre, il y a 3 $\frac{1}{2}$ pieds de Louvain; dans un are, il y a 1315 pieds de Bruxelles: quel rapport y a-t-il entre le pied de Louvain et celui de Bruxelles.

4. — Extraire $\sqrt[3]{0,2}$ à 0,01 près.

5. — Quand est-ce qu'un polynome n'est pas divisible par un autre polynome?

6. — La somme de deux nombres est 13; la somme de leurs carrés est égale à 47 fois le $\frac{1}{6}$ de la racine carrée de leur produit; quels sont ces deux nombres?

7. — Faire la démonstration du binôme sur le terme général.

8. — Donner le 13^{me} terme de $(a + b)^{17}$.

9. — Chercher le rapport entre deux droites données.

10. — Chercher par un moyen analytique le procédé à employer pour partager une droite en moyenne et extrême raison.

11. — Déterminer le rayon du cercle équivalent à la somme de trois cercles donnés.

12. — A quoi est égale la somme des carrés des quatre cotés d'un quadrilatère?

13. — Les trois hauteurs de deux triangles sont respectivement égales, démontrer que les deux triangles sont égaux.

14. — Démontrer que les solides engendrés par un triangle tournant successivement autour de deux de ses cotés, sont en raison inverse de ces cotés.

15. — Trouver le rapport d'une sphère avec le volume engendré par le triangle équilatéral inscrit dans un grand cercle et tournant autour d'un de ses cotés.

16. — Volume d'un tétraèdre régulier dont l'arête mesure $2^m, 10$.

17. — Trouver le sinus en fonction de la tangente.

18. — Trouver la hauteur de la croix d'un clocher.

19. — Etant donnée la formule $\cos a = \cos b \cos c + \sin b \sin c \cos A$, trouver c .

20. — Angle de deux plans; si la ligne d'intersection était inconnue comment pourrait-on en éviter l'emploi (géométrie descriptive)?

21. — Angle de deux droites et bissectrice (géométrie analytique).

Troisième Examen.

1. — Quels seraient les désavantages qu'il y aurait si on prenait pour base d'un système de numération un nombre fractionnaire.

2. — Caractère de divisibilité par 11.

3. Donner des principes généraux servant à trouver des caractères de divisibilité dans un système quelconque.

4. — On donne des vins à 0,25, à 0,30, à 0,45 et à 0,60 faire un mélange de 200 litres à 0,50.

5. — Trouver quatre nombres en proportion géométrique dont la somme soit a , la somme des carrés b , et le produit des moyens c .

6. — Théorie des combinaisons.

7. — On donne la progression arithmétique $\div 6.19.32.....$ On demande les trois premiers termes consécutifs qui seraient respectivement multiples de 3, 5 et 7.

8. — Deux triangles qui ont un angle égal ou deux angles supplémentaires sont-entre eux, etc.

9. — Toute transversale qui coupe les trois cotés d'un triangle détermine, etc.

10. — Même propriété pour le quadrilatère convexe.

11. — Deux pyramides triangulaires qui ont des bases égales et même hauteur sont équivalentes. Quel est le volume de la pyramide triangulaire?

12. — Deux triangles sphériques symétriques sont équivalents.
13. — Quel est le nombre de litres d'eau qu'on peut verser dans une sphère d'un demi-mètre de rayon ?
14. — Démontrer que la formule : $\sin(a \pm b) = \dots$ est vraie dans tous les cas.
15. — Déterminer x dans l'équation $a \sin x + b \cos x = c$.
16. — Calculer la distance d'un point à une droite.
17. — Prendre un point sur l'axe des Y tel qu'en menant par ce point une parallèle à l'axe des X, la partie interceptée entre deux droites soit égale à δ .
18. — Angle d'une droite et d'un plan.
19. — On donne un plan et un point situé dans ce plan; déterminer les projections d'une circonférence de cercle décrite dans ce plan du point a comme centre avec r pour rayon.

(Sera continué).

JURY DU CONCOURS QUINQUENNAL DE LITTÉRATURE FRANÇAISE.

(Période de 1863-1867.)

Rapport adressé à M. le ministre de l'intérieur (1).

Monsieur le Ministre,

Le mouvement littéraire qui se propage aujourd'hui dans nos provinces mérite l'attention de tous ceux qui accordent à l'art une mission sociale. Ils peuvent suivre parmi nous une expérience peu commune même dans les pays de liberté; ils peuvent se donner le curieux spectacle de deux langues, de deux littératures se disputant l'honneur de servir le mieux une seule et même patrie. En flamand comme en français, c'est à qui cherchera le plus sincèrement la véritable expression du génie belge. On a beau s'être nourri des chef-d'œuvre du Midi ou du Nord; on veut une inspiration désormais plus directe, plus franche, plus intime, et, dût-on

(1) Le jury était composé de :

MM. Faider, membre de la classe des lettres de l'Académie, *président*.

De Closset, professeur de belles-lettres à l'école militaire, *secrétaire*.

De Monge, professeur de littérature française à l'université de Louvain.

Fuerison, professeur de littérature française à l'université de Gand.

Grandgagnage, membre de la classe des lettres de l'Académie.

Stecher, professeur de littérature française à l'université de Liège, *rapporteur*.

Van Bommel, professeur de littérature française à l'université de Bruxelles.

quelque temps quitter les hautes régions de l'idéal, on s'y résignerait, tant on a hâte de s'émanciper pour la pensée comme on l'a fait pour le territoire. Pourvu que, de près ou de loin, ce qu'on écrit se rapporte aux intérêts du pays, à ses besoins, à son tour d'esprit, à sa situation, à sa destinée, il suffit : on est heureux d'apporter sa pierre; on est convaincu que le monument s'achèvera.

C'est qu'un peuple qui a tant lutté pour reconquérir son indépendance ne saurait se borner au simple honneur de porter son propre nom. Il veut que ce nom représente une idée, et c'est pour cela qu'à la fortune de l'industrie il veut joindre la fortune des lettres. Les devoirs mêmes de la vie politique ne sauraient, il l'affirme, l'enlever entièrement aux nobles soucis du grand et du beau. Sa liberté lui est comme une noblesse qui l'oblige à quelque haute ambition.

En vain les idiomes sont divers, les races distinctes et les doctrines radicalement inconciliables. Au souffle de la liberté, dans une vaste arène ouverte par la Constitution, une foi commune rallie les esprits les plus timides comme les plus ardents. " Nous avons s'écrie-t-on, notre droit, notre raison d'être; prouvons aussi notre vocation nationale, et dans nos deux langues exprimons notre commun caractère. "

Il est impossible, en effet, que dans notre nationalité si longtemps préparée par trois fédérations également bilingues, la Flandre, le Brabant et le Pays de Liège, il n'y ait pas eu pénétration mutuelle après un long échange de sentiments comme de destinées. Cette antique solidarité a dû amener un certain degré d'affinité, d'harmonie, et, si l'on ose dire, un air de famille tel qu'en portent des frères qui, sans avoir le même nom, sont pourtant réunis dans l'amour d'une même mère.

Si cette généreuse concurrence persiste au sein de la famille belge, si nos compatriotes gardent pour les conquêtes littéraires quelques chose de cet esprit pratique et persévérant qui les a toujours si bien secondés, pourquoi nous serait-il interdit d'augurer en faveur des efforts dont nous sommes témoins?

Il est vrai qu'à les voir parfois s'emporter loin des convenances du goût, on peut craindre qu'il soit difficile de les y ramener. Un pays, impatient de trouver dans les lettres l'originalité qu'il possède dans la vie politique, ne se souvient pas toujours, autant qu'il conviendrait, des lois qui règlent l'imagination elle-même. A force de vouloir être soi, il est tenté de réagir contre la plus nécessaire influence; il lui semble que pour préserver son individualité, sa conscience nationale, il ne saurait trop s'isoler. Sa défiance augmente encore s'il s'agit de trouver son expression, sa formule, dans une langue, qui, comme celle de Voltaire et de Bossuet, a prodigué les monuments et les merveilles.

Mais le remède n'est pas loin du mal. Dès qu'on a souci de l'art de bien dire, c'est en vain qu'on se retranche dans une nationalité jalouse et farouche; on ne se soustrait pas longtemps à l'empire du beau. C'est ainsi que le peuple le plus dominateur et le plus tenace de l'antiquité

subissait l'ascendant d'une petite nation qu'il venait de vaincre et dont il méprisait profondément l'esprit et la grâce. Il ne s'avouait qu'à demi sa défaite quand il disait de ce ton résolu qui lui fut propre : " Vaincus par la finesse et la délicatesse, emportons-le par la solidité (1). „

Les Belges aiment aussi à se vanter de leur solidité, de leur esprit de suite; ils montrent peu de goût pour les frivolités et les chimères; mais la patrie de Rubens, de Froisart, de Maerlant et de Grétry ne démentira pas son vieux génie si elle se prend à chercher le beau dans les lettres comme elle a trouvé le juste et l'utile dans les libertés publiques.

De là le mot d'ordre que spontanément et comme d'instinct tous nos écrivains se sont donné. Quelle que puisse être l'exubérance de leur ambition, l'indiscrétion de leur zèle, la vivacité de leurs espérances, ils proclament le même principe créateur de notre littérature, l'utilité nationale. Ils veulent donner au peuple belge la pleine conscience de son rôle et de son avenir. Ils pensent que l'art qui console dans la servitude ne saurait être inutile à la liberté.

Cette ambition à bon droit patriotique n'éclate nulle part avec autant d'ardeur et d'originalité que dans les œuvres de M. *Charles Potvin*. Depuis plus de vingt ans, on le voit sur la brèche; il résiste à tous les doutes, à toutes les défaillances, à tous les sophismes, à toutes les ironies. Pour lui l'indépendance nationale est de droit divin, et c'est par l'âme surtout qu'il la veut faire apparaître. Une littérature qui nous honore en nous caractérisant, voilà le rêve qui l'obsède.

Pour le réaliser, il ne dédaigne rien, il ne redoute rien. Faut-il faire taire la prévention qui principalement en France s'attaque à nos tentatives littéraires, il s'avise de prendre la prévention au piège. En 1848, il compose une chanson : *Béranger à Manuel*, et laisse quelque temps les journaux étrangers y admirer la verve du grand chansonnier; enfin le jeune poète belge avoue sa supercherie : il avait vengé ses compatriotes. Il les vengeait au même moment par sa brochure : *Le Livre de la nationalité belge*. Il s'y nommait le *Béotien*, voulant faire d'un stigmate un titre d'honneur. Il lui semblait que si jadis le pays de Corinne et de Pindare s'était perdu par les jouissances matérielles, ce n'était pas une raison pour qu'un pays de libre travail désespérât d'atteindre aux plus nobles jouissances de l'esprit. Pour cette fortune, pour cet avenir où il voit la plénitude de la vie belge, M. Potvin, de bonne heure, a conclu qu'il fallait associer nos instincts indigènes et nos vieilles traditions aux tendances cosmopolites de la vie moderne. Notre passé ne gagne rien à un aveugle fétichisme; on ne peut l'honorer qu'en le transformant.

Le patriote est allé trop loin, sans doute, dans l'entraînement de ses aspirations. Peut-être même a-t-il méconnu, en de certaines parties,

(1) Non possumus esse tam graciles, simus fortiores; subtilitate vincimur, valeamus pondere. (Quintilien.)

notre caractère propre qui se compose de modération autant que d'énergie, de sentiment conciliateur autant que de fierté nationale. Mais l'amertume de quelques expressions, l'injustice de quelques attaques, l'âpreté même de quelques apostrophes ne doit pas nous rendre injustes à notre tour. Pleins de respect pour les libertés que la Constitution proclame nous les devons respecter dans un poète, alors même que nous pouvons regretter l'usage qu'il en fait.

Il y a d'ailleurs dans l'œuvre de M. Potvin trop de force littéraire pour qu'on se refuse à en tenir compte, malgré des réserves légitimes et des antipathies naturelles. Il a le style net et franc, encore qu'un peu rude par intervalles quand l'énergie n'en est pas suffisamment maîtrisée.

Un rythme qui saisit encore plus qu'il ne caresse enchâsse toujours une pensée vive et précise. Le vers peu fardé, peu contourné, va droit à l'âme, l'irrite ou l'attendrit, rarement la laisse indifférente; car son vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

C'est par là que ces poésies se sont acquises une grande notoriété à une époque où Lamartine lui-même médit de la forme des vers. Elles ont eu de l'écho dans les esprits parce qu'elles ont plus que la sonorité de la rime. Elles parlent de la famille, de la patrie, de l'humanité, de la liberté, de la justice, et elles n'en parlent pas au hasard des mots. Elles jaillissent des plus intimes profondeurs de la conscience.

Dans la nouvelle édition du livre intitulé : *En famille*, et dans un livre tout nouveau, *l'Art flamand*, M. Potvin a été magnifiquement inspiré par la religion du foyer domestique. Il intéresse si bien à ses joies d'époux, à ses douleurs de père, qu'on en oublie les dissidences du philosophe et les hostilités du politique. En vérité on s'associe à ces souvenirs d'intérieur, on veut reconnaître ces *Portraits de famille*, on s' imagine avoir vu ces enfants tour à tour pétulants ou malades, on croit avoir vécu dans l'intimité de la cordiale *Tante Thérèse*.

Au charme de la vérité et de la nature s'ajoute celui de l'art, qui nous semble avoir largement profité de la générosité de l'inspiration. On dirait que l'artiste est heureux d'oublier ses colères démocratiques. Son bonheur doit s'accroître encore par la douce satisfaction d'avoir rattaché l'esprit de famille à l'esprit de fraternité nationale.

Il y a visé dans plus d'une de ses œuvres, mais c'est dans *l'Art flamand* qu'il a pu donner l'essor à toute sa pensée. Plus qu'aucun autre de nos poètes wallons, il s'est senti attiré vers le génie flamand : son drame *d'Artevelde*, son poème sur la *Belgique*, sa traduction de *Reinaert*, son *Van Maerlant*, ses leçons publiques, ses publications érudites, ses efforts pour constituer un grand théâtre national ou pour propager le progrès démocratique, tout nous montre l'enfant de Mons appelant à la rescousse ceux de Gand, ceux d'Anvers, ceux de Bruges.

Cette solidarité que consacre la vieille devise du pays, on aime à la voir rehaussée dans *l'Art flamand* par l'alliance des écrivains et des artistes. Là est véritablement notre avenir intellectuel, car les uns peuvent

apprendre des autres et leur enseigner à leur tour comment notre instinct du réel et du juste est compatible avec le culte de l'idéal. C'est ainsi qu'un peuple accroît son existence, élève son génie par l'heureux concert de toutes ses forces vives.

M. Potvin lui-même, dans ce sujet si naturel et si national, ne nous semble pas avoir eu tout le succès qu'il pouvait se promettre. Il aurait pu trouver, pour tout son livre, la perfection qu'il a plus d'une fois rencontrée dans ses portraits de famille, ses traductions de vers flamands et ses études de tableaux belges; il lui suffisait de se mieux souvenir de ce que l'antiquité lui avait appris. Entraîné par sa fougue, enivré de son enthousiasme pour le grand rôle assigné à notre petit pays, il a parfois voulu frapper trop fort : il n'en a frappé que moins juste. Pourtant les études qu'il a dû faire pour nous donner ses belles traductions du grec et du latin qu'il intitule *Marbres antiques*, nous décèlent l'homme de goût autant que l'homme d'inspiration. Il a trop bien rendu Homère et Lucrèce, Sophocle et Virgile, pour ne pas attacher de prix à la proportion, à l'ordonnance et à ce qu'on pourrait appeler la sérénité poétique. Enfin, quand on a la science des choses qu'il montre dans son *Poème du soleil*, la délicatesse des sentiments qu'il exprime dans ses tableaux de famille, l'imagination créatrice et la fécondité qu'il déploie dans ses principales compositions, pourquoi dépasser la sphère de l'art, pourquoi s'obstiner à y mettre ce qu'il repousse, au risque de lui ôter ce qui fait son charme et son véritable enseignement social?

Moins prodigue de ses forces, moins tourmenté de la passion de propagande systématique est certainement un autre poète montois, M. *Adolphe Mathieu*. Ce n'est pas qu'il soit indifférent au progrès des idées qu'il adopte : il a bien fait voir ce qu'il voulait par les travaux de sa longue carrière. Les succès mêmes qui l'ont consacrée n'ont pas, à son avis, condamné sa muse au silence. Ses *Souvenirs*, publication de 1866, nous montrent chez le poète lauréat une verve persistante et comme une jeunesse qui se prolonge. Il a beau chanter les approches de la vieillesse; il n'en peut célébrer que l'indulgence et la douceur. A aucun prix il ne consentirait à y voir l'inerte et morose égoïsme que la satire y signale. C'est un trop studieux amateur d'Horace pour qu'il perde si facilement la gaieté, la cordialité de l'esprit. Sans doute, il peut s'assombrir au souvenir de la lutte de Tacamburo ou du martyre du doyen Agneessens; il s'émeut aussi au spectacle des joies de son foyer comme des trahisons de la vie. Mais bientôt, on le sent, sa philosophie se recueille et se résigne : il se rengage dans le parti du fin moqueur de Venouse.

Un autre livre belge qui s'est produit dans cette période quinquennale doit plus encore à Horace. Dans les *Poésies champêtres* traduites de ce poète qu'avant Voltaire le moyen âge déjà trouvait "plein de sens et de grâce," M. *Edouard de Linde* montre à ses compatriotes ce qu'on gagne au commerce d'un esprit accompli. Complétant l'exemple si heureusement donné par M. Mathieu, mais se portant de préférence vers les pièces

lyriques, l'élégant traducteur s'efforce de rendre le latin sans rien ôter au génie du français. Ses scrupules de fidélité ne vont pas jusqu'à trahir son propre style. Il en a un des mieux faits pour ne pas trop nuire à la gracieuse simplicité du poète qu'il traduit.

Mais le plaisir de retrouver Horace nous fait oublier ici la rigueur des termes de l'arrêté royal qui détermine les conditions du concours littéraire. Faute d'un nom d'éditeur belge, il est interdit au jury de tenir compte de cette œuvre si recommandable (1).

M. Delinge a, comme son modèle, porté un soin jaloux dans les moindres détails. C'est ainsi que, sans rien forcer, il a varié le mètre pour se mieux rapprocher du lyrique romain que ses amis surnommaient déjà l'harmonieux, *numerosus*.

L'on peut s'étonner que cette tentative n'ait pas séduit M. *Van Hasselt* qui depuis trente ans travaille à renouveler le vers lyrique. Dans les *Nouvelles études rythmiques* qu'il vient de faire paraître, on voit bien les figures et les formules de la métrique greco-latine, mais c'est à peine si l'on y trouve un court essai de distique ancien. Notre poète limbourgeois préfère les imitations germaniques, slaves et mêmes orientales; il fuit, comme un souvenir importun, la poésie quantitative et classique. Qu'il traduise Uhland ou s'inspire de Heine et de Goethe, qu'il imite une chanson flamande, morlaque, serbe, allemande ou tcherkesse, c'est l'accent tonique, c'est l'harmonie des langues modernes qu'il fait prévaloir dans ses vers.

Cette préoccupation de réforme rythmique se rencontre jusqu'en des pièces qui telles que *Le Calme*, la *Mort de l'Églantine*, la *Terreur de Robinson*, etc., nous plaisent par la netteté de l'invention, la grâce et la coquetterie des contours.

Il ne suffit pas à M. Van Hasselt de faire sentir la cadence; il tient à la bien marquer, à la souligner en quelque sorte. On peut trouver excessif ce soin de la coupe, de la suspension, de la césure, on peut craindre une confusion de la poésie avec la musique, à l'exemple des troubadours et des poètes de la Renaissance.

Mais pour être juste, il convient de se rappeler le titre même de ces pièces. Elles n'ont été composées que pour le chant; elles visent essentiellement à l'exacte correspondance de la parole et de l'accentuation dument musicale.

Or, qui peut dire dès maintenant si de cette guerre à la vieille prosodie il ne restera pas quelque nouveauté utile et durable? A tout prendre, il est natnrel qu'un poète appartenant à cette race flamande toujours douée d'initiative musicale cherche à terminer le long divorce entre la musique

(1) Poésies champêtres d'Horace, traduites en vers par Édouard Delinge, avec une préface par Alfred Michiels. — Paris, E. Dentu.

et la poésie. Peut-être même y a-t-il lieu d'espérer de ces efforts ingénieux et persévérants quelques source nouvelle d'originalité nationale.

En se dévouant à cette œuvre M. Van Hasselt n'a pas renoncé à la véritable vie littéraire qui ne vaut que par la pensée et le sentiment humain. Il vient de terminer un grand poème dans lequel il a voulu célébrer les transformations de l'humanité par l'idée chrétienne. Les *Quatres incarnations du Christ*, développant une grandiose prophétie d'Isaïe, nous montrent le genre humain arrivant, par quatre étapes colossales, à la fraternité définitive. Après la prédication de l'Évangile, la chute de l'empire romain et la conquête du Saint-Sépulcre, un quatrième chant, un quatrième tableau nous révèle l'avenir promis. Dans cette vision suprême, où le poète a trouvé ses plus fiers accents, la paix rallie toutes les nations, et, comme en de certaines légendes zoroastriennes, le pardon sauve tous les descendants du premier couple.

Restait un seul homme, Ahasvérus, condamné à vivre depuis son blasphème du Golgotha : une larme réhabilite le grand coupable. Si le poète, réalisant un rêve de la jeunesse de Goethe, avait fait de ce Juif-Errant une incarnation plus vivante d'une expiation universelle, son œuvre dès lors moins fantastique, eût pu prendre plus nettement les allures qu'exige l'épopée. Au lieu de monologues où trop souvent tout l'art des vers, toute la séduction du style n'amène qu'une émotion passagère, peut-être que des récits, des tableaux et des scènes réellement dramatiques auraient, par un pathétique plus profond, mieux incrusté la grande idée du poème. C'était, au surplus, trop embrasser pour bien étreindre : malgré le beau récit de la malédiction d'Ahasvérus, l'imposant épisode de la Tempête et les éclairs de haute poésie qui illuminent l'écroulement de Rome, nous croyons que M. Van Hasselt eût tout gagné à réduire son sujet, à reserrer son cadre. Avec le coloris dont il dispose et l'harmonie dont il a le secret, il pouvait, en concentrant ses efforts, en doubler la féconde énergie. C'est ce qu'on remarque à la lecture du quatrième chant, celui de la *Paix universelle* : il y a là les inspirations les plus concrètes, les plus humaines, et partant les plus heureuses.

Le lyrisme, inévitable en cette conception, est devenu moins impalpable, moins arbitraire, moins chimérique ; l'impression du bizarre fait moins de tort à l'impression du beau, et, s'il y a encore, par intervalles, d'étranges éblouissements, il s'y rencontre aussi une poésie qui déborde du cœur et de l'âme plutôt que de l'imagination.

Sans prétendre à cette élégance, à cette élévation, M. Antoine Clesse, est devenu de bonne heure un de nos poètes les plus populaires. On ose dire qu'il l'est presque autant chez les Flamands que chez les Wallons. Dès 1848, plus d'une de ses chansons a été traduite par MM. Van Duyse, Destanberg, et d'autres fervents amis de la littérature néerlandaise. Ils aiment dans le chansonnier montois ce caractère moyen qui n'est ni du Nord ni du Midi, mais qui répond le mieux à la situation de la Belgique. Ils savent qu'il a chanté les gloires de la Flandre encore plus que celles

de la wallonnie. Mais, par delà ces distinctions historiques, il a bien mieux chanté le nom de famille qui nous appartient à tous, ainsi que les devoirs nouveaux que nous font nos libertés nouvelles.

Apôtre de la tolérance, il prêche l'apaisement, la cordialité; c'est un bourgeois qui aime le peuple, qui le comprend, qui s'en fait écouter; ce n'est pas lui qui songerait à provoquer la guerre des classes pour venir en aide aux déshérités. " Je ne flatte pas l'ouvrier, dit-il, je l'aime; si j'exalte ses vertus, je sais aussi flétrir ses vices. Puissent mes vers, en développant ses bons instincts, le consoler quelquefois dans ses mauvais jours! "

M. Clesse n'est pas un artiste raffiné, encore moins un ciseleur de style; il semble même faire bon marché des artifices de la composition. Il ne songe pas beaucoup à la gradation des couplets qui, naissant les uns des autres, donnent chaque fois quelques nuances nouvelles au refrain commun, et dessinent, comme chez Béranger, un véritable développement littéraire. C'est que notre chansonnier veut aller sans détours à l'âme de ses compatriotes; son cœur est comme un luth suspendu : il résonne au contact des moindres événements qui intéressent le pays. Par son dernier recueil de vers, il fait voir comme, en de certaines rencontres mémorables, il a su être à la fois poète et musicien :

Les petits airs, sur leurs petites ailes,
Portent bien loin les petites chansons.

La musique associée aux paroles respire comme elle une véritable bonhomie populaire. Le cœur vibre sous des mots peu cherchés, peu tourmentés; ce laisser aller, qui n'est ni sans grâce ni sans bienséance, est souvent un charme de plus. Aussi bien, l'auteur de *Mon Étau*, *Le nom de famille*, *La Bière*, *Le Soir d'hiver*, *Le Chant de l'atelier*, *Le Charbon de terre*, *La Promenade du matin*, et de tant d'autres strophes qu'on n'oublie pas, trouve souvent le mot qu'il faut, le mot qui sert. Il est principalement heureux dans le tour qu'il donne à ses refrains. Ils retentissent aisément dans la mémoire du peuple, car ils lui parlent de ce qui le prend par les entrailles, l'amour du foyer, l'esprit de famille, l'honneur du pays, la haine du despotisme, l'espoir en Dieu.

Outre ces œuvres poétiques que le Jury du concours quinquennal avait spécialement à apprécier pour la période 1863-1867, il en est d'autres qui, sans avoir cette importance, ne manquent pas de mérite. Elles aussi témoignent de cette générale ardeur de nos poètes pour les choses belges; avec plus ou moins de bonheur, elles s'inspirent de la conviction qu'au moins dans notre pays la poésie des rêves et des pures fantaisies ne saurait être la plus riche ni même la plus idéale. Nos souvenirs et nos paysages, nos croyances et nos doutes, nos instincts et nos querelles se reflètent avec une fidélité souvent remarquable dans les compositions les plus variées.

Mais c'est en prose surtout qu'on prétend exprimer nos idées, nos tendances et jusqu'à nos agitations quotidiennes; c'est la prose qui chaque jour

attire un plus grand nombre de nos écrivains. Ils y peuvent déployer les facultés les plus diverses. Sans parler du journalisme qui épuise peut-être plus de talent qu'il n'en éveille, ne faut-il pas reconnaître que les progrès mêmes de la vie sociale multiplient les occasions et les épreuves du style? La pratique de la liberté, l'habitude de la parole publique, la discussion universelle, l'instruction qui s'étend et s'élève, l'industrie qui se complique et se développe, tout ce mouvement, toute cette transformation accroît sans cesse le domaine de la prose. De là, par une conséquence trop peu remarquée, le progrès général de cette forme littéraire. Ceux qui ont étudié nos livres et nos pamphlets du siècle dernier peuvent dire jusqu'à quel point les Belges la négligeaient autrefois. Mais le vieux préjugé qui faisait de la rudesse une preuve de solidité, tend à disparaître; nous en venons à comprendre que le style est partout de mise et qu'en tout l'expression est une nécessité, une dignité. Quoi qu'on en ait dit, la publicité, nécessaire au régime démocratique, finira par étendre l'éducation littéraire à tous les rangs de la nation. On a tant besoin de prouver et de convaincre, qu'on s'en donne enfin toute la peine; or, elle consiste avant tout à bien montrer ce qu'on veut faire voir, à nettement exprimer ce qu'on veut faire profondément sentir. Sur le trône même, nous le savons tous, l'auguste simplicité des paroles a servi naguère à faire mieux éclater la grandeur des patriotiques promesses et la loyauté des sentiments constitutionnels.

La féconde activité de nos prosateurs ne s'est pas ralentie dans la dernière période quinquennale; quelques-uns même ont réussi à conquérir une place éminente dans les revues et les journaux d'un pays voisin peu enclin à s'éprendre de notre génie.

Le jury a pu constater que l'élégance s'introduisait jusqu'en des traductions hardiment littérales et des dissertations de rigoureuse philologie. En examinant les *Fddas* de M. Émile Delaveleye et les *Observations sur le Cléomadès* de M. Bormans, il s'est demandé pourquoi il n'y aurait pas un prix spécial pour des travaux philologiques de quelque portée. Les compatriotes de Juste Lipse et de Daniel Heinsius savent encore mettre à l'élucidation des textes cette persévérance, cette ardeur d'exactitude qui ne craint ni les ennuis ni les obstacles. Dans l'examen minutieux, presque microscopique auquel M. Bormans vient de soumettre le texte d'un de nos plus curieux poèmes en langue romane, il faut louer la netteté de l'écrivain en même temps que la sagacité de l'érudit. Il y a là une véritable abondance de découvertes et d'observations critiques qui se perdront d'autant moins qu'elles sont, pour ainsi dire, protégées par un style ferme et pur. S'il ne faut pas suivre l'auteur en des vivacités qui font penser à la polémique des anciens philologues, on peut toutefois recommander sa manière franche et rigoureuse de traiter un sujet. Il appelle ses compatriotes sur un champ d'investigation qui leur appartient légitimement. C'est aux Belges flamands ou wallons qu'il doit être facile de débrouiller les origines littéraires du moyen âge occidental. Ils trou-

vent pour cela de précieuses ressources dans leurs dialectes, leurs traditions et leurs usages.

Dans une œuvre plus naturellement littéraire, le jury s'est plu à reconnaître l'abondance, le goût et les meilleures marques d'un bon style. M. Ferdinand Loise, continuant une *Histoire de la poésie*, commencée avec succès il y a dix ans, étudie cette fois les poètes de l'Espagne. Il ne vise pas au paradoxe et sait tenir compte des jugements les plus légitimement accrédités. Il faut même le louer de la façon habile et judicieuse dont il suit ses devanciers ; il sait donner un tour nouveau à leurs opinions quand il ne croit pas devoir les contredire. Mais on voudrait qu'il allât plus loin encore et qu'à l'agrément de la forme il ajoutât davantage l'enseignement du fond, la féconde précision de l'idée. Ce n'est pas qu'on méconnaisse la valeur des observations et des critiques répandues dans ce livre ; on regrette seulement qu'elles ne se rattachent qu'à une esthétique assez abstraite et qu'on pouvait sous-entendre. Si éloquente que puisse être l'admiration pour une littérature puissamment originale, on exige toujours l'analyse intime et la définition exacte de cette originalité. Il y faut d'autant plus de rigueur qu'on s'y paye trop souvent de faits sans valeur et d'assertions sans contrôle.

Il nous a paru que M. Loise se laissait parfois dominer par l'enthousiasme que lui inspire l'incomparable sincérité des grands poètes espagnols ; il est comme sous le charme de tant d'audace, de fierté, de souveraine assurance.

Il oublie alors de remonter jusqu'à la véritable raison des phénomènes qui l'éblouissent. Son patriotisme même, qui dans ces études cosmopolites forme en quelque sorte son arrière-pensée et lui suggère plus d'une heureuse allusion, ne lui révèle pas cette fois la haute leçon qu'il faut tirer de cette émouvante histoire. En s'attachant plus sévèrement aux faits décisifs, en les groupant pour en faire jaillir le vivant commentaire des chefs-d'œuvre, en pénétrant l'intime solidarité des lettres et des mœurs espagnoles, on pourrait faire de ce passé, tour à tour ou tout à la fois chevaleresque et misérable, généreux et fanatique, un spectacle encore plus instructif qu'il n'est grandiose. Certes, il convient de rappeler qu'un Gantois, Charles-Quint, donna son nom à l'apogée politique et littéraire du génie castillan ; mais il nous importe plus de savoir d'où procède ce génie, de quels éléments il s'est formé, dans quelles circonstances historiques il a pu grandir et par quelles influences il a pu décroître. M. Loise ne fait pas assez remarquer la tardive efflorescence d'une littérature qui fut depuis si libre, si facile et si prodigue ; il ne dit pas pourquoi la plus ancienne conquête transalpine des Romains a si peu retenu de leur esprit, ni comment une langue si fidèlement latine est devenue l'organe des conceptions les plus étrangères à la tradition classique.

Il faut, croyons-nous, tout expliquer ici par la puissance, disons même la violence de l'esprit national. Il a été indomptable jusque dans la servi-

tude ; mais ce n'est que par la liberté qu'il a produit toutes ses merveilles. C'est par cette éducation sans entraves que la poésie espagnole a pu réunir les qualités les plus opposées, la fierté et la bonhomie, le naturel et la pompe, l'audace et la raison, l'imagination et le réalisme, l'enthousiasme et l'ironie. Le pays du Cid et du roman picaresque, de Caldéron et de la Célestine, de Cervantes et de Gongora, ne doit qu'à lui seul toute sa renommée, il n'a dû à la monarchie universelle de Charles-Quint qu'une grandeur ruineuse où il a usé les forces que la vie libre et nationale avait fait lentement grandir. Voilà pourquoi cette histoire de poètes, si curieuse et si dramatique, intéresse doublement ceux qui croient que la littérature est surtout l'expression des sociétés qui ont su être libres. Tel est, au surplus, le charme de ce sujet, qu'il a suffi à M. Loise d'en esquisser les principales figures pour en tirer un livre agréable autant qu'utile. Il y a là plus d'une page qu'on aime à relire.

Le sentiment des véritables conditions de l'art national se rencontre d'une façon remarquable en deux autres prosateurs. Bien que tous deux depuis longtemps figurent avec honneur parmi nos savants comme parmi nos écrivains, un intérêt patriotique les a fait consentir à une œuvre qui semble d'abord bien modeste. MM. Louis Alvin et Édouard Fétis consacrent à des notices biographiques toute la maturité de leur talent ; ils ne reculent pas devant les détails les plus ingrats, les plus maussades ; on voit assez qu'ils mettent leur ambition à trouver de quoi satisfaire les plus difficiles et pour le fond et pour la forme. Or, s'ils ont voué tant de soin à des sujets qui d'ordinaire en réclament peu, c'est qu'ils y ont découvert un moyen de servir un pays digne de tout leur zèle. Ils travaillent, en effet, à enrichir le trésor des gloires nationales ; ils y travaillent avec d'autant plus d'ardeur qu'ils savent toute l'éloquence des bons exemples. Dans sa *Galerie des contemporains*, M. Alvin cherche, pour ainsi dire, à mettre en action cette théorie de la *Revue nationale* de 1839 : " La Belgique aura une littérature du jour qu'on pourra voir dans les ouvrages de ses écrivains une représentation fidèle des qualités bonnes et mauvaises qui la distinguent des autres nations. „ En terminant la biographie d'Eugène Robin, il dit à son tour : " A moins que la Belgique ne cesse d'être une terre belge, elle aura une glorieuse littérature nationale. „ C'est cet espoir qui stimule M. Alvin dans ses études sur les écrivains qui, depuis 1815 et 1830, préparent cet avenir.

M. Fétis, qui excelle à décrire un tableau et à l'analyser comme une œuvre d'art, intéresse aux choses du pays, soit qu'il raconte la formation du musée de Bruxelles, soit qu'il discute la valeur de quelque chef-d'œuvre exhumé par la sollicitude du gouvernement. Il est mieux inspiré encore dans ses études biographiques, historiques et critiques sur les *Artistes belges à l'étranger*. C'est là qu'il a poussé loin la passion de l'exactitude en même temps que les scrupules du style ; il y déploie une merveilleuse souplesse à passer des menus détails d'archéologie aux plus nobles idées de notre temps. Avec une sobriété élégante, une justesse spirituelle, il

aime à revendiquer nos titres contestés par l'étranger ; il sait le danger de prouver trop ; il a trop de goût d'ailleurs pour méconnaître jamais cette maxime d'une de ses notices : " La vérité passe avant tout, même avant l'amour-propre national. „

Cette séduction de la finesse, unie à la solidité, se retrouve comme un air de famille dans la *Biographie universelle des musiciens*, dont M. Fétis, père, vient d'achever la seconde édition publiée à Paris. A notre regret de ne pouvoir juger ouvertement cette publication monumentale se mêle pourtant une consolation : ce livre d'un Belge a été acclamé par l'Europe unanime.

Avec M. Couvez, auteur d'*Études critiques sur la littérature et l'art*, il faut se détourner entièrement des préoccupations du pays pour s'élever jusqu'aux théories un peu platoniciennes du beau idéal. Dans ces études consciencieuses, systématiquement poursuivies pendant trente années, l'auteur nous semble trop craindre les inconvénients de la liberté. Il a raison, sans doute, de fustiger au passage la littérature désenchantée, dévergondée ; il fait bien de railler les poètes français qui font de leurs rimes un vrai cliquetis, un jeu puéril ; mais il ne corrigera personne par le remède qu'il propose. Convaincu que c'est le XVII^e siècle qui a eu " la plus grande et la plus complète littérature qui ait jamais été, „ il ne voit de salut littéraire que dans l'orthodoxie absolue ; il prêche en tout la règle inflexible, et, à le voir s'incliner sans réserve devant la *Politique sacrée* de Bossuet, on dirait qu'il perd de vue la Constitution qui nous régit. Il est vrai que quand il descend à la critique courante, il a peine à se défendre de cette tolérance qui toujours accompagne le véritable amour de l'art. Il n'est pas impunément doué du sentiment littéraire, et l'on s'en aperçoit quand il tient la balance pour quelque œuvre de Victor Hugo. On s'en aperçoit surtout dès qu'il doit juger l'art hiératique du moyen-âge : " Ceux, dit-il, qui prétendent trouver le type du beau dans le dessin maigre et incorrect du moyen âge, ont bien l'air de vouloir corriger l'œuvre du Créateur qui, en faisant l'homme, lui a donné avec la force toute la grâce des plus belles lignes. „

C'est principalement dans les romans belges qu'on peut saisir au vif l'émulation que nous avons signalée entre les écrivains de nos deux langues. Si ceux qui écrivent en flamand aiment à n'étudier que des types de leur ville ou de leur province, les romanciers qui se servent du français semblent avoir un horizon plus large, plus véritablement national. Mais cette différence tend à diminuer ; l'exemple donné par M. Henri Conscience, notre conteur le plus populaire, trouve des imitateurs, et d'autre part, on voit des Flamands recourir à la langue française pour mieux faire connaître les traditions indigènes.

C'est ainsi que M. Charles de Coster, par ses *Légendes flamandes* et ses *Contes brabançons*, s'est attaché à populariser des traditions et des cantilènes qui n'étaient jamais sorties de leur province. Dans sa *Légende d'Uylenspiegel*, il a voulu faire mieux encore : prenant pour héros d'une

époque goguenarde le Panurge des *petits livres bleus* de Flandre, il a fait du vieux gausseur légendaire l'incarnation des Pays-Bas soulevés contre Philippe II. C'est peut-être élargir trop le cadre de la joyeuse tradition ; mais il faut avouer que la tentative n'est pas sans valeur. Quoique notre seizième siècle ait été depuis trente ans l'objet des études les plus diverses, les plus hardies, on n'en a pas encore fait suffisamment ressortir les aspects familiers et populaires. M. de Coster se l'est proposé ; dans le siècle le plus tragique des temps modernes, il a essayé de retrouver l'éternel comique. On regrette que la fréquentation trop exclusive de Rabelais entraîne plus d'une fois l'auteur à confondre le grotesque avec le populaire, le néologisme avec l'originalité, la caricature avec le portrait frappant. Il doit encore à son plantureux modèle l'inconvénient des énumérations importunes, des propos équivoques et des trivialités, au moins inutiles. L'imagination déborde et noie le récit ; on se perd sous l'entassement des détails, et, si facile que soit la verve du romancier, on ne tire qu'imparfaitement de ce capharnaüm pantagruélique la leçon d'héroïsme et de civisme à laquelle on avait d'abord songé.

Tandis que M. de Coster veut retrouver le *sens belge* dans la joviale gaieté de nos fabliaux et de nos vieux dictons, un autre romancier le cherche dans nos mœurs d'aujourd'hui. M. *Emile Leclercq*, le plus fécond, le plus original de nos conteurs wallons, s'inspire avant tout d'un besoin de sincérité qui lui fait souvent méconnaître les droits de l'idéal, de la proportion, de l'harmonie. Doué d'un vif esprit d'observation, ayant d'ailleurs manié le crayon et le pinceau avant de manier la plume, il s'attache au contour exact, au rendu énergique. Il ne conte pas pour conter ; il n'a guère souci d'amuser ou de plaire ; il veut, dans ses fresques brusquées, violentes, nous arrêter malgré nous devant les plus dures réalités. Mais ce n'est pas un de ces réalistes qui prodiguent les inventaires minutieux, les descriptions diffuses et papillotantes ; il tient à frapper fort et vite ; il n'analyse qu'autant qu'il le faut pour définir et individualiser.

Telle est son horreur de la banalité, telle est sa crainte de tomber en quelque redite française, qu'il irait jusqu'au wallonisme pour achever de donner à ses peintures une couleur indigène. *Être soi* est sa devise d'artiste et d'écrivain ; il représente bien cette réaction que provoque tôt ou tard l'excès des imitations et des influences étrangères. M. Leclercq pousse quelquefois cette réaction jusqu'à l'étroitesse, jusqu'à l'injustice ; il tend à confondre la tendresse avec la mièvrerie, l'élégance avec la mignardise ; il se refuse à agrandir, à ennoblir, à idéaliser, par frayeur de l'artificiel et du chimérique.

Quoi qu'il en soit, ses trois derniers romans, les *Petit-Fils de Don Quichotte*, *Gabrielle Haury*, et surtout les *Deux Armuriers*, nous montrent un auteur en progrès constant et qui n'aurait pas de peine, s'il y consentait, à se défaire de ce qu'il y a de roide, de voulu, d'obstiné dans ses conceptions. Un peu moins de tension, de parti pris, un peu plus de

confiance dans les instincts généreux de cette bourgeoisie qui n'a pas cessé d'être une de nos forces les plus vives, et nous pourrions un jour reconnaître dans les tableaux de M. Leclercq cette entière fidélité d'expression à laquelle il n'a pas tort d'attacher un si grand prix.

Déjà, dans ses *Contes vraisemblables pour les enfants*, il semble se détendre et s'adoucir ; et quoiqu'il y plaide contre la folle du logis, il le fait avec une certaine bonhomie qui n'est pas trop loin de la grâce des *Contes de Perrault*.

En passant à d'autres romans de cette période, le jury a reconnu, à travers la diversité des sujets et l'individualité des auteurs, cette concordance des préoccupations nationales dont nous avons parlé plus haut. M. Emile Greyson, qui dans le *Passeur de Targnon* avait réussi à décrire les sites ardennais de la Lienne et de l'Amblève, est revenu assez vite à ses paysages favoris du Brabant. Jusque dans la banlieue de la capitale, il sait découvrir de frais réduits d'ombre et de verdure. Ce n'est pas pour s'y consumer en vagues efforts de contemplation rêveuse ; il est trop de son pays pour n'en pas subir un peu l'esprit pratique et positif. Mais s'il étudié la mêlée humaine, si, comme dans l'*Oncle Célestin*, il nous montre le flagrant conflit des intérêts et des passions, il n'a garde de nous amener à trop médire de la vie. Gracieux et lumineux, ses récits apaisent autant qu'ils émeuvent. L'émotion gagnerait même en profondeur, si, plus confiant en lui-même, le narrateur s'attardait moins à des détails sans valeur dramatique. A vouloir être trop minutieusement vrai, on risque de perdre les bénéfices de la vraisemblance.

C'est ce qui est arrivé à l'auteur de *Jacques Pierlot*. Sous le pseudonyme de Léon Evrard, il a raconté l'émouvante tragédie d'un prêtre assassin. Dans cette relation à preuves authentiques, il a voulu du même coup nous retracer les coutumes et les idées de la principauté épiscopale de Liège au siècle dernier. Les accessoires historiques nuisent ici d'autant plus au drame qu'ils se compliquent d'une forme qui n'est pas toujours simple.

Tel n'est pas le reproche que nous ferons aux *Récits et Légendes des Flandres*. M^{lle} Caroline Popp n'y résiste pas, sans doute, autant qu'il le faudrait, au danger de tout dire ; mais elle se sauve par la grâce et la souplesse. M^{me} Langlet est plus heureuse encore : elle se fait pardonner ses longueurs par un agréable mélange de naturel et de délicatesse. On s'en aperçoit quand on lit *Eveline Duvergnier*, *Cécilia*, et les *Ronces du chemin*. M. Guillaume Lebrocq réussirait mieux si, comme dans *Une vocation littéraire*, il ne confondait pas le roman humoristique avec le journal voué à la guerre des partis.

Un autre débutant a mieux compris les lois de l'inspiration littéraire. M. D. Keiffer, auteur du *Quatuor de Vianden*, fait preuve d'observation spirituelle autant que de goût cultivé. Ses figures luxembourgeoises ne sont peut-être que des silhouettes ; mais elles sont nettement découpées. Le jeune écrivain se recommande, en outre, par des affinités classiques

exemptes de fétichisme. Il ne croit pas qu'en traitant les choses domestiques, actuelles de son pays, il lui faille absolument dédaigner l'exemple des anciens.

Un grand artiste qui sut être en même temps un ardent patriote et, par rencontres, un vigoureux écrivain, *Antoine Wiertz*, a prêché toute sa vie cette féconde alliance de l'inspiration moderne et de l'étude classique. Au lendemain de 1830, il proposait pour mot d'ordre : "*Homère et Rubens*." Il le répétait, il s'en faisait un talisman pour ses écrits comme pour ses tableaux. L'auteur du *Patrocle*, dans ses lettres intimes (1), dans ses confidences passionnées, dans ses critiques à l'emporte-pièce, dans ses mémoires couronnés, associait l'amour de la patrie, le sens de la réalité et le culte des plus anciens chefs-d'œuvre. Si d'ailleurs le peintre dinantais exaltait sans cesse l'école d'Anvers, s'il la vénérât jusque dans la méthode et leçons de son professeur Van Brée, c'est que la tradition flamande lui rappelait un triomphe national autant qu'une splendeur artistique. Comme lui, son ami, son éditeur littéraire, *M. Potvin* (2) veut faire un faisceau lumineux des grandes études et des souvenirs nationaux. Il a déjà voué ses meilleures heures à la fondation d'un art nouveau pour notre patrie renouvelée. Toutes les fois que se dégageant des hostilités du jour, il s'élève à la sereine région du beau idéal, il nous montre ce que l'Art peut faire pour l'union des cœurs et la perpétuité du sentiment patriotique. C'est en tenant compte de ces constants efforts et en faisant la part de ce que tolère la sincère pratique des plus larges libertés, que le jury propose au gouvernement de décerner le prix quinquennal de littérature française, pour la période de 1863-1867, à *M. Charles Potvin*.

Agréez, M. le ministre, l'hommage de notre profond respect.
Bruxelles, le 13 mai 1868.

Le jury :

Ch. Faider, président ; A. de Closset, secrétaire ; de Monge ;
J. Fuërlon ; Grandgagnage ; J. Stecher, rapporteur ; Van
Bemmel.

(1) *Antoine Wiertz*, par Labarre, Bruxelles, 1867.

(2) *Œuvres littéraires d'Antoine Wiertz*, Bruxelles, 1867.

ACTES OFFICIELS.

M. Alph. Vandenpeereboom, ancien ministre de l'Intérieur a été élevé à la double dignité de grand officier de l'ordre de Léopold et de grand officier de l'ordre impérial de la légion d'honneur.

— Sont nommés :

A Visé, à la section préparatoire de l'école moyenne de l'État :

Premier instituteur dédoublant, le sieur Bajard (Léopold), actuellement deuxième instituteur ;

Deuxième instituteur, le sieur Depas (Eugène), élève diplômé de l'école normale de Saint-Roch, actuellement chargé, à titre provisoire, du service de deuxième instituteur dédoublant ;

Deuxième instituteur dédoublant, le sieur Cremers (Lambert), élève diplômé de l'école normale de Nivelles, actuellement instituteur communal à Saint-Remy.

A l'école moyenne de l'État, à Lierre : le sieur De Wulf (Henri) est nommé régent de cinquième et de sixième latine, en remplacement du sieur Louveigné, appelé à d'autres fonctions.

A l'Athénée royal d'Anvers : le sieur Vasseur (Charles), surveillant en remplacement du sieur Goovaerts, décédé.

A Malines : le sieur Dejode (Victor), dans le sein du conseil communal, membre du bureau administratif de l'école moyenne de l'État, en remplacement du sieur Andries, démissionnaire.

— Un arrêté royal du 13 mai 1868 accepte la démission du sieur Dauby (Henri-Napoléon-Joseph) en qualité de membre du bureau administratif de l'école moyenne de l'État, à Malines.

Par le même arrêté, le sieur Wittmann (Jacques-Chrétien), médecin dans ladite ville, est nommé en remplacement du démissionnaire.

A l'école moyenne de l'État, à Dinant : maître de dessin, le sieur Carlier (Bernard), professeur de dessin à l'école communale des beaux-arts ;

Maîtres de musique, en partage, en remplacement du sieur Rasquin, décédé, le sieur Brepsant (Engelbert), professeur de musique à l'école communale des beaux-arts, et Flostroy (Gustave), deuxième instituteur à la section préparatoire de l'école moyenne, ce dernier titulaire à titre provisoire.

A St-Trond : le sieur Foelen (Charles-Joseph-Modeste), médecin vétérinaire adjoint du gouvernement, est nommé, hors du conseil communal, membre du bureau administratif de l'école moyenne de l'État, établie en cette ville, en remplacement du sieur Loos, décédé.

A l'Athénée royal d'Arlon : le sieur Magnette (Louis), procureur du roi près le tribunal de première instance séant à Arlon, est nommé, hors du conseil communal, membre du bureau administratif, en remplacement du sieur Watlet, décédé.

— Un arrêté royal du 12 juin 1868 accepte la démission du sieur Rogister (Louis), en qualité de membre du bureau administratif de l'athénée royal d'Arlon.

— Par le même arrêté, le sieur Netzer (Joseph), conseiller communal et avoué à Arlon, est nommé en remplacement du démissionnaire.

A l'école moyenne de l'État, à Tongres : le sieur Laminne (Victor) est nommé, dans le sein du conseil communal, membre du bureau administratif, en remplacement du sieur Voncken, démissionnaire.

A Alost : un arrêté royal, en date du 30 mai 1868, admet le sieur Sterck (Charles-Louis), prêtre catholique romain, nommé par l'évêque de Gand, à donner l'enseignement religieux à l'école moyenne de l'État, en remplacement du sieur Soetens appelé à d'autres fonctions.

A Philippeville : par arrêté royal du 15 juin 1868, le sieur Defacqz (Jules-Laurent-Ghislain), prêtre catholique romain, nommé par l'évêque de Namur, est admis à donner l'enseignement religieux à l'école moyenne de l'État, en remplacement du sieur Gilliard, qui a reçu une autre destination.

— Deux arrêtés royaux, en date du 6 mai 1868, accordent la dispense de la condition : *a.* du certificat d'élève universitaire (ou de gradué en lettres), au sieur Vasseur (Charles), chargé, à titre provisoire, des fonctions de surveillant à l'athénée royal d'Anvers ; *b.* du diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur au sieur De Wulf (Henri), chargé à titre provisoire, des fonctions de régent de cinquième et de sixième latine à l'école moyenne de l'État, à Lierre.

Ces dispenses sont limitées aux fonctions que les sieurs Vasseur et De Wulf occupent actuellement.

Par arrêté royal du 30 avril 1868, une somme de 2,560 fr. est allouée, à titre de subside, à l'administration communale d'Ostende, pour l'aider à couvrir les dépenses ordinaires de l'école professionnelle de cette ville.

— Par arrêté royal du 30 avril 1868, un subside de 5,200 fr. est alloué à l'administration communale d'Anvers, pour couvrir la part contributive de l'État dans les dépenses de l'école industrielle, établie dans cette ville.

— Sont nommés membres du jury chargé de procéder aux examens d'admission aux diverses sections de l'école des arts et manufactures et des mines, ainsi qu'aux examens de passage de l'école préparatoire pour les élèves qui, dans la même session, auront satisfait à l'examen d'admission :

MM. de Cuyper, professeur ordinaire, inspecteur des études.

Trasenster, id. id.

Chandelon, id. id.

Brasseur, professeur ordinaire.

Catalan, professeur ordinaire.

Stecher, id.

Leroy, id.

Gillon, professeur extraordinaire.

Schmit, agrégé.

Pérard, ingénieur honoraire des mines.

Ce jury se réunira à Liège, le jeudi, 1^{er} octobre prochain, à 9 heures du matin.

— Résultats du concours à domicile. — Question de droit moderne.

Le sieur Seresia (Alfred-Philippe-Auguste-Marie), de Bruges, candidat en droit, élève de l'université de Gand, dont le mémoire rédigé à domicile, en réponse à la question de *droit moderne*, pour le concours universitaire de 1867-1868, a obtenu provisoirement plus de la moitié du *maximum* de points fixé par le jury, pour représenter un travail parfait, est déclaré admissible aux deux dernières épreuves du concours (concours en loge et défense publique du mémoire rédigé à domicile).

Le second mémoire envoyé en réponse à cette question et portant pour épigraphe :

“ L'État n'a pas intérêt à ce que des bâtards soient reconnus. ”

(Napoléon Bonaparte.)

n'ayant pas obtenu la moitié du *maximum* de points fixé par le jury, pour représenter un travail parfait, l'auteur n'est pas admis aux épreuves subséquentes du concours.

— Un arrêté royal du 30 avril, renouvelle le concours entre les établissements d'instruction moyenne du premier degré; ce concours aura lieu, en 1868.

— Le ministre de l'intérieur est autorisé à renouveler, en 1868, un concours entre les élèves des écoles moyennes.

— Un arrêté royal du 9 mai 1868 accorde aux Académies des beaux-arts ci-après désignées, pour en faire la répartition entre les élèves qui se distinguent par leur zèle, leur conduite, leurs bonnes dispositions et qui sont dépourvus de ressources suffisantes pour continuer leurs études, savoir :

1^o A l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers, un subside de 600 fr. ;

2^o A l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles, un subside de 500 fr. ;

3^o A l'Académie royale des beaux-arts de Bruges, un subside de 300 fr. ;

4^o A l'Académie royale des beaux-arts de Gand, un subside de 400 fr. ;

5^o A l'Académie royale des beaux-arts de Liège, un subside de 400 fr. ;

6^o A l'Académie des beaux-arts de Louvain, un subside de 300 fr.

— Par arrêté royal du 9 mai 1868, un subside de 1,225 francs est alloué à l'administration communale de Houdeng-Aimeries (Hainaut), pour l'aider à couvrir les dépenses résultant de l'école industrielle établie dans cette localité.

— Le prix quinquennal de littérature française pour la période finis-

sant le 31 décembre 1867, est décerné à M. Charles Potvin, pour l'ensemble de ses œuvres poétiques.

— Par arrêté royal du 19 mai 1868, un subside de 500 fr. est accordé à l'Académie d'archéologie de Belgique, à Anvers, afin de l'aider à continuer ses travaux.

— Par arrêté royal du 19 mai 1868, un subside de 500 alloué à l'Institut archéologique de la province de Luxembourg, afin de l'aider à continuer ses travaux.

— Un arrêté royal du 19 mai 1868 accorde un subside de 12,550 fr. à l'Institut supérieur de commerce d'Anvers, comme complément de la part contributive de l'Etat dans les dépenses de cet établissement.

— Un arrêté royal du 19 mai 1868 accorde un subside de 6,000 fr. à l'administration communale de Charleroi (Hainaut) pour couvrir la quote-part d'intervention de l'État dans les dépenses de l'école industrielle établie dans cette ville.

— Par arrêté royal du 26 mai 1868, un subside de 4,000 fr. est alloué à l'administration communale d'Ypres (Flandre occidentale), pour l'aider à couvrir les dépenses de l'école industrielle établie en cette ville.

— Par arrêté royal du 26 mai 1868, est approuvée l'élection faite par la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, dans sa séance du 11 mai courant, de M. Félix Nève, professeur à l'université de Louvain et de M. Alphonse Wauters, archiviste communal à Bruxelles, en qualité de membres titulaires de ladite classe.

— Vu l'arrêté royal en date du 10 juillet 1858, qui institue un prix triennal pour la composition d'une œuvre dramatique en langue flamande dont le sujet doit être pris, soit dans l'histoire, soit dans les mœurs nationales, et qui fixe, indépendamment de la médaille, le minimum et le maximum du prix qui pourra être accordé en argent ;

Vu le rapport du jury chargé de décerner le prix pour la quatrième période triennale (1865-1867) ;

Considérant qu'il résulte de ce rapport que le jury a décerné le prix, par quatre voix contre une, à l'ouvrage intitulé : *De Vrouwenhater, tooneelspel met zang in twee bedrijven, door A. Van de Kerckhove* ;

Arrête :

Article unique. Le prix en argent alloué au sieur A. Van de Kerckhove est fixé à la somme de douze cents francs.

CAISSE DE PENSIONS DES VEUVES ET ORPHELINS DES MEMBRES DU CORPS
ADMINISTRATIF ET ENSEIGNANT DES ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION
MOYENNE DIRIGÉS PAR L'ÉTAT.

OBSERVATIONS SPÉCIALES :

Indemnités à payer à leurs remplaçants par les professeurs en congé pour cause de maladie.

Il est admis en principe que les professeurs, etc., en congé pour cause de maladie, restent seuls titulaires de leurs fonctions et des avantages

qui y sont attachés, bien que leur service soit fait, à titre provisoire, par des suppléants et qu'on mette à leur charge les indemnités qui sont payées à ces derniers. Dans ce cas, le traitement intégral doit être porté aux états collectifs de liquidation, sauf au titulaire en congé, à payer lui-même à son remplaçant l'indemnité qui aura été fixée de ce chef.

Fonctionnaire marié. — Enfants nés après la mise à la pension.

Un professeur a demandé si le bénéfice que consacre le § 5 de l'art. 23 des statuts organiques du 29 décembre 1852, en vue de créer pour sa femme et ses enfants âgés de moins de 18 ans, des droits à une augmentation de la pension éventuelle, est applicable aux enfants nés après la mise à la retraite du professeur marié en activité de service.

Cette question a été soulevée parce que l'art. 56 de la loi du 21 juillet 1844, reproduit à l'art. 39 des dits statuts, porte que la femme qui se marie avec un pensionnaire, et les enfants issus de ce mariage, n'ont aucun droit à la pension.

Comme le professeur dont il s'agit était marié avant sa mise à la pension, les enfants qui pourraient naître dans la suite, de son mariage actuel, auront les mêmes titres que s'ils étaient nés antérieurement à sa mise à la retraite.

Écoles préparatoires annexées à des athénées royaux. — Immatriculation des membres du personnel.

On a demandé si les instituteurs attachés à une école préparatoire annexée à un athénée royal doivent être compris parmi le personnel de cet établissement et s'ils sont tenus, comme tels, de participer à la caisse des veuves et orphelins des membres du corps administratif et enseignant des établissements d'instruction moyenne dirigés par l'État, au même titre que les instituteurs des sections préparatoires annexées aux écoles moyennes de l'État, qui ont été considérées comme faisant partie de ces établissements.

Cette demande a été résolue négativement, parce que la position de la section primaire annexée à un athénée est toute différente de celle des sections préparatoires annexées, en vertu de la loi, aux écoles moyennes. En effet, les instituteurs de la première catégorie sont nommés par les administrations communales et leur traitement est payé sur les fonds communaux; c'est donc à la caisse centrale de prévoyance des instituteurs et professeurs urbains qu'il y a lieu de les immatriculer.

RÉSUMÉ DES OPÉRATIONS DE LA CAISSE PENDANT L'ANNÉE 1866.

Recettes.

Retenues sur les traitements (tableau n° 1).	Fr. 46,270 00
Id. pensions (tableau n° 2).	1,454 46
Recettes diverses (non compris les intérêts des capitaux placés) (tableau n° 3).	9,293 80
Intérêts des capitaux placés (tableau n° 3).	37,097 50
Total des recettes.	Fr. 94,115 26

Dépenses.

1 ^o Service des pensions (tableau n ^o 4).	Fr. 35,767 13
2 ^o Dépenses diverses (tableau n ^o 5).	2,134 14
Total des dépenses.	Fr. 37,901 27
Excédant des recettes sur les dépenses.	56,213 99
Excédant en numéraire de l'exercice précédent.	16,088 67
Ensemble.	Fr. 72,302 66
Achats de fonds publics.	48,164 42
Solde disponible à la clôture de l'exercice 1866.	Fr. 24,138 24

RELEVÉ GÉNÉRAL DES CAPITAUX DE LA CAISSE AU 1^{er} JANVIER 1867.

Rentes belges au capital de fr. 1,542,400, donnant un intérêt annuel de 2 1/2 p. c., soit fr. 38,560.

Une somme de fr. 864,536-49 a été employée à l'acquisition des capitaux ci-dessus. Soit 56.03 p. c. prix moyen d'achat des capitaux.

— Par arrêté royal du 12 juin 1868, un subside de 3,375 francs est alloué à l'administration communale de Huy (Liège), pour l'aider à couvrir les frais de l'école industrielle établie dans cette ville.

— Par arrêté royal du 15 juin 1868, un subside de 2,000 francs est alloué, à titre d'encouragement, à la société instituée pour la publication de Mémoires relatifs à l'histoire de Belgique.

— La défense publique du mémoire rédigé à domicile, en réponse à la question de *droit moderne*, pour le concours universitaire de 1867-1868, par le sieur Alfred Seresia, docteur en philosophie et lettres et candidat en droit, élève de l'université de Gand, aura lieu à l'ancien hôtel du ministère des finances, rue de la Loi, n^o 10, à Bruxelles, le mardi 7 juillet prochain, à deux heures de relevée.

La question de droit moderne est ainsi conçue :

“ Exposer les énonciations, déclarations et reconnaissances que doit et peut contenir l'acte de naissance de l'enfant naturel, en discutant l'importance qu'elles présentent au point de vue de la preuve de la filiation. ”

— Vu les articles 1 et 2 de notre arrêté du 16 avril 1851 ;

Voulant pourvoir à la formation du jury qui sera chargé de délivrer le diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences pendant la session de 1868, dont l'ouverture est fixée au 9 juillet prochain ;

Sur la proposition de notre ministre de l'intérieur,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Sont nommés membres du jury précité, savoir :

Président : M. Donny, général-major.

Suppléant du président : M. Lhoest, colonel d'artillerie.

Membres : MM. Andries, inspecteur des études à l'école normale des sciences, annexée à l'université de Gand ; Dauge, professeur à l'univer-

sité de Gand; Dugniolle, id.; Mansion, docteur en sciences; Rousseau, professeur à l'université de Bruxelles; Hannon, id.; Van Beneden, professeur à l'université de Louvain; Gilbert, id.

M. Dauge, remplira les fonctions de secrétaire.

— Par arrêtés royaux du 13 mai 1868, sont admis au bénéfice des primes instituées par l'arrêté royal du 31 mars 1860, les ouvrages dramatiques intitulés :

Les Maîtres flamands au XVII^e siècle, drame en 4 actes par Hyac. Kirsch;

Le Couteau de Castille, opéra-bouffe en 1 acte, paroles de Gillard, musique de Berré.

AVIS.

Nous rendons nos collaborateurs attentifs à ces modifications introduites dans les tarifs de la poste :

Les papiers d'affaires et autres documents manuscrits *n'ayant pas le caractère d'une correspondance actuelle et personnelle*, originaires et à destination de l'intérieur du royaume, pourront être affranchis au prix de 80 centimes par paquet ne dépassant pas le poids de 300 grammes. Au-dessus de 300 grammes, ce prix augmente de 10 centimes par 100 grammes ou fraction de 100 grammes.

Sont considérés comme papiers d'affaires dans le sens de la loi du 29 avril 1868, notamment :

Les copies ou extraits d'actes sous seing privé, écrits sur papier timbré ou non timbré, les journaux contenant des insertions légalisées ou enregistrées, les articles ou mémoires manuscrits traitant de questions spéciales, les cahiers d'étude et les exemplaires d'écriture faits à la main, *et généralement tous les manuscrits destinés ou non à l'impression, pourvu qu'ils ne contiennent rien qui puisse avoir le caractère d'une correspondance actuelle et personnelle*; enfin les titres de toute nature servant de pièces justificatives ou d'éclaircissements à une affaire quelconque, et les lettres de date ancienne (c'est-à-dire ayant perdu leur caractère d'actualité), destinées à un usage analogue et qui seraient présentées ouvertes;

Les partitions et feuilles manuscrites de musique;

Les plans, cartes, croquis, dessins en noir ou coloriés, et autres productions analogues faites à la main;

Les épreuves d'imprimerie corrigées, *quand elles seront accompagnées du manuscrit*.

— Pendant l'année 1867 la classe des lettres de l'Académie de Belgique a perdu deux de ses membres, MM. le baron de Saint-Génois et Baguet et un de ses associés M. Mittermaier.

Dans sa séance du 11 mai, elle a désigné, par ses suffrages, MM. Félix Nève et Alphonse Wauters, déjà correspondants, pour les places de membre titulaire, sauf approbation royale.

Elle a ensuite élu à la place d'associé M. Auguste Scheler, bibliothécaire du Roi.

La classe avait inscrit six questions au programme du concours de cette année.

Elle a reçu :

1° Un mémoire portant pour devise : *De peu assez*, en réponse à la quatrième question, relative à Jean Lemaire (de Belgis) considéré comme poète et prosateur.

Conformément aux conclusions des rapporteurs, elle a décerné sa médaille d'or à ce travail qui est dû à M. Charles Fétis, fils.

M. Fétis est venu recevoir, aux applaudissements de l'assemblée, la récompense académique qu'il a remportée.

2° Un mémoire portant pour devise : *Audaces fortuna juvat*, en réponse à la cinquième question, relative aux systèmes électoraux.

D'après l'opinion de MM. les commissaires, la classe a décidé de ne pas décerner de récompense à ce travail.

Circulaire à MM. les gouverneurs des provinces.

Par sa circulaire du 18 mai 1865 (direction générale de l'instruction publique, n° 2515/47776), mon honorable prédécesseur vous a notifié une mesure transitoire qu'il avait prise et aux termes de laquelle l'emploi des ouvrages classiques flamands, écrits dans l'ancienne orthographe, serait toléré jusqu'à la fin de l'année scolaire 1867-1868.

Comme le délai expirera dans quelques mois, il importe, monsieur le gouverneur, d'y rendre attentifs les établissements et les personnes qui ont reçu avis de la décision et qui sont mentionnés dans le pénultième et l'antépénultième alinéas de la circulaire du 13 mai 1865.

Il est bien entendu que les élèves qui ont *actuellement* entre les mains des ouvrages flamands imprimés selon l'orthographe ancienne, ne seront pas obligés de les abandonner et d'acheter des éditions nouvelles.

Le ministre de l'intérieur,

EUDORE PIRMEZ.

— Le crédit de 5,000 francs, pour le prix quinquennal des sciences médicales, ne doit plus figurer au budget de 1869.

— L'allocation pour indemnités à accorder à des professeurs de l'enseignement moyen du 1^{er} et du 2^e degré, qui sont sans emploi, est diminuée de 1,100 francs, par suite de la mise à la pension de deux professeurs de cette catégorie.

— Les sommes de 1,500 francs, allouées pour le matériel des universités, et de 7,000 francs pour les frais de rédaction du sixième rapport triennal, sur l'état de l'enseignement supérieur, disparaissent du budget de 1869.

PROGRAMME DE CONCOURS POUR 1870.

L'Académie de Belgique inscrit, dès à présent, dans son programme de concours de 1870, les questions suivantes :

Première question.

“ Rechercher les causes qui amenèrent pendant le XII^e et XIII^e siècle,

l'établissement des colonies belges en Hongrie et en Transylvanie. Exposer l'organisation de ces colonies et l'influence qu'elles ont exercée sur les institutions politiques et civiles, ainsi que sur les mœurs et les usages des pays où elles furent fondées. „

Deuxième question.

“ Faire l'histoire des relations politiques et administratives qui ont existé entre la Belgique et le comté de Bourgogne, jusqu'à la conquête de ce dernier pays par la France. „

Troisième question.

“ On demande un essai sur la vie et le règne de Septime Sévère. „

Quatrième question.

“ Faire l'histoire du droit de chasse et de la législation sur la chasse en Belgique et dans le pays de Liège. Ajoutez à cette histoire des notions sur le même sujet en France, en Angleterre, en Allemagne et en Hollande. „

Cinquième question.

“ Exposer les divers systèmes électoraux qui ont été successivement introduits chez les peuples anciens et modernes. Faire, en même temps, ressortir l'esprit dans lequel ces systèmes ont été conçus, et en apprécier les résultats pour la liberté civile et politique, pour l'ordre et la prospérité chez ces peuples. „

Les prix réservés à la première, deuxième, troisième et quatrième questions seront de six cents francs; il sera de mille francs pour la cinquième.

Les auteurs des mémoires insérés dans les recueils de l'Académie ont droit à recevoir cent exemplaires de leur travail. Ils ont, en outre, la faculté d'en faire tirer un plus grand nombre, en payant à l'imprimeur une indemnité de quatre centimes par feuille.

Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin; ils devront être adressés, francs de port, avant le 1^{er} février 1870, à M. Ad. Quetelet, secrétaire perpétuel.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations, et demande, à cet effet, que les auteurs indiquent les éditions et les pages des livres qu'ils citeront.

On n'admettra que des planches manuscrites.

— La session de 1868 du jury chargé de délivrer les diplômes d'aspirant-professeur agrégé et de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences, s'ouvrira à Gand, le jeudi 9 juillet prochain, à 9 heures du matin.

Les inscriptions seront prises dans le bureau de l'administrateur-inspecteur de l'université de Gand.

Les listes seront closes le 29 juin courant.

— Les examens d'admission à l'école de médecine vétérinaire de l'État auront lieu, le 13 du mois de juillet prochain, au local de l'école à Cureghem-lez-Bruxelles.

Les jeunes gens qui désirent s'y présenter doivent se faire inscrire, avant le 1^{er} juillet, chez le directeur de cet établissement.

— Résultats des examens conduisant à l'obtention du diplôme de capacité institué par l'arrêté royal du 3 février 1863, en faveur des élèves de la première industrielle et commerciale des athénées royaux, pendant la session de 1867.

A l'athénée royal d'Anvers.		2 inscrits,	2 admis.
id.	de Bruxelles.	4 id.	3 id.
id.	de Bruges	1 id.	1 id.
id.	de Gand	5 id.	5 id.
id.	de Mons	" id.	" id.
id.	de Tournai	1 id.	1 id.
id.	de Liège	1 id.	1 id.
id.	de Hasselt	1 id.	1 id.
id.	d'Arlon	2 id.	2 id.
id.	de Namur	5 id.	4 id.
Total général.		22 id.	20 id.

Diplôme de capacité institué par arrêté royal du 27 janvier 1863 pour l'enseignement de la langue flamande, de la langue allemande et de la langue anglaise.

Les inscriptions concernant les examens à subir pour l'obtention du diplôme de capacité, institué par l'arrêté royal du 27 janvier 1863, seront ouvertes, dans les gouvernements provinciaux, à partir de mardi 2 juin prochain, et closes irrévocablement le 30 du même mois.

Les examens auront lieu à Liège, au local de l'Université, dans le courant du mois d'août prochain, au jour qui sera fixé ultérieurement. Les récipiendaires seront convoqués par le président du jury. Leur adresse doit être indiquée d'une manière très-exacte dans les listes d'inscription.

NOUVELLES DIVERSES.

Dans son mémoire sur l'analyse spectrale, adressé au ministre de l'instruction publique de France, M. Janssen constate que c'est à la vapeur d'eau qu'elle contient que notre atmosphère doit la majeure partie de son action sur la lumière, et qu'il est possible de reconnaître la présence de cette vapeur dans les corps célestes.

Il résulte des recherches de ce savant, que l'atmosphère solaire ne contient aucune trace de vapeur d'eau, mais que ce corps se rencontre dans les atmosphères de Mars et de Saturne. Il est plus que probable que l'étude des autres planètes amènera à des conclusions analogues, et qu'on pourra démontrer autrement que par voie d'analogie, que toutes les planètes qui subissent l'action attractive du soleil, forment une même famille et possèdent à leur surface des météores similaires.

Jusqu'à ce jour, on n'avait que de vagues notions sur la composition des atmosphères planétaires.

L'importante découverte de M. Janssen est due à l'étude des effets que produit la vapeur d'eau sur le spectre d'une lumière qui la traverse. Il s'est servi pour cela d'un tube de tôle de 37 mètres de long rempli de vapeur d'eau et traversé par un jet lumineux d'une rampe de seize becs de gaz.

— La première partie du tome deuxième de la *Biographie nationale*, publiée par l'Académie royale de Belgique, vient de paraître, et forme un volume de 240 pages imprimé sur deux colonnes. Avec ce volume s'ouvrent les biographies inscrites sous la lettre B. La première est consacrée à Bauwens (Amand), jurisconsulte et professeur à Louvain, né en 1674, mort le 7 décembre 1724 ; la dernière se rapporte à Blinckt (Arnold), professeur à l'Université au XVI^e siècle. Les principales biographies contenues dans ce volume sont celles de Liévin Bauwens, importateur de la filature de coton à la mécanique sur le continent, des Beaufort-Spontin, qui ont fourni tant d'hommes d'Etat et de guerre, du général baron de Beaulieu, de Guillaume de Beeckman, six fois bourgmestre de Liège, qui marqua dans les révolutions de cette cité au XVII^e siècle, de Charles Van Bemmél, poète et professeur, de Henri de Berghes, évêque de Cambrai, „ dont la vie fut une perle sans tâche, „ de Jean de Glymes, marquis de Berghes, de Berlaymont, de Bertholet, des Berthout, du baron Beyts, de Billet de Gand, de M^{me} Biolley, du vicomte de Biolley, de Blaes, publiciste et administrateur, échevin à Bruxelles, né en 1809, mort en 1855, de Bar, mambour de Liège, Blaton, peintre d'histoire, Blavier, compositeur de musique, de Blés, peintre d'histoire au XVI^e siècle, etc., etc.

Ce volume qui sort des presses de M. Thiry-Van Bughenhout, et qui est imprimé avec soin et sur beau papier, est précédé de la note suivante encadrée de noir :

“ La commission chargée de la publication de la *Biographie nationale* a perdu, le 10 septembre 1867, son président, M. le baron de Saint-Genois. C'est à M. le baron de Saint-Genois qu'appartient l'honneur d'avoir conçu le plan de cette œuvre et d'avoir dirigé les travaux qui en ont assuré l'exécution. Ses confrères considèrent comme un devoir de consigner ici l'hommage de douleur et de regrets qu'ils rendent à sa mémoire. „

Séance du 29 février 1868.

— Le plus intéressant des mémoires lus dans la dernière séance de l'Académie des inscriptions a été celui de M. Louis Quicherat. Que faut-il penser du poème véhément contre Néron, publié par Balzac, dans ses *Entretiens*, sous le nom du “ vieux poète Turnus, et reproduit plus tard par Burmann, par Chrétien Wernsdorf, comme une vénérable relique de l'antiquité latine ? L'existence du poète Turnus, dont parle Mar-

tial, ne peut être aucunement contestée : quant au poème contre Néron, il n'est pas de ce Turnus, il est de Balzac qui, lui-même, quelques années avant sa mort, a fait démasquer par son ami Ménage son ingénieuse supercherie. Voilà ce qu'a parfaitement démontré M. Louis Quicherat. Ainsi, désormais, ce poème doit être retranché de la collection des *Poetæ latini minores*.

— M. Emmanuel Hiel, auteur de *Lucifer*, vient de publier un remarquable volume de poésies, dédié à M. A. Vandenpeereboom, ancien ministre de l'intérieur.

— L'Académie française a procédé à l'élection de deux nouveaux membres, en remplacement de M. Ponsard et de M. Flourens, décédés. Le nombre des membres présents était de 32, majorité 17.

Deux candidats se présentaient pour remplacer M. Ponsard; savoir : M. Théophile Gautier et M. Autran.

Au premier tour de scrutin M. Autran, ayant réuni 23 voix, a été proclamé membre de l'Académie. M. Théophile Gauthier en a obtenu 9.

Quatre candidats étaient en présence dans la seconde élection, celle qui devait donner un remplaçant à M. Flourens, savoir : MM. Claude Bernard, l'illustre physiologiste, déjà membre de l'Académie des sciences; M. Foissac, M. Rousset, auteur de la *Vie de Louvois* et de plusieurs autres ouvrages, et M. Théophile Gautier, qui peut-être n'avait pas expliqué assez clairement l'intention de borner sa candidature au fauteuil laissé vacant par M. Ponsard.

Au premier tour de scrutin, M. Claude Bernard a réuni 21 suffrages, M. Camille Rousset en a obtenu 7, M. Froissac 2, et M. Théophile Gautier 2.

En conséquence, M. Claude Bernard a été proclamé membre de l'Académie.

— HAUPT, *Excerpta ex Timothei Gazæi libris de animalibus*; fragments à peu près inédits. — MOMMSEN, *Zur lebensgeschichte des jüngern Plinius*; article de 109 p., très-important; il sera impossible de rien écrire sur Pline le Jeune sans consulter ce travail qui établit la chronologie des *Lettres*, examine et discute tous les renseignements que nous possédons sur la biographie de leur auteur et sur les fonctions qu'il a remplies. Il est suivi de six notes sur des points spéciaux, la sixième est la liste exacte des consuls ordinaires et *suffecti* de l'an 96 à l'an 117. — HAUPT, *Analecta*; suite d'une série de notes critiques (LXI-LXXII) et d'observations. (*Revue critique*).

— Un ouvrage sur l'instruction publique aux Etats-Unis qui vient de paraître à Londres contient quelques détails intéressants sur la part faite aux femmes dans l'enseignement, soit comme élèves, soit comme institutrices.

A l'école supérieure de Baker (Kansas), où les élèves des deux sexes sont réunis, la chaire de langue grecque est occupée par une jeune fille de 21 ans, miss Baldwin; c'est elle qui a été désignée par le conseil

d'administration pour prononcer dernièrement le discours de la rentrée des classes.

A l'école supérieure de Saint-Laurent (New-York) ce sont de jeunes institutrices qui donnent des leçons d'économie politique, qui forment des ingénieurs, etc. Oberlin est le quartier général des écoles mixtes pour les deux sexes.

Une circonstance digne d'être signalée, c'est que le cours d'anglais, à Oberlin, est donné par une négresse. Le collège Vassar, à Poughkeepsie (New-York), exclusivement destiné aux femmes a été construit aux frais d'un brasseur, Mathieu Vassar, sur le modèle des Tuileries. Le bâtiment à 500 pieds de long sur 176 de large et se trouve au milieu d'un parc charmant. A droite, on voit le manège et la salle de gymnastique ; à gauche, un observatoire et l'habitation de la directrice, miss Mitchell.

Plus loin, dans les pavillons qui forment les ailes de l'édifice, se trouvent des chambres très agréables qui sont louées aux institutrices à des prix excessivement modérés ; au milieu on trouve le réfectoire, la chapelle, une galerie d'art, une bibliothèque et des salles d'étude, parfaitement aménagées. Plus loin, le bureau de l'administration. Les chambres des élèves sont groupées par quatre, dont trois sont des chambres à coucher donnant toutes sur la quatrième qui forme le salon. Il y a aussi un cabinet d'histoire naturelle. On comprend que ce collège a un grand succès. Il compte en ce moment 350 élèves. Les examens sont très sévères et les institutrices sont prises parmi les meilleures qui se puissent trouver aux Etats-Unis. Il serait vraiment difficile de trouver sur notre continent un établissement qui pût être mis sur la même ligne que le collège Vassar.

— On lit dans la *Patrie* :

L'impératrice a bien voulu autoriser l'association de la Sorbonne pour l'enseignement secondaire des jeunes filles, à faire frapper à son effigie les médailles qui doivent être données en prix aux élèves, à la fin de cette année scolaire, d'après les notes qui résulteront des compositions écrites.

— *La Collection des grands écrivains belges ayant écrit en français*, publiée par l'Académie royale de Belgique, se poursuit régulièrement. On annonce le tome 6^e des *Œuvres de Froissart*, publiées pour la première fois, d'après les variantes de divers manuscrits, par M. le baron Kervyn de Lettenhove.

— Une société est en voie de formation, pour la création à Paris d'une école professionnelle de la coopération.

Cette école coopérative est destinée spécialement aux apprentis, fils de coopérateurs, et en général de tous les travailleurs qui désirent diriger leurs enfants dans la voie de l'association ouvrière. Elle préparera les apprentis à la pratique de l'association ouvrière, par la connaissance des principes de la coopération, ainsi que de l'histoire comparée des sociétés ouvrières.

Cet enseignement spécial sera complété par celui des sciences physiques, du dessin, de la tenue des livres, de l'histoire moderne, de la littérature française et des principes généraux du droit français.

L'enseignement sera réparti en quatorze leçons par semaine, de huit heures à dix heures et demie du soir, pendant les six premiers jours de la semaine, et le dimanche matin, de huit heures et demie à onze heures.

— Il vient de paraître à Dresde une traduction de Dante, signée Philalèthe, dont le véritable auteur est le roi Jean de Saxe.

— M. de Saulcy a rendu compte à l'Académie des inscriptions, dans la séance de vendredi dernier, d'une curieuse découverte faite à Mursins, près de Cahors. Il s'agit d'une muraille gauloise dont le développement est de 2,200 mètres. C'était la ceinture de quelque *oppidum* dont les plus anciennes cartes ne paraissent pas faire mention. On remarque que la masse de cette muraille, qui paraît avoir eu 10 mètres de hauteur, était consolidée par de robustes pièces de bois, et que ces pièces de bois adhéraient les unes aux autres par des clous d'un pied de longueur. M. de Saulcy a présenté un de ces clous à l'Académie. Il est d'un fer excellent ; aucune de nos forges ne fabrique aujourd'hui un fer plus pur et plus solide. La découverte de Mursins nous offre donc des renseignements nouveaux sur les procédés de l'art gaulois. En outre, elle importe à l'histoire : il s'agit, en effet, de rechercher quel était cet *oppidum*, dont l'existence est attestée par une aussi forte muraille.

— L'expédition destinée à explorer l'intérieur de l'Afrique, sous la direction du capitaine Faulkner, est partie de Southampton pour le Cap.

— *Tibère*, par l'auteur d'*Auguste, sa famille et ses amis*, vient de paraître à la librairie de Michel Lévy frères. M. Beulé, dans ce nouveau volume, juge Tibère au nom de la morale, et le peint, à l'aide de l'archéologie, avec une vigueur qui le fait apparaître, revivre, agir et penser devant nous. Ce n'est pas seulement une étude originale, c'est aussi une leçon d'une portée saisissante.

DÉCOUVERTE D'ANTIQUITÉS ROMAINES. — On vient de retrouver dans la commune de Fouron-le-Comte, déjà illustrée par la découverte de la villa du *Steenbosch*, décrite par M. Delvaux, de Fouron, les traces d'un nouvel établissement de villégiature de l'époque belgo-romaine, au lieu dit : *Op de saele*. Selon toute apparence, cet établissement date du temps des Antonins, alors que la sécurité régnait partout et qu'on ne craignait pas encore les invasions des Barbares. Ce serait à la fin du règne de Marc-Aurèle qu'il aurait été anéanti, s'il faut en juger par analogie avec d'autres villas explorées dans les derniers temps.

Les fouilles ont, jusqu'à présent, mis au jour des substructions portant les traces d'un incendie violent, des tas considérables de récoltes brûlées où l'on distingue parfaitement la forme des grains, des tuiles romaines dites *imbrices* et *tegulae*, dont une avec marque du potier C. F. C.; différents ustensiles, des morceaux de marbre, un fragment de colonne, des parties de mosaïque, etc.

Les fouilles, opérées aux frais du gouvernement, sont dirigées par un membre de la commission des monuments.

Une députation, composée de membres de l'Institut archéologique, s'est rendue sur les lieux afin de procéder à l'examen des travaux exécutés jusqu'à ce jour. M. le bourgmestre s'est spontanément mis à la disposition de ces messieurs pour leur faciliter, par son intervention officielle et les renseignements qu'il avait recueillis, et les recherches qu'ils allaient faire.

M. Thomas Delsaux s'est également mis à la disposition de la commission.
(*Messager des sciences historiques*).

DOCUMENTS RELATIFS A L'HISTOIRE DES PAYS-BAS, DÉCOUVERTS A TURIN. — M. Gachard, qui a été chargé d'une mission scientifique en Italie, vient de recueillir aux archives de Turin d'intéressants documents pour l'histoire des Pays-Bas, notamment une correspondance autographe de Philippe II avec le duc de Savoie Emmanuel-Philibert; un journal écrit de la main d'Emmanuel-Philibert, des événements politiques et militaires qui amenèrent la paix de Cateau-Cambrésis, une collection de lettres adressées au même prince par le cardinal de Granvelle, et une correspondance autographe de Philippe II avec les infantes Isabelle et Catherine, pendant le voyage qu'il fit en Portugal pour prendre possession de ce royaume, en 1581, 1582 et 1583. Il paraît que ces lettres de Philippe II à ses filles sont uniques. A la bibliothèque privée du Roi, le savant archiviste a trouvé un précieux recueil d'écrits et de mémoires politiques de Mercurino de Gattinara, grand-chancelier de Charles-Quint, dont plusieurs ont rapport à la captivité de François 1^{er} en Espagne.

La Commission d'histoire a dernièrement reçu communication d'une lettre du savant archiviste, datée du 24 décembre dernier. Poursuivant ses importantes recherches, il a découvert à Milan la correspondance de l'ambassadeur vénitien Vincenzo Quirini, qui s'étend à peu près jusqu'à la mort de Philippe le Beau, et y a recueilli en même temps des lettres pleines d'intérêt, écrites par les envoyés milanais à la cour de Bourgogne. A Florence surtout, dans les riches collections qu'on y conserve, il a trouvé de précieux documents adressés aux Médicis, entre autres une correspondance qui commence en 1557 et embrasse la fin du règne de Charles-Quint et celui de Philippe II.

EMILE V.... (id.)

NOTICE NÉCROLOGIQUE.

L'université de Liège vient de perdre un de ses plus éminents professeurs, un savant des plus distingués.

M. J.-B. Brasseur, professeur de géométrie descriptive, atteint depuis quelque temps d'une pneumonie, a succombé dans une syncope alors qu'on le croyait à l'abri de tout danger.

C'était un des vétérans de l'université de Liège. Travailleur infati-

gable, M. Brasseur se vouait à l'enseignement des sciences avec un véritable dévouement. Il était fort aimé de ses élèves qui appréciaient ses éminentes qualités. Il avait su également conquérir l'estime et les sympathies de ses collègues et de tous ceux qui le connaissaient.

M. Brasseur est auteur de plusieurs ouvrages scientifiques.

Il était né à Esch, sur l'Alzette, dans le grand-duché de Luxembourg.

Cet honorable professeur, qui a consacré son existence à l'enseignement, laissera une mémoire honorée et sa mort éveillera d'unanimes regrets.

Les gouvernements belge et hollandais lui avaient accordé de hautes marques de sympathie. M. Brasseur était officier de la Couronne de chêne et chevalier de l'ordre de Léopold.

— On lit dans la *Meuse* :

Samedi le 10 mai, ont eu lieu les funérailles de M. J.-B. Brasseur, professeur à notre université, membre de l'Académie royale de Belgique et membre fondateur de la société royale des sciences de Liège, décédé mercredi, à Liège, dans la 66^e année de son âge.

A dix heures, une solennelle réunion à la salle académique a précédé la cérémonie religieuse. Le corps professoral, le collègue échevinal, M. l'administrateur-inspecteur de l'université, le général commandant de la province, diverses notabilités de notre ville, des parents et amis du défunt, ainsi qu'un grand nombre d'élèves de l'université se pressaient dans le pourtour de la salle et dans les tribunes.

La salle était tendue de noir, et le cercueil, renfermant le corps du défunt, était placé dans l'hémicycle et entouré de cyprès et de cierges.

Trois discours ont été prononcés : le premier, par M. de Cuyper, recteur de l'université; le deuxième, par M. Spring, au nom de l'Académie royale de Belgique, dont M. Brasseur était membre, et le troisième par M. Catalan, doyen de la faculté des sciences de l'université.

M. de Cuyper a payé au nom de l'université, un tribut de légitimes regrets à l'homme intègre, au savant modeste, au collègue dévoué aux progrès des sciences, à l'ami dont l'affection sincère et inaltérable n'avait jamais varié.

M. Spring, tout en exprimant les mêmes regrets, s'est occupé plus particulièrement des travaux scientifiques de M. Brasseur et des mémoires publiés par le savant professeur dans les recueils de l'Académie.

M. Catalan a rendu compte d'une manière plus complète des travaux scientifiques de M. Brasseur, et a énuméré non-seulement tout ce qu'il avait publié dans divers recueils, mais encore beaucoup de travaux restés en manuscrit et qu'il s'attachait à perfectionner de plus en plus.

Les trois orateurs ont été unanimes pour rendre un légitime hommage à la haute valeur scientifique du savant que notre université vient de perdre et à celle de ses ouvrages.

Ces discours prononcés, le corps du défunt a été transporté par ses élèves à l'église Sainte-Véronique, suivi d'un nombreux cortège.

Après le service religieux, le cercueil a été placé sur le char funèbre

et conduit au cimetière de Robermont où trois discours ont encore été prononcés par M. d'Andrimont, bourgmestre, et par deux étudiants.

~~~~~

*Nécrologie.* — En Belgique : M. CH. TANGHE, chevalier de l'ordre de Léopold et inspecteur provincial de l'enseignement primaire de la Flandre occidentale, à Bruges. — L'université catholique de Louvain vient de subir une nouvelle perte. M. le docteur VAN BIERVLIET, professeur ordinaire à la faculté de médecine depuis son installation en 1835.

A l'étranger : M. DE CORMENIN, décédé après une assez courte maladie. Il était né le 5 janvier 1788, et il avait été nommé auditeur le 6 janvier 1810. Maintenu par le gouvernement de la restauration dans le conseil d'État, avec le titre de maître des requêtes, il avait encore ce titre en 1828, malgré l'éclatant succès de ses écrits sur le droit administratif, lorsqu'il fut nommé député par le collège électoral d'Orléans. Il prit bientôt rang parmi les députés de l'opposition et donna sa démission de conseiller d'État. Il rentra comme président de ce corps en mars 1848. Démentionnaire sous l'assemblée constituante, il fut néanmoins nommé conseiller d'État par cette assemblée. Réélu par la législative, rappelé par le président de la république en 1852, il n'a cessé de siéger que dans les derniers jours du mois d'avril dernier. — M. GABRIEL DUFOUR, ancien président de l'ordre des avocats au conseil d'État et à la cour de cassation, ancien représentant de l'Allier à l'assemblée législative en 1850-1851. M. Dufour faisait autorité en droit administratif. Il n'est personne, dans le monde des affaires, qui n'ait consulté avec fruit son *Traité général de droit administratif appliqué* (7 volumes in-8°). On lui doit également des articles remarquables dans la *Revue de législation et de jurisprudence* et dans le *Dictionnaire de l'administration française*. — M. le conseiller intime ABEÛ, professeur en droit à l'université de Breslau, où il est décédé, le 29 mai, à l'âge de 73 ans. — M. F. PFEIFFER, professeur de littérature allemande de l'université de Vienne et un des premiers philologues de l'Allemagne. Le défunt avait 53 ans. Il était né à Soleure (Suisse). — Le grand voyageur anglais, M. DUFFON, auteur de plusieurs ouvrages estimés sur l'Abyssinie, a été assassiné dans ce pays, le 28 mai dernier, par des bandits du Soho, entre Undel Wells et Sooroo. M. Duffon n'avait pas encore atteint sa trentième année. — M. POUILLET, le savant physicien a succombé aux atteintes d'un érysipèle. M. Pouillet était né à Cuzance (Doubs), le 16 février 1791. L'académie des sciences lui avait ouvert ses portes en 1837. — M. le conseiller CHARLES NOUGUIER, aussi remarquable comme jurisconsulte écrivain que comme magistrat. Ses ouvrages sur le droit criminel jouissent d'une juste réputation. — On annonce la mort de M. SZYMANOWSKI, professeur de médecine à l'université de Kieff (Russie).

~~~~~

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

EN BELGIQUE.

Année 1868.

3^{me} Livraison.

RÉPONSE A LA QUESTION PHILOLOGIQUE

proposée dans la livraison précédente ou correction d'un passage de Plutarque (Q. R. n° 80).

Évidemment le passage de Plutarque cité à la p. 96 est corrompu et il s'agit de retrouver la vraie leçon. Rien n'est plus facile. Une simple erreur de copiste a tout gâté. Le manuscrit ancien portait ΚΑΙΣΙΑΣΤΟΝ, le copiste a cru voir ΚΑΙ au lieu de ΚΑΙ et voilà le passage corrompu pour plusieurs siècles. Il faut lire τόπον τῷ θριαμβεύσαντι κλισίας τὸν ἐντιμότατον ἀποδίδοσθαι. Les philologues savent bien que du temps de Plutarque on appelait la place à table κλισία, κλίσις, κατὰκλισις, τόπος et τόπος κλισίας. Voyez la note de Wyttenbach ad Plut. Moral p. 148 E. Je ne citerai qu'un seul passage de Plutarque, que Dübner a oublié de corriger (in VII sap. conv. pag. 149 B.): ὥς ὃ γε τοποκλισίας δυσχεραίνων δυσχεραίνει τῷ συγκλιτῇ μᾶλλον ἢ τῷ κεκληκότι. Plutarque avait écrit: ὃ γε τόπω κλισίας δυσχεραίνων, comme dans le passage en question il avait appelé la place d'honneur τόπον κλισίας τὸν ἐντιμότατον.

Leide, le 6 juillet 1868.

C. G. COBET.

Nous croyons devoir ajouter qu'une solution identique à celle qu'on vient de lire ci-dessus nous a été communiquée par notre collaborateur M. A Wagener. Celui-ci nous fait remarquer en outre que, pour compléter la correction proposée par M. Cobet, il est nécessaire, dans la suite du texte, de remplacer προπέμπειν par προπομπήν.

(Note de la R.)

OBSERVATIONS CRITIQUES

SUR LE *περὶ τοῦ Εἰ ἐν Δελοῦς* DE PLUTARQUE.

Lorsqu'en 1839 Duebner publia pour la première fois les *Œuvres morales* de Plutarque, il put se vanter d'avoir, à l'aide de manuscrits, corrigé l'édition de Wyttenbach en plus de trois mille endroits.

Deux années plus tard, quand il fit paraître dans la collection Didot une nouvelle édition du même ouvrage, il lui fut possible, cette fois encore, d'apporter au texte de Plutarque de nombreuses améliorations. " Ita factum est, dit-il dans la préface, ut hoc volumen (le premier) duobus fere millibus locorum prodeat emendatius et alterum multo majore, quam prius olim, cura sit elaboratum. „

On serait tenté de croire qu'en présence de pareils résultats la tâche du critique soit à peu près terminée. Il n'en est rien pourtant et les pages suivantes ont pour but de montrer que, même après le travail de Duebner, il y a moyen, pour le philologue attentif, non seulement de glaner dans les *Moralia* de Plutarque, mais encore d'y faire une récolte assez abondante.

Il existe à la bibliothèque impériale de Paris une collation d'environ cinquante manuscrits de Plutarque, faite, il y a quelque trente ans, par un Grec du nom de Contos. Cette collation, comme Duebner l'a dit avec raison, sans porter le cachet d'une exactitude *absolue*, ne laisse pourtant en somme que très-peu de chose à désirer, ainsi que j'ai pu m'en convaincre, en confrontant moi-même le travail de Contos avec quelques-uns des manuscrits qu'il a eus à sa disposition, notamment avec le Cod. D. J'ai eu l'avantage de me procurer une copie de la collation de Contos, faite en partie sous la direction de Duebner, en partie sous celle de M. Pillon, de la bibliothèque impériale. Grâce à cette copie, soigneusement contrôlée, je possède pour les *Œuvres morales* de Plutarque cette base *diplomatique* (comme disent les Allemands) sans laquelle le critique le plus habile est exposé aux plus étranges méprises.

Plus d'une fois j'ai été surpris, je l'avoue, en voyant combien Duebner, tout en se trouvant à la source, a laissé subsister dans son édition de passages incorrects, qu'il lui eût été facile de corriger à l'aide des manuscrits. Il convient toutefois de ne pas oublier que Duebner était un homme extrêmement occupé, qui n'avait pas toujours le temps de consacrer aux éditions dont il était chargé, le soin et l'attention nécessaires. Il m'a avoué lui-même que, notamment en ce qui concerne Plutarque, il avait été parfois pressé un peu plus qu'il ne l'eût désiré. C'est lui que m'a encouragé à m'occuper sérieusement des *Moralia*, disant qu'il y avait encore beaucoup à faire pour cette partie de l'œuvre de Plutarque.

J'ai tâché de suivre le conseil de Duebner et je viens aujourd'hui soumettre aux lecteurs de la *Revue*, à titre de spécimen, quelques observations sur l'étrange traité intitulé *περι τοῦ Εἰ τοῦ ἐν Δελφοῖς*.

I) Dès les premières lignes je me trouve arrêté. D'après Euripide, dont Plutarque partage l'opinion, il ne convient pas qu'un pauvre fasse des libéralités à un riche, parce qu'en agissant de la sorte il a l'air, dans la meilleure hypothèse, de donner, comme dit le proverbe, un œuf pour avoir un bœuf. Toutefois, ajoute Plutarque, cette maxime n'est pas applicable aux choses de l'esprit :

Ἄρα δὲ ὅσον ἐλευθεριότητι καὶ κάλλει τὰ χρηματικὰ δῶρα λείπεται τῶν ἀπὸ λόγου καὶ σοφίας, καὶ διδόναι καλὸν ἐστὶ, καὶ διδόντας ἀνταπεινῶν ὁμοίᾳ παρὰ τῶν λαμβανόντων.

Voici de quelle manière Duebner traduit ce passage :

“ At enim, quanto liberalitate et pulchritudine munera pecuniaria donis doctrinae et sapientiae sunt inferiora, tanto honestius est cum dare haec, tum ab iis quibus dantur reposcere similia. „

J'ai à peine besoin de faire remarquer que cette traduction n'est guère en harmonie avec l'original. On cherche vainement dans le texte grec l'opposition entre *quanto* et *tanto*. Le comparatif *honestius* ne se justifie pas davantage, et tandis que le verbe *διδόναι* n'a point de régime, la version latine porte *dare haec*.

Ces inexactitudes, auxquelles le traducteur n'a pu se soustraire, proviennent de ce qu'il s'est glissé dans le texte deux petites erreurs, qu'il ne sera pas difficile de faire disparaître.

D'abord, au lieu de $\tilde{\alpha}\rho\alpha\ \delta\eta$ il faut lire $\tilde{\upsilon}\rho\alpha\ \delta\eta$. Voici ce que Wytttenbach dit à ce sujet dans ses *animadvertiones*, que Duebner ne doit pas avoir consultées, sans quoi il lui eût été impossible de maintenir la leçon vicieuse $\tilde{\alpha}\rho\alpha\ \delta\eta$: “ Pro $\tilde{\alpha}\rho\alpha$ B dat $\tilde{\upsilon}\rho\alpha$: atqui $\tilde{\upsilon}\rho\alpha\ \delta\eta$ ab initio sententiae, sed sequente accusativo, aut particula $\epsilon\tau\iota$, $\epsilon\iota$, vel simili ponere solet Plutarchus; $\tilde{\alpha}\rho\alpha\ \delta\eta$ autem nec pariter usurpat, nec $\tilde{\alpha}\rho\alpha\ \delta\eta$, quorum illud hoc loco vertendum erat *Itaque nimirum*, hoc *An igitur*. ”

Cette observation est péremptoire, d'autant plus que les leçons du ms. B, comme nous le verrons dans la suite de ce travail, doivent en règle générale être préférées à celles des autres mss.

Mais le changement de $\tilde{\alpha}\rho\alpha$ en $\tilde{\upsilon}\rho\alpha$ n'est pas encore suffisant, comme le prouve l'essai de traduction donné par Wytttenbach: “ Vide igitur quantum liberalitate et pulchritudine pecuniaria dona inferiora sint donis doctrinae et sapientiae, et *quam honestum sit cum haec donare*, tum ab iis quibus dantur similia reposcere. ”

Pour rendre possible cette traduction, Wytttenbach a dû considérer le mot $\delta\sigma\omicron\nu$ comme s'appliquant non seulement à $\lambda\epsilon\iota\pi\epsilon\tau\alpha\iota$ mais aussi à $\kappa\alpha\lambda\acute{o}\nu\ \epsilon\sigma\tau\iota$, ce qui donne lieu à une construction excessivement dure; de plus, il a été obligé de sous-entendre le mot $\alpha\upsilon\tau\acute{\alpha}$, afin d'avoir un régime pour le verbe $\delta\iota\delta\acute{o}\nu\alpha\iota$, ce qui ne présente pas moins de difficulté; enfin, dans la version adoptée par Wytttenbach, on cherche vainement la preuve de la proposition énoncée par Plutarque. Or, comme cette preuve n'est pas davantage fournie par la suite, il faut nécessairement qu'elle se trouve dans le passage même que nous examinons.

On fait disparaître toutes ces difficultés *par l'adjonction d'une seule lettre*, c'est-à-dire en intercalant le pronom relatif $\tilde{\alpha}$ entre $\sigma\omicron\phi\iota\alpha\varsigma$ et $\kappa\alpha\iota$.

Moyennant ces deux corrections, dont l'une est fournie par le ms. B et dont l'autre est d'une simplicité extrême, le texte de Plutarque devient entièrement clair, comme on peut s'en convaincre par la traduction suivante: “ *Vide igitur quantum liberalitate et pulchritudine pecuniaria dona inferiora sint donis doctrinae, quae et dare honestum est, et dantes reposcere similia ab iis qui accipiunt.* ”

II) A la fin du chapitre II il s'est glissé une erreur manifeste,

qu'avec un peu d'attention il eût été facile de corriger. Voici le texte de Wytttenbach adopté par Duebner :

“Ὅρα δὲ καὶ ταυτὶ τὰ προγράμματα, τὸ Γνωθὶ σαυτὸν καὶ τὸ Μηδὲν ἄγαν, ὅσας ζητήσεις κεκίνηκε φιλοσόφους, καὶ ὕσων λόγων πλῆθος ἀφ’ ἑκάστου καθάπερ ἀπὸ σπέρματος ἀναπέφυκεν ὧν οὐδενὸς ἦττον οἶμαι γόνιμον λόγον εἶναι τὸν νῦν ζητούμενον.

Duebner traduit : *Ista quoque vide vestibulo praescripta, Noris te ipsum ac Ne quid nimis*, quantas philosophorum excitarint disputationes, quantaque de singulis sermonum multitudo tanquam e semine pullularit. Quarum equidem nulli praesentem quaestionem fecunditate cedere existimo. „

On remarquera que dans cette version le mot *λόγων* est rendu par *sermonum*, tandis que deux lignes plus bas l'accusatif du même mot est traduit par *quaestionem*. Il faut noter aussi que, contrairement à ce que dit Wytttenbach, les mss. BD et E portent, non pas τὸν νῦν ζητούμενον, mais τὸ ν. ζ.

Cette indication nous met sur la voie pour trouver la vraie solution. Au lieu de γόνιμον λόγον, il faut écrire évidemment γόνιμον λόγων. La phrase entière devra donc être constituée de la manière suivante :

ὧν οὐδενὸς ἦττον οἶμαι γόνιμον λόγων εἶναι τὸ νῦν ζητούμενον.

On sait que γόνιμος se construit avec le génitif, et que cette construction est très-familière à Plutarque (voy. le *Lexicon Plutarcheum* de Wytttenbach s. v.).

III) A la fin du chapitre III, Plutarque, après avoir rappelé que la lettre E, ce symbole mystérieux, dont il s'efforce de déterminer le sens véritable, se trouve reproduite plusieurs fois dans le temple de Delphes, continue dans les termes suivants :

τὸ δὲ πρῶτον καὶ παλαιότατον, τῇ δὲ οὐσίᾳ ξύλινον, ἔτι νῦν τῶν σοφῶν καλοῦσιν, οὐχ ἑνὸς ἀλλὰ κοινὸν ἀνάθημα πάντων γενόμενον.

Ce passage n'a jamais donné lieu à la moindre observation critique, et pourtant, quoique Wytttenbach ne mette au bas de son texte aucune variante, les mss. B et D, d'après la collation de Contos, intercalent entre καλοῦσιν et οὐχ la particule ὥς.

Il est évident pour moi que cette addition est une correction, que je n'hésite pas un instant à adopter. Pour la justifier il suffit de traduire :

“ Ligneum autem, antiquissimum et primum omnium, hodieque sapientum appellans, utpote non ab uno, sed communiter ab omnibus dedicatum. „

Ce qui confirme encore cette manière de voir c'est la traduction d'Amyot qui porte : " comme n'ayant pas esté dédié par un , mais par tous ensemble. „

IV) Au chapitre IV l'explication donnée dans le chapitre précédent est considérée comme absurde. Elle ressemble, dit un des interlocuteurs, à la plaisanterie débitée l'autre jour par un Chaldéen :

ἐπτά μὲν εἶναι τὰ φωνῶν ἰδίαν ἀφίεντα τῶν γραμμάτων, ἐπτά δὲ τοὺς κίνησιν αὐτοτελῆ καὶ ἀσύνδετον ἐν οὐρανῷ κινουμένους ἀστέρας· εἶναι δὲ τᾶξει δεύτερον τότε εἴ τῶν φωνηέντων ἀπ' ἀρχῆς, καὶ τὸν ἥλιον ἀπὸ σελήνης τῶν πλανητῶν κ. τ. λ.

Le mot τότε se trouve dans l'édition de Duebner aussi bien que dans celles de Wytttenbach et de Reiske. Il est évident que ce mot doit être décomposé en τό τε. Ce n'est d'ailleurs qu'à cette condition qu'on peut se rendre compte de la version traditionnelle : " ε autem esse in ordine vocalium secundum ab initio, et solem a luna secundum. „

V) Le passage suivant qui forme le commencement du chapitre V a donné lieu à plusieurs conjectures :

Ἔστι γάρ [τό εἶ] ὡς ὑπολαμβάνουσι Δελφοί, καὶ τε προηγορῶν ἔλεγε Νικανδρὸς ὁ ἱερεὺς, ὄχημα καὶ μορφή τῆς πρὸς τὸν θεόν ἐντεύξεως.

Voici ce que dit Reiske à propos de ce passage : " E vestigiis literarum aliud nequeo exsculpere quam hoc : καὶ τότε πρὸς ἡμᾶς ὁρῶν ἔλεγε Νικανδρὸς. „

Wytttenbach n'a pas même jugé à propos de mentionner cette conjecture qui, en effet, est inadmissible. Dans ses notes critiques placées au bas du texte il dit :

καὶ τε προηγορῶν] Ita fere libri omnes. Forte καὶ τότε προηγορῶν , vel καὶ τότε παρών, ut verti, et jam Amyotus reddidit.

Effectivement la traduction d'Amyot porte ce qui suit : " Car c'est ainsi, comme les Delphiens l'estiment, et comme le grand presbtre Nicander mesme qui estoit là présent le disoit, le formulaire et la façon que tiennent ceulx qui viennent pour se consulter avec le Dieu Apollo. „

Dans ses *Animadversiones* Wytttenbach revient encore sur cette difficulté dans les termes suivants : " Et hic mendi quid subest et sensus obscuritas: quae sic curanda putem, ut ita constituentur: Ἔστι γάρ, ὡς ὑπολαμβάνουσι Δελφοί, τό εἶ, προηγορῶν ἔλεγε Νικανδρὸς ὁ ἱερεὺς, σχῆμα καὶ μορφή κ. τ. λ. — Est sane, ut Delphi putant, aiebat Nicander sacerdos, hanc eorum opinio-

nem defendens, litera E figura et forma appellationis qua homines erga Deum utuntur.

Tous ces tâtonnements nous montrent combien il est parfois difficile, sans le secours des manuscrits, de trouver la vérité, quelque simple qu'elle soit. Wytttenbach ignorait que les mss. B et D au lieu de *καὶ τε προηγοῶν* portent *καὶ γε προηγοῶν*. Cette leçon, qui implique, comme on le voit, un bien léger changement, coupe court à toutes les difficultés; il y a lieu, selon moi, de l'admettre dans le texte sans la moindre hésitation. La locution *καὶ γε*, quoique rare, se trouve dans Lucien et ailleurs (voy. les lexiques s. v.).

Le changement de *ὄχημα* en *σχῆμα*, déjà indiqué par Meziriac et confirmé par la traduction d'Amyot, me paraît, sinon absolument nécessaire, du moins très-probable. Duebner a eu tort, d'après moi, de ne pas l'adopter.

VI). On lit au chapitre VI :

Ἐτι δ'ὡσπερ Πλάτων ἔλεγε, χρησμοῦ δοθέντος, ὅπως τὸν ἐν Δήλῳ βωμὸν διπλασιάσωσιν, ὁ τῆς ἄχρας ἕξως περὶ γεωμετρίαν ἔργον ἐστίν, οὐ τοῦτο προστάττειν τὸν θεὸν ἀλλὰ καὶ γεωμετρεῖν διακελεύεσθαι τοῖς Ἑλλήσιν οὕτως κ. τ. λ.

Reiske met en note : " post τοῦτο aut deest aut saltem sub-audiri debet μόνον. "

Je ne pense pas que nous puissions admettre cette conjecture, quoique le texte traditionnel laisse évidemment quelque chose à désirer. En effet, on ne se rend pas bien compte de la conjonction *καὶ* qui précède le mot *γεωμετρεῖν*. Le traducteur latin et Amyot la négligent, et, ce qui est plus important, elle ne se trouve pas dans le ms. E, circonstance ignorée par Wytttenbach.

Dans le traité *περὶ τοῦ Σωκράτους δαιμονίου* (p. 579 B), la même anecdote est racontée d'une manière plus détaillée et se termine par les paroles suivantes attribuées à Platon : *μή τοῦτο δ'οἶσθαι χρὸναι ποθεῖν τὸν θεόν, ἀλλὰ προστάσσειν Ἑλλήσι πᾶσι πολέμου καὶ κακῶν μεθιμένους, Μούσαις ὁμιλεῖν κ. τ. λ.* Ce passage paraît confirmer la leçon du ms. E. Néanmoins l'addition de la particule *καὶ* dans les mss. B et D est certes assez difficile à comprendre, et c'est pour ce motif que je me suis demandé s'il ne fallait pas y voir les restes d'un mot mutilé.

Quelques lignes plus haut que le passage transcrit ci-dessus, on lit ce qui suit : *κελεύοντα γεωμετρίας ἀπτεσθαι μὴ παρέργως· οὐ γάρ*

τοι φαύλης οὐδ' ἀμβλὺ διανοίας ὁρώσης, ἄκρως δὲ τὰς γραμμάς ἡσχημένης ἔργον εἶναι δυοῖν μέσου ἀνάλογον λῆψιν. Or, dans le passage en discussion on trouve : ὁ τῆς ἄκρας ἕξεως περὶ γεωμετρίαν ἔργον ἰστίν.

En rapprochant ces deux textes j'ai été amené à supposer que les mots ἀλλὰ καὶ pourraient bien avoir pris la place de ἀλλ' ἄκρα ou ἀλλ' ἄκρως. Dans cette hypothèse le sens serait, à coup sûr, excellent, et l'on s'expliquerait la présence de la particule καὶ dans les mss. B et D. Je ne range pas néanmoins cette conjecture dans le nombre de celles que j'oserais introduire dans le texte.

VII). Dans le même chapitre, au lieu de Πῶς γὰρ οὐ τοιοῦτο τὸ συνημμένον, εἴ γε τῆς μὲν ὑπάρξεως τῶν πραγμάτων ἔχει καὶ τὰ θηρία γνῶσιν —, le ms D porte : Πῶς γὰρ ἂν οὐ κ. τ. λ. Je ne vois aucun motif pour ne pas admettre cette addition.

VIII). Vers la fin du même chapitre on lit : τὸν οὖν Πύθιον, εἰ δὴ μουσικῇ τε ἡδεταὶ καὶ κύκνων φωναῖς καὶ κιθάρας ψόφοις, τί θαυμαστόν ἐστι διαλεκτικῆς φιλίᾳ τοῦτο ἀσπάζεσθαι τοῦ λόγου τὸ μέρος καὶ ἀγαπᾶν, ᾧ μάλιστα καὶ πλείστῳ προσχωρούμενους ὀρεῖ τοὺς φιλοσόφους;

Il suffit de lire cette phrase avec un peu d'attention pour s'apercevoir qu'elle ne saurait être correcte, bien qu'aucun commentateur ne semble y avoir trouvé de difficulté. Plutarque établit entre la musique et la dialectique une comparaison dont le sens doit être à peu près le suivant : « si par amour pour la musique Apollon se délecte au chant du cygne et aux sons de la cithare, il n'est pas étonnant que par amour de la dialectique il affectionne la particule εἰ. » C'est, comme on le voit, un raisonnement par analogie.

Pour mettre le texte de Plutarque en harmonie avec l'idée que je viens d'exprimer, il suffit de quelques légères corrections. Je change δὴ en διὰ, μουσικῇ en μουσικὴν et τε en γε. Ces modifications sont si simples et se justifient si facilement au point de vue paléographique, qu'il n'y a pas lieu, je crois, d'insister. Dès qu'on les admet, la concordance entre les deux membres de phrase est parfaite :

εἰ διὰ μουσικὴν γε ἡδεταὶ καὶ κύκνων φωναῖς κ. τ. λ. τί θαυμαστόν ἐστι διαλεκτικῆς φιλίᾳ τοῦτο ἀσπάζεσθαι κ. τ. λ.

IX) Une faute plus difficile à découvrir se cache, selon moi, à la fin du chapitre VII et au commencement du chapitre VIII. Eustrophus vient de dire quelques mots qui ont évidemment un caractère comique. Cet Athénien affectionnait, à ce qu'il

paraît, la plaisanterie, car dans les *Propos de table*, où il est introduit deux fois (p. 702 D et 703 D), ses observations provoquent chaque fois l'hilarité de son interlocuteur (Γελάσας δὲ ὁ Φλώρος — Ἐγὼ δὲ γελάσας). Or, voici ce que porte le texte de Plutarque, immédiatement après le discours d'Eustrophus : Ταῦτα δὲ πρὸς ἡμᾶς ἔλεγεν οὐ παίζων ὁ Ἐυστροφος, ἀλλ' ἔπει τὴνικαῦτα προσεχείμεν τοῖς μαθήμασιν ἐμπαθῶς, τάχα δὲ μέλλων εἰς πάντα τιμήσειν τὸ Μηδὲν ἄγαν, ἐν Ἀκαδημίᾳ, γενόμενος. Εἶπον οὖν κάλλιστα τὸν Ἐυστροφον τῷ ἀριθμῷ λύειν τὴν ἀπορίαν.

Amyot a tourné en partie la difficulté contenue dans ce passage en y intercalant une idée non exprimée par Plutarque : “ Et adressoit Eustrophus sa parole, en disant cela, à moi, non point en se jouant, *ains à bon esciant*, pour autant, etc. ”

Méziriac avait également senti qu'il manquait quelque chose au texte en question, et croyait qu'il fallait statuer une lacune entre γενόμενος et εἶπον. “ Quae suspicio, dit Wytttenbach, nobis non probatur. ”

Cependant, abstraction faite de ce qu'il y a de dur dans une construction comme celle-ci : “ Eustrophus dit ces choses non pas en plaisantant, mais parce qu'à cette époque je m'appliquais avec ardeur aux mathématiques, ” — n'est-il pas clair, pour peu qu'on y veuille réfléchir, que la pensée elle-même exprimée par ces mots est absurde? Eustrophus badine, cela est de toute évidence; toutefois il le fait οὐ παίζων, non pas en badinant, *ains à bon esciant*, comme s'exprime Amyot, ou plutôt, pour que l'opposition soit nette et logique, *sérieusement*. Voilà qui est à coup sûr surprenant! Et pourquoi Eustrophus, qui est homme d'esprit, se conduit-il d'une façon si étrange? Parce qu'à cette époque Plutarque était passionné pour les mathématiques. Ainsi donc le caustique Eustrophus, s'adressant à un jeune homme exalté, lui dit sérieusement des plaisanteries! *Credat Judaeus Apella!*

Mais, m'objectera-t-on peut-être, οὐ παίζων veut dire *d'un ton sérieux*. Pourquoi Eustrophus ne pourrait-il pas plaisanter, tout en ayant l'air de parler d'une façon sérieuse? Sans doute, mais le verbe παίζειν n'a pas, que je sache, le sens qu'on lui prête dans cette hypothèse. D'ailleurs on ne comprend pas, même dans cet ordre d'idées, la fonction de la particule ἀλλά, qu'il faudrait en tout cas supprimer.

Le sens me paraît être évidemment celui-ci : Eustrophus,

selon son habitude, s'était exprimé en plaisantant; mais comme à cette époque j'étais passionné pour les mathématiques (passion à laquelle je devais bientôt renoncer), je ne m'aperçus pas de la plaisanterie, et répondis avec le plus grand sérieux qu'Eustrophus venait de donner une solution excellente.

Pour que cette idée se dégage du passage en question, il suffit de supprimer la négation οὐ, et de remplacer par un point et virgule et une virgule, la virgule et le point qui se trouvent respectivement après "Ευστροφος et γενόμενος. Ταῦτα δὲ πρὸς ἡμᾶς ἔλεγε παίζων ὁ "Ευστροφος· ἀλλ' ἐπεὶ τῆνικαῦτα προσεχείμην τοῖς μαθήμασιν ἐμπαθῶς — τάχα δὲ μέλλων εἰς πάντα τιμῆσειν τὸ Μηδὲν ἄγαν, ἐν Ἀκαδημίᾳ γενομένος, — εἶπον οὖν κ. τ. λ. La particule οὖν sert à reprendre le fil de l'argumentation, interrompu par la parenthèse passablement longue que j'ai placée entre deux tirets. Il est inutile, je crois, de justifier par des exemples, qu'on trouve dans tous les bons dictionnaires, cet emploi de la conjonction οὖν, qui correspond au latin *igitur*.

L'origine de la corruption de ce passage peut être facilement indiquée. Le copiste du manuscrit X, qui a servi d'archétype à tous ceux qui nous sont parvenus, a cru, par suite d'une erreur excusable, que la phrase se terminait au mot γενόμενος. Dès lors l'opposition marquée par ἀλλά devenant intelligible, il a pensé que, pour la justifier, il fallait intercaler la négation οὐ entre ἔλεγε et παίζων.

Gand, le 25 juillet 1868.

A. WAGENER.

(La suite à la prochaine livraison).



REMARQUE SUR LES SYRACUSAINES DE THÉOCRITE.

~~~~~

Tout le monde a admiré l'art avec lequel Théocrite, le poète réaliste par excellence, a rendu le gracieux babil de deux femmes dans son mime des Syracusaines, mais je ne sais si l'on a suffisamment remarqué la différence que l'auteur a su établir entre les caractères d'ailleurs si semblables des deux bourgeoises. Elles sont curieuses l'une et l'autre, aiment de médire de leurs maris et de parler toilette, mais Praxinoa, est plus légère et plus bavarde, la raison distingue rarement ses discours; Gorgo au contraire se montre sage, réservée et avant tout bonne ménagère.

Dès le commencement de l'entretien, elle engage son amie à ne pas parler mal de son mari en présence de l'enfant, du petit Zopyrion; cela n'empêche pas la maman de raconter un sot achat de son époux " l'homme aux treize coudées. „ Le mari de Gorgo n'est pas meilleur acheteur et il reçoit un blâme tout aussi accentué; mais comme les caractères se dessinent dans ces critiques! Praxinoa avait envoyé son époux acheter du natron et du *fard*, elle le traite d'imbécile et de nigaud; Gorgo faisait acheter de la *laine*, elle nomme son mari un gouffre d'argent. L'agitation de Praxinoa, les invectives qu'elle lance à Eunoa son esclave, les proverbes qui émaillent sa conversation, le soin qu'elle prend de sa toilette, achèvent de la peindre; Gorgo donne une nouvelle preuve d'économie en n'admirant pas la robe de son amie sans s'informer du prix de l'étoffe. Dans la rue Gorgo parle peu, s'énonce avec calme et assurance, Praxinoa fait des exclamations sur la foule, s'effraie des chevaux et gronde l'esclave Eunoa qui ne partage pas ses folles terreurs. Elle ne cesse de poursuivre cette pauvre fille de ses recommandations ou de ses reproches, et son sort doit être bien différent de celui d'Eutychide la servante de Gorgo, dont la présence même nous serait inconnue, si Praxinoa ne nous l'avait révélée, car sa maîtresse ne lui a pas adressé la parole. Ce n'est pas sans raison non plus que Gorgo arrive au palais saine et sauve,



tandis que sa compagne a la robe déchirée. Les voilà enfin entrées toutes et non sans peine. Gorgo attire l'attention de Praxinoa sur les beautés du spectacle, mais ce qu'elle admire avant tout, c'est la finesse des tissus et la grâce des broderies. L'admiration de Praxinoa se fait jour d'une façon plus prolixe, quand elle est interrompue par un étranger qui les traite de bavardes et leur reproche de gâter par leur large parler dorien le beau langage des Héliènes. Mais l'audacieux ne sait pas à qui il a affaire, il aura bientôt son compte. « Hé! d'où vient-il l'homme? Que t'importe si nous sommes bavardes? Achète un esclave pour lui donner tes ordres. Tu commandes à des Syracusaines? » Et cela continue ainsi pendant sept vers; mais s'il faut suivre la distribution des rôles donnée dans la plupart des éditions, Gorgo quitte ici sa prudente réserve, c'est à elle en effet qu'on attribue le flot de paroles. Ne convient-il pas mieux à la vive et irascible Praxinoa, à qui le reproche de bavardage devait être d'autant plus sensible qu'il était mieux mérité? Il ne nous semble pas qu'il puisse y avoir du doute à cet égard, et nous n'hésitons donc pas à mettre dans la bouche de Praxinoa les vers 89 à 95 comme l'a fait Ahrens sur l'autorité de deux manuscrits. Fritzsche a eu tort de ne pas le suivre. Le caractère de Gorgo se soutient jusqu'à la fin du mime; c'est elle qui songe la première que les soins du ménage les rappellent à la maison.

L. ROERSCH.



## COMMENT ON DEVIENT GRAND ORATEUR.

*Opinion de lord Brougham.*

Le *Times* publia le 18 janvier 1860 une lettre que lord Brougham écrivit en 1823 au père du grand historien Macaulay pour lui donner son avis sur ce que le jeune Macaulay, qui étudiait alors à Cambridge, avait à faire pour devenir grand orateur. Voici un extrait de cette lettre curieuse que peuvent méditer ceux qui veulent restreindre l'enseignement des humanités et le remplacer par celui des mathématiques et de la chimie.

Lord Brougham regarde d'abord comme hors de toute contestation que le fondement de toute prééminence est dans l'acquisition d'une solide *instruction générale*. Il est d'avis que le jeune avocat *qui a fait de bonnes études classiques* ne tombera jamais dans une pratique commune et basse (*will never sink into a mere drudge*). Ce qu'il recommande particulièrement en vue du talent oratoire qui se décèle déjà dans le jeune Macaulay, c'est qu'il cultive ce talent de la seule manière qui puisse lui faire atteindre la hauteur de l'art ; pour cela, il appelle son attention sur deux points ; le premier, qui est comme le commencement de l'art, c'est d'acquérir l'habitude de *parler facilement* ; le second, de changer la facilité d'élocution en véritable éloquence, et pour cela il n'y a qu'une seule règle : " J'exhorte votre fils de la manière la plus pressante d'avoir jour et nuit devant les yeux les modèles de l'éloquence grecque. Pour devenir un grand orateur, il doit remonter aussitôt à la source et connaître à fond tous les grands discours de Démosthène. Je suppose qu'il sait par cœur ceux de Cicéron ; ils sont très-beaux, mais non tout à fait utiles, à l'exception de ceux *pro Milone*, *pro Ligario* et d'un ou de deux autres ; mais les Grecs doivent nécessairement rester nos modèles ; les lire simplement, comme font de jeunes élèves, pour connaître la langue, ne conduit pas au but ; votre fils doit pénétrer dans l'esprit de chaque discours, connaître parfaitement la disposition de ses parties, bien saisir chaque forme d'argumen-

tation, afin que toute la composition dans sa sévère perfection lui devienne familière. Plus il lira et récitera ces discours (car il doit savoir par cœur les plus beaux passages), plus son goût se perfectionnera, et de cette manière il apprendra quel effet on peut produire en employant habilement un petit nombre de mots et en rejetant sans pitié tout ce qui est superflu. On prétend en vain que l'imitation de ces modèles ne produit plus d'effet de notre temps. Je ne conseille pas de les imiter, mais bien de se pénétrer de leur esprit. Je sais par expérience que rien n'a autant de succès que ce qui a été fait d'après les modèles grecs. Je me sers sans doute d'un argument bien faible en parlant de ma propre expérience, mais je puis vous assurer que jamais je n'ai eu plus de succès que lorsque je traduais pour ainsi dire du grec. Je n'ai composé la péroraison de mon discours pour la Reine dans la chambre des Lords, qu'après avoir lu et relu Démosthène pendant trois ou quatre semaines, et je l'ai retravaillée au moins vingt fois ; aussi eut-elle un succès extraordinaire et bien supérieur à mon propre mérite. »



## RAPPORT

AU CONSEIL GÉNÉRAL DE LA LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT.



Notre première livraison contenait *quelques observations à propos d'une pétition de la Ligue de l'Enseignement*. M. Tarlier, président de la Ligue, nous envoie, avec prière de le reproduire, un *rapport* qui cherche à réfuter une partie de nos observations ; ce rapport contient aussi une réponse à un journal qui avait parlé favorablement de notre première livraison. Nous le publions en entier, tout en regrettant qu'il y soit question d'une autre publication que de la nôtre.

Messieurs,

Le conseil général nous a demandé un rapport sur un article, inséré dans la Revue de l'instruction publique en Belgique, sous le titre de : Quelques observations à propos d'une pétition de la Ligue de l'enseignement ; pour satisfaire à ce désir du conseil, nous avons rédigé le travail que nous avons l'honneur de vous présenter.

Dans son numéro du 27 mai, l'*Écho du Parlement* contient une analyse de la dernière livraison (mai 1868) de la Revue de l'instruction publique en Belgique. Nous y lisons, vers la fin, ces deux phrases : *C'est encore à un professeur du même athénée (celui de Gand) que sont dues quelques observations à propos d'une pétition de la Ligue de l'enseignement. C'est une réfutation polie mais péremptoire des erreurs de fait contenues dans cette pétition.*

Comme l'auteur de cette analyse, sans articuler aucun fait, se contente de condamner magistralement une pièce qu'il ne connaît peut-être que par les observations dont il s'agit, nous n'avons rien à lui répondre sur ce point ; mais un peu plus haut il écrit : *Quoi qu'on en dise, il y a encore du bon dans Homère. Il vaut mieux sous ce rapport s'en tenir à l'autorité de Stuart Mill, qu'à l'opinion de certains membres de la Ligue de l'enseignement.*

A cela nous répondrons que jamais nous n'avons prétendu qu'il ne se trouve rien de bon dans Homère ; jamais nous n'avons contesté la valeur des études classiques. Ce que nous blâmons, c'est la manière dont on les enseigne, qui ne laisse pas le temps nécessaire pour d'autres études. Et puisqu'on fait appel à l'autorité de M. Stuart-Mill, c'est aussi ce que pense cet éminent écrivain. " Si nos écoles classiques, dit-il, „ avaient adopté dans l'enseignement des langues tous les progrès que l'expérience a déjà sanctionnés, on ne parlerait „ plus du grec et du latin comme d'études qui surchargent les „ années scolaires, et rendent impossibles toutes les autres..... „ Un écolier, d'intelligence moyenne, longtemps avant l'âge où „ finissent les études, pourrait lire couramment et avec intelligence tout auteur ordinaire, grec ou latin, poète ou prosateur ; avec une connaissance convenable de la structure de „ ces deux langues, il aurait eu le temps d'acquérir une somme „ considérable d'instruction scientifique. „

Ailleurs, d'accord avec nous, M. Stuart-Mill insiste sur la

nécessité de joindre aux études classiques celle des sciences mathématiques et des sciences expérimentales. “ Pendant toute  
„ notre vie, dit-il, notre intérêt le plus puissant sera de discerner le vrai en toute chose. Or, quelque variées que semblent  
„ ces recherches de la vérité, et quelque variées qu’elles soient en réalité par leur objet final, les méthodes pour arriver au  
„ vrai et aux preuves du vrai sont toujours les mêmes : l’une s’appelle l’observation, l’autre le raisonnement..... Les procédés qui conduisent à la vérité ont atteint dans l’ordre des  
„ sciences physiques la plus grande perfection connue. De même que la littérature classique fournit les modèles les plus  
„ achevés de l’art de s’exprimer, de même les sciences physiques fournissent les modèles de l’art de penser. Les mathématiques et leur application à l’astronomie et à la philosophie  
„ naturelle nous démontrent parfaitement comment on découvre la vérité par le raisonnement ; la science expérimentale,  
„ comment on la découvre aussi par voie d’observation directe. „

Nous remercions bien sincèrement l’*Écho* de nous avoir fourni l’occasion d’appuyer notre système d’une aussi respectable autorité (1).

---

(1) Nous n’avons pas la mission de défendre le compte-rendu que l’*Écho du Parlement* a fait de l’avant-dernier numéro de la *Revue* (mai 1868), mais nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer que M. le Rapporteur ne rend exactement ni la pensée exprimée dans la pétition de la Ligue ni celle de M. Stuart Mill. Ce que la Ligue a critiqué dans sa pétition, ce n’est pas la méthode d’enseignement adoptée en Belgique pour l’étude des langues classiques, mais le nombre d’années qu’on consacre à cette étude. Quant à M. Stuart Mill, sa critique porte non pas sur le nombre d’années qu’on consacre au latin et au grec, mais sur certains procédés pédagogiques employés dans les écoles d’Angleterre, sur l’usage, entre autres, de faire faire aux élèves des vers grecs. M. Stuart Mill loue le système suivi en Écosse, où l’on a de tout temps accordé une certaine place aux études scientifiques, parce que l’enseignement classique est déjà donné dans les *Common Schools* (que nous pourrions appeler écoles moyennes), pour être con-

Pour en venir aux observations contenues dans la Revue, nous n'avons pas l'intention de suivre pas à pas la marche de l'auteur. Dans notre réponse, que nous tâcherons de rendre aussi polie, mais plus péremptoire que les objections qu'il nous oppose, nous nous bornerons à relever les principales méprises qu'il commet en nous attribuant des idées que nous n'avons pas, et quelques-unes des erreurs dans lesquelles il est tombé

---

tinué dans les universités, lesquelles ne sont en grande partie que des athénées avec adjonction d'une classe de philosophie. D'ailleurs si M. Stuart Mill fait le procès aux méthodes adoptées à Eton et à Westminster, il ne parle pas, que nous sachions, du système belge, lequel est foncièrement différent du système anglais. Le raisonnement de M. le R. revient donc à dire ceci : M. Stuart Mill critique le système anglais — qui n'est pas le nôtre ; — il est donc d'accord avec nous qui critiquons le système belge ; et tandis que M. Stuart Mill ne veut pas diminuer le nombre d'années consacré en Angleterre aux études classiques, nous, au contraire, nous voulons le réduire de six à quatre ans ; M. Stuart Mill ne demande pas de bifurcation, nous en voulons une ; tout cela prouve que nous sommes parfaitement d'accord avec le publiciste anglais.

M. Stuart Mill dit en termes exprès qu'il voudrait conserver aux langues classiques la place qu'elles occupent actuellement dans le cours d'études ordinaire (*in the ordinary curriculum*). Est-ce bien là ce que veut la Ligue ? et y a-t-il lieu de se prévaloir avec tant de complaisance du soi-disant accord qui existe, à cet égard, entre M. Stuart Mill et la Ligue ? M. Stuart Mill prétend à la vérité qu'on peut faire marcher parallèlement l'étude de la littérature classique et celle des sciences mathématiques et expérimentales. Mais à quelle condition ? A condition qu'on supprime l'étude des langues modernes, de l'histoire et de la géographie. La Ligue est-elle disposée à suivre M. Mill sur ce terrain ? Nous ne le pensons pas. Lorsque donc M. le R. remercie l'*Écho du Parlement* de lui avoir fourni l'occasion d'appuyer son système d'une aussi respectable autorité, nous croyons, ne lui en déplaise, que ses remerciements portent à faux.

pour avoir considéré comme positifs des faits qui reposent sur de faux renseignements <sup>(1)</sup>.

Et d'abord, quel est le but de notre pétition ? Introduire dans le programme de la section des humanités des notions sur les sciences naturelles qu'il est fâcheux de n'y pas trouver et donner dans la section professionnelle plus de développement aux études littéraires. Voilà ce que nous demandons, rien de plus. Si nous avons, en outre, indiqué les moyens qui nous paraissent les plus propres à atteindre ce but, ce ne sont là que des mesures accessoires, que nous verrions sans regret modifier, si l'on en trouvait de plus efficaces. Or, dès les premières lignes de son travail, l'auteur confond tellement le but avec les moyens que le premier s'efface presque entièrement, et que les autres semblent être le principal objet de la pétition <sup>(2)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Si M. le R. qualifie de méprises les motifs sérieux de réforme que nous avons prêtés à la Ligue, il nous sera facile de prouver que la bifurcation qu'elle demande, a moins que jamais de raison d'être; le lecteur, en outre, jugera bientôt de quel côté sont les erreurs de fait qui reposent sur de faux renseignements.

<sup>(2)</sup> M. le R. nous reproche d'avoir confondu le but et les moyens; la Ligue de l'enseignement se propose tant de buts que M. le R. lui-même en oublie quelques-uns, comme nous le verrons; ensuite il a tort de nous accuser d'avoir méconnu le principal, qui est nettement formulé dans ces termes de la pétition : *Mais la réforme la plus importante, à notre avis, c'est de n'opérer la séparation des élèves en deux sections, qu'après les trois premières années, etc.*

Nous n'avons écrit nos observations que pour prouver d'inutilité d'une pareille réforme.

Un autre but de la pétition, que M. le R. met maintenant en première ligne est d'*introduire dans le programme de la section des humanités des notions sur les sciences naturelles qu'il est fâcheux de n'y pas trouver.*

Ce but est louable, nous l'avons dit, mais il ne nécessite pas, comme nous le prouverons, un bouleversement complet du programme des humanités.

Un troisième but de la Ligue, que M. le R. néglige de men-

Puis, comme si nous avions l'intention d'associer l'enseignement COMPLET des sciences à celui de la littérature : — *Toutes les intelligences*, dit-il, *sont-elles également susceptibles de participer à cette double éducation? Voilà ce que nous examinerons.* — Et plus

---

tionner dans cette discussion, était de relever l'étude des sciences mathématiques ; je me permets de le lui rappeler : *De vives et nombreuses protestations se sont élevées contre la durée des études dites humanités, durée qui ne laisse qu'un temps insuffisant à l'étude tant des sciences MATHÉMATIQUES et naturelles que des langues modernes, connaissances devenues cependant de nos jours un élément indispensable de toute bonne éducation.*

Si M. le R. ne réclame plus contre la durée des humanités en faveur des mathématiques, c'est qu'il croit avec nous que les langues anciennes loin de nuire à ces dernières en facilitent singulièrement l'étude, et que les humanistes saisissent mieux que les élèves de la section professionnelle le *rigoureux enchaînement des déductions mathématiques.*

Nous nous empressons d'enregistrer cette concession, d'autant plus que tout le monde sait que les mathématiques secondent singulièrement l'étude non seulement du commerce, mais encore des sciences d'observation, et qu'elles sont l'utile auxiliaire de ces dernières dans leurs recherches, et pour la démonstration des résultats obtenus.

Maintenant *ces notions générales des sciences naturelles qu'il est si regrettable de ne pas trouver au programme de la section des humanités*, est-il si difficile de les connaître, quand nous voyons tant de nos rhétoriciens devenir, au bout d'un an, à l'Université, candidats en sciences naturelles, titre qui implique plus que des notions générales de ces sciences? Supposons un moment avec la Ligue que cette étude soit indispensable aux élèves des collèges ; elle pouvait alors se contenter de demander, à cet effet, pour les humanistes, l'année complémentaire qui figure à son programme. Elle atteignait facilement ce but devenu *principal* aujourd'hui, mais elle sacrifiait alors cet autre — que nous avions considéré, à tort paraît-il, comme le but essentiel de la Ligue, — et qui est de diminuer c'est-à-dire de ruiner l'étude des langues anciennes.



loin : — *Nous voudrions que toutes les connaissances fussent accessibles à tous, et que tout le monde eût pour s'y appliquer l'argent, le*

---

Examinons cependant à combien d'humanistes serait utile cette introduction au programme des notions générales des sciences naturelles?

Les élèves qui sortent des collèges avec un diplôme entrent à l'Université pour suivre les cours de l'une des facultés de droit, de médecine ou des sciences ; je ne parle pas de la faculté de philosophie, qui n'est plus guère fréquentée que par les élèves qui se destinent au droit ; ceux qui veulent devenir professeurs se rendent à l'école normale de Liège.

Est-ce que les élèves qui étudient la médecine ont besoin de recevoir au collège *des notions sur les sciences naturelles*? Non, à l'Université, ils doivent étudier la minéralogie, la zoologie, la botanique, la chimie, la physique, et après une année d'études ils passent un examen sur ces branches. Les élèves en sciences trouvent également à l'Université de quoi satisfaire non seulement leur curiosité mais leurs goûts scientifiques. Voilà donc deux catégories d'élèves qui sont entièrement désintéressés dans votre réforme. Reste une troisième catégorie, celle des futurs avocats et des futurs magistrats. Ils reçoivent déjà au collège des notions de physique et d'astronomie. Pour le reste ils peuvent lire, leur vie durant, certaines revues scientifiques écrites pour des gens intelligents si pas savants. Ces revues leur signaleront les grandes découvertes du siècle et ils pourront ainsi prendre leur part du *spectacle des merveilles sans nombre que révèlent les sciences naturelles, de tant d'admirables produits des arts et de l'industrie*.

C'est donc pour cette seule catégorie d'élèves que l'on bouleverse toute l'organisation de l'enseignement moyen et que l'on détruit (sans le vouloir sans doute) les humanités. Quelques notions de chimie valent donc plus aux yeux de M. le R. que la faculté de pouvoir comprendre le *corpus juris*. Qu'on soumette la réforme demandée à l'arbitrage des magistrats *de la Cour de Cassation et des Cours d'Appel*, et nous accepterons leur jugement.

*temps et l'esprit nécessaires. Utopie!* — Mais la chose est tout examinée; et c'est parce que nous considérons une telle idée comme une utopie, que nous applaudissons à la bifurcation des études (\*).

Notre honorable antagoniste se préoccupe beaucoup des matières qui pourront être enseignées dans les trois années communes. — *Il ne viendra à l'esprit de personne*, dit-il, *de placer dans ces trois premières années l'étude abstraite des mathématiques pures, celle des lois de l'optique, de l'acoustique, des problèmes de la lumière, des formules chimiques, des secrets de la génération chez les cryptogames etc., etc.* — Mais si cela ne peut venir à l'esprit de personne, à quoi bon cette longue énumération? à quoi bon, pour l'allonger, faire deux articles de l'optique et des problèmes de la lumière? Il suffisait de jeter les yeux sur la répartition des matières adoptée par la Ligue, et dont le tableau se trouve au bulletin n° 6 de l'année 1866, pour se convaincre de la possibilité d'occuper les élèves, suffisamment et avec utilité, pendant ces trois années. Nous ne voulons pas plus leur parler des travaux qui ont ouvert à M. Thuret les portes de l'Académie des sciences, que lui-même ne voudrait, sans doute, entretenir les élèves de sixième et de cinquième des élucubrations de M. Lübbert sur le parfait du subjonctif latin, ou des études stratégiques de M. Nicolaidès sur les batailles de l'Iliade (°).

---

(\*) Nous ne sommes pas étonné que M. le R. applaudisse à ses propres idées, mais qu'il nous permette de ne pas les partager, parce que la bifurcation qu'il propose n'apprend rien de définitif quant aux aptitudes naturelles, et qu'elle fera perdre du temps et de l'argent à ceux qui n'en veulent ou n'en peuvent pas perdre, désireux qu'ils sont d'acquérir, sans retard, les connaissances spéciales dont ils ont besoin.

(°) M. le R. s'étonne de ce que je me préoccupe des matières qui pourront être enseignées dans les trois années communes. Il me semble que tout le monde a, comme la Ligue, le droit de se demander ce qu'il convient le mieux d'enseigner aux enfants, quand l'imagination et la mémoire demandent à être exercées chez eux d'une manière plus naturelle que les fa-

D'après l'auteur des observations, la réforme que nous proposons serait inutile, pour les élèves de la section des humanités, et elle resterait en grande partie inapplicable dans la section professionnelle. Examinons d'abord le premier point.

*Un grand nombre d'élèves, dit-il, leur rhétorique une fois faite, passent dans la première professionnelle, et ainsi, sans rien changer au programme des études existant, ils complètent leur éducation scientifique..... Les noms de ces élèves se comptent par centaines. — Mais quelles matières s'offriront à ces élèves dans la première professionnelle ? Ils ne songeront sans doute pas à la section*

---

cultés qui s'appliquent aux sciences de raisonnement, et à ce propos je ne puis m'expliquer comment dans le système de la Ligue on croit devoir *bourrer* (c'est le terme dont se servirait M. le R.), d'arithmétique les élèves de cet âge. Elle ignore probablement que les professeurs de mathématiques qui faisaient partie, en 1850, du Conseil de perfectionnement, proposèrent de commencer l'étude de l'arithmétique, comme en France, en quatrième, pensant avec raison que l'esprit des élèves serait alors plus mûr pour une science si abstraite.

M. le R. trouve en outre singulier que je fasse une longue énumération des matières que leur difficulté ou la prudence ne permettent pas d'enseigner dans les trois années d'études communes.

Ne voit-il pas que c'est pour arriver à cette conclusion bien naturelle que si on ne les enseigne pas dans les trois premières années, on devra les enseigner dans les quatre dernières, concurremment, pour les humanistes, avec le latin et le grec ? d'où je déduis que si l'on ne peut en six ans obtenir des résultats entièrement satisfaisants dans l'étude des langues anciennes, on le pourra beaucoup moins en quatre années, quand on aura ajouté des matières nouvelles au programme.

Si d'une part je suis surpris que M. le R. n'ait pas saisi un raisonnement si simple, d'autre part je lui sais gré d'avoir donné, en passant, un coup d'épingle dans la redondance dont je me suis rendu coupable à propos de l'optique. On ne peut nier que M. le R. éprouve un vif désir d'être utile même à ceux qui le contredisent.

commerciale (a), dont les cours seraient aussi inintelligibles pour eux que ceux de la rhétorique latine pour les élèves de cette section (b); c'est donc dans la section scientifique qu'ils entreraient. Mais là on ne s'occupe plus de sciences naturelles; ils n'y trouveront que des cours de mathématiques; aussi y viennent seulement ceux qui ont besoin de compléter leurs connaissances mathématiques, afin de pouvoir être admis dans les écoles spéciales. Voyons s'ils affluent par centaines.

Nous avons recueilli, dans les documents officiels le nombre des élèves inscrits, pour prendre part aux concours de l'enseignement moyen du premier degré, dans la première scientifique, sous la dénomination de vétérans, catégorie qui comprend tout à la fois les élèves de la section qui doublent les cours de l'année précédente, et ceux qui sortent de la rhétorique latine; voici ce que nous avons trouvé, pour trois années :

| Élèves de la rhétorique latine. | Vétérans de la première scientifique. | Nombre d'établissements. |
|---------------------------------|---------------------------------------|--------------------------|
| En 1863 — 176.                  | —                                     | —                        |
| En 1864 — 196.                  | En 1864 — 5.                          | 35                       |
| En 1865 — 204.                  | En 1865 — 7.                          | 37                       |
|                                 | En 1866 — 6.                          | 36                       |
| Total 576.                      | Total 18.                             |                          |

Ainsi, en admettant même que tous les vétérans de la première scientifique soient venus de la section des humanités, en trois ans, dans tous les établissements du royaume, sur 576 élèves ayant fait leur rhétorique, 18 seulement seraient entrés dans la première scientifique; et l'on ne doit pas s'en étonner, d'après ce que nous avons dit plus haut. Or, ce n'est pas pour ceux-ci que nous demandons une réforme dans la section des humanités, ils trouveront dans les écoles spéciales les connaissances scientifiques désirables; c'est pour les 558 autres qui en demeurent privés (c).

(a) Un bon élève de rhétorique n'a qu'à l'essayer pour réussir, par la bonne raison que qui *peut plus peut moins*.

(b) Comparaison insoutenable.

(c) En affirmant que le nombre de ces élèves se comptait par centaines je ne désignais pas une période de trois ans, ni 35 établissements. Si de ces quelques centaines qui forment le total du calcul de M. le R. j'avais pu extraire des centaines

On réclame d'ailleurs contre la durée que nous attribuons aux études classiques. — Aujourd'hui *il est difficile, avec six années d'études dans cette branche, d'obtenir pour les études classiques, des résultats entièrement satisfaisants; comment voulez-vous*

---

de rhétoriciens, passant dans la section professionnelle, je n'aurais pas dit: ce que font *certain*s élèves conseillés par de sages parents, pourra devenir une mesure générale, mais j'aurais dit: *ce que font la plupart*, ou *ce que fait la moitié*. D'ailleurs est-ce la quantité des élèves qu'il fallait examiner ici, ou la valeur même de l'objection que j'opposais à la Ligue, en lui demandant si ces rhétoriciens ne jouissent pas d'une supériorité incontestable sur ceux qui sont sortis de la section professionnelle? Pour nous ce dernier point ne présente aucun doute, et nous ne sommes pas les seuls à penser ainsi. Car voici une lettre que je reçus de Luxembourg un peu après la publication de mes observations :

“ Vous pouvez, mon cher collègue, affirmer sans crainte de „ démenti, que les élèves sortis de notre athénée, qui *se sont* „ *distingués* à l'école des mines ou à celle des arts et métiers „ à Liège, ont tous achevé leurs humanités, après quoi ils „ ont suivi les cours supérieurs des sciences. „

Luxembourg, 20 juillet.

H. S.

Comme M. le R. aime à chercher ses exemples en France, voyons ce que l'on fait dans ce pays en faveur des candidats aux écoles spéciales du gouvernement (telles que l'École polytechnique, l'École de St-Cyr, l'École normale et l'École forestière), depuis que M. Duruy a mis fin à l'essai malheureux de la bifurcation *Fortoul*. Un cours de mathématiques, complété par des exercices de littérature et d'histoire, a été institué dans tous les lycées. Ce cours fait suite aux classes de rhétorique et de philosophie, et s'adresse particulièrement aux élèves qui, après avoir achevé leurs humanités, se préparent au baccalauréat ès sciences et aux écoles spéciales du gouvernement. “ Comme il arrive malheureusement, dit M. *Charles* „ *Jourdain*, membre de l'Institut (p. 139, rapport sur l'organi- „ sation et le progrès de l'instruction publique, publication „ faite sous les auspices du ministère de l'instruction publique), „ que beaucoup de candidats aux écoles spéciales n'achèvent „ pas leurs humanités, les uns, faute de temps, les autres

*que les résultats ne soient pas moindres encore, lorsque les élèves ne pourront plus y consacrer que quatre années? — La déclaration est bonne à constater; on avoue que, par le système actuel, les élèves, après avoir consumé dans ces études six des plus précieuses années de leur jeunesse, n'arrivent qu'à un résultat qui laisse beaucoup à désirer (1). Il reste à savoir si*

---

„ faute de patience et de courage; il a fallu diviser, à leur  
„ intention, le cours de mathématiques élémentaires en deux  
„ années. La première année est une préparation à la sui-  
„ vante; les élèves y commencent les mathématiques et y sup-  
„ pléent, autant que possible, aux *lacunes regrettables* de leur  
„ éducation littéraire. Ceux qui possèdent une éducation suf-  
„ fisante acquise sans précipitation dans les classes de rhé-  
„ torique et de philosophie, sont dispensés de cette pre-  
„ mière année d'études et passent immédiatement en seconde  
„ année. Ce sont en général les meilleurs élèves, les plus  
„ intelligents et les plus laborieux. Le commerce des lettres  
„ et les études philosophiques ont contribué à former leur  
„ jugement, et les ont disposés à mieux saisir les abstrac-  
„ tions de la géométrie et de l'algèbre. „

Les professeurs chargés de l'enseignement des sciences dans notre pays sont du même avis, et leur témoignage, au besoin, ne nous fera pas défaut. Si l'objection n'avait pas eu aux yeux de M. le R. une importance majeure, il ne se serait pas livré à ce travail de statistique, dont la conclusion, on va le voir, est entièrement fausse. M. le R. prétend en effet que des 576 élèves de rhétorique qu'il cite, 558 demeureront privés des connaissances scientifiques désirables.

Il faut défalquer de ce chiffre les élèves qui se destinent à la médecine et aux sciences, les  $\frac{2}{3}$  à-peu-près.

(1) Afin que M. le R. ait le plaisir de constater encore une fois notre déclaration, nous répétons ici qu'il est difficile, dans les conditions données, d'obtenir des *résultats entièrement satisfaisants*. Pourquoi M. le R., qui connaît parfaitement la valeur des termes, fait-il de cela des *résultats qui laissent beaucoup à désirer*? Pourquoi dénaturer ainsi notre pensée? Sans doute pour trouver une base à son raisonnement. Nous laisserons qualifier ce procédé par nos lecteurs. Oui, les résultats obtenus ne *sont pas entièrement satisfaisants*

ce vice des études classiques provient du temps qu'on y consacre, ou du système d'enseignement que l'on suit. La question de faire en quatre ans ce que l'on a grand' peine à faire en six serait par trop naïve, si l'on n'admettait pas, comme tout le monde le demande, le changement de système <sup>(8)</sup>. Nous croyons avoir démontré qu'à cette condition, quatre années suffisent pour faire de bonnes études classiques, et nous avons indiqué, au bas de notre pétition, où l'on trouvera les développements qui confirment notre opinion <sup>(9)</sup>. Mais puisque l'on persiste à contester cette possibilité, nous énumérerons encore ici les propositions qui ont été faites à diverses reprises par des personnages dont l'autorité en cette matière ne saurait être récusée; et dont le sentiment est, comme nous l'avons vu plus haut, partagé par M. Stuart-Mill <sup>(10)</sup>.

---

mais que M. le R. l'apprenne, puisqu'il semble l'ignorer, ils sont très-satisfaisants eu égard au temps que nous pouvons consacrer à ces études. Nous pourrions prouver par des données exactes et des comparaisons que, depuis la réorganisation de l'enseignement par l'État, on fait dans la connaissance des langues anciennes tous les progrès que le peu de temps qu'on y consacre permet de faire. Mais cela ne nous suffit pas encore, et c'est pour cela que nous demandons avec vous, si pas pour le même motif que vous, sept ans au lieu de six, et, si la chose est possible, huit ans d'enseignement moyen, comme en France et en Allemagne.

<sup>(8)</sup> Est-ce *tout le monde dans la Ligue*, qui demande ce changement de système? Pas même. Ceux qui l'ont proposé au sein de la Ligue ont été combattus par un des humanistes les plus distingués du pays, M. Vanderkinderen, et par d'autres encore, dont l'opinion a le plus grand poids; malheureusement pour les humanités, quand on a voté, le nombre des *professionnels* se trouvait supérieur à celui des humanistes. Le chiffre des votants ne prouve rien pour la bonté de votre cause.

<sup>(9)</sup> M. le R. n'a rien démontré, car le seul argument solide qu'il a cru apporter, l'expérience faite, lui échappe complètement.

<sup>(10)</sup> Ces propositions, remontât-on au moyen âge au lieu de remonter à 1801, ne prouvent rien. L'autorité des per-

En 1801, la commission chargée de l'organisation de l'enseignement propose, pour l'enseignement moyen, six années d'études; celle des langues anciennes commençant seulement à la troisième <sup>(11)</sup>.

En 1846, M. Van de Weyer présente un projet, d'après lequel le cours d'études est divisé en sept années dans les athénées, en six dans les collèges. Les athénées et les collèges sont divisés en deux sections. La section préparatoire, comprenant les trois premières années, est la même dans les athénées et dans les collèges; à la section supérieure, comprenant aussi trois années, est exclusivement réservée l'étude des langues anciennes; la quatrième année ajoutée dans les athénées, est consacrée à la poésie, à la rhétorique et à la logique.

Vers la même époque, M. Baguet, professeur à l'université de Louvain, proposait de diviser les six années d'études en deux sections, de trois années chacune; la seconde, spécialement consacrée à l'étude de l'antiquité, tout en y conservant une place notable à celle de la langue maternelle, dont la première devait principalement s'occuper <sup>(12)</sup>.

En 1849, M. Borgnet, rendant compte de ce projet, exprimait sa conviction qu'avec de bonnes méthodes, trois, et surtout quatre années suffisent à l'étude des langues anciennes <sup>(13)</sup>.

---

sonnages que l'on cite est amplement contre-balancée par l'autorité de ceux qui sont d'un avis contraire et dont tous les pays de l'Europe ont adopté l'opinion.

Quant à M. Stuart Mill, il ne partage pas, comme nous l'avons prouvé plus haut, l'opinion de M. le R.

<sup>(11)</sup> Est-ce que M. le R. voudrait nous faire adopter un système que les Français ont trouvé mauvais? Singulier moyen de réforme, que de nous obliger à reculer de plus d'un demi siècle, et de trouver assez bon pour les Belges ce dont la France n'a voulu sous aucun des régimes qui se sont succédé depuis la Révolution!

<sup>(12)</sup> Encore une utopie, qui, du reste, n'a pas même eu l'honneur d'une discussion. Trois années *exclusivement* réservées à l'étude des langues anciennes! Qui ne voit que cela est impossible dans une bonne organisation de l'enseignement?

<sup>(13)</sup> Nous regrettons d'être amené ici sur le terrain des ques-



En 1853, M. Quetelet, après un rapport fait à l'académie sur une méthode proposée par M. De Give, pour l'enseignement des langues anciennes, ajoutait qu'il l'avait vu pratiquer avec succès, et que des jeunes gens instruits par cette méthode se trouvaient, après trois ou quatre années d'études, plus avancés qu'on ne l'était après cinq ou six ans par les méthodes ordinaires (<sup>14</sup>).

---

tions de personnes. Qu'il nous soit permis néanmoins, à propos de M. Borgnet dont le mérite, comme historien, est incontestable, de demander si son opinion doit faire autorité quand il s'agit d'un projet qu'il n'a peut-être pas été à même d'examiner sous le rapport pratique ? D'ailleurs s'il était besoin d'opposer des noms propres à des noms propres, nous citerions les Roulez, les Devaux, les Stas, les Faider, les Van Hoegaerden, etc., qui ont étudié et comparé les méthodes de la France, de l'Allemagne, de la Hollande et dont l'opinion diffère totalement de la sienne.

(<sup>14</sup>) M. le R. ne connaît pas l'établissement dont il est ici question ; nous pouvons le lui faire connaître d'une manière exacte : 1° il n'existait pas de bifurcation dans cet établissement ; 2° les jeunes gens y commençaient l'étude du latin et du grec dès leur entrée, pourvu qu'ils eussent les connaissances préliminaires voulues, à peu près comme cela se passe dans nos Athénées, et même quelquefois sans ces connaissances préliminaires qu'on exige dans nos Athénées. Sous ce rapport donc, ce que M. le R. invoque comme argument pour lui est un argument contre lui. Quant à la méthode, elle était la même que celle qu'on suit dans les établissements de l'État depuis la réorganisation de l'enseignement. Seulement on ne faisait pas de discours latins. Comme le dit M. Quetelet, les jeunes gens instruits par cette méthode (c'est-à-dire la méthode de nos Athénées) se trouvaient après trois ou quatre années d'études plus avancés qu'on ne l'était après cinq ou six ans par les méthodes ordinaires, c'est-à-dire les mauvaises méthodes. Quant à la force des élèves de cet établissement, nos bons élèves de troisième pourraient facilement soutenir la comparaison avec eux. Il est vrai qu'il y en avait quelques-uns de très-forts plus forts même que nos rhétoriciens, mais

A ce même propos, ou nous adresse un reproche que nous reconnaissons fondé. Nous avons cité le collège Chaptal, non comme modèle à suivre, mais comme un exemple de la possibilité d'apprendre le latin en moins de six ans. D'après un ancien programme que nous avons sous les yeux, nous avons écrit que ce collège consacrait seulement quatre années à cette étude; on nous fait observer qu'il n'en donne que trois, et, nous l'avouons humblement, nous avons vérifié ce nombre dans le programme de cette année. (C'est sans doute là une des erreurs de fait que nous reproche l'*Écho*); mais cette erreur, nous semble-t-il, n'atténue en rien notre assertion; cette modification prouve seulement que l'administration du collège a reconnu que donner quatre années à l'étude du latin, c'était une de trop <sup>(45)</sup>.

---

ceux-là ne se contentaient pas des quatre années de latin que veut nous donner la Ligue de l'enseignement. L'élève le plus fort qui soit sorti de cet établissement et qui occupe aujourd'hui une position éminente parmi les fonctionnaires de l'État, avait étudié le latin et le grec pendant sept ou huit ans; on pourrait invoquer à cet égard le témoignage d'un helléniste très-distingué qui habite encore Bruxelles et qui a en grande partie formé cet élève. Nous voilà bien loin de vos quatre années d'études!

Les élèves, une fois sortis de cet établissement, me dira, M. le R. entraient cependant à l'Université, pour y aborder les hautes études. Nous répondrons qu'à l'époque dont parle M. Quetelet, entrait à l'Université qui voulait, préparé ou non préparé.

<sup>(45)</sup> *Une de trop!* M. le R. a tort de s'arrêter en si beau chemin; trois, c'est encore trop, il aura bien assez de deux ou même d'une seule année pour les agronomes qu'il se propose de créer. Il faudrait cependant rester, sérieux dans une question sérieuse.

L'humble aveu que fait M. le R. ne donnera le change à personne. Il lui plaît de glisser légèrement sur l'erreur qu'il a commise; insistons y un peu, car elle est importante. Désespérant d'avoir raison par des arguments solides et de nous persuader qu'il obtient en quatre années ce que nous

Venons au second point, le peu d'efficacité qu'aurait notre réforme en ce qui concerne la section professionnelle. — *Des parents peu favorisés de la fortune, mettent leurs enfants dans la section professionnelle pour que ceux-ci puissent devenir, sans retard, commis dans un commerce ou dans quelque administration*

---

obtenons à peine en six ans, il se contente de dire, que *l'expérience est faite* et nous cite le collège Chaptal. Nous déclarons volontiers que c'eût été là un argument triomphant et de nature à faire une grande impression sur les législateurs ; mais ne voilà-t-il pas qu'il induit les législateurs en erreur, et qu'il ne connaît pas le collège Chaptal, comme nous l'avons démontré dans notre premier article. Comme il passe sous silence ce que nous avons dit, répétons le en nous résumant.

Le collège Chaptal est une école d'*enseignement spécial* qui prépare aux professions plus *particulièrement consacrées à l'industrie, au commerce et à l'agriculture*. On y donne aussi trois années de latin, sans doute parce qu'on pense qu'il n'est pas indigne d'un agronome, d'un industriel ou d'un commerçant de savoir un peu de latin. M. le R. veut-il ajouter trois années de latin à nos sections professionnelles ou à notre école d'agriculture ? il aura plusieurs collèges Chaptal ; seulement ils seront moins complets pour la partie scientifique. En France, les vrais collèges donnent huit années aux humanités, pourquoi ne pas prendre ceux-là pour modèles, du moins pour la durée des études ? Au lieu de cela on cite un collège qui n'est pas un collège dans le sens que nous attachons à ce mot, on nous cite, dis-je, une école industrielle, commerciale, etc., en déclarant que l'expérience est toute faite. Mais quand on s'aperçoit que les gens ne se laissent pas prendre à cette expérience peu concluante, on dit : *Nous avons cité le collège Chaptal, non comme modèle à suivre, mais comme un exemple de la possibilité d'apprendre le latin en moins de six ans*. Cette atténuation ne sauve pas M. le R. Il aurait dû dire *d'apprendre le latin jusqu'à un certain point, d'en apprendre autant qu'on en sait chez nous en sortant de quatrième*.

Concluons que M. le R. a été malheureux dans toutes ses citations. Avec le collège Chaptal il pouvait induire en erreur les gens qui ne se donnent pas la peine de vérifier ; l'éta-

*de l'État, ou que dans un métier, ils soient plus à même de comprendre et d'utiliser les Lois économiques qui régissent notre société.*

— Nous répondrons que ces parents-là se fourvoient en envoyant leurs enfants à l'athénée; c'est pour cette catégorie d'élèves que les écoles moyennes ont été organisées; c'est là qu'il les faut placer. Nous n'avons donc pas à nous en occuper <sup>(16)</sup>.

*Il est encore des parents riches qui ont en petite estime une éducation littéraire, considérant les belles lettres comme un objet de luxe; les sciences, disent-ils, conduisent plus directement leurs enfants au but qu'ils doivent atteindre. N'ajoutez rien à ce qui existe, les études sont trop longues déjà, le temps c'est de l'argent.*

---

blissement de Bruxelles dont il a parlé, il le connaissait très-imparfaitement; et les *projets* d'organisation qu'il a cités ont été abandonnés après réflexion. Cet abandon n'est pas certainement en faveur de sa thèse.

(16) Pardon, occupons-nous en. Est-ce que les parents se fourvoient en envoyant leurs enfants à la section professionnelle, où M. le R. enseigne l'histoire pendant tant d'années, et s'ils se fourvoient, le leur disait-on? Il y avait cependant une école moyenne à côté de la section professionnelle; y envoyait-on les élèves faibles? Non! Il y avait dans l'école où enseignait M. le R. cent élèves dans certaines classes inférieures, et l'on était content de les avoir; et en rhétorique combien en restait-il? La dixième partie. Pouvait-on connaître ceux qui ne finiraient pas leurs études? Les parents eux-mêmes le savaient-ils? M. le R. dit que les écoles moyennes ont été organisées pour cette catégorie d'élèves. Comme si toutes les villes avaient des écoles moyennes! Même dans les localités où il en existe, nous voyons affluer ce genre d'élèves dans la section professionnelle de nos athénées. On peut dire pour l'athénée de Gand, qu'ils forment les  $\frac{2}{3}$  de cette section, car en troisième professionnelle il n'y a plus guère qu'un tiers de ceux qui avaient fréquenté la cinquième. Ce tiers vous échappera si vous voulez augmenter leurs études d'une année et les soumettre à une épreuve de trois ans, alors qu'à leur entrée au collège ils sont bien décidés de devenir industriels, commerçants ou ingénieurs. Je vous le demande, de qui vous occuperez-vous?

*Faire revenir ces gens de leur opinion serait difficile, sinon impossible.* — Si nous proposons de laisser le programme tel qu'il est, et d'y ajouter une sixième année exclusivement consacrée à des développements littéraires, l'observation serait plausible, ces parents n'en feraient pas suivre les cours à leurs enfants; mais comme cette augmentation de la durée des études est répartie sur l'ensemble des cours, l'objection n'a plus de sens <sup>(17)</sup>.

*Enfin le sentiment et le goût du beau, parfois, manquent totalement à l'élève lui-même. Ce n'est pas la réforme de la Ligue qui le leur donnera.* Non, sans doute; mais à la section des humanités n'est-il donc pas aussi des élèves auxquels manquent totalement le sentiment et le goût du beau? Sont-ce les thèmes dont on les bourre pendant six ans qui les leur donneront? <sup>(18)</sup>

*Restent donc les élèves dont les parents peuvent et veulent faire donner aux leurs une éducation à la fois littéraire et scientifique, et les jeunes gens d'une intelligence d'élite, ceux qu'attendent les subsides et les encouragements de la commune, de la province et du gouvernement. Ceux-là, s'ils veulent une éducation complète, n'ont qu'à suivre les dignes traces de ces humanistes dont nous avons parlé, lesquels au sortir de la rhétorique latine, entrent dans la première scientifique ou commerciale.* — Nous voyons avec plaisir que l'auteur n'admet pas que les études classiques constituent à elles seules une éducation complète, et ce que nous avons dit au sujet des élèves qui, de la rhétorique, passent dans la

---

<sup>(17)</sup> L'objection subsiste toujours; ces élèves viennent vous demander, dès le début, des connaissances spéciales, et vous voulez leur donner pendant trois années des connaissances générales.

<sup>(18)</sup> Vous aurez toujours des élèves faibles dans la section des humanités aussi bien que dans l'autre, parce qu'il y a des parents qui veulent, en dépit de Minerve, faire de leurs enfants des avocats, des médecins, etc., et votre réforme ne corrigera pas ces parents. Quant à la seconde demande formulée en termes si polis, M. le R. ne lui attribue sans doute pas la valeur d'un de ces arguments *péremptoires* qu'il nous a annoncés. Il sait très-bien qu'on fait autre chose que des thèmes dans le cours des humanités.

première professionnelle, répond suffisamment à la fin de la phrase <sup>(19)</sup>.

Quant à l'importance que la Ligue attache à ce que la séparation des élèves n'ait lieu qu'après trois années d'études communes, nous n'accordons pas du tout à l'auteur qu'il soit *aussi difficile à quatorze qu'à onze ans de distinguer ce à quoi les élèves doivent se destiner de préférence*. Ces trois années seront un temps d'épreuve, pendant lequel se décèleront les aptitudes naturelles des élèves ; non pas seulement chez ceux qui sont appelés à devenir un jour des hommes de génie, mais, avec un caractère plus ou moins prononcé, chez les autres comme chez ceux-là.

*Qu'importe, ajoute-t-il, puisque c'est toujours avec la volonté de ses parents que l'élève devra compter*. Assurément, et c'est pourquoi il est important d'éclairer ceux-ci. Est-il un père qui ne rêve pour son fils encore au berceau un brillant avenir, et qui ne découvre dans les premiers bégaiements de l'enfant le gage précurseur des plus heureuses aptitudes.

“ Mes petits sont mignons,

„ Beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compagnons. „

disait le hibou. Le moment arrive d'entrer à l'athénée. Cet enfant est rempli d'intelligence, se dit le père ; je veux qu'il fasse des études classiques, afin de pouvoir devenir avocat, représentant, et qui sait ? peut-être ministre. Mais si une expérience de trois ans met en évidence le peu d'aptitude de l'élève pour ce genre d'études, le père ne sera pas assez aveugle pour donner suite à son dessein. Si son fils a montré des dispositions pour les sciences, il le placera dans la section professionnelle, qui peut aussi ouvrir une belle carrière ; et si malheureusement on reconnaît chez l'élève une grande pauvreté de moyens, au lieu de lui faire perdre un temps précieux dans des études infructueuses, le père lui fera embrasser une profession plus modeste, pour laquelle, d'après les dispositions du programme, les études qu'il a suivies lui seront toujours utiles. Nous ne nous dissimulons pas que l'on

---

(19) Complète, non ; suffisante, oui. Nous avons vu combien il était facile d'obtenir le complément de connaissances que M. le R. demande.

pourra encore se tromper, mais les chances d'erreur seront beaucoup diminuées <sup>(20)</sup>.

Nous nous expliquons difficilement que ces considérations, aient pu rester inaperçues pour un professeur d'athénée, écrivain distingué, qui doit connaître l'organisation de ces établissements. Nous aurions encore d'autres choses à signaler dans la pièce qui nous occupe, mais nous croyons en avoir assez dit pour justifier notre démarche auprès de la chambre des représentants; nous ne nous arrêterons plus que sur la péroration, dont l'auteur attendait sans doute un grand effet, comme étant le résumé de toute sa pensée.

*Les hommes qui sont tout entiers occupés à la recherche de la fortune dans le commerce et l'industrie, n'ont guère le temps de déplorer l'absence chez eux des connaissances littéraires; et si ces regrets sont plus vifs chez les mathématiciens, chez un ingénieur, par exemple, ou chez quelque officier des armes spéciales, les hommes éminents qui gouvernent les affaires du pays, ceux qui nous guérissent ou plaident nos procès, n'éprouveront pas une peine aussi vite d'ignorer les hautes spéculations de la Géométrie ou de l'Algèbre <sup>(21)</sup>.*

Notre honorable contradicteur nous paraît confondre, <sup>(22)</sup>

---

<sup>(20)</sup> Je le répète, en rhétorique un élève ne sait trop encore quelle carrière il devra embrasser de préférence. D'un autre côté, comment un professeur peut-il espérer d'être cru sur parole, quand il déclare à un père que son fils se fait remarquer par une *grande pauvreté de moyens*?

<sup>(21)</sup> Nous n'attendions pas un grand effet, mais une simple approbation de ce que M. le R. appelle une péroration et qui est une observation, comme le reste, que tout le monde peut faire à chaque instant. Il en est qui dédaignent toute espèce de littérature, d'autres regrettent de n'avoir pas étudié celles dont toutes nos littératures modernes sont tributaires. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire? Je constate un fait et n'imagine rien d'original, comme l'œuvre de M. le R., à laquelle il applaudit le premier et à laquelle il veut que tout le monde applaudisse de confiance.

<sup>(22)</sup> Ne dites pas confusion, mais conviction, et cette conviction est partagée par les fondateurs du collège Chaptal, lequel

comme beaucoup de personnes, fort recommandables d'ailleurs, les études littéraires avec les études classiques ; or, celles-ci ne constituent qu'une partie des premières. Les études littéraires embrassent les littératures particulières de chaque pays, de chaque époque; elles ont pour but de faire naître et d'alimenter le sentiment et le goût du beau littéraire. Dans l'impossibilité d'étudier toutes les littératures, il faut faire un choix<sup>(23)</sup>; mais c'est là une question d'opportunité, dont la solution dépend de la carrière qu'on se propose de suivre. Comme les divers genres de beautés littéraires se retrouvent dans toutes, elles conduisent également au but qu'on veut atteindre. Que les littératures des Grecs et des Latins soient au nombre de celles qui offrent le plus de ces beautés réunies, nous l'accordons volontiers; mais imposer la connaissance du grec et du latin comme condition *sine quâ non* de toute bonne éducation, et considérer ceux qui ne la possèdent pas comme des Hurons et des Topinambous, c'est une prétention qui nous semble exagérée et que nous ne pouvons admettre. Nous croyons que les hommes qui se livrent au commerce et à l'industrie, ainsi que les ingénieurs et les officiers des armes spéciales, peuvent trouver amplement dans les œuvres des grands écrivains modernes, à se délasser de leurs travaux et à satisfaire leurs goûts littéraires, sans éprouver un bien vif regret de n'avoir pas eu l'avantage de faire pendant cinq ou six ans des thèmes d'imitation. Mais on pourrait craindre que quelques-uns n'eussent à regretter que leur instruction littéraire n'ait pas été assez développée pour leur permettre une juste appréciation des littératures modernes, crainte malheureusement justifiée par la circulaire de M. le Ministre de l'intérieur, en date du 9 avril 1864. Voilà le regret que nous voulons leur éviter.

Quant aux administrateurs, aux magistrats, aux médecins,

---

vous ne citez plus comme modèle à suivre, il est vrai, mais qui — il importe de le répéter —, se propose de préparer de futurs industriels, ingénieurs, agronomes.

(23) Ce choix, M. Stuart Mill, que M. le R. estime tant et avec raison, l'a fait. Voir la partie de son discours, que nous avons publiée dans notre livraison précédente.



aux avocats (pour parler sans périphrases), qu'ils aient l'avantage de puiser ces délassements, ces aliments de l'esprit dans les œuvres littéraires des anciens aussi bien que dans celles des modernes, ils peuvent s'en féliciter, mais ils ne doivent pas pour cela rester étrangers à ces notions générales des sciences naturelles qu'il est aujourd'hui honteux d'ignorer, pour tout homme qui a reçu un peu d'éducation, et d'autant plus honteux qu'il occupe une position plus élevée dans la société <sup>(24)</sup>. Voilà pourquoi nous demandons qu'on intro-

---

<sup>(24)</sup> M. le R. veut que je parle sans périphrases, apparemment parce que dans l'une de celles que j'emploie, je définis les médecins "les gens qui nous guérissent." Et en vérité, quand deux lignes plus loin il dit qu'ils demeurent étrangers aux notions générales des sciences naturelles, eux qui sont tous candidats et, un grand nombre d'entre eux, même docteurs en sciences naturelles, on acquiert la conviction qu'il ne les aime pas. Il n'ont cependant rien ôté à la vivacité toute juvénile qu'il apporte dans cette polémique.

Nous ne sommes pas de l'avis de M. le R. quand il suppose que les hommes d'État et en général les hommes intelligents ignorent les éléments des sciences naturelles, pour n'avoir pas eu le bonheur de faire leurs études sous un régime semblable à celui qu'il préconise. Il suppose donc que cette étude est aussi difficile que celle du calcul intégral et de la mécanique céleste que nous n'avons pas du tout entendu porter à son programme des mathématiques. Je ne fais pas plus aux hommes des positions élevées, l'injure de croire qu'ils demeurent insensibles au progrès des sciences, que je ne considère ceux qui ignorent le latin et le grec comme des Hurons et des Topinambous, car je n'ai pas l'habitude de placer la vérité dans l'exagération.

Il ne nous reste plus qu'à conclure (pas pérorer).

Comme M. le R. ne parle plus des obstacles apportés par le latin et le grec à l'étude des mathématiques, la réforme qu'il défend, n'a plus, dit-il, *d'autre but que d'introduire dans la section des humanités des notions sur les sciences naturelles, etc.* Nous avons prouvé que pour obtenir ce résultat il n'était pas nécessaire de bouleverser toute l'organisation de l'enseigne-

duise les éléments de ces sciences dans la section des humanités, sans rien ajouter au programme actuel des mathématiques, qui nous paraît suffisant, bien loin que nous songions à y introduire, comme la fin de la phrase semblerait l'insinuer, le calcul différentiel et la mécanique céleste. Nous aimons à croire que l'écrivain s'est laissé entraîner ici par son imagination, et nous ne lui ferons pas l'injure de supposer qu'il ait voulu recourir au moyen très-commode de combattre un adversaire, en lui prêtant des idées déraisonnables, afin de se ménager le mérite de les réfuter victorieusement. Nous savons bien que cet artifice ne saurait avoir de succès qu'auprès des esprits superficiels qui s'attacheraient plutôt au clinquant des paroles qu'à la solidité des pensées; mais nous croyons aussi qu'on en peut encore trouver quelques-uns. C'est drôle, mais c'est ainsi.

*Le Rapporteur,*  
A.-L. MARCHAND.

---

ment moyen. Si nous pouvions obtenir pour les langues anciennes une septième année d'études, nous accorderions volontiers aux sciences naturelles, uniquement par esprit de conciliation, ce que la Ligue demande pour elles. Quant aux langues anciennes, c'est montrer une grande inexpérience de l'enseignement qu'elles réclament, que de prétendre qu'on obtient en quatre années les mêmes résultats qu'en six. Nous aurions autant de raison de dire, que retrancher deux ou trois années à l'enseignement des mathématiques, serait plutôt utile que nuisible; que réduire l'enseignement de l'histoire à un tiers des leçons qu'il a aujourd'hui, serait tout-à-fait sans inconvénient, et si nous voulions nous appuyer de l'autorité d'un homme distingué, nous citerions M. Stuart Mill qui ne veut pas qu'on enseigne l'histoire, déclarant qu'on l'apprend mieux en lisant les sources qu'en étudiant des manuels. Mais nous nous gardons bien de demander de telles réformes. Nous aurions pu nous incliner devant un seul argument *l'expérience faite*; or, ce qu'on nous cite comme *expérience faite* ne repose que sur des faits mal connus de M. le R.

D. KEIFFER.

## THÉOREME DE GÉOMÉTRIE ÉLÉMENTAIRE.

*Si dans un triangle deux bissectrices angulaires sont égales, le triangle est isocèle.*

(Il existe plusieurs démonstrations de ce théorème, mais aucun auteur, croyons-nous, n'en a donné une démonstration directe).

Soit ABC un triangle dont nous représentons les longueurs des côtés par  $a, b, c$ ; soient BE, CD les bissectrices supposées égales. Je dis qu'on aura  $AB = AC$ .

En effet, d'après les propriétés des bissectrices, on a les relations :

$$AB \cdot BC = \overline{BE}^2 + AE \cdot EC$$

$$AE : AB = EC : BC = AC : AB + BC$$

d'où l'on tire

$$\overline{BE}^2 = ac - \frac{(b^2 ac)}{(a+c)^2}$$

ou

$$\overline{BE}^2 = \frac{ac(a+b+c)(a+c-b)}{(a+c)^2}$$

On aurait de même

$$\overline{CD}^2 = \frac{ab(a+b+c)(a+b-c)}{(a+b)^2}$$

Si ces deux bissectrices sont égales, les trois côtés du triangle devront satisfaire à l'égalité

$$\frac{c(a+c-b)}{(a+c)^2} = \frac{b(a+b-c)}{(a+b)^2}$$

d'où l'on tire, en faisant disparaître les dénominateurs,

$$ac(a+b)^2 + c(a+b)^2(c-b) - ab(a+c)^2 + (a+c)^2(c-b) = 0$$

égalité qui peut s'écrire

$$(c-b)[ab(a+c) + ac(a+b) + bc(b+c) + abc + a^2] = 0.$$

La quantité entre crochets étant une somme de quantités positives ne peut pas être nulle; cette égalité n'est donc possible que si l'on a  $b = c$ .

Le triangle doit donc être isocèle.

Bouillon, mai 1868.

EVEN.

## ANALYSES & COMPTES RENDUS.

---

### NOUVELLE CHRESTOMATHIE LATINE ,

par L. TONTOR ; Mons , H. Manceaux , 1868. 1 vol. in-8° : de 108 p.

L'auteur de cette nouvelle chrestomathie est depuis plusieurs années professeur de sixième latine à l'athénée royal de Liège ; il a donc pu se faire une idée exacte des besoins de l'enseignement de cette classe.

Dans la préface , il expose ses vues sur la manière d'enseigner les éléments de la langue latine ; il donne la clef du plan qu'il a suivi dans son ouvrage et rend compte des exercices nouveaux qu'il y a introduits.

Prenant pour base l'analyse de la proposition , qui , d'après l'expression de l'auteur , sert de fondement à l'édifice de l'instruction classique , il compose successivement son recueil de phrases latines qui , toujours faciles à comprendre , se compliquent cependant d'éléments nouveaux à mesure que l'analyse porte sur des phrases présentant des rapports syntaxiques plus développés. Ces textes sont de plus gradués de manière à donner lieu à l'application des règles sur les déclinaisons , les genres et les conjugaisons.

En tête de chaque chapitre ou de chaque paragraphe sont indiquées , outre les grandes divisions de la lexigraphie , les règles fondamentales de la syntaxe qui font l'objet du cours de sixième latine ; elles sont formulées d'une manière simple , claire et exacte (1) , trois qualités qui ,

---

(1) M. Dory dit que les règles sont formulées d'une manière simple claire et exacte. S'il y avait regardé de près , il n'aurait pas écrit cette phrase. Au § 50 nous lisons : les expressions *on dit , on voit , on rapporte que* , au lieu de se rendre par *dicunt , ferunt , tradunt* peuvent se traduire par le passif unipersonnel de ces verbes , avec l'infinitif et l'accusatif , etc. Cette règle n'est pas exacte , et l'exemple qu'on a forgé pour appuyer la règle , (*Belgas gentem bellicosissimam fuisse dicitur*) n'est pas de la bonne latinité. Le dernier exemple qui contient *videtur* n'appartient pas à la règle ; mais cela est peu de chose , citons plutôt encore une règle inexacte. Au § 12 nous trouvons : Après le comparatif on peut retrancher *quam* , et mettre le second terme de la comparaison à l'ablatif ; mais si le comparatif est formé par *magis* on ne peut retrancher *quam*. Si la règle était exacte ,

avouons-le, se trouvent rarement réunies dans les livres élémentaires, et qui, néanmoins, sont d'une importance capitale dans l'étude des langues. De cette manière les élèves se familiariseront, dès l'abord, par un procédé simple et aisé, avec les règles mères de la syntaxe latine.

Les chapitres, courts en général, prêteront aux développements et aux applications entre les mains du professeur qui sait pratiquer ce vieil adage que la répétition est l'âme des bonnes études : aussi bien l'explication portant en premier lieu sur le texte à élucider, sur la connaissance des vocables latins et sur les règles, pourra, une autre fois, avoir trait aux idées et aux sentiments exprimés ; et, à ce point de vue, cette chrestomathie présente de grands avantages, puisqu'elle contient des détails variés sur la géographie, l'histoire, l'histoire naturelle, enfin et surtout des pensées, des sentences et des réflexions morales ; tous ces détails, commentés par des maîtres habiles, ne manqueront pas d'intéresser les jeunes gens.

Un soin très-scrupuleux a présidé au choix des phrases : elles roulent toutes sur un ordre d'idées qui n'est pas étranger aux enfants de douze à treize ans. Nous n'y trouvons ni proposition banale, ni pensée trop métaphysique, ni phrase qu'on ne puisse comprendre sans avoir recours au livre d'où elle a été extraite. Bref l'élève, au seuil des études humanitaires, ne sera pas rebuté par des difficultés de texte qui, occupant sans mesures les facultés de son esprit, lui feraient négliger deux choses essentielles au début, la connaissance des formes et l'application des règles.

L'auteur attache à bon droit une grande importance au fond. Ceux qui ont pour mission d'élever la jeunesse, savent que c'est dès les premières années qu'il faut lui inculquer de bons sentiments, et l'on ne doit ici

---

il faudrait accuser Cicéron, Virgile, Ovide etc. d'avoir fait des solécismes ; il suffit de citer l'exemple suivant de Cicéron : *Nullum officium referenda gratia magis necessarium est* (off. 1-15). Mais laissons là ces détails et faisons une observation générale. Nous n'aimons pas cette innovation qui consiste à mettre les règles syntaxiques en tête des §§ de la chrestomathie. Ou bien ces règles sont les mêmes que celles de la grammaire que les élèves ont entre les mains, et alors il devient inutile de les citer tout au long dans la chrestomathie ; ou bien elles sont différemment formulées, et alors les progrès des élèves se trouvent entravés, car, en cinquième, où ils répètent la grammaire, ils auront à apprendre de nouvelles formules c'est-à-dire à faire de nouveaux efforts de mémoire et d'intelligence. Si M. Tontor, dans une nouvelle édition, voulait avoir égard à ces observations, il augmenterait assurément le mérite et l'utilité de son livre.

(Note de la R.)

négliger aucun moyen. Nous n'avons qu'à interroger nos propres souvenirs, pour reconnaître quelles traces profondes laissent dans notre esprit les pensées, les préceptes énoncés dans les ouvrages classiques élémentaires : plusieurs de ces maximes, de ces sentences morales, lues et relues, imprimées dans la mémoire, sont devenues parfois pour nous des principes de conduite qui nous ont dirigés dans la vie. Nous savons donc gré à M. T. d'avoir inséré dans son recueil des réflexions, des conseils, des traits propres à offrir à l'esprit et au cœur de la jeunesse un aliment moral aussi sain que fortifiant.

Le lexique s'éloigne un peu des sentiers battus; sobre de détails, il n'indique pas la nature des particules invariables; l'élève sent ainsi, de prime abord et à chaque pas, la nécessité d'étudier à fond les chapitres de la grammaire qui s'y rapportent; la désignation du genre est omise à côté des noms; cela tient sans doute à la méthode de l'auteur, qui fait marcher de front l'étude des déclinaisons et des règles du genre; de là, pour l'élève, l'obligation de fixer son attention sur ce dernier point, qu'on aurait grand tort de négliger.

On trouve à la fin du volume deux appendices, l'un comprenant huit fables simples en prose, l'autre vingt et un dits mémorables de personnages de l'antiquité; tout cela nous paraît bien choisi comme exercices de récapitulation.

En résumé cette nouvelle chrestomathie initiera d'une manière attrayante aux rudiments de la langue latine et à la connaissance de l'antiquité; elle nous paraît donc digne des suffrages des professeurs.

J. DORY.

---

## GRAMMAIRE FRANÇAISE,

par O. HENNEBERT, docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée royal de Bruxelles. Liège. H. Dessain, 1868.

L'excellence d'une grammaire dépend beaucoup du but que l'auteur se propose. C'est là une vérité que ne doit pas oublier la critique, si elle veut être juste et impartiale.

De nos jours, peu de jeunes gens se contentent de leur langue maternelle; les uns apprennent le latin et le grec; les autres l'allemand ou l'anglais. Or "introduire dans l'enseignement l'uniformité de méthode doit être le but de tous ceux qui s'occupent d'instruction." Cela a été admis en principe par ceux qui ont la haute direction des études en Belgique. Cette uniformité en effet serait d'une utilité incontestable. Si les élèves ne font que lentement des progrès dans l'étude du latin et du grec, l'une des causes principales, c'est, sans doute, qu'ils n'ont pas été préparés à cette étude par les principes généraux de la grammaire française.

En effet, si la définition du même mot est différente dans les trois grammaires classiques, que doit-il en résulter pour l'élève ? Mais ce n'est pas tout, et en cela nous sommes aussi de l'avis de M. H., il faudrait que le professeur de français ne fût pas dispensé d'enseigner à l'élève la différence qu'il y a entre *je désire venir*, et *je désire qu'il vienne*, et qu'ainsi le professeur de latin ou d'allemand n'eût pas à revenir sur cette différence. L'élève ainsi préparé découvrirait facilement les rapports que ces langues ont entre elles.

Le but de M. H. a donc été de coordonner entre elles, autant que faire se peut, les différentes grammaires en commençant par la grammaire française ; de l'améliorer de plus en plus en tenant compte de ce qu'il y a de mobile et de progressif dans la langue, et d'en présenter les règles de manière qu'elles soient en même temps une préparation à l'étude des langues anciennes.

De prime abord, cela paraît très-difficile, car il ne faut pas s'exagérer les ressemblances que peuvent avoir les langues grecque et latine : l'une n'est pas la copie de l'autre ; ce sont deux langues sœurs. Si ensuite l'on compare au latin le français, cette langue néo-latine, on comprendra bien vite que, malgré les affinités originelles et les imitations réfléchies, les rapports sont bien moins nombreux encore. Pour celles-là, la construction est beaucoup plus libre et la question de la forme grammaticale des mots, plus importante. Pour celle-ci, au contraire, il y a moins de règles d'accord et de dépendance que de règles de position. Il ne faut donc pas vouloir écrire, comme sur trois séries parallèles, les règles du français, du latin et du grec. Ici, comme ailleurs, la vérité est dans le juste milieu. Qu'on ait des définitions exactes au point qu'elles puissent s'appliquer aux trois langues ; qu'on ait, en outre, le même plan, les mêmes divisions.

Toute grammaire se divise en *lexigraphie* et *syntaxe*.

La lexigraphie fait connaître les différentes espèces de mots et en étudie les flexions grammaticales.

La syntaxe comprend *la liaison des mots* et *la liaison des phrases*. Dans l'un et dans l'autre cas, il y a *accord* ou *dépendance*.

On saura gré à M. H. d'avoir rejeté dans la lexigraphie les observations concernant le genre et la formation du pluriel de certains substantifs. Mais ne pourrait-on pas, à bon droit, le critiquer d'y avoir fait entrer des choses qui y sont tout-à-fait étrangères ? Citons, par exemple, les observations sur le mot *gens* ; sur le nombre à donner aux substantifs compléments d'une préposition, ou accompagnés d'un adjectif possessif ; sur la suppression de l'article devant les noms propres ; les remarques sur l'emploi des mots *ce*, *même*, *son*, *sa*, *ses*, *vingt*, *cent*, *mille*, *tel que*, *nul*, *aucun*.

En effet ces mots ne sont plus étudiés en eux-mêmes ; on ne recherche pas quelles en sont les flexions grammaticales, mais quels changements ils subissent par suite de leur liaison avec un autre mot. C'est bien là de

la syntaxe. A plus forte raison s'étonnera-t-on de rencontrer dans la lexicographie les règles d'accord (§§ 42, 46, 81, 179 et 180). Cela eut été à sa place dans la syntaxe générale.

D'un autre côté, la syntaxe n'a rien à voir au genre de *personne* et de *quiconque*, ni aux *flexions irrégulières* de *bénir* et de *fleurir*. Dans la syntaxe d'ailleurs, M. H. sacrifie trop souvent à la routine. " Il a craint, dit-il, de s'écarter trop des usages reçus et a rejeté à la fin de chaque chapitre ce qui regarde la construction. „ Mais cela ne suffit pas ; aussi qu'en résulte-t-il ? La syntaxe manque d'ensemble et n'a pas de division bien tranchée. L'auteur en effet se contente, comme les autres grammairiens, d'y reprendre chaque espèce de mots pour en signaler les particularités. Parmi les observations sur la proposition et la phrase, qui ouvrent la syntaxe, eussent dû se trouver quelques règles sur la ponctuation et les autres signes orthographiques. Des grammairiens ont même prétendu, et cela avec de bonnes raisons à l'appui, qu'au commencement de la syntaxe devait se trouver également le chapitre des figures grammaticales : l'inversion, le pléonasme, etc. La connaissance de ces figures n'est pas moins indispensable pour exposer et pour comprendre les motifs de la plupart des règles, que ne l'est celle des différentes propositions principale, coordonnée, et subordonnée. C'est ainsi que l'alliance d'un adjectif féminin ou pluriel avec le pronom *on* ne s'explique naturellement que par la syllepse. Toutes ces omissions ne sont nullement rachetées par la subdivision que M. H. donne de la lexicographie et de la syntaxe : *Lexicographie, supplément de la lexicographie, syntaxe, supplément de la syntaxe*. En quoi cette division peut-elle être utile à ceux qui étudient le latin et le grec ?

Si maintenant nous passons au but que s'est proposé l'auteur, nous trouvons beaucoup d'additions qu'on approuvera. Ainsi, dans la lexicographie, nous avons remarqué un chapitre sur les degrés de signification dans les adjectifs et les adverbes, une division plus rationnelle des verbes au double point de vue de la signification et de la forme. Puis, dans la syntaxe, M. H. réunit en un chapitre toutes les remarques sur la correction, la clarté et la liaison des phrases ; il donne plus de développement aux chapitres traitant de la concordance des temps et de l'emploi du subjonctif, consacre quelques pages à l'apposition, au comparatif, au style direct, et au style indirect ; enfin il distingue sagement le *si* conditionnel du *si* dubitatif et le *ne* négatif du *ne* dubitatif. Tout cela est utile, mais eût-il été moins utile d'adopter, en français, les *voix active, passive et réfléchie*, au lieu de se servir de ce terme général *formes des verbes* ? de rendre franchement au temps son importance, et de donner comme règle et non timidement comme note, que le mode n'est à proprement parler qu'une division du temps ? de prendre enfin toute la théorie du subjonctif de M. J. G., et, sans faire allusion à la langue latine, d'en présenter cependant les règles de manière à ce qu'elles fussent utiles à d'autres langues qu'au français ? Mais, au contraire, il dénature quelquefois la règle, et l'abrège au point de lui ôter son caractère d'utilité. C'est ainsi



qu'il réunit tout bonnement toutes les conjonctions qui demandent ordinairement le subjonctif, au lieu de les diviser, avec M. J. G. comme suit : *afin que, pour que*, exprimant la concession ; — *de crainte que, de peur que* ; — *loin que, sans que* ; — *avant que ; jusqu'à ce que ; en attendant que* ; — *supposé que, en admettant que*. C'étaient là des innovations, c'est vrai, mais répondant parfaitement au but que s'est proposé M. H. Tandis que nous ne pourrions pas en dire autant de ses innovations bien autrement étranges et opposées à l'usage : nous voulons parler des compléments.

Dans les langues analytiques, l'utilité d'admettre différents compléments n'est nullement démontrée. Il suffirait de connaître le complément direct, le seul qui exerce une influence sur la variabilité du participe passé. Mais il en est autrement, si l'on désire apprendre en même temps les langues anciennes ; une bonne théorie des compléments en facilite beaucoup l'étude. M. H. paraît avoir perdu de vue ce caractère d'utilité, pour ne rechercher que la facilité d'analyse, et encore ! Voyez plutôt. (Je cite à peu près textuellement.) § 253 " L'adjectif et le participe pris adjectivement sont toujours *compléments qualificatifs* quand ils ne sont pas attributs : Une *santé parfaite*, une *heureuse année*. " § 265 et § 490 " Le *complément* de l'adjectif ainsi que celui de l'adverbe sont toujours *déterminatifs* : Prompt à *entreprendre*, charitable *envers les pauvres* ; différemment *des autres* ; peu *de bijoux*. " § 491 " Les adverbes de qualité forment avec leur complément une expression substantive qui peut s'employer comme *complément* ; Combien *de peine* on perd pour un *peu d'or* ! " § 232 " Le substantif ne peut avoir d'autre complément que le *complément déterminatif*. Tels sont : 1° Un substantif précédé d'une préposition : Le cheval *de mon père*. La pitié *envers les malheureux*. Un ouvrier *en or, en argent, en cuivre*. 2° Une proposition commençant par un pronom relatif : L'homme *qui craint Dieu*. L'auteur *dont j'ai lu le livre*. 3° Certains pronoms : *en, dont, duquel*, etc. Voici un livre *dont j'ai lu quelques pages* (1). " Quant aux verbes, ils peuvent avoir un *complément direct*, et un *complément indirect*. Ce dernier est tantôt *complément indirect habituel*, tantôt *complément indirect circonstanciel* (voir § 73). Tout cela, on le voit, est passablement compliqué. Mais ce n'est pas tout. Nous lisons au § 73 que "*dont, en et y* sont toujours *compléments indirects*, " puis en note que "*en et y* peuvent encore être *compléments circonstanciels*, " et nous venons de voir au § 232 que "*certain pronoms : en, dont, sont compléments déterminatifs*. "

On ne voit pas clairement que ces innovations soient une amélioration pour l'étude du français, ni qu'elles servent à coordonner les grammaires française, latine et grecque. Ce but ne serait-il pas plus sûrement atteint,

---

(1) On pourrait demander à l'auteur si ces certains pronoms *dont, duquel* ne sont pas aussi des pronoms relatifs. Si *dont* du premier exemple est relatif, comment ne l'est-il pas dans le second exemple ?

si, comme on le proposait dans la Revue de l'instruction publique (année 1861), on faisait *complément direct*, ce qui répond à la question *quoi* (*accusatif latin*); *complément indirect*, ce qui répond à la question à *quoi* (*datif latin*); *complément déterminatif* du nom, ce qui répond à la question de *quoi* (*génitif latin*); du verbe, ce qui répond à la question de *quoi*, *par quoi* ou aux questions *où*, *quand* (*ablatif latin*); et si l'on ne voyait, dans tous les autres cas, que le *complément d'une préposition*? Cette théorie est moins savante et moins absolue peut-être, mais par contre n'est-elle pas plus utile?

Nous venons de dire les améliorations qu'à notre avis, M. H. pourrait apporter à sa grammaire, quant au fond et quant à l'ordonnance; il nous reste à parler de la forme. Nous ne dirons pas que les définitions et les règles sont enveloppées dans les subtilités d'une métaphysique grammaticale. Il semble, au contraire, que le côté philosophique ou scientifique fasse trop souvent défaut. Nous avons remarqué qu'elles accusent une certaine précipitation dans la rédaction. Plusieurs règles en effet sont incomplètes ou manquent de précision; d'autres ont un caractère trop absolu, ou sont tout-à-fait erronées. On dirait qu'une crainte exagérée de passer pour plagiaire lui a fait rejeter un mot nécessaire, ou ajouter un mot inutile, ou enfin remplacer un mot convenable par un mot moins convenable. En veut-on quelques exemples: " *L'orthographe d'usage* est ainsi appelée, parce qu'elle est principalement basée sur la *coutume*. " — " On passe rapidement sur les voyelles brèves, on appuie *un peu plus* sur les longues. " — " Le *substantif commun* convient à tous les êtres du même genre, *homme, femme, animal*, ou de la même espèce, *chien, cheval, maison*. " Évidemment ce mot genre donne lieu à une équivoque. Ensuite *homme, femme*, ne sont pas nécessairement des substantifs *génériques*, ni *chien, cheval*, des substantifs *spécifiques*. — " Il y a deux auxiliaires *principaux*; *avoir* et *être*. " M. H. fait sans doute allusion aux autres verbes auxiliaires, *faire, laisser*, mais il n'en parle nulle part. — " On reconnaît qu'un substantif est du *masculin* quand on le fait précéder de *le* ou de *un*, et du *féminin*, quand on le fait précéder de *la* ou de *une*. " Cette règle n'est qu'un cercle vicieux et n'apprend rien à l'élève. Puis le pronom *on* y est employé avec des rapports différents; c'est une faute que l'auteur lui-même condamne au § 576. — " La 1<sup>re</sup> personne du singulier des verbes se termine par un *e* muet ou par une *s*. " Mais quand par un *e*, quand par une *s*?

S'agit-il de donner la liste des mots qui font exception à une règle générale, si ces mots constituent une exception partielle? Que la liste en soit complète. C'est ainsi qu'il fallait ajouter le subst. *sarrau* et l'adj. *feu* aux mots en *au* et en *eu* qui prennent *s* au pluriel; *vitrail* à ceux qui changent *ail* en *aux*; *suret* aux adj. qui ne doublent par le *t* au féminin. *Préfix* signifiant *arrêté, fixé d'avance*, fait *préfixe* au féminin; *Andalou* fait *Andalouse* et *hébreu, hébraïque* quand il s'agit de linguistique; on exige aussi le *t* euphonique après un verbe conjugué interrogativement, et terminé par une voyelle: *a-t-on*, etc.

On ne peut tronquer ou dénaturer les vers que l'on donne pour exemple :

§ 298. Cela dit maître loup s'enfuit et court *encore*. (Laf.).

Lafontaine a écrit *encor*.

§ 336. D'adorateurs zélés à peine un petit nombre

*Osent* des premiers temps nous retracer quelque ombre. (R.).

Racine a mis le singulier *ose*.

§ 342. Je suis, dit-on, un orphelin,

Qui de mes parents n'eus jamais connaissance. (R.).

Racine a écrit : *Et qui*, et son vers a douze syllabes.

§ 483. Je l'ai vu massacrer par la main forcenée. (Volt.).

Voltaire a écrit : *Je la vis*.

§ 527. De ce nom, j'ose encore vous nommer... (R.).

Racine n'a pas mis de virgule après nom.

D'un autre côté, pourquoi attribuer à *Boniface* ce vers de Boileau :

(§ 190) : Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

L'impression de cet ouvrage est assez soignée. Cependant nous avons remarqué quelques fautes. Telles sont : *bas* pour *basse* (§ 473); *ajectifs* pour *adjectifs* (§ 58); *rsiste* pour *résiste* (§ 75); *substantils* pour *substantifs* (§ 239); *énoncées* pour *énoncés* (§ 311); *il* pour *ils* (ibid); *suivis* pour *suivies* (§ 296); *point-virgule* pour *point et virgule* (§ 533). Nous voudrions aussi mettre sur le compte du prote, *conclus* fém. *concluse* (page 55); ainsi que *vat-en* pour *va-t'en* (§ 119 et § 210), et les lettres minuscules qui commencent très-souvent l'exemple ou l'alinéa. D'ailleurs il eût fallu dire un mot de l'emploi des majuscules.

Nous pourrions nous contenter de ces observations générales s'il s'agissait d'un livre ordinaire. Mais une grammaire exerce la plus grande influence sur la marche des études. M. H., d'ailleurs, avec une modestie qui l'honore, ne se dissimule pas que son œuvre est encore imparfaite. Il est rare qu'on réussisse, du premier coup, un ouvrage de cette importance. C'est pourquoi, il prie instamment ses confrères, dans l'intérêt de l'enseignement, de bien vouloir lui signaler les imperfections qu'ils pourraient y remarquer et les améliorations dont ils le croiraient susceptible. Pour répondre à ses désirs, nous allons parcourir rapidement son ouvrage et relever paragraphe par paragraphe les fautes qu'un examen sérieux nous y a fait découvrir.

§ 3. Les exemples *chute* et *poutre* sont mal choisis; *u* et *ou* sont brefs.

— § 5. " Il y a trois sortes d'*e* : l'*e fermé* (*é, er, ai, ez*); l'*e ouvert* (*è, ê, et, ais, aït, aient*). " Il y avait ici une double distinction à faire : s'agit-il de l'*e* considéré comme *son* ou de l'*e* considéré comme *lettre*? s'agit-il de la voyelle simple ou de la voyelle composée? L'auteur n'a pas fait cette distinction, et ainsi le § 17 n'a pas de sens. " L'accent aigu, y dit-on, se met sur la plupart des *e* fermés et l'accent grave sur la plupart des *e* ouverts. " L'accent ne se met ni sur *ai* ni sur *aient*. Ensuite au § 20, on parle de *voyelles composées*, comme d'une chose connue, et il n'en a pas été question. — § 8. *Louange* et *Louis* ne renferment pas de diphthongue :

le premier est de trois syllabes, le second de deux, bien que quelques poètes modernes l'aient employé comme monosyllabe. — § 9. *III*, n'est pas une combinaison de consonnes. — § 20. " Le tréma, dit M. H., se place sur l'une des voyelles *e, i, u*, quand on veut la détacher de la voyelle qui précède ou de celle qui suit. " Il fallait ajouter dans les voyelles composées et dans les diphthongues, et la preuve, c'est qu'on n'en met pas dans *prier, lier, nier*. Il ajoute que par l'emploi du tréma, les voyelles composées deviennent diphthongues. Cela est faux : si sur *naïf* je mets un tréma, j'obtiens deux syllabes et non une diphthongue, *naïf*. Cela pourrait être vrai si l'*i* p. ex. était suivi d'une autre voyelle, comme dans *naïade, na-ia-de*. " On écrit poète, poésie, et non poëte, poësie. " Selon l'Académie, on écrit poëme et poëte, et poésie, poëtereau, poëtesse. — § 33 et 34. *Lionne* dérive de *lion* et *tigresse* de *tigre*. Règle générale. Les substantifs féminins qui proviennent de substantifs masculins, se forment de ceux-ci en ajoutant un *e muet*. " Alors *lion* et *tigre* devraient faire *lione* et *tigree*, car on ne les donne pas parmi les mots qui font exception à la règle. Il est vrai qu'il en est question au chapitre de l'adjectif (§ 48 8°). Ce n'est pas là, mais ici que l'auteur eut dû en parler. Nous croyons d'ailleurs qu'il n'est pas bon de renvoyer l'élève à une règle qui n'a pas encore été vue. C'est une remarque que nous avons eu souvent l'occasion de faire en lisant cet ouvrage (v. §§ 35, 5°, 85, 74 etc.). — § 35. " Les substantifs en *eur* dérivés d'un participe présent, comme *faiseur* (intrigant), font *euse* au féminin, *faiseuse* (couturière). " On ne comprend pas l'à propos de cette parenthèse. Le substantif *faiseur* fait au féminin *faiseuse* quel qu'en soit le sens, et il en a plusieurs.

§ 48, 8°. " *Fou, mou*, font leur féminin de *fol, mol*, ils font donc *folle molle*. " Que signifie ce *donc*? Il n'a pas été question jusqu'à présent de la formation du féminin des adjectifs en *ol*. — § 50, 3°. " Les adjectifs *amical, banal, colossal, filial*, font régulièrement leur pluriel par l'addition d'une *s*. " Aucune raison n'empêche, selon Littré, de dire au pluriel; *amicaux, banaux, colossaux, filiaux*. — § 56. " On dit pourtant : *ce oui, ce onze, ce un*. " Cette observation à propos de *ce* s'applique à d'autres mots. L'*e muet* de *le*, de la préposition *de* et de la conjonction *que*, ne s'élide pas non plus devant *onze*. Cette remarque aurait dû se trouver au § 43. — § 68. " La maison *brûle*. Dans cette phrase une action a lieu ; le mot qui exprime l'action *brûler*, est donc un verbe. " Le verbe *brûler* ne marque pas ici une action, mais une manière d'être, un état. — § 80. Il s'agit de verbes impersonnels. " En voici, dit M. H. qui n'ont gardé que la forme impersonnelle, *il avient, il s'ensuit, il bruine, il neige*, etc. " Cela veut-il dire qu'ils ont eu la forme personnelle complète? Alors c'est une erreur. Il est vrai que *avenir* selon Littré a eu *j'avient, j'avins*, mais ce lexicographe ne donne aucun exemple à l'appui. Quant au verbe *s'ensuivre*, il est *unipersonnel* et peut avoir un sujet aux troisièmes personnes du singulier et du pluriel ; il en est de même de *seoir*. — § 90. " Le radical *recev* se retrouve toujours le même dans toutes les modifications

que le verbe subit. „ On ne le retrouve plus dans *reçois* et *reçu*. — § 96. „ Pour former du participe présent le subjonctif de la troisième conjugaison, on change *er* en *oir* aux troisièmes personnes de singulier et du pluriel. „ Cette règle est incompréhensible, quand même on dirait que *er* et *oir* sont mis pour *ev* et *oiv*. — § 97. „ On met un accent circonflexe sur la première voyelle de la terminaison aux deux premières personnes du pluriel du passé défini. *Nous eûmes*, vous *eûtes*. „ L'élève ne comprendra pas aisément que dans *eûmes*, *e* est le radical et la terminaison *ames*. Il n'en serait pas de même d'un parisien qui prononce *eû*. Dans tous les cas cela demandait une explication. — § 99. „ Quand le radical des verbes de la 1<sup>re</sup> conjugaison se termine par une syllabe contenant un *é* fermé, cet *é* se change en *è* ouvert devant une terminaison muette. Révéler, ils révéleraient. „ C'est là une erreur, et l'auteur, sans s'en apercevoir, la relève dix lignes plus bas, lorsqu'il cite *révéler* parmi les verbes qui conservent l'*é* fermé au futur et au condit. — § 101. „ Dans les verbes dont le radical se termine par un *i* ou un *y*, quand la terminaison commence par un *i*, il arrive naturellement que deux *i* se rencontrent, vous *ployiez*, que vous *ployiez*. „ Où sont les deux *i* dans cet exemple? — § 104. „ Le verbe *haïr* retranche le tréma aux trois personnes du singulier du présent de l'indicatif et à l'impératif. „ On dit cependant *hâissons*. — § 117. Les mots *pas*, *jamais*, *plus*, servent à préciser la négation *ne*, mais ce ne sont pas des négations. Il ne fallait donc pas dire que „ Dans les temps auxiliaires la seconde négation se place entre l'auxiliaire et le participe: Je *n'ai jamais* pensé. „ Il n'y a pas de seconde négation. — § 118. „ On ne rencontre *guère* la forme interrogative qu'aux temps de l'indicatif et du conditionnel. „ Au lieu de *guère*, mettez *pas*. — „ On dit cependant au subjonctif, en retranchant *que*, *dussé-je* *puisses-tu*, *puisse-t-il*? „ D'abord ce ne sont pas là des interrogations; il ne faut donc pas de signe interrogatif. Ces formes indiquent un souhait. Ce qui trompe l'auteur c'est que le sujet vient après le verbe. Mais il en est de même dans les incises, *dit-il*, *disent-ils*, *dût ma muse* etc. — „ On trouve rarement les verbes monosyllabiques employés interrogativement à la première personne. „ Il ne peut pas être question des verbes monosyllabiques seulement, dirait-on *répands-je*, *réponds-je*? *interromps-je*? — § 121. Le verbe *s'asseoir* fait également au futur, je *m'asseyerai*; cette forme même est plus usitée que je *m'assoierai*. — § 136. Définition incomplète : la conjonction sert aussi à unir les *phrases* entre elles. — § 150. Ne peut-on pas dire avec Littré : *Instruits* par l'expérience les vieilles gens sont ... etc.? — § 166. „ Quand les noms d'auteur sont employés pour désigner leurs ouvrages, ils peuvent se mettre au pluriel, je vous envoie deux *Racines* et deux *Boileaux*. „ L'auteur oserait-il dire deux *Juvéniaux* ou deux *Pascaux*? — § 173. *Porc-épic*, exemple qui contredit la règle. — § 177. „ Prennent l'article, les substantifs propres, provenant de langues étrangères où ils avaient un article : *Le Dante*. „ C'est une faute qui s'est glissée dans la langue française. Les Italiens ne mettent l'article que devant le nom

propre de famille. Ils diront *L'Alighieri*, et jamais *Le Dante*. — § 179. L'article *feu*, *nu* et *de mi* est incomplet, et peu correct. D'abord *nu-pieds*, *nu-tête*, doit s'écrire avec un trait d'union; puis, il n'est invariable que quand il n'est pas précédé de l'article: car on dit *la nue propriété*, *les nus propriétaires*. Ajoutons qu'on peut employer *feu* au pluriel: Les *feus* rois de Prusse et d'Angleterre (Litttré). — 181. 3°. “ *Nouveau* faisant partie d'une expression composée s'accorde par raison d'euphonie. „ — Et cependant on dit: les *nouveau-nés*, une fille *nouveau-née*. Pour qu'on puisse faire varier *nouveau*, il faut que l'adjectif suivant soit devenu substantif, et alors on ne peut plus mettre de trait d'union: des nouveaux mariés, des nouveaux venus etc. — § 182. *Chatain clair* et *bleu foncé* ne sont pas des adjectifs composés, par conséquent pas de trait d'union. — §§ 192 et 198, incomplets. — § 206. Dans la phrase “ les femmes couraient épouvantées à l'approche de l'ennemi, *tels* que de timides agneaux. „ On peut aussi, dit M. H. supprimer *que*. Dites on *doit* si non, il faut le faire accorder avec le substantif qui précède. — § 207. “ *Nul, aucun, pas un*. Ces trois adjectifs à peu près synonymes ne s'emploient pas au *singulier*. „ Distraction; c'est *au pluriel* qu'il faut. — Les §§ 212 et 218 ne concordent pas. Dans le premier, on dit que “ la réunion de plusieurs propositions prend le nom de phrase „ et dans le second que “ on appelle phrase *une proposition* ou un assemblage de propositions. „ — § 215. L'auteur a raison de dire qu'une *proposition entière* est souvent sujet. Mais cela demandait quelques développements. Quand je lis: “ *Il vous faut...* est fort bon... mon moulin est à moi „ la chose est claire; mais il n'en est plus ainsi dans: “ Il est certain *qu'Homère fut aveugle*. „ Il aurait fallu dire que le mot *il* ou *ce*, dans le verbe *unipersonnel*, n'est que le sujet apparent, et que le véritable sujet est l'infinitif ou la proposition qui suit. L'auteur fait allusion à cette distinction au § 348, mais il ne l'enseigne nulle part. — § 239. *Rue neuve*, n'est pas un *titre*, il fallait ajouter *enseigne*, etc. — § 345. Nous sommes trop intéressé à la chose pour critiquer les idées de M. Hennebert sur l'article partitif. Cependant nous croyons qu'il y a une grande différence à constater entre: Nous avons mangé *du* mouton, et nous avons mangé *du* mouton que nous avons tué hier. D'un autre côté, est-ce encore une préposition, de nos jours, que *de*, dans: *de* jeunes gens m'ont dit, puisque: *des* jeunes gens a absolument le même sens? Quoi qu'il en soit, nous croyons seulement que l'auteur oublie son but, et qu'il laisse aux professeurs de latin et d'allemand des embarras qu'il eût pu leur épargner. — § 252. Quand on dit: “ C'est le matin que les roses sont *le* plus belles „ il ne faut pas interpréter ce superlatif, par, “ plus belles que le soir „ mais bien “ belles au plus haut point. „ — § 259. “ Si donc on peut dire: un homme et une femme *honnêtes*, on ne peut pas dire: un homme et une femme *prudents*. „ L'auteur oublie que quelques lignes plus haut il donne précisément pour exemple: “ Le père et la mère sont confiants. „ — § 360. 3° L'adjectif précédé de plusieurs substantifs singuliers ne

peut en tout cas s'accorder avec le dernier seul, que lorsque ce dernier est du féminin. — *Ib.* 4° L'auteur cependant n'oserait soutenir qu'il y a dans les phrases suivantes synonymie, bien qu'on ait employé *ou* : " Je vous donnerai un livre *ou* une image coloriée. On construit ces piliers en fonte *ou* en pierre très-dure. — § 261 et § 329. Selon M. H. le verbe et l'adjectif qui se rapportent à deux substantifs singuliers unis par *ainsi que*, *de même que* doivent se mettre au singulier en s'accordant avec le premier. C'est une erreur. On peut dire également bien : Le français ainsi que l'Italien *dérivent* ou *dérive* du latin, cela dépend du point de vue de l'esprit, ou de l'intention de celui qui écrit. Si l'on veut exprimer une comparaison, on mettra le singulier, et alors *ainsi que* et le mot qui suit, se mettront entre deux virgules; si au contraire on considère, *ainsi que* comme unissant les deux mots, sans idée de comparaison, on mettra le pluriel. — § 266. " Certains adjectifs se placent *toujours* après les substantifs qu'ils qualifient. Tels sont : 1° Les participes passés, etc. „ Cependant ne peut-on dire avec Littré : Instruits par l'expérience les vieilles gens, etc.? — " 2° Les adjectifs qui accompagnent un substantif monosyllabique. „ Ainsi on devrait nécessairement dire des *bas beaux*, des *murs vieux*? — § 274. " Les pronoms *nous* et *vous* sont de la première personne et du pluriel. „ *Vous*, n'est pas de la première personne. — " *Nous*, continue M. H. s'emploie pour *je*, quand il représente un souverain ou un grand personnage, ou même l'auteur d'un livre. „ Et les journalistes donc? — § 287. Cela est incomplet. D'après cela on pourrait dire : " Ces choses en *soi*. „ Fénelon aurait tort d'avoir écrit : " Idoménée revenant à *soi*. „ — § 293. " Il est nécessaire de placer *ce* suivi du verbe être devant un second membre de la phrase. 1° Quand le premier membre commence par *ce* suivi d'un relatif. „ Alors on devrait dire : *ce* que j'ai de bien *c'est* à vous, au lieu de : *est* à vous? La fin de cette règle n'est pas moins incorrecte, *ce* n'est pas absolument nécessaire devant *est*, dans : Taire un service *c'est* ajouter au bienfait. — § 302. *Que* ne donne point lieu à un *hiatus* quand il est suivi de *on*. L'auteur ne dit-il pas au § 209 que ce mot admet l'éliision? Aussi dans les bons auteurs on trouve également *qu'on* et *que l'on*. — § 304. Personne dans le sens de *nul* est toujours masculin. L'Académie donne cet exemple : Je ne connais personne d'aussi heureux que cette femme. — § 308. On dit également bien ; Ils ont pris chacun *leur* chapeau ou *son* chapeau; ils sont sortis chacun de *leur* côté, et de *son* côté. M. H. a donc tort d'enseigner le contraire. Mais il n'en serait pas ainsi si l'objet possesseur ou sujet du verbe n'était pas de la troisième personne : Vous êtes sortis chacun de *votre* côté. *Son*, cependant ne serait pas une faute grammaticalement. — § 312. *L'un l'autre* employés séparément est une expression qui marque l'énumération et non la réciprocité. — § 313. *Les uns et les autres*, ne signifient pas *tous les dix, tous les vingt*. — § 329. L'académie a-t-elle eu tort de dire au pluriel : " La peur ou la misère *ont* fait commettre bien des fautes? „

— § 242. 2<sup>o</sup> Dans : “ Vous êtes *deux* bons élèves qui remporterez le prix. ” *Deux* n'est pas un article indéfini.

§ 346. “ Quand le verbe est suivi de plusieurs substantifs au singulier, on emploie ordinairement *c'est...* ” Cependant il n'y aurait pas de faute à mettre le pluriel. Car c'est ici l'affaire non de la grammaire, mais de l'oreille. Si un de ces substantifs était au pluriel, on n'en mettrait pas moins le verbe *être* au singulier, à moins que le nom pluriel ne fût le premier : c'est la gloire et les plaisirs. Quant à l'exemple : Quels sont les quatre points cardinaux ? Ce *sont* le levant etc. M. H. eut dû dire qu'alors, grâce à l'interrogation, le verbe est en rapport avec un substantif pluriel qui précède, et que l'esprit étant averti n'est pas choqué de voir un verbe pluriel suivi d'un subst. singulier. — § 373. Rem. On trouve pourtant : Peignez-les moi, — dit l'aigle, ou bien *me* les montrez. ” Cette remarque ne dit rien, il s'agit de savoir quand le pronom complément d'un impératif peut précéder cet impératif. Il y a une règle positive, et il fallait la dire. — § 375. 2<sup>o</sup> D'après M. H. il faut toujours dire : *Attends-y-toi* ; *Envoyez-y-moi*, et jamais, *attends-m'y*. L'Académie dit la même chose ; cependant, au pronom *toi*, elle donne *mets-l'y, jette-l'y* : Toutefois ces deux formes sont peu usitées. — § 378. Selon M. H. *courir, expirer, obéir et périr* prennent toujours l'auxiliaire *avoir* ; *partir, repartir et tomber*, toujours l'auxiliaire *être*. C'est une erreur. *Contrevenir* a pris également autrefois l'auxiliaire *être*. — § 380 et suivants. Cette théorie des temps est incomplète. “ Quand on dit : Un tel enseigne le grec ; il ne s'agit pas d'une action qui a lieu au moment de la parole, ni d'un fait, d'une vérité constante, comme une maxime. Pourquoi, si l'imparfait, comme le dit l'auteur, est le temps de la *durée* dans le passé, le présent ne serait-il pas le temps de la durée dans le présent ? etc. D'ailleurs ce chapitre et celui de la concordance des temps font double emploi. Toutes ces règles ont un caractère vague et indécis qui en diminue beaucoup l'utilité. Ainsi à la règle du § 393 il y a quatre remarques, et ces remarques commencent par : *Parfois, il arrive que, quelquefois*. Puis on y confond les temps du subjonctif avec les temps de l'indicatif. — § 400. “ Les propositions *coordonnées*, c'est-à-dire, unies à la principale par une *conjonction* de *subordination*. ” Dites de coordination. — § 402. Il fallait faire de la règle l'exception et vice-versa, de l'exception la règle. — § 410. “ On emploie, par *figure*, l'impératif pour dissuader quelqu'un : *Poursuis, Néron, etc.* ” L'ironie peut s'employer avec d'autres temps. Ce n'est donc pas un caractère particulier de l'impératif. — § 411. “ Le présent et le futur de l'impératif ne diffèrent *guère* entre eux. ” Quelle en est la différence ? — § 414. 1<sup>o</sup> “ Certains verbes signifiant *penser* se trouvent dans quelques passages isolés employés avec le subjonctif. ” M. H. n'ignore pas que ce sont là des archaïsmes. Puis le contraire de ce qu'il dit de *concevoir* et de *comprendre*, est seul vrai. Le premier prend de plus en plus l'indicatif et l'autre *très-souvent* le subjonctif. — ib. 414. 3<sup>o</sup> Quant au verbe *accorder*, dans le sens de *permettre*, ce n'est qu'aux temps passés qu'il peut prendre



le futur second au lieu du subjonctif. — § 416. 2<sup>o</sup> L'exemple : *Nier que cela soit*, c'est nier qu'il fait jour en plein midi, est emprunté à l'Académie, mais là il y a : *nier la vérité* etc. — *ibid.* 4<sup>o</sup> Les propositions *on dirait, on croirait*, etc., ne sont pas des propositions hypothétiques. — § 418. 2<sup>o</sup> *Il semble* et *il me semble* ne doivent pas être mis sur la même ligne. Ils prennent le plus souvent, le premier le subjonctif et le second, l'indicatif. — § 417. " On emploie le subj. après les verbes impersonnels qui présentent le fait comme incertain ou comme un but. „ Après cela on doit s'attendre à voir les verbes impersonnels qui ne présentent pas le fait comme incertain ; mais il n'en est pas question. — § 424. *Quoique* ne doit pas être en deux mots. — § 425. 2<sup>o</sup> " Les conjonctions suivantes veulent l'indicatif ou le subjonctif suivant que l'on veut exprimer un fait *réel* ou simplement une *conséquence*. *De manière que, de sorte que* etc. „ Cela n'est pas exact. Dans l'un et l'autre cas, on exprime une conséquence. Mais dans le second cas on présente de plus une *tendance*, un *but*. — § 428. Règles de la subordination des temps du subjonctif : elles sont incomplètes. — § 453. " Le participe présent était *autrefois* variable „ dit M. Hennebert. Cet *autrefois* est charmant, car il ajoute aussitôt. " On trouve même *quelques exemples de cet accord* dans des auteurs plus modernes „ et, comme preuve, il donne *La Fontaine et Boileau* ! Est-ce là ce qu'on entend par auteurs modernes ? D'ailleurs ces deux auteurs sont du 17<sup>me</sup> siècle, et l'invariabilité ne s'est bien établie que dans les siècles suivants. La règle n'a été formulée qu'en 1669. Mais après, que d'exemples qui la contredisent, ne trouve-t-on pas dans les bons auteurs ? Voltaire même n'a-t-il pas écrit :

De deux Alexandrins côte à côte *marchants*

Que l'un est pour la rime et l'autre pour le sens ? :

— § 454. " Le participe précédé de *en*, au lieu de marquer une *circonstance de temps ou de cause*, exprime plutôt une action accessoire et simultanée. „ Des lexicographes ne sont pas de l'avis de M. H. et l'exemple qu'il apporte prouve justement le contraire de ce qu'il soutient : " Je l'ai rencontré *en allant* à la campagne. „ — 458. Il est assez difficile de voir aujourd'hui l'ellipse de *objet*, dans le *couchant* et le *levant*, un vieillard est sur *son couchant*. Puis est-il bien utile d'appeler *substantifs verbaux*, un *débutant*, un *assistant*, et *adjectifs verbaux*, des participes passés devenus adjectifs ? Dans tous les cas l'adjectif *concis*, placé parmi ces *adjectifs verbaux*, serait bien embarrassé s'il devait retrouver son verbe. — § 475. On sera difficilement de l'avis de M. H., quand il prétend que l'usage a prévalu de faire varier, dans le sens propre comme dans le sens figuré, les participes *coûté, valu, pesé*. L'usage a si peu prévalu, que Littré prétend qu'ils ne doivent jamais varier. La vérité est que généralement ils varient aujourd'hui quand ils sont pris dans le sens figuré. — § 498. " On supprime *pas* et *point* après *que ne...* „ Cette règle est trop absolue et trop vague. Ne dit-on pas : Depuis *que* nous *ne* nous voyons pas ? Mais alors *que ne* ne commence pas la phrase et ne marque pas de

désir... Profitons de cette occasion pour signaler une lacune. Après *depuis que*, ou, *il y a*, suivi d'un mot qui indique une certaine quantité de temps, on se sert de *ne* seul quand le verbe est au parfait : Depuis que je ne l'ai vu. Mais il faut *pas* ou *point* si le verbe est au présent : Il y a un mois que nous ne nous voyons pas. — § 503. Il s'agit ici du *ne* explétif. C'est ce que M. H. n'a pas fait remarquer. Quand le *ne* est explétif après un comparatif d'inégalité ou après *autre*, *autrement*, on peut le supprimer si la phrase est négative ; exemple : Il n'est pas plus heureux qu'il était. Vous ne pensez pas autrement que vous dites. Si le comparatif d'inégalité exprimait une vraie égalité, il faudrait mettre le *ne* explétif : Vous n'écrivez pas mieux que vous ne parlez. D'après cela, après une phrase interrogative qui n'est pas négative, on supprime *ne*, parce qu'alors on exprime une vraie inégalité. — *Ne* est encore explétif après un comparatif d'inégalité suivi de *que* et d'une proposition complétive : Vous écrivez mieux que vous ne parlez. Vous parlez autrement que vous ne pensez, etc.—§ 507, rem. 3. " Quand la proposition commençant par *avant que* ne contient aucune idée de doute ou de crainte, on supprime le *ne* dubitatif. " Cette distinction n'est pas fondée. Après *avant que* on supprime *ne*, mais on pourrait l'exprimer, car il est aussi explétif. — § 514. 1° " Les prépositions *à* et *de* se suppriment devant les pronoms *moi*, *toi*, *soi*, *nous*, etc. " Et cependant ne trouve-t-on pas : *C'est à vous*, mon esprit, à qui...? — § 519. 2° *Voici*, *voilà* sont des prépositions et non des interjections en français. On admettra difficilement l'explication que M. H. donne de certaines interjections. " *Bon!* = soyez bon. " Ainsi quand je dis : Allons, *bon!* je me suis encore trompé ; cela voudrait dire : *Soyez bon?* Comme si cette interjection n'exprimait pas la surprise avant tout. — " *Ciel!* = que le Ciel me soit en aide. " Mais cette interjection exprime aussi l'admiration et la joie. C'est ainsi que Racine dit : Ciel! quel nombreux essaim d'innocentes beautés ! — " Au revoir, je vous attends au revoir? " — *Oui* n'est pas une interjection, mais un adverbe. Dans tous les cas, ce n'est pas pour : " Cela est *oui*. " Ce mot vient de *hoc illud*, comme *nenni* vient de *ne illud*.

§ 532. " Souvenez-vous *que* je serai... " *Que* est pour *de ce que* ; ce n'est donc pas un complément *direct*. 2° " On avait dit, *allez*. " Est-ce que *allez* n'est pas aussi textuel, et ne doit-il pas commencer par une majuscule ? Mais l'auteur n'est pas scrupuleux sur l'emploi des majuscules. — § 565. 3° " Virgile a imité Homère *dans* tout ce qu'il y a de beau *dans* l'Iliade. Phrase présentée comme correcte et péchant contre la règle 560. — § 568 et 569. Définitions peu claires : " On appelle *harmonie*, le nombre... on donne du *nombre*, c'est-à-dire *de l'harmonie* à une phrase. " Cercle vicieux. — § 371. L'auteur confond le *zeugme* avec l'ellipse. Puis l'absence du sujet, à l'impératif, constitue-t-elle une ellipse ? — § 633. 3° *Comme*, marquant la similitude, n'est pas une conjonction de subordination, mais de coordination : *ut-ita* en latin.

Nous voilà à la fin de notre tâche, tâche ingrate s'il en fût et que nous

avons essayé de remplir de notre mieux. Nous n'avons eu que ceci en vue : contribuer autant qu'il est en notre pouvoir, à faire un bon livre classique; puissions-nous avoir réussi.

D. G.

A Monsieur E.... à B.....

La forme symétrique sous laquelle se mettent les équations des trois hauteurs d'un triangle, dont on fait usage dans le dernier numéro p. 46, s'obtiennent de la manière suivante :

Remarquons d'abord que si nous représentons par  $p$  la longueur de la perpendiculaire abaissée de l'origine des coordonnées sur une droite donnée et par  $\alpha$  l'angle que cette perpendiculaire fait avec l'axe des  $x$ , l'équation de la droite pourra s'écrire, les axes étant rectangulaires,

$$x \cos \alpha + y \sin \alpha - p = 0.$$

l'angle  $\alpha$  variant entre  $0$  et  $180^\circ$  et  $p$  pouvant être positif ou négatif. Par conséquent la longueur de la perpendiculaire abaissée d'un point  $(x, y)$ , sur cette droite, aura pour expression  $x \cos \alpha + y \sin \alpha - p$ .

Si donc les équations des deux droites sont

$$x \cos \alpha + y \sin \alpha - p = 0$$

$$x \cos \beta + y \sin \beta - p' = 0,$$

que nous désignons pour abréger par  $\alpha = 0, \beta = 0$ , l'équation d'une troisième droite qui passera par leur point de rencontre sera

$$x \cos \alpha + y \sin \alpha - p - k(x \cos \beta + y \sin \beta - p') = 0$$

ou plus simplement

$$\alpha - k \beta = 0.$$

Considérons maintenant un triangle ABC et soit CP l'une des hauteurs que nous supposons placée au dedans du triangle. Si du point P, ou d'un point quelconque de la droite AP dont nous représentons les coordonnées par  $x, y$ , nous abaissons les perpendiculaires PE, PF sur les côtés AC, CB du triangle ABC, les longueurs de ces perpendiculaires seront marquées par  $x \cos \alpha + y \sin \alpha - p$  et  $x \cos \beta + y \sin \beta - p'$  ou simplement par  $\alpha$  et  $\beta$ . Par conséquent l'équation  $\alpha - k \beta = 0$  exprime que le rapport de ces perpendiculaires est représenté par  $k$ . Mais les propriétés des triangles rectangles fournissent immédiatement la relation

$$PE : PF = \cos B : \cos A.$$

On a donc

$$k = \frac{\alpha}{\beta} = \frac{PE}{PF} = \frac{\cos B}{\cos A}$$

d'où l'on tire

$$\alpha \cos A = \beta \cos B$$

pour l'équation de la hauteur CP.

Si la hauteur CP tombait en dehors du triangle ABC, le rapport des per-

pendiculaires abaissées d'un point de CP sur les côtés du triangle ABC serait négatif, et l'on aurait encore

$$\alpha \cos A = \beta \cos B$$

pour l'équation de la droite CP.

Les équations des trois hauteurs sont donc

$$\alpha \cos A = \beta \cos B = \gamma \cos C.$$

On démontrerait de la même manière :

1° Que les équations des trois médianes sont

$$\alpha \sin A = \beta \sin B = \gamma \sin C$$

ou

$$\alpha a = \beta b = \gamma c$$

$a, b, c$  représentant les longueurs des trois côtés, puisque les sinus des angles d'un triangle sont proportionnels aux côtés opposés. Cette seconde forme permet de démontrer très-simplement que *dans un quadrilatère complet les milieux des trois diagonales sont en ligne droite.*

2° Que les équations des bissectrices intérieures sont

$$\alpha = \beta = \gamma$$

et celles des bissectrices extérieures

$$\alpha = -\beta, \quad \beta = -\gamma, \quad \gamma = -\alpha.$$

on voit que ces six droites prises convenablement, se coupent trois à trois en un même point.

Si l'on désigne par P et P', Q et Q', R et R', les points d'intersection de ces bissectrices avec les côtés opposés, on démontre aisément que ces six points pris convenablement sont trois à trois en ligne droite. Ces points sont P, Q, R'. — P, R, Q', — Q, R, P', — P', Q', R'. Les équations de ces droites sont

$$\alpha \pm \beta \pm \gamma = 0.$$

Les équations des trois hauteurs obtenues précédemment permettent de démontrer le théorème suivant : *si l'on joint les pieds de deux hauteurs et qu'on prolonge cette ligne jusqu'à ce qu'elle coupe le côté opposé, les trois points ainsi obtenus seront en ligne droite*; l'équation de cette droite sera

$$\alpha \cos A + \beta \cos B + \gamma \cos C = 0.$$

Le raisonnement devrait être légèrement modifié si l'on demandait de trouver les équations des perpendiculaires élevées sur les côtés d'un triangle aux points milieux de ces côtés. On parvient à trois équations de la forme

$$\alpha \sin A - \beta \sin B + \gamma \sin (A - B) = 0$$

et si entre ces trois équations on éliminait successivement les quantités  $\alpha, \beta, \gamma$  on obtiendrait les trois équations nouvelles

$$\frac{\alpha}{\cos A} = \frac{\beta}{\cos B} = \frac{\gamma}{\cos C}$$

qui sont les équations des droites joignant les sommets du triangle au centre du cercle circonscrit.

Si M. E. désire de plus amples renseignements il ne saurait mieux

faire que de consulter l'ouvrage suivant : *A treatise on Conic Sections* by G. SALMON, 4<sup>e</sup> édition, London 1863. (Il existe une traduction de cet ouvrage en allemand; nous ne pensons pas qu'il en existe une en français.)

J. M.

# COURS DE CALCUL DIFFÉRENTIEL ET INTÉGRAL,

Par J. A. SERRET, *membre de l'institut, professeur au Collège de France et à la faculté des Sciences de Paris. Tome second : Calcul intégral.* Un vol. in-8<sup>o</sup> de 730 p. Paris, Gauthier-Villars 1868; prix 22 francs.

La Revue a déjà rendu compte du tome premier, calcul différentiel, de cet important ouvrage (5<sup>e</sup> livraison du mois d'avril 1867).

Pour donner une idée du calcul intégral de M. Serret, nous allons analyser quelques unes des théories qui s'y trouvent exposées.

I. *Fonctions elliptiques* (pages 33-52; 64-66; 245-252; 242-245; 252-273; 156-169; 458-469). L'auteur donne d'abord le procédé qui permet de ramener toute intégrale

$$\int F(x, \sqrt{\alpha + \beta x + \gamma x^2 + \delta x^3 + \epsilon x^4}) dx$$

aux trois formes appelées par Legendre *fonctions elliptiques* et par Jacobi *intégrales elliptiques*; toutefois au lieu de prendre pour seconde forme

$$\int_0^{\varphi} \sqrt{1 - k^2 \sin^2 \varphi} dx$$

avec Legendre, l'auteur adopte la seconde intégrale de Jacobi

$$\int_0^{\varphi} \frac{\sin^2 \varphi dx}{\sqrt{1 - k^2 \sin^2 \varphi}}$$

qui se prête mieux à la notation par l'amplitude, que l'auteur a employée dans la suite. Pour la première et la seconde forme, on transforme sans peine les intégrales en d'autres où le module  $k$  a une valeur aussi peu différente de zéro ou de l'unité que l'on veut. L'auteur expose ces transformations avec beaucoup de clarté, en employant les procédés classiques donnés dans l'ouvrage de Legendre.

Au moyen des fonctions elliptiques de première espèce, on peut rectifier l'ellipse et l'hyperbole, la lemniscate et l'ovale de Cassini, trouver l'aire de l'ellipsoïde. Outre ces diverses applications parmi lesquelles nous signalons surtout la dernière (page 337-343) à cause de la méthode ingénieuse et toute générale qui conduit au résultat par une seule intégration, M. Serret donne une idée de ses propres recherches sur les fonctions elliptiques : il expose les deux modes de génération des courbes qu'il a découvertes, courbes dont l'arc peut s'exprimer au moyen de la première elliptique. La démonstration de ces deux théorèmes curieux est précédée

et F désignant une fonction rationnelle de  $x$  et du radical

de recherches purement analytiques sur les courbes rectifiables au moyen d'arcs de cercle, et découvertes également par M. Serret. Les propriétés des courbes elliptiques dont il donne le mode de génération ont été trouvées aussi par l'analyse : c'est pour la brièveté qu'elles sont démontrées dans ce livre indépendamment des considérations qui y ont conduit.

Plus de vingt pages sont consacrées aux véritables fonctions elliptiques inverses des intégrales de Legendre. L'auteur démontre le théorème d'Abel sur leur double périodicité et celui d'Euler sur leur addition. Pour faire comprendre ces théorèmes sans employer la considération des fonctions de variables imaginaires, M. Serret se sert seulement comme convention fondamentale de ce théorème : " Lorsque le radical  $\sqrt{1 - m^2 x^2}$  s'annule, il change de signe. „ En employant cette convention on prouve

aisément que  $\int_0^x \frac{dx}{\sqrt{1 - x^2}}$  peut avoir toutes les valeurs comprises dans la formule  $\text{arc sin } x \pm 2n\pi$  selon la manière dont  $x$  varie pour aller de 0 à  $x$ . Si  $x$  va de 0 à  $x$  en variant toujours dans le même sens, la valeur de l'intégrale sera simplement  $\text{arc sin } x$ , cet arc étant compris entre  $-\frac{\pi}{2}$  et  $+\frac{\pi}{2}$ . Mais si  $x$  varie d'abord de 0 à 1, puis de 1 à 0, de 0 à -1, et de -1 à 0, on trouve sans peine que de 0 à  $x$ , l'intégrale augmente de  $2\pi$ ; on arrive de cette façon à la formule

$$\theta \int_0^x \frac{dx}{\sqrt{1 - x^2}} = \text{arc sin } x \pm 2n\pi = u \pm 2n\pi$$

et on en déduit  $x = \sin u = \sin(u \pm 2n\pi)$ , c'est-à-dire que  $\sin u$  est une fonction périodique dont la période est  $2\pi$ . On prouve de la même façon la double périodicité, réelle et imaginaire, des fonctions elliptiques.

M. Serret fait aussi précéder la démonstration des formules d'Euler sur l'addition des fonctions elliptiques de celle de la formule trigonométrique correspondante

$$\sin(x + v) = \sin u \cos v + \sin v \cos u.$$

On sait qu'il existe un grand nombre de démonstrations du théorème d'Euler : celle qui est donnée ici est très-simple et très-naturelle.

II. *Calcul des variations.* Le cours de calcul intégral de M. Serret est suivi d'un exposé des principes du calcul des variations. L'auteur s'est attaché à faire comprendre, en traitant des cas de plus en plus compliqués, comment on peut représenter une fonction et une autre quelconque qui en diffère indéfiniment peu par une seule fonction  $F(\alpha)$  où  $\alpha$  est un paramètre variable. Par exemple  $f x$  et  $\varphi x$  peuvent être regardés comme cas particuliers de

$$F(x, \alpha) = \frac{\alpha - \alpha_0}{\alpha_1 - \alpha_0} f x + \frac{\alpha - \alpha_0}{\alpha_2 - \alpha_0} \varphi x$$

pour  $\alpha = \alpha_0$  et  $\alpha = \alpha_1$ . Cela posé, la recherche des variations n'est plus que celle des différentielles par rapport à  $\alpha$ , et la méthode des variations dans son principe n'est rien autre chose que la recherche du maximum de

certaines fonctions de  $\alpha$ . Des notations heureuses ont introduit une grande symétrie dans les formules de ce chapitre. L'auteur a traité avec plus de soin qu'on ne le fait ordinairement la question de l'emploi des équations aux limites. Dans les applications au contraire, il a parfois trop peu discuté ces équations (n° 851 à la fin). Il est assez étrange aussi que dans plusieurs des problèmes résolus à la fin du chapitre l'auteur démontre que l'une des équations trouvées rentre dans les autres, lorsqu'il était si facile de montrer au moyen de la dernière formule du n° 836, qui sans cela n'a pas d'application, que cette circonstance devait se présenter chaque fois que l'on résolvait les problèmes d'une certaine manière.

III. Signalons encore quelques autres théories omises ou traitées avec moins de soin ou de rigueur dans les traités élémentaires : l'intégration des expressions différentielles à plusieurs variables; une des formules de Cauchy pour la détermination des intégrales définies; le changement de variable dans les intégrales définies simples ou multiples; une théorie développée des intégrales eulériennes; la belle démonstration de Briot et Bouquet du théorème de Cauchy sur l'existence des intégrales des équations différentielles; la solution de diverses équations différentielles intéressantes. Mais l'auteur n'a pas donné comme on le fait ordinairement les éléments du calcul des différences.

En résumé le cours de calcul intégral de M. Serret est clair et rigoureux, et il donne outre les théories élémentaires, quelque idée des théories plus élevées que l'on regarde communément comme les plus fécondes et les plus riches d'avenir : la théorie des intégrales définies et celle des fonctions elliptiques. A tous ces titres on doit recommander ce livre aux élèves des facultés belges et particulièrement à ceux qui se destinent au doctorat en sciences.

P. MANSION.

~~~~~  
DES EXAMENS. (*Suite.*)

Quatrième Examen.

1. — Exposer le système métrique.
2. — Convertir le nombre 57, 68 dans le système dont la base est 8.
3. — Calculer $\sqrt[4]{2}$ à 0,00001 près.
4. — Discuter le problème des courriers.
5. — On a $\sqrt[4]{x} = ax^2 + bx + c$, chercher le maximum et le minimum de $\sqrt[4]{x}$.
6. — Un régiment de cavalerie entre dans un pays étranger avec 800 chevaux; chaque année il en perd $\frac{1}{10}$ qu'il remplace par des chevaux indigènes; après combien d'années y aura-t-il dans le régiment 400 chevaux indigènes?
7. — Chercher le nombre correspondant au logarithme — 8,57829.

8. — Rendre le logarithme $\overline{3,54217}$, 6 fois plus grand; le rendre ensuite 4 fois plus petit.

9. — Déterminer deux lignes qui soient entre elles dans le rapport, 1^o de deux rectangles, 2^o de deux parallépipèdes.

10. — Les surfaces de deux triangles semblables sont proportionnelles aux carrés des côtés homologues.

11. — Les diagonales d'un parallélogramme circonscrit à un cercle se coupent au centre du cercle.

12. — Lorsqu'une droite est perpendiculaire à deux droites qui passent par son pied dans un plan, etc.

13. — Mener par un point donné dans l'espace une droite qui coupe deux droites données. Si les droites se coupaient ?

14. — Volume d'un prisme tronqué. — D'un parallépipède tronqué.

15. — Deux triangles sphériques symétriques sont équivalents.

16. — Les perpendiculaires abaissées des sommets d'un tétraèdre sur les faces opposées sont inversement proportionnelles à ces faces.

17. — Résoudre un triangle dont on connaît a , b , et la perpendiculaire abaissée de l'angle A.

18. — Relation entre les trois angles et un côté d'un triangle sphérique.

19. — Équation de la droite qui passe par deux points.

20. — Équation de la bissectrice de l'angle de deux droites.

21. — Plus courte distance de deux droites. (Descriptive).

Cinquième Examen.

1. — Loi de formation des réduites.

2. — Extraction de la racine carrée des nombres.

3. — Combien faut-il ajouter d'une poudre à 30 sous la livre, avec 24 livres d'une autre poudre à 20 sous la livre pour que la livre du mélange coûte 26 sous ?

4. — Problème sur l'escompte en dedans.

5. — Si le système : $ax + by = c$

$$a'x + b'y = c'$$

admet deux solutions, il en admet une infinité.

6. — Quand les quatre racines de l'équation $x^4 + px^3 + q = 0$ sont elles réelles en même temps ?

7. Simplifier $\sqrt{a + ab - 2a\sqrt{b}}$ 1^o immédiatement et sans calcul ; 2^o au moyen d'une formule connue.

8. — Extraction de la racine $m^{\text{ième}}$ d'un polynôme.

9. — Construire un quadrilatère semblable à deux quadrilatères donnés et dont la surface soit égale à la somme des surfaces de ces deux quadrilatères.

10. — Sur les côtés AB, AC de l'angle droit d'un triangle rectangle on

construit deux parallélogrammes, on détermine le point de rencontre o des côtés $A'B'$, $A''C'$, on joint oA ou même BD égal et parallèle à oA , on construit sur BC et BD un parallélogramme. Démontrer qu'il est égal à la somme des deux premiers.

11. — Construction d'un octaèdre régulier.
12. — Volume d'un tronc de pyramide à bases parallèles.
13. — Arcs qui répondent à une même tangente.
14. — Rendre calculable par logarithmes, $\operatorname{tg} \beta = \frac{b \sin \alpha}{c - b \cos \alpha}$.
15. Résoudre l'équation $\operatorname{arc} \operatorname{tg} x^2 + \operatorname{arc} \operatorname{tg} x = \operatorname{arc} \operatorname{tg} \frac{1}{3}$.
16. — Angle d'une droite avec l'axe des x , les coordonnées étant obliques.
17. — Distance d'un point à une droite.
18. — Bissectrice de l'angle de deux droites, l'une parallèle au plan V, l'autre parallèle au plan H.
19. — Distance d'un point à une droite parallèle au plan V.

Sixième Examen.

1. — Réduire 67, 75 dans le système à base 8.
2. — Multiplication abrégée.
3. — Le litre de lait coûtant 25 centimes, combien faut-il lui ajouter d'eau claire pour qu'il n'en coûte plus que 18.
4. — Donner la définition des logarithmes. Ne peut-on pas les définir autrement? Ces deux définitions s'accordent-elles? La base peut-elle être incommensurable? pourrait-elle être négative?
5. — Un corps tombe dans le vide et parcourt 22^m,5 en 5 secondes; l'espace parcouru pendant la deuxième seconde est triple de celui parcouru pendant la première; pendant la troisième seconde l'espace parcouru est cinq fois plus grand que celui parcouru pendant la première; pendant la quatrième il est 7 fois plus grand et pendant la cinquième il est 9 fois plus grand. Quel est l'espace parcouru pendant la première seconde?
6. — Théorie des arrangements et des combinaisons.
7. — Résoudre l'équation $3x + 47 = 7$.
8. — Résoudre $\sqrt{23}$ en fraction continue.
9. — Une circonférence de rayon 1 roule sur une circonférence de rayon $\sqrt{2}$, après combien de tours un point A de la petite circonférence reviendra-t-il au point d'où il est parti sur la grande? — Rapport de la diagonale au côté du carré.
10. — Deux polygones semblables sont entre eux comme les carrés des côtés homologues.
11. — On donne un parallélogramme ABCD et un point O à l'intérieur de ce parallélogramme, on joint OA, OB, OC, OD, démontrer que $BOD = AOB - OBC$.

12. — Trouver une droite passant par le sommet B et telle que les projections des côtés AB, BC soient égales.

13. — Dans un angle trièdre, un quelconque des angles plans est plus petit que la somme des deux autres.

14. — Combien peut-on former d'angles solides avec des angles plans de $\frac{2}{3}$ de droit?

15. — Volume du cylindre.

16. — Démontrer que dans un triangle sphérique rectangle en A on a : $\sin(b + c) = 2 \sin a \cos \frac{1}{2}(B + C) \cos \frac{1}{2}(B - C)$.

17. — Résoudre le triangle rectangle dont on connaît l'hypothénuse et la différence des deux autres côtés.

18. — On donne deux droites, déterminer sur l'une d'elles un point qui soit à une distance δ de la première. (Les coordonnées sont rectangulaires).

19. — On donne une perpendiculaire au plan V, et une droite quelconque, déterminer la plus courte distance des deux droites ?

CORRESPONDANCE.

A monsieur le directeur de la *Revue de l'Instruction publique*, à Gand.

Monsieur,

J'ai reçu la première livraison de votre publication, et j'y ai trouvé un compte-rendu du cours d'arithmétique que je viens de publier avec la coopération de l'honorable M. Manceaux, à Mons.

La conclusion de cet article, qui découle si naturellement des observations critiques qu'il renferme, que l'auteur du compte-rendu s'est dispensé, et avec raison, de la formuler lui-même, cette conclusion est que le livre soit mis à l'index de l'enseignement. Car si parfois dans un manuel on tolère des parties faibles, défectueuses, cette tolérance ne doit jamais s'étendre à des ouvrages qui ont du *mauvais*.

Cette opinion, toute personnelle à l'auteur du compte-rendu, je la respecte. Reste à voir si elle est consciencieuse : le zèle qu'il a déployé dans l'accomplissement de sa tâche n'en est pas une preuve suffisante. D'autres publications, et notamment le *Journal de Liège*, se sont occupés du même livre et en ont donné des appréciations dans un sens diamétralement opposé à celui de la Revue. C'est ce qui prouve une fois de plus qu'en pareille matière les avis peuvent être partagés.

Mais tout en m'inclinant devant la conclusion de votre article, je ne puis me dispenser d'en examiner l'argumentation ainsi que les griefs qui s'y trouvent articulés; et j'espère, monsieur le directeur, que ce droit vous ne le contesterez pas à un des vétérans du corps enseignant belge.

A. — L'auteur du compte-rendu ouvre la campagne avec une légèreté inconcevable et incompatible avec son rôle : " il y a déjà tant de *Traité d'Arithmétique* ! on n'a que l'embarras du choix ! „ Mais pour s'exprimer ainsi il ne faut pas avoir pris la peine de consulter la liste officielle des ouvrages dont l'usage est autorisé dans les écoles moyennes, et qui, pour l'enseignement du calcul, se réduisent à deux : l'arithmétique de Ritt, et celle de Noël remaniée par M. Mouzon. Le choix est donc, *au contraire, fort restreint*. Passons aux griefs.

“ 1^o Dans la définition du nombre entier l'adjectif *entier* a été reproduit. „

Je reconnais que cette rédaction, isolée de ce qui suit, n'est pas absolument conforme à la règle; mais dans cette définition et la suivante l'état de l'unité forme un contraste qu'il n'est pas inutile de faire sentir à l'élève, et la reproduction de l'adjectif (qui d'ailleurs n'a plus ici la même signification et pourrait être remplacé par *intactes*) n'est pas une monstruosité.

“ 2^o La numération est l'art de *former* les nombres etc. „

Cette définition est signalée dans le compte-rendu comme une hérésie, et on renvoie à Bourdon, Bertrand, Duhamal, etc. Or, j'ouvre Bourdon, et au n^o 3 je lis : “ et comme il existe une infinité de nombres, puisqu'un nombre quelconque étant déjà *formé*, on peut toujours y ajouter une nouvelle unité, ce qui donne lieu à un nouveau nombre, qui peut lui-même être augmenté d'une unité „ ; au n^o 4 je trouve : “ en ajoutant une nouvelle unité au nombre neuf, on *forme* le nombre dix „ ; plus loin : “ le nombre 99 augmenté d'un donne dix dizaines ou le nombre cent etc. „ Ces citations suffisent pour prouver péremptoirement que c'est l'auteur du compte-rendu, et non l'auteur du livre attaqué, qui verse dans l'erreur, en prétendant que la formation des nombres soit étrangère au but de la numération. C'est bien la première base de la numération parlée, d'après Bourdon même, qui ne donne jamais un nom à un nombre, sans avoir rappelé et examiné la formation de celui-ci. La définition de la numération, telle que je l'ai donnée et que je l'enseigne depuis 35 ans, est conforme au vrai sens, au *sens complet* du mot *numération*; elle est en outre logique, puisque toute chose doit avoir l'existence pour recevoir un nom, d'autant plus qu'ici le nom à donner n'est nullement *arbitraire*; finalement, cette définition s'accorde avec celles d'auteurs estimés, tels que Noël, Beck, Servais, Cirodde. Voici la définition de Cirodde : “ La numération est l'art de former les nombres et de les représenter, soit par des noms, soit par des caractères; elle se compose ainsi de 3 parties, dont nous allons nous occuper successivement. „ Suit immédiatement : § II. FORMATION DES NOMBRES.

Cette justification entraîne celle du caractère que j'ai prêté au calcul, qui est aussi une formation de nombres.

3° La phrase critiquée dans la théorie de la soustraction contient en effet une erreur, si l'on pousse la rigueur à l'extrême. Mais, chose singulière l'auteur du compte-rendu relève précisément la limite qui est *exacte*; de sorte que la correction qu'il propose laisserait subsister l'erreur (d'ailleurs insignifiante). Car par exemple, pour soustraire 397 de 893, la seconde soustraction partielle, d'après la méthode enseignée, consiste à retrancher 10 de 19, et non d'un nombre plus petit que 19 comme le compte-rendu le prétend. C'est donc 20 et non pas 19 qui est la limite du nombre dont on soustrait, et il faut dire : la soustraction est ramenée au cas où un nombre, qui ne dépasse jamais 10, est retranché d'un nombre toujours *inférieur* à 20.

4° L'observation qui s'applique à la définition de la multiplication, serait fondée, si la difficulté dont parle le compte-rendu se présentait quelque part dans le livre en question ; chose impossible, puisque ce livre ne sort pas des éléments de l'arithmétique. Le danger signalé n'est donc qu'une *chimère*; et après tout ce danger qui ne peut se produire que dans les études supérieures à celles des écoles moyennes, études qui donnent alors les moyens de triompher de l'obstacle, serait-il écarté par cela seul que la définition générale de la multiplication serait réservée pour le calcul des fractions comme le propose l'auteur du compte-rendu ? Evidemment non. La méthode conseillée par le compte rendu à ce sujet (à part le danger que je n'admets pas), est excellente, sans doute ; celle qui est suivie dans le livre ne l'est pas moins, elle est tout aussi rationnelle, elle a l'avantage de s'appliquer à tous les cas de l'arithmétique, et les enfants la saisissent facilement. Pour quoi donc l'attaquer ?

“ 5° La distinction des deux cas généraux n'est pas reproduite au chapitre de la division des fractions ; il en résulte une lacune. „ Je ne le pense pas ; car la définition de la division étant la même pour les fractions que pour les nombres entiers, les mêmes conséquences s'en déduisent. La remarque que le livre fait à cet égard a un sens général qui dispense de la renouveler chaque fois que l'on passe à une nouvelle espèce de nombres. Les répétitions sont utiles en classe où le professeur est juge de leur opportunité ; il n'en est pas ainsi d'un manuel.

Quant à la démonstration de la division des fractions ; le principe de la permutation des facteurs du produit, déjà familier aux élèves, n'autorise-t-il pas à présenter les démonstrations comme je le fais ?

Ceci est donc encore une *chicane*, et une mauvaise chicane, puisque la malveillance en est le mobile.

6° L'observation relative au problème du n° 86 est très-juste ; ce problème devait être reporté plus loin. Heureusement la chose n'est pas bien-grave, on en conviendra sans peine.

“ 7° La résolution des problèmes empiète sur l'algèbre. „

Si cette observation s'appliquait aux problèmes résolus par les propor-

tions, elle serait fondée jusqu'à un certain point ; et il ne me resterait qu'à prier l'auteur du compte-rendu de m'indiquer le moyen de me corriger de l'abus, je lui en serais très-reconnaissant. Mais il s'agit des problèmes sur les fractions, dans la résolution desquels je ne découvre aucune trace d'équation ni de notation algébrique. Écrit-on une équation, lorsqu'on fait suivre une opération indiquée du résultat qu'elle fournit, et qu'on emploie le signe *égal* ? Par exemple : $2 + 7 = 9$, $\frac{3}{5} \times \frac{2}{5} = \frac{2}{5}$ sont-ce là des équations ? des notations algébriques ? Je ne puis l'admettre. Un tel rigorisme est outré ; il ne tarderait pas à interdire jusqu'à l'emploi des chiffres, qui sont aussi des signes abrégatifs, tout comme ceux des opérations et de la comparaison.

Il faut distinguer entre l'usage et l'abus.

D'un autre côté, l'emploi que l'on fait de l'unité, dans ces questions, ne peut donner à celles-ci aucune teinte d'algèbre. D'ailleurs comment l'éviterait-on ? Dans le problème IV, p. 134, désigné dans le compte-rendu, il faut absolument que la partie non écoulée du jour soit représentée par $\frac{3}{13}$; l'élève voudra connaître l'origine, la nature de cette fraction ; que lui dira-t-on si ce n'est que la partie écoulée est censée partagée en 13 parties égales, dont 3 constituent un temps égal à la partie non écoulée ? La partie écoulée fait donc ici l'office d'une unité, et doit être représentée par 1 ?

A cet endroit, le compte-rendu présente tout-à-coup un caractère nouveau. Mécontent, sans doute, de n'avoir eu jusqu'ici que des subtilités ou des puérilités à objecter, ne pouvant plus contenir sa bile, le critique lance une diatribe contre des livres nullement en cause. Pourquoi ce hors-d'œuvre ? Ce n'est certes pas uniquement pour se créer l'occasion de citer M. Jourdain et sa prose ? Non, il y a là un but malveillant que tout lecteur apercevra ; et pour moi, je n'ai qu'à répondre que je ne suis pas responsable des faits d'autrui, pas même de M. Jourdain.

“ 8° La théorie des nombres premiers est complètement manquée. ”

La malveillance du critique perce de plus en plus. Son persiflage de tout-à-l'heure l'a mis en verve, il veut absolument continuer sur ce ton, mais il s'aperçoit que le sujet lui fait défaut, et qu'il a assez tapé sur les autres livres. Bah ! il ne reculera pas pour si peu. Le sujet ! si le livre même ne le fournit pas, un critique d'une telle trempe saura bien le forger. Le n° 119, auquel il va s'attaquer, est conçu comme suit : “ Les nombres 60 et 45 admettant l'un et l'autre les facteurs 3, 5 et 15, on dit que 3, 5 et 15 sont des diviseurs communs à 60 et 45. Le plus grand de ces diviseurs communs, qui est le produit de tous les facteurs premiers communs, est celui qu'il importe le plus de connaître, c'est le plus grand commun diviseur. “ Ces lignes ne sont autre chose qu'une entrée en matière, où l'on met sous les yeux de l'élève les diviseurs communs de deux nombres, en leur faisant remarquer que le plus grand de ces diviseurs a le plus d'importance, que précisément il est le produit des deux autres diviseurs communs, et que pour ce motif on lui a donné le nom de plus grand com-

mun diviseur. Cette introduction, qui prépare l'élève à l'étude du p. g. c. d., en lui montrant que c'est à tort que les commençants se font habituellement un fantôme de ce nombre nouveau, est immédiatement suivie de la définition du p. g. c. d., que l'élève comprendra sans la moindre difficulté. Eh bien ! c'est cette *introduction* même que notre critique prend pour une *définition* ! et pour mieux tromper les lecteurs de la revue, dont probablement très-peu possèdent le livre censuré et peuvent contrôler le procédé qui va être mis en œuvre, notre critique va transformer cette introduction de manière à lui donner, quelque apparence de définition : *il retranche la première phrase en entier* ; dans la suivante, il remplace par *les* le mot *ces* qui le gêne, parceque celui-ci rappelle les diviseurs 3, 5 et 15 ; *il supprime le membre de phrase* " est celui qu'il importe le plus de connaître, " il change ensuite *c'est* en *est*, et le tour est joué, il a obtenu : " que le plus grand des diviseurs communs à deux nombres, qui est le produit de tous les facteurs premiers communs, est le plus grand commun diviseur. " Il faut reconnaître que le critique excelle dans ce genre d'escobarderie, et que son talent de persifleur y trouve un fameux auxiliaire. Mais quelle idée se fait-il du personnel enseignant et des lecteurs de la Revue, pour présumer qu'ils seront dupes d'artifices que l'honnêteté et l'équité réprouvent ?

Pour ce qui est des n^{os} 103, 121 et 125, je passe condamnation, mais je réclame les bénéfices des circonstances atténuantes, dont un juge intègre tient toujours compte. Les voici : Le programme des écoles moyennes prescrit de s'abstenir de toute démonstration présentant quelque difficulté pour les élèves ; et il cite, entre autres, celle du p. g. c. d. Reconnaissant l'utilité pratique de certaines propositions de cette théorie, je les ai insérées dans mon cours, et afin d'éviter toute difficulté, j'y ai joint des explications simples, me paraissant suffire pour éclairer les élèves, sinon pour les convaincre. Ces propositions devaient être rendues en petit texte, comme étrangères à l'enseignement des écoles moyennes ; le compositeur a passé sur une annotation en marge du manuscrit, et a employé les caractères ordinaires. Le méfait n'est donc pas si considérable, et faut-il pour cela condamner tout le chapitre ?

" 9^o Les conséquences du n^o 133 ne découlent pas du principe. "

La valeur de la fraction ne restant la même *que pour autant que les deux termes* soient multipliés ou divisés par un même nombre, ne convenait-il pas d'appeler l'attention des enfants sur cette *condition essentielle*, et leur faire apprécier le changement produit dans la valeur, *s'ils négligeaient d'opérer sur l'un des termes* ?

" 10^o La démonstration du n^o 140 n'est pas plus heureuse. "

Ici le critique, impatient de placer un nouveau sarcasme, *se permet une nouvelle altération du texte*. Serait-il coutumier du fait ?

La réduction au même dénominateur des deux fractions ayant amené $\frac{1}{36}$ et $\frac{2}{36}$, *l'élève est convaincu du changement survenu à la valeur* ; et ce serait le mystifier que de continuer à raisonner pour établir que

$\frac{26}{36}$ et $\frac{21}{36}$ sont deux fractions inégales. Dans les démonstrations de la géométrie (puisque la géométrie est mise en avant comme l'a été l'algèbre) le retour à des notions déjà établies ne permet-il pas de conclure, et souvent même de s'abstenir de rappeler la conclusion ?

Dans cette nouvelle divagation, le critique nous fait connaître son antipathie pour le mot *voir* ; " en mathématiques, s'écrie-t-il, il ne faut pas *voir*, il faut *démontrer*. Je suis d'avis qu'il est nécessaire de *bien voir* pour bien démontrer. L'intention est une excellente chose dans l'enseignement élémentaire, ne la méprisons pas.

" 11° La convention monétaire n'a pas réduit le titre du franc. "

Du franc *fictif*, non ; mais du franc *effectif*, de cette pièce qui circule et que les enfants se représentent sous cette dénomination, si ; son titre est descendu à 0^m835 ; et aussi longtemps que durera l'union monétaire qui gagne tous les jours de nouveaux adhérents, on ne frappera plus aucune pièce divisionnaire à 0^m900.

Quant à la pièce de 5 fr., je *nie* d'avoir dit que son titre ait été modifié ; et aurais-je pu avancer une énormité semblable, moi qui ai fait insérer le texte même de la convention à la fin du cours ?

Le critique fait croire au lecteur de la revue que je suis dans l'erreur, afin d'avoir un prétexte pour exposer, sur ce sujet, ses propres idées, dont je suis le premier à reconnaître la justesse, mais qui doivent être réservées à un degré d'enseignement plus élevé.

" 12° L'élévation aux puissances et l'extraction des racines sont données comme une 5° et une 6° opération. "

Où en est le mal, s'il vous plaît ? La multiplication n'est au fond qu'une addition (abrégée, il est vrai), et on l'appelle la 3° opération fondamentale ; pourquoi ne ferait-on pas remarquer à l'élève cette filiation de la multiplication à l'élévation aux puissances, tout comme celle de l'addition à la multiplication ?

Où est l'extravagance pouvant motiver les comparaisons du critique ?

" 13° L'emploi des divers caractères n'est pas justifié. "

Les professeurs d'école moyenne reconnaîtront à première vue, dans le texte en grands caractères, les matières du programme officiel. Le leur dire eût été peu délicat de ma part.

Les parties en fin de texte ont pour objet de permettre aux nombreux élèves qui sortent de l'école moyenne sans avoir fait un cours complet, et qui trouvent à se placer dans le commerce, le notariat, l'enregistrement, etc., de compléter leur instruction en cette matière par des études privées et sans changer de livre ni de méthode ; le critique n'a pas découvert ces motifs, ce qui porte à croire qu'il appartient à l'enseignement supérieur, où l'on n'est pas tenu de s'enquérir de ce qui est relatif aux régions inférieures. Mais en prenant le rôle de juge, c'est tout différer ; son *devoir* est alors de s'entourer des renseignements *nécessaires*, s'il tient à rester en paix avec sa conscience.

" 14° Dans la théorie des proportions les démonstrations manquent d'unité. "

A l'occasion des proportions, la censure prend de l'extension, elle va atteindre le gouvernement et le conseil de perfectionnement, car le compte-rendu commence le nouveau paragraphe par cette réflexion : " La théorie les proportions, *qui n'a pas encore disparu de nos programmes*, etc. "

Mais passons, et disons tout d'abord que la nouvelle observation est mesquine et irréfléchie. Dans trois démonstrations de cette théorie les rapports sont écrits comme des fractions ; est-ce vicieux ? J'ai trouvé dans cette forme des avantages que l'autre ne m'offrait pas ; les démonstrations, tout en restant rigoureuses, n'en deviennent que plus simples et plus faciles, et les élèves se familiarisent avec les deux formes employées dans les auteurs. En définitive, j'avais à observer les prescriptions du programme.

" 15° L'unité peut très-bien être la même pour les 4 nombres d'une règle de trois ; exemple : deux tours donnent l'une 13 mètres d'ombre et la seconde 17 mètres : la hauteur de la première est de 34 mètres, quelle est la hauteur de la seconde ? "

Oui, cela se présente parfois ; mais encore ces nombres ne rappellent-ils pas des idées, des choses différentes ?

Deux de ces nombres expriment les *longueurs des ombres*, les deux autres les *hauteurs des tours* ; de sorte que la distinction n'en existe pas moins, c'est précisément ce qu'il importe de faire remarquer aux élèves.

Tels sont, monsieur le Directeur, les griefs, au nombre de 15, énoncés dans le compte-rendu. Je les livre à votre appréciation impartiale et à celle de mes collègues, de sorte que je n'aurai plus à y revenir. Permettez-moi seulement de faire une dernière observation.

La Revue de Bruges, dans sa livraison de novembre 1860, s'est occupée de mon premier essai. L'auteur de cet article a fait preuve de science et de franchise, mais aussi de loyauté et d'urbanité ; il n'a pas plus négligé les formes que le fond, il a procédé avec dignité ; avec lui la discussion était attrayante et fructueuse. Dans sa critique il signalait des lacunes à combler, des modifications à introduire.

La Revue de Gand continuant l'œuvre de celle de Bruges, avait donc à examiner si les additions et les modifications effectuées d'après les conseils de cette dernière, répondaient à son attente, ou non ; *elle n'en dit mot.*

Avec d'autres professeurs je regrette, monsieur le Directeur, qu'en changeant de rédaction la Revue semble aussi avoir changé d'allures et de tendances. L'auteur de votre article avoue, page 60, que certaines données lui manquent. Il ignore le but, les intentions de celui qu'il traduit à sa barre, il foule aux pieds les devoirs les plus sacrés du juge, il dénature la pensée quelque clairement qu'elle se trouve exprimée dans le livre ; *il falsifie le texte*, il est ostensiblement *déloyal* !

Le personnel enseignant et les lecteurs de la Revue jugeront une telle façon d'agir. Il ne reste plus qu'à vous remercier, monsieur le Directeur, de m'avoir adressé la livraison qui a donné lieu à cette lettre. Comme je

n'ai pas pris d'abonnement à votre Revue, parceque je n'étais pas et je ne suis pas encore suffisamment renseigné sur l'esprit qui présidera à la nouvelle rédaction, j'attribue ces égards à la circonstance que j'ai fait en partie les frais de votre numéro d'inauguration ⁽¹⁾, ou peut-être à cette formalité judiciaire qui veut que la sentence soit *signifiée* au condamné *pour qu'il n'en ignore* : mais dans ce cas encore il y aurait innovation en ce que la signification a suivi l'exécution au lieu de la précéder.

Agréez, monsieur le Directeur, mes salutations empressées.

Neufchâteau, 25 mai 1868.

NIEDERPRUM.

~~~~~

Quant aux critiques personnelles, aux insinuations injustes ou malveillantes qui ne sauraient intéresser les lecteurs de la Revue, nous nous garderons d'y répondre, nous réservant de contrôler les observations scientifiques de l'auteur.

A. — M. Niederprum ne dit pas à qui son livre est destiné; il l'intitule : “ *Cours d'Arithmétique théorique et pratique* „ sans autre explication. Un auteur qui ne dit pas à qui il s'adresse, s'adresse probablement à tout le monde. Que viennent faire ici les écoles moyennes ?

Que signifie en effet cette mention placée sous le titre : “ Ouvrage porté au catalogue des livres recommandés aux instituteurs ? „ Cela ne veut pas dire sans doute que le livre est destiné à être mis entre les mains des élèves des écoles moyennes.

1° L'auteur passe condamnation.

2° En commençant par le commencement, le n° 3 porte ce qui suit : “ Les premières recherches sur les nombres ont dû nécessairement avoir pour objet de leur donner des noms faciles à retenir; et comme *il existe une infinité de nombres*, etc..... (voir ci-dessus), il a fallu trouver le moyen d'exprimer tous les nombres, avec un système limité de mots combinés entre eux d'une manière convenable. Tel est l'objet de la *numération parlée*. Bourdon reconnaît donc à priori que la série des nombres est illimitée et il indique le moyen de les nommer et de les écrire. Vous comprenez, lecteurs, combien l'argument de M. N. est péremptoire !

3° M. N. prendrait-il, par hasard, le nombre 10 pour un nombre d'un seul chiffre ? Quand on retranche 10 de 19 on retranche, ce me semble, deux nombres de deux chiffres l'un de l'autre.

---

(1) M. Niederprum ignore-t-il que la dernière page de la précédente livraison lui faisait connaître, que les personnes qui ne voulaient plus continuer leur abonnement devaient en informer la rédaction de Gand ? Comme il nous a laissé ignorer ses intentions à cet égard nous l'avons considéré comme abonné et comme tel il a reçu la 1<sup>re</sup> livraison de la Revue qui se publie à Gand. (N. de la R.)

4° *Chimère* tant qu'il vous plaira, ma chimère m'est chère.

5° N'en déplaie à M. N. nous considérons la *répétition* comme l'une des plus puissantes figures de rhétorique. Dans les cas que nous avons cités on ne pouvait pas se dispenser d'y recourir. Il est vrai que lorsque les théories du manuel sont insuffisantes, M. N. les complète à son cours. Comment feront donc les élèves qui n'auront pas écouté? et ceux qui auront oublié? et les absents?

7° Si nous comprenons bien la première phrase, M. N. considère les proportions comme de véritables équations. Cette observation est très-juste, et le remède au mal est de supprimer de l'arithmétique la théorie des proportions.

Quant à ceux qui désirent connaître comment on résout les problèmes d'arithmétique, ils ne sauraient mieux faire que de consulter l'ouvrage suivant : *Duhamel. Des méthodes dans les sciences de raisonnement* (page 80 et suivants).

8° Le texte était trop précieux pour être modifié; le voici en entier, sans y rien changer.

“ 119. — PLUS GRAND COMMUN DIVISEUR. — Les nombres 60 et 45 admettant l'un et l'autre les facteurs 3, 5 et 15 on dit que 3, 5 et 15 sont des *diviseurs communs* à 60 et à 45. Le plus grand de ces diviseurs communs, *qui est le produit de tous les facteurs premiers communs*, est celui qu'il importe le plus de connaître, c'est le plus grand commun diviseur.

„ Le p. g. c. d. (plus grand commun diviseur) de deux ou plusieurs nombres entiers, est le plus grand nombre qui les divise à la fois. Pour déterminer ce p. g. c. d., on a les deux méthodes que nous allons exposer.

„ *Première méthode.* — Soit à trouver le p. g. c. d. des deux nombres 5292 et 2520. Si nous décomposons ces nombres en leurs facteurs premiers, nous trouvons que  $5292 = 2^2 \times 3^3 \times 7^2$ , et  $2520 = 2^3 \times 3^2 \times 5 \times 7$ , et nous voyons que leurs facteurs communs sont  $2^2$ ,  $3^2$  et 7, dont le produit  $2^2 \times 3^2 \times 7$ , ou 252 est le p. g. c. d. cherché.

En effet, les facteurs  $2^2$ ,  $3^2$  et 7, premiers entre eux deux à deux, étant communs aux nombres 5292 et 2520, ceux-ci sont divisibles par le produit de ces facteurs, qui est 252 (106). Ensuite, etc. „

Comprenez-vous, lecteurs, l'altération du texte? Ni moi non plus.

Quant aux nos 103, 121, 125 l'auteur veut bien reconnaître qu'il s'est trompé. Si nous avons condamné tout le chapitre, c'est parce que ces trois nos en sont le fondement. Lorsqu'on s'adresse à des enfants il vaut mieux ne pas leur donner de démonstration que de leur en donner une mauvaise. Quant aux circonstances atténuantes elles sont toutes accordées.

9° C'est justement ce qu'il fallait faire.

10° Si M. N. tient absolument à ce qu'on mette son texte sous les yeux du lecteur, nous n'y voyons pas d'objection, voici ce texte :

“ 140. — Une fraction change de valeur, lorsqu'on ajoute ou qu'on retranche une même quantité à ses deux termes inégaux.

Par exemple si l'on ajoute 6 aux deux termes de la fraction  $\frac{7}{12}$ , la nouvelle fraction  $\frac{13}{18}$  n'a pas la même valeur que la première  $\frac{7}{12}$ .

En effet, si nous réduisons au même dénominateur les fractions  $\frac{7}{12}$  et  $\frac{13}{18}$ , nous voyons que  $\frac{7}{12} = \frac{21}{36}$  et  $\frac{13}{18} = \frac{26}{36}$  d'où il résulte évidemment que la nouvelle fraction est plus grande que l'autre. »

Est-ce là une démonstration? n'est-ce pas plutôt une vérification? L'auteur est d'avis qu'il est nécessaire de *bien voir*. Reste à savoir avec quels yeux il faut regarder, s'il faut se servir de ceux du corps ou de ceux de la raison et de l'intelligence.

11° Encore une fois voici ce que dit le texte (p. 266):

« L'unité principale des monnaies est le franc. C'était primitivement une pièce d'argent du poids de 5 grammes au titre de 900 millièmes..... Par la convention monétaire conclue le 23 décembre 1865 entre la Belgique, la France, le royaume d'Italie et la confédération Suisse, le titre du franc a été réduit à 835 millièmes de fin. » Dans tout ce texte on ne parle pas de la pièce de cinq francs en argent. Quand on donne la théorie du système *légal* des poids et mesures, il est bon de prévenir que le franc qui circule n'est pas monnaie *legale*. L'auteur n'en parle que dans un *appendice*. Combien y a-t-il d'élèves qui lisent les appendices?

12° En appelant la *multiplication* une *addition abrégée* ce n'est pas ce qu'on fait de mieux; car on ne voit pas pourquoi la multiplication ne s'abrège pas à son tour. Si l'auteur ne comprend pas pourquoi il n'y a en arithmétique que quatre opérations, auxquelles se ramènent tous les calculs que l'on peut se proposer sur les nombres, nous n'en pouvons rien.

13° Nous n'avons pas dit que l'emploi des deux sortes de caractères d'impression n'était pas *justifié*; nous avons dit qu'on les avait employés sans discernement et que ce désordre accusait beaucoup de négligence.

14° Nous avons trop de confiance dans la sagesse du conseil de perfectionnement, pour supposer un instant qu'il ne fera pas disparaître sous peu du programme des études, tout cet échafaudage des proportions pour le reléguer parmi les curiosités historiques.

Si M. N. ne saisit pas l'importance qu'il y a, à mettre de l'unité et de l'harmonie dans les différentes théories qui composent une science, encore une fois nous n'en pouvons rien.

15° Il fallait en avertir et ne pas dire le contraire. Enfin à la page 60 nous ne faisons pas l'aveu que certaines données nous manquent.

Comme on le voit l'auteur reconnaît la justesse de presque toutes nos observations et surtout des plus importantes; mais il croit en diminuer la portée en donnant à chacune d'elles une qualification qui ne prouve autre chose que son mécontentement. Quant à nous, en appréciant l'ouvrage de M. N. nous n'avons pas obéi aux sentiments de malveillance et de légèreté qu'il nous prête si gratuitement; nous croyons, au contraire, avoir rempli la tâche que le devoir nous impose, tâche en effet aussi délicate que pénible, quand elle est consciencieuse et vraiment désintéressée.

J. MISTER.

## CONCOURS DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN DU DEGRÉ SUPÉRIEUR.

### Sujets de Composition.

#### RHÉTORIQUE LATINE.

*Concours du 3 Août 1868.*

**Composition Latine** <sup>(1)</sup>. — Isocrates, aetate jam proventus et futura patriae mala prospiciens, Philippo, regi Macedoniae, per litteras suadet ut, civitatibus Graeciae sibi conciliatis et concordia inter eas stabilita, Persis bellum inferat.

*Concours du 5 Août.*

**Composition Française** <sup>(1)</sup>. — SOUVENIRS D'ENFANCE. — En faisant appel à leurs souvenirs, les élèves trouveront la vérité de l'expression et la sincérité de l'accent; mais, comme on leur demande une composition et du style, ils pourront mettre en œuvre des détails ou des épisodes que l'imagination leur fournira.

*Concours du 7 Août.*

**Traduction du grec en français.** <sup>(1)</sup> — 'Ο μὲν Φιλίππου καὶ Ὀλυμπίανος Ἀλέξανδρος ἐν Βαβυλῶνι τὸν βίον καταστρέψας, νεκρὸς ἔλειτο, ὃ τοῦ Διὸς εἶναι λέγων. Καὶ στασιαζόντων περὶ τῆς βασιλείας τῶν περὶ αὐτόν, ταρῆς ἄμοιρος ἦν, ἧς μεταλαγχάνουσι καὶ οἱ σφόδρα πένητες, τῆς φύσεως τῇ κοινῇ ἀπαιτούτης τὸν μηκέτι ζῶντα κατακρύψαι. Ἀλλ' οὗτός γε τριάκοντα ἡμέρας κατελείπειτο ἀκηδής, ὥς Ἀρίστανδρος ὁ <sup>(2)</sup> Τελμησσεύς, θεόληπτος γενόμενος ἢ ἐκ τινος ἄλλης συντυχίας κατατρεθείς, ἦλθεν ἐς μέσους τοὺς Μακεδόνας καὶ πρὸς αὐτοὺς ἔρη πάντων τῶν ἐξ αἰῶνος βασιλέων εὐδαιμονέστατον Ἀλέξανδρον γεγενῆσθαι, καὶ ζῶντα καὶ ἀποθανόντα λέγειν γὰρ τοὺς θεοὺς πρὸς αὐτόν ὅτι ἄρα ἡ ὑποδεξαμένη γῆ τὸ σῶμα, ἐν ᾧ τὸ πρότερον ὤκησεν ἡ ἐκείνου ψυχὴ, πανευδαίμων τε ἔσται καὶ ἀπόρρητος δι' αἰῶνος. Ταῦτα μαθόντες πολλὴν ἐσεφέροντο φιλονεικίαν, ἕκαστος ἐς τὴν ἰδίαν αὐτοῦ βασιλείαν τὸ ἀγῶγιμον τοῦτο ἄγειν ἐπιθυμῶν, ἵνα κειμήλιον ἔχῃ βασιλείας ἀσφαλοῦς καὶ ἀκλινοῦς ὁμῆρον. Πτολεμαῖος δέ, εἰ τι χρὴ πιστεύειν, τὸ σῶμα ἐξέκλεψε, καὶ μετὰ σπουδῆς ἐς τὴν Ἀλεξάνδρου πόλιν τὴν κατ' Αἴγυπτον ἐκόμισε. Καὶ οἱ μὲν ἄλλοι Μακεδόνες τὴν ἡσυχίαν ἤγον. Περδίκκας δὲ αὐτὸν διώκειν ἐπεχείρησεν. Οὐ τοσοῦτον δὲ ἐμέλε τούτῳ τῆς ἐς Ἀλέξανδρον πολυωρίας καὶ τῇ ἐς τὸν νεκρὸν ὁσίας, ὅσον τὰ προλεχθέντα ὑπὸ τοῦ Ἀριστάνδρου ἀνέφραγεν αὐτὸν καὶ ἐξηπτεν. Ἐπεὶ δὲ κατέλαβε τὸν Πτολεμαῖον, ὑπὲρ τοῦ νεκροῦ μάχη καρτερὰ πάνυ

---

<sup>(1)</sup> Les élèves ont cinq heures pour faire leur travail.

<sup>(2)</sup> De Telmessus.

τῶδρα ἰγένετο. Ἀνίσταίτε δὲ τὴν ὁρμὴν τοῦ Περδίκκα ὁ Πτολεμαῖος. εἰδὼλον γὰρ ποιησάμενος ὁμοιον Ἀλεξάνδρῳ κατεκόσμησεν ἐσθλῆτι βασιλικῇ καὶ ἑνταρίοις ἀξιοζήλοις. Εἶτα τοῦτο ἀναπαύσας ἐπὶ μίαν τῶν Περσικῶν ἀμαξῶν, τὸ ἐπ' αὐτῆς κατεσκευάσπε φέρτρον μεγαλοπρεπῶς ἀργύρῳ καὶ χρυσῷ καὶ ἐλίγαντι καὶ τὸ μὲν ὄντως Ἀλεξάνδρου σῶμα λιτῶς καὶ ὡς ἔτυχε προύπεμψε κρυπταῖς ὁδοῖς καὶ ἀτρίπτοις. Ὁ δὲ Περδίκκας καταλαβὼν τὸ τοῦ νεκροῦ ράστημα καὶ τὴν διασκευασθεῖσαν ἀρμάμαξαν ἀνιστάλη τοῦ δρόμου, οἰόμενος ἔχειν τὸ ἄθλον· ὁψὲ δὲ ἔμαθεν ἀπατηθεῖς, ἥνικα διώκειν οὐκ εἶχε.

*Concours du 9 Août.*

**Composition Flamande** (1). — Men zal, op eene beknopte wijze, de vier jaargetijden beschrijven en met het leven des menschen vergelijken.

~~~~~  
SECONDE LATINE.

Concours du 4 Août.

Mathématiques (2). — I. Extraire, avec démonstration, la racine carrée de

$$9 a^6 b^2 - 24 a^5 b^3 + 46 a^4 b^4 - 40 a^3 b^5 + 25 a^2 b^6.$$

II. Résoudre l'équation :

$$(a - b) x^2 - 2 ax + 2 a + b = 0.$$

et discuter les racines dans l'hypothèse 1° de $a = b$, 2° de $a = 2 b$.

III. Exposer une méthode propre à trouver le rapport approché de la circonférence au diamètre.

IV. Déterminer le volume d'une pyramide triangulaire régulière SAB, connaissant le côté AB de la base et l'arête SA des faces latérales.

Examiner ce que devient l'expression du volume, lorsque $SA = AB$.

~~~~~  
**TROISIÈME LATINE.**

*Concours du 3 Août.*

**Traduction du français en latin** (3). — Après trente-trois ans de guerres presque continuelles, les Saxons vaincus reçurent l'ordre de quitter leurs foyers : dix mille familles devaient se rendre en Flandre. La désolation fut extrême : on aurait cru voir des malheureux fuyant éperdus devant un incendie ou une attaque imprévue, tant étaient grands le désordre et

---

(1) Les élèves ont cinq heures pour faire leur composition.

(2) Les élèves ont cinq heures pour résoudre ces questions.

(3) Les élèves ont cinq heures pour faire leur travail.

l'agitation. Où les envoyait l'implacable ressentiment de l'empereur? Que de périls à affronter, avant d'arriver au but fixé pour cet exil lointain! A peine connaissaient-ils de nom les contrées qu'ils allaient traverser. S'ils demandaient quelles étaient les mœurs et les coutumes des Belges, ils apprenaient que ce peuple, ami de la liberté, recevait avec défiance les étrangers qui venaient chez lui, et qu'il repousserait probablement les bannis qui devaient s'établir dans la Flandre. Ces renseignements, qui auraient dû leur rappeler combien il leur importait à tous de rester unis, furent cause qu'ils se partagèrent, les uns se soumettant au décret qui les exilait, les autres décidés, il est vrai, à quitter leur patrie, mais aussi à marcher jusqu'à ce qu'ils eussent franchi les frontières de l'empire, dussent-ils périr jusqu'au dernier. Ceux-ci se rassemblèrent la nuit. Le chef qu'ils se choisirent leur recommanda de ne pas se diviser. Malgré les revers essuyés, ajouta-t-il, les Saxons ne devaient pas être gens à désespérer de l'avenir; il n'était pas d'obstacle que l'on ne pût vaincre par le courage et la constance. S'ils avaient cédé à la crainte, comme les autres, il ne croyait pas qu'ils eussent pu s'attendre à un meilleur sort.

Après avoir écouté celui qui devait les diriger, ils trouvèrent bon de partir avant que le jour ne parût, et de traverser une forêt voisine; ils espéraient se mettre ainsi à l'abri d'un danger immédiat. Mais, dès que les généraux de Charlemagne furent informés de ce brusque départ, ils se mirent à leur poursuite et les atteignirent bientôt. Alors on annonça aux fuyards qu'ils ne seraient pas maltraités, s'ils consentaient à revenir sur leurs pas. Ils se laissèrent persuader par cette promesse; cependant ils n'en furent pas moins dépouillés de leurs biens et décimés.

Les malheurs des Saxons sont trop grands pour ne pas exciter notre pitié. Qui de nous ne voit pas qu'il serait difficile de citer un autre peuple qui ait souffert de plus grands maux, en défendant sa liberté? Je ne crains pas d'affirmer que, loin de les blâmer de leur résistance, on doit les louer de leur opiniâtre courage. Il eut été digne de Charlemagne d'user de clémence envers des ennemis complètement abattus.

---

Traduction du grec en français. (1) — Οὐκ ἐλάνθανε τοὺς Ῥωμαίους τὰ τοῦ (2) Κομμοδου ληρήματα, ἀλλ'οὐδὲ αὐτοὺς λανθάνειν ἤθελεν· ἃ δὲ πράττων οἵκει διεβάλλετο, ταῦτα καὶ δημοσίᾳ δεῖξαι ἐτόλμησεν. Εἰς τοσοῦτόν τε μανίας καὶ παροινίας προὔχρησεν, ὥς πρῶτον μὲν τὴν πατρίαν προσηγορίαν παραιτήσασθαι, ἀντὶ δὲ Κομμοδου καὶ Μάρκου υἱοῦ, Ἑρακλῆα τε καὶ Δίος υἱὸν αὐτὸν καλεῦσαι καλεῖσθαι. Ἔστησε δὲ καὶ ἀνδρίαντας αὐτοῦ κατὰ πᾶσαν τὴν πόλιν· ἀλλὰ μὴν καὶ ἀντικρὺ τοῦ τῆς συγκλήτου συνεδρίου τόξον διηγκυλημένον· ἐβούλετο γὰρ δὴ καὶ τὰς εἰκόνας αὐτοῦ φόβον ἀπειλεῖν.

---

(1) Les élèves ont cinq heures pour faire leur travail.

(2) Commode, fils de Marc-Aurèle.

Τὸν μὲν οὖν ἀνδρίαντα μετὰ τὴν ἑαίνου τελευτὴν καθελούσα ἡ σύγκλητος Ἐλευθερίας εἰκόνα ἰδρύσατο.

*Concours du 5 Août.*

**Histoire** (\*). — I. Exposez sommairement la guerre qui eut lieu entre César et Pompée.

II. Donnez un récit succinct de la première croisade.

**Géographie.** — I. Quels pays comprenait l'empire romain en Afrique? — Donnez, avec quelques détails, la description de l'Égypte ancienne.

II. Quelles sont les bornes de l'Asie? Décrivez l'Hindoustan au point de vue de la géographie physique.

*Concours du 7 août.*

**Traduction du latin en français** (\*). — M. T. Cicero Tironi suo. — Quo in discrimine versetur salus mea et bonorum omnium atque universae reipublicae, ex eo scire potes, quod domos nostros et patriam ipsam vel diripiendam vel inflammandam reliquimus. In eum locum res deducta est ut, nisi qui Deus vel casus aliquis subvenerit, salvi esse nequeamus. Equidem ut veni ad urbem, non destiti omnia et dicere et facere quae ad concordiam pertinerent: sed mirus invaserat furor non solum improbis, sed etiam his qui boni habentur, ut pugnare cuperent, me clamante nihil esse bello civili miserius. Itaque cum Caesar amentia quadam raperetur et, oblitus nominis atque honorum suorum, Ariminum, Pisaurum, Anconam, Arretium occupavisset, urbem reliquimus: quam sapienter aut quam fortiter, nihil attinet disputare. Quo quidem in casu simus, vides. Feruntur conditiones ab illo, ut Pompeius eat in Hispaniam; delectus qui sunt habiti ei praesidia nostra dimittantur; se ulteriorem Galliam Domitio, citeriorem Considio Noniano (his enim obtigerunt) traditurum; ad consulatus petitionem se venturum. Accepimus conditiones: sed ita, ut removeat praesidia ex his locis quae occupavit, ut sine metu de iis ipsis conditionibus Romae Senatus haberi possit. Id ille si fecerit, spes est pacis non honestae, leges enim imponuntur; sed quidvis est melius quam sic esse ut sumus. Sin autem ille suis conditionibus stare noluerit, bellum paratum est. — Maximam autem plagam accepit, quod is qui summam auctoritatem in illius exercitu habebat, T. Labienus, socius sceleris esse noluit: reliquit illum et nobiscum est; multique idem facturi esse dicuntur. Ego adhuc orae maritimae praesum. Nullum majus negotium suscipere volui, quo plus apud illum meae litterae cohortationesque ad pacem valerent. Sin autem erit bellum, video me castris et certis legionibus praefuturum. Habeo etiam illam molestiam, quod Dolabella noster cum Caesare est.

---

(\*) Les élèves ont cinq heures pour faire leur travail.

(\*) Les élèves ont quatre heures pour faire leur travail.

Haec tibi nota esse volui : quae cave ne te perturbent et impedian valetudinem tuam. Ego A. Varroni, quem cum amantissimum mei cognovi, tum etiam valde tui studiosum, diligentissime te commendavi, ut et valetudinis tuae rationem haberet et navigationis, et totum te susciperet ac tueretur : quem omnia facturum confido. Tu, quando eo tempore mecum esse non potuisti, quo ego maxime operam et fidelitatem desideravi tuam, cave festines, aut committas ut, aut aeger aut hieme naviges. Nunquam sero te venisse putabo, si salvus veneris.

PREMIÈRE PROFESSIONNELLE.

(Sections réunies).

*Concours du 3 Août.*

**Composition Française** (1). — **LETTRE A UN PRODIGE.** — Un vieillard écrit à un jeune homme. — Quant aux motifs de l'intérêt que le premier porte au second, les élèves supposeront ceux dont ils croiront pouvoir tirer le meilleur parti.

Les principales considérations qui seront développées dans cette lettre, sont les suivantes :

1. De quelque nature qu'elles soient, les richesses ont pour origine le travail.

2. Il y a une déplorable inconséquence à employer le produit du labeur physique et de l'activité intellectuelle à satisfaire des passions sans frein et des caprices insensés.

3. Le prodigue se dépouille, comme à plaisir, du moyen le plus puissant de faire le bien.

4. La raison indique un juste milieu entre la prodigalité et l'avarice.

~~~~~

Traduction du Français, soit en Anglais, soit en Allemand. — Les philosophes qui condamnent les sciences et les arts, qui prétendent que l'ignorance est la sauvegarde de l'honnêteté, se créent ordinairement un tableau imaginaire de l'état sauvage. La violence, la haine, la vengeance, la grossièreté n'excluent pas, chez le barbare, les vices que l'on attribue à la civilisation. Le sauvage, pour être emporté, n'en est pas moins, quand les circonstances l'exigent, dissimulé et rusé ; il n'en sait pas moins mentir et flatter. Il attire son ennemi par des paroles trompeuses et il le massacre. Les barbares ne sont donc pas moins fourbes que les hommes civilisés et ils ont plus de brutalité et d'empportement.

(1) Les élèves ont six heures pour faire leur travail.

Histoire de la Belgique. — I. Faites connaître Philippe d'Alsace.

II. Exposez sommairement les événements qui se passèrent sous les règnes de Charles-le-Téméraire et de Marie de Bourgogne.

Concours du 8 Août.

Composition Flamande (1). — **DE ZON.** — Men zal de zon beschouwen uit het oogpunt der natuurkunde : — Zij is de bron der warmte en onderhoudt dus het leven op de aarde..... Zij verfraait de woning welke God den mensch gegeven heeft..... Zij versiert de velden, de wouden, de bergen met eene luisterrijke schoonheid.....

De sneeuw, de rijp, de mist zelfe, door de zon verlicht, brengen de wonderlijkste uitwerksels voort.....

~~~~~  
**PREMIÈRE SCIENTIFIQUE** (2).

*Concours du 6 Août.*

I. Trouver tous les systèmes de valeur de  $x$ ,  $y$ ,  $z$  et  $u$ , qui satisfont aux équations suivantes :

$$x + y + z + u = 2(m + n)$$

$$xy + uz = 0$$

$$xyz + xyu + xzu + yzu = 0$$

$$xyz u = -mn(m - n)^2$$

Discuter ces valeurs dans l'hypothèse où  $m$  et  $n$  sont des quantités réelles.

II. Dans un cercle donné inscrire un triangle qui soit semblable à un triangle donné et dont l'un quelconque des côtés passe par un point donné. — Discuter le problème.

(Cette question sera résolue par la géométrie élémentaire.)

III. Trouver le lieu géométrique des sommets des paraboles tangentes à deux droites fixes, et dont les axes sont parallèles à une troisième droite fixe.

~~~~~  
PREMIÈRE INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE.

Concours du 6 Août.

Sciences Commerciales (3). — Quelle est la valeur, en livres sterling,

(1) Les élèves ont cinq heures pour faire leur travail.

(2) Les élèves ont six heures pour résoudre ces questions.

(3) Les élèves ont six heures pour faire leur travail.

d'une traite de 10,640 fr. tirée de Bruxelles sur Londres, par la voie de Hambourg et d'Amsterdam, le change étant de 95 fr. pour 51 marcs banco, de 40 marcs banco pour 35 $\frac{1}{2}$ florins, et de 59 $\frac{1}{2}$ florins pour 5 livres sterling. La commission de change est fixée, pour chaque place, à $\frac{1}{4}$ % et les frais réunis à $\frac{1}{8}$ %.

~~~~~  
**Géographie commerciale et industrielle.** — Quelles sont les principales industries de la province de Namur et les lieux où elles s'exercent?

Vers quels pays exportons-nous nos draps?

Quelles sont nos relations commerciales avec l'Italie?

~~~~~  
Histoire commerciale et industrielle. — Faites connaître, d'une manière sommaire, l'état des foires, au 13^e et au 14^e siècle, les lieux principaux où elles se tenaient, les privilèges qui leur étaient accordés et les avantages que le commerce en retirait.

~~~~~  
**Droit commercial.** — Qu'est-ce que l'aval? Comment se donne-t-il?

Qu'est-ce que la faillite?

A quoi est tenu le failli?

Quelles sont les conditions qui doivent être remplies, pour que le concordat soit valable?

~~~~~  
Économie politique. — Qu'est-ce que la division du travail?

Faites connaître, d'une manière succincte, les avantages de la division du travail.

~~~~~  
**Chimie.** — Faites connaître la classification des oxides métalliques et les principaux procédés par lesquels on les obtient.

~~~~~  
TROISIÈME PROFESSIONNELLE.

Concours du 4 Août.

Composition Française (1). — **LETTRE.** — Un jeune homme éprouve de la répugnance pour les exercices gymnastiques. Un ami lui écrit à ce sujet.

Si cette répugnance provient de quelque paresse du corps, c'est une raison pour la combattre et une nécessité de la vaincre.

(1) Les élèves ont six heures pour faire leur travail.

La gymnastique, employée contre certaines maladies produit des guérisons inespérées.

En tout cas, elle donne la force, l'agilité....

Dans beaucoup de situations périlleuses, il ne suffit pas d'avoir du courage; il faut, pour échapper au danger, être adroit et vigoureux.

~~~~~

**Thème Flamand ou Allemand, pour les provinces Wallonnes; thème Allemand, pour les provinces Flamandes.** — Il est dans le ciel une puissance divine, compagne de la religion et de la vertu; elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres et aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir. Quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse; rien n'approche du charme de sa voix, de la grâce de son sourire; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés; la foi et la charité lui disent: ma sœur! et elle se nomme l'Espérance.

~~~~~

Histoire (1). — I. Exposez brièvement la chute de l'empire d'occident.
II. Faites connaître Charles-Martel.

~~~~~

**Géographie.** — I. Donnez la description de l'Italie, au point de vue de la géographie physique.

II. Quelles sont les bornes et les grandes divisions de l'Asie? Citez les principales montagnes et les principaux fleuves de cette partie du monde.

*Concours du 6 Août.*

**Sciences commerciales.** (1) — Dresser et arrêter au 31 décembre le compte courant et d'intérêts de Pierre chez le banquier X. L'intérêt est à 4 p. % l'an et Pierre bonifie  $\frac{1}{3}$  p. % de commission sur les sommes encaissées par P.

Au 1<sup>er</sup> janvier, le solde en faveur de Pierre est de 20,000 francs.

Le 22 janvier, Pierre fait une remise de 1900 francs.

Le 1<sup>er</sup> mars il reçoit de X 2000 francs en espèces.

Le 17 mars, il fait une remise de 1700 francs à échéance du 1<sup>er</sup> avril.

Le 5 juillet, il verse 4,500 francs.

Le 10 octobre, il est débité du montant d'un mandat de 3,500 francs.

Le 10 novembre, il remet des effets pour 2,300 francs.

Le 24 décembre, il reçoit 4,500 francs en espèces.

---

(1) Les élèves ont six heures pour faire leur travail.

**Algèbre.** — I. Étant donnée la fraction  $\frac{3}{5}$ , calculer, à un dixième d'unité près, le nombre dont la racine carrée, ajoutée successivement au numérateur et au dénominateur, donne deux résultats dont le premier est quatre fois la valeur du second.

II. Trouver la somme des 20 premiers nombres impairs considérés comme une progression par différence.

III. Insérer  $m$  moyens géométriques entre deux nombres  $a$  et  $b$ , et indiquer la formule du calcul par les logarithmes.

~~~~~  
Géométrie. — I. Démontrer que dans un triangle rectangle la perpendiculaire abaissée de l'angle droit sur l'hypoténuse divise celle-ci en deux segments proportionnels aux côtés adjacents, et que cette perpendiculaire est moyenne proportionnelle entre les deux segments.

II. Trouver à moins d'un centimètre carré près : 1° la surface d'un cercle de 2 mètres de rayon, 2° la surface d'un octogone régulier inscrit dans ce cercle.

~~~~~  
**Trigonométrie.** — I. Démontrer la formule  $\tan^2 \frac{1}{2} a = \frac{1 - \cos a}{1 + \cos a}$ .

II. Trouver les angles d'un triangle dont on connaît les trois côtés.

~~~~~  
Physique. — Donner la théorie du siphon.
Exposer les phénomènes et les lois de l'ébullition.

~~~~~  
**CONCOURS DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN DU DEGRÉ INFÉRIEUR.**

**Sujets de Composition.**

*Concours du 10 Août 1868.*

**Langue Française** (1). — 1. Donnez les temps primitifs du verbe *nuire*.

2. Exposez la règle relative à l'emploi des pronoms *lui*, *leur*, *en*, *y*. (Exemples).

3. Faites connaître la différence de signification que présentent *quoique*

---

(1) Les élèves ont six heures pour faire leur travail.

et *quoi que, quand et quant*.... Dites en même temps de quelle espèce sont ces mots. (Exemples.)

~~~~~  
Composition. — **LETRE.** — Un jeune homme, qui a perdu ses parents dès son enfance, a été élevé par les soins de sa grand' mère. Grâce à l'excellente éducation qu'il a reçue, il s'est créé une position fort honorable, dans une ville étrangère où il exerce le commerce.

Il apprend que sa respectable aïeule est malade. Avant de se rendre auprès d'elle, il lui écrit.

~~~~~  
**Histoire de Belgique.** — Faites connaître, avec quelques détails, 1<sup>o</sup> le père et le successeur de Charlemagne; 2<sup>o</sup> Marguerite de Parme.

~~~~~  
Géographie. — I. Donnez la description du Portugal, au point de vue de la géographie physique.

II. Indiquez la position des villes dont les noms suivent : Calcutta, Bombay, Aden, Suez, Alexandrie, Marseille, Trieste.

III. Donnez la division de l'Amérique méridionale.

IV. Où se trouvent les Montagnes Rocheuses, les caps Farewel, S^t-Roch et Horn, le lac Ontario, le détroit de Behring?

Concours du 11 Août.

Arithmétique. (1) — I. Quelles sont les unités fondamentales du système métrique?

Définir le mètre et faire voir comment le litre en dérive.

II. Enoncer et démontrer la règle à suivre pour diviser un nombre décimal par un nombre décimal. — Opérer sur l'exemple : 37,8 : 0,019.

III. Un ouvrier qui travaille 9 heures par jour, emploie 8 jours pour faire un certain ouvrage. Un autre ouvrier, travaillant 10 heures par jour, peut faire le même ouvrage en 9 jours. Combien de jours emploieront ces deux ouvriers, travaillant ensemble 8 heures par jour, pour faire cet ouvrage ?

~~~~~  
**Algèbre.** — I. Effectuer la division suivante et simplifier l'expression du quotient :

$$\left( \frac{b}{a} - \frac{b}{a^2} \right) : \left( \frac{a^2}{b} - \frac{b^2}{a} \right)$$

II. Un marchand achète un coupon de drap pour un prix inconnu. Si le coupon contenait 4 mètres de plus, et que le mètre coûtât 4 fr. de moins, le marchand paierait 76 fr. de moins. Si le coupon contenait 5 mètres de

---

(1) Les concurrents ont cinq heures pour répondre à ces questions.

moins, et que le mètre coûtât 6 fr. de plus, le marchand paierait 72 fr. de plus. On demande la longueur du coupon et le prix du mètre.

~~~~~  
Géométrie. — I. Exposer la méthode à suivre pour trouver le rayon d'un cercle équivalent à un pentagone donné.

II. Enoncer les théorèmes par lesquels on établit la mesure des surfaces, et démontrer que deux rectangles quelconques sont entre eux comme les produits des bases multipliées par les hauteurs.

~~~~~  
**INSTRUCTION PUBLIQUE.**

**Nomination des jurys de gradué en lettres. — Session de 1868.**

Les cinq jurys de gradué en lettres, chargés de procéder aux divers examens spécifiés aux articles 3 et 5 de la loi du 27 mars 1861, sont composés, pour la session de 1868, de la manière suivante :

*A. Jury qui siégera dans le ressort de la cour d'appel de Bruxelles, pour la province de Brabant.*

Président : M. Weiler, lieutenant-général.

Suppléant du président : M. Deman, général-major.

Membres titulaires :

MM. Retsin, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal de Gand ;

Keiffer, professeur de seconde latine au même athénée ;

Prinz, professeur à l'athénée royal de Bruges ;

Teurrekens, professeur au petit séminaire de St-Nicolas ;

Delbaere, professeur de rhétorique au petit séminaire de Roulers ;

De Wouters, professeur de mathématiques au collège St-Stanislas, à Mons.

Membres suppléants :

MM. Labeye, professeur de seconde latine à l'athénée royal d'Anvers ;

Even, profess. de mathématiques au collège communal de Bouillon ;

Zomers, profess. de rhétorique au petit séminaire de St-Trond.

Salinghe, profess. de mathématiques au petit séminaire de Roulers.

*N. B.* Les récipiendaires qui auront opté pour la composition flamande ou allemande et pour la traduction, à livre ouvert, du latin en flamand, se présenteront devant le jury A.

*B. Jury qui siégera dans le ressort de la cour d'appel de Bruxelles, pour les provinces d'Anvers et de Hainaut.*

Président : M. Van Camp, conseiller à la cour de cassation.

Suppléant du président : M. Girardin, président de chambre à la cour de Bruxelles.

Membres titulaires :

- MM. Legrand, professeur de rhétorique à l'athénée royal de Liège;  
Demaret, professeur de rhétorique au collège communal de Tongres;  
Lamarche, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal d'Arlon;  
Yseux, professeur de rhétorique au collège St. Servais, à Liège;  
Lebrun, ancien professeur de rhétorique, à Bruxelles;  
Maertens, professeur de mathématiques au petit séminaire de St-Nicolas.

Membres suppléants :

- MM. Tainturier, professeur de rhétorique à l'école industrielle et littéraire de Verviers;  
Servranckx, professeur de mathématiques au collège communal de Louvain;  
Pirenne, professeur de rhétorique au petit séminaire de St-Roch;  
Ghyoot, professeur de mathématiques au collège patronné de Courtrai.

*C. Jury qui siégera dans le ressort de la cour d'appel de Gand.*

Président : M. De Schryver, vice-président du tribunal de première instance de Bruges.

Suppléant du président : M. D. Vander Meersch, docteur en droit, à Bruges.

Membres titulaires :

- MM. Nelis, professeur de rhétorique à l'athénée royal d'Anvers;  
Nelissen, professeur de rhétorique à l'athénée royal de Hasselt;  
Bourquin, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal de Tournai;  
Van Cauwelaert, professeur de rhétorique au collège de Notre-Dame à Anvers;  
Decrolière, professeur de rhétorique au collège patronné d'Enghien;  
Garot, professeur de mathématiques au petit séminaire de St-Trond.

Membres suppléants :

- MM. Iserentant, professeur de rhétorique au collège communal de Chimay;

Mauhin, professeur de mathématique au collège communal de Malines ;

Wertz, professeur de rhétorique au collège St-Quirin, à Huy ;

Lambert, professeur de mathématiques supérieures au collège Notre-Dame à Dinant.

*D. Jury qui siégera dans le ressort de la cour d'appel de Liège, pour les provinces de Liège et de Limbourg.*

Président : M. Van Humbeeck, membre de la Chambre des représentants.

Suppléant du président : M. Schuermans, conseiller à la cour d'appel de Liège.

Membres titulaires :

MM. Damoiseaux, professeur de seconde latine à l'athénée royal de Mons ;

Gorissen, professeur de rhétorique au collège communal d'Ypres ;

Boset, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal de Namur ;

Jacops, professeur de rhétorique à l'institut Saint-Louis, à Bruxelles ;

Laloi, professeur de rhétorique au petit séminaire de Floreffe ;

Hahn, professeur de mathématiques au collège Saint-Michel, à Bruxelles.

Membres suppléants :

MM. Draily, professeur de rhétorique au collège communal de Charleroi ;

Verhelst, professeur de mathématiques au collège communal de Dinant ;

De Bo, professeur de rhétorique au collège Saint-Louis, à Bruges ;

Rasmont, professeur de mathématiques au petit séminaire de Bonne-Espérance ;

*E. Jury qui siégera dans le ressort de la cour d'appel de Liège, pour les provinces de Namur et de Luxembourg.*

Président : M. Cloes, conseiller à la cour d'appel de Liège.

Suppléant du président : M. L'hoest, conseiller à la cour d'appel de Liège.

Membres titulaires :

MM. Convent, professeur de rhétorique à l'athénée royal de Bruxelles ;

Lannoy, professeur de rhétorique au collège communal de Nivelles ;

Novent, professeur de mathématiques supérieures au collège communal de Tirlemont ;

Nizet, professeur particulier à Bruxelles ;

Mangelschots, professeur de rhétorique au petit séminaire de Malines ;

De Beck, professeur de mathématiques au collège Sainte-Barbe à Gand.



Membres suppléants :

MM. Poumay, professeur de rhétorique au collège communal de Huy ;  
Moreau, profess. de mathématiques à l'athénée royal de Bruxelles ;  
Corvilain, professeur de rhétorique au petit séminaire de Basse-  
Wavre ;  
Goyarts, professeur de mathématiques au collège d'Alost.

~~~~~  
Sont désignés pour remplir, en 1868, les fonctions de secrétaire, savoir :
Ressort de la cour d'appel de Bruxelles, pour la province de Brabant.

M. Retsin, professeur à l'athénée royal de Gand, membre titulaire du jury.
*Ressort de la cour d'appel de Bruxelles, pour les provinces d'Anvers et
de Hainaut.*

M. Yseux, professeur de rhétorique au collège Saint-Servais, à Liège,
membre titulaire du jury.

Ressort de la cour d'appel de Gand.

M. Nelis, professeur de rhétorique à l'athénée royal d'Anvers, membre
titulaire du jury.

*Ressort de la cour d'appel de Liège, pour les provinces de Liège et
de Limbourg.*

M. Gorissen, professeur de rhétorique au collège communal d'Ypres,
membre titulaire du jury.

*Ressort de la cour d'appel de Liège, pour les provinces de Namur et
de Luxembourg.*

M. Convert, professeur de rhétorique latine à l'athénée royal de
Bruxelles, membre titulaire du jury.

~~~~~  
Sont nommés examinateurs spéciaux pour la session de 1868, savoir :

*Jury du ressort de la cour d'appel de Bruxelles, pour la province  
de Brabant.*

MM. Van Beers, profess. de langue flamande à l'athénée royal d'Anvers ;  
Muth, professeur de langue allemande à l'athénée royal de Namur ;  
Vanderstock, professeur de langue anglaise à l'athénée royal de  
Hasselt ;  
Casteleyns, professeur de langue flamande au collège d'Alost ;  
Harpès, professeur de langue allemande au petit séminaire de  
Floreffe ;  
Roelandts, professeur de langue anglaise au collège patronné de  
Thielt.

*Jury du ressort de la cour d'appel de Bruxelles, pour les provinces  
d'Anvers et de Hainaut.*

MM. Knibbeler, professeur de langue flamande à l'athénée royal de  
Namur ;

Muller, professeur de langue allemande à l'athénée royal de Bruges;  
Pasquet, professeur de langue anglaise à l'athénée royal de Gand;  
Hermans, professeur de langue flamande à l'Institut Saint-Louis, à Bruxelles;  
Wagner, professeur de langue allemande au collège Saint-François-Xavier, à Verviers;  
Willebois, professeur de langue anglaise au collège Saint-Louis, à Bruges.

*Jury du ressort de la cour d'appel de Gand.*

MM. Stallaert, professeur de langue flamande à l'athénée royal de Bruxelles;  
Möhl, professeur de langue allemande au même athénée;  
Schools, professeur de langue anglaise à l'athénée royal de Bruges;  
Roucourt, professeur de langue flamande au petit séminaire de Malines;  
Lussem, professeur de langue allemande à l'Institut Saint-Louis, à Bruxelles;  
Deneus, professeur de langue anglaise au petit séminaire de Basse-Wavre.

*Jury du ressort de la cour d'appel de Liège, pour les provinces de Liège et de Limbourg.*

MM. Van Driessche, professeur de langue flamande à l'athénée royal de Bruxelles;  
Schäfer, professeur de langue allemande à l'athénée royal d'Anvers;  
Bridges, profess. de langue anglaise à l'athénée royal de Tournai;  
Schipman, professeur de langue flamande au petit séminaire de Roulers;  
Dambre, Emile, professeur de langue allemande au collège Saint-Louis, à Bruges.  
Harford, professeur de langue anglaise au collège Sainte-Barbe, à Gand.

*Jury du ressort de la cour d'appel de Liège, pour les provinces de Namur et de Luxembourg.*

MM. Rooses, professeur de langue flamande à l'athénée royal de Gand;  
Braun, professeur de langue allemande au même athénée;  
Bury, professeur de langue anglaise à l'athénée royal de Bruxelles;  
Aertssens, professeur de langue flamande au petit séminaire de Basse-Wavre;  
Müller, professeur de langue allemande au collège St-François-Xavier, à Verviers;  
Caris, professeur de langue anglaise au collège Saint-Servais, à Liège.

~~~~~

ACTES OFFICIELS.

~~~~~

Sont nommés :

*A l'athénée d'Anvers* : M. Sacré (Pierre-Joseph-François), curé-doyen, hors du conseil communal, membre du bureau administratif de l'athénée royal et de l'école moyenne de cette ville, en remplacement du sieur Beteckman, décédé.

*A l'athénée de Gand* : M. De Bremaecker (Auguste-Pierre), muni du diplôme de candidat en sciences naturelles, surveillant à titre définitif.

*A l'école moyenne de l'État de Nieuport* : M. Courtois (René-Louis), professeur de religion en remplacement de M. Louwagie, appelé à d'autres fonctions.

— Des arrêtés royaux, en date du 21 juillet 1868, instituent des suppléments de traitement qui peuvent être accordés, d'après les règles fixées par ces mêmes arrêtés, aux inspecteurs de l'enseignement moyen et aux membres du personnel des athénées royaux.

— Par arrêté royal du 2 juillet 1868, un subside de 1,500 fr. est accordé à la société royale de Botanique de Belgique, afin de l'aider à continuer ses publications scientifiques.

— Par arrêté royal du 2 juillet 1868, un subside de 6,206 francs est alloué à l'administration communale de Courtrai, à l'effet de couvrir les dépenses de l'école industrielle de cette ville.

## AVIS.

L'examen d'admission aux cours de la première année d'études de l'école normale des humanités, pour l'année scolaire 1868-1869, aura lieu devant un jury composé ainsi qu'il suit :

MM. Burggraff, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège ;

Stecher, id. ;

Troisfontaines, id. ;

Blondel, inspecteur général de l'enseignement moyen ;

Prinz, directeur de l'école normale des humanités.

Le jury se réunira lundi 12 octobre prochain, à 9 heures du matin, au local de l'école.

— Sont nommés membres du jury chargé, pour l'année académique 1868-1869, de procéder aux examens d'admission à l'école préparatoire des arts et manufactures, annexée à l'université de Gand :

MM. Andries (Ch.), professeur-inspecteur des études à cette école ;

MM. Fuerison, professeur à l'université de Gand;  
Verstraeten, id. id.

Le jury se réunira à Gand dans une des salles de l'école préparatoire des arts et manufactures, le jeudi 1<sup>er</sup> octobre 1868, à dix heures du matin.

— Sont nommés membres du jury chargé d'examiner les élèves qui se présenteront pendant l'année académique 1868-1869, pour être admis en qualité d'élève libre à l'école spéciale du génie civil et pour obtenir les grades d'ingénieur civil et de conducteur des constructions civiles :

MM. Boudin, ingénieur des ponts et chaussées, professeur à l'université de Gand;

Andries (C.), id.;

De Munter, ingénieur des ponts et chaussées.

*École du génie civil.* — Les examens pour l'admission à l'école préparatoire du génie civil s'ouvriront à Gand, le samedi 3 octobre prochain, à 9 heures du matin.

Les examens pour l'obtention des titres d'élève ingénieur, d'aspirant élève ingénieur et d'élève conducteur des ponts et chaussées et l'admission, en ces qualités, à l'école du génie civil, s'ouvriront à Gand, le mardi 15 septembre prochain, à 10 heures du matin.

*École des arts et manufactures.* — Les examens pour l'admission à l'école préparatoire des arts et manufactures s'ouvriront à Gand, le jeudi 1<sup>er</sup> octobre prochain, à 10 heures de matin.

Les examens pour l'admission à l'école spéciale des arts et manufactures s'ouvriront à Gand, le mardi 15 septembre prochain, à 5 heures de relevée.

Les examens pour l'admission à l'école normale des sciences s'ouvriront à Gand, le lundi 12 octobre 1868, à dix heures du matin.

— Les questions suivantes, désignées par le sort, le 7 juillet 1868, sont proposées pour le concours universitaire de l'année académique 1868-1869, savoir :

#### FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES.

*Philosophie :* Exposer et juger les théories du matérialisme contemporain.

*Philologie :* Tracer le tableau de l'éloquence parlementaire en France jusqu'au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle.

#### FACULTÉ DES SCIENCES.

*Sciences physiques et mathématiques :* Indiquer les relations qui existent entre une surface donnée  $s$ , la surface  $s_1$ , à laquelle sont tangentes les normales à  $s$  et les surfaces  $\Sigma$  parallèles à  $s$ . Donner les équations de  $s_1$  et de  $\Sigma$  pour le cas où  $s$  est un ellipsoïde.

*Sciences naturelles :* Exposer l'état actuel de la science sur le métamorphisme des roches.

FACULTÉ DE DROIT.

*Droit romain* : Exposer la doctrine du droit romain sur la garantie du chef d'éviction en matière de vente.

*Droit moderne* : Discuter, au point de vue des principes du droit public et de l'économie politique, la question de savoir si l'État peut et doit intervenir dans les différentes sphères de l'activité individuelle. — Religion et cultes, moralité, éducation, instruction, arts, agriculture, industrie, commerce, voies de communication, etc. — Déterminer les limites et le mode de son intervention.

FACULTÉ DE MÉDECINE.

*Matières générales* : Réunir les faits et les observations relatifs aux modifications que la lymphe et le chyle éprouvent en traversant les glandes lymphatiques.

*Matières spéciales* : Des ruptures utérines.

PROGRAMMES DE CONCOURS POUR 1869 ET 1870.

L'Académie décide que les cinq questions suivantes formeront le programme définitif pour 1870 et elle leur attribue les prix suivants :

1<sup>o</sup> Douze cents francs à la première, ainsi conçue :

“ Rechercher les causes qui amenèrent, pendant le douzième et le treizième siècle, l'établissement des colonies belges en Hongrie et en Transylvanie. Exposer l'organisation de ces colonies et l'influence qu'elles ont exercée sur les institutions politiques et civiles, ainsi que sur les mœurs et les usages des pays où elles furent fondées. ”

2<sup>o</sup> Douze cents francs à la seconde, intitulée :

“ Faire l'histoire des relations politiques et administratives qui ont existé entre la Belgique et le comté de Bourgogne, jusqu'à la conquête de ce dernier pays par la France. ”

Et 3<sup>o</sup> mille francs à la cinquième, demandant :

“ Exposer les divers systèmes électoraux qui ont été successivement introduits chez les peuples anciens et modernes. Faire, en même temps, ressortir l'esprit dans lequel ces systèmes ont été conçus, et en apprécier les résultats pour la liberté civile et politique, pour l'ordre et la prospérité chez ces peuples. ”

La troisième question relative à un essai sur la vie et le règne de Septime Sévère, et la quatrième question, concernant l'histoire du droit de chasse et sa législation en Belgique et dans le pays de Liège, conserveront le prix de six cents francs.

Les formalités à observer par les concurrents sont les mêmes que celles qui ont été indiquées pour le concours de 1869.



## NOUVELLES DIVERSES.

---

M. le ministre de l'intérieur, accompagné de M. le gouverneur de la Flandre Occidentale et de M. le bourgmestre de Bruges, a honoré de sa visite, le 14 juillet, l'athénée royal de Bruges; ces messieurs, qui n'étaient pas attendus, se sont fait conduire dans la classe de rhétorique, où M. Dumont, inspecteur de l'enseignement moyen, était occupé à interroger les élèves sur les matières du cours. Les présentations faites, M. le ministre a engagé M. l'inspecteur à continuer, et a suivi les divers exercices avec beaucoup d'intérêt. Ensuite il a désiré voir par lui-même quelle était la force des élèves dans l'explication à vue des auteurs. Il a donc indiqué successivement, d'abord un discours de Tite-Live, puis un discours de Tacite, enfin un passage des Helléniques pris au hasard dans des parties qui n'avaient pas été traduites en classe. Les élèves, plutôt rassurés qu'intimidés par la présence des honorables visiteurs, et encouragés par la bienveillance de M. le ministre, se sont tirés de ces traductions d'une manière qui fait le plus grand honneur à leur professeur M. Feys, bien connu d'ailleurs des lecteurs de la *Revue*. Ils ont également bien répondu à diverses questions sur l'histoire nationale. M. le ministre est resté une heure et demie dans la classe, puis il a quitté l'établissement en témoignant hautement et à plusieurs reprises de sa grande satisfaction.

— M. Gachard fait un rapport verbal sur la mission littéraire dont le gouvernement l'a chargé en Italie.

Il a visité, à Turin, les archives générales du royaume, la bibliothèque de l'université, la bibliothèque particulière du roi; — à Milan, les archives du gouvernement, la bibliothèque nationale de Brera, la bibliothèque Ambrosienne; — à Gènes les archives du gouvernement, la bibliothèque de l'université, la bibliothèque de la ville; — à Florence, les archives centrales d'État, la bibliothèque nationale, la bibliothèque Laurentienne, les bibliothèques Riccardi et Marucelli; — à Naples les grandes archives, les archives de la maison de Farnèse, la bibliothèque nationale, la bibliothèque de l'université, la bibliothèque Brancacciana, la bibliothèque de l'Oratoire; — à Rome, les archives du Vatican, la bibliothèque Vaticane, les bibliothèques de la Minerve et du collège romain, les bibliothèques Alessandrina, Angelica, Aracœlitana, les bibliothèques des princes Barberini, Chigi et Corsini; — à Venise, les archives générales et la bibliothèque de Saint-Marc.

Indépendamment de quantités de notices, de relations, de pièces diverses, M. Gachard a recueilli, dans ces dépôts littéraires :

a. Une volumineuse collection de lettres des ambassadeurs du duc de Milan Galéas-Marie Sforza près de Charles-le-Téméraire et de Louis XI ;

b. La correspondance de Vincenzo Quirini, qui représenta la république de Venise à la cour de l'archiduc Philippe-le-Beau, depuis le mois de mars 1505 jusqu'au mois d'août 1506 ;

c. Les lettres écrites par Philippe II à Emmanuel-Philibert, duc de Savoie (la plupart autographes), de 1551 à 1559 ;

d. Les lettres du cardinal de Granvelle (au nombre de plus de cent cinquante, toutes autographes) au même prince, de 1553 à 1561 ;

e. Le journal des campagnes d'Emmanuel-Philibert dans les Pays-Bas, écrit de sa main ;

f. Les lettres et négociations du cardinal Polus, légat du pape Jules III, pour la restauration de la religion catholique en Angleterre et le rétablissement de la paix entre la France et l'Espagne, près de Charles-Quint, de Henri II et de Marie Tudor ;

g. Des correspondances inédites de Charles-Quint, de Philippe II et de don Juan d'Autriche (en grande partie autographes) avec Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme ;

h. De nombreuses dépêches des ambassadeurs du grand-duc de Florence Côme et Médicis et de ses successeurs, François et Ferdinand, auprès de Charles-Quint et de Philippe II ;

i. La correspondance de Philippe II avec ses filles les infantes Isabelle et Catherine pendant son voyage en Portugal, écrite de sa main ;

j. Les dépêches du cardinal d'Imola (Hieronymo Dandini), légat du pape près de Charles-Quint, dans les années 1553 et 1554 ;

k. Celles de l'archevêque de Consa (Hieronymo Muzzarelli), nonce près du même monarque, en 1554 et 1555 ;

l. Celles du commissaire-général du saint-siège près l'armée catholique aux Pays-Bas, Mateucci, des années 1592 et 1593 ;

m. Celles de l'évêque de Tricarico (Ottavio Mirto Frangipani), nonce près de l'archiduc Albert, à Bruxelles, dans les années 1596 à 1599 ;

n. Celles de l'archevêque de Rhodes (Bentivoglio), de l'archevêque de Patras (Gio Francesco des comtes Guidi del Bagno), de l'archevêque de Consa (Fabio di Lagunissa) et de l'archidiacre d'Arras (Paul Stravius), les trois premiers nonces, et le quatrième internonce près des archiducs Albert et Isabelle.

Plusieurs de ces séries de documents feront la matière de publications spéciales. Les autres trouveront place dans le rapport que M. Gachard doit adresser à M. le ministre de l'intérieur, et qui contiendra aussi des détails historiques et statistiques sur les établissements qu'il a visités.

M. Gachard se fait un devoir d'exprimer hautement sa reconnaissance de l'accueil courtois, bienveillant, empressé, qu'il a trouvé auprès des directeurs de ces établissements, dans le royaume d'Italie et à Rome.

— *Société royale de numismatique.* — *Concours.* Prix offert par le vice-président, M. le Dr Dugniolle : une médaille d'or de 200 francs à l'auteur

du meilleur mémoire sur la numismatique belge qui aura été inséré dans le revue numismatique avant le 1<sup>er</sup> juillet 1870.

*Nota.* Les auteurs pourront, à leur choix, traiter des monnaies, des médailles, des jetons, des métaux, de l'histoire des ateliers monétaires et des procédés de fabrication, etc.

Une collection complète de la Revue sera remise à l'auteur du meilleur article sur la numismatique ancienne, *grecque ou romaine*, qui aura paru dans ce recueil avant le 1<sup>er</sup> juillet 1870.

Le secrétaire,

CAM. SICQUÉ.

Le président,

R. CHALON.

Bruxelles, 5 juillet 1868.

— Ces jours derniers, on a trouvé une rareté archéologique dans les fouilles de Pompéi. Pour la première fois, près du vestibule d'une maison de la *Via Stabiana* on a découvert deux fresques qui représentaient probablement les portraits du maître de la maison et de sa femme.

Ces deux figures sont sur le même mur, l'une à côté de l'autre; l'homme est revêtu de la toge des magistrats; la femme est assise comme si elle méditait avant d'écrire: dans sa main droite elle a un style qu'elle a approché de sa bouche, dans sa gauche elle a des tablettes de cire. Dans les détails et dans l'ensemble, ces deux figures sont dessinées avec beaucoup de finesse, elles sont d'ailleurs dans un état parfait de conservation; de sorte qu'on les a déjà placées dans la collection des peintures murales au musée de Naples.

— *Les instituts supérieurs de demoiselles à Berlin.* — On en compte deux principaux: l'un tout à fait communal, *Luisen-Schule*, l'autre royal, *Elisabeth-Schule*. Celui qu'administre la ville, est fréquenté par 526 élèves. Chose curieuse: le personnel enseignant compte, outre le directeur, M. Mätzner, seize professeurs et seulement quatre institutrices. Celles-ci sont particulièrement chargées de diriger et de surveiller les travaux manuels, le tricot, la grosse couture et la fine, le raccommodage, le remaillage, etc. Dans la section supérieure de la première classe (il y a en tout sept classes, toutes dédoublées), on explique aux demoiselles, l'*Iphigénie* de Racine, l'*École des Vieillards* de Casimir Delavigne, et chose moins croyable encore, les *Femmes savantes* de Molière.

L'*Elisabeth-Schule*, qui compte environ 600 élèves, a un programme des plus complets. Les Allemands, tout en poussant l'instruction des jeunes filles jusqu'aux dernières limites, ne négligent pas de leur apprendre les choses les plus usuelles, et de les préparer ainsi à toutes les positions sociales. Les demoiselles qui apprennent à ravauder, à moder, à coudre, à marquer le linge et à raccommoder la dentelle, n'en sont pas moins mises au courant des événements politiques contemporains et des découvertes scientifiques les plus modernes. La Prusse, s'inspirant du mot de Bacon: *Savoir c'est pouvoir*, ne veut pas que les frères aient



à rougir de leurs sœurs, ni les époux de leurs femmes. Elle sait combien la force et la richesse nationales gagnent à détruire le divorce intellectuel qui règne encore presque partout entre les deux sexes.

Les écolières de l'*Elisabeth-Schule* étudient le français, comme pas une jeune fille d'ici ne songerait à étudier l'allemand. En outre, elles ont des notions très sérieuses d'histoire littéraire, de sciences exactes et naturelles, et ne s'effrayent pas d'entendre parler de galvanisme, d'électromagnétisme, de zoologie comparée, de géométrie et d'astronomie. Mais on présume bien que toutes ces connaissances, jusqu'ici réservées au sexe fort, sont communiquées de façon à n'ôter au sexe gracieux rien de ce que Dieu lui a à jamais départi.

— Dimanche dernier a eu lieu, dans un des cercles du faubourg Saint-Germain, la distribution des prix aux élèves des cours de sténographie, que M. Albert Delaunay, docteur en droit, attaché à la révision du compte rendu *in extenso* du sénat, a professés cette année dans les lycées de Paris et de Versailles et au collège Stanislas.

L'art abrégiateur n'est encore introduit qu'à titre d'essai et par tolérance, dans l'enseignement secondaire, pour les classes de seconde, de rhétorique et de philosophie. Le système dont M. Delaunay s'est fait le zélé vulgarisateur est celui exposé dans la 7<sup>e</sup> édition du *Manuel du Sténographe*, récemment publié par M. Hippolyte Prévost, rédacteur en chef des procès-verbaux du sénat.

C'est donc comme le maître de l'école, l'auteur de la méthode librement acceptée par l'intelligent agitateur du mouvement sténographique, que, dans cette solennité, M. Hipp. Prévost figurait au bureau à côté de M. Marie, député, qui avait bien voulu le présider. L'éloquence était venue patronner la sténographie et témoigner publiquement sa reconnaissance pour les services qu'elle en reçoit tous les jours à la tribune, au barreau, dans les chaires religieuses et d'enseignement. C'était là un spectacle intéressant et honorable pour tous. L'éminent président a prononcé à cette occasion une allocution féconde en aperçus ingénieux et nouveaux sur les applications générales et privées d'une note abrégative, qui justifierait l'admission instamment sollicitée depuis longtemps de cours de sténographie dans le programme officiel des études.

— La société de géographie de Paris vient d'admettre au nombre de ses membres S. M. l'empereur du Brésil.

On sait que Don Pedro II s'intéresse vivement aux sciences géographiques, à ce point qu'il honore de sa présence presque toutes les séances de la société de géographie de Rio de Janeiro, qui, du reste, se tiennent dans le palais même de l'empereur.

— M. Thomas Carlyle a été élu président de l'institution philosophique d'Edimbourg en place de feu lord Brougham.

— Une souscription a été faite pour l'établissement en France d'écoles d'adultes. Le chiffre auquel s'élève cette souscription jusqu'à présent, chiffre relativement considérable, est de deux cent cinquante mille francs.

— En faisant l'inventaire des papiers de M. de Cormenin, décédé récemment conseiller d'État, on a trouvé une note écrite de sa main au 1<sup>er</sup> janvier 1868, et cachetée, portant ce qui suit :

„ Prière formelle de ne rien publier de moi après ma mort.

„ J'ai fait assez de bruit de mon vivant. Le silence, voilà l'épithaphe qu'il me faut.

“ CORMENIN. ”

Devant l'expression de ce vœu, ses héritiers ont dû renoncer à publier en volume, sous le titre de : *Reliquiæ*, les œuvres et la correspondance inédite du défunt, dont on avait déjà confié la classification à un ami de la famille. (Presse).

— On lit dans la *Correspondance italienne* :

On nous apprend qu'un professeur de minéralogie aurait trouvé le moyen de donner à un charbon fossile, qui abonde dans plusieurs de nos vallées des Alpes, toutes les qualités de la meilleure houille anglaise.

Le procédé proposé par ce professeur consisterait dans une préparation chimique, peu coûteuse, moyennant laquelle on mélangerait le minerai des Alpes avec les naphthes et les bitumes de toute espèce que les Apennins possèdent en grande quantité. Si les expériences que l'on a entreprises aboutissent à un résultat satisfaisant, nous pourrions nous féliciter sincèrement d'une découverte dont les conséquences financières et économiques pour l'Italie seraient immenses.

---

#### ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DES ÉTUDES GRECQUES EN FRANCE.

---

Il s'agit ici d'une association fondée l'année dernière à Paris par des hellénistes. Son but, assez clairement indiqué par le nom qu'elle porte, est énoncé plus explicitement au § 1 de ses statuts :

“ L'association encourage la propagation des meilleures méthodes et la publication des livres les plus utiles pour l'étude de la langue et de la littérature grecques. Elle décerne à cet effet des médailles et des récompenses.

„ Elle encourage par tous les moyens en son pouvoir le zèle des maîtres et des élèves.

„ Elle propose, s'il y a lieu, des sujets de prix.

„ Elle entretient des rapports avec les hellénistes étrangers.

„ Elle publie un annuaire ou un bulletin, contenant un exposé de ses actes et de ses travaux, ainsi que l'indication des faits et des documents les plus importants qui concernent les études grecques. ”

Le nombre des membres est d'environ 500. La composition de la liste est très-variée : il y a des académiciens, des dames, des profes-

seurs, des gens du monde, des savants, des journalistes, des gens de robe et de finance, et des Grecs : ceux-ci, établis pour la plupart à Marseille ou à Londres, entrent pour un cinquième dans l'association, dont les étrangers peuvent faire partie; elle en compte en Belgique, en Angleterre, en Grèce et jusqu'en Egypte.

L'association avait l'année dernière pour président M. Patin, qui a conservé le titre honorifique de ces fonctions. Sa succession est échue à M. Egger, qui est secondé par MM. Beulé et Brunet de Presle, vice-présidents. Ces messieurs, avec un secrétaire-archiviste, un secrétaire-adjoint et un trésorier, composent le bureau, qui se renouvelle tous les ans.

Outre le bureau, il y a un comité formé de 21 membres et qui tient des séances tous les mois. Chaque année, en avril, il y a une assemblée générale de tous les associés.

Au point de vue financier, la situation est pleine d'espérances. La réserve de l'exercice 1867 et le produit de la cotisation de la présente année évalué au minimum, donnent un chiffre de recettes de fr. 8127-14, tandis que les dépenses ne doivent pas dépasser 2500 fr.

Quoique née d'hier, l'association a déjà un passé : indépendamment des discussions qui ont eu lieu en séance du comité, sa vie s'est affirmée par des faits : elle a obtenu du ministre de l'instruction publique l'autorisation de décerner des prix aux élèves qui auront remporté le premier prix de version grecque au concours général des lycées et collèges de Paris et de Versailles, et elle a inscrit à son budget, à cet effet, une somme de 350 frs. Elle a également obtenu l'autorisation d'instituer, pour la version grecque, un concours général entre les lycées et collèges des départements. Elle a fait annoncer qu'en 1869 elle récompenserait d'une médaille de 1000 francs l'auteur du meilleur livre pour les études grecques publié en 1868. Et déjà, sur les conclusions de M. Egger, rapporteur de la commission du concours instituée l'année dernière pour un semblable objet, elle a décerné une médaille de 500 francs à M. Tournier, pour son édition de Sophocle, et une mention honorable à M. Boissée, pour le 9<sup>e</sup> volume de sa traduction de Dion Cassius.

Enfin, et ceci n'est pas le moins intéressant, l'annuaire de 1868 a été distribué aux membres de l'association. C'est un joli petit in-8<sup>e</sup> de cent pages : il contient le discours d'ouverture prononcé par M. Patin à l'assemblée générale de cette année. Le savant académicien y a retracé la faveur dont les études grecques ont toujours joui en France, et il a consacré quelques mots à la mémoire des membres de l'association décédés. Cette nécrologie est complétée plus loin par un article de M. Chassang, secrétaire, et par une notice de M. Gaidoz sur MM. Bopp et Boeckh, que l'Université de Berlin a perdus l'année dernière, et qui se sont illustrés, le premier par ses travaux de linguistique et surtout par sa fameuse *Grammaire comparée des langues indo-européennes* ; le second par ses travaux sur les antiquités grecques.

L'annuaire contient aussi le rapport de M. Chassang sur les travaux de 1867, et celui de M. d'Eichtal, trésorier. Il y a en outre une vingtaine de pages qui sont consacrées à reproduire les fragments inédits de l'historien grec Aristodème, recueillis et publiés par M. Wescher; c'est là une heureuse idée, et cette publication, à elle seule, recommande l'annuaire à ceux qui s'occupent des choses de l'antiquité; le texte est précédé d'une notice et d'un sommaire et accompagné de notes nombreuses (1).

Enfin on trouve encore dans l'annuaire une bibliographie très-étendue des publications les plus récentes (1866-67), relatives aux études grecques, et qui est du plus grand prix pour les savants comme pour les simples amateurs.

On le voit, ce que l'association a déjà fait témoigne de son utilité actuelle: elle exerce également son action bienfaisante au profit du monde studieux de l'école et du cabinet. Mais une utilité et un rôle plus grands lui sont peut-être réservés dans l'avenir. Il a été question dans ces derniers temps d'une réforme capitale chez nos voisins du midi: il ne s'agirait de rien moins que de rendre l'étude du grec facultative dans les lycées, ce qui équivaldrait presque à une suppression. M. Duruy, qui, en matière d'enseignement, est animé d'un esprit de réforme parfois assez hardi, semble éprouver quelque sympathie pour ce projet. On comprend que s'il venait à se réaliser, rien ne serait plus opportun et même plus nécessaire qu'une association de particuliers encourageant les études grecques et suppléant par son action à celle de l'État. Ce serait pourtant, il faut l'avouer, un moment mal choisi pour abandonner le grec ancien, que celui où il tend à redevenir une langue vivante. Il se produit actuellement en Orient un travail dont la conséquence serait la substitution du grec ancien au grec populaire ou langue romaique, qui, comparé à la langue du siècle de Périclès, présente, en général, et autant qu'on peut faire une pareille comparaison, la même différence qu'il y a entre l'Italien et le Latin. On peut différer d'avis sur la bonté de cette réforme, mais on ne peut mettre en doute, au point où en sont les choses, que ce travail ne s'accomplisse jusqu'au bout. " C'est à quoi tendent, dit M. Egger, qui condamne ce mouvement, c'est à quoi tendent d'un effort visible les grammairiens et les littérateurs grecs de l'Orient. On n'enseigne dans les écoles d'Athènes que le Grec ancien. La prose et la poésie, la prose surtout, tendent à en reprendre les formes une à une. On semble n'avoir d'autre souci que de mesurer doucement à la force d'esprit du pauvre peuple les innovations auxquelles on veut l'habituer „

ARSÈNE DESCHAMPS.

---

(1) Une traduction française de ces fragments a été publiée par l'éditeur dans la *Revue archéologique* (mars 1868).



*Nécrologie.* — En Belgique : M. ANTOINE VONCKEN, professeur émérite à l'école militaire, directeur au sein de la société royale de Philanthropie, de la caisse gratuite d'avances aux petits pensionnés de l'État, l'un des doyens du conseil d'administration de l'hospice des Aveugles et de la Crèche du boulevard du Midi.

A l'étranger : M. MATTEUCCI, l'éminent physicien, membre du Sénat italien. Ses recherches sur l'électro-physiologie, et ses découvertes sur la présence de l'électricité dans les muscles, lui ont assuré une place distinguée et spéciale dans l'histoire de la science, de même que son zèle pour la propagation du télégraphe, dès 1846, associe son nom au plus grand des progrès de l'époque contemporaine. — AMÉDÉE ROLLAND, auteur dramatique, à Auteuil. Au nombre de ses pièces applaudies, on compte les *Vacances du Docteur*, comédie représentée à l'Odéon, et *Nos Ancêtres*, drame joué à la Porte-Saint-Martin. — H. GRAEFE, directeur de l'école professionnelle de Brême, un de premiers pédagogues de l'Allemagne. — STIRLING COYNE, le Scribe anglais, un des auteurs dramatiques les plus féconds et les plus applaudis, à Londres. — VIENNET, membre de l'Académie française. Il était entré le 18 novembre dernier, dans sa quatre-vingt-onzième année. — SCHALLER, professeur de philosophie à l'université de Halle. — F.-W. SCHUBERT, conseiller intime, professeur de statistique et d'histoire à l'université de Königsberg, et membre de la chambre des seigneurs de Prusse. — BOUCHER DE CRÉVECEUR DE PERTHES, à Abbeville. Il était âgé de plus de quatre-vingts ans. C'est à M. Boucher de Perthes que reste définitivement l'honneur d'avoir créé une science nouvelle, l'archéologie, science qu'il avait en quelque sorte devinée, car, bien avant d'avoir découvert les traces de l'homme dans le *diluvium*, il avait démontré théoriquement qu'il devait s'y trouver,



# REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

## EN BELGIQUE.

Année 1868.

4<sup>me</sup> Livraison.

---

### TROIS ÉPÎTRES D'HORACE.

~~~~~

S'il faut en croire un savant distingué de l'Allemagne, M^r Otto Ribbeck⁽¹⁾, il y a dans Horace trois épîtres, la seizième, la dix-septième et la dix-huitième, que les copistes ont fort maltraitées. Telles qu'on les lit aujourd'hui, elles ne présentent plus qu'un amas d'idées incohérentes. La seizième et la dix-septième sont trop courtes; en récompense, la dix-huitième est trop longue. En la débarrassant de sa conclusion qui revient à la seizième, ainsi que des développements qui en forment le corps et en apparence l'objet principal et qui sont réclamés par la dix-septième, on lui aura rendu à peu près sa forme primitive. Il ne restera plus à déplorer qu'une lacune, dont M^r Ribbeck ne détermine pas l'étendue, à la place occupée maintenant par les 68 vers qui doivent aller rejoindre l'épître précédente. Tels sont les changements essentiels proposés par M^r R. pour remédier aux graves perturbations que ces trois pièces ont éprouvées. Mais il y a encore dans chacune d'elles bon nombre de vers interpolés à retrancher et surtout de vers transposés à remettre en leur véritable lieu; il y a aussi une seconde lacune dans l'épître à Scéva. A la rigueur on pourrait découvrir ailleurs les traces d'une troisième et même d'une quatrième lacune; mais ce serait peut-être se montrer trop clairvoyant, et M^r R. veut bien se contenter de deux. Je ne parle pas des menues corrections faites en passant au texte d'Horace.

(1) *Rheinisches Museum*, 1868, erstes Heft.

Le tableau suivant donnera un aperçu des trois épîtres telles qu'elles ont été remaniées et restituées par l'ingénieux critique :

XVI^e épître, à Quintius : XVI 1-23, 25-45, 57-62, 46-49, 52-54, 50, 51, 63-79, XVIII 104-112.

XVII^e épître, à Scéva : XVII 1-36.... 46-62, XVIII 21-36, 39-67, 72-75, 37, 38, 68-71, 76-88.

XVIII^e épître, à Lollius : XVIII 1-20.... 89-103.

Ce simple aperçu en dit assez. Voilà ce qui s'appelle trancher dans le vif; et M^r R., rendons-lui cette justice, n'est pas un homme qui s'amuse aux bagatelles de la porte, il pénètre résolument au cœur de la place. Quel remue-ménage! quel abatis! quelle ardeur de bouleversement et quelle puissance de destruction! J'ai quelquefois entendu parler de la grande critique : ce doit être cela. Mais on se demande avec inquiétude dans quel état le poète sortirait de ces mains redoutables, s'il prenait envie à M^r R. d'appliquer sa sagacité et son système au reste de ses œuvres. On se le demande pour les nombreux lecteurs d'Horace, qui le comprennent et l'admirent, tel qu'il est, qui se plaisent à le relire, qui le citent avec amour et que la suppression d'un seul vers fait déjà crier à la profanation. Cependant, après tout, si ces fervents adorateurs n'ont adoré jusqu'ici qu'une fausse image, on ne peut, me semble-t-il, faire un crime à M^r R. ou à tout autre de donner à l'idole le coup de pied du critique, et de la mettre en pièces.

C'est pourquoi il convient d'examiner froidement et sans parti pris les curieuses hypothèses, auxquelles les trois épîtres en question doivent un aspect tout-à-fait nouveau et inattendu.

Je ne reprocherai pas à M^r R. d'avoir, dans un pareil sujet, fait œuvre d'imagination et de ne tenir aucun compte de l'autorité des manuscrits, en proposant au texte reçu des changements, souvent très-considérables, pour lesquels on ne rencontre nulle part d'indices matériels. Je ne veux discuter que les motifs logiques de ces changements et leur valeur intrinsèque.

Vir bonus et sapiens audebit dicere : Pentheu,
Rector thebarum, quid me perferre patique
Indignum coges? Adimam bona. Nempe pecus, rem,

Lectos, argentum : tollas licet. In manicis et
Compedibus sævo te sub custode tenebo.
Ipse deus, simul atque volam, me solvet. Opinor,
Hoc sentit : moriar; mors ultima linea rerum est.

Ainsi finit la seizième épître, et l'esprit ne demande plus rien, n'attend plus rien au delà. Horace a une manière à lui d'accuser la conclusion d'une épître ou d'une satire : il est difficile de s'y méprendre. *Hoc sentit* : " *moriar* ; „ *mors ultima linea rerum est* est bien le trait final, le dernier et rapide éclair, le coup de fouet retentissant par lequel il a coutume de prendre congé de son lecteur. Il y a même dans ce vers une fermeté de ton et d'accent particulièrement frappante, et l'on dirait, en le lisant, que le poète arrête, comme d'un geste impérieux, le cours un peu vagabond de ses pensées. On ne conçoit vraiment pas comment M^r R. a eu l'idée d'ajouter ici le morceau qui termine la dix-huitième épître, ou plutôt on ne le conçoit que parce qu'une fois décidé à le retrancher à cette dernière pièce il n'a pas trouvé à le placer plus avantageusement ailleurs : ce n'est qu'un placage des plus maladroits. M^r R. a beau dire qu'il est naturel qu'Horace revienne en finissant aux idées du début et au style familier de l'épître ; on sait qu'Horace ne se préoccupe guère de cette apparente uniformité de ton ; encore moins songe-t-il, dans le mouvement rapide auquel il abandonne sa pensée, à se retourner en arrière pour mesurer l'espace parcouru et à rappeler, arrivé au terme, le point d'où il est parti ou les différentes étapes de sa marche.

Me quoties reficit gelidus Digentia rivus, etc.

Me renferme une comparaison ou une opposition ; mais à quoi est-il comparé ou opposé ? à *vir bonus et sapiens* ? M^r R. le prétend, mais il donne à ce sujet une explication si forcée que je prendrai la liberté de ne pas m'y arrêter. On pourrait soutenir avec plus de raison que ce pronom, mis ainsi en évidence, oppose les principes d'Horace à ceux de Quintius. Malheureusement Quintius est maintenant trop loin de notre esprit : les généralités auxquelles le poète philosophe s'est élevé l'ont fait disparaître et oublier. Et *quid credis precari*, comment s'ajuste-t-il avec ce qui précède ? à quel propos Horace vient-il à parler des vœux qu'il forme ? Je ne dis rien du reste : l'incohérence est visible.

Maintenant, pourquoi M. R. veut-il absolument retrancher ces neuf vers à la dix-huitième épître? parce que les goûts champêtres d'Horace et la modération de ses désirs n'ont rien de commun avec les préceptes sur la manière de se gouverner dans le monde. Fort bien; mais il y a dans l'épître autre chose que de tels préceptes. Ces goûts et ces désirs, Horace les oppose aux visées ambitieuses de Lollius, et cette conclusion qui déplait tant à M. R. a en outre le mérite de donner une solution, du moins en ce qui regarde Horace, à la question agitée par les moralistes :

Quid pure tranquillet, honos an dulce lucellum,
An secretum iter et fallentis semita vitæ.

Il me semble que le second de ces vers appelle naturellement la déclaration finale, la confidence du poète à son ami, dans laquelle M^r R. ne veut voir qu'une agglutination fortuite à une pièce déjà complète.

M^r R. n'a pas été mieux inspiré en transportant à la fin de la dix-septième épître les 68 vers (y compris les interpolations) qui constituent la partie essentielle de la dix-huitième. Le sujet, dit-il, que se propose Horace est à peine effleuré dans l'épître à Scéva, telle que nous la possédons. Il est très vrai qu'Horace n'a touché et développé qu'un seul point; mais son intention n'était certainement pas non plus d'enseigner *ex professo* l'art de faire la cour aux grands et de composer un traité complet sur la matière. Qu'on en juge :

Si prodesse tuis pauloque benignius ipsum
Te tractare voles, accedes siccus ad unctum.

Le sujet est là, il est indiqué dans ces deux vers; et M^r R. le précise même, à son insu, en adoptant la conjecture qui change, au commencement, *tandem* en *tenuem*. Scéva n'est pas riche : il voudra peut-être chercher dans l'amitié et les largesses de quelque grand un supplément à ses faibles revenus, une aide à sa misère; s'il n'aime mieux aller s'ensevelir à Ferentinum, il ne lui reste guère que la ressource de vivre aux dépens d'autrui. Eh bien, Horace lui apprend ce qu'il faut faire et surtout ce qu'il ne faut pas faire pour vivre ainsi :

Coram rege sua de paupertate tacentes, etc.

Il se borne à lui donner des conseils conformes à sa situation

et aux sentiments qu'il lui suppose : rien de plus naturel. Le préambule est un peu long : qu'importe? l'exemple d'Aristippe, qui en occupe la plus grande partie, ne fait pas attendre autre chose que ce qu'on trouve dans le reste de l'épître, prétendûment si mutilée.

Je pourrais répéter ici la remarque qui a été faite à propos de la conclusion de l'épître précédente : "*quaere peregrinum* „ *vicinia rauca reclamât* est un de ces vers qui n'ont toute leur force et tout leur relief qu'à condition d'être le dernier mot, le mot sur lequel on reste; c'est, si on me permet l'anachronisme de la comparaison, la signature de l'auteur avec son parafe, au bas de la lettre. Si, comme le veut M^r R., l'épître continue, en manière de post-scriptum, le lecteur est désappointé, et si, comme le veut encore M^r R., elle continue par

Quem damnosa venus, quem praeceps alea nudat, etc.

il est désappointé et choqué : car il y a évidemment disparate. Il y a même contradiction dans les idées : le portrait de celui *quem damnosa venus etc.* ne convient nullement au pauvre Scéva que la misère fait courtisan; l'homme qui pleure, ou est capable de pleurer, la perte de ses nippes ou de son argent de voyage (*cistam effractam aut subducta viatica*) n'est pas, ne peut pas être le même que celui qui doit craindre de recevoir le petit cadeau que vous savez (*ne dominus.... munere parvo beet*). Je ne veux pas étendre cette comparaison : chacun peut l'achever soi-même, et facilement.

Ce qui vient d'être dit est déjà une réponse aux critiques faites par M. R. à une partie de la dix-huitième épître, à ces 68 vers qu'il condamne, qu'il expulse, comme indignes du personnage auquel la pièce est adressée. Quelles sont en effet les raisons qu'il invoque pour justifier un arrêt si rigoureux, une si vaste proscription? Il faut bien l'avouer, elles ne sont rien moins que décisives. Selon lui, la qualification de *comes*, avec l'idée de dépendance qu'elle réveille, n'est pas convenablement appliquée à Lollius. D'abord, il nous semble que M^r R. attribue un sens trop spécial à ce mot *comes*; ensuite, fût-il aussi injurieux pour Lollius que le pense M^r R., il conviendrait de faire attention qu'il figure dans un petit discours qui n'a pas la prétention d'être gracieux, qui est certainement excessif et qu'Horace a d'ailleurs fait précéder d'un correctif : ait *prope vera*. — Passons à une autre raison : celui auquel s'adresse

cette partie de l'épître s'occupe de poésie; ce n'est donc pas Lollius. Pourquoi pas? On ne sait de Scéva que ce que laisse deviner l'épître à laquelle son nom est attaché et qui nous le représente comme un homme besoigneux, songeant peut-être à se ménager auprès des grands une douce et facile existence; quant à Lollius, on suppose qu'il était fils de Marcus Lollius qui fut consul en l'an de Rome 733, mais on ne le connaît non plus que par Horace, et la manière dont celui-ci lui parle nous autorise à dire : Lollius fera sa cour comme Scéva, mais par un motif différent; l'un est poussé par la pauvreté, l'autre est aiguillonné par l'ambition; il voit dans l'amitié d'un grand, non un refuge contre la misère, mais un appui et un piédestal. C'est là même, soit dit en passant, ce qui donne aux deux épîtres leur caractère distinct et s'oppose à la confusion que M^r R. a voulu introduire dans l'une d'elles et aux mutilations qu'il veut faire subir à l'autre. Mais je cherche vainement ce qui nous autoriserait à dire : Scéva fait des vers et Lollius n'en fait point. Tout poète est-il nécessairement famélique? — M^r R. ajoute que la fin du long morceau, qu'il regarde comme transposé d'une pièce dans l'autre, montre à l'évidence que la faveur du maître est une question capitale pour celui à qui Horace tient ce langage :

Nam tua res agitur, paries cum proximus ardet, etc.

Si capitale que soit la question, il est difficile de comprendre pourquoi Horace n'aurait pu parler ainsi à Lollius : M^r R. aurait dû être un peu plus explicite et ne pas dérober, par un excès de laconisme, son opinion à l'examen.

M^r R. conserve à la dix-huitième épître les 20 premiers vers; or, si on les compare aux 16 suivants qu'il en élimine, dans ce qui est suspect comme dans ce qu'il tient pour authentique on reconnaîtra sans peine le même ton; et ce ton est celui d'un homme qui est sur le pied de parler fort librement, de tout dire à son jeune ami.

Écartons une dernière difficulté. Les vers 89-95 ont l'air de ne pas trop tenir au reste et paraissent comme survenir à l'improviste. Doederlein leur a cherché une place plus haut, après le vers

Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum.

Il suffira de remarquer que les cinq premiers ne doivent être

rattachés à rien de ce qui précède; ils expriment des idées générales applicables en toute circonstance et dont les deux autres font l'application directe à Lollius : *deme supercilio nubem* fait suite à *hoc age, omitte tueri, adspice etc.* C'est un dernier précepte, et non le moins essentiel pour le personnage dont Horace se fait le conseiller : prenez un visage agréable et des manières avenantes. D'après l'idée que nous donnent du caractère de Lollius l'ensemble de la pièce et certaines expressions en particulier (V. vv. 1, 47, 59-60), on jugera aisément que cette recommandation n'était pas superflue. Horace la glisse rapidement, mais sous une forme très-précise et à l'endroit le plus apparent.

Dans une prochaine livraison nous discuterons les interpolation, lacunes et transpositions que M^r Ribbeck a cru découvrir dans chacune des trois épîtres, et nous présenterons à nos lecteurs quelques réflexions sur le système de critique qu'il a adopté.

H. COURTOY.



VERS TRADUITS DE L'ALLEMAND EN LATIN.

Wer nie sein Brod in Thränen ass ,
Wer nie die kummervollen Nächte
Auf seinem Bette weinend sass ,
Der kennt euch nicht, ihr Himmelsmächte.

Gæthe.

Qui nunquam panem lacrimis manantibus edit,
nec duro volvit corpora nocte toro,
Aerumnis animos nunquam qui pavit amaris,
Vim nescit vestri numinis ille, dei.

X. PRINZ.



CE QUI MANQUE AU CATO MAJOR DE CICÉRON POUR ÊTRE UN DIALOGUE.

CONCLUSION. (1)

Ce que nous avons dit du *Cato Major* de Cicéron, ne peut-on pas le dire de tous ses dialogues philosophiques? Et ce qui est vrai de Cicéron ne l'est-il pas des autres auteurs latins qui se sont essayés dans ce genre? Aucun d'eux, tout en ayant devant les yeux Platon, le modèle par excellence du dialogue, bien loin d'égaler l'éminent disciple de Socrate, n'en a pas même approché.

Si le dialogue cependant est un merveilleux instrument d'enseignement, si cet instrument sert à Socrate dans l'art qu'il possédait si bien d'accoucher les esprits, si l'aridité du sujet le plus sec, sans disparaître tout-à-fait, est cependant mitigé par l'animation d'un cercle de personnages prenant part à la discussion et par les incidents que leur originalité provoque, ne peut-on émettre le vœu qu'un tel genre de littérature soit admis dans nos classes supérieures?

Je me hâte de répondre aux objections qu'une pareille innovation ne manquera pas de soulever. Vous parlez de matières arides, dira-t-on. Certes il ne peut être question ici de choisir dans les dialogues de Platon ceux qui traitent de la théorie de l'être et du non être, de l'un et de l'autre, etc., nous n'avons en vue que les dialogues biographiques, le Criton, l'Euthyphron, certaines parties du Phédon, l'introduction du Protagoras, celles du Phèdre et de la République, etc. Si les élèves peuvent comprendre ce qu'il y a de grand et de profond dans les poèmes d'Homère, ils se trouveront à leur aise au milieu d'idées comme celles-ci : que pour avoir de bonnes chaussures, il faut s'adresser au cordonnier, qu'en fait d'équitation, un écuyer vous sera plus utile qu'un musicien, et que pour les maladies du corps, un médecin vaut mieux qu'un boulanger. Car Socrate vous conduit toujours du simple au composé, du connu à l'inconnu; un brin de paille est une base suffisante pour lui, lorsqu'il veut s'élever vers les hauteurs de l'empyrée où il vous entraîne avec lui sans effort.

(1) Voir la livraison du 1^{er} juillet 1868.

Ces sujets, dira-t-on encore, ces sujets qui traitent du juste et de l'injuste, des hommes les plus propres à gouverner, de l'immortalité de l'âme, ou du respect qu'il faut porter aux lois même injustes de son pays, appartiennent à l'enseignement supérieur.

A part quelques aspirants au grade de docteur en philosophie et lettres, — et ils deviennent de plus en plus rares — qui s'occupe encore de pareilles études? Les élèves qui se destinent au droit, à la médecine, aux sciences naturelles ne songent pas au grec, ou, si cela leur arrive, c'est pour en dire du mal. Ils relisent parfois Horace, ils reliraient aussi Platon, ou continueraient à le lire s'ils avaient commencé, au collège, à le comprendre.

On objectera encore les difficultés de la langue de Platon. S'il s'y trouve des constructions difficiles, il y a lieu de s'en féliciter, c'est pour les élèves une occasion de voir l'application des difficultés de la syntaxe, qui sont portées au programme de la seconde; le professeur est là d'ailleurs pour les leur expliquer. La phrase n'est pas aussi uniforme dans l'exposition d'une idée que dans le récit des faits. Il n'y a pas grand mal si les élèves voient d'autres formules que celles-ci : Il part de là, fait trois étapes, quinze parasanges, arrive près d'un fleuve, sur les bords duquel est assise une ville riche et bien peuplée. Ils restèrent là trois jours ; il y eut une réunion des généraux, on décida quelle route on prendrait, etc., etc.

Enfin si l'on demande à quel auteur il faudrait renoncer pour faire place à Platon, j'entends d'ici le concert de tous les professeurs chargés de l'enseignement du grec dans les deux classes supérieures, demandant d'une voix unanime qu'on les délivre des Helléniques de Xénophon. Qu'est-ce donc que les Helléniques? Avant de répondre nous dirons que nous partons de cette idée, qu'il faut mettre sous les yeux des jeunes gens des ouvrages aussi parfaits que possible, afin que s'inspirant de ces modèles ils se forment le goût et que, s'ils écrivent jamais eux-mêmes, ils se règlent sur ces modèles.

Les Helléniques de Xénophon sont des mémoires, pouvant servir à écrire l'histoire de son temps. Elles embrassent un espace de quatre-vingt-quatre ans, commençant à la vingt-unième année de la guerre du Péloponnèse, Olympiade 92, 2 ou 411 av. J.-C., jusqu'à la bataille de Mantinée, Olymp. 104, 3 ou 362 av. J.-C.

On croit généralement que Xénophon a voulu dans cet ouvrage continuer l'histoire de Thucydide, laquelle s'arrête un peu plus loin que la bataille navale livrée par les Athéniens, sous la conduite de Thrasylos et de Trasylulos, au général spartiate Mindaros entre Sestos et Abydos.

Xénophon se servit même, dit-on, des matériaux laissés par Thucydide, pour terminer l'histoire de la guerre du Péloponnèse. Pourquoi alors n'a-t-il pas fini là son travail, et a-t-il continué le récit des faits qui s'accomplirent en Grèce les quarante années suivantes ? Le commencement de ses Helléniques n'est pas une suite immédiate de l'histoire de Thucydide, car cette dernière finit par un récit interrompu d'un voyage de Tissapherne, les autres au contraire nous reportent par le εὐθὺς ἐναυμάχησαν liv. I, chap. I, l. 2, à une bataille navale livrée antérieurement. Le μετὰ δὲ ταῦτα qui ouvre le premier chapitre des Helléniques fait songer à une lacune. Lacune il y a aussi sur le plan et le but de l'ouvrage, et tirer ce plan et ce but du livre est difficile.

Tout fait supposer qu'il écrivait les faits non longtemps après leur réalisation. Il faut admettre une exception à cela pour les événements qui s'accomplirent en Grèce pendant qu'il assistait à l'expédition de Cyrus. Il lie cependant le deuxième livre au troisième de telle sorte que l'unité de l'ouvrage ne peut être mise en question. La chronologie est différente, dans les deux premiers, de ce qu'elle est dans les autres, et cela peut encore s'expliquer. Dans les deux premiers les faits sont classés année par année, dans les autres ils le sont à de plus grands intervalles.

Dans les deux premiers, c'est la guerre du Péloponnèse qui oblige l'auteur à recourir à cette liaison et à cette chronologie ; dans les autres livres, les luttes des peuples et des villes isolés contre la domination de Sparte sont l'objet de faits qui ont une valeur propre, cela veut dire qu'ils sont sans dépendance les uns avec les autres.

Il en est qui ne veulent voir dans les deux premiers livres qu'une fin de la guerre du Péloponnèse et dans les autres, qu'une glorification du règne d'Agésilas et qu'une occasion pour l'auteur de faire connaître ses propres principes et philosophiques et stratégiques.

Ce que l'on peut avancer sans témérité et sans injustice pour l'auteur, c'est que les Helléniques ne sont pas une his-

toire mais une source précieuse de matériaux pour écrire l'histoire du temps de Xénophon, une collection de faits d'une valeur variable suivant que le collectionneur, si j'ose m'exprimer ainsi, a trouvé des sources abondantes ou pauvres, un travail enfin auquel a manqué la dernière main de l'écrivain et qu'un étranger aura publié après la mort de Xénophon, — augmenté ou altéré? il serait difficile de le dire.

Entendue ainsi, cette histoire, on le comprend, ne repose pas sur une méthode rigoureuse, mais oscillant entre une exécution soignée et une sèche énumération de faits isolés, elle forme une pure liaison d'événements sans une pensée qui les domine et en marque les rapports. Le voisinage de Thucydide et la manière magistrale de cet éminent historien font encore mieux ressortir cette absence de méthode.

On aurait voulu voir l'auteur indiquer son plan et indiquer ses sources. Les difficultés qui résultent de tout cela et de l'inégalité de l'expression pour l'intelligence du texte ne sont pas petites.

La chronologie à laquelle Thucydide tenait tant est inexacte et souvent contradictoire; des événements simultanés cessent de l'être dans son récit. Pour les sources qui ont servi à son histoire, il n'est pas bien certain s'il a employé les matériaux laissés par Thucydide. Après la retraite des dix mille il a sans doute pris part aux entreprises de Thibron et de Deryklidas en Asie et à celles d'Agésilas dans ce même pays et, à son retour en Europe, il a assisté à la bataille de Koroneia. Les événements des temps suivants, il les a connus par ses relations avec Agésilas et avec les principaux Spartiates, par lui-même ou par des pièces officielles de Sparte. De là se fait que, dans les derniers livres, il ne cite d'autres discours que ceux qui furent prononcés dans cette ville ou en présence de Spartiates de distinction, et c'est de ces discours qu'il a tiré la substance des actions secondaires. Admirateur sincère de la constitution de Sparte, vivant dans l'intimité du roi Agésilas qui employa une longue existence à étendre et à assurer la domination de Sparte, est-il étonnant qu'il ait envisagé les faits dans le sens des Spartiates et qu'il les ait exposés d'une manière qui leur était favorable? Non certes, mais l'absence de patriotisme chez un historien est toujours d'un effet fâcheux sur l'esprit du lecteur.

Les Helléniques n'ont donc pas été écrites sans partialité

ni même sans une assez grande dose d'injustice contre les partis hostiles à l'auteur. On peut en effet lui reprocher d'avoir, à dessein, tu certaines choses et d'en avoir exagéré d'autres. S'il s'est montré partial envers Agésilas, irrité contre Thibron (III, 15 et IV 8, 17), silencieux pour Iphicrates et Épaminondas, en qui il voyait des émules de ses innovations stratégiques, il faut y voir autre chose que méchanceté de caractère. Il est vrai qu'on trouve dans les Helléniques, comme dans les autres écrits de Xénophon, un grand respect de la religion des ancêtres et une tendance à des considérations morales, mais ce côté moral, on le peut voir aussi dans Platon. Venons au point qui nous importe le plus, à la langue; elle manque de soin, l'expression est inégale, et souvent étrangère à la prose attique; il emploie, le cas échéant, le dialecte dorien pour un orateur spartiate; et les anacoluthes sont plus fréquentes ici que dans aucun de ses ouvrages. Sans plan arrêté, il mêle à la langue des expressions poétiques et archaïques. Je n'apprends du reste rien à personne en disant que parmi les ouvrages que Xénophon a particulièrement soignés pour le style, il faut compter la *Cyropédie*, l'*Oeconomicos* et le *Symposion*. Dans le cas contraire sont les *Memorabilia*, les *Helléniques* et l'*Anabase*. Les Helléniques d'ailleurs se trouvent à l'égard de l'*Anabase* dans une infériorité évidente.

Ajouterai-je que, dans cette analyse rapide que j'ai faite des Helléniques, j'ai suivi en grande partie les idées du Dr B. Büchschütz, un homme qui n'était pas payé pour dire du mal d'un ouvrage, dont il s'est efforcé de donner une édition aussi soignée que possible.

Les commentaires de César sont également des mémoires pour écrire l'histoire de son temps, ce qui veut dire la sienne. Mais ce qui, dans l'idée de l'auteur, ne devait être autre chose que des pierres destinées à élever un monument, s'est trouvé, par le fait, être un des monuments les plus durables de l'antiquité, les plus nobles par les proportions et par la valeur des matériaux, au point que ceux qui voulurent faire mieux, reconnurent qu'il y avait danger à se mesurer avec l'homme extraordinaire, qui, dans le temps qu'il dotait Rome d'une province, donnait à la déclinaison le nom d'un de ses cas. Les élèves ont donc en ce genre un modèle parfait de netteté, de concision et d'élégante simplicité.

Les historiens d'ailleurs ne leur manquent pas, surtout ceux qui ne brillent ni par la profondeur des vues, ni par l'enchaînement des effets aux causes, — de critique il ne peut pas être question encore. — Le Conseil de perfectionnement, en permettant dorénavant d'expliquer la *Cyropédie*, a montré qu'il connaissait aussi bien que nous les défauts des *Helléniques*. Mais il y aurait lieu peut-être d'aller plus loin, et dans le sens que nous l'indiquons ici.

On fait à tout propos allusion à la fine ironie, à l'esprit, à l'urbanité des Grecs, et on a raison d'attribuer ces qualités à ce peuple tout autant que lorsqu'on parle avec admiration des œuvres de ses statuaires. Mais on peut demander si c'est dans les *Helléniques* et en général dans les historiens qu'on trouve tout cela. N'est-ce pas plutôt dans Platon qu'on apprendra à avoir tort sans trop se fâcher, et ce qui est plus difficile, à avoir raison sans être arrogant envers les autres, et à apporter dans les discussions ce ton conciliant et de bon goût dont Socrate ne se départit jamais, sans que cela lui enlevât rien de sa haute raison et de son incontestable supériorité.

Si l'on voit de nos jours des hommes âgés payer souvent leurs contradicteurs, non par des raisons, mais par des injures, et se croire supérieurs parcequ'ils sont simplement grossiers, ce ne serait pas un médiocre avantage pour des jeunes gens, ce nous semble, s'ils pouvaient éviter un pareil travers, outre qu'ils apprendraient à raisonner juste. Enfin, avoir de l'esprit à la manière des Grecs, si cela peut s'acquérir, m'est avis qu'il faut aller le puiser à sa source, et si on ne peut l'acquérir, il est toujours bon de savoir au moins ce que c'est.

Eh bien! il n'est pas extraordinaire de voir dans le monde des hommes qui ont étudié le Grec pendant cinq ans, et qui font les entendus quand on leur parle du sel attique. Ils lèvent les yeux vers le ciel comme pour entonner un hymne en l'honneur de ce dieu qui leur est inconnu.

D'autres, sans avouer leur ignorance, se contentent de dire du mal de ce qu'ils ne connaissent pas, ce qui est plus regrettable pour eux que pour la littérature grecque, qui restera toujours, quoi qu'ils fassent, un des plus merveilleux monuments de l'esprit humain.

KEIFFER.

A M^r le Directeur de la Revue,

Je vous envoie une étude philologique pour laquelle j'ai mis à profit une dissertation inaugurale, l'œuvre d'un jeune savant allemand, M^r Guill. Clemm.

J'aurais, toutefois, hésité encore à vous transmettre le résultat de mes études, si, après avoir lu l'appendice de la grammaire grecque de M^r Dübner de regrettée mémoire et de M^r Hurdebise notre compatriote, il ne m'avait semblé que la même matière y traitée était susceptible de plus de méthode et de plus de développements absolument nécessaires pour la parfaite intelligence de la chose.

Il y a plus : le principe énoncé dans cette grammaire, 3^e édit. p. 322 n'est vrai qu'en partie ; il renferme une contradiction. Jugez vous-même. J'y lis, en effet. " Les racines — des mots composés — n'ont ni valeur nominale, ni valeur verbale : elles sont abstraites. „ Cette assertion est au moins hasardée, puisqu'au contraire tous les composés, sauf ceux dont l'étymologie est controversée, renferment des parties constitutives qu'on peut facilement ramener à un nom ou à un verbe. Je continue de lire " elles n'ont ni sens actif ni sens passif " on ne saurait être plus catégorique, et si l'auteur avait ajouté „ ni sens intransitif ou neutre „ l'élimination était complète : autre grosse erreur. Au reste l'auteur paraît reconnaître lui-même qu'il est trop exclusif ; il se hâte de restreindre son idée trop générale, mais au prix de quelle contradiction ! Sa proposition explicative détruit entièrement la proposition générale. Voici ce qu'il ajoute : " c'est-à-dire qu'elles sont aptes à exprimer l'une ou l'autre idée „ (il eut été plus correct de dire " l'un ou l'autre sens). Les racines ont donc une valeur ; pourquoi donc affirmer d'abord qu'elles n'en ont aucune ? Au reste, c'est un vice de forme pardonnable ; mais le fond, la question entière, admet et exige même, selon moi, plus de développements. Je m'efforcerai de les donner aussi nettement et aussi succinctement que possible.

DES MOTS COMPOSÉS GRECS, PARTICULIÈREMENT DE CEUX QUI DÉRIVENT DE VERBES.

PREMIÈRE PARTIE.

De la formation de ces composés grecs.

1. Ces composés sont ou des qualificatifs ou des noms propres. Ces derniers sont peu nombreux; les premiers, au contraire, sont en très-grand nombre. Rarement employés en prose, ces composés se rencontrent surtout chez les poètes qui, la plupart du temps, les ont formés eux-mêmes. Parmi ces poètes créateurs de mots nouveaux, il faut citer avant tous autres: Homère, Hésiode, les trois tragiques et Aristophane.

2. On distingue deux classes de mots composés :

1. Ceux dont les parties essentielles sont unies entre elles par une voyelle, longue au brève, ou par une diphtongue ;

2. Ceux où l'union des mots composants s'opère à l'aide de la consonne σ (Σ) soit simple, soit redoublée $\sigma\sigma$ ($\Sigma\Sigma$).

On a donné aux premiers le nom " d'Asigmata „ — Asigmatiques — , aux seconds, celui de " Sigmatica „ — Sigmatiques. —

A. COMPOSÉS ASIGMATIQUES.

3. La première partie constitutive DES COMPOSÉS ASIGMATIQUES ressemble, pour la forme :

I, à un présent, — ou

II, à un Aor. II, — ou bien

III, elle n'est que la racine primitive du verbe.

4. Dans l'un et l'autre de ces cas, les parties du mot composé sont :

a, au juxta posées, ou

b, réunies entre elles à l'aide d'une des voyelles de liaison :

ε, ι, ο.

5. La lettre de liaison " ε „ se rencontre surtout dans les composés usités par Homère, Hésiode; l'ι n'a été employé que plus tard; l'emploi de l'ο est d'une date relativement récente. On s'en sert aujourd'hui exclusivement dans les mots composés français et autres, dérivés du grec.

6. EXEMPLES DE MOTS COMPOSÉS DONT LA PREMIÈRE PARTIE
AFFECTE LA FORME D'UN PRÉSENT.

I. Sans lettre de liaison :

Ἐθελ-άστειος, qui affecte l'urbanité.

R. ἐθίλω — άστού.

Φερ-ανθής, qui porte des fleurs.

R. φέρω — άνθος.

II. Avec une lettre de liaison :

1, ε.

Μελλ-ε-βιος, qui attend la vie ; qui est sur le point de mourir.

R. μέλλω — βιος.

2, ι.

Ἄλεξ-ι-άρη, qui détourne les imprécations.

R. ἀλέξω — άρά.

3, ο.

Μιτγ-ό-λαος, qui bouleverse les peuples.

R. μίσγω, μίγνυμι — λάος.

7. EXEMPLES DE MOTS COMPOSÉS DONT LA PREMIÈRE PARTIE
PRÉSENTE LA FORME D'UN AOR. II.

I. Sans lettre de liaison.

Κυθ-ώνυμος, qui cache son nom.

R. κευθω — όνομα

II. Avec une voyelle de liaison.

1, ε,

Δακ-ε-θυμος, qui ronge l'âme.

R. δάκνω — θυμός.

2, ι,

Λαθ-ι-πονος, qui fait oublier la fatigue.

R. λαυθάνω — πόνος.

3, ο,

Λιπ-ό-βιος, qui abandonne la vie.

R. λείπω — βιος.

8. EXEMPLES DE MOTS COMPOSÉS OU LE RADICAL SEUL DU VERBE
APPARAÎT.

Dans ces composés les parties constitutives sont unies exclu-
sivement par l'une des voyelles de liaison ι ou ο.

Μια-ι-φόνος, qui se souille d'un meurtre.

R. μιάινω — φόνος.

Μισο-ο-γός, qui haït les charlatants.

R. μισέω — γός.

9. Il y a d'autres composés dont la première partie peut-être rattachée à un adjectif ou à un substantif, dérivés toutefois d'une racine verbale. Ex.

Αιν-αρίτης, vaillant pour le malheur des autres.

R. Αιν — αῖνος — ἀρίτη.

Ἀρχ-ε-δίκης, premier et légitime possesseur.

R. Ἀρχω — ἀρχή — δίκη.

Δα-ί-φρων, qui applique son esprit aux choses de la guerre.

R. δαίς — δαῖναι — φρήν. Συνετός· πολεμικός, πολεμικά φρονών.

Hésych. Voir Esch. Sept. 894.

Τιμ-ο-γίνης, honneur de la famille; qui vénère ses parents.

R. τιμή — τιμάω — γίνος.

Le principe " 4 „ est également applicable à ces composés.

10. Parfois aussi le même mot composé admet indifféremment comme voyelle de liaison ε ou ο, ε ou ι, ο ou ι. Ex.

Μελλ-ι-γαμος — Μελλ-ό-γαμος.

Ἀρχ-ι-γονος — Ἀρχ-ι-γινεθλος.

Ἀμαρτ-ι-νοος — Ἀμαρτ-ό-νοος.

B. COMPOSÉS SIGMATIQUES.

11. Dans quelques-uns de ces composés le " σ „ appartient à la forme verbale de la première partie du mot; cette forme est celle de l'aor. I. du verbe. Ex.

Θαυσ-ι-κριον, estrade. Hésych.

R. θαF, d'où : θαῦμα, θεάω — ἔκρινον.

Κλέψ-υδρα, qui dérobe l'eau. Clepsydre.

R. κλέπτω — ὕδωρ.

12. Dans d'autres le " σ „ est suivi de la lettre de liaison " ε „. Ces composés sont peu nombreux. Ex.

Ἀκερσ-ε-χόμης, Épithète d'Apollon: dont les cheveux n'ont pas été coupés: toujours jeune.

R. á priv. — κείρω — χόμη.

Περσ-ε-φόνη, qui apporte la mort.

R. φέρω — φόνη. certains lexicographes dérivent ce nom de πέρθω.

13. Dans un nombre de composés infiniment plus grands le " σ „ est suivi d'un " ι „ servant de lettre de liaison. Ex.

Ἀκερσ-ι-χόμης, m. signif. et m. rac. que dans ἀκερσεχόμης.

Ὅρσ-ι-γύναια, accus. fém. le nomin. ne se rencontre nulle part.
Epith. de Bacchus. Qui agite les femmes.

R. ὄρω — ὄρνομι — γυνή.

14 “ L’ο, „ comme voyelle de liaison, ne se trouve que dans les composés d’ὄρω, ὄμνυμι. Ils sont rares ⁽¹⁾ Ex.

Ὅρσ-ό-λοπος, turbulent; qui éreinte.

R. . . . λοπός.

15. Enfin, dans un très-grand nombre de composés le “ σ „ soit simple, soit redoublé est précédé d’un “ ε, „ et suivi d’un “ ι „ Ex.

Ἄ-ε-σ-ι-φρων, dont l’esprit est égaré.

R. αF, αυ, cette racine est celle du mot αὔατα = ἄτη de Pindare, Pyth. II, 52 (28):

„ . . . ἀλλά νιν ὕβρις εἰς αὔαταν ὑπεράφανον ὤρσεν. „

Ταμ-ε-σ-ι-χρωίς, qui coupe ou perce la peau.

R. τέμνω — χρώς.

Φερ-ε-σ-σ-ι-πονος, qui supporte les fatigues.

R. φέρω — πόνος.

16. La première partie de certains composés sigmatiques peut être ramenée à une racine verbale ou à un substantif dérivé de cette racine. Ce subst. se tire généralement du partic. de l’aor. act. par le changement de la terminaison ας en ις. La voyelle de liaison de ces composés est ordinairement “ ι, „ rarement “ ο. „ Ex.

Ἀγερσ-ι-κύβηλις, jongleur qui va quêtant pour Cybèle.

R. ἀγείρω — ἄγρεις — Κυβήλη.

Δοξ-ο-κόπος, qui se fatigue pour satisfaire à son ambition.

R. δοκίω — δόξα — κόπτω.

Στρεψ-αύχην, au cou tortu.

R. στρέφω — στρέψις — αὔχην.

Dans ce dernier exemple les parties composantes sont seulement juxtaposées.

17. Les composés asigmatiques et sigmatiques ont à leur tour, servi à former de nouveaux verbes. Ex.

Ῥιψ-αυχενίω, lever la tête; piaffer.

R. ῥιψαύχην.

Μνησ-ι-δώριω, offrir des présents par reconnaissance.

R. μνησιδωρος.

Φυγ-ο-μαχίω, fuir, éviter la mêlée.

R. φυγόμαχος.

18. Tableau synoptique etc. (Voir le tableau ci-joint).

TABLEAU SYNOPTIQUE DES MOTS COMPOSÉS GRECS DÉRIVÉS DE VERBES.

Première classe : Asigmatiques.

<i>La 1^{re} partie du mot reproduit la forme du</i>	<i>1^{re} Catégorie. La liaison se fait immédiatement.</i>	<i>2^e Catégorie. La liaison se fait à l'aide d'un ε.</i>	<i>3^e Catégorie. La liaison se fait à l'aide d'un ι.</i>	<i>4^e Catégorie. La liaison se fait à l'aide d'un ο.</i>	<i>5^e Catégorie. La liaison se fait à l'aide de ε — σ — ι.</i>
1. Présent.	ἀλεξαίθριος.	βλεπεδαίμων.	ἀλεξιέριος.	ἀπτοίτης.	
2. De l'Aor. 2.	ἐλαδρος.	ἐλ'Ενος.	λαθιηδής.	λιπ'Ογματος.	
3. la racine pure.	κραναίχμη.	δακ'Εθυμος.	μια'Ιρονος.	ήερ'Οφωνος.	
4. Un nom ou une racine verbale.	αίναρέτη.	ἀρχ'Εγονος.	δα'Ιθρων.	φρυ'Οξενος.	
<i>Deuxième classe : Sigmatiques.</i>					
1. le radical du verbe.	βροΐσματος.	ακερΣεάμεης.	(¹) βλαΨ'Ιταφος.	ὀρΣ'Ολοπος.	ἀεΣ'Ιθρων.
2. le radical ou une racine verbale.	ὠανΣανίας.	Manque.	ὠανΣικακος.	φριΕ'Οθριξ.	Manque.

(¹) Dans βλαψ'ιταφος il faut remarquer que le ψ = εσ ; aor II ἐβλάδην.

PRINCIPES ET COROLLAIRES.

1. La classe des composés sigmatiques exclut l'σ devant le σ — ι de la première partie du mot : ce σ — ι s'ajoute directement au radical du verbe. La quantité de la voyelle de ce radical est la même que celle du partic. act. de l'aor. I ou II de ce même verbe. Parfois il y a métathèse. Ex.

ἀνύω, ανύσας (υ bref), ἄνυσσις, — ἀνυσίεργος.

κρατέω, κρατήσας, κράτησις, — κρατησίλοχος.

τελείω, τελέισας, τέλος, — τελεσίμορος.

λείπω, λείψας, λείψις, — λείψανδρος.

Cependant dans les dérivés de λύω, de δύνω et de φύω (υ bref) devient long :

δύνω [δύσας], δύσις (υ bref), δυνισθάλαστος (υ long).

λύω, λύσας, λύσις (υ bref), — λυσιέρως (υ long).

ἔχω, σχών, σχίσις, [ἔξας], ἔξις, — ἀνεξίκακος.

2. Il ne faut point perdre de vue que l'indicatif des aor. II des verbes irréguliers, n'est autre chose que l'imparf. du primitif et que, pour les autres modes, ces aor. se conjuguent comme le présent des mêmes modes des verbes en ίω.

Cette règle ne comprend pas tous les verbes en μι.

3. Si la première partie du mot composé dérive d'un verbe, la seconde appartient à un nom verbal et réciproquement.

4. Si dans deux ou plusieurs mots composés différents la première partie est identique, le sens indique s'il faut la rattacher au radical du verbe ou au subst. dérivé immédiatement de ce verbe. Ex.

ταξίαρχος = τάξεως ἄρχός ;

ταξιλόχος = τάσσεων λόχους.

τελεσίφρων (μῆνις) = τελῶν φρήνα (Ira), Esch. Agam. 678.

τελεσιδωτειρα (μοῖρα) = τέλειος δώτειρα (Moera) Eurip. Héracl. 899.

5. Il est plus difficile de déterminer la signification exacte des noms propres, les passages des auteurs ne fournissant généralement aucun élément suffisant sur lequel le commentateur pourrait asseoir un raisonnement plausible. Ex.

Ονασίφιλος, qui aime ce qui est utile ou qui aime à se rendre utile.

6. Les composés sigmatiques sont plus nombreux mais d'une date plus récente que les composés asigmatiques ;

Dans Homère, sur dix composés verbaux à peine y en a-t-il quatre sigmatiques ; dans Hésiode, la proportion est la même.

7. La première partie d'un composé asigmatique ramène presque toujours à un verbe primitif, celle d'un composé sigmatique, à un verbe dérivé. Ex.

Μεν-αλκής, qui attend de pied ferme les forces ennemies.

R. μένω — ἀλκή.

Βροντησ-ι-κέραυνος, qui fait gronder le tonnerre et tomber la foudre.

R. βροντή, βροντάω — κεραυνός.

DEUXIÈME PARTIE.

De la signification des mots composés grecs dont la première partie dérive d'un verbe.

1. Sous le rapport de leur signification les mots composés se divisent en cinq classes : les composés *copulatifs*, *adverbiaux*, *déterminatifs*, *de dépendance* et *attributifs*.

2. Les *composés copulatifs* sont ceux qui sont formés par la réunion de deux noms verbaux. Ex.

Δύξομαισις pour αύξησιμείωσις, flux et reflux.

R. αύξησις et μείωσις. Strabon.

Κλαυσιγέλως, rire mêlé de larmes. Xénophon.

R. κλαῦσις et γέλως, rire et pleurs.

Φαγησιπόσις, jours de réjouissances, où l'on boit et où l'on mange.

R. φάγησις et πόσις.

3. Les *composés adverbiaux* sont ceux où la racine verbale de la première partie fait la fonction d'un adverbe.

Voici, cinq exemples :

(1) Τραπέμπαλιν, au rebours, en retournant. Phéércr.

R. τρέπω. — ἔμπαλιν.

(2) Φιλομαθής, libenter discens, qui étudie volontiers.

(3) Ἀρσιπότης, alte volans, dont le vole est élevé.

(4) Τανύπλεκτος, late textus, tissu en largeur.

(5) Ἀρχίκλωψ, trifur (Plaute), archi-voleur.

4. Les *composés déterminatifs* sont ceux dont la première partie détermine, définit plus exactement la seconde partie. Ex.

Ἀγερσικύβηλις, prêtre de Cybèle mendiant!

Ζεσίλαιον, huile bouillante.

Διαδρασιπολίτας, Citoyens qui refusent de remplir des charges publiques. Aristoph. Ran. 1014.

Δοκησιδίξιος, qui paraît habile.

Μεξιλλην, grec né d'un père ou d'une mère étrangère.

Ἀρπόλυκος, loup ravisseur; n. pr.

5. Les *composés de dépendance* sont ceux dont la seconde partie dépend comme régime de la première partie, si celle-ci est verbale; ou bien, dont la première partie est sous la dépendance de la seconde, si celle-ci est verbale.

Dans ces composés l'inversion des parties constitutives est très-fréquente, mais elle n'altère pas la signification du composé. Ex.

Θηρόλεξις et Λεξιθηρος, qui fait la chasse aux mots nouveaux.

Δακείθυμος et Θυμοδάκης, qui ronge l'âme.

Οὐλότριχος et Τρίχουλος, qui frise ses cheveux; qui a les cheveux bouclés.

Φαγάνθρωπος et άνθρωποφάγος, anthrophophage.

Dans les composés suivants il est aisé de reconnaître :

A. Genit. ἀμαρτίνοος, mentis expers; insensé.

ἀμνησικάκος, malorum immemor.

ἀψίχορος, quem tædet alicujus rei.

B. datif.

α, dat. rég. indir.

ἐπιχαίράγαθος, qui se réjouit du bonheur d'autrui.

Πραξιδημος, qui travaille en faveur du peuple.

δωσιδικος, adonné à la pratique de la justice.

β, Dat. d'instrument, κρατησίμαχος, pugnā vincens.

κρατήσιππος, equo vincens, qui l'emporte grâce à son cheval etc.

ἀραξιχειρος, qui a été chassé par les mains, à force de coups.

γ, Dat. locatif, ἐμβασιχυτρος, qui pénètre dans les marmites.

πριναγύρας, qui juge dans les comices.

Νικαγόρας, qui l'emporte dans les comices.

C. Accusatif, rég. dir. Les composés de dépendance de cette catégorie sont les plus nombreux.

Exemples empreints du cachet d'une haute antiquité :

ἀεξίγυιός, qui donne de l'ampleur aux membres.

ἀερεσίπους, qui lève le pied avec rapidité.

ἀλφεσίβοιος, mulier quae hero suo aut virgo nubilis quae sibi
multum lucri (boves) ab emptoribus vel amatoribus com-
parat :

δεισιδαίμων, qui craint les dieux, les génies.

Ἄρτυσιτραγός = ἀρτύων τραγός, qui assemble, garde les chèvres.

Ἡσιόδος; ἱέμενος ἦδην, αἰοδός; qui compose des chants.

ἀκουσίθεον φέγγος, voix que les dieux écoutent.

ἀκουσίλαος, homme, orateur que le peuple écoute.

6. Les *composés attributifs* ou *composés-attributs* sont ceux qui par l'union intime de leurs parties constitutives donnent naissance à un attribut renfermé comme note (nota) dans la compréhension du nom auquel il est rapporté : c'est un simple adjectif ou une épithète. Ex.

ἀεσίφρων, insensé; dont l'esprit est troublé.

δαίφρων, prudent; dont l'esprit est exercé.

λειψότριξ, dont les cheveux sont tombés; chauve.

παρακλαυσίθυρον (μίλος), chant exécuté aux portes fermées d'une maison.

7. Il résulte donc à l'évidence des principes posés et des exemples cités que la partie verbale du mot composé a tantôt la signification passive, tantôt la signification active, mais dans le plus grand nombre des cas, la signification active.

8. La classification des composés grecs dérivant de verbes, basée sur leur signification, est reproduite dans le tableau suivant.

TABLEAU SYNOPTIQUE

De la classification des mots composés grecs basée sur leur signification.

Première Classe.	Deuxième Classe.	Troisième Classe.	Quatrième Classe.	Cinquième Classe.
<i>Copulative. εὐ. ἀνάνια.</i>	<i>Adverbiaux. Ἀρξιαία.</i>	<i>Déterminat. Καρμαδία.</i>	<i>de Dependance. Tatpurusā.</i>	<i>Attributifs. Bahuvrīhi.</i>
<i>Κανονικός.</i>	Τραπέζιον. Φιλογαθός. Ἀρσινότος. Τανύπλετος. Ἀρχιζώνη.	Ἀγροικύδης.	Θηρόλεξ et Ἀεθίρος. Gen. Ἀμάρτινος. Dat. pr. Ἐπυχαιράγαθος. Dat. d'instr. Ἀραξίχειρος. Dat. locat. Ἐμδασίχυτρος. Acc. Ἀετίγυιος.	Ἀεσίρων.

Telles sont, dans l'état actuel de la science philologique, les données les plus certaines concernant la " formation " et la " signification " des mots composés grecs dont la première partie dérive d'un verbe. Je me propose de discuter dans un prochain article la signification de quelques composés au sujet desquels les avis sont fort partagés.

Υpres, septembre 1868.

JULES MEYER.

ÉTYMOLOGIE DU MOT WALLON SPOT.

(SUPPLÉMENT) (1).

“ Dieu de Dieu ! ai-je du malheur ! dire que je n’ai pas encore vu quelqu’un tomber d’un cinquième ! (*ai-je se prononce j’ai-t-y ; cinquième se prononce cintième.*) ”

Dans cette exclamation d’un gamin de Paris, V. Hugo (*les Misérables* III, 1, 7) me fournit, comme on voit, un exemple du changement de *k* en *t*. Et notez que ce changement a lieu dans le même mot qu’en grec : le Parisien, dans son patois, dit *cintième* pour *cinquième* comme l’athénien disait et dit encore) *πίντε* pour *πέντε* (*panka*).

Un autre exemple de la même permutation se trouve consigné dans le *Dictionnaire étymologique de la langue wallonne* par Ch. Grandgagnage. Voici ce que je lis dans cet excellent ouvrage malheureusement interrompu :

Ascoht (enjamber), N. *ascoht*. De *cohe* (jambe), inusité en ce sens. Nota : à Verviers *astoht*, par un adoucissement fréquent du *c* en *t*.

M. Grandgagnage avance peut-être trop en disant que cet adoucissement est fréquent. D’autres mots wallons qui, comme *astoht*, présentent le phénomène en question, je n’en ai pas trouvé jusqu’à présent. Mon étymologie du mot *spot* devra encore en attendant rester à l’état hypothétique.

J.-A. KUGENER.

(1) Voir la livraison du 1^{er} juillet 1868.

DÉVELOPPEMENTS DE GÉOMÉTRIE ANALYTIQUE.

APPLICATION DES DÉTERMINANTS.

Les déterminants peuvent être appliqués avec succès à la recherche des identités qui ont lieu entre quatre points ou quatre tangentes d'une section conique et le centre ou le foyer (*).

1. En plaçant l'origine des coordonnées au centre de la conique, l'identité relative à un quadrilatère inscrit M_1, M_2, M_3, M_4 et le centre peut s'obtenir en éliminant les paramètres A, B, C entre les 4 équations.

$$Ayr^2 + 2Bx_r y_r + Cx_r^2 = 1, (r = 1, 2, 3, 4).$$

On trouve ainsi (**)

$$(1) \text{ dét. } (y_1^2, y_1 x_1, x_1^2, 1) = 0.$$

Développons le déterminant suivant les éléments de la 4^{me} colonne. Les mineurs correspondants sont égaux chacun à un produit de trois facteurs de la forme $x_r y_s - x_s y_r$ (***); en

(*) Les identités entre le centre d'une conique, un triangle inscrit, circonscrit ou conjugué, et un point ou une tangente quelconques de la courbe ont été développées par M. Heern dans ses "Researches on conic sections," et reproduites par M. Salmon dans son "Treatise on conic sections." A propos d'un Théorème de M. Favre, nous avons établi dernièrement dans les *Nouvelles annales de Mathématiques* les mêmes identités en remplaçant le centre par un foyer. Cela fait que les questions que nous traitons ici ont déjà été résolues; mais les développements actuels ont l'avantage de faire entrer d'une manière symétrique les quatre points ou les quatre tangentes.

(**) Nous n'écrirons que la 1^{re} ligne d'un déterminant, toutes les fois que les autres s'en déduisent sans ambiguïté par un simple changement d'indice.

(***) Eu divisant les lignes par les éléments de la 1^{re} colonne, ces mineurs prennent la forme $\begin{vmatrix} 1, a, a^2 \\ 1, b, b^2 \\ 1, c, c^2 \end{vmatrix}$, à laquelle on peut appliquer le Théorème dit de *Vandermonde*. Voir Baltzer-Hoüel, p. 92.

représentant par Z_{rs} ces facteurs dont les valeurs absolues sont égales aux doubles des aires des triangles M_{rs} , il vient

$$(2) \quad Z_{23} Z_{34} Z_{24} - Z_{34} Z_{31} Z_{41} + Z_{41} Z_{12} Z_{13} - Z_{12} Z_{13} Z_{23} = 0,$$

ou

$$\frac{Z_{13}}{Z_{24}} = \frac{Z_{12} Z_{41} + Z_{23} Z_{34}}{Z_{12} Z_{23} + Z_{14} Z_{34}}. (*)$$

Pour déduire de l'équation (1) le lieu des centres des coniques circonscrites au quadrilatère $M_1 M_2 M_3 M_4$, transportons les axes parallèlement à eux-mêmes en un point quelconque du plan et soient (α, β) les nouvelles coordonnées du centre. En continuant à désigner par (x_r, y_r) les coordonnées de M_r , il faut remplacer x_r et y_r par $x_r - \alpha$ et $y_r - \beta$, ce qui donne pour l'équation du lieu

$$(1') \quad \det. \begin{pmatrix} (y_1 - \beta)^2 & (y_1 - \beta)(x_1 - \alpha) & (x_1 - \alpha)^2 & 1 \end{pmatrix} = 0.$$

Ce déterminant s'annule, comme ayant deux lignes identiques, en posant $y_r - \beta = -(y_s - \beta)$, $x_r - \alpha = -(x_s - \alpha)$, c'est-à-dire $\beta = \frac{y_r + y_s}{2}$, $\alpha = \frac{x_r + x_s}{2}$; on en conclut que le lieu passe par les milieux des côtés et des diagonales du quadrilatère.

Les quantités Z_{rs} deviennent maintenant

$$\begin{vmatrix} x_r - \alpha & y_r - \beta \\ x_s - \alpha & y_s - \beta \end{vmatrix} \quad \text{ou} \quad \begin{vmatrix} \alpha & \beta & 1 \\ x_r & y_r & 1 \\ x_s & y_s & 1 \end{vmatrix};$$

égalées à zéro, elles représentent les côtés et les diagonales du quadrilatère.

L'équation (2) étant satisfaite par les hypothèses simultanées $Z_{12} = 0$ et $Z_{34} = 0$, ou $Z_{13} = 0$ et $Z_{24} = 0$, ou $Z_{14} = 0$ et $Z_{23} = 0$, le lieu passera aussi par les points de concours des côtés opposés et des diagonales. Comme d'ailleurs l'équation (1') est

(*) Cette égalité rappelle la propriété du quotient des deux diagonales du quadrilatère inscrit à une circonférence : les côtés et les diagonales sont remplacés par les triangles ayant ces droites pour bases et le centre de la conique pour sommet commun. Nous ne croyons pas que cette relation ait déjà été signalée.

du second degré en α et β (*), on voit que le lieu est la conique des neuf points du quadrilatère.

2. Soient

$$x \cos \alpha_r + y \sin \alpha_r - p_r = 0, (r = 1, 2, 3, 4),$$

les équations de quatre tangentes de la conique $Ay^2 + 2Bxy + Cx^2 = 1$. Pour exprimer qu'il y a contact, identifions l'une d'elles avec celle de la tangente au point (x', y') de la courbe, ce qui donne

$$Ay' + Bx' = \frac{\cos \alpha_r}{p_r}, By' + Cx' = \frac{\sin \alpha_r}{p_r}.$$

Comme on a de plus $x' \cos \alpha_r + y' \sin \alpha_r - p_r = 0$, il vient par l'élimination de y' et x' entre ces trois équations

$$\begin{vmatrix} p_r^2 & \cos \alpha_r & \sin \alpha_r \\ \cos \alpha_r & A & B \\ \sin \alpha_r & B & C \end{vmatrix} = 0.$$

$$\text{ou } p_r^2 (AC - B^2) - C \sin^2 \alpha_r + 2 B \sin \alpha_r \cos \alpha_r - A \cos^2 \alpha_r = 0.$$

Faisons $r = 1, 2, 3, 4$, éliminons $AC - B^2, -C, 2B, -A$ entre les quatre équations ainsi obtenues et nous aurons pour la relation cherchée entre le centre d'une conique et un quadrilatère circonscrit.

$$(3) \text{ dét. } (\sin^2 \alpha_1, \sin \alpha_1 \cos \alpha_1, \cos^2 \alpha_1, p_1^2) = 0.$$

En opérant sur le déterminant (3) comme sur le déterminant (1), on peut aussi écrire

$$z \pm p_1^2 \sin (\alpha_1 - \alpha_2) \sin (\alpha_2 - \alpha_3) \sin (\alpha_3 - \alpha_4) = 0,$$

ou en appelant S_r et R_r les surfaces et les rayons des cercles circonscrits des triangles formés par les quatre tangentes prises trois à trois :

(*) Pour simplifier l'équation (1'), on peut d'abord soustraire des trois premières colonnes la 4^{me} multipliée successivement par $\beta^2, \alpha \beta$ et α^2 , ce qui donne : dét. $(\nu_1^2 - 2\beta \nu_1, x_1 \nu_1 - \alpha \nu_1 - \beta x_1, x_1^2 - 2\alpha x_1, 1) = 0$. Ce déterminant se décompose ensuite facilement en une somme de douze déterminants du même degré, tels que : dét. $(\nu_1^2, x_1 \nu_1, x_1^2, 1)$, dét. $(-2\beta \nu_1, x_1 \nu_1, x_1^2, 1)$, dét. $(\nu_1^2, -\alpha \nu_1, x_1^2, 1)$, etc. En mettant en évidence dans ces derniers les facteurs α ou β communs aux éléments d'une même colonne, et en supprimant ensuite les déterminants qui ont deux colonnes identiques, on aura une équation du second degré.

$$z \pm p_1^2 \frac{S_1}{2R_1^2} = 0 (*).$$

Pour déduire de l'équation (3) le lieu des centres des coniques tangentes à quatre droites données, transportons les axes coordonnés parallèlement à eux-mêmes en un point quelconque du plan.

En désignant par (α, β) les nouvelles coordonnées du centre et par q_1, q_2, q_3, q_4 les distances de la nouvelle origine aux quatre droites, il faut remplacer p_r^2 par $(\beta \sin \alpha_r + \alpha \cos \alpha_r - q_r)^2$.

En soustrayant alors de la 4^{me} colonne les trois autres multipliées respectivement par β^2 , $2\alpha\beta$ et α^2 , on aura l'équation du 1^{er} degré

$$\text{dét. } \left\{ \begin{array}{c} \sin^2 \alpha_1, \sin \alpha, \cos \alpha_1, \cos^2 \alpha_1, q_1^2 - 2q_1(\beta \sin \alpha_1 + \\ \alpha \cos \alpha_1) \end{array} \right\} = 0.$$

On en conclut que le lieu est une droite et comme les diagonales du quadrilatère des quatre tangentes peuvent être considérées comme limites de coniques inscrites, cette droite est la médiane du quadrilatère. (Théorème de Newton).

3. L'origine des coordonnées rectangulaires étant au foyer, la courbe a une équation de la forme $x^2 + y^2 = (mx + ny + h)^2$.

Soient $\varphi_1, \varphi_2, \varphi_3, \varphi_4$ les distances du foyer F aux quatre sommets du quadrilatère inscrit $M_1 M_2 M_3 M_4$. On aura

$$\pm \varphi_r = mx_r + ny_r + h, (r = 1, 2, 3, 4).$$

En éliminant les paramètres m, n, h entre ces quatre équations, on trouve

$$(4) \text{ dét. } (\pm \varphi_i, x_i, y_i, 1) = 0,$$

les signes de $\varphi_1, \varphi_2, \varphi_3, \varphi_4$ dépendant de la position des quatre points M par rapport à la directrice $mx + ny + h = 0$.

Comme les mineurs qui correspondent aux éléments de la 1^{re} colonne représentent en valeur absolue les doubles des

(*) M. Paul Serret a établi par une voie différente la même équation, mais sans donner la signification géométrique des coefficients de $p_1^2, p_2^2, p_3^2, p_4^2$. Voir les Nouvelles Annales, année 1865, p. 147.

aires des triangles $M_2 M_3 M_4$ etc., que nous désignons par S_1, S_2, S_3 et S_4 , la relation précédente peut s'écrire

$$\varphi_1 S_1 \pm \varphi_2 S_2 \pm \varphi_3 S_3 \pm \varphi_4 S_4 = 0 (*).$$

L'équation (4) peut aussi être transformée de manière à ne renfermer que les distances mutuelles des cinq points M_1, M_2, M_3, M_4 et F . A cet effet, observons qu'elle est équivalente aux deux suivantes (où nous supposons que $\varphi_1, \varphi_2, \varphi_3, \varphi_4$ portent implicitement, le double signe)

$$\begin{vmatrix} 1 & 0 & 0 & 0 & 0 \\ 0 & 1 & \varphi_1 & x_1 & y_1 \\ \cdot & \cdot & \cdot & \cdot & \cdot \\ 0 & 1 & \varphi_4 & x_4 & y_4 \end{vmatrix} = 0, \quad \begin{vmatrix} 0 & 1 & 0 & 0 & 0 \\ 1 & 0 & -2\varphi_1 & 2x_1 & 2y_1 \\ \cdot & \cdot & \cdot & \cdot & \cdot \\ 1 & 0 & -2\varphi_4 & 2x_4 & 2y_4 \end{vmatrix} = 0.$$

Effectuons par lignes la multiplication de ces déterminants et remplaçons dans le produit $x_r^2 + y_r^2$ par φ_r^2 et $2x_r x_s + 2y_r y_s$ par $\varphi_r^2 + \varphi_s^2 - m_{rs}^2$, m_{rs} étant la distance des points M_r et M_s . Nous aurons

$$\begin{vmatrix} 0, & 1 & , & 1 & , & 1 & , & 1 \\ 1, & 0 & , & (\varphi_1 - \varphi_2)^2 - m_{12}^2, & (\varphi_1 - \varphi_3)^2 - m_{13}^2, & (\varphi_1 - \varphi_4)^2 - m_{14}^2 \\ 1, & (\varphi_2 - \varphi_1)^2 - m_{21}^2, & 0 & , & (\varphi_2 - \varphi_3)^2 - m_{23}^2, & (\varphi_2 - \varphi_4)^2 - m_{24}^2 \\ 1, & (\varphi_3 - \varphi_1)^2 - m_{31}^2, & (\varphi_3 - \varphi_2)^2 - m_{32}^2, & 0 & , & (\varphi_3 - \varphi_4)^2 - m_{34}^2 \\ 1, & (\varphi_4 - \varphi_1)^2 - m_{41}^2, & (\varphi_4 - \varphi_2)^2 - m_{42}^2, & (\varphi_4 - \varphi_3)^2 - m_{43}^2, & 0 \end{vmatrix} = 0$$

De l'équation (4) on peut conclure comme précédemment le lieu des foyers des coniques circonscrites à un quadrilatère.

Ce lieu est du 6^{me} degré.

4. Soient $x \cos \alpha_r + y \sin \alpha_r - p_r = 0$ les équations de quatre tangentes de la conique $x^2 + y^2 = (mx + ny + h)^2$.

En les identifiant avec celle de la tangente au point (x', y') de la courbe, on aura

$$\begin{aligned} y' - m(mx' + ny' + h) &= \lambda \sin \alpha_r \\ x' - m(mx' + ny' + h) &= \lambda \cos \alpha_r \\ h(mx' + ny' + h) &= \lambda p_r, \end{aligned}$$

(*) Cette relation a été indiquée pour la première fois par Moebius (Journal de Crelle, t. XXVI, p. 29). Elle se trouve aussi reproduite avec des extensions dans les *Nouvelles Annales*, année 1866, p. 157.

où λ est un facteur indéterminé. De là on tire en considérant les quantités $mx' + ny' + h$, $x' y'$ comme inconnues

$$\begin{aligned} mx' + ny' + h &= \frac{\lambda p_r}{h}, \\ y' &= \frac{\lambda}{h} (h \sin \alpha_r + np_r), \\ x' &= \frac{\lambda}{h} (h \cos \alpha_r + mp_r). \end{aligned}$$

En portant les valeurs dans l'équation de la courbe, on aura

$$(h \sin \alpha_r + np_r)^2 + (h \cos \alpha_r + mp_r)^2 = p_r^2,$$

ou

$$h^2 + 2mh.p_r \cos \alpha_r + 2nh.p_r \sin \alpha_r + p_r^2 (m^2 + n^2 - 1) = 0.$$

En faisant $r = 1, 2, 3, 4$, nous aurons quatre équations entre lesquelles nous pourrions éliminer linéairement les quantités h^2 , $2mh$, $2nh$ et $m^2 + n^2 - 1$. Nous aurons ainsi pour l'identité cherchée entre le foyer d'une conique et un quadrilatère circonscrit

$$\det. (1, p_1 \cos \alpha_1, p_1 \sin \alpha_1, p_1^2) = 0.$$

ou en divisant les lignes respectivement par p_1, p_2, p_3, p_4 et en développement suivant les éléments de la 1^{re} colonne

$$z \pm \frac{1}{p_1} \begin{vmatrix} \cos \alpha_2 & \sin \alpha_2 & p_2 \\ \cos \alpha_3 & \sin \alpha_3 & p_3 \\ \cos \alpha_4 & \sin \alpha_4 & p_4 \end{vmatrix} = 0$$

Les déterminants du 3^{me} degré qui figurent dans cette relation ont une signification géométrique très-simple.

Considérons, par exemple, le triangle formé par les trois premières droites; soient S_1 sa surface, R_1 le rayon du cercle circonscrit, (X, Y) les coordonnées d'un sommet sur le côté opposé. Nous aurons

$$\begin{aligned} X \cos \alpha_1 + Y \sin \alpha_1 - p_1 &= h \\ X \cos \alpha_2 + Y \sin \alpha_2 - p_2 &= 0 \\ X \cos \alpha_3 + Y \sin \alpha_3 - p_3 &= 0 \end{aligned}$$

et en éliminant X, Y :

$$\begin{vmatrix} \cos \alpha_1 & \sin \alpha_1 & p_1 + h \\ \cos \alpha_2 & \sin \alpha_2 & p_2 \\ \cos \alpha_3 & \sin \alpha_3 & p_3 \end{vmatrix} = 0,$$

ou

$$h \sin (\alpha_2 - \alpha_3) = \det. (\cos \alpha_1, \sin \alpha_1, p_1).$$

Mais l'angle $(\alpha_2 - \alpha_3)$ est l'égal ou le supplément de l'angle au sommet du triangle; par suite $\sin (\alpha_2 - \alpha_3) = \frac{m}{2 R_4}$ m étant la base. On en conclut facilement que $\det. (\cos \alpha_1, \sin \alpha_1, p_1)$ est égal à $\frac{S_4}{R_4}$. L'identité cherchée peut donc encore prendre la forme

$$\Sigma \pm \frac{S_i}{R_i p_i} = 0 (*) \text{ ou } \Sigma \pm p_1 p_2 p_3 \frac{S_i}{R_i} = 0.$$

De là on déduit sans peine que le lieu des foyers des coniques tangentes à quatre droites fixes est une courbe du 3^{me} degré passant par les sommets du quadrilatère complet formé par ces droites.

Bruges, octobre 1868.

J. NEUBERG.

(*) Cette équation, de la forme $\frac{\lambda_1}{p_1} + \frac{\lambda_2}{p_2} + \frac{\lambda_3}{p_3} + \frac{\lambda_4}{p_4} = 0$, se trouve établie par d'autres méthodes dans le traité de M. Salmon p. 216 et dans les Nouvelles Annales de Mathématiques, année 1867, p. 496, mais sans la signification géométrique des coefficients λ .

ANALYSES & COMPTES RENDUS.

MANUEL DE SCIENCES COMMERCIALES

à l'usage des Athénées et des Collèges par FR. MERTEN. (Gand. H. Hoste 1868.)

Dans le numéro du mois de juillet de la Revue de l'Instruction publique nous rendions compte d'un ouvrage de M^r Merten, professeur à l'athénée royal de Gand, intitulé "Traité élémentaire de Commerce." Cet ouvrage n'était lui-même qu'un extrait approprié à l'enseignement des écoles moyennes d'un autre plus considérable que l'auteur avait publié précédemment, le cours de Sciences Commerciales spécialement destiné aux commerçants, donnant toutes les questions et toutes les notions les plus importantes dont le négociant peut avoir besoin. C'est le cours le plus complet qui ait paru jusqu'ici; il expose avec ordre, clarté et précision toutes les parties des Sciences Commerciales; il est le meilleur guide pour les professeurs et répond à toutes les nécessités de l'enseignement des athénées jusqu'en première commerciale. Mais ce traité manquait d'une qualité assez essentielle pour nos collèges, celle de pouvoir se trouver à un prix relativement assez modéré entre les mains des élèves. Cette lacune, M^r Merten vient de la combler en élarguant quelques parties de son vaste traité et en donnant une édition à un prix moins élevé que la précédente. Il a doté ainsi l'enseignement des sciences commerciales dans nos athénées d'un bon livre classique, d'un prix convenable et qui aura l'avantage d'être le vade-mecum de l'élève pendant toutes ses études à l'athénée, et un utile conseiller dans la suite de sa carrière par la disposition excellente des matières y renfermées.

L'auteur a suivi le programme officiel du gouvernement et a donné aux différentes parties du cours de commerce l'importance réelle qu'elles doivent avoir dans chaque classe; l'ordre est excellent, les explications faciles, les exemples bien gradués et bien appliqués aux diverses matières, enfin les modèles bien choisis sont conformes à ceux que la pratique emploie chaque jour. C'est un reproche que du moins nous n'avons pas lieu de faire au livre de M^r Merten, de renfermer sous prétexte de documents, des modèles que les auteurs des traités de commerce ont peut-être inventés à plaisir, mais qui n'ont jamais été suivis dans une pratique quelconque. Or, si les documents ne doivent pas servir à guider les élèves dans la connaissance exacte de ceux qu'ils rencontreront plus tard, à quoi bon les leur donner? L'auteur a évité cet écueil et nous l'en félicitons sincèrement; il aura contribué à détruire

ces erreurs nombreuses que l'on jette dans l'esprit des élèves, en ne conformant pas l'enseignement à la pratique suivie par les meilleures maisons commerciales; il aura fourni une source excellente pour ceux à qui ces documents ne sont pas connus dans leur véritable teneur.

L'ouvrage est divisé en huit parties dont les trois premières s'occupent du commerce en général, de la lettre de change et de la correspondance; ces notions générales établies, l'auteur passe dans la 4^e et la 5^e partie à l'exposé des principes généraux de la comptabilité et de leur application aux comptabilités spéciales. La clarté qu'il a mise dans ces questions lève toute difficulté et résout tous les cas importants que peuvent présenter les écritures commerciales. Dans la sixième partie les opérations de banque depuis les calculs les plus simples du change jusqu'aux opérations les plus compliquées, les métaux précieux et les spéculations auxquelles ils donnent lieu, les institutions de prévoyance, assurances, rentes viagères, caisses d'épargne et de retraite, assurances sur la vie, toutes ces questions sont traitées avec le plus grand soin et exposées avec clarté. Dans le change nous signalerons surtout celles relatives aux frais dans les arbitrages; elles y sont expliquées d'une manière précise, conformes aux principes du change et donnent la solution des problèmes les plus ardues que présente cette partie de l'arithmétique commerciale.

Dans les deux dernières divisions de son livre, l'auteur donne les fonds publics, les emprunts, les opérations de bourse en participation et celles du commerce de spéculation; nous ne pouvons qu'applaudir à la manière dont ces matières difficiles y sont traitées; en un mot nous estimons que ce livre fait avec beaucoup de science, réunissant ce que l'on ne trouverait que dans un grand nombre de volumes pour former un cours complet de sciences commerciales, exposant ces questions multiples avec netteté et facilité pour l'étude, que ce livre, disons-nous, répond aux besoins de l'enseignement du commerce dans les athénées.

D'autres traités, il est vrai, réunissent à des conditions diverses les éléments nécessaires pour l'enseignement de cette partie des études professionnelles; mais le livre de M^r Merten, tout en profitant des travaux de ses devanciers, a évité le grand écueil de tomber dans des erreurs nombreuses se perpétuant de livre en livre; il a complété certaines parties (telles que les arbitrages, les fonds publics, les assurances), modifié d'autres (telles que le change, les comptabilités en participation) et s'est attaché à donner à toute l'arithmétique commerciale un développement mérité, trop peu observé jusqu'ici.

Nous remercions sincèrement l'auteur du labeur qu'il s'est imposé en composant ce Manuel; les services qu'il a rendus par là à l'enseignement sont incontestables; et si dans la modeste carrière du professeur il arrive que des efforts généreux rencontrent parfois de l'indifférence, nous espérons qu'il n'en sera pas ainsi de cet excellent ouvrage auquel nous reconnaissons toutes les qualités pour réussir complètement.

EDM. GRANDGAGNAGE.

MANUEL DE LA POÉSIE ESPAGNOLE,

par FERDINAND LOISE, docteur en philosophie et lettres, professeur de rhétorique française, à l'Athénée royal de Tournai.

Nous lisons dans la *Revue de l'Instruction publique en France*, une appréciation de cet ouvrage due à la plume compétente de M. Eugène Baret.

“ L'ouvrage de M. Ferdinand Loise, „ dit M. Baret, “ est un nouveau témoignage du goût des esprits pour la littérature espagnole. Vivant dans une contrée longtemps soumise à la domination espagnole, M. F. Loise trouve à propos “ aujourd'hui que le temps a cicatrisé les blessures, „ de ramener l'attention de ses concitoyens vers la poésie de leurs anciens maîtres. Il a raison. On peut même s'étonner avec lui que les souvenirs de la littérature espagnole soient si complètement effacés dans les anciens Pays-Bas espagnols. Là en effet furent assidûment reproduites par l'imprimerie la plupart des œuvres des beaux génies de l'Espagne. C'est d'Anvers qu'est datée l'une des plus anciennes et des plus précieuses éditions du *Romancero* ; c'est à Anvers que parut la célèbre Bible polyglotte d'Arias Montano. „

“ L'ouvrage de M. F. Loise est un livre agréable et instructif, bien divisé, qui se lit avec plaisir, à quelques locutions près qui sentent le terroir belge. La critique de l'auteur est élevée et pure. S'il se montre extrêmement sensible à l'expression du beau, il sait blâmer à propos le talent qui, dans la *Celestine*, par exemple, sous prétexte de morale, ne sert qu'à dissimuler le danger de certaines peintures, et à rendre la prétendue leçon d'autant plus périlleuse. Ce genre de courage est rare aujourd'hui où la forme exerce tant d'empire, et il faut en savoir gré à l'auteur de l'*Histoire de la poésie espagnole*. „

M. Baret signale ensuite quelques omissions et erreurs de détail commises par M. Loise, et, après un dernier mot sur le style de l'ouvrage qu'il trouve en certains endroits un peu trop lyrique (un beau défaut), il résume ainsi son jugement : “ Je crois que l'ouvrage de M. Loise aurait à gagner à la suppression de ces formes de style qui cependant n'altèrent au fond ni la valeur ni la solidité générale de l'*Histoire de la poésie espagnole*. „

~~~~~  
DES EXAMENS (*suite*).

*Septième Examen.*

1. — Quelle fraction de l'hectomètre valent 3 toises 5 p. 8 p., on sait qu'un are vaut 1315 pieds carrés ?
2. — Comment arriverait-on au log. 42 en supposant que la base fût  $< 1$  ?
3. — Donner le produit des termes d'une progression par quotient.
4. — Extraction de la racine carrée par division.
5. — Je laisse de côté 60 fr. tous les trimestres pendant 20 ans, au taux de  $4\frac{1}{2}$  p.  $\frac{0}{100}$  ; combien aurai-je après ce temps ?



6. — Démontrer la formule des combinaisons complètes.
7. — On prend deux droites perpendiculaires entre elles. Une droite AB glisse sur les deux précédentes; déterminer le lieu géométrique du milieu C de AB.
8. — Les bissectrices des angles d'un quadrilatère forment un quadrilatère inscriptible dans une circonférence.
9. — Les trois médianes d'un triangle se coupent en un même point.
10. — Propriété d'une sécante coupant les trois côtés d'un triangle.
11. — Inscrire un décagone régulier dans un cercle.
12. — Volume engendré par un trapèze isocèle qui tourne autour d'un axe parallèle à sa hauteur.
13. — On a  $A + B + C = 180^\circ$ ; démontrer que  $\sin A + \sin B + \sin C = 4 \cos \frac{1}{2} A \cos \frac{1}{2} B \cos \frac{1}{2} C$ .
14. — Résoudre le triangle dont on connaît A, B, 2 p.
15. — Démontrer la formule fondamentale de la trigonométrie sphérique.
16. — Trouver le point à égale distance de trois points donnés.
17. — Lieu géométrique de tous les points à égale distance d'un point donné.
18. — Équation de la tangente au cercle.
19. — Distance de deux points (Géom. Desc.) L'un est dans le 1<sup>er</sup> angle l'autre dans le second.
20. — Déterminer un plan passant par une droite et un point.
21. — Distance d'un point à un plan.
22. — Angle de deux droites.

*(La suite dans la prochaine livraison).*

## JURY DE GRADUÉ EN LETTRES.

SESSION DE 1868.

### Sujets de Composition.

#### Compositions Latines.

Cicéron, exilé par les menées de la faction de Clodius, vient d'être rappelé à Rome par tout ce que la République renferme d'honnêtes citoyens. — Milon, à la tête du sénat et de l'ordre équestre, se rend au-devant de l'illustre exilé, le conduit au forum et, du haut de la tribune, félicite et loue 1<sup>o</sup> l'orateur, 2<sup>o</sup> le sauveur de la Patrie, qui, au mépris de la fortune, de sa liberté, de sa vie même, a osé délivrer Rome de Catilina et de ses fureurs.

Sylla luxui et deliciis immerso apparet umbra Cincinnati.

“ Discours de Régulus à ses amis qui l'invitaient à ne pas retourner à Carthage comme il s'y était engagé. ”

Thémistocle, exilé en Asie, sentant sa fin prochaine, adresse ses adieux à quelques amis qui l'entourent. Il se plaint de mourir dans

l'exil, rappelle les services éminents qu'il a rendus à la Grèce entière. L'ingratitude de ses concitoyens n'a pas étouffé en lui l'amour qu'il a toujours porté à sa patrie. Il finit par former le vœu que ses restes soient transportés et déposés dans l'Attique.

Describatur fossorum ardescentibus subito fodinæ carbonariæ vaporibus interceptorum sors miserabilis.

Catonem amicus rogat ut tribunatum plebis petat.

Cato uticensis, postquam bene meritus est de Republica domi militiaeque, jam libros et omnia parabat ad rus eundum ubi se traderet studiis litterarum ac philosophiæ, quod tum fieri solebat, quum nuntiatum est Romam brevi venturum esse, tribunatus plebis petendi causa Metellum, hominem improbum ac moribus solutis, inservientem Pompejo tempore ipso quo is cum Caesare arcte conjunctus leges institutaque Reipublicae parvi faciebat. Cato rogatus est ab uno ex familiaribus ut Romae maneret ut et ipse tribunatum peteret, quum unus e collegio tribunorum plebis satis esset ad obsistendum omnibus iis qui in civitate leges subvertere vellent.

De Utilitate, jucunditate et praestantia litterarum.

#### Versions Latines.

Cicéron, Pro P. Sestio : C. III. Parente P. Sestius natus est ..... partem mæroris sui deponeret.

Sénèque de Brevitate vitae. — Le texte a<sup>3</sup> été tiré des *Compositiões Latines de Chassang*. Paris, 1866, p. 18. — La première phrase est tirée du Ch. XIV, le reste est du Ch. XV.

Nihil ergo in ira, ... et placidum. (Une proposition est retranchée) Sénèque, de ira liv. 1<sup>r</sup> ch. 16.

Si quæritis, plane..... prodesset. — Cic. de orat. liv. 1<sup>r</sup> ch. 36.

Cicéron, de officiis, L. 1. c. 25 §§ 85-87 exclus.

C. Plinii Epistolarum III. 16. *Aegrotabat* . . . . . jusqu'à *non dolet*.

Cicero de officiis : Lib. 1. ch. XXVI jusqu'à *atque etiam*.

#### Versions Grecques.

Arrien, Expédition d'Alexandre. Livre III. Ch. IV. ὁ δὲ χῶρος ἐπὶ ἐκἄστη ἡμέρᾳ.

Plutarque. Vie de Caton. Ch. XX, depuis τὴν γονὴν jusqu'à διατέλειαν.

Ἐὶ δὲ τὸ δίδει — ὡς ἐπιθυμῶν Xénophon. Hiéron. ch. 1V.

Ἀποδειχθεὶς δὲ.... ἐνεχείρισεν. — Plutarque. Vies parall. Tome 2, pag. 419. Teubner.

Xénophon, cynégétique, c. 12, fin du § 18 : Τῆς ἀρετῆς δὲ μὲν ἐρῶσι πάντες, εὐδὴλον. H. T. R. et §§ 19-22 incl.

Plutarchi, Sertorius p. 188 (édition Tauchnitz) ch. II depuis Κολύτρῳ Σερτορίῳ γένος jusqu'à τῶν πολέγων.

Lucien. — De calumniâ. Chap. 1 jusqu'à ὅτ' ὦν ἤδη.

### Compositions Françaises.

Charles-le-Téméraire, vaincu par les Suisses, à Morat, fit demander des secours d'hommes et d'argent à ses sujets de Flandre. Un Gantois conseille à ses concitoyens de refuser; le peuple a déjà trop souffert et ne doit plus faire de sacrifice que pour la défense du pays : le prince n'a qu'à renoncer à ses projets ambitieux, il fera bien de se contenter des vastes états que son père lui a laissés, et qui, à la mort de ce dernier, étaient si florissants.

Dunois engage Charles VII à venger le meurtre de Jeanne d'Arc.

Discours prononcé à l'inauguration d'une statue élevée à Christophe-Colomb.

La vie est une lutte continuelle entre le bien et le mal. Heureux celui qui, parvenu à la fin de sa carrière, a toujours en le courage de faire le bien.

Philippe-le-Bon annonce à ses vassaux réunis à Arras sa résolution de poursuivre la vengeance du meurtre de son père Jean sans Peur, assassiné par le parti d'Orléans.

Un père dissuade son fils d'aller tenter la fortune dans les régions aurifères. — Dangers que l'on court au milieu des gens qui travaillent à la recherche de l'or. Prodigalités, excès, suite ordinaire d'une fortune trop vite acquise. — Il lui conseille de préférer un profit sûr dans un de ces métiers, où l'activité et l'intelligence peuvent également conduire à l'aisance et même aux richesses.

Dans un village industriel du Hainaut, où les ouvriers se sont mis en grève, un citoyen respecté et ami de tous, à cause de son crédit et de sa bienfaisance, profite du moment où les mutins sont réunis sur la place publique, prêts à se porter à quelque excès pour leur adresser les paroles suivantes, destinées à calmer leur fureur, et à les détourner de leur coupable projet : Il fera appel à leurs véritables intérêts que ces moyens violents ne peuvent que compromettre. Il leur mettra sous les yeux, les dangers auxquels ils seraient exposés si la force armée devait intervenir et les amers regrets qui viendraient les assaillir, une fois leur première exaltation passée.

*Candidats notatres et candidats en pharmacie.*

### Versions Latines.

César. De la Guerre Civile. Liv. II. Ch. 26. — His rebus gestis numerum interficiunt.

Florus : Liv. II, C. VI, §§ 1, 2, 3, 4.

Alexander, non ducis magis... rumpunt. — Quinte Curce, Liv. III. ch. XI, 26.

Cimbri, Teutoni.... contigisset. — Florus, III, 3, éd. Teubner, 1863.

Florus, L. 1. C. 16, §§ 3-8 incl.

Cicéron. Tuscul. Disputationum Lib. V. cap. XXIII non ego... didicisset.

Quintilien lib. VIII. ch. 3. jusqu'à sed ne causa quidem.

**Compositions Françaises.**

Dévouement dont ont fait preuve, pendant un violent incendie, les autorités et les habitants d'une ville, chef-lieu de province.

Lettre à un ami sur les dangers qui menacent la patrie.

Lettre à un ami, récemment élevé aux fonctions de 1<sup>r</sup> magistrat d'une commune pour lui rappeler que l'intérêt des classes malheureuses doit être l'objet principal de ses préoccupations.

Un jeune officier, qui donnait les plus belles espérances, vient d'être tué dans une rencontre avec l'ennemi. Il faut informer son père. Un camarade se charge de ce triste devoir. Témoin de la mort de son ami, il rapportera au père quelques circonstances intéressantes et fera ressortir cette pensée " qu'il est beau de donner son sang pour la patrie. „

Des matelots qui ont été assaillis par une violente tempête, se trouvent réduits à une disette extrême et sur le point de s'entre-dévorer. Tout-à-coup apparaît un vaisseau qui les arrache à leur affreuse situation.

Dire les émotions de ces malheureux avant et après leur sauvetage.

Lettre de condoléance à un ami, l'aîné de la famille, que la mort vient de priver d'un père chéri, son unique soutien.

Dépeindre les anxiétés du laboureur à l'approche de l'orage qui menace de détruire ses riches moissons.

~~~~~  
**DISTRIBUTION DES PRIX DU CONCOURS GÉNÉRAL ENTRE
LES ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION MOYENNE ET DU
CONCOURS UNIVERSITAIRE.**

Le 25 septembre, à onze heures, a eu lieu au Temple des Augustins la distribution des prix aux élèves lauréats du concours général entre les établissements d'instruction moyenne et au lauréat du concours universitaire.

A pris place au bureau M. Eud. Pirmez, ministre de l'intérieur, ayant à sa droite M. Stevens, secrétaire-général, M. Andries, recteur de l'université de Gand, M. Polain, administrateur inspecteur de l'université de Liège, M. Blondel, inspecteur-général de l'enseignement moyen, M. Montigny, professeur à l'athénée d'Anvers; à sa gauche, MM. Funck, échevin de la ville de Bruxelles, Thiery, directeur-général de l'instruction publique au ministère de l'intérieur, Ch. Faider, président du conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne, De Cuyper, recteur de l'université de Liège, Roulez, administrateur inspecteur de l'université de Gand, Dumont, inspecteur de l'enseignement moyen pour les humanités, et Rensing, chef de division à l'instruction publique.

Les quatre appariteurs des universités de l'État, avec leur masse, étaient placés au bas de l'estrade.

M. le ministre de l'intérieur a déclaré la séance ouverte et a donné la parole à M. Montigny, professeur de physique, de chimie et d'histoire

naturelle à l'athénée d'Anvers et membre titulaire de l'Académie royale de Belgique (classe des sciences), chargé de prononcer le discours d'usage.

M. Montigny s'est exprimé en ces termes :

“ Mesdames, messieurs,

“ La distribution des récompenses obtenues par une jeunesse studieuse constitue une de ces solennités touchantes et imposantes à la fois, dont l'heureux privilège est de remuer vivement la fibre nationale et de montrer aux imaginations un avenir plein d'espérances. Parmi les jeunes gens auxquels sont destinées ces couronnes, il en est, soyez en sûrs, qui jetteront un jour un nouvel éclat sur la Belgique, déjà si riche en illustres enfants. Mais, hâtons-nous de le dire aux élèves d'élite qui nous écoutent, quels qu'aient été, pour les plus renommés, les dons de la nature ou de la fortune, aucun n'a réussi à s'élever et à se maintenir à un rang supérieur sans l'étude et le travail.

“ Il faut que le travail développe et féconde les facultés naturelles de notre intelligence : c'est une loi à laquelle il ne nous est pas permis de nous soustraire. Mais le travail lui-même a sa règle et l'étude ne porte ses meilleurs fruits que lorsqu'elle est dirigée avec méthode et vers un but bien déterminé. Dans la carrière des sciences, c'est dès les premiers pas, qu'il importe de satisfaire à ces conditions, comme je vais essayer de le prouver en parlant de l'esprit qui doit diriger la jeunesse dans les études scientifiques.

“ Je m'efforcerai de le faire avec l'intention d'être utile à ces jeunes vainqueurs qui bientôt n'auront plus, pour se guider, que leur propre jugement et le souvenir des leçons que nous leur aurons données. Je m'estimerai très-heureux si je parviens à fixer, pendant quelques instants, l'attention de l'imposant auditoire devant lequel j'ai l'honneur de parler.

“ Qu'il me soit permis d'être ici un faible écho des regrets qu'éprouve la Belgique entière, au milieu des circonstances douloureuses qui nous privent de la présence de Leurs Majestés.

“ Je puis me dispenser de faire devant vous, messieurs, l'éloge des sciences, et me borner à signaler, en passant, l'importance qu'elles ont acquise dans l'enseignement. Mais j'insisterai sur la nécessité de se conformer à leur méthodes pour arriver à la connaissance vraie de la nature; et je montrerai l'appui qu'elles apportent à la pratique des arts industriels, en les éclairant de leurs principes et en les enrichissant de précieux moyens d'action.

“ Sans vouloir préciser le caractère de chaque science en particulier, je tâcherai au moins d'établir les rapports communs à toutes les sciences et ceux qui les lient avec un autre ordre de connaissances, dont l'objet suprême est le beau. Cet exposé rationnel sera en même temps, je l'espère, un enseignement et une direction.

“ Parmi les sciences, les unes recherchent la vérité soit dans l'ordre des phénomènes naturels que la physique, la chimie, l'astronomie d'observation étudient spécialement, soit dans le bel ensemble de toutes

les créatures terrestres qu'il appartient à l'histoire naturelle d'examiner, de décrire et de classer ; les autres, les mathématiques, constituent un vaste et bel édifice qui s'élève, sur les fondements les plus solides, dans le domaine de la spéculation, et dont les dépendances s'étendent aux applications les plus utiles.

“ Les premières sciences dont j'ai parlé recherchent les faits et les objets, en les envisageant sous toutes leurs faces, dans le but de s'assurer de leur exactitude ou de leurs caractères. Après cette analyse, elles classent les uns et les autres, pour s'occuper ensuite des causes et des principes. La connaissance des faits et des objets extérieurs nous arrivant par la voie des sens, ces sciences empruntent nécessairement le secours de l'observation et de l'expérience. L'observation se borne à la recherche attentive de toutes les particularités qui se produisent pendant la marche tout à fait libre de la nature, qu'elle prend, pour ainsi dire, sur le fait. L'expérience diffère de l'observation en ce que, pour éviter la fatigue de la surveillance des actions de la nature ou leur complication, elle choisit et met en œuvre des combinaisons artificielles qui favorisent l'apparition isolée des résultats sur lesquels l'attention doit se fixer. On conçoit combien ces deux modes d'exploration des phénomènes rendent attrayante l'étude des sciences physiques et naturelles.

“ L'accès des sciences mathématiques présente souvent moins d'attrait. Ces belles sciences, auxquelles le nombre et l'importance de leurs applications ont valu une large part dans les études moyennes, offrent de grands avantages à des intelligences en voie de se développer : elles forment et fortifient le jugement ; elles l'accoutument à donner de la rectitude à ses déductions et à les enchaîner vigoureusement, tout en habituant l'esprit à se fixer longtemps sur un même sujet.

“ Nous le savons, aux yeux d'un grand nombre, le mathématicien semble condamné à défricher un champ qui ne se fertilise qu'au prix de pénibles labeurs ; tandis que la curiosité du physicien ou du naturaliste est excitée par des phénomènes tangibles ou par des êtres palpables, qui souvent unissent l'éclat des effets ou la beauté des formes à l'attrait de la nouveauté. Le contraste serait plus saillant encore, si l'on comparait les spéculations en apparence si froides du mathématicien et les grandes inventions du poète et de l'artiste inspirées par l'imagination.

“ Les difficultés qui marquent l'abord des sciences exactes proviennent du travail auquel l'esprit est assujéti en pénétrant dans un ordre de considérations tout à fait nouveau. A moins d'être doué d'une aptitude spéciale, l'élève ne s'initie qu'insensiblement aux fortes études qu'elles exigent. Le jugement, auquel elles n'accordent pas de repos, n'acquiert tout son ressort, toute sa puissance que par un exercice continu. A ce prix seulement, l'élève parvient à triompher d'une certaine résistance de l'esprit, d'autant plus rebelle chez lui, qu'il est plus enclin à se livrer aux plaisirs faciles de l'imagination. Mais ces premières difficultés vaincues, le travail devient de plus en plus agréable et s'élève, par degrés, au rang des plaisirs de l'intelligence.

“ N’espérons pas aplanir l’accès des mathématiques en cherchant à quitter la voie rude, mais sûre, qui est suivie dans leur enseignement. L’enchaînement logique de leurs principes est tout à fait conforme tant à l’esprit des vérités qu’elles proclament, qu’à la nature de la raison humaine appliquée à leur recherche. Permettez-moi de vous rappeler la manière remarquable par laquelle le jeune Pascal s’initia seul aux premières vérités géométriques. A l’âge de douze ans et sans autre guide que sa précoce intelligence, il se livra à l’étude de la géométrie que son père, trop prudent peut-être, lui avait interdite. D’après les témoignages les plus irrécusables de ses contemporains, il parvint à découvrir, suivant leur enchaînement, les trente deux premières propositions d’Euclide.

“ Pascal était un génie ! dira-t-on. Mais quel est le propre du génie, sinon de saisir, de rassembler les rayons d’une lumière parfois fortuite, et de discerner immédiatement les conséquences qu’ils manifestent dans leur concentration ? Si donc Pascal réussit à découvrir la chaîne des raisonnements qui sert de guide à tous les mathématiciens depuis l’antiquité grecque, c’est, non-seulement à cause de sa supériorité intellectuelle, mais, je le répète, parce que l’enchaînement progressif de ces sortes de vérités est en tout point conforme à la logique et à la saine raison.

“ L’élève qui marche d’un pas ferme et sûr dans l’étude des sciences exactes, ne tarde pas à recevoir la récompense de ses efforts, car ces sortes de spéculations ont le pouvoir de captiver l’esprit par l’élégance des méthodes et par le caractère des vérités démontrées. Alors, le jeune savant se passionne pour des recherches qui lui procurent des jouissances aussi vives que les plaisirs du goût, dans la culture des arts et des lettres.

“ Ne croyez pas, messieurs, que j’ai l’intention d’exalter les études scientifiques au préjudice des travaux littéraires ou artistiques. Dans ma conviction la plus intime, l’être de raison chez l’homme ne doit pas primer en tout l’être de sentiment. Souvent, nous voyons des esprits réellement supérieurs chercher à allier, par d’heureuses diversions, la culture des sciences et l’amour des lettres ou des arts, cet amour qui, souvent, est une passion distinctive des natures noblement trempées. J’ajouterai qu’une nation qui, se préoccupant de l’avenir, voudra se maintenir à un niveau élevé dans le domaine intellectuel, se gardera bien de négliger les études artistiques ou littéraires.

“ N’oublions pas, d’ailleurs, que les lettres favorisent singulièrement l’extension des travaux scientifiques. Non seulement elles nous révèlent les nuances du style et les délicatesses qui nous charment dans l’expression de la pensée, mais elles nous aident encore à saisir les idées conçues et nous enseignent l’art de les analyser et de les exprimer avec clarté. Or la clarté et la propriété des expressions ne sont-elles pas des qualités indispensables dans l’exposé des vérités scientifiques ?

“ Mes paroles ne sont ici que l’écho des pensées exprimées sur cette question par des savants qui ont insisté sur le secours qu’une bonne préparation par l’étude des lettres apporte à l’étude des sciences. L’illustre mathématicien Lagrange avait remarqué les dispositions précoces pour

les sciences abstraites du jeune Cauchy, qui s'éleva plus tard au rang des plus illustres géomètres de notre époque. Consulté par le père de Cauchy sur le mode d'éducation à suivre pour son fils, Lagrange lui donna ce conseil : *Ne lui laissez pas ouvrir un livre de mathématiques, ni écrire un chiffre avant qu'il ait achevé ses études littéraires.*

“ Il est à remarquer que le progrès général des connaissances scientifiques depuis le commencement du XIX^e siècle coïncide, pour ainsi dire, avec le moment où l'on comprit que, pour en répandre le goût, il fallait les rendre attrayantes dans les écrits, sans rien sacrifier, toutefois, de l'exactitude que les sciences réclament. Aujourd'hui des ouvrages parfaitement écrits en facilitent l'accès à un grand nombre de personnes, qui n'en étudient les principes qu'en vue de perfectionner leur éducation et de la mettre en harmonie avec les tendances de notre époque vers les applications scientifiques.

“ Bien des jeunes gens préfèrent, de nos jours, les sciences appliquées aux sciences spéculatives, à cause de l'utilité pratique des premières. Il importe que les connaissances spéciales qu'ils ont à acquérir soient fondées sur des études mathématiques préliminaires, suffisamment étendues. Si nous nous plaçons au point de vue des sciences d'observation, nous recommanderons à ces jeunes gens d'apprendre à se rendre un compte précis des phénomènes, à en analyser toutes les circonstances, afin que rien du rôle de celles-ci ne leur échappe. Par là, ils se prépareront des lumières qui, en éclairant plus tard leurs essais dans la pratique, leur épargneront les cruels mécomptes qu'amènent trop souvent des tentatives hasardées.

“ Quelle que soit leur préférence pour les faits acquis à la pratique exclusive, ils ne doivent pas négliger les parties de la science qui semblent appartenir au domaine de la théorie. Le fait le plus simple, observé au point de vue de la théorie, est souvent devenu l'origine de précieuses applications. Au milieu du siècle dernier, Margraff, chimiste prussien, découvre le sucre cristallisable dans la betterave. Cette découverte de laboratoire, qui d'abord ne paraissait s'adresser qu'à l'esprit de curiosité scientifique, a fini, après des essais laborieux, par donner naissance à l'une de nos fabrications les plus importantes.

“ Après leurs études théoriques, les élèves trouveront toute facilité pour s'initier aux procédés de la pratique dans les nombreux établissements où les arts industriels mettent en œuvre les richesses du sol. Ils y apprendront ces détails de fabrication, ces tours de main-d'œuvre, jadis tenus secrets, que l'observation attentive et mieux encore l'expérience personnelle, sont seules capables de bien enseigner.

“ Quant à vous, jeunes gens, qui voulez vous consacrer aux progrès de la science pure, je m'autorise de l'honneur qui m'est ici accordé pour vous engager encore à vous préparer à vos futurs travaux par de bonnes études littéraires. Grâce à elles, non-seulement votre initiation aux secrets de la science sera plus aisée, mais votre parole deviendra plus

facile, plus claire, plus abondante, par conséquent plus propre à la diffusion des lumières que vous aurez acquises.

“ Si vos inclinations vous portent vers les sciences d’observation, fortifiez à l’avance votre esprit par l’étude des sciences abstraites : leurs principes logiques vous assureront d’une manière plus certaine la possession de la vérité.

“ Dans toutes vos études, pénétrez-vous de l’esprit de chaque matière étudiée. Dirigez vos premiers regards plus souvent en arrière qu’en avant, en évitant de vous laisser séduire par la tendance à établir trop tôt des rapports incomplets, ou à tirer des conséquences prématurées. N’oubliez pas que l’ignorance de certains faits nous expose souvent à fatiguer ou à épuiser l’esprit en fausses combinaisons.

“ Un moyen excellent pour vous familiariser avec les procédés à suivre dans l’étude des sciences, c’est d’apprendre à recourir vous-mêmes à l’observation et à consulter l’expérience. Combien de chimistes et de physiciens n’ont-ils pas été redevables de l’habileté expérimentale qui les distingua, à des premiers essais tout à fait d’initiative ! Rappelons-nous que Galilée et Newton s’habituerent, dès leur jeunesse, aux ouvrages manuels : le second de ces deux grands hommes avait acquis une aptitude singulière pour imiter et inventer des machines.

“ Parmi les branches des sciences physiques, plusieurs sont susceptibles d’être étudiées sans le secours d’appareils dispendieux. Des faits importants se sont révélés à d’ingénieux observateurs avec la seule aide d’appareils très-simples. Le plus admirable instrument que possèdent les sciences physiques et chimiques, la pile, a été construit par Volta avec des disques de métaux ordinaires, disposés en couples et séparés par des rondelles de drap humide. Plus près de nous, l’illustre Faraday, qui vient d’être ravi aux sciences après les avoir enrichies des plus belles découvertes, en accomplit plusieurs à l’aide de dispositions très simples. Aussi, un de nos physiciens les plus distingués, M. Plateau, éprouva-t-il certaine surprise à la vue des premiers appareils qui avaient servi à l’exécution de quelques-uns des travaux du savant anglais.

“ Tout en vous livrant aux expériences de cabinet, ne perdez point de vue l’étude des phénomènes naturels : ils appartiennent à un immense laboratoire où se rencontrent à profusion des sujets dignes de fixer votre attention. Dans ce mode si fructueux d’interroger la nature, cherchez à vous rendre raison des phénomènes, des propriétés des objets que vous explorez, en conservant une prudence réfléchie dans les conséquences que vous devez en déduire. En général, acceptez avec circonspection les hypothèses nouvelles : elles ont sans contredit leur caractère d’utilité, puisqu’elles servent à grouper les faits, à établir entre eux des rapports mutuels, et que souvent elles suggèrent de nouveaux modes de recherches. Mais, parfois aussi, l’attrait des hypothèses est trompeur et nous expose à des abus. Veillez donc à ce qu’elles ne prennent pas une possession trop grande de votre esprit : appliquez-vous plutôt à la connaissance des faits. Parmi ceux-ci, efforcez-vous de discerner le principal de l’ac-

cessoire et d'arriver à étendre votre esprit par des généralisations qui élèveront de plus en plus la puissance de vos vues.

“ En procédant avec méthode et sagesse dans l'association des études théoriques et expérimentales, vous goûterez les prémices de jouissances que le culte d'une science supérieure vous réserve.

“ Lorsque vous aurez complété l'ensemble de vos études, vous essayerez de voler de vos propres ailes dans les espaces immenses que la science vous ouvrira; heureux si vous parvenez tôt ou tard à en reculer les limites : l'amour du progrès est une noble passion que rien ne doit étouffer.

“ Quand vos efforts vous auront conduits à de belles découvertes, vous affirmerez avec plus d'autorité l'esprit, l'âme, la suprême intelligence; vous éprouverez ce bonheur calme et doux de pressentir qu'ici-bas tout ne s'éteindra pas avec vous, pensée consolante qui a soutenu tant de grands esprits dont la renommée glorieuse a traversé les siècles. Cette jouissance si noble sera portée à son comble si vous enrichissez la science d'une découverte qui soit pour l'humanité un grand bienfait.

“ Sans doute, Davy, l'illustre chimiste anglais, aura éprouvé ce bonheur, lorsqu'après avoir reconnu la propriété d'intercepter la flamme que possèdent les toiles métalliques à mailles très-serrées, il l'appliqua, par un éclair de génie, à la construction de la lampe des mineurs. Que de vies précieuses ont été sauvées par cet appareil si simple!

“ Davy appartient à cette classe d'illustres savants doués d'une imagination active et de l'esprit d'invention, qui ne se bornent pas à accomplir, dans le silence du cabinet, des découvertes en apparence bien simples, mais qui nous en révèlent toute l'importance par les plus utiles applications.

“ Arrivé aux limites du sujet que je me suis tracé, il me reste une obligation bien douce à remplir, en m'adressant à vous, élèves victorieux dans les concours ouverts aux belles-lettres et aux sciences. Après avoir entendu mes conseils, recevez mes vœux : puissiez-vous mériter d'être cités avec honneur dans les fastes de la science! Puissiez-vous, dans les voies difficiles où la société appelle aujourd'hui les nobles cœurs et les grands esprits, conquérir le respect dû à la moralité du caractère, l'admiration assurée à la supériorité du génie! Puissiez-vous par vos travaux, soutenir et augmenter la gloire de la patrie! „

Après ce discours qui a été vivement applaudi, M. Dumont a proclamé les noms des élèves lauréats, qui sont venus recevoir des mains de M. le ministre de l'intérieur et d'autres membres du bureau, les récompenses qui leur étaient décernées. Les premiers prix (prix d'honneur) de la composition latine et de la composition française (rhétorique) ont été obtenus par deux jeunes gens de Louvain, MM. Jules Bosmans et Jules de Rhode, élèves du collège communal de Louvain. M. Henri Peemans, bourgmestre de Louvain, se trouvait sur l'estrade; M. le ministre de l'intérieur a eu la bonne grâce d'inviter M. le bourgmestre à remettre lui-même les prix obtenus par les deux lauréats, ce qu'il a fait au milieu

des applaudissements de l'assemblée en adressant aux jeunes vainqueurs les plus flatteurs compliments.

La séance a été terminée par la remise du prix décerné sur la question de droit moderne au concours universitaire à M. Alfred Seresia, de Bruges, docteur en philosophie et lettres, candidat en droit, élève de l'université de Gand, ayant obtenu dans les trois épreuves réunies du concours 1,100 points sur 1,500, chiffre fixé pour représenter un travail parfait.

En arrivant sur l'estrade, M. A. Seresia a été accueilli par les plus chaleureux applaudissements et a reçu les compliments de M. le ministre de l'intérieur.

Dans les intervalles, la musique des carabiniers a exécuté plusieurs morceaux.

La cérémonie était terminée à midi et un quart.

(Montteur.)

~~~~~  
RÉSULTATS DU CONCOURS DE COMPOSITION LATINE EN  
RHÉTORIQUE.

- 1<sup>r</sup> Prix : L'élève Bosmans, Jules, du collège communal de Louvain, a obtenu 83 1/2 points sur 100 ;
- 2<sup>e</sup> " L'élève Wilmart, Lucien, du collège patronné d'Enghien, 81 points sur 100 ;
- 1<sup>r</sup> Accessit : L'élève Sohier, Adrien, de l'athénée royal de Liège, 79 points sur 100 ;
- 2<sup>e</sup> " { L'élève Delvaux, Émile, du collège patronné de St-Trond, 78 points sur 100 ;  
L'élève Waucumont, Robert, du collège patronné de Herve, 78 points sur 100 ;
- 3<sup>e</sup> " L'élève Sordoni, Constantin, de l'athénée royal de Bruxelles, 77 points sur 100 ;
- 4<sup>e</sup> " { L'élève Loix, Louis, du collège patronné de St-Trond, 76 points sur 100 ;  
L'élève Stoffels, Martin, du collège communal de Tongres, 76 points sur 100 ;
- 5<sup>e</sup> " { L'élève Ortegat, Victor, du collège privé de St-Rombaut à Malines, 74 points sur 100 ;  
L'élève Ponsaers, Joseph, du collège patronné de St-Trond, 74 points sur 100 ;
- 6<sup>e</sup> " L'élève Delvaux, Louis, de l'athénée royal de Liège, 73 1/2 points sur 100 ;
- 7<sup>e</sup> " L'élève Thomas, Paul, de l'athénée royal de Mons, 72 1/2 points sur 100 ;
- 8<sup>e</sup> " { L'élève Claes, Henri, du collège patronné de St-Trond, 70 points sur 100 ;  
L'élève Wyseur, Conrad, du collège patronné de Thielt, 70 points sur 100 ;

- 9<sup>e</sup> *Accessit* : L'élève Massart, Léonard, du collège patronné d'Enghien, 69 points sur 100;
- 10<sup>e</sup> " L'élève Luyten, Alphonse, du collège patronné de St-Trond, 68 1/2 points sur 100;
- L'élève Schueremans, Jacques, du collège privé de St-Rombaut à Malines, a obtenu 67 points sur 100;
- L'élève Van Veerdeghem, François, de l'athénée royal de Gand, 67 points sur 100;
- L'élève Goffin, Arthur, du collège communal de Nivelles, 66 1/2 points sur 100;
- L'élève Tosquinet, Gilbert, de l'athénée royal de Liège, 66 1/2 points sur 100;
- L'élève Brockmann, René, du collège communal de Thuin, 65 1/2 points sur 100;
- L'élève Foucart, François, du collège patronné d'Enghien, 64 1/2 points sur 100;
- L'élève Mahiels, Jules, de l'athénée royal de Liège, 64 1/2 points sur 100;
- L'élève Comberbach, Robert, du collège privé de St-Rombaut à Malines, 64 points sur 100;
- L'élève Rau, Henri, de l'athénée royal de Liège, 64 points sur 100;
- L'élève Masquelie, Théodore, de l'athénée royal de Tournai, 63 1/2 points sur 100;
- L'élève Rolland, Ferdinand, du collège patronné d'Enghien, 63 points sur 100;
- L'élève Van Horen, Hubert, du collège patronné de St-Trond, 63 points sur 100;
- L'élève Malherbe, Louis, du collège communal de Malines, 62 points sur 100;
- L'élève Maricq, Joseph, du collège patronné de St-Trond, 62 points sur 100;
- L'élève Mercier, Désiré, du collège privé de St-Rombaut, à Malines, 62 points sur 100;
- L'élève André, Émile, du collège communal de Nivelles, 64 points sur 100;
- L'élève Moreau, Louis, du collège patronné d'Enghien, 61 points sur 100;
- L'élève Thiry, Fernand, de l'athénée royal de Bruges, 61 points sur 100;
- L'élève Pirard, Léon, du collège communal de Nivelles, 60 1/2 points sur 100;
- L'élève Pollart, Arthur, du collège patronné d'Enghien, 60 1/2 points sur 100;
- L'élève André, Dominique, du collège patronné d'Enghien, 60 points sur 100;
- L'élève De Hoon, Henri, de l'athénée royal de Bruges, 60 points sur 100;
- L'élève Donny, Joseph, de l'athénée royal d'Arlon, 60 points sur 100.

RÉSULTATS DU CONCOURS DE VERSION GRECQUE EN RHÉTORIQUE.

A. *Élèves nouveaux.*

- 1<sup>er</sup> *Prix* : L'élève Thomas, Paul, de l'athénée royal de Mons, a obtenu 89 1/2 points sur 100 ;
- 2<sup>e</sup> " { L'élève Bon, Norbert, du collège communal de Virton 84 1/2 points sur 100 ;  
L'élève Goffin, Arthur, du collège communal de Nivelles, 84 1/2 points sur 100 ;
- 1<sup>re</sup> *Accessit* : { L'élève Delvaux, Louis, de l'athénée royal de Liège 82 1/2 points sur 100 ;  
L'élève Rau, Henri, de l'athénée royal de Liège, 82 1/2 points sur 100 ;
- 2<sup>e</sup> " L'élève Ponsaers, Joseph, du collège patronné de St-Trond, 80 1/2 points sur 100 ;
- 3<sup>e</sup> " L'élève Sohier, Adrien, de l'athénée royal de Liège, 80 points
- 4<sup>e</sup> " { L'élève Froumy, Camille, du collège communal de Virton, 79 points sur 100 ;  
L'élève Wilmart, Lucien, du collège patronné d'Enghien, 79 points sur 100 ;
- 5<sup>e</sup> " L'élève De Hoon, Henri, de l'athénée royal de Bruges, 78 1/2 points sur 100 ;
- 6<sup>e</sup> " { L'élève Callier, Alexis, de l'athénée royal de Gand, 78 points sur 100 ;  
L'élève Dumont, Henri, de l'athénée royal de Gand, 78 points sur 100 ;  
L'élève Le Brun, Jean-Baptiste, de l'athénée royal de Tournai, 78 points sur 100 ;  
L'élève Lenger, Eugène, de l'athénée royal d'Arlon, 78 points sur 100 ;
- 7<sup>e</sup> " { L'élève Brockmann, René, élève du collège communal de Thuin, 77 points sur 100 ;  
L'élève Denis, Paul, de l'athénée royal d'Arlon, 77 points sur 100 ;  
L'élève Ryckmans, Edouard, du collège privé de St Rombaut à Malines, 77 points sur 100 ;  
L'élève Douny, Joseph, de l'athénée royal d'Arlon, 76 points sur 100 ;
- 8<sup>e</sup> " { L'élève Tosquinet, Gilbert, de l'athénée royal de Liège, 76 points sur 100 ;  
L'élève Hulin, Edgard, de l'athénée royal de Bruxelles, 75 1/2 points sur 100 ;
- 9<sup>e</sup> " { L'élève Mercier, Désiré, du collège privé de St Rombaut à Malines, 75 1/2 points sur 100.
- 10<sup>e</sup> " L'élève Van Veerdeghem, François, de l'athénée royal de Gand, 74 1/2 points sur 100 ;

- L'élève Bosmans, Jules, du collège communal de Louvain, 74 points sur 100 ;  
L'élève Ortegat, Victor, du collège de S<sup>t</sup> Rombaut à Malines, 74 points sur 100 ;  
L'élève Fredericq, Léon, de l'athénée royal de Gand, 73 points sur 100.  
L'élève Schueremans, Jacques, du collège privé de S<sup>t</sup> Rombaut à Malines, 73 points sur 100 ;  
L'élève Termote, Léon, de l'athénée royal de Bruges, 73 points sur 100 ;  
L'élève Thiry, Fernand, de l'athénée royal de Bruges, 72 points sur 100 ;  
L'élève Charlier, Gustave, de l'athénée royal de Bruxelles, 71 1/2 points sur 100 ;  
L'élève Kleyer, Camille, de l'athénée royal de Liège, 71 1/2 points sur 100 ;  
L'élève Storms, Victor, de l'athénée royal d'Anvers, 71 1/2 points sur 100 ;  
L'élève Wyngaard, Joseph, du collège communal de Tongres, 71 1/2 points sur 100 ;  
L'élève André, Émile, du collège communal de Nivelles, 71 points sur 100 ;  
L'élève Criquelion, Fernand, de l'athénée royal de Mons, 71 points sur 100 ;  
L'élève Delexhy, Joseph, de l'athénée royal de Liège, 71 points sur 100 ;  
L'élève Prayon, Ernest, de l'athénée royal de Gand, 70 points sur 100 ;  
L'élève Renaux, Hidulphe, du collège communal de Chimay, 70 points sur 100 ;  
L'élève Van Vyve, Albert, du collège patronné de Courtrai, 70 points sur 100 ;  
L'élève Comberbach, Robert, du collège de S<sup>t</sup> Rombaut à Malines, 69 1/2 points sur 100 ;  
L'élève De Leu, Maurice, de l'athénée royal de Gand, 69 1/2 points sur 100 ;  
L'élève Gilliaux, Gabriel, de l'athénée royal de Namur, 69 1/2 points sur 100 ;  
L'élève Mahiels, Jules, de l'athénée royal de Liège, 69 1/2 points sur 100 ;  
L'élève André, Dominique, du collège patronné d'Enghien, 69 points sur 100 ;  
L'élève Brugeman, Léonard, du collège patronné de Thielt, 69 points sur 100 ;  
L'élève Waucomont, Robert, du collège patronné de Herve, 69 points sur 100 ;  
L'élève Hanse, Adelin, du collège patronné d'Enghien, 68 1/2 points sur 100 ;  
L'élève Wiener, Samson, de l'athénée royal de Bruxelles, 68 1/2 points sur 100 ;  
L'élève Claes, Henri, du collège patronné de S<sup>t</sup> Trond, 68 points sur 100 ;  
L'élève Delrue, François, de l'athénée royal de Tournai, 68 points sur 100 ;  
L'élève Dufourny, Alexis, de l'athénée royal de Mons, 68 points sur 100 ;

- L'élève Mercenier, Isidore, de l'athénée royal de Liège, 68 points sur 100;
- L'élève Collart, Raymond, de l'athénée royal de Bruxelles, 67 point sur 100;
- L'élève Goethals, René, de l'athénée royal de Bruges, 67 points sur 100;
- L'élève Sordoni, Constantin, de l'athénée royal de Bruxelles, 67 points sur 100;
- L'élève Van Horen, Hubert, du collège patronné de St-Trond, 67 points sur 100;
- L'élève Delsaux, Adelson, de l'athénée royal de Mons, 66 1/2 points sur 100;
- L'élève Van den Broeck, François, de l'athénée royal de Bruxelles, 66 1/2 points sur 100;
- L'élève Delcroix, Nestor, de l'athénée royal de Namur, 66 points sur 100;
- L'élève Lebouille, Edouard, de l'athénée royal de Liège, 66 points sur 100;
- L'élève Stiénon, Léon, de l'athénée royal de Bruxelles, 66 points sur 100;
- L'élève Grégoire, Hyacinthe, du collège communal de Huy, 65 1/2 points sur 100;
- L'élève Buys, Lucien, de l'athénée royal de Bruxelles, 65 points sur 100;
- L'élève Journez, Maurice, de l'athénée royal de Tournai, 65 points sur 100;
- L'élève Lavergne, Léon, de l'athénée royal de Bruxelles, 65 points sur 100;
- L'élève Fontaine, Théodore, du collège communal d'Ath, 64 1/2 points sur 100;
- L'élève Delvaux, Émile, du collège patronné de St-Trond, 64 points sur 100;
- L'élève Masquillie, Théodore, de l'athénée royal de Tournai, 64 points sur 100;
- L'élève Moreau, Louis, du collège patronné d'Enghien, 64 points sur 100;
- L'élève Pirard, Léon, du collège communal de Nivelles, 64 points sur 100;
- L'élève Stoffels, Martin, du collège communal de Tongres, 64 points sur 100;
- L'élève Borginon, Alphonse, du collège patronné d'Enghien, 63 1/2 points sur 100;
- L'élève Massart, Léonard, du collège patronné d'Enghien, 63 points sur 100;
- L'élève Pierson, Léon, du collège privé de Notre-Dame de Bellevue à Dinant, 63 points sur 100;
- L'élève Loix, Louis, du collège patronné de St-Trond, 62 1/2 points sur 100;
- L'élève Tumelaire, Émile, du collège communal d'Ath, 62 1/2 points sur 100;
- L'élève Dacosse, Henri, du collège patronné de St-Trond, 62 points sur 100;

- L'élève Tiberghien, Lucien, de l'athénée royal de Bruxelles, 62 points sur 100 ;  
L'élève Delecosse, Gustave, du collège communal d'Ath, 61 1/2 points sur 100 ;  
L'élève Diegerick, Alphonse, du collège communal d'Ypres, 61 points sur 100 ;  
L'élève Frische, Louis, du collège communal de Tirlemont, 61 points sur 100 ;  
L'élève Heuse, Paul, de l'athénée royal de Liège, 61 points sur 100 ;  
L'élève Jalhay, Jules, du collège communal de Chimay, 61 points sur 100 ;  
L'élève Luyten, Alphonse, du collège patronné de St-Trond, 61 points sur 100 ;  
L'élève Rummens, Jacques, du collège privé de St-Rombaut à Malines, 61 points sur 100 ;  
L'élève Smeets, Robert, de l'athénée royal de Hasselt, 61 points sur 100 ;  
L'élève George, Prosper, de l'athénée royal d'Arlon, 60 points sur 100 ;  
L'élève Pollart, Arthur, du collège patronné d'Enghien, 60 points sur 100 ;  
L'élève Vander Taelen, Félix, du collège communal de Tirlemont, 60 points sur 100.

*B. Vétérans.*

- 1<sup>r</sup> *Prix* : L'élève De Moor, Désiré, de l'athénée royal de Gand, 79 1/2 points sur 100 ;  
2<sup>e</sup> " L'élève Ricaille, Constantin, de l'athénée royal de Namur, 70 points sur 100.

RÉSULTATS DU CONCOURS DE COMPOSITION FRANÇAISE  
EN RHÉTORIQUE LATINE.

- 1<sup>r</sup> *Prix* : L'élève De Rode, Jules, du collège communal de Louvain, a obtenu 71 points sur 100 ;  
2<sup>e</sup> " L'élève De Hoon, Henri, de l'athénée royal de Bruges, 70 points sur 100 ;  
1<sup>r</sup> *Accessit* : L'élève Borginon, Alphonse, du collège patronné d'Enghien, 68 points sur 100 ;  
2<sup>e</sup> " { L'élève Bosmans, Jules, du collège communal de Louvain, 67 points sur 100 ;  
L'élève Prayon, Ernest, de l'athénée royal de Gand, 67 points sur 100 ;  
3<sup>e</sup> " { L'élève Denis, Paul, de l'athénée royal d'Arlon, 65 points sur 100 ;  
L'élève Tumelaire, Émile, du collège communal d'Ath, 65 points sur 100 ;



|                                        |   |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |
|----------------------------------------|---|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 1 <sup>re</sup> Mention<br>honorable : | { | L'élève Charlier, Gustave, de l'athénée royal de Bruxelles,<br>64 points sur 100 ;<br>L'élève Mercenier, Isidore, de l'athénée royal de Liège,<br>64 points sur 100 ;                                                                                                                                                                                                                                                    |
| 2 <sup>e</sup> " "                     | { | L'élève Thiry, Fernand, de l'athénée royal Bruges, 63 points<br>sur 100 ;<br>L'élève Tosquinet, Gilbert, de l'athénée royal de Liège,<br>63 points sur 100 ;<br>L'élève Brockmann, René, du collège communal de Thuin,<br>62 points sur 100 ;<br>L'élève De Lacroix, Godefroid, du collège patronné de Cour-<br>trai, 62 points sur 100 ;<br>L'élève Fredericq, Léon, de l'athénée royal de Gand, 62<br>points sur 100 ; |
| 3 <sup>e</sup> " "                     | { | L'élève Mahiels, Jules, de l'athénée royal de Liège, 62<br>points sur 100 ;<br>L'élève Ortegat, Victor-Joseph, du collège privé de St Rom-<br>baut à Malines, 62 points sur 100 ;<br>L'élève Termote, Léon, de l'athénée royal de Bruges, 62<br>points sur 100 ;<br>L'élève Vanden Broeck, François, de l'athénée royal de<br>Bruxelles, 62 points sur 100 ;                                                             |
| 4 <sup>e</sup> " "                     | { | L'élève Delcroix, Nestor, de l'athénée royal de Namur,<br>61 point sur 100 ;<br>L'élève Thomas, Paul, de l'athénée royal de Mons, 61 points<br>sur 100 ;<br>L'élève Callier, Alexis, de l'athénée royal de Gand, 60 points<br>sur 100 ;<br>L'élève Fastin, Paul, de l'athénée royal de Liège, 60 points<br>sur 100 ;                                                                                                     |
| 5 <sup>e</sup> " "                     | { | L'élève Stiénon, Léon, de l'athénée royal de Bruxelles, 60<br>points sur 100 ;<br>L'élève Wiener, Samson, de l'athénée royal de Bruxelles,<br>60 points sur 100 ;                                                                                                                                                                                                                                                        |

RÉSULTATS DU CONCOURS SPÉCIAL DE LANGUE FLAMANDE  
EN RHÉTORIQUE LATINE.

A. *Élèves nouveaux.*

- 1<sup>er</sup> Prix : L'élève Stoffels, Martin, du collège communal de Tongres,  
a obtenu 95 points sur 100 ;  
2<sup>e</sup> " L'élève Beten, François, du collège patronné de Gheel,  
93 points sur 100 ;  
1<sup>re</sup> Accessit : L'élève Basteyns, Alphonse, du collège privé de St-Rombaut  
à Malines, 92 points sur 100 ;

- 2<sup>e</sup> *Accessit* : L'élève Van Aertselaer, Jacques, du collège patronné de Gheel, 90 points sur 100;
- 3<sup>e</sup> " L'élève Van Horen, Hubert, du collège patronné de St-Trond, 85 points sur 100;
- 1<sup>e</sup> " L'élève Delvaux, Émile, du collège patronné de St-Trond, 84 points sur 100;
- 5<sup>e</sup> " L'élève Wyngaard, Joseph, du collège communal de Tongres, 82 points sur 100;
- 6<sup>e</sup> " L'élève Rummens, Jacques, du collège privé de St-Rombaut à Malines, 80 points sur 100;
- 7<sup>e</sup> " L'élève Helsen, Corneille, du collège patronné d'Hérenthals, 78 points sur 100;
- 8<sup>e</sup> " L'élève Claes, Henri, du collège patronné de St-Trond, 77 points sur 100;
- 9<sup>e</sup> " { L'élève Loix, Louis, du collège patronné de St-Trond, 74 points sur 100;  
L'élève Ponsaers, Félix, du collège patronné de St-Trond, 74 points sur 100;
- 10<sup>e</sup> " L'élève Schueremans, Jacques, du collège privé de St-Rombaut à Malines, 72 points sur 100;
- L'élève Ritter, Georges, de l'athénée royal de Bruxelles, a obtenu 70 points sur 100;
- L'élève Vandertaelen, Félix, du collège communal de Tirlemont, 66 points sur 100;
- L'élève Comberbach, Robert, du collège privé de St-Rombaut à Malines, 65 points sur 100;
- L'élève Kuyl, Joseph, du collège patronné de Gheel, 64 points sur 100;
- L'élève Frische, Louis, du collège communal de Tirlemont, 63 points sur 100;
- L'élève Termote, Léon, de l'athénée royal de Bruges, 62 points sur 100;
- L'élève Dave, Gustave, de l'athénée royal de Hasselt, 61 points sur 100;
- L'élève De Hoon, Henri, de l'athénée royal de Bruges, 60 points sur 100;
- L'élève Faes, Joseph, du collège patronné d'Hérenthals, 60 points sur 100;
- L'élève Luyten, Alphonse, du collège patronné de St-Trond, 60 points sur 100;

B. *Vétérans*.

*Prix* : L'élève Angenot, Victor, du collège communal de Malines, 89 points sur 100.

RÉSULTATS DU CONCOURS DE MATHÉMATIQUES EN SECONDE LATINE.

1<sup>r</sup> *Prix* : L'élève Van der Auwera, François, du collège privé de St-Rombaut à Malines, a obtenu 84 points sur 100 ;

- 2<sup>e</sup> *Prix* : L'élève Kerkhofs, Paul, du collège patronné de St Trond, 83 points sur 100 ;
- 1<sup>re</sup> *Accessit* : { L'élève Heurard, Victor, du collège patronné de St Trond, 82 1/2 points sur 100 ;  
L'élève Trasenster, Paul, de l'athénée royal de Liège, 82 1/2 points sur 100 ;
- 2<sup>e</sup> » L'élève Le Paige, Constant, de l'athénée royal de Liège 80 points sur 100 ;
- 3<sup>e</sup> » L'élève Bonny, Charles, de l'athénée royal d'Anvers, 78 1/2 points sur 100 ;
- 4<sup>e</sup> » L'élève Belière, Gustave, de l'athénée royal de Tournai, 78 points sur 100 ;
- 5<sup>e</sup> » L'élève Van der Auvera, Jean-Baptiste, du collège privé de St Rombaut à Malines, 75 points sur 100 ;
- 6<sup>e</sup> » L'élève Quaadvlieg, Louis, du collège communal de Malines, 74 points sur 100 ;
- 7<sup>e</sup> » L'élève Jacques, Camille, du collège patronné de St Trond, 73 points sur 100 ;
- 8<sup>e</sup> » L'élève Chaudron, Emile, du collège communal de Nivelles, 70 1/2 points sur 100 ;
- 9<sup>e</sup> » L'élève Focquet, Nestor, du collège communal de Chimay, 68 points sur 100 ;
- 10<sup>e</sup> » L'élève Fonsny, Henri, de l'école industrielle et littéraire de Verviers, 67 points sur 100 ;
- L'élève Boesmans, Jérôme, du collège patronné de St Trond, a obtenu 65 points sur 100 ;
- L'élève Laurent, Ursmer, du collège communal de Chimay, 64 1/2 points ;
- L'élève Angenot, Albert, du collège communal de Malines, 64 points ;
- L'élève Lintermans, Victor, du collège communal de Nivelles, 64 points ;
- L'élève Tudor, Hubert, du collège communal de Chimay, 64 points ;
- L'élève Fuss, Gustave, de l'athénée royal de Liège, 61 points ;
- L'élève Castelain, Louis, du collège communal de Nivelles, 60 points ;
- L'élève Masson, Charles-Etienne, de l'athénée royal de Liège, 60 points.

#### RÉSULTATS DU CONCOURS DE LA TROISIÈME LATINE.

| NOM ET PRÉNOMS DES ÉLÈVES.                                          | NOMBRE DE POINTS OBTENUS POUR |              |                  |                         | TOTAL. |
|---------------------------------------------------------------------|-------------------------------|--------------|------------------|-------------------------|--------|
|                                                                     | Version latine.               | Thème latin. | Version grecque. | Histoire et géographie. |        |
| 1 <sup>er</sup> <i>Prix</i> : Herla, Fr., ath. r. de Brux.          | 24                            | 26 1/2       | 17 1/2           | 13 1/2                  | 81 1/2 |
| 2 <sup>e</sup> "   De Rasquinet, Pierre, athénée royal de Bruxelles | 21 1/2                        | 25 1/2       | 17               | 8 1/2                   | 72 1/2 |
| »   "   Goethals, Albert, collège patronné de St-Trond              | 24                            | 21           | 18               | 9 1/2                   | 72 1/2 |
| 3 <sup>e</sup> "   Gillet, Eugène, collège patronné de St-Trond     | 18 1/2                        | 24 1/2       | 16               | 11                      | 70     |

|                |            |                                                                 |        |        |        |        |        |
|----------------|------------|-----------------------------------------------------------------|--------|--------|--------|--------|--------|
| 1 <sup>r</sup> | Acc.       | Roland, Aug., ath. r. de Gand                                   | 21     | 16 1/2 | 19     | 11     | 67 1/2 |
| 2 <sup>e</sup> | "          | Pfeiffer, G., ath. r. de Brux.                                  | 17 1/2 | 22     | 16 1/2 | 10 1/2 | 66 1/2 |
| "              | "          | Thans, Lambert, collège<br>patronné de St-Trond                 | 16     | 22     | 18     | 10 1/2 | 66 1/2 |
| "              | "          | Van Meurs, Ernest, collège<br>communal de Malines               | 17 1/2 | 24 1/2 | 15 1/2 | 9      | 66 1/2 |
| 3 <sup>e</sup> | "          | Desguin, L., ath. r. d'Anvers                                   | 16 1/2 | 24     | 14 1/2 | 11     | 66     |
| "              | "          | Rosel, Fr., collège privé de<br>St-Rombaut à Malines            | 23     | 22 1/2 | 13 1/2 | 7      | 66     |
| 4 <sup>e</sup> | "          | Dechamps, Jules, collège<br>communal de Charleroi               | 19 1/2 | 21     | 16 1/2 | 8 1/2  | 65 1/2 |
| "              | "          | Leurquin, Charles, athénée<br>royal de Mons                     | 20 1/2 | 17     | 17 1/2 | 10 1/2 | 65 1/2 |
| 1 <sup>r</sup> | Ment. hon. | Barbier, Aug., coll.<br>comm. de Chimay                         | 18     | 18 1/2 | 17     | 11     | 64 1/2 |
| "              | "          | Nelissen, F <sup>d</sup> , coll.<br>patr. de St-Trond           | 20 1/2 | 17 1/2 | 13 1/2 | 13     | 64 1/2 |
| "              | "          | Rousseau, Eug., col.<br>patr. de St-Trond                       | 19     | 20     | 17     | 8 1/2  | 64 1/2 |
| "              | "          | Tellier, Alph.-Jos.,<br>coll. privé de St-<br>Rombaut à Malines | 20     | 23 1/2 | 12 1/2 | 8 1/2  | 64 1/2 |
| 2 <sup>e</sup> | "          | Boulvain, Jules, ath.<br>royal de Bruxelles                     | 21     | 16 1/2 | 16 1/2 | 10     | 64     |
| 3 <sup>e</sup> | "          | Lalieu, Joseph, coll.<br>comm. de Chimay                        | 19     | 20     | 14     | 10     | 63     |
| "              | "          | Macquet, Auguste,<br>ath. royal de Bruges                       | 21 1/2 | 21     | 12 1/2 | 8      | 63     |
| "              | "          | Van Nueten, Alois,<br>coll. patr. de Gheel                      | 13     | 21     | 18     | 11     | 63     |
| 4 <sup>e</sup> | "          | Depoortere, Charles,<br>ath. r. de Bruges                       | 17     | 19     | 18 1/2 | 8      | 62 1/2 |
| "              | "          | Spinet, Émile, coll.<br>patron. d'Enghien                       | 18     | 19     | 15     | 18 1/2 | 62 1/2 |
| 5 <sup>e</sup> | "          | Lammens, J., coll.<br>patr. de St-Trond                         | 15     | 22     | 17     | 7 1/2  | 61 1/2 |
| "              | "          | Remy, Éd., athé-<br>née royal de Liège                          | 18     | 17     | 18 1/2 | 8      | 61 1/2 |
| 6 <sup>e</sup> | "          | Meurein, Antoine,<br>ath. royal de Mons                         | 21 1/2 | 15 1/2 | 15     | 9      | 61     |
| 7 <sup>e</sup> | "          | Aulit, Auguste, athé-<br>née royal d'Anvers                     | 21 1/2 | 20     | 12     | 7      | 60 1/2 |
| 8 <sup>e</sup> | "          | Terlinden, Oscar,<br>ath. royal d'Anvers                        | 19 1/2 | 19 1/2 | 13 1/2 | 7 1/2  | 60     |

PREMIÈRE SCIENTIFIQUE, ÉPREUVE ORALE.

A. *Élèves nouveaux :*

- 1<sup>r</sup> *Prix* : L'élève Massaut, Junius, de l'athénée royal de Mons, a obtenu 51 points sur 60;  
 2<sup>e</sup> » L'élève Dineur, Firmin-Edmond-Joseph, de l'athénée royal de Liège, 45 points sur 60;  
 points sur 60.

*Élève qui, après avoir terminé ses humanités, a suivi, pendant une année, le cours supérieur de mathématiques :*

- Prix* : L'élève Braun, Émile, du collège communal de Nivelles, a obtenu 40 1/2 points sur 60;

RÉSULTATS DU CONCOURS DE LA PREMIÈRE SCIENTIFIQUE.

A. *Élèves nouveaux :*

- 1<sup>r</sup> *Prix* : L'élève Massaut, Junius, de l'athénée royal de Mons, 51 points pour l'épreuve par écrit et 38 pour l'épreuve orale, ensemble 89 points sur 100;  
 2<sup>e</sup> » L'élève Dineur, Firmin-Edmond-Joseph, de l'athénée royal de Liège, 45 points pour l'épreuve par écrit et 31 1/2 points pour l'épreuve orale, ensemble 76 1/2 points sur 100;  
*Accessit* : L'élève Marquet, Adolphe, de l'athénée royal de Liège, 41 1/2 points pour l'épreuve par écrit et 24 1/2 points pour l'épreuve orale, ensemble 66 points sur 100.

B. *Élève qui, après avoir terminé ses humanités, a suivi, pendant une année, le cours supérieur des mathématiques :*

- Prix* : L'élève Braun, Émile, du collège communal de Nivelles, 40 1/2 points pour l'épreuve par écrit et 31 1/2 points pour l'épreuve orale, ensemble 72 points sur 100.

RÉSULTATS DU CONCOURS DE LA PREMIÈRE PROFESSIONNELLE.

(SECTIONS RÉUNIES).

| NOM ET PRÉNOMS DES ÉLÈVES.                                            | NOMBRE<br>DES POINTS OBTENUS |                             |                        | TOTAL. |
|-----------------------------------------------------------------------|------------------------------|-----------------------------|------------------------|--------|
|                                                                       | en langue<br>française.      | en histoire<br>et géograph. | en langue<br>modernes. |        |
| 1 <sup>r</sup> <i>Prix</i> : Bordinckx, Charles, ath. r. d'Anvers, 41 | 16                           | 24 1/2                      | 81 1/2                 |        |
| 2 <sup>e</sup> » Pillory, Edmond, ath. r. de Bruxelles, 34            | 19 1/2                       | 22 1/2                      | 76                     |        |
| 1 <sup>r</sup> <i>Acc.</i> : Bernimolin, Alfred, ath. r. de Liège, 44 | 6                            | 25 1/2                      | 75 1/2                 |        |
| 2 <sup>e</sup> » Bourgoignie, Léonce, ath. r. de Brug., 36            | 11                           | 26 1/2                      | 73 1/2                 |        |
| 3 <sup>e</sup> » Cornette, Arthur, ath. r. de Bruges, 38              | 5 1/2                        | 25 1/2                      | 69                     |        |
| 4 <sup>e</sup> » Dutrieux, Henri, ath. r. de Tournai, 40              | 18                           | 10                          | 68                     |        |

|                                                 |    |        |        |        |
|-------------------------------------------------|----|--------|--------|--------|
| Leroy, Alfred, éc. ind. et littér. de Verviers, | 31 | 15     | 21 1/2 | 67 1/2 |
| Helleputte, Georges, athénée royal de Gand,     | 32 | 15     | 20     | 67     |
| Louwage, Jules, athénée royal de Bruges,        | 30 | 16     | 21     | 67     |
| Miller, Othon, athénée royal d'Arlon,           |    | 25     | 15     | 25     |
| Bastin, Émile, éc. ind. et littér. de Verviers, | 30 | 11 1/2 | 20     | 61 1/2 |
| Dineur, Firmin-Edmond-Jos. ath. r. de Liège,    | 28 | 12     | 20 1/2 | 60 1/2 |

RÉSULTATS DU CONCOURS DE LA PREMIÈRE PROFESSIONNELLE  
(SECTION INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE).

- 1<sup>r</sup> *Prix* : L'élève Miller, Othon, de l'athénée royal d'Arlon, a obtenu 74 points sur 100 ;
- 2<sup>e</sup> " L'élève Mayer, Louis, de l'athénée royal de Bruxelles, 72 points sur 100 ;
- " " L'élève Muller, Nicolas, de l'athénée royal d'Arlon, 72 points sur 100 ;
- 1<sup>r</sup> *Accessit* : L'élève Petit, Alphonse, de l'athénée royal d'Arlon, 69 points sur 100 ;
- 2<sup>e</sup> " L'élève Verhoogen, Jacques, de l'athénée royal de Bruxelles, 67 points sur 100 ;
- 3<sup>e</sup> " L'élève Kugener, Nicolas, de l'athénée royal d'Arlon, 66 points sur 100 ;
- 4<sup>e</sup> " L'élève Péruset, Léon, de l'athénée royal de Mons, 65 points sur 100.

RÉSULTATS DU CONCOURS SPÉCIAL DE LANGUE FLAMANDE DANS  
LA PREMIÈRE PROFESSIONNELLE.

- 1<sup>r</sup> *Prix* : L'élève Cornette, Arthur, de l'athénée royal de Bruges, a obtenu 93 points sur 100 ;
- 2<sup>e</sup> " L'élève Bourgoignie, Léonce, de l'athénée royal de Bruges, 86 points sur 100 ;
- 1<sup>r</sup> *Accessit* : L'élève Mussche, Jean, de l'athénée royal de Gand, 80 points sur 100 ;
- 2<sup>e</sup> " L'élève De Maesschalck, Charles, de l'athénée royal de Gand, 78 points sur 100 ;
- 3<sup>e</sup> " L'élève Helleputte, Georges, de l'athénée royal de Gand, 76 points sur 100 ;
- 4<sup>e</sup> " L'élève Pittoors, Joseph-Victor, de l'athénée royal d'Anvers, 75 points sur 100 ;
- L'élève Busschots, Henri, de l'athénée royal d'Anvers, 72 points sur 100 ;
- L'élève Sarton, Jules, du collège communal de Louvain, 68 points sur 100 ;
- L'élève Louwage, Jules, de l'athénée royal de Bruges, 66 points sur 100 ;
- L'élève De Busschere, Grégoire, de l'athénée royal de Bruges, 66 points sur 100 ;
- L'élève Miller, Othon, de l'athénée royal d'Arlon, 63 points sur 100 ;
- L'élève Rosseels, Louis, de l'athénée royal d'Anvers, 61 points sur 100.

RÉSULTATS DU CONCOURS DE LA TROISIÈME PROFESSIONNELLE  
(PARTIE LITTÉRAIRE).

- 1<sup>r</sup> *Accessit*: L'élève Kemma, Adolphe, de l'athénée royal d'Anvers, 25 points pour la composition française, 15 points pour l'histoire et la géographie et 26 points pour les langues modernes, ensemble 66 points sur 100 ;
- 1<sup>r</sup> *Mention honorable*: L'élève Massin, Alexandre, de l'école industrielle et littéraire de Verviers, 26 points pour la composition française, 11 1/4 points pour l'histoire et la géographie et 27 points pour les langues modernes, ensemble 64 1/4 points sur 100 ;
- 2<sup>e</sup> " L'élève Dumoulin, Arthur, du collège communal de Huy, 25 points pour la composition française, 18 1/4 points pour l'histoire et la géographie et 19 points pour les langues modernes, ensemble 62 1/4 points sur 100 ;
- 3<sup>e</sup> " L'élève Baelde, Paulin, de l'athénée royal d'Anvers, 16 points pour la composition française, 16 3/4 points pour l'histoire et la géographie et 27 1/2 points pour les langues modernes, ensemble 60 1/4 points sur 100.

RÉSULTATS DU CONCOURS DE LA TROISIÈME PROFESSIONNELLE  
(PARTIE SCIENTIFIQUE).

- 1<sup>r</sup> *Prix*: L'élève Tremouroux, Édouard, de l'athénée royal de Bruxelles, a obtenu 88 points sur 100 ;
- 2<sup>e</sup> " L'élève Jacquet, Jules, du collège communal de Nivelles, 87 points sur 100 ;
- 3<sup>e</sup> " L'élève Nicolopulo, Jean, de l'athénée royal d'Anvers, 85 points sur 100 ;
- 4<sup>e</sup> " L'élève Baelde, Paulin, de l'athénée royal d'Anvers, 77 points sur 100 ;
- " " L'élève Dumoulin, Arthur, du collège communal de Huy, 77 points sur 100 ;
- 1<sup>r</sup> *Accessit*: L'élève Aelbrecht, Édouard, de l'athénée royal de Gand, 75 points sur 100 ;
- 2<sup>e</sup> " L'élève Becker, Jérôme, de l'athénée royal d'Anvers, 74 points sur 100 ;
- " " L'élève Wilmotte, Jean, de l'athénée royal de Hasselt, 74 points sur 100 ;
- 3<sup>e</sup> " L'élève Plouvier, Prosper, de l'athénée royal de Bruges, 72 points sur 100 ;
- 4<sup>e</sup> " L'élève Claeyssoone, Achille, de l'athénée royal de Bruges, 71 points sur 100 ;
- " " L'élève Mersch, Ernest, du collège communal de Malines, 71 points sur 100 ;

- 5<sup>e</sup> *Accessit*: L'élève Flamache, Armand, du collège communal de Charleroi, 68 points sur 100;  
 " " L'élève Janssens, Edmond, de l'athénée royal de Tournai, 68 points sur 100;  
 6<sup>e</sup> " L'élève Lambert, Arthur, du collège communal de Chimai, 67 points sur 100;  
 " " L'élève Melsens, Félix, du collège communal de Louvain, 67 points sur 100;  
 7<sup>e</sup> " L'élève De Landtsheer, Léon, du collège communal de Malines, 66 points sur 100;  
 " " L'élève Stout, Gérard, de l'athénée royal d'Anvers, 66 points sur 100;  
 8<sup>e</sup> " L'élève Soupart, Alfred, du collège communal de Nivelles, 65 points sur 100;  
 1<sup>re</sup> *Ment. hon.* L'élève Dehon, Vital, de l'athénée royal de Mons, 64 points sur 100;  
 " " L'élève Van Damme, Alfred, de l'athénée royal de Bruxelles, 64 points sur 100;  
 2<sup>e</sup> " L'élève Coens, Jean, de l'athénée royal d'Anvers, 63 points sur 100;  
 " " L'élève Coomans, Henri, de l'athénée royal d'Anvers, 63 points sur 100;  
 3<sup>e</sup> " L'élève Bernard, Joseph, de l'athénée royal d'Arlon, 62 points sur 100;  
 " " L'élève Preudhomme, Ernest, de l'athénée royal de Tournai, 62 points sur 100;  
 4<sup>e</sup> " L'élève Van Hyfte, Henri, de l'athénée royal de Gand, 61 points sur 100;  
 5<sup>e</sup> " L'élève Van Ael, Louis, de l'athénée royal d'Anvers, 60 points sur 100.

RÉSULTATS DU CONCOURS GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT  
DU DEUXIÈME DEGRÉ EN 1868.

| NOM ET PRÉNOMS DES ÉLÈVES.                                                  | NOMBRE DES<br>POINTS OBTENUS    |                           | TOTAL. |
|-----------------------------------------------------------------------------|---------------------------------|---------------------------|--------|
|                                                                             | pour la par-<br>tie littéraire. | pour les<br>mathématiques |        |
| 1 <sup>er</sup> <i>Prix</i> : Vandeveld, L.-H., éc. m. de l'ét. à Soignies, | 53.7                            | 33                        | 86.7   |
| 2 <sup>e</sup> " Simon Eug.-Jos., école m. comm. de Bruxelles,              | 52.5                            | 33                        | 85.5   |
| 3 <sup>e</sup> " Delhaese, Louis-Joseph, éc. m. de l'état à Huy,            | 54.5                            | 28                        | 82.5   |
| 4 <sup>e</sup> " Dehay, Firmin, école m. de l'état à Gosselies,             | 48                              | 32                        | 80     |
| " " Loumaye, Jules-Joseph, éc. m. de l'état à Huy,                          | 52.5                            | 27.5                      | 80     |
| 5 <sup>e</sup> " Bruyere, Henri, école m. de l'état à Soignies,             | 47                              | 32                        | 79     |



|                                                                      |                                                               |      |         |
|----------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------|------|---------|
| 5 <sup>e</sup> Prix : Defévrumont, Ulysse, école moyenne de l'état à |                                                               |      |         |
|                                                                      | Houdeng-Aimeries,                                             | 49   | 30 79   |
| " "                                                                  | Questienne, Paul, école m. de l'état à Soignies,              | 47.5 | 31.5 79 |
| 6 <sup>e</sup> "                                                     | Campers, Auguste, école m. de l'état à Malines,               | 47   | 31 78   |
| " "                                                                  | Fraiture, Hubert-Joseph, éc. m. de l'ét. à Huy,               | 47.5 | 30.5 78 |
| " "                                                                  | Pilloy, Firmin, école moyen. de l'état à Thuin,               | 51.5 | 26.5 78 |
| " "                                                                  | Rubbens, L.-Ant., éc. m. comm. de Lokeren,                    | 44.5 | 33.5 78 |
| 7 <sup>e</sup> "                                                     | Chenu, Jean-Baptiste, éc. m. de l'ét. à Virton,               | 47.5 | 29.5 77 |
| " "                                                                  | Knops, Al.-Hub.-J., éc. m. de l'ét. à Limbourg,               | 47.5 | 29.5 77 |
| " "                                                                  | Roos, Louis, école moyenne de l'état à Bruges,                | 44   | 33 77   |
| " "                                                                  | Schaeverbeke, Gust., éc. m. de l'état à Bruges,               | 45.5 | 31.5 77 |
| " "                                                                  | Vanderheyde, André, éc. m. de l'ét. à Soignies,               | 47   | 30 77   |
| 8 <sup>e</sup> "                                                     | Dupont, Gustave, éc. m. de l'état à Jodoigne,                 | 48   | 28 76   |
| " "                                                                  | Empain, Eugène, école m. de l'état à Soignies,                | 41.5 | 34.5 76 |
| " "                                                                  | Malréchauffé, Gust., éc. m. de l'ét. à Soignies,              | 44   | 32 76   |
| " "                                                                  | Pinte, Charles-Louis, éc. m. de l'état à Furnes,              | 46   | 30 76   |
| " "                                                                  | Serpe, Charles-Joseph, éc. m. de l'état à Visé,               | 45.8 | 30.2 76 |
| 9 <sup>e</sup> "                                                     | Chomé, Félix, école moyen. de l'état à Anvers,                | 47.9 | 27.1 75 |
| " "                                                                  | Courtoy, Rigobert, éc. m. de l'état à Jodoigne,               | 45   | 30 75   |
| " "                                                                  | Delbar, Louis-J.-Bap. éc. m. de l'ét. à Soignies,             | 42   | 33 75   |
| " "                                                                  | Scoumanne, F., éc. m. de l'ét. à Houdeng-Aim.                 | 45.5 | 29.5 75 |
| " "                                                                  | Vermeere, Ch <sup>a</sup> -Fr.-C., éc. m. comm. de Lokeren,   | 43   | 32 75   |
| 10 <sup>e</sup> "                                                    | Bouvet, Auguste, école m. de l'état à Soignies,               | 42.5 | 31.5 74 |
| " "                                                                  | Castaigne, Aug.-Nest., éc. m. de l'ét. à Soignies,            | 41   | 33 74   |
| " "                                                                  | Mattlet, Jean-Baptiste, éc. m. de l'état à Huy,               | 49   | 25 74   |
| 1 <sup>re</sup> Acc.                                                 | Deseck, Pierre-Ch <sup>a</sup> ., éc. m. de l'ét. à Nieuport, | 45   | 28 73   |
| " "                                                                  | Hissel, Jean-Nicolas, éc. m. de l'ét. à Limbourg,             | 42   | 31 73   |
| " "                                                                  | Marlier, Fernand, école m. de l'état à Thuin,                 | 47   | 26 73   |
| 2 <sup>e</sup> "                                                     | Burlion, Antoine, école m. de l'état à Soignies,              | 40.5 | 32 72.5 |
| " "                                                                  | Caucheteux, Louis, éc. m. de l'état à Péruwelz,               | 48.5 | 24 72.5 |
| 3 <sup>e</sup> "                                                     | Damas, Constant, école m. de l'état à Rochefort,              | 41   | 31 72   |
| " "                                                                  | Dejongh, Alphonse, éc. m. de l'état à Louvain,                | 49   | 29 72   |
| " "                                                                  | Ghislain, L., éc. m. de l'ét. à Houdeng-Aimeries,             | 45   | 27 72   |
| " "                                                                  | Herpeignies, J., éc. m. de l'ét. à Houdeng-Aimer.             | 43   | 29 72   |
| 4 <sup>e</sup> "                                                     | Desneux, Félicien, éc. m. de l'état à Jodoigne,               | 46.5 | 25 71.5 |
| 5 <sup>e</sup> "                                                     | Corne, Servais-Jos., éc. m. de l'ét. à Limbourg,              | 40   | 31 71   |
| " "                                                                  | Dubois, Léon, école moyenne de l'état à Renaix,               | 47   | 24 71   |
| " "                                                                  | Marinus, Gust., école m. de l'état à St-Hubert,               | 46   | 25 71   |
| " "                                                                  | Mary, Rufin, école moyenne de l'état à Visé,                  | 46   | 25 71   |
| " "                                                                  | Remy, Théophile, éc. m. de l'état à Rochefort,                | 39   | 32 71   |
| " "                                                                  | Wuillot, Alfred, école m. de l'état à Pâturages,              | 43   | 28 71   |
| 6 <sup>e</sup> "                                                     | Mainjot, Victor, école m. de l'état à Dinant,                 | 50   | 20 70   |
| 7 <sup>e</sup> "                                                     | Defoint, Olivier, école m. de l'état à Dinant,                | 40.5 | 29 69.5 |
| " "                                                                  | Philippart, Edouard, éc. m. de l'ét. à Rochefort,             | 43.5 | 26 69.5 |
| " "                                                                  | Pire, Ildephonse-Raph., éc. m. de l'ét. à Huy,                | 44.5 | 25 69.5 |

|                 |            |                                                                   |      |      |      |
|-----------------|------------|-------------------------------------------------------------------|------|------|------|
| 7 <sup>e</sup>  | Acc. :     | Quoitin, Désiré, école m. de l'état à Rochefort,                  | 38.5 | 31   | 69.5 |
| 8 <sup>e</sup>  | »          | Motte, Vit., éc. m. de l'ét. à Houdeng-Aimeries,                  | 44.2 | 25   | 69.2 |
| 9 <sup>e</sup>  | »          | Jadot, Jules, école moyen. de l'état à Rochefort,                 | 48   | 26   | 69   |
| 10 <sup>e</sup> | »          | Crick, Franç., école moyenne de l'état à Alost,                   | 42.5 | 26   | 68.5 |
| »               | »          | Pierson, Camille, éc. m. de l'état à Jcdoigne,                    | 40.5 | 28   | 68.5 |
| »               | »          | Vandeveld, Joseph, éc. m. de l'état à Furnes,                     | 40.5 | 28   | 68.5 |
| »               | »          | Wauthier, Albert, éc. moyen. de l'état à Alost,                   | 43.5 | 25   | 68.5 |
| 11 <sup>e</sup> | »          | Van Aelst, Louis, éc. moyen. de l'état à Anvers,                  | 39.2 | 29   | 68.2 |
| 12 <sup>e</sup> | »          | Anrys, Franç., éc. moyen. comm. de Bruxelles,                     | 46   | 22   | 68   |
| »               | »          | Depelsenaire, Léop., éc. m. de l'ét. à Gosselies,                 | 42   | 26   | 68   |
| 13 <sup>e</sup> | »          | De Brouwer, Jos., école m. de l'état à Turnhout,                  | 40.5 | 27   | 67.5 |
| »               | »          | Eemans, Franç., école moyen. de l'état à Alost,                   | 43.5 | 24   | 67.5 |
| »               | »          | Vande Walle, Louis, école m. comm. d'Ixelles,                     | 39.5 | 28   | 67.5 |
| 14 <sup>e</sup> | »          | Arnold, Léon, école moyen. de l'état à Stavelot,                  | 38   | 29   | 67   |
| »               | »          | Dock, Jules, école moyenne de l'état à Andenne,                   | 43   | 24   | 67   |
| »               | »          | Van Langendonck, Jul., éc. m. de l'ét. à Lierre,                  | 39   | 28   | 67   |
| 15 <sup>e</sup> | »          | Catala, Ch., éc. m. de l'état à Braine-le-Comte,                  | 34.5 | 32   | 66.5 |
| »               | »          | Depape, Auguste, éc. m. de l'état à Pâturages,                    | 42.5 | 24   | 66.5 |
| »               | »          | Preux, Alfred, école m. communale d'Ixelles,                      | 41.5 | 25   | 66.5 |
| 16 <sup>e</sup> | »          | Ghilain, Hipp., école m. de l'état à St-Ghislain,                 | 41   | 25   | 66   |
| »               | »          | Heyse, Hector, école moyen. de l'état à Renaix,                   | 47   | 19   | 66   |
| 17 <sup>e</sup> | »          | Ponthieu, Alfred, école moyen. comm. de Pecq,                     | 41.6 | 24   | 65.6 |
| 18 <sup>e</sup> | »          | Blondieaux, Jules, école moyenne communale à<br>Houdeng-Aimeries, | 38.5 | 27   | 65.5 |
| »               | »          | Pels, Lép., école moyenne comm. de Bruxelles,                     | 40.5 | 25   | 65.5 |
| »               | »          | Walkers, Louis, éc. moyen. de l'état à Malines,                   | 37.5 | 28   | 65.5 |
| 19 <sup>e</sup> | »          | Descamps, Constant, école moyenne de l'état<br>à St-Ghislain,     | 46   | 19   | 65   |
| »               | »          | Villers, Ernest, éc. m. de l'état à St-Ghislain,                  | 47   | 18   | 65   |
| »               | »          | Wartique, Fr., école moyen. de l'état à Fosses,                   | 38   | 27   | 65   |
| »               | »          | Wilkin, Antoine, école moyen. de l'état à Spa,                    | 41   | 24   | 65   |
| 1 <sup>r</sup>  | Ment. non. | Bodson, Théodule, école moyenne de<br>l'état à Andenne,           | 42.5 | 22   | 64.6 |
| »               | »          | Desbonnets, Gus., éc. m. comm. de Pecq,                           | 43   | 21.5 | 64.5 |
| »               | »          | Lebrun, Luc., éc. m. de l'ét. à Beaumont,                         | 44   | 20.5 | 64.5 |
| »               | »          | Neutjens, L., école m. de l'état à Malines,                       | 34.5 | 30   | 64.5 |
| 2 <sup>e</sup>  | »          | Colsaerts, Fr., éc. m. de l'état à Anvers,                        | 41.5 | 22   | 63.5 |
| »               | »          | Dalcq, Émile, éc. m. de l'état à Couvin,                          | 40.5 | 23   | 63.5 |
| »               | »          | Jacques, Fr., éc. m. de l'état à Virton,                          | 38.5 | 25   | 63.5 |
| »               | »          | Meunier, Émile, école moyenne de l'état<br>à Houdeng-Aimeries,    | 38.5 | 25   | 63.5 |
| 3 <sup>e</sup>  | »          | Caimo, Ernest, éc. m. de l'état à Fosses,                         | 39   | 24   | 63   |
| »               | »          | Brimbois, Jac.-Jos., éc. m. de l'ét. à Visé,                      | 38   | 25   | 63   |
| »               | »          | Hellemans, Jos.-E., éc. m. de l'ét. à Huy,                        | 38   | 25   | 63   |
| »               | »          | Minet, Emile, éc. m. de l'état à Rochefort,                       | 35   | 28   | 63   |
| »               | »          | Thiry, Joseph, école m. de l'état à Dinant,                       | 39   | 24   | 63   |

|                                  |                                                                          |      |    |      |
|----------------------------------|--------------------------------------------------------------------------|------|----|------|
| 4 <sup>e</sup> <i>Ment. hon.</i> | Horlait, Aimé, école moyenne de l'état à Braine-le-Comte,                | 39.5 | 24 | 62.5 |
| "                                | " Massau, Léon, éc. m. comm. de Fleurus,                                 | 35.5 | 27 | 62.5 |
| 5 <sup>e</sup>                   | " Petitjean, P., éc. m. de l'état à Waremmes,                            | 37   | 25 | 62   |
| "                                | " Robert, Arthur, éc. m. de l'état à Dinant,                             | 41   | 21 | 62   |
| 6 <sup>e</sup>                   | " Bruyndonckx, Ad., éc. m. de l'ét. à Alost,                             | 37.5 | 24 | 61.5 |
| 7 <sup>e</sup>                   | " Bifer, Denis, école m. de l'état à Spa,                                | 36   | 25 | 61   |
| "                                | " Ectors, Jules, éc. m. de l'état à Louvain,                             | 39   | 22 | 61   |
| 8 <sup>e</sup>                   | " Doutrelignes, Jul., éc. m. comm. de Pecq,                              | 34.5 | 26 | 60.5 |
| "                                | " Jeuniaux, Alphonse-Louis-Hubert, école moyenne communale de Bruxelles, | 41.5 | 19 | 60.5 |
| "                                | " Marétiau, L., éc. m. de l'ét. à St-Ghislain,                           | 40.5 | 20 | 60.5 |
| "                                | " Neujean, Fr., éc. m. de l'état à Maeseyck,                             | 33.5 | 27 | 60.5 |
| "                                | " Potiau, Th., éc. m. comm. de Termonde,                                 | 36.5 | 24 | 60.5 |
| "                                | " Motte, Léon, école moyenne de l'état à Houdeng-Aimeries,               | 41   | 19 | 60   |

B. *Vétérans.*

|                            |                                                                            |      |    |      |
|----------------------------|----------------------------------------------------------------------------|------|----|------|
| 1 <sup>r</sup> <i>Prix</i> | Larcin, Léopold, école m. de l'état au Rœulx,                              | 53.5 | 31 | 84.5 |
| 2 <sup>e</sup>             | " Defever, Léopold, école m. de l'état à Bruges,                           | 50.5 | 33 | 83.5 |
| 3 <sup>e</sup>             | " Cornet, Alfred, école m. de l'état à Gosselies,                          | 49   | 34 | 83   |
| 4 <sup>e</sup>             | " Duchamps, Emile-Joseph, école moyenne de l'état à Rochefort,             | 49.5 | 31 | 89.5 |
| 5 <sup>e</sup>             | " Jérôme, Alex., école moyenne de l'état à Spa,                            | 47   | 33 | 80   |
| 6 <sup>e</sup>             | " Boelens, Léon-Jos., éc. m. comm. de Lokeren,                             | 48.8 | 31 | 79.8 |
| 7 <sup>e</sup>             | " Holsert, Louis, école moyenne de l'état à Houdeng-Aimeries,              | 47.2 | 32 | 79.2 |
| 8 <sup>e</sup>             | " Delatte, Nestor, école m. de l'état au Rœulx,                            | 46.5 | 32 | 78.5 |
| 9 <sup>e</sup>             | " Horlait, Lib.-Vict., éc. m. de l'état à Soignies,                        | 45.2 | 33 | 78.2 |
| 10 <sup>e</sup>            | " Techeur, Ch., école m. de l'état à Waremmes,                             | 46.5 | 31 | 77.5 |
| 11 <sup>e</sup>            | " Moreau, Joseph, éc. m. de l'état à Waremmes,                             | 48   | 29 | 77   |
| "                          | " Thiéry, Hector, école m. de l'état à Péruwelz,                           | 46   | 31 | 77   |
| 12 <sup>e</sup>            | " Delhez, Célestin, école m. patronnée de Herve,                           | 42.5 | 33 | 75.5 |
| "                          | " Guérissse, Const., éc. m. de l'état à St-Hubert,                         | 46.5 | 29 | 75.5 |
| 13 <sup>e</sup>            | " Bagniet, André, éc. m. de l'état à Jodoigne,                             | 45.7 | 29 | 74.7 |
| 14 <sup>e</sup>            | " Defosse, Franç., école m. de l'état à Stavelot,                          | 41.5 | 33 | 74.5 |
| "                          | " Godenir, Nicolas, éc. m. de l'état à St-Hubert,                          | 45.5 | 29 | 74.5 |
| 15 <sup>e</sup>            | " Genot, Jos.-Aug., éc. m. de l'état à Rochefort,                          | 44   | 30 | 74   |
| "                          | " Jaquemin, Ignace, éc. m. de l'état à Waremmes,                           | 40   | 34 | 74   |
| 16 <sup>e</sup>            | " Huylebroeck, Cyrille, éc. m. de l'état à Alost,                          | 46   | 27 | 73   |
| 17 <sup>e</sup>            | " Lalance, Henri-Dieudonné-Célestin, école moyenne communale de Beauraing. | 45.7 | 26 | 71.7 |
| 18 <sup>e</sup>            | " Delangre, Augustin, éc. m. de l'ét. à Péruwelz,                          | 42.5 | 28 | 70.5 |
| "                          | " Lahaye, Léon-J., éc. m. comm. de Beauraing,                              | 48.5 | 22 | 70.5 |

## ACTES OFFICIELS.

---

— Sont nommés :

Professeur ordinaire, M. Édouard Morren, professeur extraordinaire à la faculté des sciences de l'université de Liège.

Professeur ordinaire, M. Auguste Gillon, professeur extraordinaire à la faculté des sciences de l'université de Liège.

Professeur extraordinaire à la faculté des sciences de l'université de Liège, M. Louis Perard, ingénieur honoraire des mines.

Professeurs extraordinaires à la faculté de médecine de l'université de Gand, M. Victor Deneffe, docteur en médecine, en chirurgie et en accouchements, docteur spécial en sciences chirurgicales, et M. Étienne Poirier, docteur en médecine, en chirurgie et en accouchements, docteur spécial en sciences médicales.

M. Deneffe donnera le cours de pathologie chirurgicale et le cours théorique des accouchements.

M. Poirier donnera le cours de pathologie et thérapeutique spéciales des maladies internes.

Professeur ordinaire, M. Richard Boddaert, professeur extraordinaire à la faculté de médecine de l'université de Gand.

Professeur extraordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, et dispensé du grade de docteur ou de licencié en philosophie et lettres, M. Frédéric Hennebert, docteur en droit, ancien lauréat du concours universitaire pour une question de philologie et pour une question de droit moderne.

Professeur à l'institut agricole de l'État, à Gembloux, M. Chevron, ingénieur honoraire des mines, répétiteur de sciences physiques et chimiques audit établissement.

Répétiteur des sciences physiques et chimiques à l'institut agricole de l'État à Gembloux, M. Pyro, ingénieur honoraire des mines.

— Par arrêté royal du 19 septembre 1868, MM. C. P. Serrure et P. A. Lenz, professeurs ordinaires à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, sont déchargés, le premier, du cours d'histoire politique de la Belgique; le second, du cours d'histoire politique de l'antiquité.

La cours d'histoire politique de l'antiquité est confié à M. Wagener, professeur ordinaire à la même faculté.

— Par arrêté royal du 19 septembre 1868, M. Louis Fraeys, professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Gand, est

déchargé du cours de pathologie et thérapeutique spéciales des maladies internes. Il donnera le cours de clinique obstétricale.

Il conserve le cours de clinique interne.

— Sont acceptées les démissions :

De M. Willems (J. B.), professeur de flamand à l'athénée royal de Tournai.

De M. Leclercq (J.), professeur de 4<sup>e</sup> latine à l'athénée royal de Liège.

De M. Hodeige (A), de ses fonctions de surveillant à l'athénée royal de Tournai.

De M. Loriaux (Auguste), de ses fonctions de directeur de l'école moyenne de l'État, à Marche.

De M. Lafaut (Pierre Joseph), de ses fonctions de premier instituteur à l'école moyenne d'Ypres.

De M. Josse (Henri), de ses fonctions de maître de dessin à l'école moyenne de l'État, à Furnes.

Le même arrêté nomme aux dites fonctions M. Vinck (Josse), architecte de la ville de Furnes.

De M. Dusauso (Hubert Emmanuel Désiré), de ses fonctions de premier régent à l'école moyenne de l'État, à Malines.

De M. Ghislain (Émile), de ses fonctions de second régent à l'école moyenne de l'État, à Braine-le-Comte.

— M. Van Nerum, (Charles), a été déchargé honorablement de ses fonctions de professeur spécial, directeur de la section normale primaire de Gand et du pensionnat y annexé.

— Sont nommés :

*A l'athénée royal de Bruxelles* : Second professeur de français, en remplacement de M. Brown, mis en disponibilité, M. Hovine (François), actuellement second professeur de français à l'athénée royal de Tournai.

*A l'athénée royal d'Anvers* : Professeur d'anglais, en remplacement de M. Sanders, démissionnaire, M. Inman (William-Mills), actuellement chargé du même service, à titre provisoire.

*A l'athénée royal de Gand* : Professeur de la classe préparatoire (section des humanités), à titre provisoire, en remplacement de M. Wyers (Joseph Mathieu), qui a été promu en cinquième latine, M. Stevens (Jean Gérard), actuellement professeur de la classe préparatoire (section professionnelle), à l'athénée royal d'Anvers.

*A l'athénée royal de Liège* : Professeur de quatrième latine, en remplacement de M. Leclercq, démissionnaire, M. Bernimoulin (Émile), actuellement professeur de quatrième latine, à l'athénée royal de Mons.

*A l'athénée royal de Bruges* : Professeur de physique, de chimie et d'histoire naturelle, en remplacement de M. Graff, décédé, M. Plateau (Félix), docteur en sciences naturelles, actuellement chargé du même service, à titre provisoire.

*A l'athénée royal de Mons* : Professeur de quatrième latine, en remplacement de M. Bernimoulin, qui reçoit une autre destination, M. Vieuxjean (Jules), actuellement professeur de cinquième latine.

Professeur de cinquième latine, M. Daxhelet (Nicolas Hubert), actuellement professeur de sixième latine ;

Professeur de sixième latine, M. François (Auguste), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, pour les humanités.

*A l'athénée royal de Tournai* : Professeur de quatrième latine, en remplacement de M. Maas, mis en disponibilité, M. Defossé (Léopold), actuellement professeur de cinquième latine à l'athénée royal de Namur ;

Professeur de sixième latine, en remplacement de M. Wyers, qui reçoit une autre destination, M. Raskop (Jean Hubert Guillaume), actuellement professeur des classes préparatoires réunies ;

Professeur des classes préparatoires réunies, M. Piters (Armand), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités ;

Professeur de flamand, en remplacement de M. Willems, démissionnaire, M. Verstraeten (Jean François), muni du diplôme de capacité pour l'enseignement du flamand, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement troisième régent à l'école moyenne de St-Ghislain.

Second professeur de français à l'athénée royal de Tournai, en remplacement de M. Hovine, qui a reçu une autre destination, M. Renard (Émile Pierre Emmanuel), docteur en philosophie et lettres actuellement professeur de seconde latine au collège communal de Louvain.

*A l'athénée royal de Namur* : Professeur de cinquième latine, en remplacement de M. Defossé, qui reçoit une autre destination, M. Wyers (Jean Léon Antoine), actuellement professeur de sixième latine à l'athénée royal de Tournai.

*A l'athénée royal d'Arton* : Professeur de flamand, en remplacement de M. Schretter, décédé, M. Devuyt (Bazile), muni du diplôme de capacité pour l'enseignement du flamand, actuellement chargé du même service, à titre provisoire.

— Par arrêté ministériel du 28 septembre 1868, M. Marsigny (Agathon Maurice Joseph), candidat en philosophie et lettres, est nommé surveillant à l'athénée royal de Tournai, en remplacement de M. Ilodeige, démissionnaire.

— Est nommé inspecteur provincial de la Flandre-Occid. : M. Germain.

— Par arrêté royal, du 25 septembre 1868, sont nommés :

*A l'école moyenne de Boom* : premier régent, en remplacement de M. André, qui reçoit une autre destination, M. Schamberger (Pierre Jean), actuellement second régent ;

Second régent, le sieur Mannekens (Jean), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement instituteur.

*A l'école moyenne de Malines* : premier régent, en remplacement de M. Dusausoy, démissionnaire, M. Géron (Vic.), actuellement second régent ;

Second régent, M. Van Poppel (François Ferdinand), actuellement troisième régent ;

Troisième régent, chargé de l'enseignement des sciences, M. Goffart (Henri Florent), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement deuxième instituteur dédoublant à l'école moyenne de Dinant.

*A l'école moyenne de Turnhout* : premier régent, chargé de l'enseignement des sciences, en remplacement de M. Lamborelle, qui reçoit une autre destination, M. Dephzon (Valéry), actuellement directeur de l'école moyenne de Braine le Comte ;

Second régent, en remplacement de M. Orthmeyer (Joseph), qui reçoit une autre destination, M. André (Édouard), actuellement premier régent à l'école moyenne de Boom ;

Troisième régent, en remplacement de M. Paumen, qui reçoit une autre destination, M. Demeyer (Albert André), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement assistant à l'école moyenne d'Aerschot.

*A l'école moyenne de Hat* : premier régent, en remplacement de M. Van Lint, démissionnaire, M. Orthmeyer (Joseph), actuellement second régent à l'école moyenne de Turnhout ;

Second régent, en remplacement de M. Schinckgen, démissionnaire, M. Nélis (Jules), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement second instituteur à l'école moyenne de Gosselies.

*A l'école moyenne de Louvain* : premier régent, en remplacement de M. Kinet, qui reçoit une autre destination, M. Mouzon (Joseph), actuellement second régent ;

Second régent, M. Abrassart (Jules Florent Aimé Joseph), actuellement troisième régent ;

Troisième régent, M. Goyens (Edmond), actuellement quatrième régent ;

Quatrième régent, chargé de l'enseignement des sciences, M. Plon (Charles), actuellement troisième régent à l'école moyenne de Gosselies.

*A l'école moyenne de Renatx* : directeur, en remplacement de M. Cocq, mis en disponibilité, M. Gheury (Joseph), actuellement premier régent à l'école moyenne de Thuin.

*A l'école moyenne de Braine-le-Comte* : directeur, en remplacement de M. Dephzon, qui reçoit une autre destination, M. Husson (Hubert), actuellement directeur à l'école moyenne de Limbourg ;

Premier régent, en remplacement de M. Royer, qui reçoit une autre destination, M. Devos (André), actuellement premier régent à l'école moyenne de Namur ;

Second régent, en remplacement de M. Ghislain, démissionnaire, M. Remacle (Jules Joseph), actuellement second régent à l'école moyenne de Stavelot.

*A l'école moyenne de Gosselies* : directeur, en remplacement de M<sup>r</sup> Lee-mans, mis en disponibilité, M<sup>r</sup> Kinet (Toussaint Joseph), actuellement premier régent à l'école moyenne de Louvain ;

Troisième régent, en remplacement de M<sup>r</sup> Plon, qui reçoit une autre

destination, M<sup>r</sup> Mathieu (Prosper Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement premier instituteur à l'école moyenne de Couvin.

*A l'école moyenne de Peruwelz* : second régent, en remplacement de M<sup>r</sup> Lorent, qui reçoit une autre destination, M<sup>r</sup> Harroy (Elisée Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement premier instituteur à la section préparatoire de l'école moyenne de Gosselies.

*A l'école moyenne de Saint-Ghislain* : troisième régent, en remplacement de M<sup>r</sup> Verstraeten, qui reçoit une autre destination, M<sup>r</sup> Bouve (Charles Théodore Corneille), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

*A l'école moyenne de Soignies* : premier régent, en remplacement de M<sup>r</sup> Lempereur, qui reçoit une autre destination, M<sup>r</sup> Lamborelle (Léopold Célestin), actuellement premier régent à l'école moyenne de Turnhout.

Régent, chargé des cours de sixième et de cinquième latine, M<sup>r</sup> Demay (Louis), candidat en philosophie et lettres, ancien professeur et régent, respectivement, au collège communal et à l'école moyenne de l'État, à Huy.

*A l'école moyenne de Thutn* : premier régent, en remplacement de M. Gheury, qui reçoit une autre destination, M. Thumas (Charles François Michel Désiré), actuellement second régent ;

Second régent, M<sup>r</sup> Crevecœur (Maurice), actuellement second régent à l'école moyenne de Spa.

*A l'école moyenne de Limbourg* : Directeur, en remplacement de M. Husson, qui reçoit une autre destination, M. Lempereur (Ferdinand Joseph), actuellement premier régent à l'école moyenne de Soignies.

*A l'école moyenne de Spa* : Second régent, à titre provisoire, chargé de l'enseignement des sciences, en remplacement de M. Crevecœur, qui reçoit une autre destination, M. Haut (Charles Nicolas Henri), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement assistant à l'école moyenne de Waremme.

*A l'école moyenne de Stavelot* : Second régent, en remplacement de M. Remacle, qui reçoit une autre destination, M. Gilmont (Julien Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement instituteur.

*A l'école moyenne de Waremme* : Troisième régent, M. Lesoir (Félicien), actuellement troisième régent à l'école moyenne de Virton.

*A l'école moyenne de Marche* : Second régent, en remplacement de M. Hustin, déchargé de ses fonctions, M. Soukin (Jean Baptiste), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement premier instituteur à la section préparatoire de l'école moyenne de Wavre.

*A l'école moyenne de Saint Hubert* : Premier régent, en remplacement de M. Berton, qui a reçu une autre destination, M. Lorent (Antoine Godefroid), actuellement second régent à l'école moyenne de Péruwelz.



*A l'école moyenne de Namur* : Premier régent, en remplacement de M. Devos, qui reçoit une autre destination, M. Royer (Louis Joseph), actuellement premier régent à l'école moyenne de Braine-le-Comte.

*A l'école moyenne de Rochefort* : Premier régent, en remplacement de M. Delgoffe, mis en disponibilité, M. Requette (Charles Léopold), actuellement second régent ;

Second régent, M. Bertiau (Zéphirin Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement instituteur à la section préparatoire de l'école moyenne d'Andenne.

*A la section préparatoire de l'école moyenne d'Aerschot* : Assistant, en remplacement de M. Demeyer, qui reçoit une autre destination, M. Van de Castele (Roland), élève diplômé de l'école normale de Nivelles.

*A la section préparatoire de l'école moyenne de Boom* : Assistant, en remplacement de M. Lambrechts, promu à la place de second régent, M. Lambert (Edmond), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

*A la section préparatoire de l'école moyenne de Louvain* : Deuxième instituteur dédoublant, en remplacement, de M. Courtmans, démissionnaire, M. Paumen (Nicolas), actuellement troisième régent à l'école moyenne de Turnhout.

*A la section préparatoire de l'école moyenne de Wavre* : Premier instituteur, en remplacement de M. Soukin, qui reçoit une autre destination, M. Stiénon (Félicien), actuellement deuxième instituteur ;

Deuxième instituteur, M. Lecoyer (Cyprien Joseph), actuellement instituteur à l'école moyenne de Neufchâteau.

*A la section préparatoire de l'école moyenne de Bruges* : Deuxième instituteur dédoublant, en remplacement de M. Van de Castele, qui reçoit une autre destination, M. Ringoot (Jean), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

*A la section préparatoire de l'école moyenne de Gosselies* : Premier instituteur, en remplacement de M. Harroy, qui reçoit une autre destination, M. Verlaine (François Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement assistant à l'école moyenne de Limbourg ;

Deuxième instituteur, en remplacement de M. Nélis, qui reçoit une autre destination, M. Van Roo (Amand Gérard), actuellement deuxième instituteur dédoublant ;

Deuxième instituteur dédoublant, M. Defgnée (Victor François Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

*A la section préparatoire de l'école moyenne de Saint Ghislain* : deuxième instituteur, en remplacement de M. Coulon, démissionnaire, M. Ducoffre (Antoine Camille Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

*A la section préparatoire de l'école moyenne de Limbourg* : assistant, en remplacement de M. Verlaine, qui reçoit une autre destination, M. Ber-

trand (Emile Edouard Joseph), élève diplômé de l'école normale de Couvin.

*A la section préparatoire de l'école moyenne de Stavelot* : instituteur, en remplacement de M. Gilmont, promu à la place de second régent. M. Lenoir (Nicolas Joseph), actuellement assistant :

Assistant, M. Arnold (Oscar Henri Antoine), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

*A la section préparatoire de l'école moyenne de Waremme* : premier instituteur, M. Jamart (Léopold), actuellement instituteur.

Deuxième instituteur, en remplacement de M. Haut, qui reçoit une autre destination, M. Mirguet (Victor Hubert Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

*A la section préparatoire de l'école moyenne de Neuschâteau* : instituteur, en remplacement de M. Lecoyer, qui reçoit une autre destination, M. Verheggen (Henri), actuellement assistant.

Assistant, M. Couturier (Léopold Louis), élève diplômé de l'école normale de Nivelles.

*A la section préparatoire de l'école moyenne de Saint Hubert* : instituteur, en remplacement de M. Gillet, déchargé de ses fonctions, M. Pellegrin (Sylvain Charles), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

*A la section préparatoire de l'école moyenne de Courvin* : instituteur, en remplacement de M. Mathieu, qui reçoit une autre destination, M. Berger (Alphonse Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

*A la section préparatoire de l'école moyenne de l'État, à Ypres* : Premier instituteur, en remplacement de M. Lafaut, démissionnaire, M. Van Eenoo (Léopold), actuellement deuxième instituteur dédoublant ;

Deuxième instituteur dédoublant, M. Claeys (Auguste), élève diplômé de l'école normale de Bruges.

*A la section préparatoire de l'école moyenne d'Anvers* : Deuxième instituteur, en remplacement de M. Adams (Gérard), démissionnaire, M. Libotte (Jean Pierre François), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement deuxième instituteur dédoublant ;

Deuxième instituteur dédoublant, en remplacement de M. Van Wymelbeke, décédé, M. Servais (Félix Constantin), aspirant professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement premier instituteur dédoublant à l'école moyenne de Malines.

*A la section préparatoire de l'école moyenne de Matines* : Premier instituteur dédoublant, en remplacement de M. Servais, qui reçoit une autre destination, M. Florus (Louis), aspirant professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

— Directeur de l'école moyenne de Marche, en remplacement de M. Loriaux, démissionnaire, M. Gœury (Joseph Théophile), premier régent à l'école moyenne de l'État, à Péruwelz.

## NOUVELLES DIVERSES.

Les élèves de l'École normale des humanités ont passé cette année encore de forts brillants examens devant le jury chargé de délivrer les diplômes d'aspirant professeur agrégé et de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités. Le premier de ces diplômes a été obtenu par M<sup>r</sup> Kurth avec *la plus grande distinction*, par MM. Verley et Dupont avec *grande distinction*. MM. Blondel, François, De Wael et Peters ont été, tous les quatre, proclamés professeurs agrégés avec *grande distinction*.

Les examens pour l'obtention du diplôme de capacité pour l'enseignement des langues modernes ont eu le résultat suivant : M<sup>r</sup> Dieschburg, professeur au collège de Chimai et M<sup>r</sup> Micheels, professeur à l'athénée de Mons, ont reçu le diplôme de capacité pour l'enseignement de la langue allemande ; le premier a passé d'une manière satisfaisante, le second avec distinction. M<sup>r</sup> Micheels était déjà porteur du diplôme de capacité pour l'enseignement de la langue flamande. MM. De Vuyst, chargé du cours de flamand à l'athénée d'Arlon et Sabbe de Gand, ont subi l'examen pour l'enseignement de la langue flamande, M<sup>r</sup> De Vuyst d'une manière satisfaisante, M<sup>r</sup> Sabbe avec distinction.

### RÉSULTAT DES EXAMENS D'ADMISSION ET DE PASSAGE

#### A l'École Normale des Humanités à Liège.

*Ont été admis à la 1<sup>re</sup> année d'études* (les élèves sont placés par ordre de mérite) : MM. De Moor, Désiré, de Louvain ; Van Veerdeghe, François, de Ledeberg. (Les deux élèves précités sont sortis de l'athénée de Gand). Novent, Eugène Alphonse Victor, d'Oostacker ; Angenot, Victor, de Tongres.

*A la 2<sup>e</sup> année d'études* : MM. Wanten, Godefroid Auguste, de Saint-Trond ; Fredericq, Paul, de Gand ; Kaivers, Jean Nicolas, de Verviers.

*A la 3<sup>e</sup> année d'études* : MM. Deblock, Raimond, de Damme ; Magin, Joseph, d'Arlon ; Descamps, Frédéric Léopold, de Mons.

*A la 4<sup>e</sup> année d'études* : MM. Kurth, Godefroid, d'Arlon ; Verly, Auguste, de Latour ; Dupont, Henri, d'Anvers.

#### A l'École Normale des Sciences à Gand.

*Ont été admis* : A. *En qualité d'élèves de la première année d'études.*

Les sieurs Pallemarts (Jean Bernard), de Malines ;  
Schoentjes (Henri Charles Jacques), d'Anvers ;

B. *En qualité d'élèves de la deuxième année d'études.*

Les sieurs De Moor (Jean Frédéric), de Louvain ;  
Pasquier (Ernest Louis Joseph), de Fleurus ;  
Passau (Henri Joseph), d'Arlon.

— L'Académie (classe des Beaux-Arts) arrête son choix sur les quatre questions suivantes, destinées à former le programme de concours pour l'année 1869;

1<sup>re</sup> Question. — “ Apprécier Rubens comme architecte.

„ Les villes d'Anvers et de Bruxelles comptent diverses constructions dont on attribue les plans à Rubens. La tradition admise à cet égard est-elle authentique ou ne faut-il attribuer le style architectonique, qui domine dans ces constructions, qu'à l'influence exercée par les conseils, par les élèves et par les ouvrages du grand maître flamand? On demande un examen de ces deux hypothèses? „

2<sup>e</sup> Question. — “ Faire l'histoire des ateliers de gravure qui du commencement du xvi<sup>e</sup> siècle à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, ont existé dans la ville d'Anvers. Citer les noms et indiquer la nationalité des artistes, peintres, dessinateurs, graveurs, qui ont travaillé dans ces ateliers. Apprécier leurs ouvrages au point de vue spécial de l'art du graveur.

„ Rechercher quels étaient les principaux débouchés ainsi que la valeur approximative des exportations des produits de cette industrie. „

3<sup>e</sup> Question. — “ Sous quelles formes l'idée satirique s'est-elle manifestée dans l'art flamand du moyen âge? Indiquer les principaux manuscrits des arts graphiques et plastiques où cette idée a reçu son expression. „

4<sup>e</sup> Question. — “ Exposer l'état de la musique dans les Pays-Bas et dans le pays de Liège durant le xviii<sup>e</sup> siècle. Indiquer quels artistes compositeurs et virtuoses belges se sont distingués à cette époque, tant dans les provinces belges qu'à l'étranger. „

Le prix pour la première, la troisième et la quatrième question sera de huit cents francs; il sera de mille francs pour la deuxième.

Les auteurs des mémoires insérés dans les recueils de l'Académie ont droit à recevoir cent exemplaires particuliers de leur travail. Ils ont, en outre, la faculté de faire tirer des exemplaires, en payant à l'imprimeur une indemnité de quatre centimes par feuille.

Les mémoires destinés aux concours doivent être écrits lisiblement, rédigés en français, en latin ou en flamand, et adressés, francs de port, au secrétaire perpétuel avant le 1<sup>er</sup> juin 1869.

— La classe inscrit, dès à présent, dans son programme de concours pour 1870, les questions suivantes; elle réserve un prix de huit cents francs à la première et un de mille francs à la seconde :

1<sup>re</sup> Question. — “ Exposer l'origine et l'organisation des maîtrises des églises dans les Pays-Bas et dans le pays de Liège. Dire quelle fut la part de ces maîtrises dans les progrès de l'art musical. Déterminer quelles furent les causes de leur prospérité et de leur décadence. „

2<sup>e</sup> Question. — “ Rechercher l'époque à laquelle l'architecture a subi, dans les Pays-Bas, l'influence italienne. Indiquer les personnages auxquels on doit attribuer cette influence et citer les œuvres des artistes. „

Les formalités à observer par les concurrents sont les mêmes que celles prescrites pour le concours de 1869.

---

*Nécrologie.* — En Belgique : CHARLES ONDEREET, un des vétérans de la littérature et de la scène flamandes, à Gand, à l'âge de 64 ans. Onderet a produit 25 pièces originales. Comme acteur et comme auteur, il remporta des triomphes qui vivent dans la mémoire de tous. Il est un des membres fondateurs des *Métomanes*, *Sans nom non sans cœur*, et membre d'honneur de toutes les sociétés dramatiques du pays. — M<sup>r</sup> K. L. TORFS, Auteur avec M<sup>r</sup> MERTENS de la remarquable *Histoire d'Anvers*, il a seul, plus tard, revu et complété ce travail et en a publié, il y a deux ans, une seconde édition en deux forts volumes. M<sup>r</sup> Torfs cultivait les deux langues et a publié tour à tour en français et en flamand plusieurs ouvrages intéressants. Il fut pendant plusieurs années le rédacteur du journal libéral flamand *Het Antwerpsch Nieuwsblad*. Il était membre de l'académie d'archéologie de Belgique et de plusieurs autres sociétés savantes.

A l'étranger : M<sup>r</sup> LOLLLOT, professeur d'histoire au lycée, à Périgueux. — M<sup>r</sup> BRUGSMA, directeur de l'école normale d'instituteurs de Groningue, après 50 ans de services scolaires. — M<sup>r</sup> WILLIAM BELL, de Londres, connu par ses études littéraires et archéologiques. Il est décédé à Bonn, où il était allé pour assister au congrès international d'archéologie. — M<sup>r</sup> le docteur E. MONNERET, professeur de clinique médicale à la faculté de médecine de Paris. — M<sup>r</sup> LASSEAUX, éminent botaniste, à qui le Muséum de Paris doit de riches collections. — M<sup>r</sup> BREIT, professeur d'obstétricie à l'université de Tubingue. — M<sup>r</sup> LÉONARD FRANÇOIS SIMPSON, linguiste érudit, rédacteur en chef du *Times* pour la partie étrangère. — SCHÖNBEIN, célèbre chimiste de Bale. On lui doit la découverte de l'ozone et l'invention du fulmi-coton. — M<sup>r</sup> BOUCHER DE PERTHES, ce savant qui a tant fait pour la géologie antéhistorique, a succombé à l'âge de 80 ans. On doit, à M<sup>r</sup> Boucher de Perthes, la découverte de la célèbre mâchoire de Moulin-Quignon et la création du musée antéhistorique d'Amiens, ainsi que du magnifique établissement que M<sup>r</sup> Bertrand dirige dans le château de Saint-Germain. Les deux ouvrages scientifiques dans lesquels l'auteur a exposé ses découvertes sont : *La Création*, 5 vol., essai sur l'origine et la formation progressive des êtres ; *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, mémoire pour l'industrie primitive et les arts à leur origine. — M<sup>r</sup> F. BARRIÈRE qui publia, avec M<sup>r</sup> Saint-Albin Berville, la *Collection de Mémoires relatifs à la Révolution française*, qu'il fit passer plus tard en grande partie dans sa *Bibliothèque des Mémoires relatifs au dix-huitième siècle*. On a de lui une édition des ouvrages de *Madame de Campan*, dont il publia aussi les *Mémoires*; un *Essai sur les mœurs et les usages du dix-septième siècle*; une édition des *Mémoires du comte de Lomonte de Brienne*; des *Tableaux de genre et d'histoire*; la *Cour et la Ville*, sous *Louis XIV*, *Louis XV* et *Louis XVI*. — JACQUES VAN LENNEP, célèbre romancier hollandais, décédé à Oosterbeek, à l'âge de 66 ans.

L'ENSEIGNEMENT MOYEN EN BELGIQUE  
EST-IL EN DÉCADENCE?  
COMMENT PEUT-ON LE FORTIFIER?

---

Monsieur le Ministre de l'Intérieur a récemment soumis aux délibérations du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, les trois questions que voici : Faut-il fortifier ou réduire l'étude du grec ? De quelle manière pourrait-on améliorer celle du latin ? Ne serait-il pas désirable qu'on apprît mieux les langues modernes ? Je ne me propose pas de les examiner à fond, ni de faire l'apologie de l'étude des langues anciennes, d'autres s'acquitteront de ce soin ; je veux seulement mettre en lumière un petit nombre de *faits*, qui montreront qu'avant de s'en prendre aux méthodes et même un peu aux professeurs, les adversaires de l'organisation actuelle auraient dû chercher ailleurs les causes de l'insuffisance des résultats dont ils croient avoir à se plaindre.

Si l'on dit que " les meilleurs élèves ne peuvent, après avoir terminé leurs humanités, *lire couramment* un prosateur grec, „ on a parfaitement raison. Mais à qui la faute ? il ne faut pas oublier que le gouvernement, en réorganisant l'enseignement en 1850, ne s'est pas proposé de faire atteindre ce but. C'est une vérité dont on reste convaincu si l'on réfléchit au peu de temps qu'il a accordé à l'étude du grec. Cette étude avait, avant 1850, dans certains athénées communaux, deux fois autant d'heures et même plus. A Mons, par exemple, on la commençait en sixième ; à Gand on lui consacrait trente heures par semaine dans toutes les classes réunies ; aujourd'hui elle en a un peu plus de douze. Et on appelle cela " un temps énorme ! „ Il peut sembler au contraire que ce soit là un véritable minimum, surtout si l'on considère que dans les bons gymnases de l'Allemagne on en donne trente-six et même quarante-deux. Réduire encore l'étude du grec,

ce serait à restreindre à peu près à l'enseignement des formes; autant vaudrait la supprimer.

Je viens de dire que, dans toutes les classes réunies, on donne à peu près douze heures par semaine à l'étude du grec. Comptons : on commence le grec en cinquième vers les vacances de Pâques; on l'apprend donc pendant quatre ans et quatre mois à peu près, et non pas pendant cinq ans, comme on dit. Mais ces quatre mois peuvent à peine venir en ligne de compte. Si l'on admet qu'en si peu de temps le jeune élève soit parvenu à lire, à écrire, à décliner et à conjuguer, en se bornant à ce qu'il y a de plus régulier, il ne faut pas perdre de vue qu'immédiatement après il a six ou sept semaines de vacances, et que ne travaillant pas pendant tout ce temps, ne connaissant encore qu'imparfaitement les formes si compliquées de la langue, il a nécessairement beaucoup oublié en venant se remettre sur les bancs. Les professeurs de quatrième ne le savent que trop, aussi sont-ils forcés de recommencer les déclinaisons et les conjugaisons. Ces quatre mois ne comptent donc que pour bien peu de chose dans l'enseignement du grec; on les retrancherait et les résultats seraient à peu près les mêmes. De quatrième en rhétorique on a trois heures par semaine dans chaque classe, soit douze heures pour les quatre classes réunies. On peut hardiment affirmer, et l'on ne sera contredit par aucun de ceux qui connaissent les difficultés de cet enseignement, que les résultats qu'on obtient avec ces douze heures par semaine ne peuvent guère être meilleurs qu'ils ne le sont actuellement. A mon avis, ils dépassent même toute attente. Quand on considère qu'on n'explique pas seulement les prosateurs attiques, mais Hérodote et Homère, et que par conséquent on doit apprendre le dialecte *attique*, le dialecte *ionien* et le dialecte *homérique*; qu'il y a, à chaque changement d'auteurs, à lutter avec de nouvelles difficultés; qu'on n'apprend pas seulement une langue grecque, mais au moins deux, dont chacune a sa grammaire à part, on est forcé d'avoir en haute estime l'habileté et le zèle des professeurs et de concevoir une bonne opinion de la méthode qu'ils emploient. Si l'on avait considéré tout cela, on n'aurait pas dit que tout le mal vient de ce que nos professeurs n'enseignent pas le grec " d'une manière littéraire comme autrefois. „ Ils le feraient avec un

plaisir infini, si l'on voulait bien leur en accorder le temps.

On dit des langues modernes que si on leur consacrait le même temps qu'aux langues anciennes, on obtiendrait de bien meilleurs résultats. L'expérience est toute faite : l'allemand a dix-sept heures par semaine dans la section professionnelle des collèges wallons, tandis que le grec n'en a que quatorze, qui, comme nous l'avons vu, ne peuvent guère compter que pour douze ou treize. Est-ce qu'on comprend beaucoup plus facilement la prose de Schiller que celle de Xénophon? Est-ce qu'il ne faut pas " avoir recours au dictionnaire pour traduire quelques pages „ de Goethe ou de Lessing? Est-ce que l'enseignement de l'allemand est plus littéraire que celui du grec? Jamais personne n'a pu s'apercevoir que les élèves professionnels fussent plus forts en allemand en proportion des heures qu'ils ont en plus; et cependant ils n'ont à apprendre *ni l'accentuation, ni les formes compliquées de deux dialectes, ni une syntaxe aussi riche et aussi savante que la syntaxe grecque*. S'il restait des doutes à cet égard, qu'on prenne les deux meilleurs élèves des deux rhétoriques d'un collège wallon, et qu'on leur donne à traduire, à l'un une page de l'Anabase, à l'autre une page de l'Abfall der Niederlande, je ne crains point que la comparaison soit en défaveur de l'humaniste.

Monsieur le Ministre de l'Intérieur dit : " Il importe, dans la section professionnelle surtout, que l'enseignement des langues modernes ne soit pas limité à ce que réclament l'industrie et le commerce. Des professeurs instruits trouveront à faire de l'enseignement de ces langues un moyen de développer le sentiment littéraire chez ceux surtout auxquels la connaissance des écrivains de l'antiquité reste étrangère. „ On ne peut qu'applaudir à ces paroles. Il ne suffit cependant pas d'avoir des professeurs *instruits*, il faut encore leur donner le *temps nécessaire*. Les *analyses littéraires* et même les *exercices d'élocution* sont depuis longtemps inscrits dans les programmes du gouvernement, pourquoi ne réussissent-ils pas autant qu'on peut le désirer? La *principale* cause en est qu'on n'a pas même assez de temps pour bien apprendre la langue, c'est-à-dire les mots, les expressions, la grammaire. On ne



couronne pas un édifice qui n'est qu'à moitié achevé. J'ai toujours pensé que la langue allemande, dans la section professionnelle, devrait avoir à peu près le même rôle que le latin dans la section des humanités. Qu'on cherche à l'approfondir en lui accordant un plus grand nombre d'heures, et qu'on fasse ce qu'on appelle des humanités modernes, les véritables humanités n'auront jamais rien à craindre de la comparaison.

Monsieur le Ministre désire aussi qu'on améliore l'étude du latin, et tout le monde doit lui savoir un gré infini d'avoir de nouveau appelé l'attention sur cette question importante.

Le conseil de perfectionnement, après plusieurs années d'expérimentation, après mûre réflexion et discussion approfondie en présence des délégués du professorat, a proposé au gouvernement le principal moyen d'amélioration. S'il avait été adopté on aurait pu en outre *et surtout fortifier l'enseignement du grec, de l'allemand, de l'histoire et de la géographie.*

En France on apprend le latin pendant huit ans, en Autriche et en Bavière, pendant huit ans aussi, dans le reste de l'Allemagne, pendant huit, neuf ou même dix ans; en Belgique on ne lui en donne que *six* <sup>(1)</sup>. Le Conseil désirait modestement une septième année d'études, comme la désire

---

(1) Nous ne comprenons pas comment I. B. A. a pu écrire dans *l'Écho du Parlement* du 22 décembre : « N'oublions pas d'ailleurs qu'au sortir de l'athénée nos humanistes continuent à l'université, pendant une année encore, l'étude des langues anciennes pour se préparer à la candidature en philosophie ou à l'épreuve préparatoire, de sorte qu'en fait cette étude embrasse aujourd'hui sept ans et demi. » Comment Mr A. peut-il accumuler tant d'inexactitudes ? A l'université, on ne continue le grec ni pour l'épreuve préparatoire ni pour la candidature en philosophie, — les élèves qui se destinent au droit continuent seuls l'étude du latin, — pendant une année ? oui, mais le public serait plus à même d'apprécier l'importance de cette étude si Mr A nous disait qu'on n'y consacre à peu près que septante ou même *cinquante* heures et qu'on explique cinquante chapitres de Tacite, c'est-à-dire 18 à 24 pages de l'édition de Dubner ; et l'on appelle cela faire du latin pendant un an. Mr A suppose aussi qu'on a six ans et demi de latin au collège ; il de vrait cependant savoir que les élèves entrent ou peuvent entrer en sixième sans connaître un mot de latin, et que même le gouvernement a fait des recommandations dans ce sens.

aujourd'hui la *ligue de l'enseignement*; il n'a pas pu l'obtenir.

Cependant il y a des hommes, bien intentionnés sans doute, mais ne connaissant pas bien les faits, qui profitent de la situation qu'on a faite à notre enseignement, pour attaquer tout, organisation, méthodes et professeurs. Parler de la décadence des études moyennes est devenu depuis quelque temps à la mode. Chacun apporte ses remèdes; les uns veulent nous ramener à ce qu'il y a de moins bon en France et ce qu'on critique en France même; les autres veulent bouleverser de fond en comble ce qui existe, et mettre en pratique des théories nouvelles, qui ne sont appliquées dans aucun pays de l'Europe. On serait tenté de s'écrier avec le poète :

Non tali auxilio, nec defensoribus istis

Tempus eget.

L'enseignement moyen n'est pas aussi malade qu'on le pense, et il n'a pas besoin des remèdes héroïques qu'on préconise. *Il est surtout loin d'être en décadence.* Pour qu'il y ait décadence, il faut qu'il y ait eu prospérité. Quand donc les études en général ont-elles été meilleures qu'aujourd'hui? Ce n'est pas sans doute au 18<sup>e</sup> siècle. Pour ne consulter que mes propres souvenirs, j'ai beau remonter jusqu'en 1830 et même jusqu'en 1825, je ne vois nulle part de traces de cet état florissant qu'on nous oppose. La vérité est que l'instruction moyenne, qui laissait beaucoup à désirer avant 1830, qui était tombée beaucoup plus bas dans les premières années après la conquête de notre indépendance, s'est peu à peu relevée, et n'a cessé, depuis sa réorganisation en 1850, de faire de grands progrès. Grâce au conseil de perfectionnement et au gouvernement, l'organisation générale répond mieux aux besoins de notre temps, et les humanités, qu'on met aujourd'hui en cause, ont reçu une impulsion dont on a déjà recueilli de bons fruits et dont on peut en attendre de meilleurs encore. La formation de professeurs instruits et capables est dorénavant assurée, et les bonnes méthodes tendent de plus en plus à prendre racine. Le grec même, qui est resté le plus en souffrance parce qu'on l'a réduit à un minimum d'heures, est enseigné avec plus de succès que dans beaucoup d'anciens collèges et athénées.

On parle de décadence, et jamais il n'y eut un meilleur

corps professoral, jamais les méthodes ne furent plus rationnelles, et pour l'enseignement des langues et pour celui de l'histoire et de la géographie. Autrefois on nous faisait faire séparément des thèmes, des versions, de la grammaire; nous apprenions la grammaire page par page sans application directe et immédiate, ni dans les thèmes ni dans la chrestomathie. Le gouvernement a au contraire recommandé les *thèmes d'imitation*, dans lesquels on utilise et les phrases de l'auteur expliqué et les règles syntaxiques qu'on vient d'apprendre. Tous les exercices se prêtent un mutuel appui, et, comme je l'ai déjà dit ailleurs " de cette manière l'élève retient mieux les formes, les mots, les règles, et les apprend avec d'autant plus de goût qu'ils lui servent tout d'abord à des exercices qui, habilement dirigés, ne laissent pas de l'intéresser vivement, tout en fortifiant sa mémoire et en éveillant son intelligence. „ Le professeur fait un choix des règles de la grammaire, et il ne fait apprendre que ce qui est fondamental et indispensable; quant au reste, l'élève y a recours, comme il a recours à un dictionnaire, lorsqu'il rencontre des difficultés dans les auteurs ou dans les thèmes. Autrefois on nous faisait réciter des manuels d'histoire et de géographie; depuis 1850 on recommande aux professeurs d'enseigner la géographie au moyen des cartes, et l'histoire, non pas par des *dictées* comme dans certains collèges d'un pays voisin, mais par l'*exposition orale*, et, en partie, par la *rédaction*.

Je ne serais pas entré dans ces petits détails si les adversaires de ce qui existe chez nous ne m'en avaient donné l'exemple. On veut que nous améliorions l'enseignement de l'histoire, et l'on recommande une méthode qu'on a recommandée depuis longtemps, et que bien des professeurs appliquent avec succès; seulement le temps leur manque pour en tirer tous les fruits possibles<sup>(1)</sup>. Pour perfectionner l'enseignement du latin, on nous conseille de nous en tenir aux vieux livres, comme si le perfectionnement consistait à faire d'abord apprendre des solécismes. Et voyez la contradiction: on veut

---

(1) Cette méthode est suivie aussi dans certains gymnases d'Allemagne, v. mon rapport adressé en 1861 à monsieur le Ministre de l'Intérieur, et publié en 1863 sous le titre de *questions d'enseignement moyen*.

la suppression des thèmes latins, " qui seuls, „ dit Dubner, " affermissent dans les jeunes esprits la connaissance exacte des éléments d'une langue, „ et cependant on recommande des auteurs qui ont principalement en vue le thème latin.

On loue aussi la philologie comparée, cette " belle conquête de la science allemande. „ On veut en outre que le professeur " s'en serve pour rendre plus intéressante et plus philosophique l'étude des langues anciennes. „ Mais pour faire de la *grammaire comparée*, (1) il faut bien avoir un objet de comparaison; et comme la *grammaire comparée* s'occupe spécialement de radicaux, de préfixes, de terminaisons, de déclinaisons et de conjugaisons, il faudrait d'abord insister pour qu'on enseignât tout cela à fond pour une langue, pour le latin ou pour le grec. Que diront alors ceux qui reprochent déjà à nos professeurs " d'enseigner le grec dans un esprit purement grammatical, d'assommer les élèves d'un indigeste fardeau de formes? „ Mais ceux-là même qui recommandent cet enseignement lexicographique, ce pur enseignement de *formes*, veulent aussi et en même temps qu'on enseigne le moins de *formes* possibles; tantôt ils veulent qu'on compare le latin et le grec au sanscrit et aux langues germaniques, tantôt ils crient à l'abomination pour peu qu'ils voient qu'on compare une terminaison latine à une terminaison grecque. Quant à moi, j'aime aussi que les professeurs des classes supérieures fassent de temps en temps, comme le fait un excellent et savant professeur de l'athénée de Gand, des rapprochements linguistiques, mais en Allemagne même, le berceau de la nouvelle science, où la question vient d'être débattue dans une réunion de professeurs éminents, on n'a pas encore osé introduire pour le latin une *grammaire historique*. Les Allemands disent que la linguistique, l'histoire et la transformation des désinences et des mots ne sont pas le fait des gymnases, et que le but des humanités est tout différent.

Après avoir parlé de l'organisation de l'enseignement et des méthodes, disons un mot des résultats qu'on obtient. J'ose

---

(1) C'est ainsi qu'on nomme en Allemagne ce qu'on appelle en France philologie comparée; c'est peut-être plus clair.

affirmer que ces résultats sont, *pour une partie de nos élèves*, tout ce qu'on peut attendre de bonnes méthodes et du temps qu'on met à l'étude de chaque branche. Si nous sommes inférieurs aux Allemands, cela vient surtout de ce qu'ils ont deux, trois ou quatre années de plus, et de ce que leur abiturientenexamen (examen de gradué en lettres) est *sérieux*. Cependant nos bons élèves d'aujourd'hui peuvent soutenir la comparaison avec les bons élèves d'autrefois. J'ai été à même de comparer les devoirs des élèves d'un bon athénée d'avant 1830 avec les devoirs des élèves de l'athénée de Gand, il m'a été impossible de voir la supériorité des premiers ; on *écrivait* un peu mieux le latin parce qu'on faisait plus de thèmes, et l'on était surtout plus fort en vers latins, exercice qui nous prenait alors beaucoup de temps ; mais aujourd'hui on a une intelligence plus approfondie des auteurs latins et grecs, et l'instruction générale est beaucoup plus solide. On dit que de ces anciens collèges sont sortis un grand nombre d'hommes éminents qui à la connaissance approfondie du corpus juris joignent celle des auteurs latins. Mais n'oublions pas que ces hommes, au sortir des études moyennes, ont continué, pendant quatre ou cinq ans, à apprendre le latin à l'université, où tous les cours, sans excepter même la géométrie, se donnaient en latin. Au reste, on fera peut-être un jour le même éloge de nos jeunes avocats ou de nos jeunes magistrats. Nous connaissons d'anciens élèves de l'athénée de Gand qui font leurs délices de la lecture de Tacite et ne reculent même pas devant celle de Thucydide. Disons encore que nos bons élèves peuvent même entrer en lutte avec les élèves des collèges de France, quoique ceux-ci aient plus d'années d'études. Nous en connaissons un qui, en sortant de l'athénée de Gand, est allé doubler sa rhétorique à Paris et quoiqu'il eût refusé de se faire mettre en serre chaude (comme c'est l'usage) et d'étudier une seule branche, y obtint, au *concours général*, le premier accessit en version latine, le 3<sup>e</sup> accessit en version grecque, après avoir remporté, dans le concours particulier de son collège, le premier prix de version latine, un prix de version grecque et un prix de discours français. Notons qu'en doublant sa rhétorique, cet élève avait encore une année d'études de moins que ses concurrents, qui en avaient huit. Ajoutons enfin que nous voyons toujours se présenter devant le

jury d'examen pour la philosophie un certain nombre d'élèves bien préparés, et qui savent expliquer à vue Tite-Live et Cicéron de manière à satisfaire complètement tous les examinateurs.

Nous n'hésitons pas à conclure que c'est calomnier l'enseignement de nos athénées que de dire qu'il est en décadence et qu'il ne produit pas des élèves solidement préparés.

Hâtons-nous d'avouer qu'à côté des bons résultats nous en avons aussi qui sont bien médiocres, et qu'il y a encore un plus grand nombre d'élèves trop peu instruits ou même très-faibles. Il en a été de même autrefois. Avant 1830, lorsque la faculté de philosophie de l'Université de Gand comptait soixante à soixante-dix élèves, la *grande majorité* n'avait-elle pas une instruction insuffisante ?

Malheureusement pour la réputation de l'enseignement en général (mais heureusement peut-être pour l'avenir des études), on ne voit aujourd'hui que les élèves médiocrement instruits ; au concours général, dans les examens de gradué en lettres, dans ceux de philosophie, ils s'imposent à l'attention par leur nombre. C'est là la plaie de notre enseignement.

Est-ce que pour cela l'organisation elle-même est mauvaise ? Faut-il pour cela la bouleverser, et changer des méthodes qui sont à peine expérimentées chez nous, et malgré les bons résultats qu'elles produisent en Allemagne ? Cela ne remédierait absolument à rien.

Les causes de l'insuffisance de l'instruction du grand nombre des élèves sont ailleurs.

Il y en a qui peuvent être écartées ou atténuées par des mesures administratives, il y en a d'autres devant lesquelles le conseil de perfectionnement et le gouvernement restent impuissants.

Nous n'avons pas seulement une sorte d'enseignement moyen, nous en avons trois : à côté de l'enseignement de l'État il y a l'enseignement communal et l'enseignement libre, sur lequel l'État n'a aucune action directe ; à côté d'établissements complets il y en a aussi d'incomplets. Quand le nombre des professeurs est trop restreint, il est impossible d'exécuter convenablement tout le programme. Est-il étonnant qu'il y ait un grand nombre d'élèves assez mal préparés ?

Quand on a la liberté illimitée de l'enseignement, il faut surtout, pour élever le niveau des humanités, une *sanction sérieuse* au bout des études.

On peut améliorer les jurys combinés par des mesures administratives, mais il vaudrait encore mieux les remplacer par une autre institution.

Si, au lieu de cela, on faisait des changements profonds aux programmes et aux méthodes, on ne remédierait à rien. Ces changements amènent toujours des perturbations, et c'est l'enseignement de l'État qui en souffrirait principalement. Nous avons trop de confiance dans le conseil de perfectionnement pour croire un instant qu'il veuille proposer de faire des expériences dans nos athénées comme *in anima vili*, et nous ne craignons pas qu'on dise plus tard ce que le vice-recteur de l'Académie de Paris, M<sup>r</sup> Artaud, disait à la distribution solennelle des prix au Lycée Napoléon : " Nous ne connaissons que trop le danger des *expérimentations aventureuses* dans ce qui touche l'éducation de la jeunesse. Depuis quelques années nous n'avons guère fait que travailler à relever des *ruines* et à restaurer ce qu'on avait essayé de détruire. "

Un autre moyen, mais qui ne doit venir qu'après celui dont je viens de parler, serait d'augmenter les années d'études, comme l'a proposé, il y a longtemps, le conseil de perfectionnement. Ou bien qu'on profite au moins du nombre de classes qu'on a, et qu'on enseigne le latin en septième dès le commencement de l'année et avec 10 heures de leçons par semaine; qu'on fasse quelques autres changements au programme, et l'on trouvera le temps nécessaire pour enseigner plus convenablement le grec et pour *rétablir* l'enseignement de l'histoire en 6<sup>e</sup> et en 5<sup>e</sup>, comme le désire M<sup>r</sup> le Ministre; le nombre total des heures de latin peut rester le même.

On croit qu'on gagnerait beaucoup de temps si l'on supprimait les vers et les discours latins. Les exercices de ce genre sont si peu nombreux qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Vu les mauvaises conditions dans lesquelles ils se font, je ne verrais pas d'inconvénient à ce qu'ils fussent abolis <sup>(1)</sup>, pourvu qu'on profitât du peu de temps qu'ils laisseraient pour

---

(1) " On pense en Allemagne que le discours latin est un travail trop difficile pour de jeunes élèves, et qu'il ne conduit le plus souvent qu'à faire des phrases vides de sens. " V. *Questions d'enseignement moyen*.

la lecture à domicile des auteurs latins. Cette lecture est organisée, surveillée, contrôlée en Allemagne, pourquoi ne pourrait-elle pas l'être chez nous (¹).

Quant aux thèmes, " qui seuls affermissent dans les jeunes esprits la connaissance exacte des éléments d'une langue, „ c'est un exercice indispensable. Des maîtres éminents en sont convaincus, et je puis invoquer à cet égard ma propre expérience, ayant vu pratiquer l'une et l'autre méthode. Mais il serait nécessaire qu'on ne *dictât* plus ces matières de thèmes qui traînent, avec le corrigé en regard, dans une foule de livres qui nous viennent d'un pays voisin; il faudrait donner uniquement des *thèmes d'imitation* et surtout les faire faire *de vive voix* en classe. Cet exercice contribue directement à l'intelligence des auteurs et fait mieux retenir les lois du langage. Si on y ajoute, dans les classes supérieures, des narrations *d'imitation* et d'autres compositions semblables, l'élève sera forcé de revoir les passages expliqués, et d'étudier aussi à domicile des parties d'auteurs qu'on n'a pas le temps de voir en classe. Ceux qui désirent qu'on lise beaucoup ont parfaitement raison, et ils trouveront là un moyen d'atteindre leur but (²).

Il ne faut cependant pas oublier que le *principal* but des études moyennes n'est pas de lire de grandes parties d'auteurs, mais d'apprendre à lire avec fruit, de discipliner l'esprit, de développer l'intelligence, de rendre enfin l'élève capable de bien travailler par lui-même. Pour que ces études restent cette admirable gymnastique de l'intelligence dont on parle tant, il ne faut pas qu'elles perdent en profondeur ce qu'elles gagneraient en étendue, ils ne faut pas qu'elles deviennent superficielles, et qu'au lieu d'apprendre à lutter avec les difficultés et à les vaincre, elles habituent les jeunes gens à les tourner ou à ne pas les apercevoir. Nous ne sommes pas à cet égard dans une mauvaise voie; pour nous y raffermir, regardons du côté de l'Allemagne, où l'enseignement moyen est si solide, et non du côté de la France, où de bons esprits trouvent beaucoup à critiquer.

---

(¹) Voyez la note à la page précédente.

(²) Question d'enseignement moyen, p. 18, 19. Il y a d'autres moyens de faire lire à domicile, mais ce n'est pas le lieu de traiter cette question.



Entraîné par mon sujet, je suis entré dans un ordre d'idées auquel je m'étais promis de ne pas toucher. Aussi je m'arrête et je me résume.

1° L'organisation de notre enseignement moyen, les méthodes qu'on suit et les résultats qu'on obtient dans les athénées et dans plusieurs collèges sont meilleurs que jamais.

2° Pour généraliser plus ou moins ces résultats, il faut, avant tout, une sérieuse et véritable sanction au bout des études.

3° Pour élever encore le niveau de l'enseignement il faut se garder de bouleverser ce qui existe, mais on peut améliorer certains détails, en conservant le fond de l'organisation et surtout l'esprit qui y a présidé.

4° Pour mettre notre enseignement au niveau de celui de l'Allemagne, il faut lui donner un plus grand nombre d'années d'études.

J. G.

## LA QUESTION DES HUMANITÉS EN BELGIQUE.

~~~~~

Le monde lettré s'est ému de certaines propositions de réforme, soumises par M. le Ministre de l'Intérieur aux délibérations du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen. Loin de nous la prétention de vouloir entrer en lice avec le chef intelligent et progressif de notre enseignement public. La réserve et la modestie de bon goût avec laquelle il a formulé ses propositions, les mettent à peu près à l'abri de la critique. Mais il lui a suffi de prononcer le mot de réforme pour mettre en branle l'armée des novateurs. Ceux-ci ont su démêler, sous la modération du langage, certains traits fondamentaux de leurs systèmes favoris; et ils ont trouvé dans M. Émile de Laveleye un avocat, auquel on ne pourrait souhaiter plus de courtoisie, de chaleur et d'esprit.

Le conseil de perfectionnement ne pourra se dispenser de statuer sur les principes actuellement débattus. Sa décision aura une influence longue et décisive, quand même il se bornerait pour le moment à des changements sans gravité. Voilà pourquoi nous avons cru de notre devoir de discuter ailleurs la grande question de la réforme des humanités, et nous croyons non moins utile de venir résumer le débat dans un recueil spécial et justement estimé ⁽¹⁾.

On se fonde pour demander une réforme radicale de notre enseignement moyen, sur la situation presque désespérée de

(1) L'auteur de cet article a déjà essayé de défendre le grec dans le *Journal de Gand*. Les premiers articles, signés Z., ont paru les 10, 17, 18, 20 novembre. M. Emile de Laveleye étant alors intervenu pour soutenir les réformes proposées, la polémique s'est continuée presque sans interruption jusqu'au 12 décembre dernier, dans le journal qui avait bien voulu lui prêter ses colonnes. Le présent travail, loin de n'en offrir que la reproduction, est presque entièrement neuf.

celui-ci. Ce qui est bon n'a pas besoin d'être changé. Si les choses vues de près, n'allaient pas si mal qu'on veut bien le dire, une réforme radicale n'aurait pas de raison d'être. Pour apaiser de légitimes scrupules, il faudrait donc avant tout, établir de la façon la plus claire, que cette décadence dont on se plaint n'est pas imaginaire, et qu'avec la meilleure foi du monde, les novateurs n'ont pas calomnié nos écoles d'humanités. Il faudrait l'établir, parceque entre ces affirmations et ces dénégations d'hommes également honorables et également compétents, mais sans doute diversement informés, les esprits sages hésitent à se prononcer. Il faudrait l'établir, parceque habitué à se reposer sur tant d'hommes éminents et dévoués du soin de veiller aux intérêts intellectuels de la jeunesse studieuse, le public éclairé se refuse à croire sur des affirmations isolées, qu'on ait jusqu'ici trompé sa confiance. Il faudrait l'établir, enfin, parceque le pessimisme de ceux qui ne connaissent que par ouï-dire les établissements qu'ils condamnent, et l'optimisme des fonctionnaires à qui les moindres détours doivent en être familiers, sont parfaitement inconciliables. Qui faut-il croire? Du gouvernement, s'adressant au conseil de perfectionnement, ou du gouvernement, parlant aux chambres par le moyen du rapport triennal? Voilà ce qu'une enquête seule pourrait nous apprendre.

Mais jusqu'à ce que nous soyons réduit au silence par une enquête sérieuse, faite en pleine liberté par des représentants autorisés des deux partis en cause, nous aurons le droit de soutenir que les bouleversements qu'on propose ne sont justifiés par aucune nécessité.

On dit à Liège que le niveau des humanités a baissé, et l'on constate à Gand, qu'il s'est relevé, d'une façon sensible depuis quelques années, surtout en ce qui concerne le latin.

Quand on avance que les élèves ne savent rien du grec après l'avoir étudié cinq ans, de quels élèves veut-on parler? Ce ne peut être de ceux qui, à Bruges, ont traduit du grec à livre ouvert, devant des auditeurs dont le rang élevé était bien fait pour les troubler; ce n'est pas non plus de ces élèves de seconde qu'on m'a cités pour lire avec aisance les passages non expliqués d'Homère; ce n'est pas enfin de la majorité des élèves qui ont pris part cette année au concours de rhétorique, puisqu'ils ont mérité assez de points pour être tous nommés en

version grecque, si leur nombre n'avait pas dépassé celui des distinctions à décerner.

Si l'on n'apprend plus le grec au collège, comment font les docteurs en lettres pour le savoir à l'examen? Croit-on qu'ils fassent en trois ans la besogne pour laquelle on leur en accorde huit? Et si la préparation moyenne leur suffit, qu'exige-t-on de plus?

Il n'est pas supposable qu'on juge nos classes d'humanités sur cette queue d'incorrigibles trainards, qu'aucune réforme au monde ne parviendra jamais à améliorer. Sans doute, le seul moyen de les mettre de niveau avec les programmes, serait d'abaisser ceux-ci jusqu'à eux. Et peut-être, hélas! comme des expériences déjà trop répétées auraient dû nous en convaincre, le gouvernement n'est-il pas éloigné de chercher dans des concessions de ce genre, le moyen de rétablir un équilibre que la paresse et l'ineptie parviendront toujours à rompre. Mais qu'on y songe! une fois dans cette voie, on ne s'arrête plus. Le latin ne tardera pas à suivre le grec dans sa chute, et de suppression en suppression, on en arrivera fatalement à celle de tout enseignement public, et à la liberté absolue des professions libérales. Ce sera alors aux efforts privés d'essayer de remettre debout ce que le gouvernement aura été impuissant à maintenir.

Car un lien logique, enchaîne étroitement toutes les parties de notre organisation enseignante, de telle sorte qu'une seule n'en peut être détachée sans que toutes les autres tombent successivement. Ceux qui l'apercevront comme nous, ne seront pas tentés de nous accuser de faire beaucoup de bruit pour peu de grec. A la suppression de cette matière se rattachent toutes les autres innovations, comme à leur condition première. C'est le programme entier qui est en question, et la chute du grec ne tient si fort au cœur de nos antagonistes, que parce qu'elle serait le premier succès de leur système, et qu'elle en assurerait dans un avenir plus ou moins prochain le triomphe définitif.

Ce système a quelque chose de séduisant. Le nom de *moderne* dont il se pare suffirait seul pour lui concilier les sympathies de la masse inérudite. Être ancien, n'est pour rien, de notre temps, un titre à l'estime. Le préjugé qui sous l'*ancien* régime faisait déclarer bon tout ce qui était vieux, a été remplacé

par le préjugé contraire, qui n'est pas moins absurde, que tout ce qui est neuf est excellent.

Il n'y a pas contradiction à croire au progrès, et à penser aussi que certaines choses sont plus ou moins soustraites à l'incessante mobilité du reste, parce qu'elles ont atteint de bonne heure, une perfection relative. Personne ne contestera qu'il n'en soit ainsi par exemple, de la sculpture. Pourquoi n'en serait-il pas de même de la didactique littéraire?

Nous ne croyons pas, en conséquence, mériter le reproche de conservatisme obstiné, qu'on nous fait peut-être tout bas. Qu'on améliore notre enseignement officiel, et nous applaudirons : mais quand des voix influentes s'élèvent pour requérir sa destruction, on nous permettra bien d'ouvrir la bouche pour demander sa grâce.

Une autre faiblesse de notre temps, que flatte le système moderne, c'est de rechercher en tout des résultats prompts, palpables et économiques. On dirait que la vie humaine est devenue plus courte, tant on a hâte de récolter et de jouir.

Nos contemporains sont avant tout pratiques. La théorie leur fait peur; et ils se défient de tout ce qui sent l'idéologie. Les belges tiennent la tête dans cette armée prosaïque et mercantile. Plus que jamais, ils ne considèrent dans les études qu'un moyen long et ennuyeux d'acquérir des diplômes, c'est-à-dire le droit d'exercer certaines professions. Il suffit d'arriver avec un moyen d'abrégé la route, pour être sûr d'être applaudi. La pression est si forte, que nos chambres législatives n'ont point su s'en défendre; et qu'elles ont entraîné le ministère dans la même voie. Faciliter les études pour les fortifier, cet axiôme antinomique est devenu depuis plusieurs années, dans les régions gouvernementales, une de ces vérités qui ne se discutent plus, un de ces mots d'ordre qu'on se transmet sans les contrôler. Il faut le dire cependant, parce qu'il n'y a que la vérité qui serve : si la direction de l'État en fait d'enseignement est bonne à quelque chose, c'est justement parce qu'il plane au-dessus de tous les petits calculs et de tous les intérêts mesquins. Son devoir est de combattre au nom des intérêts permanents du corps social les défaillances de l'opinion. Il doit savoir trouver, dans le sentiment de ce rôle élevé, la force de résister à cette domination du nombre dans les choses de l'esprit, qui n'est le plus souvent que l'oppression

d'une orgueilleuse ignorance et d'un égoïsme aveugle. Quand l'État cesse de défendre la cause de l'idéal, il abdique.

Il est toujours pénible d'avoir à discuter les principes. Pourtant, il faut savoir s'y résoudre, du moment qu'ils sont contestés. Aujourd'hui que les saines notions pédagogiques paraissent obscurcies dans les meilleurs esprits, on nous permettra donc de remonter un peu haut, et de chercher d'abord à nous faire une idée exacte du but des humanités.

L'enfant arrive au collège, pour y demeurer sept ans. Qu'y vient-il faire ? Il vient se transformer en homme, en assouplissant et fortifiant ses facultés par des exercices assidus et sagement gradués, en donnant à son caractère une trempe et une noblesse désormais inaltérables, et à défaut de l'éloquence, à laquelle il n'est pas donné à tout le monde d'atteindre, en apprenant à exposer sur tout sujet, sa pensée avec clarté, correction, élégance, et vigueur. Vers quel résultat doivent converger tous les efforts des maîtres ? Vers le développement de ce précieux germe qui leur est confié, et d'où doit éclore, grâce à leurs soins constants, un être capable de saisir le bien, le vrai et le beau, de les aimer. et de les réaliser dans la mesure de ses forces. Une culture, telle est donc la bonne définition de l'enseignement secondaire.

Mais quels moyens conduiront le plus sûrement à ce but ? Dans cette préparation générale et harmonique aux études supérieures et à la vie, il faut un centre auquel tout se relie. Où le placera-t-on, dans les sciences comme certains le demandent, ou dans les lettres, suivant l'usage séculaire ? Tout le monde est d'accord pour vouloir associer ces deux ordres de connaissances. Mais les sciences, prises d'une ardeur conquérante que leurs succès prodigieux expliquent, ne se contentent plus de régner dans une section de nos athénées, et d'être admises en second ordre dans l'autre : elles prétendent dominer aussi dans les humanités et se substituant une bonne fois aux lettres, remplacer les *humaniores litterae* par les *humaniores scientiae*.

Pour repousser cette prétention nouvelle, nous pourrions nous livrer à l'analyse des facultés humaines, et démontrer qu'elles trouvent dans l'étude des lettres une palestre que ne leur offrirait point les sciences d'une manière aussi complète ; nous pourrions remettre à sa vraie place dans l'ordre des

connaissances, ce monde matériel, sublime par ses lois immuables, écrasant par son éternité et ses dimensions surhumaines, mais qui n'est ni plus riche, ni plus instructif, ni surtout plus varié que le monde de l'esprit. Nous pourrions montrer que la connaissance de l'homme moral est mille fois plus nécessaire à ce jeune champion, que nous armons pour la bataille de la vie. ⁽¹⁾ Mais cela nous entraînerait trop loin. Bornons-nous à établir que les sciences ne peuvent suppléer aux lettres dans l'éducation. Tel est l'avis d'un officier d'artillerie que les hommes positifs ne récuseront pas; car il a su faire son chemin : Napoléon I^{er}. “ J'aime, dit-il, les sciences mathématiques et physiques : chacune d'elles, l'algèbre, la chimie, la botanique est une belle application partielle de l'esprit humain : les lettres, c'est l'esprit humain lui-même. L'étude des lettres, c'est l'éducation générale qui prépare à tout, l'éducation de l'âme ⁽²⁾. ”

⁽¹⁾ Voici comment le docteur Temple, principal de Rugby, répond à l'argument d'*utilité* que l'on fait valoir au profit des sciences : “ Ceux qui le soutiennent semblent oublier que le monde où nous vivons n'est pas moins composé des hommes et des femmes qui couvrent sa surface que des objets non pensants qui en constituent la masse; si chacun de nous analyse sa vie, il trouvera qu'il a bien plus à faire avec ses semblables qu'avec les chers matérielles; si donc nous voulons choisir une étude qui donne par excellence l'aptitude aux fonctions de la vie, il faut prendre celle qui nous rendra le plus capables d'entrer dans les pensées, les sentiments, les motifs de nos semblables. ” (Cit. de *M. Demogeat. Rapp. sur l'ens. angl.*)

⁽²⁾ A ce passage remarquable, qui nous a été signalé par M. Wagener, on nous saura gré de joindre les suivants, que nous devons également à son obligeance.

Guizot : L'étude forte, lente, profonde des langues, des lettres et spécialement des langues et des lettres anciennes, est le système d'instruction, si je puis ainsi parler, le plus civilisant..... Beaucoup d'autres études quoique bonnes et belles, peuvent devenir un principe d'isolement pour l'individu et de désunion dans la société : les lettres ont une vertu éminamment conciliante et civilisante.

Thiers. Il n'est personne qui n'ait entendu dire qu'on apprend aux enfants le grec, le latin, l'histoire des républiques anciennes, mais du reste rien de ce qui leur serait nécessaire dans la vie, et qu'ils y entrent avec la connaissance du monde passé, et l'ignorance du monde présent.

Nous pourrions multiplier les témoignages de cette espèce.
L'expérience les confirme :

Ces idées, qui commençaient à se répandre à la fin du siècle dernier amenèrent pendant la Révolution, le bouleversement général des études. Il ne fut plus question, à cette époque, que de mathématiques, de physiques, d'histoire naturelle, de langues modernes. Le premier Consul, lorsqu'il réorganisa l'éducation publique, ne craignit pas de ramener la jeunesse à la fréquentation des anciennes républiques de Rome et d'Athènes. Ce grand esprit savait ce qu'il faisait, et nous aurions grand tort, messieurs, de retomber dans des erreurs aujourd'hui jugées par tous les hommes instruits. Oui, messieurs, nous n'hésitons pas à le dire, les lettres anciennes, les langues grecque et latine doivent faire le fond de l'enseignement de la jeunesse. Si vous changiez un tel état de choses, nous osons l'affirmer, vous feriez dégénérer l'esprit de la nation.

L'enfance est apte surtout à l'étude des langues parce qu'à cet âge l'intelligence, peu propre aux exercices de la réflexion, l'est beaucoup, au contraire, aux exercices de la mémoire. Les mots qu'on accumule à cet âge dans la tête, y restent gravés jusqu'à la dernière vieillesse. Il faut donc si on veut occuper l'esprit de l'enfant sans le fatiguer trop tôt, le nourrir de l'étude des langues ; et entre toutes, lesquelles choisir sinon celles qui sont les langues de la science, et celles surtout qu'on n'a plus l'occasion d'apprendre quand on est entré dans la vie ! Une fois arrivés à l'âge mûr, le monde présent nous entoure, nous sollicite de toutes les manières, pour nous faire apprendre l'anglais ou l'allemand ; mais les Grecs, les Romains ne sont plus que dans la mémoire des hommes, et ils ne viennent pas nous solliciter par mille intérêts positifs à apprendre leurs langues.

Et puis il faut le dire, quand on connaît l'antiquité, quand on l'a étudiée, on ne se consolerait pas de la négligence qui vous aurait exposé à l'ignorer. (*Très-bien*).

Sans les langues anciennes, on ne connaît pas l'antiquité, on n'en a qu'une pâle et imparfaite image ; or l'antiquité, osons le dire à un siècle orgueilleux de lui-même, l'antiquité est ce qu'il y a de plus beau au monde. Indépendamment de sa beauté, elle a pour l'enfance un mérite sans égal, elle est simple. Or, messieurs, s'il faut au corps des enfants des aliments simples, il en faut de simples aussi à leur âme. De même qu'on ne doit pas blâmer leur goût par des saveurs trop âcres, on ne doit pas surexciter leur esprit par la beauté souvent exagérée des lettres modernes. Homère, Sophocle, Virgile doivent occuper dans l'enseignement des lettres la place que Phidias et Praxitèle occupent dans l'enseignement des arts. (*Très-bien*). Et puis, ce ne sont pas seulement des mots qu'on apprend aux enfants en leur apprenant le grec et le latin, ce sont

Les anglais des hautes classes, qui sont pour la plupart à Eton, et dans les autres écoles dites anciennes, y sont réduits au latin et au grec pour toute nourriture intellectuelle. Et c'est de là qu'ils partent pour devenir financiers, comme M. Gladstone, hommes d'affaires comme Lord Derby et tant de fortes têtes de cette intelligente aristocratie. N'est-ce pas un signe que ces lettres antiques ont la vertu nutritive de la moëlle des lions? Sans passer le détroit, pour juger les deux branches rivales à l'œuvre, il suffit de comparer les deux sections de nos athénées. C'est un fait hors de toute sérieuse contestation que l'infériorité des élèves formés au moyen des sciences, vis-à-vis des humanistes. Cette infériorité se révèle même dans les études techniques et de science pure, comme cela est constaté pour l'école du génie civil, et l'école militaire⁽¹⁾. Tient-elle au défaut d'études antiques? On fait, pour le nier, des efforts désespérés. Mais ce qu'il est impossible d'écarter, c'est que l'insuffisance de préparation littéraire des professionnels n'est pas compensée, pour leur développement intellectuel, par le surcroît de leur bagage scientifique. Ce fait tranche la question qui nous occupe. La base des humanités doit être littéraire; les sciences ne doivent occuper dans les études qu'un rang secondaire. Car leur impuissance à remplacer les lettres, dans l'éducation générale, est démontrée, et tout ce qu'on retrancherait à celles-ci pour le donner aux premières, serait autant de retranché à la force et à l'efficacité des études.

de nobles et sublimes choses; c'est l'histoire de l'humanité sous des images simples, grandes, ineffaçables. (*Vive approbation*).

Et dans un siècle positif et un peu vulgaire comme le nôtre (*rites approbatifs*) qui lorsqu'il sort un instants des intérêts matériels ne voit dans les arts que des couleurs fausses et outrées, éloigner l'enfance de ces sources du beau antique, du beau simple, ne serait-ce pas précipiter notre abaissement moral? (*Très-bien*).

Laissons, messieurs, laissons l'enfance dans l'antiquité comme dans un asile calme, paisible et sain, destiné à la conserver fraîche et pure. Le temps du monde réel, des intérêts positifs arrivera toujours assez tôt : ne le hâtons pas par l'éducation. (*Très-bien*). (*Rapport sur le projet de loi relatif à l'Instruction secondaire : Monit. Univ. 14 juillet 1844*).

(¹) L'infériorité des élèves ingénieurs qui n'ont fait ni latin ni grec vis-à-vis de leurs camarades humanistes, a été constatée par M. Andries, recteur de l'université de Gand, dans son discours de rentrée, en ces termes :

Du reste, quoique disposés à méconnaître ce principe dans l'application, nos principaux adversaires ne paraissent pas le contester en théorie. Il serait donc oiseux d'y insister plus longtemps.

Nous arrivons ici à la dernière redoute des *humanistes modernes*, puisque c'est ainsi qu'ils désirent être nommés. " Tout „ en laissant aux lettres la prépondérance dont elles sont „ en possession, ne pourrait-on rendre ces longues études „ plus utiles, en remplaçant le latin et le grec par l'allemand „ et l'Anglais. „ Les propositions soumises au conseil de perfectionnement ne vont pas si loin, Dieu merci ! Mais au fond, elles impliquent une décision identique sur les principes en discussion. Et une même réponse peut être faite aux réformateurs attaquant nos humanités, qu'ils soient hardis ou réservés. Car leur point de vue est le même.

En examinant de plus près les humanités, telles que nous les avons définies plus haut, on reconnaît facilement qu'à côté du but principal qu'elles visent, elles en atteignent du même coup un accessoire, sans que leur unité en soit altérée. Mais

" Je me bornerai à dire que ce que l'expérience a constaté. Certes, je „ pourrais citer de brillants élèves, sortis de nos écoles spéciales (du „ génie civil et des arts et manufactures) qui, sans avoir passé par la „ section des humanités, sont à la hauteur des positions élevées qu'ils „ occupent ; mais il est incontestable qu'en général les élèves humanistes „ montrent, pour les sciences mathématiques, une aptitude au moins „ égale à celle des élèves qui viennent des sections professionnelles, tout „ en possédant une plus grande facilité pour exprimer leurs idées avec „ précision et élégance. „

Même constatation, pour l'école militaire, dans une lettre insérée à l'*Écho du Parlement* par M. L. (major, académicien, etc.) Un fait analogue se produit en Angleterre. Les humanistes qui par suite de leur ignorance des mathématiques ne peuvent concourir, la 1^{re} année pour le *junior scholarship*, rattrapent ensuite si bien le temps perdu qu'ils méritent parfois à la sortie la bourse des anciens (*senior scholarship*). (*Demogeot.*) Voici enfin ce qui se passe en Allemagne : " Nos voisins (les allemands), après avoir pratiqué pendant trente ans le système tant vanté des *Realschulen*, reviennent enfin à la bonne vieille coutume d'envoyer leurs enfants apprendre au collège le grec et le latin, même quand ils se proposent d'en faire des industriels ou des négociants, des chimistes ou des ingénieurs. „ (*V. K. Hillebrand, Réforme de l'Ens. sup. Paris. 1868*).

on comprend aisément que le meilleur moyen de manquer le principal, serait de concentrer son attention sur l'accessoire. C'est dans cette erreur que versent nos honorables contradicteurs. Quelle est la fin éminente des humanités? c'est de développer chez l'élève la capacité générale, de lui donner la force, qu'il emploiera ensuite, comme il l'entendra, à se rendre maître de la science.

Le résultat accessoire, c'est de lui mettre en main des outils pour la profession future. Ce but secondaire est le plus palpable. Il n'est pas besoin d'être un penseur pour en saisir l'utilité pratique, et pour ainsi dire réalisable en espèces sonnantes. Aussi le vulgaire ne voit que cette fin prochaine : et très-logiquement, il demande qu'on l'y conduise au moins de frais possible, peu importe du reste par quelle voie, pourvu qu'elle soit la plus courte.

C'est de cette préoccupation exclusive du côté pratique et utilitaire de l'éducation, que dérive dans toutes ses parties le système des modernes.

Par là s'explique parfaitement la façon dont ils entendent l'étude des langues.

Pour nous, qui cherchons surtout à bien discipliner l'intelligence, à développer harmonieusement les facultés, l'enseignement philologique doit être sérieux, et approfondi ; car il doit inculquer à l'élève une grammaire, une logique et une rhétorique, avec lesquelles il surmontera aisément dans la suite les difficultés de toutes les langues et de toutes les littératures. Aussi les humanistes anciens préférèrent-ils, suivant l'expression de Bacon, les *experimenta lucifera* aux *fructifera*. Ils font de la science, et non de l'empirisme.

Les modernes se moquent agréablement de cette gymnastique, qui leur paraît aussi vaine que le manège de l'écureuil en cage. Ils veulent toucher du doigt les résultats. Les époques où l'on savait le mieux le latin et le grec, c'est d'après eux, celles où l'on parlait et où l'on écrivait ces deux langues. Cela ne se fait plus que dans les séminaires, qui n'abritent guère cependant de science linguistique. Aussi les sceptiques ne l'exigent-ils plus ; mais il leur faut du moins une lecture facile et courante des auteurs anciens. Peu importe du reste le procédé. Ils diraient volontiers comme certain maître de langues selon le cœur des utilitaires : " Je

„ n'enseigne pas à ma ménagère les lois statiques, dynamiques
„ et chimiques de la combustion avant de lui permettre d'al-
„ lumer mon feu. Et pourtant, avec son empirisme terre à
„ terre, elle le fait brûler, et sait remédier à tous les petits
„ accidents de son foyer par des moyens que son observation
„ journalière lui a suggérés. „ (1) Or, ni les thèmes, ni le
discours, ni les vers, ni une grammaire savante, ni des théo-
ries bien abstraites, n'étant nécessaires pour arriver à cette
facilité de lecture, ils suppriment résolument tout cela. La
version leur suffit, avec l'explication cursive. A leur sens,
on ne saurait voir trop d'auteurs, et il faudrait les voir en
entier. Vrais enfants du XIX^e siècle, leur idéal est de par-
courir ainsi l'antiquité en express; et il se raillent des at-
tardés qui préfèrent encore le voyage à pied, comme moyen
de bien connaître le pays.

Qu'on nous permette une comparaison empruntée à la mu-
sique : on voit souvent de très-médiocres musiciens lire avec
aisance et rapidité, sinon dans la perfection, pendant que
des talents de premier ordre ne déchiffrent qu'avec des efforts
pénibles. Ce sont des mérites d'un autre ordre et qui s'ac-
quièrent différemment. Il faut lire beaucoup, pour devenir
habile lecteur. L'artiste consommé, qui a préféré acquérir
des principes solides, se rendra maître quand il le voudra
de cette vulgaire facilité qui n'est que le fruit de l'habitude :
tandis que le lecteur par à peu près n'atteindra jamais à la
perfection réelle, que doit le premier à de longues et patientes
études.

Oui, les humanités sont lentes, mais parcequ'elles doivent
l'être. La meilleure culture est celle qui obéit à la nature
et la suit patiemment dans ses évolutions. En somme, ce
n'est pas en quelques mois qu'on pourrait faire de l'adoles-
cent le *vir bonus, dicendi peritus*. L'art de bien dire, et par
là nous entendons la composition dans sa plus grande exten-
sion, exige comme tous les arts, des exercices gradués, et
maintes fois répétés. Il faut, pour y atteindre, subir un long
apprentissage.

Ainsi tombe la grande objection de nos adversaires : " Nous

(1) Thomas Prendergast's *Mastery series* (Longman, 1868).

„ voudrions bien qu'on pût apprendre à la fois le latin et „ le grec ; mais on n'a plus le temps. „ Qui veut la fin veut les moyens.

On insiste : “ le latin, dit-on, suffira à la gymnastique à „ laquelle vous tenez tant ; et en l'étudiant seul, on le saura „ bien mieux. „

Recommencer après Stuart Mill, la démonstration de la nécessité des langues mortes dans l'éducation moderne, ce serait s'imposer bien sottement un travail inutile ⁽¹⁾. Personne n'a encore essayé de le réfuter. Or Stuart Mill ne sépare pas le latin du grec.

Et en effet, bien hardi celui qui croirait pouvoir faire rigoureusement la part de chacune des langues mortes, dans cette initiation à la vie de l'intelligence par l'étude de la parole. Tout ici en indivisible, le résultat cherché comme les sentiers qui y conduisent. C'est de leur harmonie, et de leur fusion même que dépend le succès ; et des esprits formés à cette école ont beau nous dire : je dois tout au latin, et ne dois rien au grec ; nous ne pouvons les croire, parce que ce qu'ils entendent ainsi décomposer sera éternellement rebelle à l'analyse chimique.

(1) Nous nous bornerons donc à renvoyer le lecteur à l'extrait publié dans la Revue du 1^{er} juillet. Mais on lira avec intérêt ce passage nouveau du même écrivain : “ Le monde ancien, avec lequel les études grecques et latines mettent ne rapport contient le véritable correctif des principaux vices de la société moderne. Les auteurs classiques présentent précisément le genre de vertus dont nous sommes le plus sujets à manquer. Ils montrent l'homme sur une plus grande échelle, avec moins de bienveillance, mais plus de patriotisme, moins de sensibilité, mais plus d'empire sur soi-même ; moins de vertu, en moyenne, mais des exemples plus frappants de vertu individuelle ; moins de petite bonté, mais plus de grandeur et plus de sentiment de la grandeur, plus de ce qui tend à exalter l'imagination, à inspirer de hautes idées de ce que peut la nature de l'homme. Si ces études trouvent, comme il est aisé de le constater, dans leur défaut d'analogie avec la vie moderne, moins de sympathie dans la masse de la population, cela même est une preuve de leur nécessité, et un motif de plus pour obliger ceux qui en ont le pouvoir à faire tous leurs efforts pour en prévenir le déclin. » (Stuart Mill, cité par Demogeot, *Rapp. sur l'ens. second. en Angleterre.*)

Jamais on n'a conçu l'idée de baser les humanités sur une seule langue morte, qu'aux époques de décadence intellectuelle. Les *obscuri viri* ennemis de Reuchlin et d'Erasme, les jésuites abolis par Marie-Thérèse, se contentaient du latin, et de quel latin ? assurément, l'oubli du grec ne lui avait pas profité. Sont-ce là des modèles à suivre ? La renaissance du grec a été le caractère propre du grand mouvement philologique du 16^e siècle. Toujours, elle a signalé le réveil des grandes études, des arts et de la littérature. C'est que, comme dit très-bien M^r Gladstone, l'esprit romain n'est qu'un reflet de l'inspiration grecque. Ne regarder l'antiquité que par sa face romaine, c'est n'en avoir qu'une idée incomplète et fausse. La Grèce restera éternellement la patrie du génie humain, dans toute sa liberté native, la patrie sublime de l'idéal.

Nous sommes d'accord ici avec notre ingénieux adversaire, M^r De Laveleye :

„ Du latin ou du grec, qui faut-il immoler ? dit-il. Si on „ était libre dans le choix, je n'hésiterais pas à répondre : „ le latin. Oui, conservons, apprenons bien le grec. Après le „ sanskrit, c'est la plus belle des langues. Sa littérature est „ comme ses statues, comme ses monuments, le type inimi- „ table du bon goût, du goût fin, sobre, exquis. C'est une „ perfection si grande qu'il faut déjà être artiste pour l'appré- „ cier tout entière. Les Romains ne sont que des barbares, „ mal dégrossis par les Grecs qu'ils ont en vain essayé de „ copier. Ils n'ont jamais su se débarrasser de la lourdeur „ étrusque, de la raideur sabine, de l'emphase italique. Mal- „ heureusement nous avons beaucoup plus besoin de savoir „ le latin, que le grec. Le français en dérive directement, „ les lois de Rome sont nos lois. — L'étude du latin est „ encore d'une certaine utilité pratique pour quelques pro- „ fessions. C'est donc le grec qu'il faudra sacrifier. „

On le voit : en se bornant au latin, nos adversaires ne font que céder à une nécessité invincible. Seulement, cette nécessité, ils ne réussissent point à la prouver.

„ N'est-ce point assez, réplique-t-on, de prouver l'inutilité „ du grec ? „ Voilà donc le grand cheval de bataille de nos adversaires. Le grec est inutile ! „ Y a-t-il personne, en effet, „ qui, ses classes terminées, ouvre encore un auteur grec ?

„ Personne qui, cinq ou six ans après, sache encore seulement
„ autant de mots de la langue d'Homère, qu'il y a sacrifié
„ d'années. „ Il me semble qu'en pareil cas, on ne doit pas
arguer de ce qui se fait, mais de ce qui devait se faire. Si nos
jeunes historiens rouvraient quelquefois Xénophon et Hérodote,
nos jeunes avocats Démosthène, nos jeunes littérateurs Ho-
mère, cela ne leur ferait-il pas du bien? Le non usage du grec
en Belgique ne prouve pas son inutilité, mais la trivialité de
nos goûts littéraires. Tout ce qu'on néglige de repasser, s'oublie.
Permettez à chacun de rayer du programme des athénées tout
ce qui lui est sorti de la mémoire, et il ne restera bientôt plus
pierre sur pierre du docte édifice. Les uns proscrireont le grec;
d'autres enverront le latin à sa suite; pour d'autres, ce sera
la physique, et les mathématiques. Ou l'argument de l'oubli
ne vaut rien, ou il faut l'appliquer à tous les cas. Et c'est à
quoi personne n'est prêt à consentir, à commencer par nous.

“ Mais, insiste-t-on, les beautés du grec n'existent pas pour
„ nous, si on ne réussit pas à nous les faire entendre. „ Quoi
donc! Vous n'avez jamais senti le charme de la douce naïveté
d'Hérodote; le sublime Homérique ne vous a jamais frappé,
et la grandeur tragique de Sophocle ne vous a point fait
frissonner? Et pourtant, ce n'est pas le sens du beau qui vous
manque. Pour apprécier Rubens, et goûter Mozart, il faut
des yeux et des oreilles que la nature ne départit pas à tout
le monde; et c'est pourquoi il est sage de rendre le dessin
et la musique facultatives. Mais pour être ému des beautés
des auteurs grecs, alors qu'on est sensible à celles des latins,
nous ne concevons pas qu'il faille une faculté spéciale. C'est
pourtant sur cette hypothèse que repose la bifurcation, timi-
dement suggérée par M. Duruy dans son fameux rapport, et
qui est bien la plus originale du monde. “ Mes enfants, dit
„ à peu près le ministre, le grec est parfaitement inutile, et
„ je conçois qu'il vous répugne. Cependant, on forcera à
„ l'apprendre tous ceux qui montreraient quelque disposition
„ à y réussir. „ Ce ne sont pas les paroles, mais c'est bien le
raisonnement. L'effet peut en être prédit à coup sûr.

En Belgique, il en irait de même. Rendre le grec facultatif,
ne serait qu'une manière plus traître de le supprimer. Nous
n'irons pas en chercher bien loin la preuve. Le grec est facul-
tatif pour les candidats en philosophie qui se destinent au

droit, obligatoire pour les futurs docteurs en lettres. On ne peut donc regarder comme élèves facultatifs ceux qui ont l'intention de poursuivre leurs études en philosophie. Combien le grec a-t-il compté, depuis 10 ans, à l'université de Gand, d'élèves *vraiment* facultatifs? PAS UN.

Partout, chez nous, le facultatif produirait le même effet, et nos adversaires mêmes renoncent à le défendre.

On va plus loin, et l'on dit : " Il est inutile de donner plus „ de temps au grec, car on ne réussira jamais à le savoir „ parfaitement. „ C'est là une pure affirmation, complètement dénuée de preuves, et qui a contre elle l'expérience des siècles, et celle des Anglais, des Hollandais et des Allemands, nos voisins. Les Français confessent eux-mêmes la faiblesse de la généralité de leurs élèves en grec, et c'est pour la corriger qu'ils demandent le rétablissement du thème grec ; mais en somme, ils nous devancent encore de très-loin. Sans parler de leur école d'Athènes, de leurs thèses de doctorat (on en a jugé dernièrement une composée dans le grec ancien le plus pur), des nombreux travaux énumérés par M. Egger dans son rapport récent, ils possèdent depuis peu une *Association pour l'encouragement des études grecques en France*, qui compte déjà plus de 500 membres ⁽¹⁾.

Faut-il rappeler que Lord Derby édite et commente Homère, que M. Gladstone fait des vers grecs, et des dissertations sur la Grèce ; que Lord Brougham, que le grand Pitt.... Mais tout le monde sait cela par cœur ⁽²⁾.

(1) On sera curieux de connaître l'appréciation de cette association sur les projets grécophobes, qui sont chez nous, comme on le voit, d'importation française : ses conclusions sont les nôtres. Elle craint que " si „ le grec n'est plus présenté que comme un noble luxe, qu'on peut se „ donner ou se refuser, sans préjudice pour l'obtention des grades universitaires, les enfants et les familles ne résisteront guère à la tentation de s'en affranchir. „ D'autre part, elle croit " qu'il ne faut pas „ attacher trop longtemps les commençants à l'étude de la grammaire, „ mais les mettre le plus tôt possible aux prises avec les textes des écrits „ vains classiques. „

(2) M. Gladstone a traduit en vers grecs plusieurs morceaux de Tennyson. Un autre poète grec très-distingué que compte l'Angleterre, est M. Swinburne. La meilleure histoire de Grèce est du banquier anglais Grote.

Et seuls, aux yeux de l'Europe étonnée, nous confesserions notre impuissance? Nous avouerions que l'intelligence belge n'est pas à la hauteur du grec? Cela n'est pas sérieux.

“ Admettons qu'on y parvienne : ce ne sera que par un sacrifice de temps considérable. Or, ce temps est impérieusement réclamé par des connaissances plus utiles. Laissons le grec aux savants. Ce qu'il nous faut, c'est du latin, à cause du *corpus juris* et de la pharmacopée. Nous ne visons point à l'éloquence ni à la poésie. Nous sommes terre-à-terre, bourgeois, positifs. A quoi bon apprendre à traduire, aujourd'hui qu'il y a de bonnes traductions. ”

Ah! les traductions, voilà le grand expédient !

En vérité, ce ne serait par la peine d'avoir fait l'histoire des traductions françaises au 16^e et au 17^e siècle, pour ne pas pouvoir dire son mot là-dessus. Des centaines de traductions nous ont passé par les mains : nous aurions été satisfaits d'en trouver une parfaitement bonne, et nous ne l'avons pas trouvée. Ce qui fait la supériorité de Plutarque d'Amyot, c'est justement que ce n'est pas une traduction. Il n'y a pas de traduction parfaite, parcequ'il ne peut y en avoir. On a beau chercher toutes les comparaisons, l'envers du canevas rapproché de la broderie, la gravure en face du tableau, le portrait vis-à-vis du modèle, on n'exprimera jamais avec assez d'énergie l'inévitable infidélité et l'infériorité de toute traduction, à côté de l'original.

Les traductions ne sont utiles qu'à ceux qui savent la langue, et qui ne les lisent qu'avec le contrôle du texte. Elles peuvent aider à comprendre celui-ci ; le remplacer, jamais.

“ Eh ! bien, s'écrient les modernes, privons-nous donc s'il le faut, de cette intimité avec l'antiquité, qu'il faut acheter trop cher ; et qu'enfin les choses mortes fassent place à des études vivantes, actuelles et accessibles. ”

Nous préférons les concilier ; et pour prouver que la chose est possible, il nous suffira de montrer ce qui se passe en Angleterre. C'est là un exemple dont vous ne récuserez pas l'autorité.

On ne peut contester que les Anglais ne soient arrivés dans l'étude des langues mortes à des résultats pratiques auxquels nos humanistes sont loin d'atteindre. Il est vrai que les jeunes savants n'achèvent pas d'ordinaire avant dix-huit

ou dix-neuf ans le *curriculum* préparatoire à l'Université. Il est vrai encore que l'enseignement approfondi de l'antiquité ne produit de fruit réel que pour une infime minorité, et que, quant au nombre, sinon quant à la qualité des élèves formés, l'Angleterre et la Belgique sont en proportion inverse. Mais enfin, ces quelques forts qui surnagent, ont la mémoire garnie d'une énorme quantité de textes, expliquent les auteurs les plus difficiles, et écrivent non seulement de la prose et des vers latins, mais de longs poèmes en vers grecs. Nos réformateurs n'en demandent pas tant. Cependant, l'introduction dans les programmes de l'histoire et de la géographie, des langues modernes, et des sciences naturelles, loin de nuire au succès des vieilles études classiques, lui a plutôt profité. Il en est ainsi dans les écoles anciennes, où les nouveautés n'ont été admises qu'à contre-cœur, et sous la pression de l'opinion publique, dont le gouvernement s'est fait l'organe. On le proclame hautement dans les écoles modernes, créées spécialement en vue de la fusion du passé et du présent. Les élèves de Harrow et de Rugby continuent à conquérir les *scholarships* d'Oxford et de Cambridge, en dépit de l'intrusion de l'anglais, du français ou de l'allemand, des sciences physiques, devenus l'objet d'un enseignement régulier et obligatoire. Les nouveaux venus de la *Royal institution school* de Liverpool, de l'*École de la cité de Londres*, des écoles modernes de Malborough, de Cheltenham, de Birmingham, etc., rivalisent avec les Harrowiens et les Etoniens, dans les examens et les concours. C'est ainsi que la Cité compte, comme Rugby, son année merveilleuse : deux de ses élèves ayant mérité, en 1861, les quatre plus hautes distinctions de Cambridge ⁽¹⁾.

(1) Voici en quels termes un professeur d'Harrow, M. Farrar, caractérise quant aux résultats, l'enseignement de son pays. " Je dois avouer ma ferme conviction que notre système actuel d'éducation classique échoue d'une manière déplorable. Après avoir soigneusement étudié les quatre gros livres bleus (de l'enquête parlementaire), je ne saurais en tirer d'autre conclusion que celle-ci : une faible proportion de nos élèves, 25 pour 100 peut-être arrive aux universités bien que l'entier *curriculum* de nos écoles publiques soit conçu en vue des universités, et même de ce pauvre chiffre de 25 pour 100 qui constitue, pour ainsi dire, la fleur et le fruit

Voyons maintenant, en détail, ce qu'on nous propose au lieu du grec.

On est frappé d'abord des ressources extraordinaires que les *modernes* trouvent dans ces 14 heures, si méchamment détenues aujourd'hui par le grec. Ces 14 heures vont suffire, d'après eux, pour inscrire au programme quatre sciences nouvelles, et renforcer considérablement la gymnastique, les langues vivantes et l'histoire. Tant de choses dans un si court espace de temps ! c'est vraiment le miracle de la multiplication des heures.

du système, un nombre *considérable* (beaucoup de personnes seraient à dire *la plupart*), quittent l'école à dix huit ou à dix-neuf ans, non seulement ne sachant pas l'histoire ancienne et moderne, la géographie et la chronologie, ne sachant ni une langue étrangère ni même leur propre langue, y compris souvent son orthographe, ne sachant aucune science ni les plus simples éléments de la géométrie et de mathématique, ni la musique ni le dessin; ignorant profondément ce même grec, ce même latin auxquels ont été spécialement consacrées les longues années inutiles de leur instruction sans but; mais à côté de tout cela, et ce qui est peut-être pis encore, ignorant complètement et avec pleine satisfaction leur étonnante et grossière ignorance.... » (Art. du *Museum*, avril 1867, cit. par Dem.). Chez les bons élèves (ce sont en général les boursiers), la qualité de l'enseignement philologique ne paraît pas beaucoup meilleure. Les Anglais semblent avoir lâché la proie pour l'ombre, comme on nous le conseille. Préoccupés avant tout de résultats pratiques, ils négligent presque entièrement le côté littéraire des études classiques, et n'en sont pas pour cela plus savants. Le docteur L. Wiese, auteur des *Lettres allemandes sur l'éducation anglaise*, remarque "quelque chose de très-
" mécanique dans la manière dont on explique les auteurs, même dans
" les plus hautes classes. On s'y propose un but absolument défini; des
" résultats positifs... D'une part (les Anglais) lisent les auteurs anciens
" sans cette exactitude philologique et cet *acumen* critique que nous con-
" sidérons en Allemagne comme indispensable; de l'autre ils dédaignent
" les charmes que l'esthétique exerce sur l'esprit de la jeunesse. » M^r Demogeot observe lui-même, que l'enseignement qu'il a sous les yeux
" peut faire et fait des hommes qui connaissent les classiques, " mais il
doute " qu'il soit le moyen le plus sûr pour développer des écrivains. »
Pratique et superficiel, tel est donc l'enseignement anglais, qu'on nous propose pour modèle. Pour ne pas nous étendre entre mesure, nous renverrons pour maintes observations aussi précieuses, au beau *Rapport sur l'enseignement secondaire en Angleterre et en Écosse*, par MM. Demogeot et Montucet, délégués du gouvernement français. (Paris. Impr. Impériale. 1868.)

Il y a urgence, nous dit-on, de détrôner le grec, pour mettre à sa place la géologie, la botanique, la zoologie et la chimie. A nos yeux, c'est une déviation du principe, qui veut des humanités littéraires ; et c'est une déviation toute gratuite. L'astronomie et la physique, qu'on enseigne actuellement, suffisent pour développer chez l'élève le sens de l'observation de la nature. S'il y a quelque disposition, ses vacances, ses lectures et ses promenades, lui permettront d'acquérir tout ce qu'il importe aux gens du monde de connaître de ces sciences. Se destine-t-il aux écoles spéciales ou à la médecine ? ce serait empiéter à tort sur le domaine des hautes études, que de retrancher, pour l'initier à des branches qui doivent nécessairement lui être enseignées plus tard, le grec dont on ne lui parlera plus à l'Université.

Nous ne croyons pas qu'il faille nous escrimer beaucoup contre la gymnastique. Il y a tant de façons d'en inspirer le goût aux jeunes gens sans modifier le programme. Laissons cela à l'initiative privée. Car il s'agit de l'emploi des récréations et des congés. En Angleterre, rien n'est réglé sur ce point, et l'on s'y plaint de ce que les exercices corporels occupent une trop grande place dans la vie des écoliers.

Jamais jusqu'à présent des esprits sérieux n'avaient cru que l'étude du grec fût superflue pour apprendre à bien écrire en français. L'influence du génie grec sur la littérature moderne n'a marqué nulle part plus profondément son passage que dans la patrie de Racine et de Rabelais, de Ronsard et de Chénier, de Châteaubriand et de Villemain. Si Henri Estienne, entraîné par son double enthousiasme classique et national, exagère la *conformité* de la langue d'Homère avec sa langue maternelle, les rapports qu'il relève entre elles n'en sont pas moins intéressants. Et n'a-t-on pas entendu, il y a quelques mois, un docte professeur de Sorbonne, M. Egger, attribuer le retour aux études grecques qui se manifeste en France, à la ressemblance des Gaulois et des Hellènes, ressemblance dont il va chercher les preuves jusque dans l'Antiquité, et que du reste, il n'est pas le premier à signaler ?

Mais une idée qui n'aurait jamais pu germer dans une tête française, c'est celle de choisir l'allemand pour remplacer le grec, et de s'en servir pour enseigner à parler et à écrire convenablement en français. De grâce, parlons bas, ici, car si,

de l'autre côté de la frontière, l'on venait à nous entendre, quels éclats de rire! Voyez-vous la phrase allemande, si libre d'allures, choisie pour modèle? et les flamands, qui ne font point de nature la distinction de l'imparfait et du passé défini, ni de ce dernier et de l'indéfini, aller l'apprendre d'écrivains qui ne la font pas davantage? Aujourd'hui que l'homœopathie envahit tout, on juge sans doute que les meilleurs procédés pour nous guérir de nos flandricismes et de nos wallonismes, est d'y ajouter une dose adéquate de germanismes. C'est notre ami Alex. Weill qui sera content! La Bourgogne est détrônée : ce n'est plus elle qui fournira les maîtres du style français, mais l'Alsace.

Et voilà pourtant ce que nous proposent les *humanistes modernes* en place du latin et du grec. Car l'anglais est mis hors de concours, par la pauvreté de son vocabulaire hybride, et la simplicité roide de sa syntaxe ⁽¹⁾. L'allemand seul, parmi les langues modernes, est assez riche, assez synthétique, assez varié, pour servir de base aux *humanités modernes*. Mais même en mettant à part la question du français qui est capitale cependant, et suffit pour tout décider, — les objections se pressent en foule, et l'on ne sait par où commencer.

L'Allemand, pas plus qu'aucun autre idiôme contemporain, ne peut rivaliser avec les langues anciennes. Celles-ci sont des modèles achevés : l'Allemand est encore en travail. Laissez-le se dérouiller d'abord, et devenir clair et aisé. Si nous considérons la littérature, même infériorité ⁽²⁾. Des trois

⁽¹⁾ Notons en outre que la conformité relative du français avec l'anglais, rend dangereuse pour la pureté du style le commerce assidu des auteurs britanniques. En effet, les anglais, s'ils connaissent l'élégance du style, l'entendent assurément tout autrement que nous. Ils ne se font aucun scrupule de répéter sans utilité les mêmes mots; et ils emploient jusqu'à l'abus le verbe substantif *to be*. Aussi, pour ne rien dire de notre propre expérience, un homme de lettres français nous a raconté, que chaque fois qu'il traduit de l'anglais pendant quelque temps, il contracte de si mauvaises habitudes, qu'il est forcé, après cela, relire soigneusement tout ce qu'il écrit, pour en élaguer soigneusement la forêt de *est* et de *sont*, — de substantifs enchevêtrés, — de dérivés latins à forme anglaise, qui par une contagion dont il ne peut se défendre, ont envahi sa prose française.

⁽²⁾ Qu'on ne nous accuse pas d'être injustes envers les grands poètes allemands. Il s'agit uniquement de rechercher le meilleur moyen d'apprendre à bien écrire *en prose française*.

grandes littératures européennes, celle de l'Allemagne a été la dernière à fleurir. La France lui a donné plus de leçons qu'elle n'en a reçu d'elle, pour le style bien entendu. Aujourd'hui encore, les auteurs allemands s'efforcent par l'imitation des Français, de donner à leur style, lourd et peu maniable, la lucidité et la rapidité qui lui manquent.

Où les grands écrivains, dont la Germanie a le droit d'être fière, ont-ils été chercher les beautés de forme qui les distinguent ? dans l'imitation des anciens. De qui donc vaut-il mieux prendre les leçons ? des maîtres ou des écoliers ? si l'on pouvait poser la question à Goethe, à Schiller, à Lessing, comme ils confondraient leurs maladroits amis ! " Vous voulez „ édifier des humanités sur l'explication de nos œuvres ; mais „ elles ne sont ni assez fortes ni assez parfaites pour un pareil „ rôle. Dieu nous garde de songer à détrôner cet Hérodoté, „ et ce Tite-Live, cet Horace et cet Euripide, dont nous ne „ sommes que les disciples respectueux et reconnaissants ! „ N'est-ce pas là ce qu'ils répondraient ?

Il serait tout aussi peu juste, du reste, de vouloir égaler Boileau à Horace, et Lord Brougham à Démosthène. Les anciens, plus près de l'aurore de l'humanité, avaient un naturel, une liberté de génie, une originalité, et un sentiment profond et délicat du beau, auxquels les modernes ne paraissent pas devoir jamais atteindre, quoiqu'ils les surpassent en d'autres points.

Mais en supposant la langue et les auteurs allemands plus classiques qu'ils ne sont, il y a une difficulté qui rendra longtemps impossible l'organisation de tout notre enseignement officiel en humanités modernes. Où le gouvernement, qui a déjà tant de peine à recruter ses professeurs de langues vivantes, ira-t-il chercher un nombre suffisant d'hommes capables pour doubler, tripler son personnel ? Prendre des belges pour enseigner l'allemand ou l'anglais, c'est un triste expédient. Il faudrait des étrangers, et du premier mérite. Les minces traitements que vous avez à leur offrir les décideront-ils à s'expatrier ? On peut craindre que non.

Des considérations de l'ordre le plus élevé repousseraient d'ailleurs cette espèce d'invasion germanique dans nos écoles secondaires. Les littératures antiques sont cosmopolites. Elles n'ont au moins rien de dangereux pour notre nationalité. Le

culte exclusif du génie étranger serait-il, par le temps qui court, aussi inoffensif pour notre patriotisme ?

J'entends l'objection flamingante et je la repousse par cette considération toute simple, que le français est la langue nationale des wallons, au même titre que le néerlandais, celle des flamands; que ni les uns ni les autres ne parlent un idiôme étranger, et que c'est par de pures raisons historiques qu'ils sont forcés d'aller chercher leurs modèles les uns outre-Quévrain, les autres outre-Moerdijk. Et d'ailleurs, s'il y a une littérature moderne qui se rapproche de l'antique par son caractère national et humanitaire, c'est bien la littérature classique de la France.

Mais il serait moins aisé au gouvernement, de répondre aux flamingants le jour où ils viendraient lui dire : “ Vous „ supprimez le grec, et peut-être même le latin, pour le remplacer par un idiôme germanique. C'est à merveille. Seulement, c'est au néerlandais que cette place privilégiée revient de droit. Comme langue, est-il inférieur à l'allemand? La „ littérature batave ne peut-elle rivaliser avec la germanique? „ Et ne serait-il pas bien plus utile à nos wallons de connaître la langue maternelle de leurs compatriotes, qu'une „ langue étrangère qui n'est qu'un autre bras du même fleuve? „ Rendez donc le néerlandais obligatoire dans toutes les provinces, et faites en la base des humanités modernes. „

Quant à l'utilité de l'allemand, comme clé du trésor sans cesse enrichi de la science tudesque, elle est incomparable. Aussi verrions-nous avec satisfaction l'allemand devenir obligatoire pour les humanistes, — l'anglais restant facultatif. Mais il ne faudrait pour cela, ni chasser les langues anciennes, ni augmenter le personnel. Car, si j'en dois juger par ma propre expérience, l'enseignement des langues vivantes dans nos collèges est suffisant, pour qui veut s'y adonner avec un peu d'ardeur.

Les langues vivantes, nous l'avons montré, ne sauraient remplacer une langue morte, pour le but éminent des humanités. Les flamands peuvent, s'il leur plaît, se rendre maîtres de l'allemand, et les wallons, de l'anglais, avec l'organisation actuelle. Et quant à obliger les wallons d'apprendre l'allemand, on peut raisonnablement douter qu'ils apportent à cette étude la bonne volonté nécessaire pour y réussir, et qu'il suffise

d'y consacrer le double de temps, et de faire venir à grands frais, des professeurs étrangers de première force. On se plaint de ce que les beautés du grec sont inaccessibles. A en juger par l'expérience de nos voisins, les gens de langue française y sont beaucoup moins rebelles, qu'à goûter les finesses de Goethe et de Schiller. Cette inaptitude est réciproque, et résiste à tous les efforts. Frédéric II, qui faisait des vers français s'avouait insensible aux mérites du Misanthrope. Qui compte sans la nature, compte deux fois, et s'expose à gaspiller son temps, ses peines, et son argent.

Reste l'histoire, M. Em. de Laveleye déroule sur l'enseignement de cette matière importante, des vues justes et élevées. Mais ici, comme dans tout le cours de notre polémique, nous avons à lui reprocher de connaître imparfaitement ce qu'il attaque, et de présenter pour du neuf, ce que la pratique a depuis longtemps consacré chez nous. Il veut faire de l'histoire une école morale et du patriotisme. Mais, c'est ce qu'elle est déjà au moins dans les écoles publiques : il suffit pour s'en convaincre d'écouter les professeurs, et ceux qu'on charge spécialement de cet enseignement ne sont pas les moins distingués d'entre eux. Et quand même cette expérience nous manquerait, nous refuserions de croire que tous les efforts de nos collègues se tendent pas, comme les nôtres, à former des hommes libres et des citoyens dévoués.

Le programme, il est vrai, présente une lacune. On n'y trouve ni la révolution française ni l'empire. Rien ne s'opposerait, je pense, à cette légère extension. Car on allait déjà jusque-là dans les écoles normales primaires, alors du moins qu'on n'avait pas encore resserré à une heure par semaine un enseignement historique qui embrasse l'antiquité, le moyen-âge, les temps modernes, et la Belgique, tout en imposant au professeur de raisonner sur les causes et de philosopher sur les lois, sans perdre de vue les faits.

Mais ces faits contemporains et la révolution de 1830, nous pensons qu'il est un peu tôt. Les livres mêmes font défaut, indice de la difficulté de l'œuvre, et l'on ne pourrait raisonnablement imposer une pareille tâche à chaque professeur individuellement. D'ailleurs, que laissera donc M. de Laveleye pour le cours d'histoire politique moderne de nos universités? N'est-ce pas toujours la même opposition de vues qui nous

sépare sur tous les sujets? Les modernes, mesurant à l'aune le savoir acquis au collège, raisonnent toujours comme si l'éducation finissait avec la rhétorique. Les anciens croient que l'essentiel est de développer chez l'élève la justesse du sens historique, et qu'il importe peu que le bagage des faits confiés à la mémoire soit plus ou moins lourd, et plus ou moins complet ⁽¹⁾.

Contrairement à ses habitudes, M. de Laveleye attache ici à la méthode une importance toute particulière. C'est dans la rédaction historique, élevée à sa plus haute puissance qu'il faudrait voir la régénération des humanités. Rien pourtant n'est moins nouveau que cette méthode. Après avoir fortifié notre expérience personnelle de renseignements pris à bonne source, nous pouvons affirmer que la rédaction à domicile de l'exposé oral du maître, les résumés et les développements bien combinés, sont en vigueur depuis des années dans la généralité de nos établissements. Si l'on veut que le professeur

(1) Nous l'avons déjà rappelé : l'enseignement secondaire, et l'enseignement supérieur ne diffèrent pas seulement en degré, mais en essence. Le 1^{er} doit être *général*; le second *spécial*. Cette différence caractéristique, basée sur la nature des choses, doit être respectée, si l'on veut que les deux organismes produisent tout le bien qu'on est en droit d'en attendre. Il faut l'avouer cependant : une tendance prononcée à *spécialiser* l'enseignement secondaire prévaut depuis longtemps, non-seulement dans notre pays, mais dans toute l'Europe. C'est ainsi qu'on en est venu à donner à l'élève un professeur différent à peu près pour chaque matière. Au bon vieux temps, un seul professeur suffisait à chaque classe. Aujourd'hui nos rhétoriciens en ont huit. Chacun tirant de son côté, l'élève médiocre désespère facilement de contenter tant d'exigences rivales. Mais le plus grand mal, c'est que l'unité pédagogique, qui est de principe dans les humanités, devient presque impossible à atteindre. Préfets et inspecteurs ont beau faire pour mettre un peu d'harmonie dans cette discordance. Il faudrait à l'élève un *tutor*, comme aux jeunes anglais. Sorte de précepteur permanent, chargé de l'éducation et de la direction des études au pensionnat, et suivant l'élève dans toutes les branches et toutes les classes, le *tutor* donne à la culture intellectuelle cette unité d'impulsion, si nécessaire, et pourtant si incompatible avec le morcellement actuel de l'instruction scolaire. Les propositions que nous débattons, en augmentant encore le nombre des matières enseignées, ne feraient qu'aggraver un mal, peut-être incurable.

d'histoire soit en même temps professeur de rédaction française, il faudra doubler le personnel. Ce n'est rien encore : les critiques éclairés et sûrs sont rares chez nous. En trouvera-t-on assez ?

En dernière analyse, n'est-ce pas s'exagérer le mérite de la rédaction historique que de la croire capable de remplacer jusqu'au discours français ? On peut médire de ces déclamations de rhétorique : cette critique est bien vieille ; mais elle ne touche que l'abus, auquel personne ne tient, et n'atteint pas la chose, qui est bonne. Au moins, les exercices de rhétorique sollicitent l'originalité, forcent le jeune écrivain à créer, à exploiter son propre fonds. La rédaction historique, poussée à l'excès, que M. De Laveleye recommande, ne sera jamais qu'un apprentissage de compilation pour les bons élèves ; et que deviendra-t-elle pour la majorité ? Demandez-le à M. Duruy. Avec quel dédain il parle, pour les proscrire de " ces „ interminables rédactions d'histoire, où les élèves copient des „ chapitres entiers de leurs livres. „ Ce n'est pas au moment où on les abandonne en France, qu'on pourrait songer à les établir chez nous.

Ne demandons pas à nos élèves cette facilité de rédaction, qui forme, comme l'agilité de la langue, un des apanages de la race gauloise. Mettons en œuvre le solide bon sens qui les distingue, et rappelons-nous le lièvre et la tortue (!).

(¹) On cite pour preuve de l'inefficacité des humanités actuelles les exercices de rédaction auxquels sont soumis les élèves ingénieurs. Cela prouverait tout au plus qu'il devrait être interdit de sauter de l'école primaire dans les écoles spéciales, comme on en voit trop d'exemples. Mais quand même les humanistes seraient entrés en ligne de compte pour la création de ces cours, on n'a pu avoir l'intention de leur inculquer en un an ce à quoi sept années n'ont pu suffire. Il faut pour traiter des sujets spéciaux un certain apprentissage. Chaque science a son vocabulaire à part, son point de vue particulier : chaque profession a son style à elle. On n'attrape pas tout cela du premier coup, fût-on du reste l'écrivain le plus distingué. C'est à l'Université que ces exercices *spéctaux* ont leur vraie place : et il serait désirable qu'on instituât de pareils cours dans toutes les facultés. Car il n'y a pas seulement le style technique il y a le style philosophique, le style juridique, le style scientifique, auxquels la rhétorique ne mène et *ne doit* mener, qu'indirectement, et avec lesquels nos étudiants n'ont pas assez d'occasions de se familiariser. Le cours de rédaction du génie civil a comblé une lacune ; mais ce n'est pas dans l'enseignement moyen qu'elle existait.

Il n'y a pas jusqu'à l'emploi des sources par les élèves qui nous paraît peu praticable; quelle bibliothèque cela suppose à chacun d'eux ! Si l'on parvient à faire davantage dans les lycées de France, ne perdons pas de vue qu'ils ont deux classes de plus : une huitième et une philosophie. L'infériorité de nos élèves comme écrivains, tient aux mêmes causes qui empêchent la littérature de prendre chez nous le même essor que les autres arts. On comprend que l'examen de ces causes nous entraînerait trop loin.

Si l'on réunissait partout l'enseignement du français dans les mêmes mains que celui des langues anciennes, si l'on introduisait dans nos facultés de philosophie un cours supérieur de composition française, et que l'on rendit plus rigoureux dans le même sens tous les examens, si l'on attirait dans nos écoles les bons écrivains, au lieu de les décourager par le silence et le mépris, — si bien écrire devenait un titre de recommandation soit pour obtenir les places, soit même pour entrer à l'Académie, on verrait bientôt se relever le niveau littéraire.

Après avoir montré que la réforme qu'on nous propose, dangereuse, inutile et impraticable, n'est justifiée par aucune nécessité réelle, il nous reste à indiquer ce qu'il y aurait à faire pour améliorer ce qui existe, sans rompre l'équilibre que le programme actuel nous paraît avoir heureusement établi entre les divers ordres de connaissances ⁽¹⁾.

Il faut bien, en effet, que nous nous placions sur le terrain de nos adversaires, puisque ceux-ci ne consentent point à le quitter, et que nous raisonnions dans l'hypothèse que l'étude du grec a besoin d'être considérablement renforcée dans nos athénées. Cette concession ne nous coûte guère. Car en voyant quelle énorme disproportion il existe entre le chiffre d'heures consacré par semaine au latin dans les sept classes d'humanités, et le chiffre correspondant du grec, on ne pourra s'empêcher

(1) Comme la manière ondoyante et diverse de M. Em. de Laveleye expose à pas mal de difficultés et d'erreurs, quiconque s'aventurerait à résumer son système définitif, nous préférons renvoyer le lecteur, s'il veut s'en instruire, aux lettres mêmes de notre ingénieux et insaisissable contradicteur.

de s'émerveiller des résultats obtenus. Nous les avons résumés au début de cet article. Certes, nos élèves ne savent pas *sept fois* moins de grec que de latin, et ils ont donné 14 heures à l'un et 74 heures à l'autre. On touche du doigt, ici, le vice à corriger. Le temps donné au grec a été réduit à un minimum dérisoire, et l'on se plaint d'un résultat qu'on a préparé et qui était infailible! C'est une erreur qu'il faut savoir réparer, maintenant que l'expérience l'a mise en lumière. Qu'on restitue au grec les heures qu'on lui a enlevées, et il n'est pas douteux qu'il refleurira comme par le passé.

Ainsi, commencez le en 7^e, et vous gagnerez deux ans et demi.

Mettez dès la 6^e un auteur facile entre les mains des jeunes hellénistes, pour ôter à ces premières études quelque chose de leur aridité.

Rendez aux classes supérieures Thucydide et les tragiques grecs. Osez même aller jusqu'à Platon, comme l'a demandé déjà un des principaux collaborateurs de cette Revue (1).

En supprimant en 7^e, l'histoire sainte et les notions de géographie, qui ne sont qu'une répétition de l'école primaire, vous gagnerez 2 heures.

Retranchez sans crainte la calligraphie. On ne la connaissait pas de mon temps, et je ne crois pas qu'on écrive mieux aujourd'hui. Exigez que votre aspirant sache écrire : et s'il ne l'a pas appris en quatre ans d'école primaire, il n'y arrivera jamais.

Retranchez le dessin, qui est un luxe, et ne contribue en rien à la force des humanités (*).

(1) Voici quels auteurs grecs on explique dans les six classes les plus élevées de la grande école d'Harrow : Iliade, Electre d'Euripide, Eschyle (les sept chefs ou les Perses), Démosthène (contre Midias), Aristophane (les nuées et les oiseaux), Sophocle. On aborde de plus à Eton Théocrite, à Winchester, Pindare, à Charterhouse, le Phédon.

(*) Pour défendre le dessin, on dira peut-être avec Schlegel, que la sculpture antique est le meilleur commentaire des classiques. Mais le contraire est au moins aussi vrai. En tout cas, l'un pourrait difficilement tenir lieu de l'autre. Dans l'étude du grec, les humanités cherchent bien autre chose qu'une initiation artistique, quelqu'en soit le prix : et la contemplation assidue de la Vénus de Milo pourrait difficilement remplacer la lecture des auteurs. D'ailleurs, je doute qu'on

Vous gagnerez ainsi *trente-et-une heures*, qui ajoutées aux 14 que le grec a déjà, feront quarante-cinq heures. Si avec un pareil chiffre, on ne parvient pas à former des hellénistes consommés, ce sera bien malheureux ⁽¹⁾.

A notre avis, on peut encore gagner quelques heures sur le latin et sur les mathématiques, en réorganisant celles-ci, et de cette façon on pourrait faire une part un peu plus large aux langues vivantes. Peut-être même pourrait-on rendre la chimie facultative aux élèves de seconde et de rhétorique latines ⁽²⁾.

Faut-il supprimer, comme le demandent les modernes, le thème, le discours et les vers latins ? Nous persistons à croire que non. L'enseignement facile ne nous plaît pas plus que la

mette nos collégiens en présence des beautés sans voiles de la statuaire antique. Et depuis quand, pour apprendre à goûter le beau est-il nécessaire de savoir manier le crayon ? On peut concevoir des humanités complètes sans dessin, mais non sans grec. Le dessin peut s'enseigner hors d'heures, et dans les académies. Le grec ne peut s'apprendre qu'au collège. S'il faut sacrifier l'un à l'autre, c'est au dessin de céder.

⁽¹⁾ Voici quelques chiffres comparatifs empruntés à l'intéressant rapport rédigé en 1861, par M^r Gantrelle, en sa qualité d'inspecteur de l'enseignement moyen, et publié par le gouvernement.

PAYS.	Nombre d'heures par semaine.		
	LATIN.	GREC.	
Nassau	82	35	} répartis sur neuf années d'études.
Bade	76	26	
Autriche	58	26	} sur huit années.
Mayence	68	34	
Francfort	79	32	

⁽²⁾ Nous ne saurions être indifférent à la proposition de M^r Roulez qui consiste à augmenter les humanités d'une année. Ce serait un excellent moyen de renforcer les études. En Allemagne, en Angleterre, en France, les études sont plus longues que chez nous. Il n'est pas surprenant que les résultats en soient meilleurs. Malheureusement, cette innovation semble devoir rencontrer aujourd'hui moins de faveur que jamais en Belgique. Loin de consentir à allonger les études, on voudrait les raccourcir à tout prix. En attendant des temps plus favorables, il ne reste qu'à essayer de tirer le meilleur parti possible du terme de sept ans que l'usage a consacré.

dévotion aisée. L'une énerve les ames et l'autre les esprits. Ce ne sera pas en supprimant ces exercices, éternellement utiles, parcequ'ils sont basés sur la plus juste vue du jeu de nos facultés, que vous régénérerez les humanités. Mais au lieu de transporter ici les arguments qui nous ont déjà été servis ailleurs, nous donnerons la parole à M. Duruy. A la manière dont nos adversaires le citent, on voit aisément qu'il est leur oracle : et s'ils acceptent son autorité sur un point, ils n'auront pas l'inconséquence de la repousser sur un autre. Nous qui pensons que M^r Duruy, en disant blanc dans son rapport et noir dans ses discours, se neutralise parfaitement lui-même, nous distinguons l'homme de ses raisons ; et tout en récusant l'un, nous nous croyons en droit de nous approprier les autres, quand elles nous paraissent bonnes.

Voici d'abord ce qu'il dit du thème :

„ Pour bien apprendre le français, pour savoir le vrai sens
„ des mots et les nuances les plus délicates de l'expression,
„ pour dégager la grammaire naturelle que l'enfant porte en
„ son esprit, et que, sans y songer, sa mère lui a donnée avec
„ ses caresses, il n'est rien, messieurs, qui vaille le thème
„ latin. „

Les vers, maintenant :

„ Parmi ces études multiples et variées de traductions,
„ d'analyses et de compositions, il en est une que plusieurs
„ condamnent, bien qu'elle ait son rôle dans le développement
„ des facultés : c'est le vers latin. L'Université s'obstine à le
„ conserver, parce que avec lui elle règle l'essor de l'imagina-
„ tion poétique, un des dons charmants et dangeureux de la
„ jeunesse. En cherchant la justesse brillante ou la pointe
„ acérée de l'expression, ce qui est le propre du vers latin,
„ en s'habituant à enfermer une pensée ou une image en une
„ phrase concise, l'élève peut acquérir deux des précieuses
„ qualités de l'art d'écrire ; et en même temps, le travail qu'il
„ s'impose pour donner la mélodie à son style, lui fait com-
„ prendre et aimer la prosodie musicale, qui se trouve même
„ dans l'œuvre des grands prosateurs. Cet exercice latin con-
„ tribue donc à la formation du goût français. „

Le discours enfin, latin ou français :

„ La classe de rhétorique réunit toutes ses forces pour un
„ de ses exercices, le discours. Il a ses détracteurs comme le

„ vers latin. C'est, dit-on, un genre faux et passé de mode.
„ Je sais bien, Messieurs, que les lauréats que nous allons
„ couronner ne sont pas des Démosthènes, même celui qui va
„ remporter le prix d'honneur ; mais où trouver un exercice
„ plus propre à mettre en jeu toutes les facultés de l'esprit ?
„ Il faut que l'orateur, n'eût-il que dix-huit ans, ait beaucoup
„ appris. Son intelligence doit être un riche trésor de faits et
„ d'idées que la raison discute, combine et dispose, que l'ima-
„ gination recouvre de ses grâces, que la passion pénètre de
„ sa chaleur, que l'enthousiasme, enfin, précipite vers une
„ conclusion irrésistible.

„ Convaincre, voilà le but de l'orateur ; et, comme pour
„ l'atteindre il faut le concours de toutes les facultés, mettant
„ en œuvre, du moins dans nos écoles, toutes saines raisons,
„ le discours est pour nous le plus puissant moyen d'éducation
„ intellectuelle et morale. „ (1)

On ne saurait démontrer plus éloquemment la nécessité de ces exercices, les seuls vraiment littéraires que comporte le collège. Et n'est-ce pas une étrange contradiction, que de vouloir les supprimer, et de se plaindre en même temps de l'affaiblissement du côté philosophique et esthétique des études secondaires ? La rédaction historique peut suffire à former des rapporteurs. Mais jusqu'à ce que la Providence permette que chaque enfant trouve le talent oratoire dans son berceau, comme un cadeau des fées, le meilleur moyen d'acquérir cette puissance incomparable, sera toujours de suivre la voie qui y a conduit, et Cicéron, et Démosthène, et leurs émules de tous les âges.

Les modifications de programme que nous venons d'indiquer suffiraient-elles ? et ne faudrait-il pas donner, dans la même direction, une impulsion nouvelle au corps enseignant ? nous le pensons, et c'est à la source où il se rajeunit sans cesse, qu'il faudrait agir. Croit-on que si l'on envoyait régulièrement nos jeunes philologues de l'École normale, en Allemagne pour y puiser ces qualités scientifiques dont ce peuple d'éditeurs semble avoir le monopole ; en France, et même à

(1) Discours prononcé le 7 août 1867 à la distribution des prix du concours général.

l'école d'Athènes, pour y prendre cette brillante critique littéraire, qui sait ravir les plus indifférents en faisant habilement scintiller jusqu'aux moindres reflets des joyaux de l'esprit, on n'atteindrait pas à ce résultat si beau qu'il semble chimérique, de marier une bonne fois la Germanie savante à la Gaule bien disante, la solidité du fonds à la grâce et à l'éclat de la forme ?

N'insistons pas. Le gouvernement dispose de tous les moyens nécessaires pour donner à l'enseignement public telle impulsion qu'il lui plaira. N'a-t-il pas dans les mains cette machine toute puissante qu'on nomme les examens ? Qu'il ose seulement en modifier les moules, et l'on en verra bien vite sortir les générations de l'avenir, cette pâte si facile à pétrir, transformées en écrivains de talent et en hellénistes à toute épreuve.

Et qu'on ne vienne pas nous objecter la difficulté. Un particulier pourrait sans déshonneur, avouer son impuissance : un gouvernement ne le peut pas. Quoi ! on reculerait devant la tâche d'apporter à un organisme solidement charpenté, de simples améliorations de détail ; et on accepterait la responsabilité de tirer du néant tout un nouveau système, sans savoir s'il est seulement viable ! On détruirait les humanités, qui produisent de bons fruits, pour les assimiler aux sections professionnelles dont l'infériorité comme moyen d'éducation générale n'est contesté de personne ! Humanistes modernes ! voilà le vrai terrain de vos expériences. Pourquoi voulez-vous à toute force usurper le nôtre ? Demandez la réforme des sections professionnelles, et nous vous appuierons. Quand l'excellence de votre système reposera, non plus seulement sur votre parole, mais sur des faits, quand vos affirmations cesseront d'être démenties par l'expérience, alors les vieilles humanités tomberont d'elles-mêmes, sans qu'il soit nécessaire d'y porter la cognée. En attendant, elles continuent à faire leurs preuves. Où sont les vôtres ? Ne craignez-vous pas qu'on dise, qu'il vous a paru plus facile de nous supprimer que de nous égaler ?

Il serait grandement temps de revenir aux vieilles traditions. Tout se rapetisse et s'énervé. On voit bien les hommes d'élite qui s'en vont ; mais ce qui grandit autour d'eux, ne permet pas d'espérer qu'ils aient de dignes successeurs. La facilité des études, la décadence continue des examens entasse dans toutes

les carrières une foule de médiocrités mécontentes, que la nécessité d'un rude labeur aurait dispersés dans des régions moins limitées de l'activité humaine, ou que des épreuves sérieuses auraient triées, à l'entrée des professions libérales. On récolte aujourd'hui ce que l'on a semé en supprimant l'épreuve d'élève universitaire, heureusement restaurée; en supprimant, sous couleur de certificats, tant de cours importants, qui attendent encore leur restauration, en adoptant, en un mot, la règle dont on connaît assez la formule : FACILITER LES ÉTUDES POUR LES RENFORCER. Au moment où nous voyons le gouvernement marcher à une nouvelle application de ce désastreux paradoxe, nous serions coupables, nous, qui sommes ses meilleurs amis, de ne pas lui crier : En arrière! et de ne pas combattre ses téméraires mutilations, dont l'effet le plus certain serait de nous livrer bénévolement aux justes sarcasmes de l'Europe lettrée.

FRÉDÉRIC HENNEBERT,

Professeur à l'Université de Gand.

CORRESPONDANCE.

Nous recevons d'un de nos honorables collaborateurs la communication suivante :

Tout homme éclairé, qui prendra la peine de réfléchir aux rapports et aux différences que le caractère de la langue, la civilisation et la littérature établissent entre les peuples anciens et les nations modernes, n'hésitera pas, nous en sommes convaincu, à reconnaître la justesse des observations suivantes :

1° Les langues anciennes sont plus difficiles pour nous que les langues modernes et se prêtent moins à l'interprétation, soit littérale, soit littéraire. Elles demandent au traducteur une attention plus grande, une application plus forte, un travail plus

complexe. Elles sont, à cause de leur difficulté même, un puissant moyen de développement pour l'esprit : il n'y en a pas de plus propre à l'aiguiser et à l'assouplir.

2° La comparaison des mœurs, des idées, de la civilisation des peuples anciens avec ce qui se passe et se pense autour de nous agrandit le champ de l'intelligence en même temps qu'elle affermit le jugement. Mais, sans la connaissance du langage, cette comparaison sera nécessairement superficielle : la langue seule nous fait pénétrer dans la vie d'un peuple.

3° Les littératures modernes manifestent partout l'influence du génie antique; elles n'ont pas de sens pour qui ignore l'Antiquité. Les Grecs et les Romains ont été nos maîtres et sont encore nos modèles. Leur action sur l'esprit humain subsiste toujours, quoique moins directe et plus insensible. On peut citer quelques noms de grands écrivains qui n'ont pu connaître les chefs-d'œuvre classiques que par les traductions; mais il est certain que la nation qui s'isolerait du commerce de l'Antiquité prononcerait irrévocablement sa déchéance littéraire. Séparées de leur source et de leur première inspiration, les lettres dépériraient rapidement. C'est ce que comprennent fort bien les hommes qui sont à la tête de l'instruction publique dans les différents pays de l'Europe : malgré la richesse des littératures modernes, ils maintiennent entre les mains de la jeunesse les œuvres des anciens; car ils savent qu'il n'y a pas de meilleure école pour former le goût et faire aimer le beau.

Chacun des trois points que nous venons d'indiquer demanderait de longs développements; mais que dirions-nous là-dessus qui n'ait souvent été dit et beaucoup mieux que nous nous ne pouvons le dire? Les lecteurs de la *Revue* connaissent l'opinion de M. Stuart Mill; nous prendrons la liberté de leur recommander aussi quelques pages fort judicieuses de M. Baron, au troisième chapitre de son livre de la *Rhétorique*: elles peuvent être utilement méditées.

Il est un quatrième point, que les défenseurs de l'antiquité classique ont un peu négligé, qu'ils ont peut-être même laissé dans l'ombre à dessein, et de peur de compromettre la cause qu'ils défendaient : je veux parler de l'importance de l'étude des langues anciennes pour la connaissance scientifique du langage. J'espère n'effaroucher personne en parlant ainsi : il doit toujours être permis de réclamer les droits de la science.

Celui qui ne connaît que sa langue maternelle, quelque bien qu'il la connaisse d'ailleurs, ne sait pas ce que c'est qu'une langue. Il possède l'usage de l'instrument, il en ignore le mécanisme. Pour l'intelligence de ce mécanisme, la comparaison est nécessaire. Mais il ne servirait de rien de comparer la langue que nous parlons avec les autres langues qu'on parle au delà de nos frontières ; les langues actuelles de l'Europe (il ne peut être question que de celles qui appartiennent au groupe indo-européen) se ressemblent trop, pour qu'une comparaison établie entre elles fournisse autre chose que des remarques de détail et sans portée. *Unam noris, omnes noris*. En même temps, elles sont trop éloignées de leur origine, elles ont passé par trop de transformations, elles sont devenues trop artificielles, pour qu'il soit possible, en les analysant, d'y découvrir encore quelque trace certaine du travail primitif et des lois qui ont présidé à leur formation.

L'étude des langues anciennes nous ouvre un autre horizon. Comme elles représentent une phase antérieure de la vie des langues, une période de développement intermédiaire entre leur état actuel et leur condition originelle, elles nous font à la fois comprendre ce qui existe maintenant et deviner ce qui a primitivement existé. Elles projettent leur lumière dans les deux directions : elles font reparaitre les traits effacés de la pensée créatrice effacés dans les idiomes modernes, elles rendent un sens réel à nos signes de convention, et elles éclairent les ténèbres des origines, elles nous initient à ce travail profond par lequel l'esprit humain armé de la parole a pris possession du monde extérieur et de lui-même.

Est-il besoin de dire que, dans la grande famille indo-européenne où le langage a atteint son plus haut degré de perfection, les deux langues que nous nommons classiques occupent le premier rang ? que ces deux langues qui pendant des siècles n'en firent qu'une seule et qui, après leur séparation, furent remises en contact par les colonies de la Grèce et les conquêtes de Rome, ne doivent pas, ne peuvent pas être isolées l'une de l'autre et étudiées à part ? Elles se complètent et s'expliquent mutuellement ; elles sont également indispensables pour la connaissance générale du langage. Il faut dire toutefois que la langue grecque est plus nécessaire à la connaissance de la langue latine que celle-ci n'est nécessaire à la connaissance de la langue grecque.

La langue grecque, la plus belle et la plus parfaite que les hommes aient jamais parlée, nous montre réunis dans un harmonieux ensemble les deux caractères dont chacun semble distinguer, à l'exclusion de l'autre, les langues primitives et nos idiomes modernes : la richesse des formes et la précision des idées. Mais voyez quelle est notre ingratitude : nous lui faisons un crime de ses qualités mêmes. Nous lui pardonnerions peut-être, si elle était moins belle et moins riche, si elle n'était pas un si admirable instrument de la pensée humaine. La variété, la multiplicité des formes nous rebute ; mais la pensée, dont ces formes ne sont que l'expression, est plus variée et plus multiple encore. S'avise-t-on de s'en plaindre, et ne l'étudie-t-on pas au contraire avec d'autant plus d'intérêt ? Eh bien, un moyen nous est offert de l'étudier, non dans une sèche et abstraite analyse, mais dans l'exercice fécond de son activité ; et nous le repoussons, par la seule raison qu'il est excellent !

Je sais bien ce qu'on peut me répondre ; on dira : Ces considérations sont étrangères à la question ; quelle que soit l'utilité des langues anciennes et du grec en particulier pour la connaissance générale des langues, quelle que soit l'utilité de cette connaissance elle-même, elle est trop difficile et trop longue à acquérir, et la jeunesse ne doit pas y être initiée dans les écoles. Qu'on veuille bien observer que je ne réclame pas un enseignement spécial, que je ne fais qu'appeler l'attention sur la nécessité de tenir compte dans l'étude des langues anciennes de l'élément scientifique, si on ne veut pas enlever à cette étude une partie de son intérêt et de son efficacité comme moyen d'éducation. On parle de difficulté. Mais la véritable science simplifie tout. La science du langage a accompli depuis cinquante ans d'immenses progrès ; des hommes qui s'y sont fait un grand nom travaillent à la populariser ; les gens du monde s'y intéressent. Les langues anciennes se sont naturellement ressenties de ces progrès, auxquels elles ont contribué pour une large part : elles sont mieux connues, plus approfondies et en même temps plus faciles.

Seulement, il faut enfin voir les choses comme elles sont. On apprend une langue morte pour la savoir, et non pour la parler ou l'écrire. Tout exercice qui n'a pas pour objet une connaissance plus exacte de la langue doit être banni du programme des études moyennes. On s'obstine à faire, *invita Mi-*

nerva, des vers latins, des dissertations, des discours. Toutes ces choses deviennent chaque jour plus mauvaises et plus ridicules, malgré le temps et les pénibles efforts qu'elles coûtent. Car il est à remarquer qu'aux progrès constants et si sensibles de la science théorique correspond dans la pratique un mouvement en sens contraire aussi constant et aussi marqué. Les philologues modernes savent le latin mieux que Cicéron; mais Cicéron trouverait beaucoup à redire à la manière dont ils l'écrivent. Cessons donc de nous attacher à ce qui est mort, et tournons-nous vers ce qui a vie et avenir.

Étudions les langues anciennes sérieusement, solidement, méthodiquement. Les secours de toute espèce abondent; il n'y a qu'à choisir. On peut regretter que les mêmes ressources fassent défaut pour les langues modernes et que la direction donnée à cette partie de l'enseignement soit si peu scientifique: on étudie la langue française comme si elle datait de Louis XIV, et le même élève qui passe de la traduction de Plutarque à la lecture d'Homère est hors d'état de rien comprendre à un texte français du XIII^e siècle, quoique le français soit sa langue maternelle et qu'il apprenne par cœur des discours entiers de Bossuet. Mais en regrettant ce qui nous manque d'un côté, profitons au moins des compensations qui nous sont offertes de l'autre. L'esprit scientifique a pénétré depuis longtemps dans l'étude des langues anciennes; il a mis à notre disposition des richesses inestimables et des instruments perfectionnés: ne les dédaignons pas. Il n'y a pas d'excuse aujourd'hui pour quiconque voudrait étudier superficiellement l'Antiquité.

J'entends dire autour de moi: On s'arrête trop aux difficultés, on s'occupe de minuties, on perd le temps en explications, on ne traduit pas assez. Beaucoup de gens croient, et ç'a été jusqu'à présent mon avis, que l'essentiel n'est pas tant d'avoir beaucoup traduit que d'être en état de tout traduire, et que résoudre les difficultés qui se présentent est le moyen le plus simple de les prévenir par la suite. Telle n'est pas, paraît-il, l'opinion de tout le monde. Il y a en cette matière une théorie ouvertement professée et qui peut se résumer dans le précepte connu: glissez, glissez, n'appuyez pas; en d'autres termes: ne faites pas trop d'attention aux cas et aux modes; si vous rencontrez un obstacle, tournez-le avec aisance; si vous comprenez à peu près, passez outre au plus vite; car le tout est d'aller bon

train et de faire beaucoup de chemin. Eh bien, je l'avouerai à ma confusion, mais j'y ai longuement réfléchi, et il m'a été impossible de deviner quelle espèce de résultat quelconque peuvent se promettre d'un pareil système les hommes qui le préconisent. Autrefois on disait, et c'était même un aphorisme pédagogique : *non multa, sed multum*. Aurait-on *changé tout cela*, et le mot d'ordre serait-il maintenant dans un certain camp : *non multum, sed multa* ? Oublie-t-on donc qu'on apprend à faire vite en faisant bien, mais qu'on n'a jamais appris à faire bien en faisant vite ?

D'autres veulent établir une sorte de divorce entre la science et la littérature. Ils se plaignent que l'explication des auteurs anciens ne soit pas assez littéraire, assez élevée ; comme si les choses les plus élevées ne devaient pas avoir une base, comme si, avant d'admirer les beautés des anciens, il ne fallait pas les comprendre. Ces plaintes viennent généralement d'hommes fort peu littéraires, mais qui, ayant oublié ou n'ayant jamais su les éléments d'aucune grammaire, se consolent d'ignorer les déclinaisons grecques et latines en dénonçant, au nom du bon goût, les empiétements de la philologie.

Sous l'une et sous l'autre forme, c'est toujours le même esprit : il n'en est pas de plus fatal aux études. Cet esprit a récemment trouvé son expression suprême dans ce cri lamentable que les échos ont répété : Qu'on nous rende la grammaire de Lhomond ! La grammaire de Lhomond, comme on sait, est l'idéal du genre.... le moins scientifique.

J'ai peur, pour mon compte, qu'on ne se préoccupe un peu trop de ce qui se fait chez nos voisins du midi. Le système français en fait d'instruction est peut-être bon pour la France ; il ne vaut certainement rien pour nous. Et en France même, il y a des protestations : nous voyons les hommes les plus éclairés tourner les yeux du côté de l'Allemagne, et se dire qu'après tout on n'a encore rien trouvé de mieux pour la culture de l'esprit que de bonnes et fortes études. Dans un écrit que M. Renan a consacré à la question de l'instruction supérieure en France ⁽¹⁾, nous lisons ces graves paroles : « Le danger de la France dans l'ordre intellectuel est de devenir une nation de parleurs et de rédacteurs,

(1) *Questions contemporaines*, p. 94.

sans souci du fond des choses et du progrès réel des connaissances. L'institution à laquelle la France a confié le recrutement de son corps enseignant dans l'ordre secondaire et supérieur, l'École normale a été, pour la division des lettres, une école de style, non une école où l'on apprend des choses. Elle a produit des publicistes exquis, des romanciers attachants, des esprits raffinés en des genres fort divers, tout enfin, excepté des hommes possédant une solide connaissance des langues et des littératures. L'enseignement grammatical en particulier, base de la philologie, y a toujours été systématiquement abaissé. Sous prétexte de s'en tenir à des vérités générales de morale et de goût, on a enfermé les esprits dans le lieu commun. »

En Belgique, on dit fort haut que les études humanitaires n'ont produit que des résultats médiocres; c'est possible; en tout cas, il y a un moyen infaillible de rendre les résultats plus médiocres encore, c'est de supprimer l'enseignement des langues anciennes. Que faire? demande-t-on. Je n'en sais rien; je ne conseille rien. Seulement je suis persuadé qu'il vaut mieux employer utilement huit années à faire de bonnes études que de perdre six années à en faire de mauvaises.

* * *

UN PROGRAMME DE GREC.

En 1863, dans une brochure ayant pour titre : *État actuel de notre enseignement public des Humanités* (Paris, PAUL DUBNER), Dübner, dont l'autorité est et restera si grande et si légitime, après avoir constaté la décadence où sont tombées les lettres anciennes, recherchait les améliorations qui devaient être introduites dans cette partie de l'enseignement. Nous inspirant des idées que M. Dübner a développées dans sa brochure, nous nous hasardons à formuler nous-même un programme.

Pendant les cinq ou six dernières semaines de la 6^e, alors que les élèves ont besoin d'être réveillés par quelque chose de nouveau, on ferait apprendre aux élèves à lire et à écrire le grec. Ces deux points sont souvent négligés ; cependant ils ont leur importance ; l'ignorance de la lecture et de l'écriture amène plus tard bien des difficultés et cause souvent de l'ennui.

Dès le début de la 5^e on entrerait en plein dans l'étude du grec. Pendant le premier trimestre nous demanderions 6 heures de grec par semaine ; pendant les 3 autres trimestres une demi-heure par jour suffirait. Nous voudrions au commencement 1 heure par jour, afin de donner au plus vite aux élèves une certaine somme de connaissance ; c'est le seul moyen de prévenir le dégoût. Nous croyons aussi que les leçons doivent se suivre sans interruption, dans la crainte que les élèves n'oublent d'une fois à l'autre ce qu'ils ont appris. En 5^e on étudierait toute la lexigraphie, et l'on verrait, par exemple, toute la première partie de la chrestomathie de Dübner, les versions seraient toujours traduites en classe ; on réserverait les thèmes pour les devoirs ; il va sans dire que nous n'entendons pas que tous les thèmes, sans exception, soient faits ; il en faut cependant un bon nombre ; car le thème est très-propre à faire retenir les formes et les règles.

En entrant en 4^e, les élèves connaîtraient la lexigraphie, au moins dans ses éléments principaux. Il s'agirait dès lors de leur faire apprendre des mots. Dans ce but, nous demanderions encore pendant le premier trimestre 6 heures de leçon par semaine, dont 1 pour la révision de la grammaire et 5 pour la traduction cursive ; pendant les trois autres trimestres, 6 demi-heures par semaine, dont 2 encore pour la traduction cursive et 4 pour correction de devoirs, grammaire et explication approfondie. Il faudrait choisir pour la traduction cursive des auteurs simples, faciles, et ne pas faire comme pour le latin où l'on débute par un auteur qu'il est impossible aux élèves de comprendre et de traduire à vue, le Cornelius. On permettrait aux professeurs de choisir eux-mêmes les ouvrages qu'ils voudraient voir. Ils sont assez grands, ce nous semble, pour marcher seuls ; et quel besoin y a-t-il de les tenir en lisière ? Une telle liberté, qui, on le voit, n'a rien d'excessif, amènerait de la variété et de la vie dans l'enseignement. On stimulerait ainsi la spontanéité, l'initiative du professeur.

Dans les trois classes supérieures, nous nous contenterions de

4 heures par semaine, dont 4 demi-heures et 2 heures entières.

Une demi-heure sera consacrée à la grammaire que l'on ne doit jamais perdre de vue, et les trois autres demi-heures, à la traduction cursive; les 2 heures entières seraient réservées à la correction d'un devoir et à l'explication approfondie. Au début de la 3^e, on commencerait par traduire cursivement la 2^e partie de la chrestomathie de Dübner. Comme toutes les règles de la grammaire auraient déjà été vues, ce serait là un moyen d'en faire une révision complète et systématique.

Nous ne doutons pas que ce programme bien exécuté, et cependant il diffère bien peu du programme actuel, ne produisît d'excellents fruits. En sortant de rhétorique les élèves pourraient certainement lire Homère et les prosateurs ordinaires. Qu'on n'aille cependant pas s'imaginer qu'un élève parviendra jamais à lire le grec et le latin comme il lit le français.

C'est une utopie, c'est une impossibilité. La lecture des auteurs anciens exigera toujours de la part des élèves beaucoup d'attention, de réflexion et d'étude. D'ailleurs nos jeunes peuvent-ils lire si couramment les auteurs français? oui, sans doute, s'il s'agit d'un journal ou d'un roman, mais en est-il de même d'un ouvrage littéraire? Mettez-leur en mains Corneille, Bossuet et Montesquieu. S'ils ne vont lentement, il y a cent à parier qu'ils ne comprennent pas le quart de ce qu'ils lisent; ils saisissent de temps en temps une idée, et ils avancent toujours, croyant qu'ils ont saisi le tout; c'est ainsi qu'ils se font illusion. Quand il s'agit de latin et de grec, on doit comprendre, ou l'on doit s'arrêter net; pas de place possible pour la demi-intelligence d'un texte. C'est même là un des heureux résultats de ces études, que cette obligation pour l'élève de se rendre compte de chaque mot, de chaque idée, et de creuser la pensée. A notre avis on oublie trop souvent qu'il y a une différence radicale entre le langage vulgaire et le langage littéraire.

A. C. H.

Tournai.



Les articles précédents, écrits en faveur des langues anciennes, la Revue les a accueilli avec empressements parce que à part quelques divergences d'opinions, ils concluent tous à une étude plus sérieuse de ces langues.

(*Note de la Rédaction.*)

SOMNIUM.



Me vinctum hesternæ sopor altus nocte tenebat,
non animus tamen in corpore vinctus erat.
Candida per parvas lucebat luna fenestras,
gallus erat mutus, mutus eratque canis.
Ecce, humili natu jam grandis adesse ubili
nec solita specie femina visa mihi est.
Compositos crines, crepidas chlamydemque gerebat
et conabatur qualiacunque loqui.
“ Quid ? „ dixit. “ Ludis ergo me pellere Belgæ, „
“ nullius ut pretii rem nocuamve, velint ? „
“ Jam noti, ignoti, jam discipuli atque magistri „
“ calcibus et pugnīs me sine fine petunt. „
“ Nec mihi tantum hujusce modi convicia fiunt ; „
“ multa etiam patitur nec leviora soror. „
“ Non bona magna satis de me pro tempore dicunt „
“ accipere infantes nec diuturna satis. „
“ Ausonio sermone parum procedere multos, „
“ in Grajo cumctos littus arare monent. „
“ Infantes vere pueri, vixdum juvenes, qui „
“ Hellados antiquæ viscera nosse queant ? „
“ Quine queant adeo linguam callere latinam, „
“ ut sic ore statim non titubante legant „
“ percipiantque animo priscae scripta omnia Romæ ? „
“ Hoc retro est fluctus ire jubere Mosæ „
“ aut cupere e coelo plenam deducere lunam ; „
“ hoc vir terrarum nullus in orbe potest. „
“ Quis sermo humanus stabilis manet ? Omnia, dic, cui „
“ unquam scripta capi Franca legique putas ? „
“ Quin pueros primo ne credite cuique docendos. „
“ Quin esto, nisi sit publica, nulla schola. „
“ Hic nodus jacet, hīc sedet illaetabile vulnus, „
“ hīc hortor validas admoveatis opes. „

“ Publica res, si quae, vestrae est doctrina iuventae ; ”
 “ publica cum cura res solet usque geri. ”
 “ Educit juvenes isto Germania pacto ; ”
 “ his colitur soror, his non minus ipsa color. ”
 “ Quod si, quam Patres sanxerunt, summa vetat lex, ”
 “ sic quoque nascatur quaerite si qua salus. ”
 “ Nonne licet spatium praescribere longius anno ? ”
 “ Semina non alio tradere nostra modo ? ”
 “ Ante suum tempus neque robur corporis ulli ”
 “ nec vigor ingenii aut gratia mentis adest. ”
 “ Omnia se male habent, raptim quae condideris, et ”
 “ irato numen proruit illa pede. ”
 “ Scribatur multum pueris multumque legatur. ”
 “ Tu mihi, praeceptor, corrige scripta, bone, ”
 “ sis et Athenarum gnarus Latiiue loquelae ”
 “ nec minus hac illam nocte dieque colas. ”
 “ Assidue veterum monumenta evolvere cura, ”
 “ quid sapiant veteres si bene scire cupis. ”
 “ Non modo adhuc vivens, etiam demortua cuivis ”
 “ lingua usu demum discitur atque stilo. ”
 “ Praefectus, mirum, cur docti munera praestat ”
 “ nulla magisterii ? Cur nihil ille docet ? ”
 “ Res agitur quum tanta tibi, cur perdere vires, ”
 “ Belga, velis ? Alliquid tradat et ipse, jube. ”
 “ Discipuli tum sint quales decet esse, modesti, ”
 “ sinceri, dociles, huic studioque pares. ”
 “ Sunt, felix quibus ingenium natura negavit. ”
 “ Nonne statim justum est hos prohibere via ? ”
 “ Esse severa magis non paulum examina possunt, ”
 “ quae modice instructus nunc subit, immo male. ”
 “ Sed quos consilium penes est, utcunque voletis ”
 “ materias vestris constituuisse scholis, ”
 “ exiguum placidi mihi conservetis asyllum ; ”
 “ sic erit ardenti plaudere dulce manu. ”
 “ Namque aliqua est prodire tenus, si non licet ultra ”
 “ in sermone meo litterulisque meis. ”
 Edidit haec graece. Tentavi reddere lingua,
 quam qui nesciat, hic nullus, opinor, erit.
 Imparibus lugens elegiae versibus usa est,
 legitima placuit quos repetisse fide,

id, quasi ridiculum, si quis damnaverit, acres
huic viridesque uvas scilicet esse reor,
interpresque suus postquam mandavit ut essem,
vanuit et somnus cessit eramque vigil.

X. PRINZ.

Leodi, mense decembri 1868.

TROIS ÉPÎTRES D'HORACE.

Nous avons tâché de montrer ⁽¹⁾ que l'ordonnance des trois épîtres, qui font l'objet de l'étude de M^r Ribbeck, n'a rien à gagner aux combinaisons proposées par ce savant, et qu'en cherchant dans la dernière un complément nécessaire aux deux autres il détruit dans chacune d'elles l'unité même qu'il prétend rétablir. Étrange illusion! M^r Ribbeck, dans son zèle pieux, croit recueillir les membres épars du poète, *disjecti membra poetæ*, et il le mutile impitoyablement! Malheureux dans l'ensemble, rachète-t-il au moins par les détails les torts et les excès de sa critique? C'est ce que nous allons examiner.

Dans la seizième épître, M^r R. constate d'abord une interpolation. Selon lui, le 24^e vers

Stultorum incurata pudor malus ulcera celat

a été ajouté après coup, comme il est facile de le reconnaître: 1^o parce qu'il rompt l'enchaînement des idées et fait dissonance avec ce qui l'entoure, 2^o parce qu'il y a contradiction entre *incurata ulcera* et *occultam febrem*, 3^o parce que c'est

(1) Voir la livraison du 1^{er} Novembre.

la gourmandise ou les désirs déréglés, et non la honte, qui font dissimuler le mal secret. (Il est entendu qu'un interpolateur n'a jamais le sens commun.) — A cela nous répondrons : 1° que le vers en question ne rompt pas plus l'enchaînement des idées que ne le fait, par exemple, dans la troisième satire, le vers 37, qui est amené par *namque*, comme celui-ci pouvait l'être :

Neglectis ur̄enda filix innascitur agris.

L'un et l'autre en effet confirment un jugement particulier par une réflexion générale enveloppée dans une comparaison; et loin de nuire à l'unité de la pensée, ils servent à en mieux accuser les développements successifs; ils marquent un point d'arrêt dans l'exposition, un moment de repos, qui fait attendre, dans ce qui suivra, la continuation du même sujet, mais considéré sous une autre face et repris par un autre côté. 2° Que, dans l'esprit d'Horace, *ulcera* représente ici l'idée générale, celle de " mal „ ou " maladie „, à laquelle il est subordonné dans son acception stricte, et qu'ainsi il comprend *febris*; ou bien, pour exprimer la même chose sous une autre forme : il n'est pas difficile de conclure de *ulcera* à *febris*, et Horace a laissé au lecteur le soin de faire mentalement cette opération. 3° Que l'action dont il s'agit est bien l'effet de la mauvaise honte et non des désirs déréglés ou de la passion; que cette dernière idée, tout-à-fait étrangère au sens du passage, l'est en outre au sens particulier des verbes *celat* et *dissimules*. Je pense qu'il est inutile d'insister là-dessus : *res ipsa loquitur*.

M^r R. retranche encore les vers 55 et 56

Nam de mille fabae modiis quum surripis unum,
Damnum est, non facinus, mihi pacto lenius isto

qu'il attribue au même interpolateur, auquel nous devons le vers 24. Cet inconnu aimait les sentences : il en a mis partout. De quoi est-il question ? demande M^r R. : de la vraie et de la fausse honnêteté et non du plus ou du moins de gravité de la faute commise : ces deux vers n'ont donc aucune relation avec le sujet. — Nous répondrons : ces deux vers ont une relation fort étroite avec la proposition qui précède immédiatement, et dont ils déterminent la signification : *Si tu as l'espoir d'échapper au châtimeut, tu commettras les plus*

grands crimes ; je dis les plus grands crimes , car toutes les fautes sont également graves , et quand tu voles un boisseau , etc. N'est-ce pas simple et clair ? Dans toute cette épître, Horace raisonne à la manière des Stoïciens. Jusqu'à quel point il est sincère et sérieux quand il emprunte à ces philosophes leur rigorisme et leurs formules, nous n'avons pas à le rechercher ici ; mais on sait qu'il a passé sa vie à se moquer d'eux et à les imiter.

M^r R. ne découvre plus d'interpolation dans le reste de la pièce ; mais il remanie entièrement la partie comprise entre le 45^e et le 63^e vers. A la suite de

*Sed videt hunc omnis domus et vicinia tota
Intorsum turpem, speciosum pelle decora,*

et comme explication venant à l'appui, il place le morceau qui commence par *vir bonus omne forum quem spectat* (vv. 57-62). — On s'aperçoit que le critique s'est laissé tromper par les apparences : il croit rapprocher des idées et il ne rapproche que des mots. Non-seulement il y aurait quelque chose de puéril, de gauche et d'un goût détestable dans la double antithèse qu'il faudrait admettre entre *hunc videt turpem domus omnis et vicinia tota* d'un côté, et *quem spectat omne forum et omne tribunal* de l'autre, mais le lecteur ne verrait certainement pas dans ce vœu :

*Da mihi fallere, da justo sanctoque videri,
Noctem peccatis et fraudibus objice nubem*

une confirmation du fait énoncé dans *sed videt hunc etc.* ; il y verrait même tout le contraire. On se demande comment M^r R. n'a pas songé à reporter un peu plus haut les six vers pour lesquels il est en quête d'une place convenable. Après *quo causae teste tenentur*, ils auraient paru amenés assez naturellement. Il eût fallu, il est vrai, sacrifier les deux vers 44 et 45 ; mais M^r R. est homme à ne pas reculer devant une pareille nécessité. Qui sait ? il en eût peut-être été ravi. Il y a plus : on peut s'étonner, indépendamment de toute transposition, que ces deux vers aient trouvé grâce devant M^r R. Pour moi, je suis persuadé que, pour peu qu'il les examine avec attention, il leur trouvera aisément un air emprunté et suspect et qu'il n'hésitera pas à réclamer leur expulsion.

Il y a pour M^r R. un autre avantage dans la transposition des vers 57—62, c'est que, grâce à ce changement, la comparaison du faux homme de bien avec l'esclave que la crainte seule du châtiment retient dans le devoir, ne vient qu'après l'exposition complète de la pensée — A la définition vulgaire de l'honnête homme

Qui consulta patrum, qui leges juraque servat,
Quo multæ magnæque secantur judice lites,
Quo res sponsore et quo causæ teste tenentur.

répond et réplique, cela est évident, le portrait qui est tracé de cet honnête homme dans les vers 57 et suivants. Mais qu'Horace n'ait pu amener cette réponse par une comparaison appropriée au sujet, qui suspend sans le briser le fil du raisonnement et tient le lecteur en haleine, c'est ce qu'on ne saurait soutenir sans méconnaître un des procédés les plus familiers au poète, j'allais dire, la tournure et la nature même de son esprit.

Mais M^r R. paraît avoir en cela un parti pris. Il rejette encore après *miscebis sacra profanis* la comparaison renfermée dans les deux vers

Cautus enim metuit foveam, lupus accipiterque
Suspectos laqueos et opertum miluus hamum,

en invoquant l'emploi de *enim* en faveur de cette transposition ; — comme si *enim*, placé à cet endroit, pouvait rendre raison de *tu nihil admittes in te formidine poenae* et ne devait pas nécessairement se rapporter à la pensée exprimée en dernier lieu : *sit spes fallendi, miscebis sacra profanis*. Or, il n'y a pas de lien logique entre cette pensée et ce qui serait censé l'expliquer. C'est ainsi que la transposition recommandée par M^r R. n'amènerait que la confusion.

J'ai suivi jusqu'ici M^r Ribbeck pas à pas. Je m'étais proposé de le suivre jusqu'au bout et d'examiner avec la même attention les corrections qu'il propose aux deux autres épîtres. Mais je craindrais de fatiguer la patience du lecteur en prolongeant cet aride travail d'analyse. Je m'arrête donc. Aussi bien, les observations faites suffisent ; et chacun peut maintenant apprécier le système de critique dont M^r Ribbeck est un des principaux représentants. Ce système est mauvais, est absurde. Je ne condamne pas, sachez le bien, la critique con-

jecturale ; j'estime cet art savant et délicat, qui supplée à l'incorrection des manuscrits, recherche dans les fautes des copistes les traits de la pensée primitive, et souvent par le changement le plus léger fait revivre le sens effacé ou altéré des anciens monuments. La critique ainsi entendue a une base sûre ; c'est le texte et l'état des manuscrits. La critique de M^r Ribbeck, au contraire, manque de base. Ses partisans diront sans doute qu'elle est fondée sur la raison ; la vérité est qu'elle ne reconnaît d'autre loi que le caprice du jugement individuel. Ce que l'un aura blâmé, un autre l'approuvera et proscriera à son tour ce que le premier avait respecté ; chacun retranchera, changera à sa guise : le droit n'est-il pas le même pour tous ? là où je verrai une lacune, mon voisin signalera une interpolation ; je déplorai ce qui est perdu, il gémit sur ce qu'on a mal à propos ajouté. M^r Karl Lehrs s'est occupé quelque part ⁽¹⁾, et dans le même esprit que M^r Ribbeck, les épitres d'Horace : le désaccord entre les deux savants est complet. Je ne citerai qu'un exemple : M^r Ribbeck allonge la dix-septième épître de 59 vers, au détriment de la pièce suivante ; M^r Lehrs la réduit de 61 vers à 32. On peut par là juger du reste. Et il n'y a dans ces contradictions rien qui doive surprendre ; c'est plutôt du contraire qu'il faudrait s'étonner. Du moment qu'on n'accepte plus pour règle et pour guide l'autorité des manuscrits, que chacun peut invoquer contre cette autorité la raison et le goût, c'est-à-dire sa raison et son goût, qu'il peut accommoder à ses idées et à ses sentiments les œuvres que l'antiquité nous a transmises, refaire Virgile ou Horace à son image, peut-on s'attendre à voir sortir d'un pareil travail fait sur le même auteur par les esprits les plus divers autre chose qu'une infinie diversité, ou plutôt une infinie confusion ?

Ce n'est pas tout. Les savants changent d'opinion comme les autres hommes ; considérée de plus près ou d'un autre point de vue, la même chose ne paraît plus ce qu'elle paraissait d'abord. M^r Ribbeck le prouve par son propre exemple. Qu'on se rappelle le résultat de l'examen auquel il a soumis la dix-septième épître : neuf vers supprimés, une lacune au milieu, et la pièce présentée sous cette forme : 1-36.... 46-62. C'est là

(1) *Annales de philologie* de Fleckeisen, année 1863 pp. 544 et suiv.

sa première manière de voir. Mais dans un court appendice qu'il a ajouté à son travail, et que je n'avais pas d'abord remarqué, il trouve moyen de restituer à Horace quatre vers sur les neuf qu'il déclarait interpolés, ne parle plus de lacune, et adopte pour ce qu'il conserve de l'épître la disposition suivante : 1-37, 52-62, 43-51. Ainsi les écrits des anciens sont destinés à se transformer sans cesse sous les retouches des éditeurs et à suivre toutes les oscillations de leur jugement. Mais vraiment, il n'y a plus d'éditeur : nous avons devant nous l'auteur lui-même, et un auteur toujours occupé à remanier et à remâcher son œuvre !

Pourquoi vouloir sortir de son rôle ? Celui qui se fait l'interprète de la pensée d'autrui a pour premier devoir d'être fidèle à cette pensée ; il doit s'oublier lui-même, s'associer aux sentiments, s'asservir aux idées de son auteur, entrer dans son esprit enfin, et surprendre ainsi le secret de sa manière et de son talent. S'il a le droit de recourir à la conjecture, ce n'est qu'en présence d'une difficulté insurmontable, d'un passage rebelle à toute explication raisonnable, et après avoir épuisé tous les moyens d'accorder la lettre avec le sens. Telles ne sont pas, il s'en faut beaucoup, les dispositions qui règnent parmi les adeptes de la critique nouvelle. A la moindre difficulté qu'on rencontre, on se met vite en besogne : on transpose, on retranche... autant de vers qu'on juge à propos (car les poètes sont particulièrement exposés aux atteintes de ces ennemis domestiques), on découvre des vides, des lacunes, larges plaies béantes par où s'est écoulé le plus pur d'un poème. Les moyens les plus violents sont employés avec une préférence marquée ; et cela, je l'ai dit, à la moindre difficulté ; j'ajouterai, et même sans qu'il y ait aucune difficulté ; au point qu'on est souvent tenté de croire que ces habiles correcteurs évitent ou craignent de comprendre, tant ils ont hâte de condamner ce qui existe pour produire leurs corrections. Que voulez-vous ? Il y a quelque chose de si séduisant, de si flatteur pour la vanité à se substituer ainsi à l'auteur qu'on commente, à s'admirer en lui, à trouver des impertinences et des sottises là où les autres avaient vu des beautés et s'étaient extasiés.

Aussi l'émulation s'en mêle : les derniers venus tiennent à honneur de dépasser leurs devanciers ; ils sont jaloux de faire

autrement qu'eux sans doute, mais surtout de faire plus. Ainsi les lacunes vont s'élargissant, les interpolations s'étendent comme une tache d'huile. M. Ribbeck est déjà bien plus hardi que M. Lehrs; d'autres viendront bientôt, formés par lui-même peut-être (les disciples vont toujours plus loin que le maître), qui le trouveront timide à son tour et lui reprocheront ses ménagements envers le texte traditionnel. Diderot ne traitait-il pas Voltaire de cagot? Bref, nous pouvons prévoir le jour. où il n'y aura plus dans tout Horace un seul vers qui n'ait été contesté par quelque savant, plus ou moins digne de ce nom.

M. Lehrs et M. Ribbeck, je le reconnais, sont des savants d'un vrai mérite; et il y a toujours quelque chose à apprendre avec eux, même quand ils se trompent et cèdent aux illusions de l'esprit de système. Je ne dis rien d'Hofman Peerlkamp, leur maître à tous; on sait ce qu'il a mis d'érudition et de finesse d'esprit dans un genre faux. Le malheur est que la manie de la correction arbitraire et de l'hypothèse n'est pas nécessairement associée à un certain développement des facultés intellectuelles, et que le premier venu se croit en droit de nous dire d'un ton d'autorité: " ce passage n'est pas d'Horace, c'est évident; il y a ici une lacune de dix vers au moins, c'est indubitable; „ alléguant au besoin quelque raison boiteuse, qu'il appelle une preuve. Il ne faut, pour se poser ainsi en Aristarque, ni jugement, ni science, ni goût; il suffit d'avoir un peu de confiance en soi-même, c'est-à-dire, la chose du monde la plus commune. Voilà, dis-je, le mal, le grand mal. J'excuserai, si l'on veut, les témérités de M. Ribbeck, j'admirerai même, à l'occasion, les audaces de M. Peerlkamp; ce que je ne puis souffrir, c'est de voir les écrivains de l'antiquité, les plus grands comme les moindres, livrés sans défense aux entreprises du premier venu, qui changera, coupera, taillera à tort et à travers, indulgent au médiocre, *et secouant la tête à l'endroit le plus beau*. Car telles sont les dernières conséquences d'un faux système et d'un dangereux exemple: les uns abusent de leur force et de leur savoir; les autres s'en autorisent pour abuser de leur faiblesse et de leur ignorance.

Il y a des gens qui se plaignent et s'impatientent qu'on renouvelle, fût-ce par les travaux de la critique la plus sévère, le texte d'un auteur auquel ils sont accoutumés. C'est d'eux

que M. Sainte-Beuve dit, dans un article de ses *Nouveaux Lundis* ⁽¹⁾, où il rend compte de l'édition des lettres de M^{me} De Sévigné publiée par M. Ad. Regnier : " Ils s'étaient logés dans un ancien auteur, ils y avaient fait leur nid et leur lit, et voilà qu'on le leur rebâtît et qu'il faut en déménager. Je les entends d'ici dans leurs doléances : " A quoi bon ces remaniements perpétuels, ces remue-ménage sans fin ? On ne sait plus vraiment à quoi s'en tenir sur rien, même en fait de chefs-d'œuvre. On comptait sur une belle chose, on y croyait, et l'on vient nous dire que cela est tout changé ! Mieux vaudrait convenir une bonne fois de ce qui est beau, et n'en plus sortir. Brûlons les vieux papiers, et gardons nos livres tels qu'ils sont ! „ Si certaines gens accueillent ainsi une édition excellente et définitive, faite avec un soin scrupuleux sur les manuscrits originaux, il ne faut pas demander ce qu'ils penseraient des procédés de la critique nouvelle, et quelle impatience, bien légitime cette fois, ils éprouveraient à voir sans cesse remettre en question leur auteur favori et recommencer à son sujet une ennuyeuse instruction, où l'on n'apporte ni preuves ni témoignages.

Pour nous, nous ne raisonnons pas comme ces sybarites littéraires, nous disons au contraire : fouillez dans les bibliothèques, où se cachent encore des richesses ignorées, collationnez, épluchez les manuscrits, fixez-en l'âge et l'autorité, établissez là-dessus un texte plus sûr et plus correct, et, si peu que vous ayez ajouté aux travaux de vos prédécesseurs, si légère que soit votre contribution, vous n'aurez pas pris une peine inutile et on vous saura gré de ce que vous aurez fait. Mais si vous croyez qu'il ne reste plus rien à faire de ce côté, arrêtez-vous dans la voie de la critique ; ne défaites pas au moins ce que d'autres ont fait, ne dérangez pas avec fracas ce qu'il faudra qu'on remette à sa place, résistez à la tentation de tout brouiller et de tout confondre ; car c'est une triste occupation.

Enfin, faut-il l'avouer ? ces aberrations de l'esprit critique font tort à la philologie auprès de bien des gens. Et vraiment, quand on voit des hommes graves user leur temps à ce jeu

(1) Tome I, p. 282.

puéril, mettre en pièces et recomposer à leur façon les œuvres des anciens, s'ingénier à y découvrir, avec les mêmes phrases et les mêmes mots, de nouvelles combinaisons d'idées, quand on les voit errer dans le vide appuyés sur des conjectures, chacun vantant son spécifique et proposant sa chimère, on est moins étonné d'entendre dire à d'autres hommes également graves, mais également déraisonnables : On ne doit plus rien attendre de cette science, elle a fait son temps, elle est épuisée ; c'est une branche morte, sur laquelle se développe une végétation parasite : elle n'est plus bonne qu'à couper et à jeter au feu.

H. COURTOY.

SUR LE PRINCIPE FONDAMENTAL DE LA THÉORIE DES NOMBRES.

Poinsot dans le célèbre mémoire intitulé : *Réflexions sur les principes fondamentaux de la Théorie des nombres* (*Journal de Liouville*, tome X page 1-101) après avoir établi par une analyse très-simple les plus belles propriétés des nombres, remarque que néanmoins elles " ont une source plus profonde dans la science des mathématiques. „ Pour le montrer il eu présente de nouvelles démonstrations tirées de la considération de " l'ordre qu'on peut observer entre plusieurs objets. „ Ces démonstrations reposent sur ce principe fondamental :

" Si on a N points rangés en cercle et qu'on les joigne de h en h , h étant premier à N , on passe nécessairement par les N points avant de retomber sur le point de départ. (*Réflexions*, etc. Ch. III § 1, pag. 46).

Poinsot dit que l'on n'a besoin pour reconstruire ainsi la théorie des nombres " d'aucune propriété des nombres ni d'aucun théorème d'arithmétique „ (§ 5). Mais on a remarqué que

dans la démonstration du principe fondamental, il s'est servi implicitement de cette propriété : *Si N divise nh et est premier à h , N divise n .*

Or on peut éviter l'emploi de cette propriété pour la démonstration du principe fondamental en imitant une autre démonstration donnée par Poinsoy même (Ch. III, § 11). Présenté de cette manière, le principe fondamental peut même servir à démontrer l'importante propriété que nous venons de rappeler, comme nous allons le faire voir.

Supposons que contrairement à l'énoncé du principe fondamental on ne passe pas par les N points pour revenir au point de départ, mais seulement par n de ces points, $n < N$. Prenons un des points par lesquels on n'a pas encore passé, et tirons-en par la même loi qui nous a servi à former le premier polygone de n cotés un autre polygone de n cotés; il est clair que ce polygone n'a pas de point commun avec le premier, car il se confondrait avec ce polygone, s'il en était ainsi. Faites la même chose pour tous les points qui restent jusqu'à ce que vous les ayez tous épuisés. On aura ainsi formé k polygones de n cotés, ayant en tout N sommets. On a donc.

$$N = kn \quad (1).$$

D'ailleurs chaque polygone de n cotés obtenu en joignant les points de h en h est fermé et par suite

$$hn = pN \quad (2)$$

p étant entier. De (1) et (2) on tire

$$hn = pN = pkn \text{ ou } h = pk$$

h et N auraient donc un facteur commun k , ce qui est contre l'hypothèse. Il en résulte que $n = N$ et par suite $p = h$, c'est-à-dire que l'on revient au point de départ après h tours.

On déduit de là le corollaire suivant : *Si k est le plus grand commun diviseur de N et h de façon que $N = nk$, $h = pk$, on ne passera que par n points en allant de h en h (Poinsoy). Car aller de h en h sur le cercle où sont marqués les N points, supposés équidistants, revient à aller de p en p sur le cercle où l'on n'aurait laissé que n points aussi équidistants. Donc etc.*

On peut encore en déduire la propriété sur laquelle s'était appuyé Poinsoy, c'est-à-dire que si N est premier à h et

divise nh , N divise n . En effet de ce que $nh = Np$ il résulte que l'on revient au point de départ si l'on fait p fois le tour de la circonférence sur laquelle sont rangés les N points, en allant n fois de h en h . D'autre part, d'après le principe fondamental, en allant N fois de h en h on fait h fois le tour de la circonférence et on revient aussi au point de départ. Il en résulte que $p = kh$ et par suite $n = Nk$. Car si, on avait $p = kh + l$, $l < h$, il en résulterait que l'on pourrait revenir au point de départ en faisant seulement l fois le tour du cercle, ce qui est contraire au théorème fondamental.

P. MANSION.

SUR LE THÉORÈME D'ADDITION DES FONCTIONS ELLIPTIQUES.

1. Lamé a donné une démonstration du théorème d'addition des fonctions elliptiques dans laquelle on procède pour ainsi dire par devination. On donne au module k la valeur particulière 1 et on devine la forme de la solution générale par celle de la solution de ce cas spécial. Il est évident que si l'on trouvait la solution dans deux cas spéciaux au lieu d'un seul on pourrait espérer avec plus de raison encore d'arriver à la solution générale. Or, en employant les fonctions elliptiques sous la forme ordinaire on peut donner à k outre la valeur 1, la valeur zéro. Lamé n'a pas pu le faire parce que les fonctions elliptiques qu'il considère, à l'exception de la troisième, s'annulent pour $k = 0$. De plus on peut ramener chaque cas particulier à des cas plus particuliers encore comme on va le voir.

Soit donc à trouver z en fonction de x et de y d'après l'équation

$$\int_0^x \frac{dx}{\sqrt{(1-x^2)(1-k^2x^2)}} \pm \int_0^y \frac{dy}{\sqrt{(1-y^2)(1-k^2y^2)}} = \int_0^z \frac{dz}{\sqrt{(1-z^2)(1-k^2z^2)}} \quad (1)$$

Le second terme pouvant s'écrire sous la forme

$$+ \int_0^{\pm y} \frac{dy}{(1-y^2)(1-k^2 y^2)}$$

il en résulte que z est une fonction symétrique en x et $\pm y$.

2. *Premier cas particulier.* $k = 0$. L'équation à résoudre est

$$\int_0^x \frac{dx}{\sqrt{1-x^2}} \pm \int_0^y \frac{dy}{\sqrt{1-y^2}} = \int_0^z \frac{dz}{\sqrt{1-z^2}} \quad (2)$$

Prenons le signe — pour le second terme du premier membre et fessons $x = 1$ à la limite supérieure, on aura

$$\int_0^z \frac{dz}{\sqrt{1-z^2}} = \int_0^1 \frac{dx}{\sqrt{1-x^2}} - \int_0^y \frac{dy}{\sqrt{1-y^2}} = \int_y^1 \frac{dy}{\sqrt{1-y^2}}$$

Posons $u = \sqrt{1-y^2}$ on aura

$$\int_0^z \frac{dz}{\sqrt{1-z^2}} = \int_y^1 \frac{dy}{\sqrt{1-y^2}} = \int_0^u \frac{du}{\sqrt{1-u^2}}$$

Par suite on aura si $x = 1$

$$z = \sqrt{1-y^2}$$

Si on fait $y = 0$, on trouve $z = x$. La fonction z satisfaisant à (*) jouit donc de la propriété de se réduire à $\sqrt{1-y^2}$ si $x = 1$, à x si $y = 0$ et de plus elle est symétrique en x et $\pm y$. La fonction la plus simple qui jouisse de ces diverses propriétés est

$$z = x \sqrt{1-y^2} \pm y \sqrt{1-x^2} \quad (3).$$

On vérifie par calcul direct que cette fonction satisfait en effet à l'équation (*).

3. *Second cas particulier.* $k = 1$. L'équation à résoudre est

$$\int_0^x \frac{dx}{1-x^2} \pm \int_0^y \frac{dy}{1-y^2} = \int_0^z \frac{dz}{1-z^2} \quad (4)$$

Prenons le signe — pour le second terme du premier

membre et donnons à la limite supérieure x la valeur ∞ . On aura

$$\int_0^x \frac{dz}{1-z^2} = \int_0^\infty \frac{dx}{1-x^2} - \int_0^y \frac{dy}{1-y^2} = \int_y^\infty \frac{dy}{1-y^2}$$

Posons $u = -\frac{1}{y}$, on aura

$$\int_0^x \frac{dz}{1-z^2} = \int_y^\infty \frac{dy}{1-y^2} = \int_0^u \frac{du}{1-u^2}$$

Par suite $z = u = \frac{1}{-y}$.

D'autre part si on fait $y = 0$, $z = x$.

La fonction z satisfaisant à l'équation (4) dans le cas où l'on prend le signe — pour le second terme du premier membre est donc telle que pour $x = \infty$ elle devient égale à $\frac{1}{-y}$, que pour $y = 0$, elle devient $z = x$; de plus elle est symétrique en x et $-y$. La fonction la plus simple satisfaisant à ces conditions est

$$z = \frac{x}{1-xy} + \frac{-y}{1-xy} = \frac{x + (-y)}{1 + x(-y)}$$

En substituant cette valeur dans l'équation, on trouve qu'elle la vérifie et est la solution dans le cas considéré. Il en résulte que la solution générale de (4) est

$$z = \frac{x + (\pm y)}{1 + x(\pm y)} \quad (5)$$

ou en multipliant le numérateur et le dénominateur par $1 - x(\pm y)$

$$z = \frac{x(1-y^2) \pm y(1-x^2)}{1-x^2y^2}$$

4. *Cas général.* La solution de l'équation (1) doit être telle que pour $k = 0$ elle soit égale à

$$x \sqrt{1-y^2} \pm y \sqrt{1-x^2}$$

et pour $k = 1$ à

$$\frac{x(1-y^2) \pm (1-x^2)}{1-x^2y^2} = \frac{x \sqrt{1-y^2} \sqrt{1-y^2} \pm y \sqrt{1-x^2} \sqrt{1-x^2}}{1-x^2y^2}$$

L'expression la plus simple qui jouisse de cette propriété est

$$z = \frac{x \sqrt{1-y^2} \sqrt{1-k^2 y^2} \pm y \sqrt{1-x^2} \sqrt{1-k^2 x^2}}{1-k^2 x^2 y^2} \quad (6)$$

et la vérification directe prouve que c'est en effet la solution de l'équation (1).

Si la première intégrale des équations (1) (2) (3) est désignée par α , la seconde par β , la troisième sera $\alpha \pm \beta$. Dans l'équation (2) on peut convenir de désigner

x par $\sin \alpha$, y par $\sin \beta$, z par $\sin (\alpha + \beta)$

$\sqrt{1-x^2}$ par $\cos \alpha$, etc.

dans (4) x par $\text{Htg } \alpha$, y par $\text{Htg } \beta$ z par $\text{Htg } (\alpha + \beta)$

dans (1) x par $\lambda (\alpha)$, y par $\lambda (\beta)$ z par $\lambda (\alpha + \beta)$

$\sqrt{1-x^2}$ par $\mu (\alpha)$, etc.

$\sqrt{1-k^2 x^2}$ par $\nu (\alpha)$, etc.

Cela posé, les équations (3) (5) (6) prennent les formes connues :

$$\sin (\alpha \pm \beta) = \sin \alpha \cos \beta \pm \sin \beta \cos \alpha$$

$$\text{Htg } (\alpha \pm \beta) = \frac{\text{Htg } \alpha \pm \text{Htg } \beta}{1 \pm \text{Htg } \alpha \text{ Htg } \beta}$$

$$\lambda (\alpha \pm \beta) = \frac{\lambda (\alpha) \mu (\beta) \nu (\beta) \pm \lambda (\beta) \mu (\alpha) \nu (\alpha)}{1 - k^2 \lambda^2 (\alpha) \lambda^2 (\beta)}$$

d'où l'on peut déduire $\mu (\alpha \pm \beta)$, $\nu (\alpha \pm \beta)$.

P. MANSION.



QUESTIONS A RÉSOUDRE.

(Suite voir p. 111) (').

2. Démontrer sans employer la théorie des lignes proportionnelles (troisième livre de Legendre) que par un point pris sur la bissectrice d'un angle on ne peut mener au plus que deux droites égales terminées aux cotés de cet angle.

3. Démontrer sans employer la théorie des lignes proportionnelles (troisième livre de Legendre) que si, par les extrémités de la base d'un triangle ou même deux droites se coupant sur la bissectrice de l'angle opposé, le triangle est isocèle, si ces deux droites sont égales.

4. Soient $z = F(x, y)$ et $z = f(x, y)$ les équations de deux surfaces telles que

$$\frac{\partial F}{\partial x} = \frac{\partial f}{\partial y}, \quad \frac{\partial F}{\partial y} = - \frac{\partial f}{\partial x};$$

ces deux surfaces ne sont convexes en aucune de leurs parties; leurs indicatrices aux points correspondants se projettent sur le plan des xy suivant des hyperboles équilatères égales, dont chacune a pour axes les asymptotes de l'autre.

5. Construire un triangle, connaissant la hauteur de ce triangle, l'angle opposé à la base et la médiane partant du sommet de cet angle. (Sans employer la théorie des lignes proportionnelles).

6. Démontrer que dans un triangle formé par trois arcs de loxodromie tracés sur une même sphère la somme des trois angles est égale à deux droits.

(') On insérera dans la revue les meilleures solutions envoyées en réponse à ces questions. On fera connaître les personnes qui ont envoyé les solutions non insérées. Dans le cas où l'auteur d'une solution est un élève, ou indiquera en outre la classe dans laquelle il se trouve et le nom de son professeur.

QUESTIONS DIVERSES.

IV.

Solution synthétique de la question de géométrie analytique du concours de première scientifique en 1868.

Chercher le lieu des sommets Z des paraboles tangentes à deux droites données OU, OT et dont les axes sont parallèles à OX. (Le lecteur est prié de tracer la figure.)

1° *Détermination du sommet Z, l'axe ZA étant donné.* Soit A le point de rencontre de l'axe ZA avec O T, OT étant celle des deux droites OT, OU qui fait l'angle le plus grand avec OX. Menons par A la droite AD terminée en D à OU et coupée en K par OX en deux parties égales AK, KD; les projections QK, et KG de AK et KD sur OX seront aussi égales ainsi que AQ et DG. La droite AD est parallèle à la droite inconnue TU qui joint les points de contact de OT, OU avec la parabole de sommet Z. La droite TU est divisée en deux parties égales TS, SU par OX; les projections SF, SP de TS et SU sont aussi égales, ainsi que TF et UP. D'après une propriété connue de la parabole, on aura si Y est la projection de Z sur OX et B le point d'intersection de OU avec AZ.

$YP = ZB$, $YF = ZA$ et par suite $FP = AB$.

Le problème est donc ramené à celui-ci : placer entre les droites OU, OT une droite TU de direction donnée, dont la projection sur OX soit égale à AB.

Pour résoudre ce problème remarquons que si AB coupe une perpendiculaire à OX élevée par le point O en L on a

$$AB = AL + BL = OQ + OG = 2OQ + QG.$$

Prolonger AD jusqu'à sa rencontre en R avec OL d'une part et d'autre part au delà de D de $DH = AR$. La projection de RH sur OX sera égale à $2OQ + QG$ et par suite $RH = TU$. Comme RH est divisé en deux parties égales en K, si on mène RH et HU parallèles à OX jusqu'à leur rencontre avec OT et OU, on obtiendra les points T et U. Si l'ordonnée TF rencontre l'axe AZ en V, le point Z milieu de AV sera le sommet cherché.

2° *Lieu du point Z.* Soient I et J les points de rencontre de ZY avec OT, OU; C le point de rencontre de AQ avec OU, E celui de TF avec la même ligne. Menons DW, HW parallèles respectivement à OX et OL; par le point M de rencontre de HW avec OU menons MN parallèle à OX et rencontrant UP en N.

Il est facile de voir que

$$\begin{aligned} \text{WM} = \text{QC}, \text{NU} = \text{EF} \text{ par suite } \text{WM} + \text{NU} &= \text{QC} + \text{EF} \\ \text{ou } \text{WM} + \text{NU} &= 2\text{JY} \quad (1). \end{aligned}$$

On a encore

$$\text{TV} = \text{TF} - \text{AQ} = \text{UP} - \text{DG} = \text{WM} + \text{NU}$$

$$\text{Donc} \quad \text{WM} + \text{NU} = \text{TV} = 2\text{IZ} \quad (2)$$

de (1) et (2) on déduit

$$\text{IZ} = \text{JY}.$$

Tous les points de la droite OZ jouiront de la propriété exprimée par l'égalité $\text{IZ} = \text{WI}$. C'est donc le lieu des sommets.

Si les équations des droites OT, OU sont

$$y = mx \quad y = nx$$

celle de O Z sera

$$y = (m + n) x.$$

B. T. H.



EXERCICES DE CALCUL A DONNER AUX ÉLÈVES.

1. — L'ombre d'une hélice sur un plan perpendiculaire à son axe est une cycloïde.

(J. DE LA GOURNERIE).

2. — Le système d'équations

$$a^2x + b^2y + c^2 = 0$$

$$(a + \lambda)^2x + (b + \lambda)^2y + (c + \lambda)^2 = 0$$

$$(2a + \lambda)^2x + (2b + \lambda)^2y + (2c + \lambda)^2 = 0$$

est compatible si λ est racine de l'équation

$$(a + b + c)\lambda^2 + 3(ab + bc + ca)\lambda + b^2c = 0.$$

(G. SALMON).

3. — Le système d'équations

$$(b + c)^2x + a^2y + a^2 = 0$$

$$b^2x + (c + a)^2y + b^2 = 0$$

$$c^2x + c^2y + (a + b)^2 = 0$$

est compatible si, l'on a : $a + b + c = 0$.

(Id.)

4. — Dans quel cas le trinôme $x^p + 2x^{p-q}y^q + y^p$ est il divisible par $(x + y)^q$?

N. B. — Cette question est proposée par M. Catalan dans son *Manuel des Candidats à l'école polytechnique*; mais la réponse $p = 2q$ qu'il en donne est incomplète, il faut ajouter : *et q impair*.

ERRATA

des quatre premières livraisons.

Page 47 ligne 25 au lieu de : K lisez G.

Page 49 ligne 8 après les mots *de puissance A* ajoutez : *entre les ordonnées correspondant aux abscisses x_1 et x_2 .*

Page 111 ligne 21 au lieu de *correspondant au limaçon* lisez *correspondant du limaçon*.

Page 111 ligne 23 au lieu de : *l'axe du cercle* lisez *l'arc de cercle*.

Page 216 ligne 18 après les mots : *intégrales elliptiques*, ajoutez F désignant une fonction rationnelle de x et du radical.

Page 217 ligne 20. Effacez Θ

Page 217 ligne 27 au lieu de $\sin (x + v)$ lisez $\sin (u + v)$.

Page 282. 1^{re} note : au lieu de *Heern* lisez *Hearn*; id. *Favre* lisez *Faure*.

Page 285 ligne 13 en descendant :

au lieu de *dét.* ($\sin^2 \alpha_1, \sin \alpha, \cos \alpha_1, \dots$)

lisez *dét.* ($\sin^2 \alpha_1, \sin \alpha_1 \cos \alpha_1, \dots$)

Page 286 ligne 9 en descendant : pour la dernière ligne du déterminant à droite lisez 1, 0, $-2\gamma_1$, $2x_1, 2y_1$.

Page 287 ligne 6 en remontant : lisez (X, Y) les coordonnées d'un sommet et h la *perpendiculaire abaissée de ce sommet* sur le côté opposé.



ANALYSES & COMPTES RENDUS.



ŒUVRES POÉTIQUES DE BOILEAU-DESPRÉAUX.

Édition classique collationnée sur les meilleurs textes, avec des notes par
EUGÈNE VAN BEMMEL, *professeur d'histoire de la littérature française et*
d'histoire politique moderne à l'Université de Bruxelles, et FERDINAND
GRAVRAND, *professeur de rhétorique française à l'Athénée royal de Bruges.*

Au moment même que la guerre est de rechef déclarée aux Grecs et aux Latins, que des esprits vigoureux, qui doivent plus aux anciens qu'ils ne le pensent, imitent ces enfants pleins de force et de santé, qui pincent le sein de leur nourrice, et que certains novateurs, uniquement parce qu'ils sont pères de famille, croient avoir qualité pour traiter, dans les journaux, des méthodes et des livres, il est consolant de voir deux

littérateurs éminents de notre pays publier une édition savante et consciencieuse de Boileau, c'est-à-dire d'un poète qui procède des anciens pour lesquels il rompit plus d'une lance en son temps.

Cet hommage rendu à cet apôtre du goût, à cet ennemi du terre à terre et de la bouffissure, est d'autant moins suspect que ses éminentes qualités n'ont pas aveuglé nos deux savants éditeurs sur ses défauts. Ils redressent, au contraire, avec soin les jugements injustes qu'il a prononcés sur maints poètes, ses contemporains, ou sur ceux qui appartiennent à l'époque de la Renaissance; accusent son ignorance de la poésie du moyen-âge ou ses dédains injustes pour celle de Ronsard; signalent ce qu'il y a d'excessif dans certains de ses préceptes, d'erroné dans d'autres, et, chose précieuse, indiquent ceux qui ont dû être complètement abandonnés de notre temps.

M. Van Bemmél, d'ailleurs, dans sa préface, après avoir distingué nettement les trois périodes de la carrière poétique de Boileau, dit : *Les tentatives de réforme littéraire devaient s'attaquer à ce représentant de la poésie française classique. Le moment de rendre justice à Boileau est enfin venu; tout en faisant la part de certaines tendances trop exclusives, qui étaient celles de son époque ou de son pays, il faut reconnaître et admirer la raison, la sincérité, le bon sens et le bon goût, non moins que la justesse de l'expression et la précision de la forme, qui distinguent éminemment la plupart de ses ouvrages.*

Ce qui nous a frappé tout d'abord dans cette édition nouvelle de Boileau, c'est « l'ordre des idées » qui se trouve en tête de chaque poème, dont il forme une analyse rigoureuse. Les alinéas reproduisent dans le texte cette division exacte de la matière et portent ainsi avec eux leur justification. Tout le monde applaudira à cette innovation qui rendra facile dorénavant l'étude de cet auteur. L'ordre des idées est précédé d'une notice qui assigne à chaque poème sa date exacte, son rang et son but.

Que dire maintenant des notes qui accompagnent le texte dont elles sont le vivant commentaire? Elles accusent les savantes recherches de leurs auteurs, une curiosité intelligente et fine apportée dans l'étude des mœurs d'une époque que ses écrivains nous rendent particulièrement chère, et un singulier désir d'être utiles aux lecteurs par la comparaison fréquente qu'ils font de la littérature contemporaine avec celle du XVII^e siècle.

Nous y trouvons entre autres aperçus précieux, des particularités remarquables sur les hommes et les choses de ce temps, qui figurent dans les œuvres de Boileau; la part exacte qui revient aux anciens dans les compositions du poète avec l'indication précise des sources où il a puisé; celle qui revient aux poètes français ses prédécesseurs ou ses contemporains; des comparaisons des passages du Satirique avec ceux des auteurs anciens ou modernes qui ont pensé comme lui sur la même matière; les erreurs de dates commises par Boileau ou celles que la métrique l'obligeait à faire; des préceptes au sujet de l'abus qu'on fai-

sait au XVII^e siècle de la mythologie ancienne, ou à l'occasion des répétitions fréquentes du même mot que se permettait l'Oracle du goût; des indications sur des mots dont la signification a varié depuis deux siècles; de nombreuses citations de la correspondance du poète pour servir à l'intelligence du texte; l'explication de certaines cacophonies (*où l'on le*); les passages mêmes des auteurs, dont Boileau se moque et qui paraissent là comme pièces à l'appui pour rendre le lecteur juge à son tour; des remarques qui vengent le XVI^e siècle de l'ignorance ou des dédains immérités de Boileau; des observations et des préceptes sur la métrique et sur les modifications que notre temps a apportées à celle de Boileau (*césure, enjambement, trimètre alexandrin*); des définitions exactes de certaines figures de mots ou de termes de grammaire peu usités; la définition de différents genres de poésie, applicable à ces genres à leur origine (*épigramme, élégie, etc.*); des observations judicieuses par lesquelles on redresse certains jugements de Boileau sur ses contemporains (*Quinault, Molière, etc.*); enfin on admirera avec nous la manière ingénieuse dont le texte primitif est parfois défendu contre les changements proposés (*dans ce sac ridicule ou Scapin s'enveloppe*).

On voit par ce court résumé des améliorations apportées à la première édition, que M. Van Bemmél a réussi dans ses efforts pour donner à son travail une utilité plus pratique, et qu'il n'aura aucun regret d'avoir fait appel aux lumières et à l'expérience d'un professeur de l'enseignement moyen, dont on ne déclinera pas la compétence en matière littéraire.

Est-il besoin d'ajouter que ce volume des œuvres de Boileau est irréprochable au point de vue typographique, qu'aucune table d'erratas ne le défigure, que le texte est net, les notes très lisibles et, — ce qui ne les déparera pas — écrites en un français pur et avec une concision qui n'ôte rien à leur clarté. Nous souhaitons que M. Hector Manceaux enrichisse sa *Collection nationale de classiques* de beaucoup de livres semblables, persuadé que nous sommes que ses constants et louables efforts trouveraient alors leur juste récompense.

D. KEIFFER.

COURS THÉORIQUE ET PRATIQUE COMPLET DE COMPOSITIONS ET D'ANALYSE LITTÉRAIRE,

D'après une méthode entièrement nouvelle. Ouvrage renfermant plus de 2000 sujets d'exercices et de compositions, ainsi que de nombreux corrigés ou modèles, par J.-B. CHAPPUSET-PIRON, professeur de belles-lettres.
LIVRE DU MAÎTRE DES ATHÉNÉES ET DES COLLÈGES. Bruxelles, Victor Devaux, 1868. 1 vol. in-12. de pp. XX-396.

PREMIÈRES NARRATIONS FRANÇAISES,

Par le même auteur, à l'usage des écoles primaires et des classes inférieures

des écoles moyennes et des athénées. Bruxelles, Victor Devaux, 1868.
1 vol. in-12. de pp. 160.

Le *Livre du maître des athénées et des collèges* est la contre-partie du *Livre de l'élève* dont il a été rendu compte dans une précédente livraison (voir Revue, t. X, p. 543). Il y a donc entre les deux ouvrages beaucoup de points communs, seulement le *Livre du maître* reproduit les préceptes avec plus de développements, il en ajoute d'autres, il donne les corrigés des devoirs, il renferme des sujets et des exercices nouveaux, avec toutes les explications qui peuvent aider le maître à appliquer la méthode avec intelligence et facilité. Cette méthode ne diffère pas essentiellement de celle que l'auteur a exposée dans son premier ouvrage (voir l'appréciation qui en a été faite dans la Revue (t. X, pp. 70 et 128). Il y a peut-être quelques corrections et quelques améliorations de détail; mais au fond les idées générales et les procédés généraux sont les mêmes. L'auteur n'a pas modifié sa manière de voir sur la plupart des points signalés à son attention. C'est son droit, nous n'avons rien à dire; mais à son tour, il nous permettra de maintenir nos appréciations.

Les *Premières narrations françaises* nous paraissent beaucoup mieux réussies, abstraction faite toutefois de la méthode; or, suivant l'auteur, on ne devra commencer ces narrations " que lorsque les élèves sauront faire convenablement des rédactions sous les différentes formes du récit, de la lettre, du discours, du dialogue et du monologue, et qu'ils auront traité de la même manière quelques sujets de descriptions et de portraits, » tandis qu'à nos yeux ces exercices préliminaires ne sont pas du tout nécessaires. Quoi qu'il en soit, les *Premières narrations*, si l'on excepte une courte introduction, ne renferment pas de théories littéraires, ce qui a toujours été le côté faible de l'auteur. Le livre comprend simplement 102 sujets pouvant donner matière à des devoirs écrits, savoir : 10 narrations destinées à être lues aux élèves, qui les reproduiront ensuite à leur manière; 37 narrations pour lesquelles l'auteur donne : le sujet à dicter, — le plan tout fait, — le corrigé; 53 narrations dont le sujet seul est indiqué. Ces narrations sont en général fort convenablement choisies et seront agréables aux jeunes élèves; ce sont des anecdotes, des historiettes, des fables, des faits historiques propres à former l'intelligence et le cœur. Elles ont été en grande partie puisées dans les auteurs, et appropriées à leur destination particulière. La gradation de difficulté est également bien ménagée.

L'auteur, comme on le voit, et toujours abstraction faite de son système, suit ici une marche simple et naturelle. Il veut que dans les commencements on lise d'abord le morceau aux élèves. Cette méthode, qui n'est pas nouvelle, car nous l'avons vu appliquer avec grand succès il y a plus de vingt ans, est la meilleure pour initier rapidement les enfants à la composition, sans les faire passer par l'ennui et l'aridité des préceptes. Cet âge est essentiellement imitateur. L'enfant voit travailler, puis il tâche de reproduire.

D'abord il s'y prend mal, puis un peu mieux, puis bien.

Seulement, pour que la mémoire ne soit pas seule en jeu, le morceau devra être lu avec expression, et être assez long pour ne pouvoir être retenu mot à mot. Après cela, s'il y a dans la narration des formes particulières de style qui demandent des préceptes spéciaux, l'élève comprendra la nécessité des explications et en profitera.

L'auteur a raison aussi d'exiger que dans les exercices suivants on lise aux élèves le corrigé, quand le sujet a été traité par eux, et que pour chaque narration on leur fasse faire un plan qui les guide dans leur travail (premier devoir), avant de leur laisser développer la matière (second devoir). Mais jamais nous n'admettrons avec lui des théories comme celles-ci (introduction): " Pour faire un plan, on commence par où l'on veut et l'on suit l'ordre que l'on veut; — un sujet quelconque peut donner lieu à une infinité de plans, tous également bons. „ En réalité, la plupart des narrations ne comportent qu'un plan, celui qui est conforme à l'ordre naturel des faits; si par hasard quelques-unes en présentent plusieurs, il y en a un certainement dans le nombre qui est le meilleur.

HISTOIRE DE BELGIQUE,

par THÉOD. JUSTE, 18.^{me} livraison.

On sait que la quatrième édition de cet ouvrage important contiendra neuf chapitres tout à fait inédits, consacrés au récit des événements qui ont marqué la période de 1830 à 1865.

Indépendamment des grandes planches tirées à part, le texte de cet appendice sera orné d'un certain nombre de gravures représentant les scènes mémorables de la révolution de 1830 et du règne de Léopold 1^{er}, les portraits des hommes politiques, des savants et des artistes belges contemporains les plus célèbres, etc. Ainsi, elle renfermera les portraits de MM. Ch. Rogier, de Mérode, Lebeau, Lehon, Ch. de Brouckere, de Gerlache, Fétis, de Theux, B. Dumortier, Nothomb, Quetelet, Moke, Paul Devaux, Frère-Orban, Wiertz, du rév. père Dechamps, etc., etc.

APPRÉCIATION A L'ÉTRANGER D'OUVRAGES DE SAVANTS BELGES.

LEXICOGRAPHIE LATINE DU XII^e ET DU XIII^e SIÈCLE. *Trois traités de JEAN DE GARLANDE, ALEXANDRE NECKAM et ADAM DU PETIT-PONT, publiés avec les gloses françaises par M. AUG. SCHELER. Leipzig, Brockhaus, 1867. in-8°, 137 p. (Extrait du Jahrbuch f. engl. n. roman. Literatur, t. VI-VIII).*

Cette publication est un nouveau service rendu par M. Scheler à la lexicographie du moyen-âge qui lui doit déjà tant. Après avoir donné

il y a quelques années une seconde édition, très-améliorée, d'un glossaire du XV^e siècle connu sous le nom de *Glossaire de Lille* ⁽¹⁾, il a abordé cette fois des lexiques, ou plutôt, comme il dit justement, des traités lexicographiques plus anciens de deux ou trois siècles, ceux de Jean de Garlande, d'Alexandre de Neckam et d'Adam du Petit-Pont. Les deux premiers, à la vérité, et de beaucoup les plus importants, étaient déjà connus par les publications de Géraud et de M. Th. Wright, mais le *Jean de Garlande* du premier laisse bien à désirer, et le *Volume of Vocabularies* du second, où parut pour la première fois le traité d'Alexandre Neckam, n'ayant pas été mis dans le commerce, est très-rare sur le continent. M. Sch. a pris pour base de son texte deux mss. appartenant à la bibliothèque de Bruges qui jusqu'ici n'avaient été mis à profit par personne, ou à peu près ⁽²⁾, si l'on considère en outre que le nouvel éditeur ne pouvait manquer d'apporter à son travail une préparation et un soin dont ses travaux antérieurs ont donné maintes fois la preuve, on comprendra que son édition soit notablement en progrès sur celles de ses devanciers. C'est une présomption que du reste justifie complètement l'examen du texte et du commentaire. Ce qu'on doit louer particulièrement chez M. Sch., c'est la franchise avec laquelle il signale lui-même les passages qu'il ne sait expliquer, provoquant ainsi de nouvelles recherches.

Je ne dois pas oublier de signaler à ceux qui s'intéressent à la poésie latine du moyen-âge, que M. Scheler a fait connaître d'après l'un des deux mss. de Bruges qui ont servi de base à sa publication, divers poèmes latins de Jean de Garlande, moins intéressants assurément que le *De Triumphis Ecclesie* qu'a publié M. Th. Wright pour le *Roxburghe-Club*, mais jusqu'à ce jour entièrement inconnus. Il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler à cette occasion, qu'il y a treize ans la *Bibliothèque de l'École de Chartes* ⁽³⁾ a signalé dans un ms. provenant de la collection du d^r Rigollot (d'Amiens) un poème du même auteur, intitulé *Exempla honeste vite quam debent habere prelati, coloribus verborum et sententiarum insignita*, et qui jusqu'à présent n'a été reconnu nulle part ailleurs. Le ms. qui le contient est vraisemblablement tombé entre les mains de quelque particulier.

(Revue Critique de Paris).

⁽¹⁾ Glossaire roman-latin du XV^e siècle (ms. de la biblioth. de Lille), annoté par Aug. Scheler. Anvers, 1865 (extrait des *Annales de l'Académie d'Archéologie de Belgique*, t. XXI).

⁽²⁾ L'un à la vérité avait été publié en 1351 par M. Kervyn de Lettenhove (qui ne se doutait point que J. de Garlande avait déjà été imprimé), mais on conçoit que cette publication était à refaire (cf. *Rev. crit.*, 1866, art. 59).

⁽³⁾ 4^e Série, II, 402.

DES MÉTHODES DANS LES SCIENCES DE RAISONNEMENT.

par J.-M.-C. DUHAMEL, membre de l'Institut, professeur à l'école polytechnique et à la faculté des Sciences de Paris, etc... TROISIÈME PARTIE. *Application de la Science des Nombres à la Science de l'Étendue*. Un vol. in-8° de 445 p. — Paris Gauthier-Villars, 1868. Prix : 7 fr. 50.

Dans les livraisons du mois d'Octobre 1865 et du mois de Mars 1867 nous avons rendu compte des deux premières parties de cet ouvrage remarquable. L'objet principal que M. Duhamel a eu en vue en le composant est la *Direction de l'esprit dans la recherche et dans la démonstration de la vérité*. Les moyens généraux qu'il indique à cet effet enseignent comment il faut chercher, mais ne font pas toujours trouver ; le succès dépend beaucoup de l'habileté de celui qui les emploie : mais quelle que soit leur imperfection, leur utilité est incontestable. Il les a étudiés spécialement dans les questions qui se rapportent aux sciences de raisonnement ; il a donné une définition précise de ces sciences et il a assigné avec beaucoup de soin le caractère des questions que l'on peut avoir à y traiter.

Il a étudié les méthodes générales qu'on emploie à cet effet, et auxquelles les anciens ont donné les noms d'*Analyse* et de *Synthèse*. Il a ajouté quelque chose à ce qu'ils nous ont laissé sur ce point et il a fait voir que Condillac et tous ceux qui l'ont suivi ont entendu ces deux mots dans un autre sens que les anciens, qu'ils n'y ont vu que la décomposition d'un tout en ses parties et la recomposition de ces parties pour refaire le tout. Tous ces philosophes ont cru que c'étaient en cela que consistaient les procédés des géomètres, dont ils ne pouvaient apprécier les œuvres, et ils les ont donnés avec assurance comme les seules méthodes propres à diriger l'esprit dans la recherche et la démonstration de la vérité. M^r Duhamel s'est attaché à faire voir dans quelle erreur ils sont tombés.

Après avoir exposé les généralités applicables à toutes les sciences de raisonnement, il les a éclairées par l'application, en choisissant pour cela les plus simples et les plus parfaites, la *science des nombres* et la *science de l'étendue*. Tel est le but de la seconde partie.

La *troisième partie*, qui vient de paraître, a pour but l'*application de la science des nombres à la science de l'étendue*. Toutes les grandeurs que l'on considère dans la géométrie étant susceptibles d'être évaluées en nombres, on conçoit la possibilité d'appliquer l'une à l'autre chacune de ces deux sciences. Pour résoudre un problème de géométrie par le moyen des théories de la science des nombres, on commence par chercher des équations entre les lettres qui représentent les lignes, tant connues qu'inconnues, qui entrent dans cette équation ; l'auteur fait connaître à cet effet la règle générale donnée par Descartes, et reproduite par Newton. Ces équations jouissent d'une propriété remarquable sur laquelle M. Du-

hamel attire particulièrement l'attention. Elle consiste en ce que : si les équations renferment une ou plusieurs espèces de grandeurs concrètes évaluées en nombres, sans que pour aucune d'elles on ait pris une des grandeurs données pour unité, tous les termes sont homogènes par rapport à chacune des espèces distinctes de grandeur. Cette remarque n'avait pas échappé à Descartes, mais l'auteur la traite avec beaucoup plus de développement.

Il montre ensuite l'avantage qu'il y a d'introduire les quantités négatives dans les questions à traiter. Il donne, comme exemples des méthodes, quelques problèmes de géométrie, et il discute avec beaucoup de soin les divers cas qu'ils renferment. Dans l'un d'eux on remarque une solution étrangère qui est due à ce qu'il n'y a pas de réciprocité entre le problème proposé et celui auquel on le ramène. Dans d'autres, on reconnaît que les équations auxquelles on est conduit, en partant de chacun des cas que le problème comporte, sont quelquefois les mêmes et quelquefois différentes par certains termes. Ces différences peuvent disparaître par la suite du calcul, surtout par l'élimination des radicaux du second degré; mais elles peuvent aussi subsister dans les équations rendues rationnelles. Plusieurs de ces problèmes ont conduit à des équations différant les uns des autres par les signes des termes renfermant l'inconnue à des puissances impaires seulement; et cette circonstance correspondait à un changement de direction de la ligne représentée par cette inconnue. Il est résulté de là que l'une des équations suffirait, à la condition de porter les lignes correspondant aux racines négatives, dans le sens contraire à celui qu'on avait choisi pour mettre en équation.

De plus, une formule importante et d'un emploi très fréquent, se trouve généralisée par cette même considération; c'est celle qui exprime la distance de deux points. Une seule forme suffit à représenter les cas très variés auxquels peuvent donner lieu les positions relatives des extrémités. La démonstration, dit M. Duhamel, doit en être faite, une fois pour toutes, pour tous les cas possibles; alors seulement on peut l'appliquer sans nouvelle discussion et sans avoir besoin de se préoccuper d'aucune règle de signes, puisque la démonstration de la généralité est faite sous la condition expresse que les opérations sur les quantités négatives soient exécutées suivant les règles démontrées dans le cas des polynômes, le seul où elles aient un sens. Cette démonstration est indispensable, car la science doit repousser les principes fondés sur des analogies vagues, indépendantes de la nature des questions auxquelles on prétend les appliquer.

M. Duhamel expose ensuite par quelle conception heureuse on est parvenu à faire entrer les angles dans le calcul. Cette conception est l'une des plus importantes dans l'application réciproque de la science des nombres et de la géométrie; et ce qui accroît beaucoup l'utilité des équations auxquelles elle conduit, c'est la possibilité de renfermer, sous un seul type, à l'aide des conventions précédemment admises, toutes les

formules relatives aux divers cas qu'une même question peut présenter.

Après avoir établi ces propositions avec tout le soin que réclamait leur importance, l'auteur passe aux questions où l'on ne considère plus un seul point ou plusieurs en nombre fini, mais une infinité de points assujettis à des conditions communes et formant un lien continu de forme quelconque. Il se présente alors deux genres de questions : suivant qu'on cherche l'équation d'un lieu d'après une propriété géométrique commune à tous ces points ; ou que, l'équation étant donnée, on se propose de trouver la forme et la propriété du lieu.

L'auteur donne d'abord quelques exemples de la recherche des équations de lieux géométriques dans divers systèmes de coordonnées ; et quelques-uns d'entre eux ayant présenté le cas de solutions étrangères ou de solutions perdues, il discute en détail ces diverses particularités. Il traite ensuite la question inverse, où l'on se propose de construire le lieu de tous les points satisfaisant à une équation donnée, et il se demande tout d'abord quel usage on fera des solutions négatives ou imaginaires que l'équation pourrait présenter. Il distingue deux cas :

Où, les conditions d'après lesquelles cette équation a été obtenue, demandent que les solutions négatives soient portées en sens inverse des positives, et qu'on ne tienne aucun compte des solutions imaginaires ;

Où l'équation a été donnée *a priori* sans conditions, et seulement comme exercice arbitraire ; en un mot, comme une question de fantaisie.

Dans le premier cas tout est prévu, et on n'a qu'à se conformer aux prescriptions.

Dans le second, on est maître de faire ce que l'on veut. C'est faute de faire cette distinction, que l'on trouve quelquefois des difficultés dans l'interprétation des solutions d'une équation posée sans conditions et sans connaissance de son origine.

L'auteur passe ensuite au changement du système de coordonnées. Ce changement se fait au moyen de formules dont il démontre la généralité sous les mêmes conditions que les formules antérieurement discutées. Il tire de là des conséquences importantes sur la mise en équation des problèmes et sur l'interprétation des valeurs négatives. Voici l'une de ces conséquences :

“ Si une équation polaire a été obtenue en partant d'une équation rationnelle entre les coordonnées rectilignes, chaque point du lieu pourra être construit de deux manières différentes : l'une, par une valeur positive du rayon vecteur portée dans la direction déterminée par la valeur correspondante de l'angle ; l'autre par une valeur négative du rayon portée en sens contraire de la direction déterminée par la valeur de l'angle qui a donné cette valeur négative. ”

Il fait remarquer que cette proposition ne s'applique qu'à l'équation polaire telle qu'elle résulte de la transformation des coordonnées ; et, si elle était décomposable en plusieurs autres rationnelles par rapport

au rayon vecteur, la double construction, n'étant démontrée que pour leur ensemble, n'aurait généralement lieu pour aucune des deux.

Après avoir fait l'application des théories précédentes aux lignes représentées par les équations du premier et du second degré, l'auteur traite l'importante question des tangentes aux courbes de degré quelconque. Il montre comment ce problème dépend de la limite du rapport de deux infiniment petits, qui peuvent toujours se ramener aux accroissements correspondants des deux coordonnées, quel que soit le système auquel les points soient rapportés.

La considération des rapports d'infiniment petits ne s'applique pas seulement aux questions de tangentes, mais à beaucoup d'autres de nature très-différente. L'auteur les applique à la courbure des lignes planes, à la vitesse et à l'accélération dans le mouvement varié quelconque d'un point en ligne droite, et il montre en général comment les limites de rapports d'infiniment petits ramènent la considération des variations les plus compliquées à celle de l'uniformité, ce qui est le plus haut degré possible de simplicité.

M. Duhamel montre ensuite comment la géométrie peut s'appliquer à la science des nombres. Il ne donne pas une très-grande étendue à cette partie de la science, il se borne à indiquer l'usage qu'on en a fait dans la théorie des équations, et dans quelques recherches de limites de sommes d'infiniment petits.

Enfin, il montre les avantages que la science des nombres peut tirer de l'application des lignes trigonométriques aux expressions imaginaires; il démontre la certitude des résultats obtenus par ces procédés singuliers, qui semblent d'abord n'avoir rien de scientifique et de sérieux, mais qui constituent un puissant moyen de transformation et de généralisation. Il commence par bien fixer le sens qu'il attache à une équation entre des expressions imaginaires. L'égalité des parties réelles des deux membres, ainsi que l'égalité des parties imaginaires, est pour lui la condition expresse et non la conséquence d'une pareille équation, ce qui est l'inverse de ce que l'on a fait depuis si longtemps. Il montre que ces expressions, quand elles sont produites par la résolution des équations, doivent, pour y satisfaire, être traitées par les règles ordinaires, comme si elles étaient de véritables quantités, et que, lorsqu'elles sont introduites arbitrairement dans le calcul, c'est toujours sous la condition expresse qu'elles soient traitées de la même manière : d'où il résulte qu'il n'y a aucune règle à démontrer sur ces symboles, et que chercher à le faire, serait méconnaître les conditions de leur introduction.

Telle est la troisième partie de cet ouvrage. M. Duhamel n'a jamais oublié qu'il s'adressait à des professeurs et non pas à des élèves; il a laissé de côté toutes les questions de détail n'ayant en vue que les généralités et la liaison des théories. Mais n'aurait-on pas pu, en se conformant à ce principe, dire un mot de l'emploi des coordonnées *trinitaires* et des coordonnées *tangentielles* ?

Comme on le voit, cette troisième partie ne le cède en rien aux deux premières, et toutes ensemble elles constituent un ouvrage vraiment utile, et qui devrait faire partie de la bibliothèque de tout professeur de mathématiques.

J. MISTER.

LEÇONS D'ALGÈBRE SUPÉRIEURE,

Par G. SALMON, professeur au collège de la Trinité, à Dublin. Traduit de l'anglais par M. BAZIN, ingénieur des ponts et chaussées; augmenté de notes par M. HERMITE, membre de l'Institut. Un vol. in-8°. Paris, Gauthier-Villars, 1868. Prix: fr. 7-50.

Les ouvrages de M. Salmon se recommandent d'eux-mêmes et il suffirait au besoin de les annoncer. Nous publierons toutefois l'avertissement de l'édition française, parce qu'il supplée au titre, lequel n'indique pas suffisamment le but de l'ouvrage.

“ Le titre de cet ouvrage, qui n'a presque rien de commun avec les autres traités d'algèbre supérieure récemment publiés, n'en fait pas connaître d'une manière assez précise l'objet tout spécial. Une nouvelle branche d'algèbre, dont on peut faire remonter l'origine aux travaux de Gauss sur les formes quadratiques, a fait depuis vingt ans d'immenses progrès. Son but principal est l'étude des fonctions dont les relations mutuelles ne sont pas altérées par une transformation linéaire des variables. Cette simple définition de la théorie en fait pressentir toute l'importance au point de vue des applications géométriques; car tout changement de coordonnées s'opérant par une transformation linéaire, l'interprétation géométrique des fonctions obtenues par les nouvelles méthodes, conduit à des propriétés complètement indépendantes du choix des axes.

“ Ces méthodes originales et fécondes sont encore peu répandues, surtout en France; leurs éléments sont épars dans de nombreux recueils scientifiques, et l'introduction de tout un vocabulaire de termes spéciaux en rend aujourd'hui l'accès plus difficile aux algébristes qui ont négligé de se tenir au courant de leurs progrès. M. Salmon, auteur d'ouvrages devenus classiques en Angleterre, et l'un des éminents professeurs de l'université de Dublin, où les études mathématiques ont pris un si remarquable développement, vient de rendre à la science un véritable service en publiant un traité complet sur cette branche moderne de l'analyse algébrique.

“ Une traduction intégrale de ce livre eut été trop étendue pour un ouvrage élémentaire, d'autant plus que nous désirions faire rentrer dans ce cadre restreint un aperçu des principales applications géométriques; nous avons donc, suivant le conseil de M. Salmon, fait des suppressions assez nombreuses, en introduisant d'autre part trois nouveaux chapitres

empruntés en substance à ses excellents traités de géométrie analytique. M. Hermito, qui nous a plusieurs fois, dans le cours de notre travail, aidé de sa haute expérience, a bien voulu aussi ajouter à la suite de l'ouvrage quelques notes extraites de ses savantes recherches sur l'équation du cinquième degré.

“ Malgré le peu d'étendue de cette traduction abrégée, nous espérons n'avoir omis aucun point essentiel; notre seul désir est d'avoir fait une œuvre utile, en contribuant à réveiller en France le goût des recherches mathématiques. „

J. M.

LES LOIS DE LA MATIÈRE.

Recherches mathématiques sur les Lois de la Matière, par L. J. A. DE COMMINES DE MARSILLY, ancien élève de l'École Polytechnique. In-4° de 162 pages. Paris, Gauthier-Villars, 1868. Prix: 9 fr.

Jusqu'aujourd'hui les savants les plus connus qui ont abordé la physique mathématique, ont systématiquement repoussé toute hypothèse sur les dernières particules des corps et sur leurs dispositions; ils se sont bornés à prendre des expressions très générales des forces et à y appliquer les principes des mouvements très petits et d'actions cessant à des distances appréciables. Malgré les beaux résultats qu'ils ont obtenus, M. de Marsilly, tout en reconnaissant leur grande importance, croit que la marche contraire est plus féconde, et il en expose les principes dans l'ouvrage que nous annonçons.

Il commence par réfuter les objections adressées dans ces derniers temps à l'hypothèse des attractions et par montrer l'impossibilité radicale des explications basées sur les chocs incessants. Comme le P. Secchi est le savant le plus autorisé qui ait écrit un ouvrage sur cette matière, c'est cet ouvrage (*l'Unità della forza fisica*) qu'il discute. Il le fait avec tous les égards dus à cet illustre savant et il s'efforce de faire sentir le néant de ses conclusions. Il examine ensuite le cas simple d'un corps homogène; il en cherche les dispositions moléculaires et les forces élastiques provenant d'attractions; il étudie les moyens de sommation employés jusqu'ici et il en trouve un exact dans la série d'Euler corrigée, dont le développement est malheureusement fort prolixe; il lui permet néanmoins d'affirmer que l'attraction en raison inverse du carré de la distance et les forces extérieures du corps, n'ont aucune influence directe sur les actions moléculaires intérieures; qu'il faut pour les produire une attraction en raison inverse du quatrième degré de la distance ou une attraction équivalente aux distances moléculaires. Il établit les équations de l'équilibre et du mouvement; il les applique dans les conditions où l'on vérifie la loi de Mariotte, et il trouve alors avec une approximation très-grande la pression proportionnelle à la densité, le frottement proportionnel au poids.

Cette vérification, qu'aucun géomètre n'a jusqu'à présent obtenue en partant de simples déductions mathématiques, est d'un heureux augure pour le succès ultérieur des recherches de M. de Marsilly. Comme elles ne peuvent que gagner à la discussion, si elles sont vraies, nous nous empressons de les faire connaître aux promoteurs dévoués du progrès scientifique.

J. MISTER.

~~~~~

### COURS DE GÉOMÉTRIE DESCRIPTIVE,

Par J. F. SCHMIT, agrégé à l'université de Liège, chargé des cours de géométrie descriptive et d'architecture industrielle, etc. — *Point-Droite-Plan*. — Livre I. : *Projections cotées*. Liège, Desoer, 1868. 54 p in-8° de texte et 4 pl. in-4°.

Est-il vrai que l'art du dessin ait été inventé par une jeune fille, suivant, avec une pointe traçante, le contour de l'ombre portée sur un mur par la tête de son amant? Cette origine, si naturelle et si gracieuse, pourrait être attribuée à la science aussi bien qu'à l'art du dessin. Toute la science des projections, connue sous le nom de *géométrie descriptive*, peut, en effet, se réduire à une question d'ombres portées. L'ombre est reçue par un plan que l'on nomme *plan de projection*, plan de l'image, tableau. Les rayons lumineux tangents à l'objet représenté tracent, par leur empreinte sur le plan, la projection ou l'image de l'objet. Le système de projection change, ainsi que le nom qu'on y donne, avec la position du foyer éclairant à l'égard du plan de l'image.

Si ce foyer est réduit à un point situé à distance fixée du tableau, alors les rayons tangents forment un cône dont ce foyer est le sommet ou le centre, et l'ombre portée constitue une projection *conique* ou *centrale*, laquelle prend le nom de *perspective*, si nous substituons au foyer lumineux l'œil du spectateur, et les rayons visuels aux rayons éclairants.

Si le foyer est à distance relativement infinie, les rayons seront sensiblement parallèles. En ce cas, le faisceau des rayons tangents constituera un cylindre; la projection deviendra *cylindrique*, et selon l'angle d'inclinaison sur le plan de l'image, elle sera *orthogonale* ou *oblique*. Ainsi une ombre portée peut représenter une projection orthogonale ou une projection oblique.

Toute ombre portée suivant l'un ou l'autre de ces trois systèmes de projection, accusera aux yeux certaines formes et dimensions de l'objet à représenter; mais une seule ombre, une seule projection ne suffit pas pour déterminer géométriquement cet objet. Il faut, pour cela, deux ombres portées, c'est-à-dire, deux projections du même objet, soit sur le même plan, soit sur deux ou trois plans différents, de position connue.

En combinant ces trois systèmes de projections entre eux, moyennant des lois de positions différentes, M. Schmit arrive à ce résultat, que la science du dessin comprend cinq systèmes de représentations graphiques des

corps : le système orthogonal sur un plan, combiné avec les cotes de hauteur chiffrées ou les rabattements qui ne sont encore que des ombres portées, le système orthogonal sur deux plans rectangulaires, constituant la géométrie descriptive de Monge; le système orthogonal sur un plan, combiné avec des projections sur trois plans rectangulaires, et formant l'axonométrie de Weisbach; le système par rayons projetants obliques au plan de l'image; connu sous le nom de projections obliques; enfin le système central ou polaire, que l'on désigne sous le nom de perspective.

Tel est le champ élargi du *Cours de géométrie descriptive* dont M. Schmit vient de faire paraître le livre I, contenant les projections cotées <sup>(1)</sup>. L'auteur s'est assigné pour tâche d'étudier les cinq systèmes susmentionnés, au triple point de vue de la recherche des propriétés de l'étendue, de la détermination graphique nécessaire à la construction, et de celle qui, par l'image même, peut contribuer à l'intelligence de cette image, et servir à populariser, au moyen de figures, les applications des sciences exactes.

En parcourant la livraison que nous annonçons, nous trouvons que le plan et la méthode générale ne sont pas les seuls éléments nouveaux à signaler dans le travail de M. Schmit. L'auteur a su tirer un parti avantageux des trièdres trirectangles pour la représentation des polyèdres réguliers et des surfaces d'égale pente de De la Gournerie, pour des applications aux travaux de terrassement. Les paragraphes 148 et suivants ne sont ni moins neufs ni moins intéressants, à un autre point de vue. On sait que la théorie des projections cotées a été appliquée pour la première fois à la représentation des couches de houille, par M. l'ingénieur principal Jules Van Scherpenzeel-Thim, chargé de la confection de la carte générale des mines de la Belgique. M. Schmit met en relief l'importance de ce procédé, et fait voir que sur la carte ainsi rédigée, plusieurs problèmes d'exploitation se traduisent en problèmes de géométrie descriptive déjà résolus dans les pages précédentes. La planche IV de l'atlas représente un spécimen de carte minière qui ne laisse rien à désirer. Disons en passant que M. Schmit rend un véritable service aux exploitants et aux hommes d'étude, en contribuant à vulgariser les avantages de l'œuvre remarquable de M. Thim.

Le *Cours de géométrie descriptive* est rédigé en un style clair, concis et vraiment didactique; les détails de construction, les explications spéciales, etc., sont imprimés en petits caractères. Quant au plan de l'ensemble, nous laisserons la parole à l'auteur. Après avoir énuméré dans l'ordre indiqué ci-dessus les cinq systèmes de projections qu'il se propose d'étudier, en les appliquant successivement à la représentation des diverses combinaisons des éléments, *point, droite, plan*, ainsi qu'aux polyèdres

---

(<sup>1</sup>) Les livres II et III verront le jour incessamment.

et à quelques surfaces spéciales assimilables à ces derniers et formées d'éléments plans, il ajoute :

“ Je considère la théorie des ombres, non pas comme une simple application de la géométrie descriptive, mais comme une de ses parties constitutantes, puisqu'elle tend à compléter la représentation *linéaire* des surfaces, en rendant et leurs *courbures* et leurs *positions* relatives.

“ Aussi, pour terminer l'étude des surfaces limitées par des plans, je traiterai des *théories des ombres* et de la *perspective aérienne* appliquée à ces surfaces, quel que soit le système de projection adopté. Nous reconnaitrons d'ailleurs qu'une partie de cette étude se réduit à la transposition d'un système donné dans un autre système de projection, et qu'ajouter les ombres portées aux projections d'une surface, c'est employer, pour sa représentation, simultanément deux systèmes de projection sur la même épure.

“ Dans un second volume, je me propose de traiter des courbes et des surfaces courbes employées dans les arts, des questions de contact et d'intersection de surfaces, de l'application de la théorie des ombres et de la perspective aérienne à la représentation des courbures et des positions de ces surfaces; mais en choisissant, pour chaque cas donné, le système de projection le plus approprié.

“ Il m'arrivera de traiter parfois le même sujet successivement par plusieurs systèmes de projection, pour mieux faire ressortir les avantages relatifs de chacun de ces systèmes. ”

Les anciens élèves de M. Schmit, répandus dans tout le pays, apprécieront, tout les premiers, le mérite et l'utilité d'une publication qu'ils regretteront de n'avoir pas eue plus tôt entre les mains. La génération nouvelle a plus de chance; mais pour que le but de l'auteur soit complètement atteint, il est désirable que son livre se répande hors de l'enceinte des écoles spéciales de Liège. MM. les professeurs de mathématiques de nos établissements d'enseignement moyen nous sauront certainement gré de leur en avoir signalé l'apparition.

XX.

### SYSTÈME NOUVEAU

*De Figures Géométriques en fil de fer brevetées. par J. P. STROESER, professeur de mathématiques (1).*

La géométrie solide élémentaire est la partie des mathématiques qui offre le plus de difficultés pour l'élève et le plus de souci pour le professeur. La représentation linéaire graphique des polyèdres est défect-

---

(1) Rue Marie-Thérèse, 83, Bruxelles.

tueuse, parce qu'elle ne fait pas saisir bien nettement la forme des corps et encore moins la vraie position des lignes auxiliaires. On a voulu remédier à ce défaut en construisant des figures en bois ou en fer-blanc. Celles-ci simulent bien un corps à l'état brut, elles permettent bien de s'en faire une idée d'ensemble, mais dès qu'il s'agit de pénétrer dans les détails, on rencontre la même difficulté qu'auparavant. Le système des figures géométriques en fil de fer de M. Stroeser fait disparaître ces divers inconvénients.

Ici, les polyèdres se présentent sous leur forme géométrique, exactement rendus par le fil de fer ou de cuivre qui en dessine les arêtes; de cette manière l'œil perçoit de la façon la plus nette, en même temps que la silhouette du solide représenté, les lignes auxiliaires, point le plus important, et que les systèmes anciens ne font pas suffisamment découvrir.

De plus, en faisant tomber sur les polyèdres ainsi représentés des rayons lumineux, on peut obtenir très-aisément leurs projections sur différents plans, ce qui n'est pas sans importance pour l'étude de la géométrie descriptive.

Nous ne saurions trop engager les directeurs d'établissement et les professeurs de mathématiques à se procurer cette jolie collection qui forme un ensemble agréable à la vue.

Que M. Stroeser accepte ici nos félicitations pour son heureuse invention; car, nous le répétons, cette innovation rendra l'étude de la géométrie solide d'un accès facile, de plus, elle dégagera de toute obscurité l'exposé des théorèmes qu'elle comprend, en permettant de les présenter sous une forme où les principes abstraits, qui leur servent de fondement, deviennent en quelque sorte matériellement sensibles.

---

## ÉTUDES ET LECTURES

*Sur les sciences d'observation et leurs applications pratiques, par M. BABINET, de l'Institut. 8<sup>me</sup> volume. Paris, Gauthier-Villars, 1868. Fr. 2-50.*

Ce huitième volume contient des lectures ou dissertations intéressantes sur l'astronomie et la météorologie, sur la physique du globe et sur les courants ou plutôt sur les circuits des mers. M. Babinet n'est pas seulement un savant astronome, c'est encore un conteur original, plein de verve et d'humour qui, par ses anecdotes bien choisies, sait réveiller et délasser les intelligences fatiguées de ses lecteurs. Il aborde les plus hautes spéculations de la science et en habile vulgarisateur, il sait les rendre accessibles et attrayantes à tout le monde.

## DES EXAMENS (Suite).

### Huitième Examen.

1. — La mer recouvre les  $\frac{11}{14}$  de la surface du globe; la surface de l'Asie forme les  $\frac{131}{27}$  de celle de l'Europe; celle de l'Afrique les  $\frac{23}{7}$ ; celle de l'Amérique les  $\frac{44}{19}$ ; celle de l'Océanie les  $\frac{84}{17}$ . Rechercher les surfaces des différentes parties du monde sachant que celle de l'Afrique est de 2,970,000,000 hectares.

2. — Loi de formation des réduites.

3. — Toute réduite s'approche plus de la valeur de la fraction continue qu'une fraction dont les termes seraient moindres.

4. — Propriété des logarithmes.

5. — Calculer par logarithmes l'expression  $x = \frac{64 \sqrt[5]{0,000072}}{\sqrt[5]{(0,62)^2}}$ .

6. — J'ai deux gobelets et un seul couvercle. Le premier gobelet pèse 12 décagrammes; si j'y mets le couvercle il pèse 2 fois plus que l'autre; et si je recouvre celui-ci, il pèse 3 fois plus que le premier. Quel est le poids du couvercle?

7. — Si  $a$  est racine de l'équation  $x^2 + px + q = 0$  le premier membre est divisible par  $x - a$ .

8. — On a deux triangles rectangles dont les surfaces sont proportionnelles aux carrés des hypoténuses; démontrer que ces triangles sont semblables.

9. — On donne deux parallèles; on prend sur l'une d'elles deux longueurs adjacentes quelconques, puis sur l'autre des longueurs moitiés de celles-ci; on joint les points homologues et l'on propose de démontrer que ces trois droites concourent au même point.

10. — Mener par un point donné une droite qui passe par l'intersection inconnue de deux droites données.

11. — Quel est le lieu des parallèles menées à un plan par un point quelconque?

12. — Quand deux polyèdres sont-ils semblables? énoncer alors leurs propriétés.

13. — Résoudre le triangle dont on connaît  $a, b, A$ .

14. — Mener par un point donné une droite qui fasse avec une droite donnée un angle donné (G. analytique).

15. — Distance de deux points. Pourquoi cette distance est-elle forcément accompagnée du double signe? Est-il permis de le négliger?

16. — Trouver sur une droite donnée un point qui soit à une distance donnée d'un point donné.

17. — Angle de deux plans dont l'un est parallèle à la ligne de terre.

18. — Angle d'une droite et d'un plan.

*Neuvième Examen.*

1. — Donner les caractères de divisibilité dans le système dont la base est 17.
2. — Dans quel cas le logarithme d'un nombre sera-t-il commensurable? (La base est quelconque). Si la base est une fraction  $a/b$ , pourra-t-on trouver des logarithmes entiers pour des nombres entiers?
3. — On a  $(a/b)^{r/s} = p/q$ ; quand  $r/s$  sera-t-il commensurable?
4. — Donner le reste de la division de  $x^3 - 4x^2 + 8x - 16$  par  $x + 8$  sans effectuer la division.
5. — On a 24 dominos, 11 blancs, 7 noirs et 6 rouges; de combien de manières peut-on les disposer?
6. — Discuter les racines de l'équation  $ax^3 + bx + c = 0$ . Comment varient ces racines lorsque  $a$  tend vers zéro?
7. — Les parties de deux cordes qui se coupent dans un cercle sont, etc.... La réciproque est-elle vraie?
8. — Dans tout triangle le rectangle de deux côtés est équivalent au rectangle construit sur le diamètre du cercle circonscrit et la hauteur correspondante au troisième côté.
9. — On donne un cercle dont le rayon est égal à  $7\frac{1}{10}$  mètres; une ficelle de 28 mètres s'enroule sur la circonférence de ce cercle; à quel point de la circonférence viendra son extrémité?
10. — Volume d'un segment sphérique.
11. — Volume d'un parallépipède tronqué.
12. — Démontrer que  $\sin p + \sin (2q + p) - \sin 2q = 4 \cos \frac{1}{2}p \cos q \cos (\frac{1}{2}p + q)$ .
13. — Trouver la distance d'un point à une droite (coord. rectangul.)
14. — Mener une parallèle à une droite donnée et qui en soit distante d'une quantité donnée.
15. — Même question pour deux plans (G. Descriptive).
16. — Déterminer une droite qui soit parallèle à une droite donnée et qui s'appuie sur deux droites données.
17. — On donne un plan, l'intersection de ce plan avec un deuxième plan, et l'angle des deux plans; déterminer les traces du second.

~~~~~  
ACTES OFFICIELS.

— Sont nommés ingénieurs en chefs de 2^e classe, MM. Andries et Boudin, professeurs ordinaires à la faculté des sciences de l'Université de Gand.

— Un arrêté royal du 21 juillet dernier, accorde sous certaines conditions des suppléments de traitement au personnel des Athénées royaux. Ces conditions viennent d'être communiquées aux intéressés, les voici :

Léopold II, roi de Belges,

Vu les articles 15, 16, 17, 18, 19 et 20 de l'arrêté royal du 30 juillet

1860 qui a révisé l'arrêté du 1^{er} septembre 1851, relatif à l'organisation générale des Athénées.

Considérant que les conditions de temps pour arriver au taux moyen et au taux maximum des traitements variables, fixés d'abord à 5 et à 10 ans, par l'arrêté royal du 1^{er} septembre 1851 ont été réduites à 3 et à 6 ans, par l'arrêté du 18 mai 1858;

Considérant que pour l'application des mesures portées ci-après, il est équitable de faire remonter à la date du 1^{er} de ces arrêtés l'effet des modifications qui ont été apportées par l'arrêté précité du 18 mai 1858;

Sur la proposition de notre ministre de l'Intérieur,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er} Des suppléments de traitements peuvent être accordés, à titre d'encouragement, aux membres du personnel des Athénées royaux :

A Dans le cas où le traitement est réglé par minimum et par maximum, lorsque le titulaire a joui du traitement pendant 10 ans;

B. Dans les autres cas, lorsque le titulaire a joui du même traitement pendant 16 ans, et lorsque d'ailleurs il s'est toujours acquitté de son service avec zèle et succès.

Art. 2. Les suppléments de traitement sont fixés ainsi qu'il suit :

à 500 francs pour les préfets des études et les professeurs;

à 300 francs pour les surveillants;

à 200 francs pour les maîtres;

Art. 3. Ces suppléments de traitement sont, dans tous les cas, accordés par arrêté royal.

Art. 4. Lorsqu'un fonctionnaire, jouissant d'un supplément de traitement, obtient une promotion, le traitement qu'il reçoit d'abord, en sa nouvelle qualité, ne peut être inférieur au traitement et au supplément de traitement réunis dont il jouissait précédemment.

Art. 5. Notre Ministre, etc.

— Un arrêté royal accepte la démission offerte par M. Gauthy (Eugène), de ses fonctions de professeur de physique, de chimie et d'histoire naturelle à l'athénée royal de Bruxelles.

— Un arrêté royal, en date du 17 novembre 1868, accepte la démission offerte par M. De Vos (André), de ses fonctions de premier régent à l'école moyenne de l'État, à Braine-le-Comte.

— Sont nommés :

A l'athénée royal de Bruxelles : M. Montigny (Charles-Valentin-Ghislain), membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, classe des sciences, actuellement titulaire de la même chaire à l'athénée royal d'Anvers, professeur de physique, de chimie et d'histoire naturelle, en remplacement de M. Gauthy, démissionnaire.

A l'athénée royal d'Anvers : M. Dufour (Philippe-Charles-Joseph), actuellement titulaire de la même chaire à l'athénée royal de Mons, professeur de physique, de chimie et d'histoire naturelle, en remplacement de M. Montigny, qui reçoit une autre destination.

A l'école moyenne de Braine-le-Comte : M. Deloyers (Emile-Armand),

actuellement troisième régent à l'école moyenne de Spa, premier régent, à titre provisoire, en remplacement de M. Devos, démissionnaire.

A l'école moyenne de Soignes : M. Turlot (Henri-Joseph), actuellement troisième régent à l'école moyenne de Wavre, second régent, en remplacement de M. Kleynen, nommé à une autre chaire.

A l'école moyenne de Wavre : M. Boullienne (Adam-François-Auguste), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement premier instituteur à l'école moyenne de Dinant, troisième régent, en remplacement de M. Turlot, qui reçoit une autre destination.

A l'école moyenne de Spa : M. Barzin (Paul-Ernest), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement premier régent à l'école moyenne communale de Beauraing, troisième régent, en remplacement de M. Deloyers, qui reçoit une autre destination.

A l'école moyenne de Renix : M. Sobry (Jules), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement instituteur à l'école moyenne de Nieupoort, troisième régent.

A la section préparatoire de l'école moyenne de l'État, à Dinant : M. Flostroy (Gustave), premier instituteur, en remplacement de M. Boullienne, qui reçoit une autre destination.

M. Kéfer (Jules), élève diplômé de l'école normale de l'État, à Nivelles, deuxième instituteur.

A la section préparatoire de l'école moyenne de l'État, à Nieupoort : M. Van Zype (Victorien-Désiré-Joseph), actuellement assistant, instituteur, en remplacement de M. Sobry, qui reçoit une autre destination.

Assistant, M. Deweerdt (Pierre), élève diplômé de l'école normale de Thourout, actuellement sous-instituteur à l'école primaire communale d'Ostende.

A l'École moyenne de l'État, à Gossettes : MM. Colinge (Jean-Joseph), second régent, et Verlaine (François-Joseph), troisième régent, à titre provisoire, maîtres de gymnastique, en partage, au même établissement.

A l'école moyenne de l'état à Tongres : M. Théâtre (Vital-Henri), élève diplômé de l'école normale de Saint-Trond, actuellement instituteur communal à Tongres, deuxième instituteur dédoublant à la section préparatoire de l'école moyenne de l'État, dans la même ville, en remplacement de M. Schoefs, démissionnaire.

A la section préparatoire de l'école moyenne de l'État, à Renix : M. De-launoy (Jérémie), actuellement instituteur, premier instituteur ;

M. Paumen (André), actuellement assistant, deuxième instituteur.

A l'école moyenne de l'État, à Soignes : M. Kleynen (Pierre-Hubert), docteur en philosophie et lettres, régent de cinquième et de sixième latine.

A l'école moyenne de l'État, à Hal : M. Mees (Ferdinand), maître de dessin, en partage, en remplacement de M. Dom, qui a reçu une autre destination.

A l'école moyenne de l'État, à Péruwels : M. Wéry (Hyacinthe), maître de gymnastique, en remplacement de M. Lorent, qui a reçu une autre destination.

A l'école moyenne de l'État, à Limbourg : A titre provisoire :

Maître de dessin, en partage, en remplacement de M. Husson, qui a reçu une autre destination, M. Lempereur (Ferdinand-Joseph), directeur;

Maître de gymnastique, en remplacement de M. Verlaine, qui a reçu une autre destination, M. Wathelet (Auguste), seconde régent.

A l'école moyenne de l'État, à Neuschâteau : M. Balasse (Adrien), à titre provisoire, maître de gymnastique, en partage, en remplacement de M. Lecoyer, a reçu une autre destination.

A l'école moyenne de l'État, à Ypres : M. Verschaeve (Aimé), secrétaire-trésorier du bureau administratif, en remplacement de M. Verschaeve-Ledure, qui est admis, par le même arrêté, à faire valoir ses droits à la pension.

A l'école moyenne de l'État, à Rœulx : M. Soupart, prêtre catholique romain, nommé par M. l'évêque de Tournai, admis à donner l'enseignement religieux, en remplacement de M. Leblois, appelé à d'autres fonctions.

— M. Willequet (Y.), professeur à Gand, est nommé inspecteur cantonal de l'enseignement primaire pour le 5^e ressort de la Flandre orientale (ressort de Gand), en remplacement de M. Vandermersch, décédé.

— Par arrêté royal du 10 décembre 1868, M. Colens (Jules), est nommé conservateur adjoint des archives de l'État à Bruges.

— Par arrêté royal du 10 décembre 1868, M. Baugniet, premier régent à l'école moyenne de l'État à Marche, est nommé inspecteur cantonal de l'enseignement primaire pour le 5^e ressort du Luxembourg (ressort de Marche), en remplacement du sieur Lhermitte, appelé à d'autres fonctions.

Sont nommés membres du jury chargé de décerner le prix quinquennal des sciences physiques mathématiques, pour la période de 1864-1868 :

MM. Catalan, professeur à l'université de Liège, membre associé de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique;

Dekoninck, professeur à l'université de Liège, membre de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique;

Duprez, professeur agrégé à l'université de Gand, membre de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique;

Liagre, lieutenant-colonel du génie, directeur des études à l'école militaire, membre de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique;

Melsens, professeur à l'école vétérinaire, membre de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique;

Quetelet (Ernest), aide-astronome à l'Observatoire royal, membre de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique,

Et Valérius, professeur à l'université de Gand.



NOUVELLES DIVERSES.

— Le jeudi, 5 Novembre, à onze heures du matin, dans une séance solennelle, qui a eu lieu à la salle académique de l'université de Gand, sous la présidence de M. H. Valerius, doyen et professeur ordinaire à la faculté des sciences, M. Félix Plateau, natif de Gand, docteur en sciences naturelles, professeur à l'athénée royal de Bruges, a subi les épreuves prescrites par les articles 11 et 15 de l'arrêté royal du 16 septembre 1853, pour l'obtention du diplôme scientifique spécial de docteur en sciences zoologiques.

Ces épreuves consistaient :

1^o En une leçon orale ayant pour objet *l'influence de la domestication sur les espèces au point de vue de la philosophie zoologique* ;

2^o En la défense d'une dissertation inaugurale sur la *Parthénogenèse*, ainsi que des thèses qui y sont annexées.

— ACADEMIE ROYALE DE MÉDECINE. Par arrêté royal du 9 novembre 1868, est agréée l'élection, en qualité de membres titulaires de l'Académie royale de médecine, de MM. C. Poelman, docteur en médecine, professeur à l'université de Gand, et J.-J.-M. Lefebvre, docteur en médecine professeur à l'université de Louvain, pour occuper respectivement les places devenues vacantes, dans la première et la seconde sections, par suite de la promotion de M^r Fallon à l'honorariat et du décès du sieur François.

Nous lisons dans *la Epoca* : M^r F. Loise, professeur à l'athénée de Tournai et auteur d'une excellente histoire de la poésie espagnole, vient d'être élu membre correspondant de l'académie de Madrid.

CONCOURS DE 1868.

La classe des sciences est appelée à juger le concours de cette année après avoir entendu la lecture des rapports des commissaires.

Quatre questions avaient été inscrites au programme.

Un seul mémoire, portant pour devise : *L'imagination se laisserait plutôt de concevoir que la nature de produire* (Pascal), a été envoyé en réponse à la quatrième question, ainsi conçue :

Faire connaître la composition anatomique de l'œuf dans diverses classes du règne animal, son mode de formation et la signification des diverses parties qui le constituent.

Après avoir entendu les rapports de MM. Gluge et Schwarme, tendant à accorder à l'auteur la médaille d'or. La classe, avant de procéder à l'ouverture du billet cacheté renfermant le nom de l'auteur, regrette que le règlement l'empêche d'agréer la proposition qui lui est faite, de majorer le prix au moment où il va être décerné, mais elle décide que ce travail sera signalé à la bienveillance de M. le ministre de l'intérieur, afin d'obtenir une récompense spéciale.

Le billet cacheté est ensuite ouvert et le nom de M. Edouard Van Beneden, docteur en sciences naturelles à Louvain, est proclamé.

Nécrologie. — En Belgique : M^r HENRION, ancien professeur de l'Institut des sourds muets et des aveugles, dont le gouvernement avait reconnu le mérite en le nommant récemment chevalier de l'ordre de Léopold, est décédé à Chênée, à l'âge de 72 ans, après une longue maladie. Sourd-muet de naissance, Henrion fut un des élèves les plus distingués de l'abbé Sicard, à Paris. Pendant longtemps, il fut premier professeur de l'Institut de Liège et contribua puissamment au succès de l'œuvre fondée par Pouplin, dont il avait épousé la fille. — M^r Husson, professeur à l'école vétérinaire de l'État.

A l'étranger : M^r PIERRE-ANTOINE BERRYER, né à Paris le 4 janvier 1790, mort à Angerville. Berryer fit ses études chez les oratoriens de Juilly. Ses goûts le portaient à la prêtrise ; mais, sur les instances de sa famille, il débuta par être avoué. Marié à vingt et un ans à M^{lle} Gauthier, qui n'en avait que seize, le jeune avoué abandonna son étude et devint avocat. Berryer fit partie des volontaires royaux qui prirent les armes pendant les Cent Jours et ramenèrent la monarchie déchue. Malgré son dévouement à la Restauration, il protesta en 1815 contre les violences royalistes. Défenseur du maréchal Ney, il prononça ces paroles mémorables : « C'est une honte pour les vainqueurs de ramasser les blessés du champ de bataille pour les porter à l'échafaud. » Ses plaidoyers pour les généraux Cambronne, Donnadieu, pour Lamennais, Châteaubriand, le prince Louis-Napoléon, renferment de magnifiques pages de libéralisme et d'éloquence. Envoyé à la chambre des députés en 1830 par le département de la Haute-Loire, il fut l'avocat éloquent, mais non servile, de la légitimité. Après la chute de la branche aînée, il consentit à prêter à la charte nouvelle un serment qu'on lui a reproché. Il combattit les projets de loi relatifs à l'exil des Bourbons, au rétablissement du divorce, au mariage des prêtres, etc., et il s'opposa en même temps au soulèvement tenté en 1832 dans la Vendée par la duchesse de Berri. Ses conseils ayant été repoussés, il voulut quitter la France ; arrêté à Angoulême, il fut impliqué dans le procès des insurgés de l'Ouest, et acquitté par la cour d'assises de Blois. De 1836 à 1848, le talent de Berryer comme orateur politique se déploya activement dans les débats de la chambre et atteignit les sommets les plus élevés. En 1848 et 1849, il fut élu représentant par le département des Bouches du Rhône. — Dans les assemblées républicaines, il ne traita que les questions financières et administratives. Lors du coup d'État, il joua un rôle actif dans la réunion du dixième arrondissement, où l'assemblée nationale proclama la déchéance du président. Il accepta en 1863 une candidature de l'opposition et fut élu député au corps législatif par le département des Bouches-du-Rhône. Il fut nommé en 1852 bâtonnier des avocats. En 1854, élu membre de l'Académie française en remplacement du comte de Saint-Priest, il se dispensa de faire au chef de l'État la visite imposée par l'usage. Malgré les agitations politiques, Berryer avait trouvé le moyen d'être le premier avocat de

Paris, et ses nombreux plaidoyers dans les affaires civiles et criminelles sont de vrais modèles du genre. Il avait en partage l'éloquence, la noblesse du langage, l'élévation des idées et un organe sonore et sympathique. — M^r le docteur SICHEL, célèbre oculiste, à Paris. — M^r VIOLET, plus connu généralement sous le nom de d'Epagny; il avait quatre-vingts ans. Ses travaux ont été nombreux. Parmi ceux qui ont été le mieux accueillis par le public, on peut citer, à la Comédie-Française, *Domitius le Possédé*, dont le rôle principal fut une des meilleures créations de Monrose père; *Luxe et Indigence*, qui fut représenté au théâtre de l'Odéon. — M^r F. C. DE RIESE, professeur extraordinaire de mathématiques à l'université de Bonn. Il avait 78 ans. — M^r A. SCHNIZLEIN, professeur extraordinaire de botanique à l'université d'Erlangen et directeur du Jardin botanique de cette ville. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, notamment sur la botanique descriptive. — M^r GERMAIN DELAVIGNE, frère de Casimir Delavigne, à Montmorency, dans sa soixante-dix-neuvième année M. Germain Delavigne était l'ami et le fidèle collaborateur de Scribe. Il a donné au théâtre les *Dervis*, *l'Auberge*, *Thibault*, pièces complètement inconnues à notre jeune génération, puisqu'elles datent de 1811 à 1813. Toujours en collaboration avec Scribe, il a fait jouer plus tard plusieurs pièces, dont les plus importantes sont: la *Somnambule*, en 1819; le *Maçon*, en 1823; la *Muette de Portici*, en 1828; les *Mystères d'Udolphe*, en 1852, et la *Nonne sanglante*, en 1854. En collaboration avec son frère, il est l'auteur du libretto de *Charles VI*, joué pour la première fois en 1843. — M^r ALEXANDRE-JOSEPH-HIDULPHE VINCENT, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il fut élu membre de cette Académie en 1850, à la place de M^r Ed. Biot. — M^r J.-G.-F. WILL, professeur de la faculté de médecine de l'université d'Erlangen. — M^r B.-W. DE HERMANN, professeur d'économie politique à l'université de Munich, conseiller d'État en service ordinaire, directeur des archives de la statistique et auteur de plusieurs publications économiques et statistiques, à Munich. — M^r FÉLIX BOURQUELOT, professeur à l'école des chartes, membre du comité des travaux historiques et de la société des antiquaires de France, à Paris. Entre autres ouvrages, M^r Bourquelot a publié, en collaboration avec M^r Ch. Louandre, la *Littérature française contemporaine*, faisant suite à la *France littéraire* de Quérard. — M^r FÉLICIE MALLEFILLE, dont les débuts furent très-brillants, laisse un nom distingué dans les lettres. Sa dernière comédie, *les Sceptiques*, eut un grand succès. Il a été ministre de France à Lisbonne en 1848. — M^r le docteur SIMONS, membre de la seconde chambre et savant consciencieux, qui a été longtemps directeur de l'Académie de Delft; sa grande modestie le faisait généralement aimer et estimer. — M^r VAN DER SANDE, membre de la haute cour, jurisconsulte éminent à la Haye.

~~~~~

### UN NOUVEAU PLAN D'ÉTUDES DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

La Ligue de l'enseignement a fait, pour l'instruction moyenne, un nouveau plan d'études, dont elle recommande l'adoption aux chambres législatives. *Elle ne se flatte pas*, dit l'exposé des motifs, *qu'il soit parfait* ; elle pense même qu'il *peut recevoir, surtout par l'expérience, des modifications avantageuses. Mais, tel qu'il est, il apporte d'importantes améliorations au programme du gouvernement.*

Il suffit de jeter un coup d'œil sur ce nouveau plan d'études pour s'apercevoir qu'en réalité il change tout le système de notre enseignement des humanités. Il est d'autant plus important d'examiner s'il contient de véritables améliorations, et s'il est conforme aux principes d'une saine pédagogie.

Nous trouvons d'abord qu'au lieu de *six* années d'études, la Ligue en veut *sept*. Elle est en cela d'accord avec le Conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, qui en a demandé sept il y a bien longtemps, et qui vient de renouveler sa demande.

La nécessité d'une augmentation d'années d'études gagne peu à peu des partisans convaincus. On sent de plus en plus qu'il y a des inconvénients nombreux à ce que les élèves arrivent trop tôt à l'université, c'est-à-dire avant d'avoir acquis ce développement d'intelligence que donnent surtout l'âge et l'expérience ; et qu'il ne peut y avoir aucun avantage pour la société à ce qu'il y ait des avocats qui n'ont pas atteint leur majorité <sup>(1)</sup>. D'un autre côté, on a pu constater que si en six

(1) Nous avons lu quelque part, il y a bien longtemps, que dans le ci-devant royaume de Hanovre on n'était admis à faire son dernier examen en droit qu'après avoir atteint l'âge de 25 ans ; tellement grande était la conviction qu'il fallait un certain âge pour approfondir certaines matières.

années on obtient des résultats satisfaisants dans certaines branches de l'enseignement, il n'en est pas de même pour toutes. Comment pourrait-on enseigner SÉRIEUSEMENT en si peu de temps cette foule de branches dont nos programmes sont chargés, le latin, le grec, le français, le flamand, l'allemand, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie des trois dimensions, la trigonométrie, la théorie des logarithmes, la physique, l'astronomie, les institutions constitutionnelles et administratives, sans parler du dessin, de la musique vocale et de la gymnastique. Ce serait déjà bien beau, ce serait une gloire pour nos professeurs, s'ils parvenaient à bien enseigner en sept années ce qu'on n'apprend en France et en Allemagne qu'en huit, neuf et dix. A toutes les branches que nous venons d'énumérer, la ligue ajoute encore la chimie, l'histoire naturelle, l'économie politique et l'introduction à la philosophie; elle fait en outre entrer dans le cadre régulier de son plan la gymnastique, la musique vocale et le dessin, et en augmente le nombre de leçons. Il faut certes avoir une grande confiance dans l'activité et l'intelligence des jeunes gens, pour les croire capables de suivre avec fruit cet enseignement multiple; mais ce n'est pas à cela que doit s'arrêter pour le moment notre attention; nous voulons examiner avant tout quel emploi la Ligue fait de ces sept années d'études.

Elle veut d'abord trois années communes aux deux sections, de manière que l'étude des langues anciennes ne commence qu'en quatrième, et ne dure par conséquent que quatre années. Dans certains pays voisins les deux sections suivent aussi un programme commun pendant trois ans, mais c'est pour apprendre ensemble les langues anciennes; il y a même des écoles uniquement industrielles où l'on est forcé de commencer par apprendre le latin. La Ligue fait tout le contraire en rejetant les langues anciennes à la bifurcation, et en changeant les trois premières classes en une espèce d'école moyenne.

Cette innovation est-elle heureuse? Il nous suffit, pour répondre à cette question, d'examiner à quoi on destine les heures qui deviennent libres par la suppression des langues anciennes.

Nous voyons d'abord qu'on enseigne à des enfants de 12 ou de 13 ans les institutions constitutionnelles et l'économie politique. C'est vraiment trop présumer de leur intelligence; c'est mettre leur patience à une trop rude épreuve, que de les entretenir

d'abstractions qu'ils ne peuvent comprendre. Ce ne peut être là qu'un pur enseignement de mots, frappé d'une inévitable et complète stérilité. Et non seulement cet enseignement abstrait commence trop tôt, mais il absorbe un trop grand nombre d'heures. Il a deux heures en 5<sup>e</sup>, 2 heures en 4<sup>e</sup>, et 2 heures en 3<sup>e</sup>, de sorte que toutes les classes réunies ont six heures par semaine (1).

Ce sont là 240 heures de classe (2) (sans compter les heures d'étude) qu'on peut regarder à peu près comme perdues à apprendre des phrases vides de sens pour la plupart des élèves. Combien plus sagement a agi le gouvernement en réservant les notions sur les institutions du pays pour la rhétorique! C'est là qu'elles sont à leur place comme un complément obligé de l'histoire de Belgique, et c'est là seulement qu'on peut les enseigner avec fruit, c'est-à-dire de manière à les faire comprendre et aimer. Nous sommes persuadé qu'une seule heure en rhétorique ferait obtenir de meilleurs résultats que les six heures des autres classes. Il ne faut pas d'ailleurs oublier que cet enseignement est destiné aux futurs avocats, aux futurs médecins, aux futurs professeurs ou ingénieurs. Une bonne moitié des élèves le suivent forcément à l'université; les autres le compléteront vite et facilement par la lecture et la part qu'ils prendront plus tard aux affaires publiques. On peut hardiment affirmer que douze heures de lecture d'un ouvrage spécial en apprendront plus au jeune docteur dont l'intelligence est formée, que les 240 heures ne peuvent en apprendre à des enfants d'un collège.

Cet enseignement n'a pas du reste été adopté sans protestation au sein de la Ligue. Dans un premier *plan d'études* on lui avait donné 10 heures par semaine, c'est-à-dire QUATRE CENTS heures dans toutes les classes réunies. Plus tard, dans la séance du 9 juin 1867 de l'assemblée générale, M<sup>r</sup> De Mot voulut le supprimer complètement: " je propose „dit-il, " la suppression du cours qui comprend les institutions constitutionnelles, car je ne comprends pas ce qu'on peut ensei-

---

(1) En revanche, il cesse tout à fait dans les deux classes supérieures, où il pourrait devenir fructueux.

(2) Nous comptons 40 semaines de classe; 6 heures par semaine dans toutes les classes réunies donnent donc 240 heures pour toute l'année.



gner à des enfants sous ce nom. „ Le président fut d'avis que la proposition venait trop tard : „ l'assemblée générale du 10 avril 1866, „ dit-il, „ a posé en *principe* que l'étude des institutions nationales prendrait place dans le programme des années communes à tous les élèves. „ Ainsi cet enseignement ne fut probablement conservé que parce que l'assemblée générale du 9 juin 1868 ne crut pas pouvoir modifier ce que l'assemblée générale du 10 avril 1866 avait décrété *en principe*. On se contenta de le commencer une année plus tard et de lui accorder moins d'heures.

Il fallait employer les heures qu'on avait ainsi gagnées. L'histoire naturelle qui n'avait que trois heures dans le premier plan d'études, en reçut cinq dans le second. C'est à la seconde année d'études qu'on fit cadeau des deux heures ajoutées, malgré les observations sensées de M. Annoot, professeur à l'athénée de Bruxelles. Selon lui, l'histoire naturelle exige une certaine maturité d'esprit; l'expérience a prouvé qu'il est impossible d'obtenir des résultats sérieux en commençant trop tôt cet enseignement; aussi, dans les athénées, on s'est vu forcé de le reculer de deux ans. M. Annoot pria l'assemblée de ne pas revenir à un système condamné par tous les hommes instruits des faits de l'enseignement, ajoutant qu'agir autrement serait amoindrir d'avance l'autorité et nuire au succès du projet d'organisation de l'enseignement moyen. On lui répondit, en s'appuyant aussi de l'expérience, *qu'il est possible d'enseigner l'histoire naturelle aux enfants dès l'âge de sept ans, que la physiologie est loin de les effrayer* (pas plus que la métaphysique, puisqu'ils en font avant leur première communion); *que de petites filles de 10 ans lisent la zoologie de Milne Edwards; que tout le succès de la méthode Froebel est basé sur l'enseignement de l'histoire naturelle, et que les enfants l'apprennent même avant de savoir lire.* M. Annoot était battu, et il devait l'être puisqu'on admettait qu'on pouvait assimiler les athénées aux jardins d'enfants, les humanistes aux petites filles, l'enseignement sérieux à l'amusement, les *méthodes sévères, rigoureuses et scientifiques*, comme disait M. Annoot, à celles qui ne peuvent avoir ce caractère.

Il est sûr que l'expérience faite pendant plusieurs années dans tous les établissements d'instruction moyenne du pays a prouvé que cet enseignement est mal placé dans les classes

inférieures, et que les heures qu'on lui consacre ainsi sont à peu près perdues ; du reste, le jeune humaniste, n'entendant plus parler d'histoire naturelle après la cinquième, a quatre années pour oublier ce qu'il avait *mal* appris, et en sortant de rhétorique il en aura à peine conservé un vague souvenir.

L'organisation de l'enseignement des mathématiques doit encourir la même critique. On lui donne pendant les trois premières années treize heures par semaine dans toutes les classes réunies, et seulement sept pendant les quatre dernières. Si l'on ne veut pas gaspiller un temps précieux et obtenir de bons résultats, il faut exactement faire le contraire : accorder à cet enseignement peu d'heures au commencement, et beaucoup d'heures à la fin, et c'est ce que le gouvernement a fait. Il s'est conformé en cela à l'avis d'hommes très-compétents, car tous avaient enseigné ou enseignaient encore avec distinction les mathématiques élémentaires ou les mathématiques supérieures. Nous aimons à rappeler à cet égard l'opinion du professeur Schaar, dont aucun mathématicien ne mettra en doute la compétence ; il disait que plus on reculerait l'enseignement des mathématiques, plus il deviendrait solide, et qu'en particulier l'arithmétique s'enseignerait de la manière la plus utile pour les humanistes si on ne la commençait qu'en quatrième.

En résumé, et à ne considérer que l'emploi du temps pendant les trois premières années, il nous est impossible d'admettre que le plan d'études de la Ligue de l'enseignement soit conforme aux principes d'une saine pédagogie. Les treize heures de mathématiques et les sept heures d'institutions constitutionnelles et d'histoire naturelle, c'est-à-dire les vingt heures consacrées à un enseignement trop difficile pour l'enfance auraient été plus utilement employées à l'enseignement des langues, lequel est particulièrement approprié aux facultés des enfants. Continuons donc de faire ce qu'on a toujours fait dans tous les pays ; profitons de l'heureuse mémoire des enfants pour leur apprendre les formes si compliquées du latin et du grec, et développons peu à peu leur intelligence en l'exerçant à des choses qu'ils peuvent comprendre.

Dans les mêmes trois classes inférieures, la Ligue accorde VINGT-NEUF heures par semaine au *dessin*, à la *calligraphie*, à la *musique vocale*, à la *gymnastique*, et fait entrer tous ces

exercices dans le cadre régulier des études, ce qui n'a pu se faire qu'aux dépens de l'enseignement des langues. Jusqu'ici, toujours et partout, on a regardé ces exercices comme un délassement pour l'esprit plutôt que comme un véritable travail de l'intelligence, et nous estimons que le gouvernement a bien fait d'y consacrer *en partie* les heures de récréation et les jours de congé. Du reste, la Ligue elle-même, dans l'exposé des motifs du plan d'études, refuse le caractère d'*études sérieuses* au dessin et à la calligraphie (p. 135), et la musique vocale, selon M. De Mot (p. 147) et tout le monde, n'est qu'*une connaissance de pur agrément*; comme la gymnastique n'a pas non plus le droit d'être rangée parmi les études sérieuses, on peut avec raison être étonné que la Ligue mette tous ces exercices à la place des études sérieuses du programme du gouvernement. Elle retranche vingt heures à l'enseignement du latin et le supprime tout à fait dans les classes inférieures, sans doute parce qu'elle regarde comme essentiel que les avocats sachent chanter et dessiner, fussent-ils être moins capables de comprendre le corpus juris.

En somme, il y a QUARANTE-NEUF heures par semaine consacrées, dans les classes inférieures, soit à des *amusements*, soit à des études trop difficiles pour l'enfance et par conséquent *infructueuses*.

Sont-ce là les *améliorations importantes* apportées au programme du gouvernement? Est-ce pour arriver à ce résultat qu'on relègue l'allemand, le latin, le grec et l'anglais à la quatrième année d'études, et qu'on diminue de près d'un tiers les heures du latin?

Ces considérations suffisent pour montrer que le nouveau plan d'études est contraire aux principes d'une organisation rationnelle de l'enseignement. Ajoutons cependant un détail qui a son importance: la Ligue se voit forcée de commencer à la fois, en quatrième, le latin, le grec et l'allemand. Ainsi le pauvre élève devra apprendre en même temps les déclinaisons et les conjugaisons de trois langues! N'est-ce pas jeter dans son esprit une confusion inévitable? N'est-ce pas une faute des plus graves au point de vue pédagogique?

Il nous est impossible d'admettre que dans une Association qui renferme tant d'hommes pratiques et des intelligences si distinguées, la plupart des critiques que nous venons de présen-

ter n'aient point été faites. Mais il était devenu impossible de les prendre en considération, aussitôt qu'on eut admis en *principe* que pendant les trois premières années il y aurait un programme commun aux deux sections et que l'étude du latin serait exclue de ce programme ; c'est ainsi qu'on a été amené à greffer une espèce de demi-gymnase allemand sur une espèce d'école moyenne, où l'on n'enseigne pas même une langue étrangère. Le principe des études communes à tous les élèves, qui ne peut jamais être d'une utilité réelle, a eu ici les conséquences les plus fâcheuses.

Nous ne parlerons pas des autres changements faits au programme par la Ligue ; ils sont de moindre importance. Il y en a qui sont utiles, et qui ont pu être facilement introduits, parce que la Ligue compte sur sept années d'études. Si nous avions à faire une nouvelle organisation basée sur le même nombre d'années, il serait facile d'y introduire ce que la Ligue a proposé d'utile, tout en laissant aux langues anciennes l'importance qu'elles ont dans tous les pays civilisés.

J. G.

---

A M<sup>r</sup> le directeur de la *Revue de l'Instruction publique*.

Monsieur le Directeur,

Dans les séances des 5 et 6 janvier dernier, le conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen s'est livré à d'intéressantes discussions ; les fortes études humanitaires y ont été défendues avec conviction. Cependant, aux arguments qu'on y a fait valoir, je voudrais ajouter, si vous le permettez, certaines considérations qui ne sont peut-être pas sans quelque poids.

Nos idiomes modernes dérivent tous plus ou moins, ainsi qu'on l'a dit, des deux langues classiques ; les uns leur ont emprunté presque tous leurs radicaux, aux autres elles ont fourni des règles syntaxiques. Pour bien comprendre, pour

bien posséder les langues modernes, il faut donc remonter aux langues mères, aux langues types. Cette connaissance peut seule donner une base solide à notre linguistique. Qu'on perde de vue les principes simples et rigoureux de la syntaxe primitive, qu'on néglige l'étymologie, la formation et la dérivation des mots, et nos langues s'altéreront inévitablement; les vocables perdront leur vrai sens, leur véritable portée. Le style par suite deviendra incorrect et obscur, parce que l'emploi des termes sera livré au hasard. En outre, comme il existe une relation inévitable entre la pensée et l'expression, on conçoit que l'altération du langage doit nécessairement conduire à l'inexactitude et à la fausseté des idées. C'est une vérité qu'a fait ressortir avec une grande sagacité l'évêque d'Orléans, dans son discours de réception à l'académie française. Un philosophe a dit que l'art de parler, que la logique se réduit en définitive à une langue bien faite; une langue arbitraire et irrationnelle sera donc une cause de confusion et d'erreurs. Or, une langue qui ne se retrempe pas à ses sources, qui est inconsciente, si je puis m'exprimer ainsi, de son origine, ne peut que s'altérer et s'abâtardir. Au XVII<sup>me</sup> siècle, la langue française était claire, précise et rigoureusement exacte. C'est que les langues classiques et particulièrement la langue latine étaient familières aux écrivains de cette époque. C'est là le secret du grand style des Arnauld, des Pascal et des Bossuet.

J'ai remarqué qu'au conseil il a été beaucoup question de ce qui se pratique en Hollande en matière d'enseignement classique. C'est un point sur lequel il est utile que les idées soient fixées avec précision.

En Hollande, les gymnases et les écoles latines appartiennent aux institutions de l'enseignement supérieur.

L'enseignement moyen y correspond à celui de nos écoles moyennes et de nos sections professionnelles.

En 1863 l'enseignement moyen a été réorganisé dans les Pays-Bas; les humanités sont demeurées en dehors de cette organisation; ce dernier enseignement y attend à son tour son organisation définitive, que les amis des fortes études appellent de tous leurs vœux.

*Aujourd'hui les gymnases sont donc en Hollande dans un état en quelque sorte provisoire, dans un état d'expectative.*

Il est vrai qu'à La Haye l'autorité communale a cherché à

combiner l'école professionnelle, *hoogere burgerschool*, avec le gymnase, qui est réduit à quatre années d'études pour les langues anciennes ; mais c'est là une organisation exceptionnelle, qui n'a pas encore eu le temps de faire ses preuves, et qu'il serait dangereux de prendre dès aujourd'hui pour modèle.

Dans la plupart des gymnases actuels de la Hollande on fait cinq années d'humanités. Pendant ces cinq années, un grand nombre d'heures sont assignées à l'enseignement du grec et du latin. Le grec y obtient comparativement beaucoup plus de temps qu'en Belgique, et sous ce rapport on a invoqué à juste titre l'exemple de la Néerlande.

En somme, ce qu'on ne saurait méconnaître et ce qu'il importe de ne point perdre de vue, c'est que dans ce pays d'ancienne liberté et de fortes traditions philologiques, les hommes valent mieux que les institutions, et que parmi les professeurs des gymnases on compte des savants, des pédagogues d'un incontestable mérite, des disciples de Bake, de Goudoezer, de Van Hensden, de Cobet. Ces professeurs s'appliquent avec le plus louable zèle à former de bons humanistes, et n'obtiennent néanmoins qu'exceptionnellement des résultats satisfaisants.

Probablement, dans un avenir prochain, on s'occupera en Hollande de l'examen d'un projet de loi réglant l'enseignement supérieur ; de cette discussion jailliront des lumières, dont la Belgique pourra profiter, si elle ne cède pas à une funeste impatience d'innover.

Ceux qui, à l'exemple de ce qui s'essaie à La Haye, voudraient scinder en deux groupes les matières de notre enseignement humanitaire, donner trois années aux langues modernes et consacrer ensuite quatre années aux langues anciennes, devraient bien réfléchir à deux points :

1° Qu'il est impossible d'achever l'étude sérieuse des langues et des littératures modernes à quatorze ans ; qu'il est tout aussi impossible d'étudier avec fruit avant cet âge une partie notable des mathématiques et des sciences naturelles ; et qu'en fait les jeunes gens qui pendant trois ans ont étudié le français seul dans nos sections professionnelles, connaissent moins bien cette langue, que ceux du même âge qui, dans la section des humanités, ont fait en même temps des études latines.

2° Qu'il serait également difficile de ramener des jeunes gens de 14 à 15 ans, auxquels on a déjà expliqué les chefs-

d'œuvre de Corneille, de Racine et de Bossuet, aux exercices les plus élémentaires, aux formes lexigraphiques du grec et du latin et aux premières règles de la syntaxe, connaissances qui s'acquièrent si bien à l'âge de 11 et de 12 ans, qui alors s'impriment dans la mémoire pour ne plus s'en effacer et dont la pleine possession est indispensable, quoi qu'on en dise, à ceux qui abordent l'étude plus élevée des langues et des littératures classiques.

D'ailleurs, les défenseurs de ce *trivium* et *quadrivium* d'un nouveau genre ont-ils bien vu, bien examiné toutes les conséquences de leur système? Pourront-ils occuper les jeunes gens de 14 à 18 ans presque exclusivement des langues anciennes? De ces quatre années ne faudra-t-il pas faire une part encore assez large aux langues modernes, qu'on ne voudrait pas sans doute qu'on oubliât; aux mathématiques, à la physique, à l'histoire, sciences dont l'étude exige un degré de développement intellectuel et de maturité, auquel les jeunes gens en général n'arrivent guère plus tôt. Sérieusement, que restera-t-il donc, même de ces quatre années, pour le grec et le latin?

On a dit que trois ou quatre années suffiraient amplement à l'étude du latin et du grec. Ce serait aussi tout à fait notre avis, si l'on pouvait consacrer ces trois ou quatre années exclusivement ou à peu près exclusivement à l'étude de ces langues. En réalité, le temps qu'on leur donne actuellement, n'équivaut pas aux quatre années dont on parle; qu'on relève toutes les heures qu'on assigne aux langues anciennes pendant nos six années d'humanité, qu'on en fasse l'addition, et l'on se convaincra qu'on est très-loin d'arriver au chiffre que présenteraient quatre années convenablement employées. Il s'en faut donc de beaucoup que le temps que prennent ces belles et grandes études soit exorbitant.

On voudrait faire des essais, on en appelle à l'expérience; certes personne plus que nous n'aime à observer, à expérimenter; seulement nous nous permettons d'abord de voir si l'expérience n'est pas déjà faite.

A une époque néfaste, sous la convention, alors que reniant les traditions de la Constituante, qui avait jeté les bases de tant d'utiles améliorations, on détruisait indistinctement tout

ce qui avait été respecté jusque-là, les études humanitaires périrent aussi dans le naufrage général.

L'enseignement fut réorganisé le 3 brumaire an 4. Dans une école centrale complète on devait enseigner l'histoire naturelle, les langues vivantes, les mathématiques, la physique, la chimie, la grammaire générale, les belles-lettres, la législation. Les langues anciennes y étaient enseignées par *un seul professeur*. C'était leur faire une part bien modeste et donner satisfaction aux soi-disant progressistes.

Ce système fonctionna sous le directoire et sous le consulat.

Il put ainsi faire ses preuves et l'on fut à même d'en apprécier les résultats.

Aussi Napoléon, avec son grand sens et son esprit éminemment pratique, ne tarda pas à saisir ce que ce système avait de défectueux et d'incomplet. Il restitua aux lettres et aux langues anciennes le rang qu'elles avaient occupé dans l'enseignement chez toutes les nations civilisées.

En décrétant ces mesures, ce génie puissant et organisateur obéissait, comme on sait, à une pensée méditée et réfléchie.

Voilà de l'histoire. Saurons-nous profiter de ses leçons? Ou serions-nous, hélas! destinés à tourner indéfiniment dans un cercle d'erreurs et de mécomptes?

17 Février 1869.

*Un ami des fortes études.*



Nous regrettons de devoir, faute d'espace, remettre à la prochaine livraison l'insertion des articles de M. Aug. Scheler et de M. J. Meyer.

*(Note de la Réd.)*



## CONSEIL DE PERFECTIONNEMENT DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.



Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant un résumé des résolutions prises par le conseil de perfectionnement au sujet des réformes à introduire dans l'enseignement moyen. Des discours remarquables ont été prononcés dans la discussion générale ; nous voudrions les reproduire en entier, mais l'espace nous manque et nous sommes forcés d'y faire des coupures.

### DISCOURS DE M<sup>r</sup> STAS :

La question soumise aujourd'hui à notre examen est une des plus importantes, sinon la plus importante sur laquelle le conseil ait été appelé à délibérer depuis son institution.

Il s'agit d'une modification profonde, radicale même, à apporter aux études humanitaires.

L'étude sérieuse des langues anciennes, du grec et du latin, doit-elle demeurer la base de l'instruction et de l'éducation littéraire et scientifique de ceux qui aspirent à certaines professions libérales et savantes, de ceux qui se destinent à être avocats, magistrats, professeurs, prêtres, médecins, et qui, à ces divers titres, exerceront un jour une influence marquée sur la civilisation et sur les destinées du pays ?

Depuis la grande époque de la renaissance, depuis Budée, Érasme et Melancthon, jusqu'à Wyttenbach et Cobet, malgré quelques passagères défaillances, la connaissance des langues anciennes a été considérée comme essentielle à toute haute culture intellectuelle.

C'est la pensée qui a présidé à l'élaboration de nos lois. (M<sup>r</sup> Stas cite ici les différentes lois sur l'enseignement depuis 1817).

Tel est, en matière d'instruction publique, le régime légal sous lequel nous vivons depuis plus d'un demi-siècle et sous lequel se sont formées deux générations de hauts fonctionnaires et de notabilités en tout genre.

Et ne l'oublions pas, c'est à ces fortes disciplines, à cet enseignement

solide que la Belgique a dû, en grande partie, les hommes remarquables qui, en 1830, fondèrent sa liberté et créèrent les institutions qui nous régissent.

L'expérience semble donc plaider en faveur des études humanitaires, de l'enseignement sérieux des langues anciennes.

Bien que sur ce point on ne soit point unanime, je pense cependant qu'on peut affirmer que les hommes compétents sont généralement d'accord pour admettre que les jeunes gens qui, de 11 à 18 ou 19 ans, ont consacré la majeure partie de leur temps à l'étude approfondie des langues anciennes ont acquis un degré de développement et de maturité supérieur, et qu'ils sont mieux préparés et plus aptes aux études professionnelles auxquelles ils se livrent soit à l'université, soit aux écoles spéciales.

C'est une question de fait et d'observation, qu'il faut résoudre de bonne foi et sans préoccupation.

D'ailleurs, n'est-il pas vrai que nos grands écrivains français et néerlandais, à très-peu d'exceptions près, se sont formés à l'école des Grecs et des Romains, dont ils furent les heureux imitateurs.

Montaigne, Racine, Fénelon, Bossuet, non-seulement lisaient et comprenaient parfaitement les anciens, mais encore savaient au besoin parler et écrire en latin, ce qui prouve combien cette langue leur était familière.

Il n'est donc pas étonnant que nous voyions encore, dans ces derniers temps, les hommes les plus autorisés, tels que Stuart-Mill et lord Brougham, proclamer l'excellence des humanités.

D'autres grands hommes d'État, tels que Gladstone, font mieux encore : ils prouvent par leur exemple combien ils ont ces études en haute estime.

Mais, si tels sont les faits, si telle est l'expérience, cette expérience s'explique et se justifie, me semble-t-il, par la réflexion et l'observation psychologique.

Qu'est-ce, en effet, que l'étude des langues anciennes, de ces langues si simples à la fois et si logiques, si délicates et si parfaites dans leur formation et dans leur organisme, qu'un exercice continu de l'attention, de l'observation et d'une analyse scrupuleuse et soutenue ?

Or, l'attention, l'observation exacte et l'analyse ne sont-elles pas précisément les opérations des facultés qu'il importe le plus de fortifier et de développer dans le jeune âge, puisque c'est par elles et par elles seulement que nous sommes aptes à conquérir ultérieurement tout ce qui constitue le domaine des connaissances humaines ?

Telle est la grande utilité de l'étude des langues anciennes.

Car bien qu'en apprenant ces langues nous acquérions en même temps beaucoup de notions utiles, notions d'histoire, de mythologie,

de morale et de philosophie, qui ensuite ne s'oublie plus et forment, en quelque sorte, le fond du capital intellectuel de chaque individu, cependant la grande utilité de ces études, c'est l'éducation des facultés mêmes de notre âme, ce sont les habitudes viriles qu'elles font contracter à l'esprit et, par suite, la force et l'aptitude générale qu'elles lui confèrent.

La mémoire également, cette faculté si nécessaire à l'acquisition des sciences historiques surtout, s'exerce admirablement par son application à la lexicographie des langues anciennes.

Enfin, en étudiant les langues et les littératures de l'antiquité, nous nous approprions les pensées des anciens, nous nous identifions à leurs institutions, nous vivons en quelque sorte de leur vie, et ainsi nous apprenons à nous connaître plus complètement nous-mêmes, puisque, par nos langues, nos littératures, nos lois et nos institutions, nous sommes, en grande partie, les descendants des Grecs et des Romains.

Et ce qu'il ne faut point perdre de vue, c'est que si les choses modernes, si je puis m'exprimer ainsi, s'apprennent à tout âge, l'antiquité, c'est-à-dire la jeunesse de l'humanité, ne se révèle bien qu'aux jeunes intelligences, qu'enflamme encore l'amour désintéressé du vrai et du beau, noble besoin auquel il importe de fournir un aliment substantiel, au milieu des préoccupations matérielles et des aspirations malsaines qui nous enveloppent et nous pénètrent de toutes parts.

Nous dira-t-on que les langues et les littératures modernes nous offrent aussi d'incomparables chefs-d'œuvre et que l'étude de ces langues peut également être la matière d'une forte gymnastique intellectuelle ?

Sur ce point, il importe de rester dans le vrai et de se mettre en garde contre toute exagération.

Certes nos littératures nous présentent de beaux, d'excellents modèles, des modèles qu'on ne saurait trop étudier, mais dont la beauté diffère néanmoins de la beauté antique. La beauté antique, telle que nous l'admirons surtout dans la poésie hellénique, porte un cachet de grandeur, de sévérité et en même temps de simplicité et de naïveté, qui lui donne d'incomparables charmes.

Née sous le plus beau ciel, au milieu d'une nature riche et variée, cette poésie en reflète les douces et riantes images.

C'est de ces chefs-d'œuvre de l'art grec que se sont inspirés directement ou indirectement presque tous nos grands poètes, presque tous nos grands écrivains.

Comment pourrait-on, dès lors, avoir une instruction littéraire complète et connaître le génie de l'homme dans toute sa grandeur, dans

toute la richesse de son épanouissement et de ses productions, si l'on ignore les littératures anciennes?

Mais en accordant qu'au point de vue esthétique l'étude des grands écrivains modernes puisse, à certains égards, remplacer celle d'Homère, de Pindare, de Virgile et d'Horace, encore ne saurais-je admettre que l'étude des idiomes modernes puisse remplacer, comme exercice de nos facultés, comme gymnastique intellectuelle, celle des langues de l'antiquité.

Sous ce rapport, il serait bien difficile de remplacer ces langues si riches et si variées dans leurs formes, si savantes dans leur syntaxe, si conformes dans les lois qui les régissent aux lois mêmes de l'entendement.

Figurez-vous le jeune homme occupé à étudier, à traduire Tite-Live ou Xénophon, luttant en quelque sorte corps à corps avec les difficultés de l'auteur, cherchant à déterminer exactement le sens étymologique de chaque mot, sa fonction lexicographique, faisant sortir la pensée de l'auteur de la construction de la phrase, se rendant nettement compte de cette pensée et saisissant avec précision le lien logique qui l'unit à celles qui la précèdent et à celles qui la suivent.

De bonne foi, croyez-vous qu'il soit facile d'imaginer un exercice qui soit de nature à donner plus de souplesse et de vigueur à cette jeune intelligence? Et ici, je puis invoquer à l'appui de mon opinion celle d'un homme qui a pratiqué et dirigé l'enseignement, de M. Villemain, dont l'autorité saurait d'autant moins être récusée, qu'au plus brillant talent littéraire il joint une connaissance approfondie des langues anciennes et étrangères.

(M<sup>r</sup> Stas parle ensuite de ce qu'on appelle humanités modernes et des améliorations à introduire dans l'enseignement de la section professionnelle).

Dans tout ce que j'ai dit, j'ai constamment associé le latin et le grec.

Cependant on se demande si, pour atteindre le but qu'on a en vue, on ne pourrait pas se borner à l'enseignement sérieux et approfondi du latin?

Après y avoir mûrement réfléchi, nous pensons qu'il est indispensable de ne pas séparer l'étude des langues savantes.

Si le latin nous met en communication directe non seulement avec la Rome antique, à laquelle nous tenons par tant de liens, mais encore avec la Rome catholique du moyen âge, qui aussi recèle des trésors qui n'ont peut-être pas été suffisamment explorés jusqu'à nos jours, le grec nous découvre toutes les splendeurs du monde hellénique, d'où dérivent nos philosophies, nos lettres et nos arts.

Le latin et le grec sont deux langues sœurs, qui découlent d'une

source commune et qui, dans leur développement parallèle, se touchent et se pénètrent par tant de points !

Le latin s'apprend mieux et plus complètement quand on étudie en même temps le grec, et le grec s'enseigne parfaitement à l'aide du latin.

Aussi les hommes les plus compétents ont-ils toujours pensé que l'étude de ces deux langues devait être et demeurer unie.

Le célèbre Wytttenbach estime même que l'étude du grec doit avoir la priorité sur celle du latin, et Ruhen, dans son discours de *doctore umbratico*, opusc., t. I, p. 116, dit : *Hæ litteræ ipsâ naturâ et genere ita colligatæ implicatæque tenentur, ejusdem ut sit dementia, latinæ a græcis devellere et navim communem cum socio dividere*. Il ne peut y avoir, dit Rollin, ce vénérable ami de la jeunesse, il ne peut y avoir de véritable érudition sans une profonde connaissance de la langue grecque. (*Traité des études*, t. I, p. 114).

Je m'empresse toutefois d'ajouter que, dans l'état actuel de nos études, l'enseignement du grec ne produit pas les résultats désirables. Sur ce point, je partage entièrement la manière de voir de M. le ministre.

Mais puisqu'il semble qu'on ne saurait penser à supprimer l'étude du grec, de quelle manière suppléera-t-on à cette insuffisance ?

Sera-ce en perfectionnant les méthodes et en améliorant le personnel enseignant ?

Sous ce double rapport, il peut certainement y avoir quelque chose à faire.

Toutefois, je me permets de croire que nos méthodes, que nos programmes ne sont pas *essentiellement* défectueux et que notre corps professoral qui, du reste, s'améliore encore tous les jours, renferme déjà d'excellents éléments et vaut beaucoup mieux que ne le jugent certaines personnes.

Là certainement n'est pas la cause, ou tout au moins la cause principale de l'infériorité de nos études grecques. Cette cause est, pour moi, indubitablement dans le temps trop restreint qu'on consacre à cette branche de l'enseignement.

Tenez-vous à former de bons humanistes, des jeunes gens instruits et qui apportent aux études supérieures de fortes aptitudes, des hommes qui, plus tard, honoreront le pays par leur caractère, l'éclaireront par leurs lumières et qui seront, dans toute la vérité de l'expression, des esprits dirigeants, ne lésinez pas sur le temps, sans lequel on n'a jamais rien fait de grand ni de durable.

Au lieu d'assigner 6 années aux études humanitaires, consacrez-y 8 années. Donnez au grec 6 années et, en moyenne, 5 heures par semaine, et vous obtiendrez, soyez-en bien convaincus, des résultats satisfaisants.

Nos enfants resteront ainsi de 10 ou 11 ans à 18 ou 19 ans dans la section des humanités, et ce sera le temps le mieux et le plus productivement employé de toute leur vie, puisqu'il leur aura servi à acquérir un capital accumulé de science et d'aptitudes.

Et qu'on ne craigne pas que, par l'effet de la libre concurrence, les établissements rivaux de nos collèges et de nos athénées n'attirent à eux la jeunesse, en lui offrant des études moins longues et plus faciles. Une fois que, dans les établissements publics, les études seront plus étendues et plus solides, l'examen des gradués deviendra nécessairement plus sérieux. Et dès lors, même dans les établissements libres, guidé par un instinct de défense et de conservation, on élèvera les cours au niveau des impérieuses exigences de la science.

Nos jeunes Belges sont probablement doués à peu près du même degré d'intelligence que les élèves en Allemagne, en Angleterre et en Néerlande : eh bien, dans ces divers pays on accorde à l'étude des langues anciennes beaucoup plus d'heures que nous ne leur donnons.

Et pour ne parler que de la langue grecque qui est aujourd'hui plus particulièrement en cause, nous y consacrons 15 heures par semaine, tandis qu'on lui attribue 26 heures dans le pays de Bade et en Autriche, 32 heures en Bavière, 34 heures à Mayence, 32 heures à Francfort, 35 heures dans l'ancien duché de Nassau, 42 heures à Hanovre, à Aix-la-Chapelle 36 heures, 36 heures également à Cologne, 30 heures à Coblenze, 30 à Dusseldorf, 26 heures à Luxembourg, 29 heures à Maestricht; c'est-à-dire qu'en moyenne dans les différents établissements que nous venons de relever on donne au grec plus du double des heures qu'il obtient en Belgique.

Supprimer le grec et mutiler ainsi nos humanités ne serait-ce pas placer notre pays dans une situation d'infériorité vis-à-vis des pays voisins ?

Mieux vaut suivre l'exemple de la patrie de Niebuhr, de Becker, de Ritschl et de Mommsen.

Le Belge qui, par la sagesse de ses institutions, par son libéralisme modéré, par son sens pratique, marche à la tête des nations éclairées de l'Europe, serait-il condamné à décheoir dans le domaine des sciences et des lettres ?

Ayons le courage de faire le bien, de le faire largement, au prix même de quelques sacrifices, dussions-nous momentanément blesser certaines susceptibilités et ne pas satisfaire aux aspirations peu réfléchies de quelques esprits impatientes.

Ainsi, nous contribuerons au véritable progrès, et il nous sera permis de prédire à nos grands établissements d'enseignement moyen un bel et noble avenir.

DISCOURS DE M<sup>r</sup> FAIDER.

.....  
Depuis bientôt cinquante ans que je m'occupe d'études littéraires et depuis vingt-cinq ans que je m'occupe d'instruction publique, je suis d'avis que *c'est dans les fortes études que se forment les fortes intelligences*. J'ai eu l'honneur de formuler cette opinion dans le rapport que j'ai fait, en 1852, au nom de la commission des présidents des jurys d'examen et adressé à M. le ministre de l'intérieur. Je disais alors, citant des appréciations d'une grande autorité, que la jeunesse intelligente est capable de grands efforts de travail; c'est ce qu'un grand maître de l'antiquité, Quintilien, enseignait déjà dans son Institution (<sup>1</sup>). Ces efforts, cette gymnastique de l'esprit sont les conditions du progrès, et sans eux il n'y a pas de résultats solides et durables. « Les hommes forts se fabriquent dans les fortes études, » dit Cousin (<sup>2</sup>), qui n'a fait que citer Quintilien. Sénèque dit aussi : « *Hoc tempus idoneum est laboribus, idoneum agitandis per studia ingeniis, et exercendis per opera corporibus* » (<sup>3</sup>), et c'est la même pensée que Montaigne exprime d'une manière piquante :

« Notre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux et réglés, » et il se moque de ceux qui s'en rapportent de leur entendement à leur mémoire : *sub alienâ umbrâ latentes* (<sup>4</sup>).

Enfin, dans ce sens, La Bruyère s'est moqué de ceux qui se laissent remplir de vide et qui savourent la bagatelle.

Je pars donc de cette idée, qu'il ne faut pas craindre de faire travailler les jeunes gens ni de les obliger à devenir forts. C'est la maxime qui règne depuis bien des siècles, comme vous le voyez, chez les grands éducateurs de la jeunesse. Je dois croire que telle est aussi, parmi nous, l'opinion des hommes intelligents, à voir l'agitation causée par les *simples réflexions* que M. le ministre nous a communiquées : car, jusqu'ici, M. le ministre n'a rien proposé, les questions ne sont pas nettement formulées et elles doivent se dégager de la discussion.

Il y a cette alternative à discuter, d'après les termes mêmes dont M. le ministre s'est servi : « *On peut fortifier ou réduire l'étude du grec.* »

---

(<sup>1</sup>) *Nulla ætas minus fatigatur.* — *Inst. or.*, liv. 1, chap. 12.

(<sup>2</sup>) Cours d'histoire de la philosophie, 11<sup>e</sup> leçon.

(<sup>3</sup>) *Epist.* 108.

(<sup>4</sup>) *Essais*, 3, 8.

Écartant une foule de puérités et de sottises débitées sur la question, tenant compte de ce qu'il reste de sérieux dans les arguments et les objections, je dis, comme point de départ fondamental, que les langues anciennes, le latin et le grec, sont toute l'antiquité pratique et historique. Je dis que le grec est bien plus *l'antiquité* que le latin; j'ajoute que le grec est *la vraie antiquité*, dont l'antiquité latine n'est que la très humble tributaire.

Déconsidérer, affaiblir, mépriser, anéantir l'étude du grec, c'est détruire dans sa racine l'étude et la connaissance, en Belgique, de l'antiquité.

Ce n'est certainement pas là qu'on veut en venir dans un siècle où, chez les grandes nations civilisées de l'Europe, l'étude de l'antiquité a pris un merveilleux développement dans l'histoire, dans la philosophie, dans la jurisprudence.

Nous pouvons citer dans l'histoire Niebuhr, Mommsen et, comme point de départ de l'histoire philosophique, Kant; comme point de départ de la jurisprudence ancienne et romaine, Savigny. Citons encore le grand historien Welcker, qui vient de mourir, et, en Angleterre, un historien devenu célèbre en peu de temps; Groote, qui a écrit sa grande *Histoire de la Grèce* et son livre philosophique sur *Platon et les autres compagnons de Socrate*.

Il n'y a que les esprits gonflés de futilité qui se moquent de ces esprits supérieurs et de leur école, et leur réputation même prouve leur utilité.

Remarquons, en passant, qu'une population sans grands esprits littéraires, sans érudits, tomberait au-dessous du pire et deviendrait la honte de la civilisation. Dans l'antiquité grecque, répudiera-t-on l'éclat d'Homère, la science encyclopédique d'Aristote, la sublimité de Platon et de Sophocle, le sentiment d'Euripide, l'esprit d'Aristophane, la science historique de Thucydide et de Xénophon? J'en passe et des meilleurs. C'est à leur école que nous devons, entre autres, Racine, Fénelon, Lafontaine, La Bruyère: Quels noms dans notre âge moderne! C'est à l'antiquité que nous devons, de notre temps, des chefs d'école, tels que ceux que je viens de nommer.

Vouloir sacrifier l'étude du grec au profit des langues modernes, n'est-ce pas une erreur de système et de fait? *Erreur de système*, car tout ce que je viens de dire le prouve au point de vue de l'utilité des lettres anciennes; *erreur de fait*, car, messieurs, soyons de bon compte, depuis quarante ans, depuis l'époque où nous étions nous-mêmes au collège, du moins les plus âgés d'entre nous, les langues modernes ont fait, dans notre pays, des progrès considérables et incessants. C'est un point sur lequel j'attire la réflexion de tous les



hommes qui veulent argumenter dans la présente question. C'est-à-dire que si l'on considère l'éducation qui se donne dans la famille, l'éducation au point de vue des professions commerciales et industrielles, l'éducation dans les établissements publics, on reconnaîtra que l'étude des langues modernes a fait des progrès considérables, et l'on ne peut certes pas se plaindre que l'étude des lettres anciennes ait eu pour résultat d'empêcher un développement normal et considérable de l'étude des langues modernes.

. . . . .  
Je veux bien favoriser le professionnel, mais je ne veux pas la suprématie du professionnel sur l'humanité. Ce n'est pas ainsi que la question doit être posée. Ce sont deux carrières différentes, et la bifurcation, ainsi que l'a fait remarquer déjà M. Stas, la bifurcation est consacrée chez nous par les art. 21 et 24 de la loi du 1<sup>er</sup> juin 1850; on peut fortifier, réglementer cette bifurcation, suivant certaines méthodes, mais elle existe. Les deux séries d'études, les études professionnelles et les études humanitaires, ont donc leurs garanties et leurs moyens de développement.

. . . . .  
Je reviens sur l'importance du grec à un autre point de vue. Je soutiens, et j'attire toute l'attention sur ce point fondamental, qu'aucune *histoire d'aucune branche de nos connaissances* ne peut être faite fondamentalement sans la connaissance de l'antiquité grecque.

Je ne suppose pas qu'on ait le courage de rejeter le public belge hors de l'arène scientifique.

Eh bien, messieurs, je dis que l'histoire de la science politique repose encore sur Platon et sur Aristote. Tout récemment, dans son ouvrage si remarquable de la *Liberté*, 3<sup>me</sup> partie, chap. II, Jules Simon, qui est un de nos contemporains les plus connus, établit une théorie sur laquelle Platon et Aristote projettent leur lumière et sont, en quelque sorte, la source où a puisé l'auteur.

Il y a peu de temps, je lisais dans un ouvrage spécial et dont nos savants du conseil peuvent dire quelque chose, je lisais dans le chap. VIII de l'Histoire de la terre, de Simonin, les systèmes de Platon, d'Aristote et de Pythagore, cités comme points de départ de la science moderne.

Dois-je vous parler de l'histoire de la philosophie? Tous nos auteurs modernes qui se sont livrés à cette étude, ont utilisé, vous le savez, les grands philosophes de l'antiquité grecque. Je citerai Cousin, Simon et, parmi nos savants belges, M. Tiberghien, qui se sont beaucoup occupés de l'histoire de la philosophie. C'est à cette occasion que Cousin disait : qu'Aristote et Platon ont donné à la philosophie toutes ses parties; qu'ils l'ont constituée; qu'on trouve dans Platon l'idéal; qu'il l'a mis

dans le monde; qu'on trouve chez ce grand homme le véritable élément psychologique; qu'Aristote a donné le syllogisme, la logique, l'empirisme rationnel et l'histoire naturelle, car on cite encore le livre admirable, l'Histoire des animaux, d'Aristote.

Permettez-moi, messieurs, dans ma spécialité, et en présence de collègues jurisconsultes plus savants que moi, de vous parler de l'histoire du droit, du Code théodosien, des Basiliques, du *Jus græco-romanum*, et de toutes les études des Fabrot, des Cujas, des Godefroid, des Potier; de toute l'école hollandaise, à laquelle se rattachent Grotius, Viglius et Bynkenhoek : ces jurisconsultes si puissants ne sont pas devenus des chefs d'école sans avoir une parfaite intelligence du grec, du droit romain tel qu'il existe, textes grecs et textes latins, dans nos recueils. Je lisais dernièrement, dans l'Histoire du droit romain de l'allemand Brunquellus, un chapitre intitulé : *De necessaria conjunctione juris græci cum juris justinianæi conjunctione*.

Un juriste érudit, profondément versé dans les antiquités du droit, doit donc connaître le grec, le droit romain ayant usé des deux langues.

J'en dirai autant, en passant, de la théologie. On ne peut pas être un théologien habile sans connaître le grec, et l'on ne peut pas avoir la connaissance des Pères grecs de l'Eglise sans avoir appris leur idiome.

Voici un autre aperçu, qui me paraît pouvoir être indiqué ici parce qu'il semble très-ingénieux. Je lisais dans un des chapitres de l'ouvrage de Tocqueville sur l'Amérique, un paragraphe intitulé de la manière suivante : *Pourquoi l'étude de la littérature grecque et latine est particulièrement utile dans les sociétés démocratiques* <sup>(1)</sup>.

Ce profond observateur reconnaît que, dans un pays industriel et pratique comme l'Amérique, l'instruction industrielle et professionnelle doit recevoir un grand développement, et il n'hésite pas à croire que cette partie spéciale de l'enseignement sera toujours la partie principale en Amérique; mais il insiste sur ce qu'il peut y avoir de très important et même d'indispensable dans un tel pays, à voir les études des langues anciennes, de la langue latine et de la langue grecque, maintenues et encouragées fortement, parce que si l'on négligeait d'y propager l'étude de ces langues et d'y entretenir les travaux littéraires, le pays tomberait dans une espèce d'atonie intellectuelle. Les conséquences de l'industrialisme y seraient, selon lui, déplorables et abaisseraient singulièrement le niveau intellectuel de la nation.

---

(1) De Tocqueville, *Amérique*, 13<sup>e</sup> édition, vol. 2<sup>e</sup>, 1<sup>re</sup> partie, chapitre XV. — On peut voir aussi les détails que donne Macaulay sur les études de William Pitt.

Il est incontestable que ces réflexions peuvent s'appliquer à un pays comme la Belgique, essentiellement industriel et démocratique.

Voilà, messieurs, des idées générales; elles sont assez sommaires, car on ferait des volumes sur la question qui nous occupe. Je n'ai fait que noter les points que je considère comme essentiels.

J'aborderai maintenant quelques objections. A ma grande surprise, j'ai entendu des hommes d'État de notre pays se prononcer contre le sacrifice pénible qu'on fait d'un certain nombre d'heures de classe à l'étude de la langue grecque. Ces messieurs me demandaient ce qu'ont retenu de cette étude du grec la plupart des hommes qui occupent actuellement une position dans le pays et si, parmi ces hommes, il en est un grand nombre qui soient encore aujourd'hui en état de lire une page de grec et surtout de la comprendre?

Voici, messieurs, la principale réponse que j'ai faite à ces critiques ou à cet argument, qui paraît fondamental : On n'ouvre pas des écoles pour faire autant de savants et d'érudits qu'il se présente d'élèves; on n'ouvre pas des écoles de beaux-arts, des académies de musique, de peinture, d'architecture, pour faire autant de musiciens célèbres, de peintres illustres, d'architectes renommés, qu'il y a d'élèves qui fréquentent ces établissements. Mais ce qu'on veut, en ouvrant ces diverses écoles et en admettant chaque année ce grand nombre d'élèves dans nos établissements d'instruction moyenne, ce qu'on veut obtenir des quatre ou cinq mille élèves qui font leur cours d'humanités, ce n'est certainement pas d'en faire quatre ou cinq mille hellénistes ou humanistes distingués.

Ce qu'on veut, c'est tâter les jeunes gens, les éprouver, faire naître leurs aptitudes. Il y aura toujours des couches ignorantes, *des fruits secs*, des masses d'élèves de qui il ne naîtra rien; cela est inévitable, et rien ne pourrait l'empêcher.

Il y aura aussi la classe des médiocres, des produits moyens, qui auront acquis un certain savoir, qui posséderont des connaissances réelles quoique non approfondies. Enfin, il y aura la couche supérieure, qui forme l'élite de la nation, la classe éclairée, progressive, qui est le produit éminent de tous les établissements qu'on ouvre dans l'intérêt de l'instruction publique et du développement des diverses branches de l'intelligence humaine. Et, puissions-nous avoir cette chance! il peut surgir, au-dessus même de cette couche supérieure, un petit nombre de rares esprits qui arrivent à des découvertes et à des études beaucoup plus approfondies, qui se font un nom connu du monde entier, qui deviennent novateurs, créateurs, chefs d'écoles; qui produisent des chefs-d'œuvre servant de modèles, et qui sont comme des fanaux au milieu du monde intellectuel. Et si, messieurs,

en vingt-cinq ans, nos milliers d'élèves produisaient un Groote, par exemple, je ne considérerais pas l'enseignement du grec dans nos écoles comme inutile. Bien que parmi la foule des jeunes humanistes, mathématiciens et artistes, il y en ait un grand nombre qui tombent et ne deviennent rien, nous devons conserver ouverte la lice dans laquelle les grands esprits peuvent se produire et se développer.

Après avoir rattaché à l'étude des langues anciennes les réflexions que je viens de faire, j'ajouterai que l'ensemble du niveau intellectuel, que l'ensemble des aptitudes de notre pays ne peut pas nous donner à regretter ce que nous avons acquis. A la vérité, messieurs, l'on peut prétendre que les études devraient être plus fortes; on peut le soutenir dans une certaine mesure, et je suis persuadé, j'ai cette conviction, qu'on peut faire mieux et obtenir plus, et cela par des efforts sur lesquels notre attention se trouve attirée de nouveau en ce moment; mais je dis que dans les résolutions, dans les appréciations qu'on se communique sur ces graves questions, il faut peu écouter les pères de famille.

En général, on argumente beaucoup de l'opinion des pères de famille. J'en ai entendu un grand nombre, c'étaient de bons bourgeois que nous connaissons tous : je les signale comme ayant cette tendance de rendre de plus en plus facile à leurs enfants l'accès des diplômes ou des certificats et de faire en sorte que ces *malheureux enfants* travaillent le moins possible, dans l'intérêt de leur santé et pour la tranquillité de leurs parents. Je déclare que le père de famille est ici le moins éclairé des appréciateurs. Si l'on consulte les pères de famille pour créer le programme, on tombera au dernier degré de la décadence. Voilà mon opinion à cet égard.

Je me résume et je dis :

Point de vraie antiquité sans grec ;

Point de vraie histoire sans l'antiquité grecque ;

Point de connaissance du grec sans de sérieuses études ;

Point de génies éclos sans un nombreux personnel de travailleurs assidus, du milieu desquels les grands et les forts peuvent surgir.

J'ai dit.

#### DISCOURS DE M<sup>r</sup> GRANDGAGNAGE.

Je considère l'étude des anciennes langues classiques comme l'un des meilleurs exercices de l'intelligence ; mais, d'après la tendance actuelle des idées et vu les nouveaux besoins de l'instruction publique, on demande si l'on ne pourrait pas ou même si l'on ne devrait pas se borner à l'étude approfondie d'une seule de ces langues, du latin. Les élèves y font généralement des progrès, sinon brillants, du

moins assez marqués, non-seulement parce que la langue latine est en elle-même plus facile que la langue grecque et que son vocabulaire est, pour ainsi dire, le vocabulaire français, mais aussi parce qu'elle offre une plus grande utilité pratique et qu'elle est même restée de nécessité pour plusieurs carrières. Il paraît, au contraire, que les résultats de l'enseignement du grec sont, en général, des plus médiocres ; beaucoup de temps à peu près perdu pour un très-grand nombre d'élèves.

Est-ce à dire qu'il faille supprimer cet enseignement en Belgique, ou du moins le réduire aux éléments ? Tel n'est pas mon avis. Si on le supprime dans les athénées ou si on l'amoindrit de la sorte, la conséquence ne serait-elle pas qu'il fallût aussi le supprimer dans les universités, où les cours de haute littérature ne peuvent naturellement s'ouvrir qu'aux élèves connaissant déjà passablement la langue ? Une telle suppression me paraît impossible ; ce serait, en quelque sorte, nous mettre au ban des nations les plus civilisées. Il y a des jeunes gens qui ont le goût des hautes études, qui se destinent aux carrières de l'érudition ; le gouvernement ne peut se dispenser de répondre à leur noble vocation, ni les condamner à passer la frontière, à aller en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, pour y apprendre la langue de Démosthènes et de Platon, langue magnifique dont les produits scientifiques et littéraires ont une date qui est la date même de la civilisation du monde.

Voici le système que je sou mets au conseil. Il y aurait comme aujourd'hui, dans les athénées, cinq années de langue grecque ; on commencerait en cinquième pendant les deux semestres, et dans cette classe le cours serait obligatoire ; il serait facultatif dans les classes supérieures.

En cinquième, le cours serait obligatoire pour deux raisons principales : la première est celle que M. le ministre nous a déjà indiquée en nous saisisant de la question : il est bon de pouvoir se rendre compte des mots que l'on emploie et de savoir pourquoi la géographie, la botanique, la technologie, la pasicrisie, etc., sont ainsi appelées. Une grande partie, non-seulement de la langue française, mais de la plupart des autres langues vivantes, dans les arts, dans les sciences, dans l'industrie même, est formée et se forme encore tous les jours de mots grecs ; c'est faciliter aux élèves l'étude de ces arts et sciences que d'obliger leur jeune âge, qui n'a pas encore l'expérience de ces nécessités, à apprendre les éléments d'une langue qui, plus tard, leur sera fort utile, nous pourrions même dire nécessaire. On sait, en effet, l'extrême difficulté que rencontrent notamment les étudiants en médecine ne sachant pas le grec, à saisir, à comprendre et à se mettre en tête la quantité de mots empruntés à cette langue et dont

un bon nombre ne se trouve dans aucun dictionnaire français. Nous pouvons citer un médecin, professeur de mérite, de grand mérite, qui ne cessait de regretter son ignorance du grec, qui avouait avoir plus d'une fois, dans ses studieuses lectures, confondu les choses en confondant les mots, et qui, à l'âge de plus de quarante ans, voulut se mettre à l'étude pour combler cette lacune.

Une seconde raison pour rendre obligatoire la première année, c'est qu'on risquerait, en la rendant simplement facultative, de trop généraliser une complète ignorance du grec. Les jeunes gens, disons mieux, les enfants de la cinquième ne verraient qu'une chose, le moyen de se débarrasser d'un surcroît de besogne dont ils ne sont pas encore en état d'apprécier les avantages, tandis qu'obligés de s'initier à la connaissance de l'une des plus belles langues qui aient été parlées, maints élèves, surtout les bons élèves, ceux-là qui promettent de véritables progrès, pourront se sentir le goût et les dispositions nécessaires à l'étude de cette langue et se déterminer à la poursuivre plus haut dans les autres classes.

Mais ce sont principalement les jeunes gens qui se destinent à l'enseignement qui suivront le cours jusqu'au bout ; ils en formeront le noyau permanent, car il est bien entendu, du moins dans ma pensée, qu'ici le grec serait obligatoire, et que tout professeur, appelé à enseigner le latin, devrait savoir le grec. La science du professeur doit être au grand complet ; et ce n'est pas au conseil qu'il est besoin d'expliquer comment il est impossible de bien posséder la littérature latine, de la posséder à fond et comme il convient à un professeur, sans posséder également la littérature grecque d'où la première procède en droite ligne, sans être en mesure de rapprocher Homère et Virgile, Démosthènes et Cicéron.

Sans doute, dans ce système, nous ne pouvons compter sur un bien grand nombre d'élèves ; mais nous aurons mieux que le nombre, nous aurons de vrais hellénistes. On peut tout espérer d'un cours uniquement composé de jeunes gens qui veulent sérieusement apprendre, et débarrassé de tous ceux qui, rebelles ou ineptes à cet objet de l'enseignement, n'y apprennent rien et empêchent les autres d'apprendre et d'avancer. Il y aurait ici un double résultat qui me semble heureux : quelques-uns sauront le grec, et beaucoup ne perdront pas leur temps. Le nombre restreint d'élèves que le professeur aura sous la main lui permettra de suivre de près leurs progrès et de les pousser constamment. D'autre part, les classes supérieures, ainsi simplifiées pour la majorité des élèves dans les matières de leur enseignement, pourront y réaliser des résultats meilleurs.

. . . . .

DISCOURS DE M. ROULEZ.

Après tout ce qui a été dit ici et au dehors, je me bornerai à présenter, sans les développer, quelques idées qui me paraissent n'avoir pas encore été produites dans la discussion.

On envoie ordinairement les jeunes gens dans les pays étrangers pour se former. L'homme qui n'est jamais sorti de chez soi a des vues plus étroites, il a l'esprit moins éclairé que ceux qui ont beaucoup voyagé. Or, l'antiquité appartient à l'histoire de l'humanité dont la connaissance est pour chacun un excellent moyen de perfectionnement, et les langues sont les instruments à l'aide desquels nous parvenons le mieux à connaître les nations. D'autre part, l'étude d'une langue étend considérablement le cercle de nos idées. Mais, pour atteindre ce but, toute langue n'est pas indifférente. Si nous apprenons la langue d'un peuple qui est à peu près dans le même état de civilisation que nous, tout en apprenant des mots nouveaux, nous ne percevons pas beaucoup d'idées nouvelles. Dans les langues anciennes, au contraire, nous trouvons une foule d'idées originales, présentées sous des formes toutes particulières, car les Grecs et les Romains pensaient et exprimaient leurs pensées autrement que nous. L'étude de leurs langues offre donc, pour notre culture intellectuelle, des avantages que ne présente pas celle des langues modernes.

On convient généralement aujourd'hui que la langue grecque est la plus parfaite de toutes les langues; car elle réunit à un plus haut degré qu'aucune autre l'ensemble des qualités qui constituent la perfection d'une langue, à savoir : la clarté, la précision, la richesse et l'harmonie; elle est la seule dont nous puissions suivre la marche pendant deux mille cinq cents ans, depuis son enfance jusqu'à sa transformation en grec moderne. Est-ce que le latin même présente toutes ces qualités? Evidemment non; il lui manque avant tout l'originalité de la première.

Je ne crois pas qu'on doive disjoindre l'étude du grec de celle du latin. D'abord, celui qui veut approfondir l'étude de la langue latine ne peut pas se passer du secours du grec. Il y a des constructions syntaxiques, des formes de mots et des expressions inintelligibles pour celui qui ne connaît pas le grec. En effet, il y a beaucoup de choses que les Latins ont empruntées au grec parce qu'ils n'avaient pas d'expressions analogues; pour ne pas parler de leur littérature qui n'est, en grande partie, qu'une copie de celle des Grecs.

La langue grecque est la langue scientifique par excellence. Toutes les sciences lui ont emprunté des mots techniques et des définitions. Je citerai pour exemples la philosophie et l'esthétique qui sont fondées sur des modèles grecs. Il y a dans la théorie des beaux-arts des idées

dont nous ne pouvons acquérir une intelligence convenable si nous ne comprenons pas exactement la signification des expressions tirées du grec.

Dans la médecine également il y a des parties entières qui fourmillent de dénominations grecques. On peut, à la vérité, apprendre par cœur les mots techniques, mais si l'on ne connaît pas le grec, on saura l'étymologie pour le moment, et on l'aura bientôt oubliée, tandis que celui qui connaît la langue retrouve à l'instant la signification de ces mots.

Je pense donc, messieurs, qu'il est impossible de séparer le sort du grec de celui du latin, et qu'on doit les conserver ou les supprimer l'un et l'autre.

Je ne puis pas non plus conseiller de diminuer le temps consacré aujourd'hui à l'étude du grec. Une diminution me paraîtrait l'équivalent d'une suppression.

#### DISCOURS DE M. DUMONT.

Je m'opposerai autant que possible à la suppression du grec, parce-qu'à mon avis, ce n'est là que le prélude de la suppression du latin.

Je vous rappellerai la fable de *la Lice et sa compagne*. Nous avons ouvert les portes aux études utilitaires et nous leur avons fait une large part; aujourd'hui, on veut nous mettre dehors et l'on nous dit :

“ C'est à vous de sortir. „

La section professionnelle, telle qu'elle est organisée, offre un champ assez vaste pour les partisans de l'enseignement utilitaire, ils en sont les maîtres absolus. Qu'ils nous montrent qu'ils parviennent à développer harmoniquement les facultés intellectuelles des élèves, alors les humanités tomberont sans qu'il faille les renverser, elles se supprimeront naturellement; mais en attendant j'estime qu'il est bon de les conserver, elles ont en elles une vertu qui leur permet de résister même à un enseignement que leurs adversaires déclarent vicieux, stationnaire, arriéré, et il y aurait de notre part de la légèreté à rejeter ou à amoindrir des études qui nous ont donné des résultats positifs, sinon brillants.

On argumente que le grec est difficile, qu'il a une richesse de désinences que l'élève ne parvient pas à retenir; ma vieille expérience comme professeur de grec spécialement, me permet de soutenir que le grec n'est pas difficile. La lexigraphie est soumise à des règles précises, fixes, d'euphonie et d'harmonie, qui, une fois données à l'élève, lui per-



mettent d'apprendre et de retenir les formes sans grands efforts de mémoire.

J'admets même que le grec soit difficile. Eh bien, dans cette hypothèse, il faudrait le faire étudier dès le début des études. A cet âge, où les organes de l'enfant ont encore toute leur souplesse, leur mémoire a toute sa vigueur; et quant à leur volonté, elle n'est pas encore assez formée pour nous opposer une résistance sérieuse et soutenue.

Je suis disposé à conclure que, si l'étude du grec est maintenue, il faut la commencer de bonne heure. J'aimerais mieux supprimer le grec en rhétorique et en seconde que de le supprimer en sixième et en cinquième.

. . . . .  
Au bénéfice de qui réclame-t-on la suppression du grec? Au bénéfice des élèves médiocres ou ineptes dont a parlé M. Faider. Nous n'avons guère à nous préoccuper de ceux qui forment la couche la plus épaisse.

Dans toutes les carrières, le nombre des trainards est plus considérable que celui des hommes d'avant-garde; cela est vrai dans l'enseignement plus que partout ailleurs.

Nos classes comptent un grand nombre d'élèves qui ne sortent pas de la médiocrité, dont la valeur des travaux ne s'élève pas jusqu'aux cinq dixièmes des points attribués aux branches principales dans les compositions.

Il y a une tendance fâcheuse qui a été signalée également, c'est la faiblesse, la condescendance des pères de famille. A les en croire, les professeurs sont difficiles et exigeants au point de compromettre la santé des élèves.

On va jusque-là. Il y a évidemment une exagération considérable à prétendre que les travaux de la classe tuent les élèves. Ce qui tue les élèves bien plus que les devoirs donnés, ce sont les habitudes de dissipation dont les pères de famille sont trop souvent la cause. Les enfants ne travaillent pas autant qu'on le faisait jadis, et je suis ici *laudator temporis acti, me puero*.

Le nombre des distractions qu'offrent les familles est plus grand que de notre temps; mais nous ne nous sommes pas mal trouvés, même au point de vue physique, d'avoir donné tant d'heures aux études; notre santé n'a pas eu à s'en plaindre; la génération à laquelle nous appartenons peut soutenir la comparaison avec la génération actuelle.

On ne nous épargne pas les reproches d'être arriérés, d'être les héritiers de la scolastique et du fatras métaphysique du moyen-âge, de n'être pas à la hauteur du progrès. Ces accusations ne nous touchent guère, et sans remonter bien loin, si je compare les études

actuelles à celles que l'on faisait autrefois, je trouve que la méthode a fait des progrès incontestables.

Nous avons remplacé par des grammaires plus scientifiques et plus exactes les rudiments que l'on suivait alors; je n'hésite pas à dire que Lhomond et ses innombrables copistes ou imitateurs sont la cause du discrédit dans lequel semblent tombées aujourd'hui les études latines. Ils sont les promoteurs des débats soulevés aujourd'hui. Ils ont affaibli l'étude des humanités. Ces rudiments séduisent d'abord par une facilité trompeuse; mais ils remplacent l'intelligence par la mémoire, les règles démontrées par les règles empiriques, ils étouffent la spontanéité des élèves, et exercent une influence pernicieuse sur les caractères, parce qu'ils énervent le travail sérieux, soutenu. Quand l'enfant, dont les facultés passives ont été développées d'une manière anormale, devient un homme, il s'aperçoit, trop tard hélas! de l'engourdissement de ses facultés actives; il a acquis des mots et non des idées. Il faut qu'il y ait harmonie entre la mémoire et le jugement. *Liber Petri* est très clair, me dit-on; c'est précisément ce que je condamne; l'enfant ne réfléchit plus, ne pense plus à la cause de l'emploi de ce génitif. Il faut, à mon avis, qu'il fasse un effort d'intelligence. Qu'il comprenne la règle de syntaxe, dût-il même ne pas retenir l'exemple par cœur.

L'introduction des grammaires faciles, mais incomplètes, ne peut être conseillée par aucun pédagogue. Et, en effet, quand on y réfléchit un moment, ne cherche-t-on pas à mettre en pratique un principe qui se définirait de la manière suivante: Pour étudier une science quelconque, pour l'approfondir, prenez un manuel superficiel.

Il y a beaucoup à faire encore pour opposer une barrière à l'affaiblissement des études humanitaires. Mais la chose n'est pas impossible. Voulez-vous des études fortes? Mettez l'examen de gradué en lettres à la hauteur de notre programme, rendez-le sérieux et solide. Supprimez les cours à certificats et vous empêcherez qu'on ne réduise ou qu'on ne supprime l'histoire, la géographie, la physique, l'arithmétique théorique, le français, l'allemand, l'anglais, branches d'études à certificat.

Quel serait le résultat d'une mesure qui conserverait seulement au programme les branches strictement nécessaires?

Je puis répondre en vous citant le jugement porté par M. Haffner, professeur de théologie à Strasbourg, sur les résultats produits par la suppression des branches considérées comme inutiles pour les séminaristes. Ce jugement est bien sévère, mais il ne m'appartient pas d'en changer le texte:

« L'ignorance a été la principale cause pourquoi le ministère de la parole divine, qui ne devait servir qu'à consoler et à rendre heureuse l'humanité, se change tant de fois en un fléau terrible. Plus on est ignorant, plus on devient présomptueux, orgueilleux, intolérant, plus on conteste aux autres le droit d'user de nouveau de leur propre raison.

« On parle si souvent de l'incrédulité de nos jours, on l'attribue à la dissolution et au libertinage des mœurs, comme si tous les incrédules étaient en même temps des libertins, comme si l'on ne pouvait être honnête et vertueux sans adopter les vieilles subtilités, les distinctions, les preuves surannées conservées religieusement dans la poussière des séminaires. C'est précisément parce que l'on a écarté de cet enseignement tout ce que l'on regardait comme inutile à un prêtre, que les séminaristes, lors même qu'ils ont appris par cœur tous les cahiers de leurs docteurs, ne réussissent ordinairement qu'à devenir des esprits bornés, qu'ils apprennent de bonne heure à mépriser tout ce qui n'a rien de commun avec leur ergotage. Plus la sphère dans laquelle on se tourne est resserrée, plus on est opiniâtre et entêté, parce que le petit nombre de rapports sous lesquels on envisage un objet ne permet pas de saisir des points de vue différents. »

. . . . .

#### DISCOURS DE M. VANDER CRUYSSSEN.

Les hommes de l'enseignement semblent généralement d'accord pour le maintien de l'étude du grec.

Cela admis, peut-on la rendre facultative?

Ce serait presque à coup sûr s'exposer à avoir des classes désertes; en effet, ce qui n'est point d'obligation est presque toujours délaissé par les élèves; ils ne font que les choses absolument nécessaires.

Tout au plus les leçons de grec seraient-elles suivies par un très-petit nombre d'élèves se destinant au professorat; mais cela suppose que leur vocation sera connue dès la cinquième ou la quatrième, ce qui est peu probable.

Comment renforcer l'étude du grec?

Il faudrait la commencer plus tôt, dès la 6<sup>e</sup>; lui accorder plus de temps dans chaque classe; un minimum de 4 heures de leçon par semaine ne paraît avoir rien d'exagéré; des professeurs, et en grand nombre même, voudraient une égalité de temps entre le grec et le latin.

Les leçons devraient se succéder tous les jours, sans interruption, dussent-elles être d'une demi-heure seulement, afin que les élèves ne puissent pas oublier d'une leçon à l'autre ce qui leur a été enseigné.

. . . . .

Quant au latin, quel changement faudrait-il introduire dans son enseignement pour compenser la perte des heures de leçons reportées sur le grec?

A. Commencer l'étude du latin dès le début de la classe préparatoire et lui attribuer une heure par jour, à prendre sur le français.

B. Le but principal qu'on se propose dans l'étude du latin, c'est de comprendre la lecture des auteurs latins. Est-il nécessaire d'apprendre à écrire dans cette langue, et par suite faut-il maintenir les thèmes d'imitation? Les professeurs répondent négativement à cette double question (1). Le temps qui est consacré aux thèmes d'imitation devrait être utilisé, à leur avis, à faire apprendre parfaitement les formes et les règles aux élèves, notamment dans les classes inférieures, même dans les classes moyennes.

Quant aux thèmes ordinaires, les professeurs sont unanimes à reconnaître qu'ils sont nécessaires (2) dans les classes inférieures jusqu'à la 4<sup>e</sup> inclusivement. Mais, pour les autres classes, il y a divergence d'opinions. Les professeurs de 3<sup>e</sup>, de 2<sup>e</sup> et de rhétorique prétendent que ces exercices sont également utiles dans leur enseignement; sans vouloir les prodiguer, ils en désirent le maintien; un, par écrit, chaque semaine, et deux oralement.

Ils considèrent le thème comme éminemment utile et indispensable; en voici les raisons (3):

---

(1) M. Van der Cruyssen parle sans doute des professeurs de l'athénée de Tournai.

(N. de la Réd.)

(2) On vient de dire qu'il n'est pas nécessaire d'apprendre à écrire en latin, et que par suite il faut supprimer le thème d'imitation. A fortiori devrait-on supprimer le thème ordinaire.

(N. de la Réd.)

(3) Tout ce qui se dit de l'utilité du thème ordinaire s'applique au thème d'imitation. Mais les principales objections qu'on fait contre le thème ordinaire ne peuvent pas être faites contre le thème d'imitation.

“ Les thèmes d'imitation sont excellents, disait M. l'inspecteur Dumont au sein du conseil de perfectionnement. Les élèves qui s'y exercent deviennent généralement forts et peuvent se passer de dictionnaires pour les trois quarts de leur travail. ”

“ Mais, je dois dire que les résultats ne sont pas aussi satisfaisants qu'ils pourraient l'être, parce que nous trouvons une certaine résistance chez quelques membres du corps professoral. ”

“ Chaque professeur doit faire ses thèmes d'imitation. Les années se suivent et ne se ressemblent pas. ”

“ Ce qu'il faut écarter complètement, ce sont les recueils de thèmes ”

Il empêche d'oublier les formes et les règles.

De tous les exercices, c'est celui qui tient le plus en éveil l'attention et la réflexion ; la preuve, c'est que les élèves distraits, légers, insouciantes font mal les thèmes, eussent-ils même de l'intelligence. Or, n'est-il pas bon que le jeune homme acquière ces deux grandes qualités, l'attention soutenue et la réflexion ?

.....  
Parmi les partisans des thèmes, il en est qui insistent pour que dans chaque classe il y ait un *cours de thèmes*. C'est, d'après eux, un moyen de gagner du temps, en évitant les dictées, c'est une nécessité pour faire des thèmes de vive voix ; sans livre en main, l'élève ne fait pas et ne peut pas faire attention ; avec un manuel, on peut faire trois fois plus d'exercices que sans manuel ; de plus, tous les élèves en profitent, et non pas seulement celui à qui l'on s'adresse. Or, dans les classes inférieures surtout, on doit faire beaucoup de thèmes oraux.

.....  
C. La narration latine et le discours latin seraient abandonnés ou tout au moins considérablement réduits.

D. On n'admettrait la versification latine que comme exercice d'application des règles de prosodie. On doit se borner à mettre des vers sur pied, tout au plus à ajouter une épithète et à mettre un synonyme.

E. Mais l'exercice essentiel, indispensable, c'est la *traduction cursive*.

.....  
„ pris dans les collections de certains éditeurs. Ces thèmes sont généralement mauvais ; c'est du latin médiocre et sans mérite littéraire. Je ne vois pas quels résultats favorables on peut obtenir de pareils exercices, bien que certains professeurs prétendent s'en servir comme thèmes d'élégance, ce qui n'est qu'une raison spécieuse.

.....  
„ Je crois qu'il faut maintenir les thèmes d'imitation, si ce n'est même les développer. Ces exercices se font également en Allemagne et en Suisse sous le nom d'*extemporalla*. Nous avons un cours de thèmes sur les croisades, par Hennebert et un autre sur l'histoire ancienne par Merten. On peut, en une heure de temps, quand le professeur est bien maître de la syntaxe et des expressions, qu'il n'éparpille par son temps dans des questions secondaires, faire quatre pages d'une traduction cursive du français en latin. „

N. de la Réd.

DISCOURS DE M<sup>r</sup> FEYS.

On n'apprend pas le grec précisément pour le savoir, bien que cette assertion semble paradoxale; non, le but est plus élevé, et se proposer simplement d'arriver à la connaissance plus ou moins parfaite d'une langue morte depuis des siècles, c'est faire la part trop belle à nos adversaires, qui pourront toujours contester l'utilité actuelle des langues anciennes, et au besoin démontrer, ce qui du reste est très facile, qu'on ne parvient jamais à en avoir une parfaite intelligence. La vérité est qu'on apprend le grec dans les classes parce qu'il est indispensable pour comprendre les chefs-d'œuvre d'une littérature unique dans le monde, se former par là l'esprit et le cœur, enfin acquérir le goût et le sentiment littéraire, ce qui est le véritable but des humanités. L'intelligence des chefs-d'œuvre, voilà donc le but; la langue n'est qu'un moyen. L'essentiel est moins de parvenir à traduire du grec à livre ouvert, faculté d'ailleurs très précieuse, que de bien comprendre et de bien sentir ce qu'on a traduit. Quand le résultat est obtenu, c'est-à-dire quand l'éducation des facultés de l'âme est terminée, peu importe que la plupart, absorbés par d'autres travaux, oublient le moyen qui leur a servi. Lorsque la maison est construite, l'échafaudage peut disparaître.

Or, la littérature grecque a ceci de remarquable qu'elle est éminemment propre à l'éducation, tant sous le rapport du fond que sous celui de la forme.

En effet, on y rencontre à chaque pas des idées justes, des sentiments élevés, des principes solides, dont le sens franc, simple et clair est facilement saisi par les jeunes intelligences, et fait sur elles une excellente impression. Puis lorsque les élèves voient ces idées, ces sentiments, ces principes se reproduire, toujours les mêmes, à de grandes distances dans les auteurs latins ou français, cette concordance détermine leur adhésion et amène chez eux la conviction, parce que c'est là en quelque sorte la voix de la vérité, et le retentissement de la conscience humaine à travers les âges. On comprend assez l'importance de la littérature grecque à ce point de vue, surtout de nos jours où tant de principes sont remis en question.

En second lieu, la littérature grecque, prise dans son ensemble, est la première entre toutes pour la beauté de la forme. La poésie grecque est sans rivale, soit dans l'épopée, soit dans l'ode, soit dans le drame. Quant à la prose, si les Latins peuvent opposer avec quelque avantage leurs historiens aux historiens de la Grèce, du moins rien chez eux ne saurait suppléer Démosthène et Platon. De plus la littérature grecque est une source où ont puisé largement toutes

les littératures qui ont suivi, de façon qu'il est impossible d'apprécier sainement les productions des Latins, des Français et d'autres nations modernes sans connaître les auteurs qui les ont inspirées. Comment apprécier l'Enéide sans avoir vu l'Iliade? les tragédies de Racine et de Voltaire sans remonter à Sophocle et à Euripide? Les solides idées littéraires, si nécessaires de notre temps, ne peuvent donc s'acquérir que par l'étude des modèles grecs et par d'intelligentes comparaisons entre les divers auteurs.

Toutefois, pour arriver à ce résultat, il faudrait modifier le programme des cours, dans lequel les études grecques se trouvent pour ainsi dire étouffées. Resserré dans les plus étroites limites, le grec est alors appris forcément comme un moyen pour des études ultérieures, études que l'élève ne fera jamais, car n'ayant vu de cette belle langue que les aridités grammaticales, il la prend en dégoût et l'abandonne au plus vite. Si au contraire on faisait porter aux humanités tout le fruit qu'on est en droit d'en attendre, si les jeunes gens étaient initiés peu à peu à la beauté artistique des œuvres antiques, ils seraient captivés sans aucun doute par ces inimitables modèles. Pour citer un exemple, croit-on que les élèves soient fort tentés de lire l'Iliade, quand ils en ont traduit un seul chant en rhétorique pour se mettre au courant du dialecte? Si au contraire, ce que j'ai vu pratiquer jadis dans un petit collège de Belgique, ils traduisaient avec soin, s'ils apprenaient par cœur, en quatrième, un chant de l'Iliade, s'ils continuaient à expliquer, dans les trois classes suivantes, les plus beaux chants et les plus beaux passages du poème, ils en recevraient des impressions durables, ils y puiseraient des connaissances réelles et une admiration bien sentie pour cette œuvre si justement vantée. On pourrait craindre que dans de telles conditions le côté philologique ne fût négligé; mais outre que la Belgique n'est guère susceptible d'un enthousiasme littéraire exagéré, les études philologiques ont fait depuis quelques années de remarquables progrès; rien n'empêche donc d'assigner une part un peu plus large à la littérature. J'indiquerai, en détail, les modifications que je désire voir introduire, si la question de principe est résolue affirmativement, c'est-à-dire si le grec est maintenu au programme des études dans des conditions en rapport avec son importance. Je ferai seulement remarquer, dès maintenant, qu'on a eu tort de séparer la littérature française des deux autres.

Après ces discours, on a abordé les discussions spéciales. Nous ne pouvons donner que les résolutions qui ont été prises.

1° « Augmentera-t-en le nombre des années de classe? » La question est résolue affirmativement par six voix contre une.

2° « La prolongation sera-t-elle de deux ans? » La question est résolue négativement par quatre voix contre trois.

3° On maintiendra la classe préparatoire, de manière qu'il y aura en tout 8 classes, dont 7 pour les humanités.

4° Étant données sept années d'humanité, y a-t-il lieu de retarder l'étude des langues anciennes d'une ou de plusieurs années? — La question est résolue négativement par six voix contre une.

5° Y a-t-il quelque chose à faire pour améliorer l'enseignement du grec? — La question est résolue affirmativement à l'unanimité.

6° « Faut-il augmenter ou diminuer l'étude du grec? » Le conseil vote à l'unanimité pour l'augmentation.

7° Commencera-t-on par l'étude du grec (proposition de M<sup>r</sup> Liagre) ou par celle du latin. — On décide par 5 voix contre une qu'on commencera par le latin.

8° « En supposant le temps d'études maintenu tel qu'il est aujourd'hui, quand commencera-t-on l'étude du grec? » Le conseil répond par 5 voix contre 2 qu'on commencera en 5<sup>e</sup>, dès le commencement de l'année.

9° « A quelles branches prendra-t-on ce qu'on accorde en plus au grec. » Le conseil ne se prononce pas sur cette question, mais décide à l'unanimité qu'on ne diminuerait pas le temps consacré au latin.

10° Le grec sera-t-il rendu facultatif pour une partie des cours (proposition de M<sup>r</sup> Grandgagnage)? Cette proposition est écartée par six voix contre une.

11° La majorité du conseil est d'avis qu'il n'y a rien à changer à l'enseignement des langues vivantes, qui est suffisamment bien organisé dans la section des humanités pour donner de bons résultats, mais auquel les bons professeurs font seuls encore défaut.

12° Maintiendra-t-on les exercices de versification, afin que les élèves comprennent l'harmonie de la poésie latine? — La question est résolue affirmativement à l'unanimité.

13° Maintiendra-t-on l'exercice des compositions latines, comme moyen d'apprendre aux élèves à connaître la valeur des mots et aussi à exprimer leurs pensées dans cette langue? — Six membres contre deux répondent oui dans l'hypothèse de 7 années de latin; cinq contre trois, dans l'hypothèse de 6 années.

14° Le conseil se prononce, à l'unanimité, en faveur du maintien des thèmes d'imitation de vive voix et par écrit, de vive voix surtout.

15° Le conseil émet le vœu que l'enseignement du latin, du grec et du français en rhétorique soit donné par le même professeur.

16° M<sup>r</sup> le ministre demande qu'on ajoute ceci aux vœux du conseil : « Tout en pensant qu'on ne peut pas faire d'expériences qui compromettraient tout le régime des études, le conseil serait cependant d'avis qu'en ce qui concerne le grec, on ferait bien de tenter, dans les athénées l'application de diverses méthodes qui ne sont pas actuellement employées. » Aucune décision n'est prise à cet égard.



## RAPPORT TRIENNAL

*sur l'état de l'enseignement moyen en Belgique, présenté aux  
Chambres législatives par M. le Ministre de l'Intérieur.*

Il faut surtout remarquer dans ce rapport les considérations sur l'organisation de l'enseignement, sur la direction, la discipline et les résultats qu'on obtient. Rien de plus sagement pensé, rien de plus vrai. La situation générale de l'enseignement est présentée comme satisfaisante, et nous avons constaté avec plaisir que les appréciations données par la *Revue* dans sa dernière livraison, ne sont en rien contredites par le rapport présenté aux Chambres par M. le ministre de l'intérieur. Il n'y a cependant là aucune espèce d'optimisme; on ne dissimule pas que certains détails sont susceptibles d'amélioration, et l'on donne, quoique d'une manière indirecte, d'excellents conseils, qui porteront sans doute leurs fruits. Il est toujours nécessaire de chercher à améliorer ce qui existe, mais rien ne serait plus désastreux que de bouleverser toute une organisation et de changer complètement les méthodes, surtout quand organisation et méthodes n'ont pas eu le temps de prendre racine et de donner tous les résultats qu'on peut s'en promettre. M. Quetelet a dit à cet égard une parole bien vraie (notice sur le ministre Falck): " Il est difficile que des établissements prospèrent, quand on met constamment en doute la stabilité de chacun des rouages dont la machine se compose. „

Ce que le rapport dit de l'enseignement des mathématiques dans la section des humanités, mérite une mention spéciale. Citons :

" La section des humanités n'a pas fait, dans l'étude des sciences exactes, des progrès aussi sensibles que l'autre section. Il faut reconnaître que le manque de concordance entre le programme des athénées et celui des connaissances exigées en mathématiques, pour l'obtention du diplôme de gradué en lettres, est la cause principale de la faiblesse d'un certain nombre de rhétoriciens. En algèbre et en géométrie, le programme des athénées va beaucoup au delà du point où peuvent s'arrêter les jeunes gens qui veulent subir l'examen de gradué, en vue de la candidature en philosophie et lettres. Après

avoir étudié la géométrie plane et les équations des deux premiers degrés en algèbre, les jeunes gens de cette catégorie se montrent peu disposés à suivre le professeur qui s'efforce de les conduire plus loin. Dès la classe de seconde, les élèves, selon les exigences de l'épreuve à laquelle ils se préparent, se divisent en deux groupes qu'il est difficile de faire marcher du même pas. „

La conclusion manque. La voici :

Il ne faudrait pas forcer les futurs candidats en philosophie et lettres d'apprendre la géométrie dans l'espace, la trigonométrie et la théorie des logarithmes. Ils gagneraient ainsi, au profit des matières exigées pour l'examen, sept ou huit heures par semaine; on rétablirait ainsi une certaine égalité devant le jury entre les élèves des athénées royaux et ceux de l'enseignement libre, car ceux-ci n'apprennent pas la partie des mathématiques qui n'est pas exigée pour obtenir le diplôme de gradué en lettres.

On objecterait en vain que la loi (art. 22) veut que *l'enseignement de la section des humanités comprenne la géométrie des trois dimensions et la trigonométrie rectiligne*; car il ne s'agit pas d'effacer du programme cet enseignement, qui devra toujours être suivi par les futurs candidats en sciences; il s'agit uniquement de rendre cet enseignement facultatif pour les futurs candidats en philosophie, ce à quoi on est suffisamment autorisé, puisque la législature, en rétablissant l'examen de gradué en lettres, a dispensé cette catégorie d'élèves de faire preuve de ces connaissances plus élevées en mathématiques.

Pourquoi donc maintenir pour les élèves des athénées des conditions d'études plus difficiles que celles dans lesquelles se trouvent les élèves de l'enseignement libre? Pourquoi ne pas leur faire gagner un temps considérable au profit des *devoirs* français, latins, grecs, de la préparation des auteurs ou de la lecture à domicile? D'après tous les renseignements qui nous sont parvenus, cette partie plus difficile des mathématiques n'est, pour la plupart des élèves, qu'un pénible exercice de mémoire; il est sans utilité pratique et sans utilité pour le développement de l'intelligence. Si on la rend facultative, les meilleurs élèves ne l'abandonneront pas, et les élèves médiocres pourront consacrer d'autant plus de temps aux branches littéraires et aux mathématiques élémentaires.

J. G.

## IN DUCEM BRABANTIAE

QUI, LEOPOLDO II, REGE BELGARUM, DIE JUNII 1859 NATUS,  
PRIMA MATUTINI HORA 22 JANUarii 1869 DECESSIT.

Invenere Fui modum dolores,  
quos aequae placidaeque fortiterque,  
Proles Regia, tam diu tulisti.  
Sex menses, nimium viro vel ipsi,  
mira, nescio qua, lue peresus  
aetatis tenerae puer jacebas,  
nec cuiquam potuit malum levare.

Non deerant tamen, artis orbe qui sunt  
toto Paeoniae peritiores.  
Hinc, illinc, vel ab insula advolabant,  
quam claro genere incolunt Britanni,  
et sucosque dabant tibi salubres  
pungebantque cutem manu erudita,  
nec cuiquam potuit malum levare.

Tendebat tamen ad sacella Mater  
Sanctorum pedibus pavens genasque  
fletus imbre rigata supplicabat,  
morbus cederet ut gravis medellae  
et, quem plus oculis suis amabat,  
dulcis filiolo salus rediret,  
nec cuiquam potuit malum levare.

Migravit tuus in beatiorum,  
care infans, loca spiritus; pusillum,  
qui nobis, cinerem, manet, perennes  
ornabunt myosotides rosaeque.  
Egerunt gemitu nihil Parentes,  
nil herbis medici, latensque vicit  
nec cuiquam potuit malum levare.

Leodi, die 26 mensis januarii 1869.

X. PRINZ.

## DÉVELOPPEMENTS DE GÉOMÉTRIE ANALYTIQUE.

Dans le présent article, nous nous proposons principalement de développer les relations qui existent entre certains systèmes de points et les diamètres d'une surface du second ordre parallèles aux droites qui joignent ces points deux à deux.

$$\text{Soit } \varphi = \frac{x^2}{a^2} + \frac{y^2}{b^2} + \frac{z^2}{c^2} - u^2 = 0 \quad (u = 1)$$

l'équation de la surface rapportée à ses axes,  $b$  et  $c$  étant réels ou imaginaires. Cherchons d'abord la longueur  $2\lambda_{rs}$  du diamètre parallèle à la droite qui joint les points  $M_r(x_r, y_r, z_r, u_r)$  et  $M_s(x_s, y_s, z_s, u_s)$ . En désignant par  $m_{rs}$  la distance  $M_r M_s$ , par  $(x', y', z')$  les coordonnées de l'une des extrémités du diamètre, et en remarquant que des droites parallèles sont proportionnelles à leurs projections sur un même axe, on trouve facilement les valeurs

$$x' = \frac{x_r - x_s}{k_{rs}}, \quad y' = \frac{y_r - y_s}{k_{rs}}, \quad z' = \frac{z_r - z_s}{k_{rs}},$$

où l'on a posé  $\frac{m_{rs}}{\lambda_{rs}} = k_{rs}$ . Ces valeurs portées dans l'équa-

tion de la surface donnent

$$(1) \quad \frac{(x_r - x_s)^2}{a^2} + \frac{(y_r - y_s)^2}{b^2} + \frac{(z_r - z_s)^2}{c^2} = k_{rs}^2$$

ou en faisant  $\frac{x_r x_s}{a^2} + \frac{y_r y_s}{b^2} + \frac{z_r z_s}{c^2} - u_r u_s = \varphi_{rs}$ :

$$(1') \quad \varphi_{rr} + \varphi_{ss} - 2\varphi_{rs} = k_{rs}^2.$$

1. Cela posé, considérons d'abord un tétraèdre  $M_1 M_2 M_3 M_4$ ,

inscrit à  $\varphi$ . Comme une surface du second degré est en général déterminée par neuf conditions, on conçoit qu'il peut exister une relation entre le tétraèdre inscrit et les diamètres parallèles à ses arêtes.

Cette relation peut s'établir comme il suit :

En désignant par  $V$  le volume du tétraèdre, on a

$$6 V = \text{dét. } (x_1, y_1, z_1, u_1),$$

d'où

$$-\frac{36V^2}{a^2b^2c^2} = \text{dét.} \left( \frac{x_1}{a}, \frac{y_1}{b}, \frac{z_1}{c}, u_1 \right) \times \text{dét.} \left( \frac{x_1}{a}, \frac{y_1}{b}, \frac{z_1}{c}, -u_1 \right)$$

et en effectuant par lignes la multiplication des deux déterminants

$$(2) \quad -\frac{36 V^2}{a^2 b^2 c^2} = \begin{vmatrix} \varphi_{11} & \varphi_{12} & \varphi_{13} & \varphi_{14} \\ \varphi_{21} & \varphi_{22} & \varphi_{23} & \varphi_{24} \\ \varphi_{31} & \varphi_{32} & \varphi_{33} & \varphi_{34} \\ \varphi_{41} & \varphi_{42} & \varphi_{43} & \varphi_{44} \end{vmatrix}.$$

Le tétraèdre étant inscrit, on a  $\varphi_{11} = \varphi_{22} = \varphi_{33} = \varphi_{44} = 0$ ,

et par suite  $\varphi_{rs} = -\frac{1}{2} k^2_{rs} \left( r \begin{smallmatrix} > \\ \leq \end{smallmatrix} s \right)$ . L'équation (2) peut donc s'écrire

$$(3) \quad -\frac{36 V^2}{a^2 b^2 c^2} = \frac{1}{16} \begin{vmatrix} 0 & k^2_{12} & k^2_{13} & k^2_{14} \\ k^2_{21} & 0 & k^2_{23} & k^2_{24} \\ k^2_{31} & k^2_{32} & 0 & k^2_{34} \\ k^2_{41} & k^2_{42} & k^2_{43} & 0 \end{vmatrix},$$

ou en développant le dernier déterminant et en le décomposant ensuite en facteurs

$$\frac{576 V^2 (*)}{a^2 b^2 c^2} = (k_{12}k_{34} + k_{13}k_{24} + k_{14}k_{23})(-k_{12}k_{34} + k_{13}k_{24} + k_{14}k_{23}) \times \\ (k_{12}k_{34} - k_{13}k_{24} + k_{14}k_{23})(k_{12}k_{34} + k_{13}k_{24} - k_{14}k_{23}).$$

---

(\*) Cette relation peut être considérée comme l'analogue d'une proposition de Mac-Cullagh sur les diamètres d'une ellipse parallèles aux côtés d'un triangle inscrit, proposition contenue dans l'égalité  $R = \frac{a'a''a'''}{a b}$ , où  $R$  est le rayon du cercle circonscrit au triangle et  $(a', a'', a''')$  les demi-diamètres de l'ellipse.

D'un autre côté, on a aussi

$$(4) - \frac{36 V^2}{a^2 b^2 c^2} = \begin{vmatrix} 0, & 0, & 0, & 0, & 1 \\ \frac{x_1}{a}, & \frac{y_1}{b}, & \frac{z_1}{c}, & 1, & 0 \\ \cdot & \cdot & \cdot & \cdot & \cdot \\ \frac{x_4}{a}, & \frac{y_4}{b}, & \frac{z_4}{c}, & 1, & 0 \end{vmatrix} \begin{vmatrix} 0, & 0, & 0, & 1, & 0 \\ \frac{x_1}{a}, & \frac{y_1}{b}, & \frac{z_1}{c}, & 0, & 1 \\ \cdot & \cdot & \cdot & \cdot & \cdot \\ \frac{x_4}{a}, & \frac{y_4}{b}, & \frac{z_4}{c}, & 0, & 1 \end{vmatrix}.$$

Effectuons par lignes la multiplication des deux déterminants, et dans le produit retranchons des quatre dernières lignes et colonnes les premières ligne et colonne multipliées respectivement par les moitiés des éléments diagonaux correspondants. En tenant compte des relations (1), il vient

$$(5) \frac{36V^2}{a^2 b^2 c^2} = \frac{1}{8} \begin{vmatrix} 0, & 1, & 1, & 1, & 1 \\ 1, & 0, & k_{12}^2, & k_{13}^2, & k_{14}^2 \\ 1, & k_{21}^2, & 0, & k_{23}^2, & k_{24}^2 \\ 1, & k_{31}^2, & k_{32}^2, & 0, & k_{34}^2 \\ 1, & k_{41}^2, & k_{42}^2, & k_{43}^2, & 0 \end{vmatrix}.$$

Égalons les expressions (2) et (5) de  $\frac{36V^2}{a^2 b^2 c^2}^{(*)}$  et nous aurons pour l'identité cherchée

$$(6) \begin{vmatrix} \frac{1}{2} & 1, & 1, & 1 & 1 \\ 1 & 0, & k_{12}^2 & k_{13}^2 & k_{14}^2 \\ 1 & k_{21}^2, & 0 & k_{23}^2 & k_{24}^2 \\ 1 & k_{31}^2, & k_{32}^2 & 0 & k_{34}^2 \\ 1 & k_{41}^2, & k_{42}^2 & k_{43}^2 & 0 \end{vmatrix} = 0.$$

(\*) En égalant ces expressions, on obtient une identité entre les quantités  $prs$ , qu'on peut aussi démontrer directement en multipliant les deux déterminants identiquement nuls

$$\begin{vmatrix} 0, & 0, & 0, & 1 & 0 \\ \frac{x_1}{a}, & \frac{y_1}{b}, & \frac{z_1}{c}, & 1 & 0 \\ \cdot & \cdot & \cdot & \cdot & \cdot \\ \frac{x_4}{a}, & \frac{y_4}{b}, & \frac{z_4}{c}, & 1 & 0 \end{vmatrix}, \begin{vmatrix} 0, & 0, & 0, & 1 & 0 \\ \frac{x_1}{a}, & \frac{y_1}{b}, & \frac{z_1}{c}, & -1 & 0 \\ \cdot & \cdot & \cdot & \cdot & \cdot \\ \frac{x_4}{a}, & \frac{y_4}{b}, & \frac{z_4}{c}, & -1 & 0 \end{vmatrix}.$$

En y faisant tous les  $\lambda_r$  égaux à R, on retrouve une expression connue du rayon R de la sphère circonscrite au tétraèdre.

2. Cherchons maintenant la relation entre un tétraèdre  $M_1 M_2 M_3 M_4$  circonscrit à  $\varphi$  et les diamètres parallèles à ses arêtes.

Désignons par  $X_r, Y_r, Z_r, U_r$  les dérivées du dét.  $(x_1, y_1, z_1, u_1)$  par rapport aux éléments  $x_r, y_r, z_r, u_r$ . L'équation d'une face du tétraèdre est alors

$$xX_r + yY_r + zZ_r + uU_r = 0.$$

En l'identifiant avec celle du plan tangent au point  $(x', y', z')$  de la surface, il vient

$$\frac{x'}{a^2} = -\frac{X_r}{U_r}, \quad \frac{y'}{b^2} = -\frac{Y_r}{U_r}, \quad \frac{z'}{c^2} = -\frac{Z_r}{U_r},$$

et comme on a  $\frac{x'^2}{a^2} + \frac{y'^2}{b^2} + \frac{z'^2}{c^2} = 1$ , on trouve l'équation

de condition pour qu'il y ait contact :

$$a^2 X_r^2 + b^2 Y_r^2 + c^2 Z_r^2 = U_r^2.$$

Le dét.  $(x_1, y_1, z_1, u_1)$  développé suivant les éléments de la 4<sup>me</sup> colonne donne

$$6 V = U_1 + U_2 + U_3 + U_4;$$

$$\text{d'où} \quad 6 V = \pm \sqrt{a^2 X_1^2 + b^2 Y_1^2 + c^2 Z_1^2},$$

équation qu'on peut mettre sous la forme

$$\sqrt{\frac{36 V^2}{a^2 b^2 c^2}} = \pm \sqrt{\frac{X_1^2}{b^2 c^2} + \frac{Y_1^2}{c^2 a^2} + \frac{Z_1^2}{a^2 b^2}}.$$

Mais  $\frac{X_r}{bc}, \frac{Y_r}{ca}, \frac{Z_r}{ab}$  sont, au signe près, les dérivées des deux déterminants de l'équation (4) par rapport aux éléments  $\frac{x_r}{a}, \frac{y_r}{b}, \frac{z_r}{c}$ , et les dérivées des mêmes déterminants par rapport aux deux derniers éléments des quatre dernières lignes

sont identiquement nulles. Par conséquent, les quantités  $\frac{X_r^2}{b^2 c^2} + \frac{Y_r^2}{c^2 a^2} + \frac{Z_r^2}{a^2 b^2}$  sont les mineurs du produit effectué des deux facteurs de (4), correspondants aux quatre derniers éléments diagonaux de ce produit, et en désignant par D le déterminant (5) et par  $k_{11}^2, k_{22}^2, k_{33}^2, k_{44}^2$  les derniers éléments diagonaux de D, on aura pour un tétraèdre circonscrit l'identité

$$\sqrt{2D} = \sqrt{\frac{aD}{d(k_{11}^2)}} + \sqrt{\frac{aD}{d(k_{22}^2)}} + \sqrt{\frac{aD}{d(k_{33}^2)}} + \sqrt{\frac{aD}{d(k_{44}^2)}},$$

où il faut faire après la dérivation  $k_{11}^2 = k_{22}^2 = k_{33}^2 = k_{44}^2 = 0$ . Les signes des radicaux du second membre dépendent de la position du centre de la surface par rapport au tétraèdre.

Cette identité peut conduire aux expressions des rayons des sphères inscrite et ex-inscrites au tétraèdre.

3. Un tétraèdre conjugué  $M_1, M_2, M_3, M_4$  et les diamètres parallèles à ses arêtes équivalent à douze conditions qui donnent lieu à trois relations qu'on peut établir comme il suit :

Comme on a  $\varphi_{rs} = 0$  pour  $r \geq s$ , les égalités (1') consti-

tuent maintenant un système de six équations à quatre inconnues  $\varphi_{11}, \varphi_{22}, \varphi_{33}$  et  $\varphi_{44}$ ; prises deux à deux, elles donnent la même somme dans les premiers membres. On en conclut d'abord

$$(7) \quad k_{12}^2 + k_{34}^2 = k_{13}^2 + k_{24}^2 = k_{14}^2 + k_{23}^2.$$

D'un autre côté, l'égalité (2) donne par l'introduction des hypothèses  $\varphi_{rs} = 0$  ( $r \geq s$ ):

$$- \frac{36 V^2}{a^2 b^2 c^2} = \varphi_{11} \varphi_{22} \varphi_{33} \varphi_{44}.$$

En remplaçant dans cette expression de  $-\frac{36 V^2}{a^2 b^2 c^2}$  les  $\varphi_{rr}$

par leurs valeurs tirées des équations (1') et en l'égalant à celle de la formule (5), on aura une troisième relation entre les quantités  $k$ .



Si l'on fait tous les  $\lambda$  égaux à  $R$ , la dernière relation donnera le rayon  $R$  de la sphère conjuguée à un tétraèdre. Les relations (7) exprimeront les conditions nécessaires pour que la sphère conjuguée existe; elles conduisent au théorème suivant :

*Dans tout tétraèdre conjugué à une sphère, la somme des carrés de deux arêtes opposées quelconques est égale à celle de deux autres arêtes opposées; ou encore : les arêtes opposées sont perpendiculaires entre elles. (\*)*

4. Si la surface  $\varphi$  est supposée inscrite entre les arêtes du tétraèdre  $M_1 M_2 M_3 M_4$ , il doit exister trois relations entre les quantités  $k$ ; elles peuvent se trouver par les procédés employés pour le tétraèdre conjugué.

En effet, le point de contact de l'arête  $M_r M_s$  peut être représenté par

$$x' = \frac{l_r x_r + l_s x_s}{l_r u_r + l_s u_s}, y' = \frac{l_r y_r + l_s y_s}{l_r u_r + l_s u_s}, z' = \frac{l_r z_r + l_s z_s}{l_r u_r + l_s u_s}$$

Ces coordonnées devant vérifier l'équation de la surface, on a

$$l_r^2 \varphi_{rr} + l_s^2 \varphi_{ss} + 2 l_r l_s \varphi_{rs} = 0,$$

et pour qu'il y ait contact, cette équation doit donner deux valeurs égales du rapport  $l_r : l_s$ ; ce qui exige

$$\varphi_{rs} = \mp \sqrt{\varphi_{rr} \varphi_{ss}},$$

le signe  $-$  correspondant à un contact sur l'arête même et le signe  $+$  à un contact sur le prolongement de cette arête.

Les relations (1') prennent donc ici la forme plus simple

$$(1'') \quad \sqrt{\varphi_{rr}} \pm \sqrt{\varphi_{ss}} = k_{rs}.$$

Ces relations, au nombre de six, renferment les quatre inconnues  $\sqrt{\varphi_{11}}$ ,  $\sqrt{\varphi_{22}}$ ,  $\sqrt{\varphi_{33}}$ , et  $\sqrt{\varphi_{44}}$ . Elles conduisent d'abord aux équations

$$k_{12} + k_{34} = k_{13} + k_{24} = k_{14} + k_{23},$$

---

(\*) Le dernier énoncé peut se déduire du 1<sup>er</sup> par la considération des trois parallélogrammes qui ont leurs sommets aux milieux de deux couples d'arêtes opposées. On peut aussi conclure du dernier énoncé que les hauteurs du tétraèdre se coupent en un même point.

où quelques-unes des quantités  $k$  peuvent être négatives, si les contacts sont extérieurs.

Pour obtenir la 3<sup>me</sup> relation cherchée, nous égalons encore les expressions (2) et (5) de  $\frac{36}{a^2 b^2 c^2} V^2$ , après avoir transformé la 1<sup>re</sup> comme suit. En remplaçant  $\varphi_{rs}$  par  $-\sqrt{\varphi_{rr} \varphi_{ss}}$  (ce qui suppose les six contacts intérieurs) et en déduisant ensuite les lignes et les colonnes du déterminant respectivement par  $\sqrt{\varphi_{11}}$ ,  $\sqrt{\varphi_{22}}$ ,  $\sqrt{\varphi_{33}}$ ,  $\sqrt{\varphi_{44}}$ , il vient

$$-\frac{36}{a^2 b^2 c^2} V^2 = \varphi_{11} \varphi_{22} \varphi_{33} \varphi_{44} \begin{vmatrix} 1, & -1, & -1, & -1 \\ -1, & 1, & -1, & -1 \\ -1, & -1, & 1, & -1 \\ -1, & -1, & -1, & 1 \end{vmatrix} \quad (*)$$

ou

$$\frac{36}{a^2 b^2 c^2} V^2 = 16 \varphi_{11} \varphi_{22} \varphi_{33} \varphi_{44},$$

égalité où l'on substituera aux  $\varphi_{rr}$  leurs valeurs tirées des relations (1'').

Des résultats précédents, on peut conclure que dans tout tétraèdre circonscriptible par les arêtes à une sphère, les arêtes opposées donnent la même somme ou la même différence.

5. Entre cinq points  $M_1, M_2, M_3, M_4$  et  $M_5$  d'une surface  $\varphi$  et les diamètres parallèles aux droites qui les joignent deux à deux, il existe la relation suivante qui a été indiquée pour la première fois par M. Brioschi :

$$\begin{vmatrix} 0, & k_{12}^2, & k_{13}^2, & k_{14}^2, & k_{15}^2 \\ k_{21}^2, & 0, & k_{23}^2, & k_{24}^2, & k_{25}^2 \\ k_{31}^2, & k_{32}^2, & 0, & k_{34}^2, & k_{35}^2 \\ k_{41}^2, & k_{42}^2, & k_{43}^2, & 0, & k_{45}^2 \\ k_{51}^2, & k_{52}^2, & k_{53}^2, & k_{54}^2, & 0. \end{vmatrix} = 0.$$

(\*) La valeur numérique de ce déterminant se calcule rapidement en ajoutant la 1<sup>re</sup> colonne aux trois autres. Les autres hypothèses sur les contacts des arêtes donnent un déterminant qui a la même valeur numérique.

On peut la démontrer en multipliant les deux déterminants identiquement nuls :

$$\begin{vmatrix} \frac{x_1}{a}, & \frac{y_1}{b}, & \frac{z_1}{c}, & u_1, & 0 \\ \cdot & \cdot & \cdot & \cdot & \cdot \\ \frac{x_5}{a}, & \frac{y_5}{b}, & \frac{z_5}{c}, & u_5, & 0 \end{vmatrix}, \begin{vmatrix} \frac{x_1}{a}, & \frac{y_1}{b}, & \frac{z_1}{c}, & -u_1, & 0 \\ \cdot & \cdot & \cdot & \cdot & \cdot \\ \frac{x_5}{a}, & \frac{y_5}{b}, & \frac{z_5}{c}, & -u_5, & 0 \end{vmatrix}$$

et en posant dans le résultat  $\varphi_{rr} = 0$ ,  $\varphi_{rs} = -\frac{1}{2} k^2_{rs}$  (\*).

6. Un système de cinq points  $M_1, M_2, M_3, M_4$  et  $M_5$  situés sur la surface  $\varphi$  et les longueurs des diamètres parallèles aux droites qui les joignent à un même sixième point quelconque  $M_6$  équivalent à dix conditions de  $\varphi$ , qui sont liées par une identité assez simple.

En effet, à cause de  $\varphi_{11} = \varphi_{22} = \varphi_{33} = \varphi_{44} = \varphi_{55} = 0$ , les relations (1') donnent

$$(\varphi_{66} + 2) - 2x_r \frac{x_6}{a^2} - 2y_r \frac{y_6}{b^2} - 2z_r \frac{z_6}{c^2} = k^2_{6r} \quad (r = 1, 2, 3, 4, 5)$$

En éliminant entre ces cinq équations les quantités  $\varphi_{66} + 2$ ,

$$\frac{x_6}{a^2}, \frac{y_6}{b^2} \text{ et } \frac{z_6}{c^2}, \text{ on trouve}$$

$$\text{dét. } (1, x_1, y_1, z_1, k^2_{61}) = 0.$$

Développons ce déterminant suivant les éléments de la 5<sup>me</sup> colonne. Les mineurs correspondants sont égaux en valeur absolue aux sextuples des volumes des tétraèdres formés par

(\*) Cette démonstration est plus simple que celle indiquée dans le traité de M. Baltzer, traduction Houël, p. 228. Il est évident que le système des cinq points donne aussi lieu à cinq relations pareilles à l'identité (6).

Nous rapportons au § 6 encore d'autres relations plus simples qui ont lieu entre cinq points de la surface et qui sont dues également à M. Brioschi; nous avons cru utile de les reproduire, avec de légères modifications dans la démonstration, à cause des résultats du § 7. Pour les identités du § 6, on peut comparer les *Nouvelles Annales de Mathématiques*, année 1854, p. 429.

les cinq points de la surface considérés quatre à quatre; en les désignant par 6  $V_1$ , 6  $V_2$ , 6  $V_3$ , 6  $V_4$  et 6  $V_5$ , nous aurons

$$V_1 k_{61}^2 + V_2 k_{62}^2 + V_3 k_{63}^2 + V_4 k_{64}^2 + V_5 k_{65}^2 = 0.$$

En faisant coïncider le point  $M_6$  avec l'un des autres points, par exemple avec  $M_5$ , il vient

$$V_1 k_{51}^2 + V_2 k_{52}^2 + V_3 k_{53}^2 + V_4 k_{54}^2 = 0.$$

Cette relation montre que *dans toutes les surfaces du second ordre passant par cinq points donnés  $M_1, M_2, M_3, M_4, M_5$ , et telles que les diamètres parallèles aux droites  $M_5M_1, M_5M_2$  et  $M_5M_3$  aient des longueurs constantes, le diamètre parallèle à la direction  $M_5M_4$  a également une longueur constante.*

7. Il existe aussi une relation très-simple entre un tétraèdre inscrit, le centre de la surface et les diamètres parallèles aux arêtes d'un même angle solide.

Pour l'obtenir, il suffit d'éliminer les trois quantités

$$\frac{x_4}{a^2}, \quad \frac{y_4}{b^2} \quad \text{et} \quad \frac{z_4}{c^2} \quad \text{entre les quatre équations}$$

$$\frac{x_4}{a^2} x_r + \frac{y_4}{b^2} y_r + \frac{z_4}{c^2} z_r - 1 = \varphi_{4r} = -\frac{1}{3} k_{4r}^2 \quad (r=1,2,3),$$

$$\frac{x_4}{a^2} x_4 + \frac{y_4}{b^2} y_4 + \frac{z_4}{c^2} z_4 - 1 = \varphi_{44} = 0,$$

ce qui donne

$$\begin{vmatrix} x_1, & y_1, & z_1, & 1 - \frac{1}{3} k_{41}^2 \\ x_2, & y_2, & z_2, & 1 - \frac{1}{3} k_{42}^2 \\ x_3, & y_3, & z_3, & 1 - \frac{1}{3} k_{43}^2 \\ x_4, & y_4, & z_4, & 1 \end{vmatrix} = 0,$$

ou en faisant usage des notations employées au § 2 :

$$(8) \quad 12 V = U_1 k_{41}^2 + U_2 k_{42}^2 + U_3 k_{43}^2.$$

Il est facile de voir que les quantités  $U_1, U_2, U_3$  et  $U_4$  représentent en valeur absolue les sextuples des tétraèdres  $OM_1 M_2 M_3, OM_2 M_4 M_1, OM_3 M_4 M_2$  et  $OM_4 M_1 M_3$ ,  $O$  étant le

centre de la surface. On peut donc les considérer comme des coordonnées de ce centre par rapport au tétraèdre de référence  $M_1, M_2, M_3, M_4$ , et en rendant l'équation (8) homogène au moyen de la relation  $6V = U_1 + U_2 + U_3 + U_4$ , on en déduit le théorème suivant :

*Le lien des centres des surfaces du second ordre circonscrites à un tétraèdre fixe  $M_1, M_2, M_3, M_4$  et telles que les diamètres parallèles aux arêtes  $m_{11}, m_{12}$  et  $m_{13}$  aient des longueurs constantes, est une surface plane.*

*Les distances de ce plan aux quatre sommets sont entre elles comme  $k_{11}^2 - 2 : k_{12}^2 - 2 : k_{13}^2 - 2 : -2$  et un plan mené par  $M_4$  parallèlement à ce plan des centres est à des distances des sommets  $M_1, M_2$  et  $M_3$  proportionnelles à  $k_{11}^2, k_{12}^2$  et  $k_{13}^2$ .*

En rapprochant ce théorème de celui du § 6, on aura la proposition suivante :

*Le lien des centres des surfaces du second ordre passant par cinq points donnés  $M_1, M_2, M_3, M_4, M_5$  et telles que les diamètres parallèles aux trois droites  $M_5M_1, M_5M_2$  et  $M_5M_3$  aient des longueurs données est une droite.*

8. On obtient quelques relations assez curieuses qui se rapportent au tétraèdre conjugué et au tétraèdre circonscrit par les arêtes en faisant intervenir les longueurs des diamètres de la surface comptées sur les droites  $OM_1, OM_2, OM_3$  et  $OM_4$ .

En effet, soit  $2d_r$  la longueur du diamètre compté sur la droite  $OM_r = D_r$ . Si l'on désigne par  $x, y, z$  les coordonnées de l'une des extrémités de ce diamètre, on trouve sans difficulté (en projetant  $d_r$  et  $D_r$  sur les trois axes coordonnés) :

$$\frac{d_r}{D_r} = \frac{x}{x_r} = \frac{y}{y_r} = \frac{z}{z_r},$$

et en tirant de là les valeurs de  $x, y, z$  pour les porter dans l'équation de la surface, il vient :

$$\frac{d_r^2}{D_r^2} \left( \frac{x_r^2}{a^2} + \frac{y_r^2}{b^2} + \frac{z_r^2}{c^2} \right) =$$

ou en posant  $\frac{D_r}{dr} = \delta_r$   
 $\varphi_{rr} = \delta^2_r - 1$ .

Cela posé, soit d'abord un tétraèdre conjugué, pour lequel  
 $\varphi_{rs} = 0$  ( $r \neq s$ ). La formule (2) donnera

$$(9) \quad - \frac{36 V^2}{a^2 b^2 c^2} = (\delta^2_1 - 1) (\delta^2_2 - 1) (\delta^2_3 - 1) (\delta^2_4 - 1).$$

D'un autre coté, on peut écrire

$$-\frac{36 V^2}{a^2 b^2 c^2} = \begin{vmatrix} 0 & 0 & 0 & 0 & 1 \\ \frac{x_1}{a} & \frac{y_1}{b} & \frac{z_1}{c} & 1 & 0 \\ \cdot & \cdot & \cdot & \cdot & \cdot \\ \frac{x_4}{a} & \frac{y_4}{b} & \frac{z_4}{c} & 1 & 0 \end{vmatrix} \begin{vmatrix} 0 & 0 & 0 & 1 & 0 \\ \frac{x_1}{a} & \frac{y_1}{b} & \frac{z_1}{c} & -1 & 1 \\ \cdot & \cdot & \cdot & \cdot & \cdot \\ \frac{x_4}{a} & \frac{y_4}{b} & \frac{z_4}{c} & -1 & 1 \end{vmatrix},$$

ou

$$(10) \quad - \frac{36 V^2}{a^2 b^2 c^2} = \begin{vmatrix} 0 & 1 & 1 & 1 & 1 \\ 1 & \varphi_{11} & \varphi_{12} & \varphi_{13} & \varphi_{14} \\ 1 & \varphi_{21} & \varphi_{22} & \varphi_{23} & \varphi_{24} \\ 1 & \varphi_{31} & \varphi_{32} & \varphi_{33} & \varphi_{34} \\ 1 & \varphi_{41} & \varphi_{42} & \varphi_{43} & \varphi_{44} \end{vmatrix}$$

et en introduisant l'hypothèse  $\varphi_{rs} = 0$

$$\frac{36 V^2}{a^2 b^2 c^2} = \Sigma (\delta^2_1 - 1) (\delta^2_2 - 1) (\delta^2_3 - 1).$$

La comparaison des deux valeurs de V donne enfin

$$\Sigma \frac{1}{\delta^2_1 - 1} + 1 = 0 \quad \text{ou} \quad \Sigma \frac{\delta^2_1}{\delta^2_1 - D^2_1} = 1.$$

Appliquées à la sphère, ces relations donnent les deux propriétés suivantes.

*Dans tout tétraèdre conjugué à une sphère, le produit des puissances des quatre sommets par rapport à la sphère est égal à moins le carré du sextuple produit du volume du tétraèdre*

par le rayon de la sphère et la somme des inverses de ces puissances est égale à moins l'inverse du carré du rayon (\*).

9. Considérons maintenant un tétraèdre circonscrit par les arêtes. La relation (2) donne (voir § 4)

$$\frac{36 V^2}{a^2 b^2 c^2} = 16 (\delta_1^2 - 1) (\delta_2^2 - 1) (\delta_3^2 - 1) (\delta_4^2 - 1).$$

En divisant les quatre dernières lignes et colonnes du déterminant (10) respectivement par  $\sqrt{\varphi_{11}}$ ,  $\sqrt{\varphi_{22}}$ ,  $\sqrt{\varphi_{33}}$  et  $\sqrt{\varphi_{44}}$

et en remarquant que  $\frac{\varphi_{rs}}{\sqrt{\varphi_{rr} \varphi_{ss}}} = -1$ , on a :

$$-\frac{36 V^2}{a^2 b^2 c^2} = \varphi_{11} \varphi_{22} \varphi_{33} \varphi_{44} \begin{vmatrix} 0 & \frac{1}{\sqrt{\varphi_{11}}} & \frac{1}{\sqrt{\varphi_{22}}} & \frac{1}{\sqrt{\varphi_{33}}} & \frac{1}{\sqrt{\varphi_{44}}} \\ \frac{1}{\sqrt{\varphi_{11}}} & 1 & -1 & -1 & -1 \\ \frac{1}{\sqrt{\varphi_{22}}} & -1 & 1 & -1 & -1 \\ \frac{1}{\sqrt{\varphi_{33}}} & -1 & -1 & 1 & -1 \\ \frac{1}{\sqrt{\varphi_{44}}} & -1 & -1 & -1 & 1 \end{vmatrix},$$

et en développant suivant les produits des éléments des premières ligne et colonne :

$$-\frac{36 V^2}{a^2 b^2 c^2} = 4 \varphi_{11} \varphi_{22} \varphi_{33} \varphi_{44} \left( \sum \frac{1}{\varphi_{11}} - 2 \sum \frac{1}{\sqrt{\varphi_{11} \varphi_{22}}} \right).$$

Cette égalité rapprochée de celle ci-dessus fournit :

$$\sum \frac{1}{\delta_1^2 - 1} - 2 \sum \frac{1}{\sqrt{(\delta_1^2 - 1)(\delta_2^2 - 1)}} + 4 = 0.$$

(\*) Une proposition analogue à cette dernière et se rapportant au triangle conjugué à une circonférence a été signalée sans démonstration par M. DE LAFITTE dans les *Nouvelles Annales de Mathématiques*, année 1857, p. 205.

L'égalité (9) a été démontrée pour le triangle conjugué à une ellipse par Joachimsthal dans le *Journal de Crelle*, tome XL, p. 21.

En remplaçant la surface  $\varphi$  par une sphère inscrite entre les arêtes du tétraèdre, et en désignant par  $t_1, t_2, t_3$  et  $t_4$  les segments des arêtes compris entre les sommets et les points de contact, on aura :

$$\delta^2 r - 1 = \frac{D^2 r - R^2}{R^2} = \frac{t^2 r}{R^2}, \text{ et par suite :}$$

$$V = \frac{2 t_1 t_2 t_3 t_4}{3 R}, \quad \frac{1}{R^2} = \frac{1}{2} \sum \frac{1}{t_1 t_2} - \frac{1}{4} \sum \frac{1}{t_1^2}$$

La 1<sup>re</sup> de ces égalités rappelle la formule de la surface du triangle circonscrit à la circonférence :  $S = \frac{(p-a)(p-b)(p-c)}{r}$ , où  $p-a, p-b$  et  $p-c$  sont les segments déterminés sur les côtés par les points de contact.

Bruges, octobre 1868.

J. NEUBERG.



## ANALYSES ET COMPTES RENDUS.



UEBER WESEN UND AUFGABE DER SPRACHWISSENSCHAFT MIT EINEM UEBERBLICK ÜBER DIE HAUPTERGEBNISSE DERSELBEN. *Nebst einem Anhang sprachwissenschaftlicher Literatur.* — *Vortrag bei Gelegenheit der feierlichen Verkündigung der Preisaufgaben gehalten von prof. Dr. BERNHARD JÜLG, d. z. Rector der Universität Innsbruck.* — Innsbruck, Wagner 1868. 1 vol. in-8° de 63 pp.

Les lecteurs de cette revue n'ont sans doute pas oublié les remarquables articles de M<sup>r</sup> Félix Nève, destinés à prouver l'importance des études indiennes et de la science comparative des langues (V. t. III 1860, t. V 1862, t. VII 1864 et t. VIII 1865), et tous auront été émer-



veillés des résultats obtenus en un si court espace de temps par une science récente dont la méthode elle-même n'a été fixée qu'en 1816. Un but semblable à celui de Mr Nève a été poursuivi dernièrement par Mr Jülg, le savant linguiste, aux travaux duquel notre recueil a déjà rendu hommage. Dans un discours prononcé en 1868 dans une cérémonie académique de l'université d'Innsbruck, il a exposé les principes de la science du langage, et signalé sa haute importance, en passant en revue les principales découvertes qu'on lui doit déjà et celles qu'on peut légitimement en espérer encore. Depuis il a publié son discours accompagné d'une liste des ouvrages linguistiques les plus importants et il a permis ainsi à tout le monde d'en prendre connaissance. Une courte analyse fera comprendre le mieux la valeur de cet écrit mince de volume mais gros par le contenu.

Après avoir indiqué les causes pour lesquelles l'étude des langues étrangères négligée par les anciens prit naissance au christianisme et se développa au 16<sup>e</sup> siècle, Mr Jülg montre la différence qui distingue la connaissance pratique des langues, la philologie et la linguistique. Depuis les travaux de Bopp, cette dernière est devenue une science spéciale cherchant par la comparaison des différentes langues à les classer avec méthode, à trouver les principes qui ont présidé à leur formation et à constituer enfin une grammaire vraiment générale.

Les linguistes établissent une double classification des langues, une classification physiologique et une classification ethnographique ; la première fondée exclusivement sur leur forme ou leur organisme ne distingue que trois espèces de langues, les langues monosyllabiques, les langues formées par agglutination et les langues à flexion ; la seconde basée sur les affinités ou les rapports de parenté qui existent entre les langues, les partage en un certain nombre de groupes et de familles. Comme les trois quarts des langues parlées sur notre globe ne nous sont encore connues que de nom ou par de maigres vocabulaires, la classification ethnographique est loin d'être complète, mais la partie achevée a déjà produit les plus beaux résultats et montre quel immense secours la linguistique offre à l'ethnographie et à l'histoire. Grâce à elle on a reconnu la parenté de nombreux peuples qu'on avait crus de races différentes et l'on a pu reconstituer l'histoire primitive de nos ancêtres en rétablissant en grande partie la langue des antiques Aryas. On connaît maintenant le berceau des peuples indo-européens, et l'on a des données suffisantes sur l'état de leur civilisation au moment où ils émigrèrent vers l'Occident ou passèrent l'Indus. Mais là ne se bornent pas les découvertes de la linguistique ; elles sont déjà si considérables que Mr Jülg n'a pu les signaler toutes et a dû se borner à n'en citer que quelques-unes.

Le problème si difficile des rapports de races entre les peuples de l'Italie est maintenant élucidé ; on sait qu'il y a en Italie trois groupes de peuples : 1<sup>o</sup> les Etrusques ; 2<sup>o</sup> le groupe composé des Ombriens, des

Sabins, des Latins, des Volsques et des Samnites; 3<sup>e</sup> les Messapiens occupant la Calabre. — On a reconnu que l'Asie Mineure était habitée par deux classes de peuples divisés par les monts Temnus, Taurus et Anti-Taurus; au Nord de cette chaîne on trouve des indo-européens reliant les Perses et les Hindous aux peuples de l'Europe; au Sud on rencontre des sémites. — On a constaté que les langues des Tongouses, des Mongols, des Turques, des Samoyèdes et des Finnois<sup>s</sup> appartiennent à la même famille, et établi ainsi le groupe finno-tartare ou turanien, auquel se rattachent les nombreux dialectes parlés depuis l'Océan glacial jusqu'au Thibet et depuis Drontheim en Norvège jusqu'à la mer du Japon. — On a classé non-seulement les langues de l'Hindoustan dérivées du sanscrit, parlées par 140 millions d'hommes, mais encore les langues nommées dravidiennes en usage chez les Dravidas, reste de la population qui occupait l'Inde avant l'arrivée des Aryas. — Le déchiffrement des inscriptions cunéiformes des Achéménides a complètement réussi pour toutes celles qui sont en langue perse; mais à l'exception d'une seule toutes les inscriptions de Darius sont rédigées encore en deux langues que jusqu'ici on n'a pu comprendre. D'après la plupart des linguistes la seconde de ces langues est un dialecte scythe ou turanien; la troisième est la langue de Ninive et de Babylone. Or malgré l'énorme quantité d'inscriptions trouvées dans ces deux villes et malgré tous les efforts mis en œuvre par MM. Rawlinson, Oppert et d'autres orientalistes, nous n'avons qu'une intelligence fort imparfaite de la langue assyrienne; même le caractère sémitique de cette langue qu'on avait cru pouvoir lui attribuer avec la plus grande assurance, est révoqué en doute aujourd'hui et M. Jülg pense que les Assyriens et les Babyloniens appartiennent à la même race que les Égyptiens. Cependant, malgré toutes ces incertitudes, on ne peut douter du succès futur de l'œuvre poursuivie avec tant de zèle, et déjà l'examen de ces inscriptions a fait faire une importante découverte concernant l'origine de l'alphabet. Il paraît avéré maintenant que l'écriture cunéiforme des Assyriens, provient d'une écriture idéographique inventée par un peuple scythe ou turanien; après un assez long usage, cette écriture finit par désigner les sons plutôt que les idées et devint ainsi phonétique; la voie était donc tracée vers la découverte de l'alphabet, dont le monde est redevable à Ninive ou à Babylone. Les Phéniciens développèrent cet alphabet et le répandirent dans l'Occident, tandis que d'un autre côté, il passa dans l'Inde d'où plus tard il fut propagé, avec le Bouddhisme, sur une très-grande partie de l'Asie et sur les îles de l'Océanie. — Si les inscriptions assyriennes sont encore un mystère, il n'en est plus de même des hiéroglyphes de l'Égypte. Leur déchiffrement rendu possible par l'inscription trilingue de Rosette a été confirmé par une longue inscription bilingue (en Égyptien et en Grec) trouvée en 1866 près de Canope. On a pu rétablir ainsi l'histoire d'un peuple fort ancien, dont la civilisation a exercé une influence incontestable sur les nations des côtes de la Méditerranée. Il n'est pas moins

important de savoir que les Égyptiens sont de la même race que les indigènes de la côte septentrionale de l'Afrique et ceux de la côte orientale jusqu'à l'équateur; les principaux de ces peuples sont les Berbères, les Bedschas (habitants de l'antique Meroë), les Sahos, les Gallas, les Dankâlis et les Somalis; ils n'ont aucun rapport avec les nègres, mais sont venus de l'Asie en longeant les côtes. Au groupe de leurs langues on a donné le nom de chamitique. — On a constaté aussi qu'à l'exclusion des Hottentots, les peuplades qui habitent les côtes au midi de l'équateur et qui forment près d'un quart de la population entière de l'Afrique, parlent des langues congénères et différant si peu les unes des autres qu'il suffit d'en connaître une ou deux pour se faire comprendre depuis Gabon jusqu'à Mozambique et Zanzibar. Ces langues ont reçu le nom de Congo-cafres ou de Bantou.

En Amérique de vastes champs sont ouverts à l'exploration des linguistes. Les nombreuses inscriptions des ruines du Mexique, et les cordons dont les nœuds forment les signes graphiques du Quichua, langue des indigènes du Pérou, renferment des mystères que personne jusqu'ici n'a pu pénétrer. Il est encore intéressant d'apprendre que de toutes les langues de l'Amérique du Nord, le Chiroquois parlé à l'Ouest du Missouri est la seule qui ait un alphabet particulier de 85 signes, inventé par un indigène nommé Sequoyah et que depuis lors on imprime dans cette langue des livres et des journaux (Cherokee Messenger, Cherokee Phoenix, Cherokee Advocate).

On a réussi à classer en familles les langues malayo-polynésiennes parlées par des peuplades extrêmement nombreuses, dont on connaît l'origine asiatique, sans qu'on puisse déterminer la nation de l'Asie avec laquelle elles possèdent des liens de parenté. Les tentatives de Bopp pour les rattacher aux indo-européens et celles de Max Müller pour découvrir dans leurs dialectes des affinités avec les langues turaniennes, sont restées infructueuses. Les langues de l'Australie mériteraient une étude toute spéciale, car s'il est vrai que cette contrée a perdu toute communication avec l'Asie et l'Europe pendant l'époque tertiaire, et que sa flore et sa faune appartiennent à une période géologique antérieure, les indigènes de l'Australie pourraient être une des races les plus antiques du globe.

Telle est la substance du remarquable écrit de M. Jülg; on voit qu'il touche à une foule de questions de la plus grande importance, et nous ne pouvons donc assez en recommander la lecture à tous ceux qui s'intéressent aux progrès des études linguistiques.

L. R.

*Jeune femme qui s'occupait de la langue malayo-polynésienne*  
*(à Paris, le 10 mai 1874)*

---

**MONGOLISCHE MAERCHEN.** *Die neun Nachtrags-Erzählungen des Siddhi-Kür und die Geschichte des Ardscht-Bordscht Chan. Eine Fortsetzung zu den Kalmükischen Märchen. Aus dem Mongolischen übersetzt mit Einleitung und Anmerkungen von Prof. Dr. BERNHARD JÜLG.* Innsbruck 1868. Verlag der Wagnerschen Universitäts-Buchhandlung. 1 vol. gr. 8° de XVI et 132 pp. (Prix : 1 Thlr.).

Dans le X<sup>e</sup> volume de cette revue (1867), p. 66 et suiv., nous avons rendu compte de l'important travail de M. Jülg sur le *Siddhi-Kür*, recueil de contes kalmouques, qu'il a publié pour la première fois avec une traduction beaucoup supérieure à celle de Bergmann. Nous avons ajouté quelques mots sur le rapport qui existe entre le dialecte kalmouque et la langue mongole proprement dite ainsi que sur les motifs qui avaient engagé le savant professeur d'Innsbruck à omettre une partie de l'ouvrage en question. " Un certain nombre de contes du *Siddhi-Kür*, disions nous, qu'on ne possède que dans la rédaction mongole, ne se trouvent ni dans le livre de Bergmann ni dans la présente édition de M. Jülg. Celui-ci n'a pas voulu les joindre aux contes kalmouques, parce que la langue différente dans laquelle ils sont écrits, aurait nécessairement causé de l'embarras à ses lecteurs. D'après ce que nous apprenons, l'infatigable savant les fera paraître bientôt avec l'*Ardscht-Bordscht* dans le texte mongol original, et accompagnera ce texte d'une traduction. " M. Jülg a réalisé cette prévision par la publication dont nous nous occupons aujourd'hui et qui paraît en même temps que le texte mongol.

Des personnes qui possèdent dans ces études une autorité bien plus grande que la notre, ont suffisamment établi la valeur peu commune de ces travaux. Nous dirons seulement que si la traduction du *Siddhi-Kür* par Bergmann était loin de rendre inutile la version de M. Jülg, celle du supplément de cet ouvrage et de l'*Ardscht-Bordscht* l'emporte de beaucoup sur la traduction russe qui en avait déjà paru. Voici ce qu'en dit M. Jülg lui-même dans sa préface : " Depuis la publication de mon *Siddhi-Kür* une traduction russe de ce recueil a paru comme œuvre posthume du lama Galsang-Gombosew... Le même avait déjà antérieurement traduit l'*Ardscht-Bordscht*. L'un et l'autre de ces travaux ne sont souvent que des paraphrases ; des propositions entières y sont intercalées dont il n'existe pas la moindre trace dans l'original, d'autres au contraire ont été supprimées... Une comparaison même superficielle avec ma traduction fera voir aussitôt la différence qui distingue l'une et l'autre. " C'est que le procédé de M. Jülg à l'égard de l'*Ardscht Bordscht* a été le même que celui qu'il avait observé dans son travail antérieur ; il s'est appliqué à serrer le texte de près et à conserver la couleur de l'original, pour autant que le génie de la langue allemande le lui permettait. Cette tâche n'était pas facile et nous croyons volontiers qu'il lui a fallu, comme

il dit, un temps considérable pour rendre ductile la masse raide et lourde du texte mongol et prêter au style quelque agrément. Du reste il a parfaitement réussi dans ses efforts, car sa traduction est coulante et se lit avec facilité.

Nous ne répéterons pas ici les détails que nous avons donnés ailleurs (*Heidelberger Jahrbücher* 1868 n° 62) sur chacun des contes que renferme ce second ouvrage. Ces détails prouvent une fois de plus l'importance des travaux de M. Jülg et combien est méritée la reconnaissance qu'on lui doit. D'un autre côté il faut savoir gré au chef de la librairie de l'université d'Innsbruck, Mr Anton Schumacher, du zèle qu'il ne cesse de déployer au service de la science, au prix de grands sacrifices, et qu'il vient de témoigner de nouveau par une œuvre dont la typographie peut être fière.

FÉLIX LIEBRECHT.

---

GRAMMAIRE GRECQUE mise en harmonie avec la grammaire latine par  
V. DE BLOCK, de la compagnie de Jésus. Troisième édition. Première  
partie. Rudiments à l'usage des classes inférieures. Bruxelles, H. Goemaere, 1868. 1 vol. in-8° de 127 pp.

En rendant compte de l'édition précédente de cette grammaire (v. t. VIII, 1865 p. 326 et suiv.) nous avions loué l'auteur d'avoir essayé d'introduire, pour autant que c'était possible, les résultats positifs de la linguistique dans l'enseignement élémentaire du Grec. Nous avions fait nos réserves sur certaines théories scientifiques énoncées dans les remarques destinées aux professeurs plutôt qu'aux élèves, et exprimé le désir de voir les formes attiques admises seules dans les paradigmes. L'édition actuelle ne contient plus les remarques auxquelles nous venons de faire allusion; le livre n'y perdra rien, car les élèves ne devaient pas s'intéresser à des théories dont ils ne comprennent pas l'importance et les professeurs pourront chercher ces observations dans les grammaires comparées. Pour ce qui regarde l'épuration des paradigmes et la distinction des dialectes, la nouvelle édition l'emporte sur la précédente. Cependant le livre ne nous semble pas encore avoir obtenu sous ce rapport toute la correction désirable. A la p. 2, par exemple, nous trouvons parmi les diphthongues  $\omega\upsilon$ , dont les Attiques ne se servent pas. A la p. 17 nous lisons en note " la forme  $\iota\pi\eta\zeta$ ; est employée par les attiques anciens, „ et à la p. 73 "  $\sigma\sigma\omega$  est la forme des Attiques anciens,  $\tau\tau\omega$  celle des Attiques récents. „ Si Xénophon est rangé parmi les récents, l'observation de la p. 73 est juste, mais non celle de la p. 17, car Xénophon se sert de la forme  $\iota\pi\eta\zeta$ . — " Les noms propres en  $\eta\varsigma$ , dit l'auteur p. 27, ont plus souvent l'accusatif en  $\eta\nu$ . „ C'est le contraire qui a lieu; les manuscrits récents des auteurs attiques ont il est vrai le plus souvent la

forme en *ην*, mais la preuve que la terminaison régulière est *η* c'est que les papyrus d'Hypéride n'ont pas l'autre forme et que les meilleurs manuscrits, p. ex. l'ancien codex de Platon et le codex Σ de Démosthène ne donnent la forme en *ην* que pour les noms propres terminés en *νης*. — L'adjectif *γλυκύς* (p. 30) n'a dans la prose attique, d'autre comparatif que *γλυκύτερος*. — Contrairement à ce qui est dit p. 34 on décline plus souvent le pronom *δεῖνα* précédé de l'article, qu'il ne reste invariable. — La note donnée p. 60 sur les formes du pluriel de l'optatif aoriste passif ne nous paraît pas être fort claire. "Xénophon, y est-il dit, à l'exception de la 3<sup>e</sup> pers. pl., conserve presque partout les formes pleines. Ainsi dans toute la *Cyropédie* et l'*Anabase*, nous ne rencontrons pas une seule fois les formes syncopées *εἰμεν*, *εἴτε*, et deux ou trois fois seulement la forme *εἶεν*. "En lisant cette note on croit d'abord que la forme régulière de la 3<sup>e</sup> pers. pl. est *εἶεν*, ensuite l'on dirait que c'est *εἴησαν*, et c'est en effet la dernière forme qui figure en première ligne non seulement dans le paradigme de l'optat. aor. passif mais encore dans l'optat. prés. et aor. 2 actif des verbes en *μι*. C'est la forme abrégée qui méritait la première place, car c'est la vraie forme attique, comme on le voit déjà par cette glose d'Hésychius citée dans les *Vartae lect.* de M. Cobet p. 328: *Καταλογισθεῖεν· Ἀττικώτερον· ἀλλὰ σ' αἰδεσθεῖεν οἱ θεοί*. L'auteur dit n'avoir rencontré que deux ou trois fois la forme *εἶεν*; a-t-il rencontré plus souvent la forme pleine *εἴησαν*? — Dans la conjugaison des verbes en *μι* *ἐτίθης* et *ἐτίθη* devraient être mis entre parenthèses au même titre que *εἰδώς*, *εἰδῶ*. — Au lieu de *θυήσκω* p. 77 il faut *ἀποθυήσκω*.

Nous croyons encore utile de faire les remarques suivantes concernant d'autres points. "Les autres cas d'*ἀνὴρ*, dit-on p. 19, se tirent régulièrement du radical *ἀνδρ*. "Le radical de *ἀνὴρ* n'est-il pas *ἀνερ*? — Pourquoi ne donne-t-on pas en entier p. 32 les adjectifs de nombre ordinaux? — La désinence *ουσι* de la 3<sup>e</sup> pers. plur. du présent et du futur actif n'est pas mise pour *οντι* mais pour *ουσι* remplaçant l'ancien dorien *οντι*. L'auteur dit lui-même p. 85 "la 3<sup>e</sup> pers. plur. serait régulièrement terminée en *ντι*. " — P. 57 "les troisièmes personnes ont un *τ*, comme le pronom *το* de l'ancienne langue. "Je préférerais ont un *τ* comme *το* radical de *τοῦ*, *τῷ* etc. — L'explication de la syllabe *θε* au radical de l'aoriste passif (p. 60) n'appartient pas à l'enseignement élémentaire. — A la p. 70 on a omis de signaler les irrégularités de *χέω*. — Il nous semble inutile de répéter dans les principes de syntaxe les règles que les élèves ont apprises dans la grammaire latine. — Le mot *πρέσβυς* p. 117 n'a le sens d'ambassadeur qu'au pluriel; au singulier on dit *πρεσβεύτης*. L'adjectif *ἀργός* blanc n'est pas attique. — Au tableau des *errata* on aurait pu ajouter p. 25 *ῆν* pour *ῆ-ν*, p. 34 *τι* pour *τῷ*, p. 46 *λύσ-ε-ις*, *λυσ-ε-ι* pour *λύσ-ε-ις*, *λύσ-ε-ι*, p. 93 *ἄπαξ* pour *ἀπαξ*, p. 114 *Ἄδης* pour *Ἄιδης*, p. 115 *πρόβατον* pour *πρόβατο-ν*, p. 118 *ἄξιος* pour *ἄξιος*.

L. R.

## ACTES OFFICIELS.

Sont nommés :

Président du conseil d'administration de la caisse de pensions des veuves et orphelins des membres du corps administratif et enseignant des établissements d'instruction moyenne dirigés par l'État : M. Thiery, directeur général de l'instruction publique au département de l'intérieur, actuellement vice-président et membre du dit conseil, en remplacement de M. Quetelet, démissionnaire.

Membre du même conseil, M. Annoot, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal de Bruxelles. Son mandat expirera le 31 décembre 1870.

— Sont maintenus dans leurs fonctions de membres du conseil d'administration de la caisse de pensions des veuves et orphelins des professeurs de l'enseignement supérieur, pour le terme de six années :

MM. De Koninck, professeur ordinaire à l'université de Liège ;

Haus, professeur ordinaire à l'université de Gand ;

Van Ginderachter, profess. de mathématiques à l'école militaire.

M. Loomans, professeur ordinaire à l'université de Liège, est nommé membre du même conseil, en remplacement de M. Borgnet. Son mandat expirera le 31 décembre 1874.

— Sont maintenus dans leurs fonctions de membres du conseil d'administration de la caisse de pensions des veuves et orphelins des fonctionnaires et employés du ministère de l'intérieur, pour le terme de six années, à dater du 1<sup>er</sup> janvier 1869 :

MM. Gachard, archiviste général du royaume ;

Polfvliet, chef de la division de comptabilité générale et des pensions au ministère de l'intérieur ;

Van Becelaere, commissaire de l'arrondissement de Bruxelles.

— M. Polfvliet, chef de la division de comptabilité générale et des pensions au ministère de l'intérieur, membre suppléant du conseil d'administration de la Caisse centrale de prévoyance des instituteurs et professeurs urbains, est nommé membre effectif du dit conseil, en remplacement de M. Lebrun, démissionnaire. Son mandat expirera le 31 décembre 1873.

— M. François Claikens, receveur communal à Tongres, est nommé secrétaire-trésorier du bureau administratif de l'école moyenne de l'État, établie dans cette ville, en remplacement de M. Joseph Weustenraad, dont la démission est acceptée.

— Des arrêtés royaux, en date du 29 janvier 1869, accordent la dispense de la condition :

1<sup>o</sup> Du certificat d'élève universitaire (ou de gradué en lettres), à M. Ferdinand Jean Van Pollaert, chargé, à titre provisoire, des fonctions de surveillant à l'athénée royal de Gand ;

2<sup>o</sup> Du diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, pour les sciences, à M. Hubert Emmanuel Désiré

Dusausoy, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, nommé, à titre provisoire, second professeur de mathématiques au collège communal de Malines.

Ces dispenses sont limitées aux fonctions que MM. Van Pollaert et Dusausoy remplissent actuellement à l'athénée royal et au collège communal précités.

— M. Ferdinand Jean Van Pollaert est nommé définitivement aux fonctions de surveillant à l'athénée royal de Gand.

— Par arrêté royal du 8 février 1869, un subside de 15,000 francs, à valoir sur la part contributive de l'État dans les dépenses de l'Institut supérieur de commerce, à Anvers, est alloué à cette institution.

---

## NOUVELLES DIVERSES.

### CONCOURS DE 1870.

La classe des sciences de l'Académie de Belgique adopte la question suivante pour le concours 1870 :

“ Faire connaître, notamment au point de vue de leur composition, les roches plutoniennes, ou considérées comme telles, de la Belgique et de l'Ardenne française. ”

Cette question sera la sixième du concours.

Elle réserve l'adoption de la cinquième question jusqu'à la prochaine séance.

La classe des lettres avait inscrit cinq questions à son programme de concours pour 1869 ; elle a reçu des réponses aux questions suivantes :

A la deuxième : “ Faire l'histoire du droit pénal dans le duché de Brabant, depuis l'avènement de Charles V jusqu'à la réunion de la Belgique à la France à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ” un mémoire ayant pour devise : “ *C'est icy un livre de bonne foy, lecteur* ” (Michel de Montaigne). — Les commissaires sont : MM. Thonissen, Defacqz et Haus.

A la troisième question :

“ Faire une description statistique d'une commune du centre des Flandres de deux mille habitants au moins, propre à faire apprécier, en les comparant, la condition physique, morale et intellectuelle des cultivateurs flamands, ainsi que l'état de l'agriculture, au siècle passé et même antérieurement et aujourd'hui, ” deux mémoires portant pour inscriptions, l'un : *Spes altit agricolis*, et l'autre : *Voorheen en nu*. — Les commissaires sont : MM. le baron Kervyn de Lettenhove, De Decker et De Laveleye.

A la cinquième question :

“ Quelles ont été les tendances politiques et sociales des hérésies, depuis l'origine du christianisme jusqu'à la fin du quinzième siècle ? ” un mémoire ayant pour devise : *Oportet esse hæreses*. — Les commissaires sont : MM. Thonissen, Th. Juste et Félix Nève.



M. Théodore Juste donne lecture d'une notice intitulée : *Les États-Unis d'Amérique en 1783* : le comte de Hogendorp et le stathouder Guillaume V.

Voici l'introduction de ce travail :

“ Naguère une nation voisine et amie, la nation hollandaise, rendait un hommage solennel à la mémoire du comte de Hogendorp. Le chef de l'État avait regardé comme un devoir de présider à cette manifestation de la reconnaissance publique. Il voulait, comme souverain et comme chef de la maison d'Orange-Nassau, témoigner sa vénération pour le grand citoyen qui avait été, cinquante années auparavant, le libérateur de sa patrie et l'un des principaux fondateurs du royaume des Pays-Bas.

„ Quelque temps avant l'érection du monument destiné à rappeler les glorieux services du comte de Hogendorp, des mains filiales avaient livré au public la première partie de ses notes autobiographiques et de ses correspondances intimes. En parcourant ces documents curieux, j'ai été frappé des observations consacrées par Hogendorp, en 1783 et 1784, à la naissante république des États-Unis d'Amérique, faible alors mais déjà glorieuse, à cette confédération qui, de nos jours, est devenue un objet d'étonnement par ses progrès gigantesques, son incomparable grandeur, sa puissante et indestructible vitalité.

„ Je me propose, dans cette rapide esquisse, d'appeler surtout votre attention sur ces souvenirs d'Amérique. Indépendamment de l'intérêt qu'ils présentent, ces fragments épistolaires donnent lieu aux rapprochements les plus curieux et fournissent aussi de grands enseignements. Le comte de Hogendorp n'est d'ailleurs pas un étranger pour nous. Cette classe, devant laquelle j'ai l'honneur de parler, renferme, parmi ses illustrations politiques, des vétérans de nos assemblées parlementaires, des collègues éminents qui, par leurs antécédents ou par un précieux héritage, nous rattachent en quelque sorte aux constituants de 1815. Ils ont connu l'illustre citoyen qui, après avoir présidé la commission chargée de préparer la loi fondamentale du royaume des Pays-Bas, tint à honneur de siéger, comme simple député, dans la seconde chambre des états-généraux... „

La classe vote l'impression de cette notice dans les Bulletins.

L'Académie a reçu, avant le 1<sup>er</sup> janvier dernier, trois mémoires de concours.

L'un de ces mémoires porte pour devise : *Principiis obsta* ; il est transmis dans le but de concourir pour le prix attaché à la solution de la question suivante :

“ Exposer et discuter les moyens prophylactiques que, d'après les faits et les expériences, l'on peut opposer à l'invasion et à la propagation du choléra. „

Les deux autres sont adressés en réponse à la question formulée en ces termes :

“ Faire connaître les symptômes, les causes, les lésions anatomiques et la nature du typhus contagieux épizootique, considéré dans les diffé-

rentes espèces d'animaux qui sont susceptibles de contracter cette maladie, et exposer les caractères différentiels des diverses autres affections typhoïdes avec lesquelles celle-ci pourrait être confondue. »

Un de ces mémoires a pour épigraphe ces vers, extraits de l'Art poétique de Boileau :

Un auteur quelquefois trop plein de son objet,  
Sans jamais l'épuiser, n'abandonne un sujet.  
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile  
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.

Le second travail, envoyé en réponse à cette dernière question, porte la devise suivante :

“ Là où les données positives de la science font défaut, nous devons plutôt avouer notre ignorance que de vouloir la masquer par des mots plus ou moins sonores. „ (Thaker.)

INSTITUT SUPÉRIEUR DE COMMERCE D'ANVERS. — AVIS.

Le directeur a l'honneur d'informer les intéressés que l'examen des élèves récipiendaires sur l'histoire universelle portera cette année sur les sixième et septième époques, telles qu'elles sont déterminées dans l'arrêté ministériel du 30 janvier 1851, savoir :

6<sup>e</sup> ÉPOQUE : *De la chute de l'empire romain d'Occident à la mort de Charlemagne* (814).

7<sup>e</sup> ÉPOQUE : *De la mort de Charlemagne à la translation du saint-siège à Avignon* (1309).

— On écrit de Liège :

Jeudi, M. le gouverneur, les membres de la députation permanente et ceux du comité des membres correspondants de la commission des monuments, se sont rendus dans l'une des salles des archives, au Palais, pour y examiner les résultats des fouilles entreprises à Juslenville, pendant le courant de l'automne dernier, par les soins de l'Institut archéologique liégeois.

Ces messieurs ont été unanimes à constater l'importance des découvertes et le grand nombre d'objets recueillis dans ces fouilles, qui semblent cependant loin d'avoir dit leur dernier mot. Une quantité vraiment prodigieuse de vases en terre sigillée de toutes dimensions et de toutes formes; des fioles en verre, dont quelques-unes sont encore intactes; des fibules et un grand nombre de menus objets de toilette, deux miroirs, des perles émaillées, deux petites statuettes, sans doute de divinités lares, des fragments de couteaux et d'autres objets en fer, des monnaies, des pierres portant des fragments d'inscriptions : tels sont les principales antiquités mises au jour par le travail persévérant de l'Institut archéologique. Ce résultat prouve à toute évidence qu'il existait à Juslenville une importante colonie romaine, à une époque que les médailles assez frustes retrouvées permettent de faire remonter au temps des Antonins.

Les travaux entrepris pour amener ce résultat ont fait reconnaître qu'un certain nombre de tombes avaient déjà été brisées, sans doute

par la charrue ou la pioche, et les objets qu'elles contenaient dispersés et perdus. Il est donc urgent que ces fouilles soient poursuivies avec intelligence et tous les soins que mérite une mine aussi précieuse.

La plupart de ces découvertes ont été faites dans la propriété de M. de Limbourg, membre honoraire de l'Institut archéologique, et à l'intelligente surveillance duquel on doit en grande partie, ainsi qu'à l'activité du docteur Alexandre, le succès inespéré de ces fouilles. Toutes ces antiquités ont été recueillies au profit du Musée archéologique de notre province, et feront l'objet d'un rapport étendu que M. Bormans, archiviste et secrétaire de l'Institut archéologique, publiera prochainement. (Gazette).

#### UNIVERSITÉ DE BRUXELLES.

Un public nombreux assistait mercredi dernier, dans la salle académique de l'université libre, à la défense publique d'une thèse présentée par M. Pedro-Americo de Figueiredo e Mello, docteur en sciences naturelles et professeur à l'académie impériale des beaux-arts de Rio de Janeiro, pour l'obtention du grade de docteur agrégé de l'université. Cette thèse avait pour sujet, comme nous l'avons annoncé il y a quelques jours, la liberté, la méthode et l'esprit de système dans l'étude de la nature. Dans l'exposition, de même que dans la discussion de son travail, le récipiendaire a fait preuve d'un talent très remarquable, qui lui a valu, à plusieurs reprises, les applaudissements de l'auditoire. Aussi la faculté des sciences a-t-elle décidé à l'unanimité que M<sup>r</sup> P.-A. de Figueiredo e Mello avait subi cette épreuve *avec la plus grande distinction* et lui a en conséquence donné le grade de docteur agrégé de l'université de Bruxelles.

— Le *Journal officiel* publie le décret suivant :

Art. 1<sup>er</sup>. Un concours général est ouvert chaque année entre les élèves des facultés de droit de l'empire qui seront admis à prendre part à cette épreuve.

Art. 2. Le concours n'aura lieu qu'entre les élèves de troisième année qui auront subi les deux examens de licence.

Il ne sera ouvert qu'après la clôture des cours et il portera sur une composition de droit civil français.

La composition sera faite dans un lieu clos, sans le secours de notes ni de livres autres que les textes des lois françaises et romaines; les concurrents seront réunis au chef-lieu de l'Académie et l'épreuve sera surveillée par le recteur ou son délégué spécial.

Chaque concurrent joindra à sa composition un bulletin cacheté portant ses nom, prénoms et l'indication de la faculté dont il est l'élève; le tout à peine d'exclusion.

Art. 3. Le sujet de la composition sera choisi par le ministre et transmis par ses ordres dans les académies en la forme indiquée pour les concours d'agrégation des lycées, en ce qui touche les compositions des épreuves préparatoires.

Art. 4. Un jury spécial sera institué chaque année pour le jugement

du concours ; il sera composé de cinq juges, y compris le président, et choisi soit parmi les membres de l'enseignement du droit, soit parmi les membres de la magistrature et du barreau. Le jury siégera à Paris aux jours et heures qui seront indiqués et fera connaître sa décision au ministre. Cette décision sera rendue publique, avec insertion au *Journal officiel*.

Art. 5. Les lauréats de ces concours jouiront des avantages attachés à la qualité de lauréat du grand concours des lycées de l'empire.

Fait au palais des Tuileries, le 27 janvier 1869.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 12 février, a élu M<sup>r</sup> Max Muller, à Oxford, à la place de membre associé étranger, vacante par suite du décès de M<sup>r</sup> Welcker, à Bonn.

~~~~~  
Nécrologie. — En Belgique : M. CONVERT, professeur de rhétorique latine chevalier de l'ordre Léopold et doyen des professeurs de l'athénée royal de Bruxelles. — M. DAVID PICARD, avocat, ancien professeur à l'Université libre, décédé à Louvain. — M. DAUTZENBERG. Il occupait le premier rang parmi les poètes flamands modernes. D'un caractère conciliant, il était parvenu à se faire aimer de tous ceux qui, de près ou de loin, appartiennent à la cause flamande. Ce qui fait son mérite comme littérateur, c'est la pureté de langage, l'élévation de sentiments et les hautes aspirations morales qui se font jour dans ses poésies. Son œuvre poétique est sereine comme defut sa vie, et la mort de cet homme le bien laissera dans la littérature flamande un vide qu'il sera difficile de combler. M. Dautzenberg, qui était chevalier de l'ordre de Léopold, faisait depuis nombre d'années partie des différents jurys institués par le gouvernement pour juger les concours officiels. Il était membre aussi du comité provincial du Brabant pour l'examen des ouvrages dramatiques en langue flamande. Membre de la commission royale instituée en 1864 pour examiner la valeur des modifications introduites au système adopté pour l'orthographe flamande et pour rechercher les moyens les plus propres pour arriver à l'uniformité, M. Dautzenberg a rendu, en cette qualité, des services signalés à la commission dont les conclusions, adoptées par l'arrêté royal du 21 novembre 1864, ont définitivement constitué l'unité orthographique dans toutes les provinces où la langue néerlandaise est en usage.

A l'étranger : M. AUGUSTE SCHLEICHER, le savant auteur du *Compendium* de la grammaire comparée des langues indo-germaniques, à Iéna. Né à Meiningen le 11 mars 1821, Auguste Schleicher suivit d'abord des cours de théologie à Leipzig et à Tubingue. Dans cette dernière université, il fut l'élève d'Ewald, auprès de qui il étudia les langues sémitiques, ainsi que le sanscrit et le persan. Après deux ans, il se rendit à Bonn, où il se voua entièrement à la philologie. Il suivit les cours de Welcker et de Ritschl pour les langues classiques, ceux de Lassen et de Gilde-meister pour les langues orientales. D'abord *privat docent* à Bonn, il alla ensuite à Prague ; puis il s'établit à Iéna, où il fut chargé d'un cours de

grammaire comparée. Il avait refusé, il y a quelques années, une chaire en Russie. M. Schleicher était un des philologues les plus savants de l'Allemagne et du monde entier. Il laisse de nombreux ouvrages, dont les principaux ont pour objet l'ensemble des langues de la famille indo-européenne. Il a écrit, sur ce sujet, un *Compendium*, qui est devenu en Allemagne un livre classique, et que l'Institut a jugé digne du prix Volney. La mort de ce savant professeur, dont la modestie et le désintéressement égalaient l'érudition, est une perte immense pour les études philologiques. — M. GRISOLLE, médecin des hôpitaux, membre de l'Académie des sciences, auteur d'un traité de pathologie interne et d'un traité de la pneumonie, couronné par l'Institut, et qui avait obtenu le prix Itard. — M. F. M. CLAUDIUS, professeur d'anatomie à l'université de Marbourg. Il était le petit-fils de Mathias Claudius, l'auteur de l'ouvrage fort populaire en Allemagne : *le Messenger de Wandsbeck*. — M. WILLIAM CARLETON, le célèbre romancier irlandais. — M. CLAUDIUS ROSENHOFF, poète populaire, qu'on avait surnommé le Béranger danois, à Copenhague. — M. FRANKENHEIM, professeur émérite de mathématiques et de physique à l'université de Breslau. — M. FOURNET, membre correspondant de l'Institut, professeur à la faculté des sciences de Lyon. — M. ADOLPHE CHAUVÉAU, doyen de la Faculté du droit de Toulouse et auteur du *Code d'instruction administrative* et de nombreux ouvrages de droit très-estimés. Il avait autrefois écrit, en collaboration avec M. Faustin Hélie, conseiller à la cour de cassation, la *Théorie du Code pénal*, et avait été le continuateur de l'œuvre du célèbre professeur Carré. — M. H. RITTER, professeur de philosophie à l'université de Göttingue. Le défunt, qui était un élève du célèbre Schleiermacher, s'est fait connaître notamment par plusieurs publications estimées sur l'histoire de la philosophie. — M. FORBER, un des plus éminents physiciens de l'Écosse, qui avait fait notamment des travaux très remarquables sur la théorie des glaciers. — M. RAVERO, directeur de l'école municipale de dessin, conservateur du musée de peinture et de sculpture de Tours. — M. DENIÉPORT, doyen des instituteurs de l'arrondissement d'Yvetot. — M. RICHARD, professeur de dogmatique réformée à la faculté de théologie protestante de Strasbourg. — M. ECKLON, le célèbre botaniste danois, né en 1795, à Apenrade, c'est à lui qu'on doit la première connaissance exacte de la flore de l'Afrique méridionale. — M. DÉSIRÉ DALLOZ, le célèbre jurisconsulte, père du directeur du *Moniteur universel*. M. Dalloz était né dans le Jura, le 12 août 1795. Il débuta au barreau avec éclat vers le commencement de 1816. Sept ans après, il passa à la cour de cassation. Élu député en 1837, il représenta à la chambre l'arrondissement de Saint-Claude (Jura), et fut, vers cette époque, président des avocats à la cour de cassation. Dès ce moment, il s'adonna particulièrement à des travaux de jurisprudence. Il publia le *Répertoire méthodique et alphabétique de jurisprudence générale*, le *Journal des Audiences* et le *Recueil de Jurisprudence générale du royaume*, avec son frère Armand, le *Traité de péremption d'instance en matière civile*.

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DIVERS.

	Pages.
LETTRES. — Inscription grecque inédite, par A. WAGENER. . .	1
Topographie et plan stratégique de l'Iliade, par A.	15
Le parfait du subjonctif en latin, par H. COURTOY.	26
Quelques observations à propos d'une pétition de la Ligue de l'enseignement, par D. KRIFFER. — Rapport au conseil général de la Ligue de l'enseignement.	39, 174
Ce qui manque au <i>Cato Major</i> de Cicéron pour être un dialogue, par D. KRIFFER.	73, 264
Note sur un passage des Nuées d'Aristophane, par L. ROEBSCH. . .	86
Sur l' <i>Apricoia</i> de Tacite, par CH. D.	91
Correction d'un passage du <i>de bello civili</i> C. J. Caes, liv. III, ch. 8, proposée par Mommsen	93
Étymologie du mot wallon Spot, par J.-A. KUGENER.	93, 281
Question philologique, par ***	96
Réponse à cette question, par C. G. COBET.	161
Opinion de M. Stuart Mill, sur les études classiques, par ***. . .	97
Observations critiques sur le <i>περί τοῦ Εἰ ἐν Δελφοῖς</i> de Plutarque, par A. WAGENER	162
Remarque sur les Syracusaines de Théocrite, par L. ROEBSCH. . .	171
Comment on devient grand orateur.	173
Trois épîtres d'Horace, par H. COURTOY.	257, 888
Vers traduits de l'allemand en latin, par X. PRINZ.	263
Des mots composés grecs, particulièrement de ceux qui dérivent de verbes, par J. MEYER.	270
L'enseignement moyen en Belgique est-il en décadence? Comment peut-on le fortifier? par J. G.	329
La question des humanités en Belgique, par F. HENNEBERT. . .	341
Correspondance, par *.	372
Un programme de Grec, par A. C. H.	378
Somnium, par X. PRINZ	381
Un nouveau plan d'études de l'enseignement moyen, par J. G. . .	425
Observations sur le rapport triennal de l'état de l'enseignement moyen en Belgique, par J. G.	460

II

In Ducem Brabantiae, par X. PRINZ.	462
SCIENCES. — Solution d'une question de géométrie analytique, par BTH.	45
Questions à résoudre, par P. MANSION.	111
Relations de grandeur et de position entre deux diamètres con- jugués de l'ellipse et les axes principaux, par F. RETSIN.	112
Théorème de géométrie élémentaire, par EVEN.	198
Développements de géométrie analytique, par J. NEUBERG.	282
Sur le principe fondamental de la théorie des nombres, par P. MANSION	390
Sur le théorème d'addition des fonctions elliptiques, par P. M.	393
Questions à résoudre	397
Questions diverses, par B. T. H.	398
Exercices de calcul à donner aux élèves	400
Développements de géométrie analytique, par J. NEUBERG	463
CORRESPONDANCE. — Lettre de M. Catalan	107
A Monsieur E... à B...	214
Lettres de M ^r Niederprum	221
Lettre d'un ami des fortes études.	431



ANALYSES ET COMPTES RENDUS.

Anabase de Xénophon livres I et II, texte grec de Cobet, édition annotée et mise en rapport avec la grammaire grecque A. C. HURDEBISE, par L. R.	49
Choix de Métamorphoses d'Ovide, texte revu et annoté par A. HUBERT, par L. R.	53
Cours d'arithmétique théorique et pratique, par N. NIEDERPRUM. Radiation. <i>Mémoires de M. John Tyndall, traduits de l'anglais</i> par M. l'abbé MOIGRO	56 61
Aristophanis Plutus édit. N.-J.-B. Cappeyne van de Coppello, par L. R.	115
Biographie nationale, par O.	118
Une révolution dans l'enseignement de la géométrie élémentaire de l'abbé Pujol, par J. M.	121
Traité élémentaire de commerce de Fr. Merten, par EDM. G.	122
Nouvelle chrestomathie latine, de L. TONTOR, par J. DORY.	199
Grammaire française, de O. HENNEBERT, par D. G.	201
Cours de calcul différentiel et intégral, de J. A. SERRET	216
Manuel de sciences commerciales, de FR. MERTEN, par EDM. G.	289
Œuvres poétiques de Boileau Despréaux, édit. de MM. Van Bemmel et P. Gravrand, par D. KEIFFER	401

III

Cours théorique et pratique complet de composition et d'analyse littéraire, de J. B. CHAPPUSET-PIRON	403
Histoire de Belgique, de TH. JUSTE	405
Les méthodes dans les sciences de raisonnement, de J. DUHAMEL, par J. MISTER	407
Leçons d'algèbre supérieure, de G. SALMON, par J. M.	411
Les lois de la matière, de L. DE COMMINES DE MARSILLY, par J. MISTER.	412
Cours de Géométrie descriptive, de J. F. SCHMIT, par XX.	413
Système nouveau de figures géométriques, de J. P. STROESER	415
Études et lectures sur les sciences d'observation, de M. BABINET.	416
Ueber Wesen und Aufgabe der Sprachwissenschaft mit einem Ueberblick über die Hauptergebnisse derselben, du dr B. JÜLG, par L. R.	477
Mongolische maerchen, du dr B. JÜLG, par FELIX LIEBRECHT	481
Grammaire grecque mise en harmonie avec la grammaire latine, de V. DE BLOCK, par L. R.	482

ACTES OFFICIELS.

Nominations pp. 64, 66, 144, 147, 150, 246, 319, 320, 418, 419, 422, 484	
Avis du Ministre de l'Intérieur pour les examens de candidat-notaire.	64
Caisse de pension des veuves et orphelins. Arrêté royal.	64, 147
Bourses d'études, avis du Ministre de l'Intérieur	66
Exposition des travaux des élèves des académies et écoles des beaux-arts	66
Avis du conseil de perfectionnement, concernant les ouvrages qu'on lui soumet.	66
Concours de droit moderne	146
Concours entre les établissements d'instruct. moyenne du 1 ^r degré.	146
Prix quinquennal de littérature française	146
Prix triennal pour la composition d'œuvres dramatiq. en flamand.	147
Subside de 2000 francs pour la publication de mémoires relatifs à l'histoire de Belgique	149
Avis. Modifications aux tarifs de la poste	150
Suppression du crédit de 5,000 francs pour le prix quinquennal des sciences médicales.	151
Diminution des indemnités aux professeurs de l'enseignem. moyen.	151
Suppression de 1500 francs alloués pour le matériel des universités et de 7000 francs pour frais de rédaction du 6 ^e rapport triennal	151
Programme de concours pour 1870 de l'académie de Belgique	151
Programme de concours de l'académie de Belgique pour 1869-70.	248
Résultats des examens de capacité en faveur des élèves de la première industrielle et commerciale des athénées royaux	153

IV

Suppléments de traitement aux membres du personnel des athénées royaux.	246, 418
Questions désignées pour le concours universitaire de 1868-69.	247

NOUVELLES DIVERSES.

Appréciation à l'étranger d'ouvrages de savants belges.	124, 126, 291, 405
Une page de l'histoire sociale de l'antiquité — un esclave dans la famille romaine.	67
Congrès philosophique à Prague, par le professeur LEONHARDI.	72
Des examens	pp. 126, 218, 291, 417
Jury du concours quinquennal de littérature française. Rapport au Ministre	129
Découverte de Mr Janssen sur l'analyse spectrale	153
Biographie nationale tome 2 ^e , première partie.	154
Mémoire de Mr L. Quicherat à l'académie des inscriptions de France	154
Poésies, par Mr EMMANUEL HIEL	155
Élections à l'académie Française	155
Haupt. Fragments inédits.	155
Sur l'enseignement par les femmes aux États-Unis	155
Tome 6 des œuvres de Froissart, publié par l'académie de Belgique.	156
Création à Paris d'une école coopérative professionnelle	156
Découvertes archéologiques	157, 251, 487
Documents relatifs à l'histoire des Pays-Bas découverts à Turin.	158
Rapport de Mr Gachard sur sa mission littéraire en Italie	249
Concours de la société royale de numismatique	250
Les instituts supérieurs de demoiselles à Berlin.	251
Distribution des prix aux élèves du cours de sténographie à Paris.	252
Établissement en France d'écoles d'adultes	252
Transformation du charbon fossile en houille.	253
Association pour l'encouragement des études grecques en France.	253
Jury de Gradué en lettres. Sujets de composition	292
Distribution des prix du concours général entre les établissements d'instruction moyenne et du concours universitaire	295
Concours de l'académie de Belgique; questions proposées ou résolues. Rapport	327, 422, 485
Séances du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen.	436
Concours général entre les élèves de la faculté de droit en France.	488
Nécrologie.	pp. 72, 158, 160, 256, 328, 423, 489

YC 32337

NON-CIRCULATING BOOK

COLLABORATEURS.

- MM. CH. ANDRIES, professeur, Recteur de l'Université de Gand;
- CH. BERGMANS, professeur à l'Athénée de Gand;
- M. BOOSTEN, professeur à l'École moyenne supérieure de Ruremonde;
- J. H. BORMANS, professeur-émérite à l'Université de Louvain;
- A. BRAUCH, professeur au Collège de Bouillon;
- H. COURTOY, professeur à l'Athénée de Gand;
- J. DELBORUF, professeur à l'Université de Liège;
- EVEN, professeur à Bouillon;
- J. FLYS, professeur à l'Athénée de Bruges;
- J. GANTRELLE, professeur à l'Université de Gand;
- D. GILLES, professeur à l'Athénée de Bruges;
- F. GRAVRAND, professeur id. id.;
- F. HENNEBERT, docteur en droit, chargé du cours d'histoire moderne à l'Université de Gand;
- A. C. HURDEBIZE, professeur à l'Athénée de Tournay;
- D. KEIFFER, professeur à l'Athénée de Gand;
- J. KUGENER, professeur à l'Athénée d'Arlon;
- R. LAPAILLE, professeur au Collège de Malines;
- A. LE ROY, professeur à l'Université de Liège;
- P. MANSION, docteur en sciences physiques et mathématiques, chargé du cours d'analyse à l'Université de Gand;
- E. MAUJIN, professeur au Collège de Louvain;
- J. MEYER, professeur à Ypres;
- J. MICHEELS, professeur à l'Athénée de Mons;
- J. MISTER, ingénieur honoraire des ponts et chaussées, répétiteur à l'École du Génie civil et à l'École normale des sciences à Gand;
- E. NELISSEN, professeur à l'Athénée de Gand;
- J. NEUBERG, professeur à l'Athénée de Bruges;
- P. NÈVE, professeur à l'Université de Louvain;
- X. PRINZ, directeur de l'École normale des humanités à Liège;
- F. RETSIN, professeur à l'Athénée de Gand;
- L. ROERSCH, maître de conférences à l'École normale des humanités à Liège;
- J. ROULEZ, professeur, Administrateur-Inspecteur de l'Université de Gand;
- A. SCHLER, docteur en philosophie, Bibliothécaire du Roi;
- SMITS, professeur au Collège de Ruremonde;
- J. STECHER, professeur à l'Université de Liège;
- E. VAN BENNEL, professeur à l'Université de Bruxelles;
- J. VAN HOLLEBEKE, professeur à l'Athénée de Liège;
- A. WAGENER, professeur à l'Université de Gand;
- J. WYERS, professeur à l'Athénée de Gand;
- P. WILLEMS, professeur à l'Université de Louvain;
- P. WOUTELS, professeur à l'Athénée de Gand.

Les personnes qui se proposent d'envoyer des articles à la *Revue de l'instruction publique*, sont priées de transmettre leur nom à la Rédaction, afin de pouvoir être portées sur la liste des Collaborateurs.